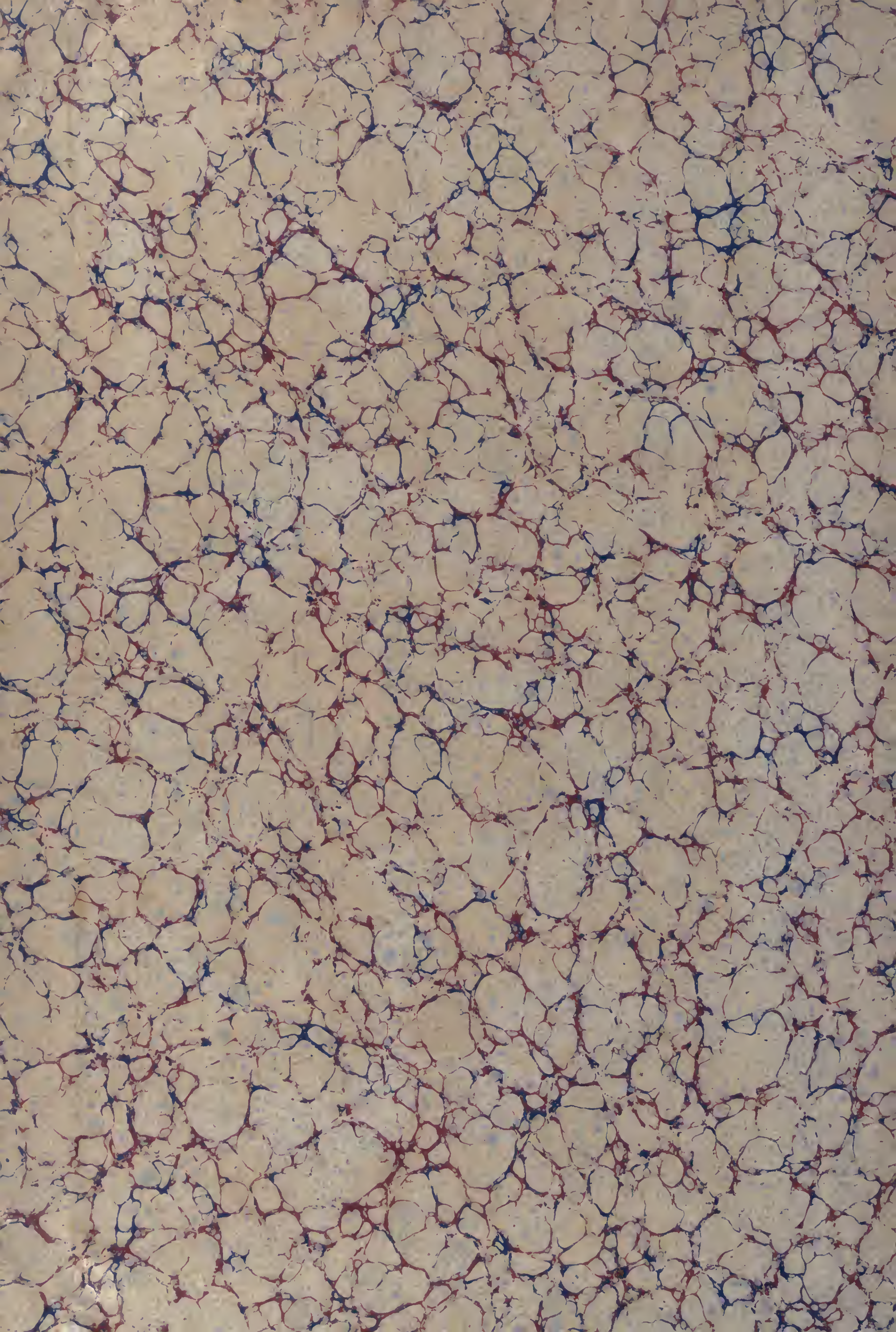
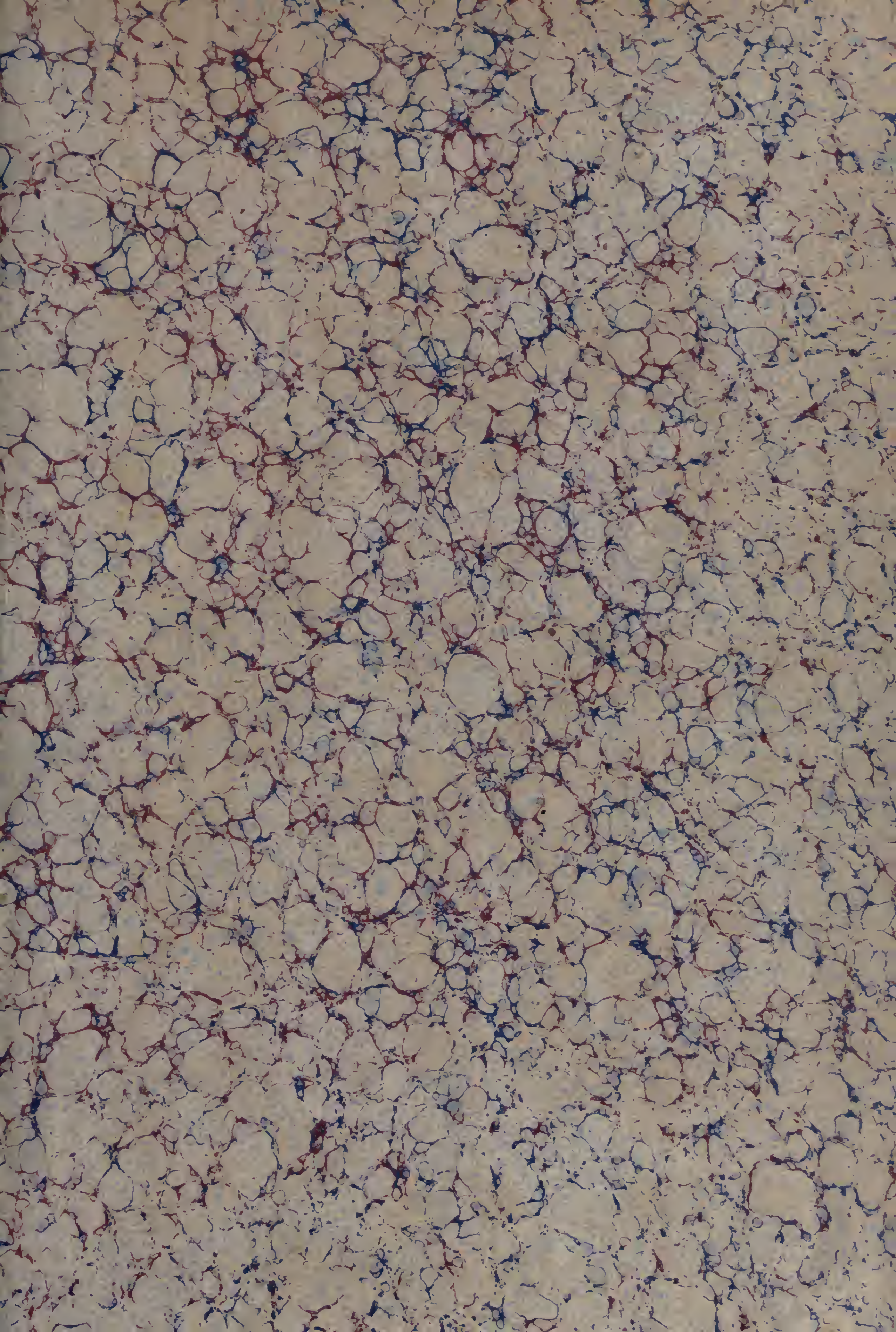




LA REVUE

FÉLIBRÉENNE

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

La Revue
FÉLIBRÉENNE

Publication littéraire, franco-provençale

Sous la Direction de M. PAUL MARIÉTON

CHANCELIER DU FÉLIBRIG

TOME HUITIÈME

1892



PARIS

BUREAUX ET ADMINISTRATION

9, RUE RICHEPANSE, 9

—

1892



L'ÉVOLUTION FÉLIBRÉENNE

L'ACTION. — Fédéralisme et Centralisation.

LES ŒUVRES. — I. *En Provence* : A, nouveaux poètes ; B, l'avènement de la prose ; C, au Félibrige de Paris ; II. *En Languedoc* : A, Montpelliérains et Biterrois ; B, La Renaissance cévenole.

—

Le public s'apercevrait-il que ce Félibrige si vainement raillé, est autre chose qu'un divertissement des lettrés du Midi, attardés à la culture de dialectes condamnés à mort ?

Le ridicule parisien ne tue pas. Le Félibrige poursuit son chemin, et c'est tout à l'heure une force.

Voilà près de 40 ans qu'il existe, occupant de son importance croissante une presse amie, indifférente ou hostile, reconnaissant des sympathies de la capitale quand elle en a pour lui, d'ailleurs insoucieux de sa réclame.

Et recrutant sans impatience des adhérents dans tous les partis, de ceux-là surtout qui comprennent qu'une telle éclosion littéraire doit masquer de profondes revendications sociales, voici qu'il mène à bien son œuvre de régénération patriote.

Elle a connu toutes les phases de l'évolution normale. Un groupe ardent et jeune qui exprimait par la poésie l'amour de son pays natal, son désir de travailler pour sa gloire, avec le secret dépit de le voir diminué chaque jour dans ses fiertés séculaires par une centralisation néfaste aux énergies locales, le groupe des sept premiers félibres, des « sept de Fontségugne », fut son berceau.

Sans doute ils avaient des précurseurs, mais il leur revient d'avoir formulé, proclamé par la voix d'un grand poète, les protestations éparses de la province humiliée, protestations lointaines, paralysées depuis soixante ans par la Révolution.

Une armée d'apôtres suivit ces protagonistes, initiant chacun leur petite patrie à ses droits et à ses devoirs, à la conscience de sa dignité. La langue des aïeux, verbe éternel de la nature et de la race, fut relevée non de l'abandon mais du mépris, et au profit plutôt qu'au détriment de la langue française. Les traditions aussi furent exaltées, renouées à la vie contemporaine par les fêtes topiques, le théâtre, l'histoire des villes et des provinces, le culte des grands hommes et le prestige municipal.

Les premières paroles de revendication prononcées sur le ton lyrique,

s'aggravèrent de justifications savantes, en même temps qu'au chœur des poètes se mêlaient des prosateurs.

J'ai décrit ailleurs trop longuement pour y revenir, les courants divers qui se sont partagé les adeptes du premier renouveau populaire et chrétien de Provence.

Régionalisme, romanisme, raternité des peuples d'oc, « Idée latine », Fédéralisme, toutes ces tendances finirent par n'être plus pour les initiés qu'un même idéal dont le culte fervent mais discret constituait l'ésotérisme félibréen. Les souhaits fédéralistes restaient les plus timides. En eux pourtant résidait la solution du problème : la liberté. Deux des nôtres abordèrent la question sans réticences. C'était en 1876 ; dans un almanach « libre-penseur », républicain et littéraire, *La Lauseto* (l'Alouette), paraissant à Toulouse, « armanac dal patrioto lengodoucian », qui se disait « latin » l'année suivante, MM. Auguste Fourès et Louis-Xavier de Ricard groupaient tous les partisans de leurs doctrines philosophiques et politiques dans une affirmation du même principe social. C'était le Fédéralisme, prôné par tant de bons esprits du dix-huitième siècle et du nôtre, — réclamé sous divers noms du temps même du second Empire, par des hommes dont la *Lauseto* ne parlait pas, comme Le Play et M. le duc de Broglie, — mais suspect depuis la dernière guerre, comme un danger pour l'unité française.

Cette affirmation d'une idée qui est la raison même du Félibrige ouvrit pour nous l'ère des incriminations. Le mot de séparatisme, déjà prononcé à l'occasion de *la Countesso*, de Mistral, courut et court encore sous la plume de nos détracteurs septentrionaux. Mais on oublia que ces fédéralistes avoués étaient d'intransigeants adeptes de la Révolution, et le Félibrige fut taxé de « clérical » ou réactionnaire, chaque fois qu'il émit ses vœux de réforme.

C'est ce que nous avons vu se renouveler à propos de plusieurs discours de Mistral, lors des fêtes de Paris (1884) et d'Aix (1887) pour le centenaire de l'union de la Provence à la France, et tout dernièrement à l'occasion d'une *Déclaration des jeunes félibres fédéralistes*, lue par M. Amouretti au Félibrige de Paris. On la trouvera plus loin. Je n'en discuterai pas les termes qui, je dois l'avouer, n'ont pas eu l'approbation de tous les auditeurs... Le fond n'en demeure pas moins d'accord avec le sentiment général du Félibrige. Il ne s'agit pas de savoir si l'heure est plus ou moins opportune, si tels et tels sont plus ou moins gênés dans leurs attaches avec un jacobinisme despotique, pour adhérer formellement à nos affirmations. Nous prétendons faire œuvre éminemment nationale en souhaitant de voir affranchir les provinces d'un joug qui les oppresse au nom d'un faux principe unitaire.

Richelieu ruinant la vie provinciale en étouffant jusqu'aux vestiges de la féodalité, Louvois par son régime des bureaux oppressant d'un inexorable réseau

de centralisation toutes les forces vives de l'Etat, la monarchie absolue triomphait, et c'est contre son œuvre d'orgueil et de mort, que s'élevait la Révolution. Ses excès la perdirent; ayant ameuté contre elle les rois, elle leur opposa un idéal de nation bientôt plus absolu qu'eux-mêmes. Napoléon outra cette œuvre, qui dépassait les rêves d'un Louis XIV. Et toute la vie sociale de la France afflua dans Paris, appauvrissant jusqu'à la misère, au profit d'un centre unique dont la gloire pouvait s'en passer, tous ces centres de lumière et de sève qu'étaient les chefs-lieux historiques de la province unifiée.

Et vous n'appellerez pas séparatistes ceux qui voient la santé du pays dans la pléthore de sa capitale?... Au nom de la Patrie, nous demandons de la liberté! Décentralisation est un vain mot. Si Autonomie vous effraie, en préférant Fedéralisme, vous vous rencontrerez avec les plus clairvoyants des philosophes sociaux.

Traitant de la république fédérale, Montesquieu ne craignait pas d'écrire, au cours du dix-huitième siècle, que « la forme de cette société prévenait tous les inconvénients ». Elle avait aussi les préférences de Rousseau qui, en cela pourtant, n'inspira pas les Jacobins. On a exagéré les penchants des Girondins trop fluctuants, pour le système fédératif. A vrai dire, on le trouve formulé par la plupart des cerveaux pensants de la Révolution, du généreux Mounier à Robespierre lui-même. La majorité fut contraire, et la province de l'histoire fit place au département de la Constituante.

Les plus hauts esprits de nos jours ont regretté les anciennes divisions de la France : Edgard Quinet, Proudhon, Augustin Thierry, Le Play. « Le patriotisme local, écrivait récemment M. Taine, a été tué à l'origine par la destruction des provinces. Parmi tant de crimes politiques et tous les attentats commis par la Révolution contre la France, celui-ci est un des pires. »

En perdant sa vie politique, que n'a pas perdu la province !

Les indépendances locales étouffées par un régime d'espionnage, les fiertés de l'esprit autonome supplantées par une imitation servile des modes de la capitale, le patrimoine moral des aïeux méprisé au profit de je ne sais quelles prétentions cosmopolites, toutes les grandeurs même de la pensée de Paris, chef-lieu du monde, déformées par l'éloignement, devenant des motifs de discorde ou de tyrannie, dans le domaine politique, et d'appauvrissement, par l'abandon ou la paralysie des jeunes talents, dans le domaine artistique ou spéculatif : voilà l'œuvre de la centralisation, vampire inassouvi des forces languissantes d'un organisme qui veut prospérer.

La centralisation dans un Etat, c'est l'orgueil, c'est la dépravation, c'est la mort. L'immoralité des trop grands centres n'échappe à personne. Les nations modernes, averties sourdement par les menaces de l'anarchie, maintiendront-elles ces agglomérations pléthoriques de tous les luxes, de tous les pouvoirs,

de tous les chefs-d'œuvre — hélas ! trop exposés, — qui provoquent incessamment l'aiguillon des convoitises!...

Ne vous est-il point arrivé, par un soir amollissant de mai, un de ces couchants tièdes qui font le beau Paris plus voluptueux encore, de regarder passer sur les Champs-Elysées, uniques à cette heure, la sotte oisiveté du monde, en songeant à l'envie rongeuse, menaçante, humaine, qui mord au cœur le pauvre devant la splendeur insolente de la richesse déployée ? Alors, peut-être vous avez compris le pourquoi populaire des révolutions enthousiastes, des folles émeutes, ou des lâches attentats de Paris, dont la France subit le contre-coup sans comprendre, alors que l'ouvrier dans ses vrais centres de travail et de peine, borne généralement ses révoltes à la paisible grève...

« Qui tient Paris, tient la France », disait Napoléon, et c'est ce dont beaucoup ne veulent plus.

Les nations, sans doute, suivent un développement organique ; l'Allemagne moderne se divisait jadis en d'innombrables petits États : elle n'est plus aujourd'hui qu'un empire. Si telle fut toujours la marche des nations, l'histoire nous enseigne aussi que les trop grands États se fractionnent et qu'il dépend de la volonté des peuples de hâter cette délivrance. Pensez-vous que l'immense empire colonial anglais sera tributaire de la Grande-Bretagne, dans cinquante ans, comme aujourd'hui ?... La patrie australienne s'affirme chaque jour ; déjà l'Américain regarde en arrière, et ses premières traditions abolissent ses liens d'atavisme avec la vieille Europe.

Notre siècle a connu ces deux courants contraires des peuples, l'un tendant à élargir, l'autre à resserrer les nationalités. Les tendances modernes au cosmopolitisme, pour une heure attrayantes comme toute perversité, entretenues par une féodalité financière qui ne peut vivre que par la centralisation, ruineront le sentiment de patrie si l'on n'y porte pas remède. Ce n'est que par le Fédéralisme qu'on peut l'empêcher de mourir. Municipes restitués, provinces fédérées entre elles, nations unies par l'arbitrage, quelle source de prospérité ! L'âge de Périclès et la Renaissance, les deux grands siècles de l'humanité, grands par la communion esthétique du peuple et des artistes, par le libre épanouissement des génies, sont issus du terrain fédéral.

Les voies de communication modernes peuvent aider plus qu'on ne pense à se libérer des rigueurs du pouvoir central les diverses parties d'un tout indissoluble. C'est le cas de la France dont on ne saurait concevoir, menacée, l'éternelle unité, entité physique et morale, pour ainsi dire, amassée fatalement dans les siècles par le consentement tacite de ses peuples. Consentement formel parfois, comme pour la Provence, stipulant qu'il s'agissait d'une union, mais non pas d'un renoncement quelconque à son individualité (1).

(1) « Alors le patriotisme français se redoublait dans un patriotisme local qui avait

Ne peut-on les rendre aux provinces, ces garanties de liberté qui leur donnent un droit réel à la personnalité, à la vie ? Maints projets de retour aux anciennes et rationnelles divisions du pays, ont été proposés depuis trente ans, sans succès. Le dernier, celui de M. Hovelacque, a échoué, malgré les sympathies tacites ou avouées d'un bon nombre de nos législateurs, tout comme le projet de retour aux universités... Mais de quoi a-t-on peur ? D'un affaiblissement du patriotisme devant l'étranger menaçant ?... C'est douter singulièrement de la province, de la France ! Et qu'elle est glorieuse cette civilisation moderne qui va multipliant chaque jour les moyens de ruine et les engins de mort, suspendant la vie intérieure des peuples pour veiller à la gloire de ses nations

Le Félibrige est entré dans la période de l'action. S'il est assez fort aujourd'hui pour se passer d'encouragements dans ses œuvres, il n'a que faire, dans ses affirmations, de la timidité première. Ardents patriotes provinciaux, pour être d'autant meilleurs patriotes français, désormais nous parlerons haut.

Après l'exemple de Fourès et de Xavier de Ricard, en Languedoc, notre avant-garde marseillaise — nous lui devons cette justice — s'est déclarée depuis dix ans fédéraliste : le regretté Jean Lombard, l'auteur de l'*Agonie*, qui fut des nôtres, le député Antide Boyer, les poètes Pierre Bertas et Auguste Marin. — Des réactionnaires, ces socialistes, parce qu'ils réclament les provinces d'avant 89 ? — Sans se préoccuper des opinions religieuses ou politiques de leurs prédécesseurs, les *Jeunes Félibres fédéralistes* de Paris ont relevé l'affirmation du principe même de ce réveil des énergies méridionales qu'est le Félibrige. Et voici toute une agitation alentour !...

Qu'on ne s'y méprenne plus : ce n'est point seulement dans une renaissance littéraire, dans une levée de poètes que consiste notre œuvre ! Quand j'eus l'honneur de parler à Florence, au nom du Félibrige, lors des fêtes de Béatrix, c'est l'apostolat patriotique de régénération fédéraliste que nous représentons dans le monde, bien plutôt que les chefs-d'œuvre provençaux qui en sont sortis, que j'offris en exemple à nos amis Toscans.

Et pour bien finir, j'emprunterai ma conclusion à un discours-programme de notre capoulié Félix Gras : « ... Les hommes qui, dans l'histoire du passé, devinent l'histoire de l'avenir, seront avec nous, nous applaudiront. Car ils le savent, eux, que si nous demandons la décentralisation pour les œuvres de la paix, nous serons les premiers à demander la centralisation de

ses souvenirs, son intérêt et sa gloire. On comptait réellement des nations au sein de la nation française... elles distinguaient, sans la séparer, leur existence individuelle de la grande existence commune; elles se déclaraient réunies, mais non subjuguées. »
Augustin Thierry. (*Dix ans d'études.*)

toutes les forces, de toutes les volontés pour défendre le drapeau aux trois couleurs de la belle, de la grande, de la Mère-Patrie! »

LES ŒUVRES

Pourvu qu'on n'aille pas entendre que cette nouvelle phase de l'évolution félibréenne masque un découragement dans l'œuvre de littérature! Jamais la production ne fut plus forte, jamais le prosélytisme plus fructueux. Des Alpes aux Pyrénées, de Lyon à la mer les apôtres se lèvent, qui exaltent l'autonomie morale des provinces, dans le réveil successif de leurs énergies séculaires.

Un grand lettré, un grand sceptique, me demandait l'autre jour « où en était l'avenir de la Cause, *avec un grand* C. » — J'eus bientôt fait de lui répondre : « A aucune heure de son développement, elle n'a prospéré davantage ». Voulez-vous des preuves? Voici que nous avons maintenant neuf journaux de langue d'*oc* : l'*Aiòli* d'Avignon; l'*Aioli* de Mistral, qui mène le chœur; *la Cigalo d'or* et *la Campana de Magalouna* de Montpellier; *la Sartan* de Marseille; *le Gril* de Toulouse; *lou Calel* de Villeneuve-sur-Lot; *lou Cascavel* d'Alais; le *Viro-Soulèu* de Paris; l'*Ech Luroun* de Cierp, rédigés de la première syllabe à la dernière, dans ce « patois » auquel le populaire du Midi peu à peu s'accoutume à trouver quelque dignité. Neuf journaux! Et depuis trois ans, la plupart. Et je n'ajoute rien des innombrables journaux en français qui font chaque jour place plus grande au provençal, au languedocien ou au gascon!...

Mais, me demanderez-vous, les œuvres? Ne les déclariez-vous pas seules capables d'assurer l'immortalité aux dialectes? Et vos maîtres sont-ils immortels? Les œuvres? Elles se lèvent de toutes parts. Quant à nos deuils, nous avons perdu en effet trois grands hommes : Aubanel, Roumanille, Fourès, de ceux dont le nom semblait à la foule être une garantie de durée pour notre tâche, de relèvement national. Certes, on ne remplacera pas ces maîtres.

Mais douteriez-vous que leur renommée ne fut telle que parce qu'il germait sous leurs pas des disciples? Les jeunes n'ont pas perdu leur trace et leur sillon, les jeunes, plus nombreux chaque jour; les vieux s'y remettent eux-mêmes avec une incroyable ardeur. Ainsi, jamais année n'a vu éclore autant de livres que la dernière. J'ai là, sur ma tablette, plus de vingt volumes d'*oc* tout frais sortis des presses. Je n'ai pas l'intention de faire ici de la bibliographie. Chacun de ces ouvrages a droit à un examen spécial. Mais j'indiquerai l'esprit et la tendance de plusieurs.

I

Nous devons être reconnaissants à M. Louis Astruc d'avoir, parmi des dissidences qui ont trop duré, affirmé la vitalité félibréenne de Marseille, en publiant régulièrement ses vers, tandis que la plupart se disséminent à l'infini dans les périodiques, ce qui ne permet pas à la critique de suivre l'évolution de notre poésie. Il nous confie, dans son dernier volume, *Pèr un bais* (pour un baiser), quelques-unes de ses impressions durant le voyage des Félibres à Florence. Ayant pris ma part de ce charmant pélerinage à la gloire de Beatrix, je n'ai pas ma liberté de jugement pour discuter des vers qui ont ranimé en moi d'aimables souvenirs. Le poète des *Cacio* et de la *Marsiheso* y affine encore son burin. J'avoue cependant préférer aux sonnets de l'artiste les courtes épitres du père à sa fille, et les pièces intimes qui sont exquises.

Il ne faudrait pas juger de l'évolution générale des Muses provençales d'après le cas de M. Marius André. Celui-ci, un des plus jeunes diacres de notre Église, accorde sa lyre au diapason des œuvres « symbolistes ». Il a la prosodie facile et l'imagination savante. Mais rien n'est moins dans l'esprit provençal que cette exaltation cosmopolite. Et pourtant, je l'ai curieusement goûté, son joli recueil de *Plòu e Souleio ;* moins cependant que certains morceaux élégants et précieux qui l'ont suivi. Je consens à ce qu'on prenne le doux et fier parler mistralien pour *table d'harmonie ;* les effets d'art qu'on en peut tirer me paraissent incontestables. Mais, je vous le demande, la langue de Provence — dans le beau sens vaste qu'entendaient les chevaliers de Malte — a-t-elle assez fait preuve, aujourd'hui, de toutes ses ressources, n'a-t-elle plus rien à tirer d'elle-même pour avoir besoin de ces renouvellements d'inspirations et de formules, nécessaires, dit-on, au palais blasé du Français?...

Deux rimeurs ne sauraient être plus dissemblables que ne le sont M. Marius André et M. Sextius Michel, le sympathique président des Félibres de Paris. Dans son livre *Long dóu Rose e de la mar*, sorte de journal poétique des étapes cigalières en Provence, il a noté en chiffres connus les émotions toujours touchantes du retour au pays natal. Souvenirs du printemps sur des feuilles d'automme, et qui prouvent, une fois de plus, la force des premiers liens de la vie et le sortilège de la Provence.

D'autres volumes sont là où certes j'aurais à glaner de bons épis du terroir avec maintes observations utiles : *Lis Aliscamp* de l'abbé Imbert, *lou Femelan* de M. Henri Bouvet, *li Sèt rai de moun Estello* de M. Lucien Duc, *Belugueto*, de M. L. Bonnaud, etc. Mais je ne fais pas ici de bibliographie. Leur défaut, qui leur est commun d'ailleurs avec les précédents, est de trop souvent nous donner des vers français en provençal. J'accorde que le timbre lyrique de nos maîtres a si fort impressionné la génération qui les a suivis, qu'elle

en devait garder quelque chose. Mais la musique toute pure ne saurait suppléer à l'observation sincère et au style personnel. C'est pourquoi si j'avais à décerner la palme parmi les derniers volumes provençaux, je la partagerais, galamment, entre M. Pierre Mazière et Madame Gautier-Brémond.

A mon sens, les *Brut de Canèu* (bruits de roseaux) de Madame Joseph Gautier n'ont pas la spontanéité, l'adorable simplesse des *Velo blanco* de la félibresse Brémonde. On y rencontre, néanmoins, de charmants détails, dans une langue abreuvée aux sources populaires.

Lou Fué de Diéu de M. Pierre Mazière, recueil considérable d'un *troubaire* marseillais (qui n'en a pas moins adopté l'orthographe des félibres), est conçu dans l'esprit topique de ses devanciers directs, Bellot, Chailan, Bénédit et Gelu, dont les deux derniers, les moins populaires, restent comme des maîtres de l'observation provençale. Ce quatuor marseillais fut trop fameux pour ne pas laisser une tradition. Il est heureux que d'habiles artisans du rythme le continuent tout en se ralliant à nos réformes. C'est la consécration, attendue longtemps, d'une entreprise nationale. Le poème qui clôt le volume de M. P. Mazière, *La grevo dei Bedò*, est plein du sel comique propre au dialecte et à l'esprit local. Toute cette œuvre mérite un examen développé.

Mais c'est un tableau général du mouvement que nous nous bornons à tracer. Aussi aurions-nous garde, avant de quitter la Provence, de ne pas signaler deux ou trois chanteurs qui pour n'avoir point, comme les précédents, la consécration du livre, n'en constituent pas moins nos meilleures raisons d'espoir. Et pour ne citer que deux de ces inédits, j'avoue qu'entre tous les jeunes talents poétiques éclos depuis vingt ans, nuls ne me semblent formuler plus de promesses qu'un Valère Bernard, dont le réalisme lyrique, profond et attendri, fait songer à l'Aubanel du *Livre de la Mort*, et un Pascal Cros, chez qui le naturalisme a les âpres et voluptueuses mélancolies des *Caprichos* de Goya.

M. Valère Bernard n'a publié qu'un recueil de ses premiers vers, *li Battado d'Aram* (1884), ballades sonores, en effet, burinées avec l'enthousiasme dantesque d'un vengeur d'Albigeois, et dédiées à son maître, l'illustre Puvis de Chavannes. Car, peintre de son métier, il étudiait alors à Paris sous les yeux du grand visionnaire virgilien. Un court poème, *li Cadarau* (les Charniers), affirma ses tendances de coloriste véhément et triste. Puis il se tut, pour ne donner plus rien qu'à de longs intervalles. Le meilleur de son œuvre est encore égaré çà et là. Ici même vous en avez lu maints fragments, d'un panthéisme douloureux : une sève très forte, aux courants divers, débordait de tous ces poèmes. Sa dernière publication *La Pauriho*, encore inachevée dans le *Bavard* hebdomadaire de Marseille, lui fera je crois grand honneur. C'est comme une suite d'eaux-fortes d'un réalisme apitoyé. Dans des sonorités plus sourdes

qu'en ses premières ballades, il nous dit la résignation misérable des gueux et leurs naïves joies. Et parfois, derrière ces tableaux d'une tendresse exquise, surgissent les rouges lueurs d'un flambeau de justice. Le poète de *La Pauriho* sera estimé désormais à sa valeur. Je me réjouis d'avoir été des premiers à reconnaître sa maîtrise. C'est un artiste nerveux et puissant, le plus original des pétrisseurs de rythmes de sa génération.

Plus subjectif est Pascal Cros, moins savant, moins fougueux, aussi triste. Reconnaîtrait-on dans ses vers naturels d'élégiaque plébéien, au doux parfum de violette, le *Rimo-Saousso* populaire du *Tron de l'èr* d'antan et de la *Sartan* d'aujourd'hui?... C'est lui qui a fondé ce journal marseillais en deux ans si acclimaté sur la Canebière, auquel nous n'avons à reprocher que de s'attarder obstinément dans l'orthographe illettrée des patoisants nos précurseurs.

Il est difficilement compréhensible que cette protestation s'éternise, en présence de l'acceptation définitive, par la généralité des lecteurs, de l'écriture félibréenne. Après les quatre années de succès croissant de l'*Armana Marsihés* qui, respectueux du dialecte local, lui a néanmoins adapté l'orthographe épurée, rationnelle, telle que l'ont fixée Mistral et Roumanille, la preuve est faite qu'on prétendait inacceptable de l'orgueil phocéen.

Cette preuve capitale, nous la devons à M. Auguste Marin. En dehors de sa création d'un almanach ralliant les forces vives, trop longtemps dissolues, des lettres provençales à Marseille, il a bien mérité de ses concitoyens par une série de petits poèmes qui constituent la vraie chanson marseillaise selon le naturalisme félibréen. Non pas qu'avant lui personne n'ait su chanter la vie des *Sant-Janen* et peindre les tribulations des *Nèrvi*. Bénédit et Gelu y ont excellé. Mais l'observation n'est souvent que d'un *journaliste*, chez le spirituel auteur de *Chichois*, de même que dans les strophes de fournaise du satirique génial du *Credo de Cassian* le naturel est parfois altéré par des déclamations braillardes au millésime de 1848.

Si M. Auguste Marin n'a pas réuni ses chansons, la plupart sont publiées et quelques-unes populaires. Tout autre est le cas de M. Jules Boissière, vice-résident de France au Tonkin et pour cela même peut-être plus ardent provençal qu'aucun félibre *félibrejant* en Provence.. L'*Armana prouvençau*, l'*Aioli* et la *Revue Félibréenne* ont produit, vers et prose, quelques fragments de son bagage, carnet poétique et nostalgique d'un exilé. Chaude éloquence de patriote, mélancolie ardente d'amoureux, ses qualités sont d'un sincère. On en pourra juger par le vaillant sirvente qui succède à cette causerie. Vous savez que M. Boissière vient d'unir à son sort la fille aînée de notre grand Roumanille, la *Reine* des Félibres. Le mois dernier, comme il retournait en Extrême-Orient avec la belle épousée de son cœur, il nous a laissé le manuscrit de ses poèmes. Nous le publierons cette année, et ceux qui s'inté-

ressent, chaque jour plus nombreux, aux progrès de la Cause (avec un grand C), jugeront si les nouvelles recrues du Félibrige ne donnent pas les plus solides espérances.

*
* *

Mais le sceptique, le sympathique incrédule à qui j'avais tenu à peu près ce langage, n'était qu'à demi gagné à ma confiance. — Les poètes, si parfaits soient-ils, ne constituent pas une littérature : il vous manquera toujours des prosateurs. Roumanille n'est plus; Mistral fait bien attendre son volume de prose, et puis Mistral sera toujours Mistral, un génie, qui s'est servi du provençal par bizarrerie ou par piété filiale, par tradition si vous voulez, mais un isolé, sans doute, au regard du temps à venir.

Devant cette objection, j'invoquai d'abord l'admirable série de l'*Armana prouvençau*, où toute l'âme d'un pays est enclose, où les contes joyeux, les traits d'histoire, la morale en action ne manquent pas, en belle prose populaire.

Quant à la prose courante, quotidienne, il suffit de jeter les yeux sur la liste de nos journaux pour constater qu'elle se lève et marche. Songez qu'il y a cinq ans, nous n'en possédions littéralement plus un seul. La résurrection de ce réseau puissant de vitalité est certes une preuve de la renaissance d'un parler. On ne fabrique pas des gazettes avec des vers. Mais en dehors de ces chroniqueurs, fort bavards et fort habiles, qui assouplissent peu à peu la langue et l'adaptent à tous les sujets, de purs prosateurs se sont révélés, artisans professionnels de la prose provençale.

Il est vrai de dire que le Félibrige ne parut être longtemps qu'une académie de chanteurs, un conservatoire pour ce merveilleux instrument lyrique, la langue de Mistral. La poésie est l'expression première des littératures... Mais avec sa quarantième année, voici que la nôtre s'est tout à coup mûrie, qu'elle a connu « la gravité de l'âge ».

Pour parler d'abord de nos maîtres, l'exemple initial de Mistral et de Roumanille entreprenant l'éducation patriotique de leur pays, ne fut longtemps suivi qu'irrégulièrement. *La Sinso* (Ch. Senès, de Toulon), qui s'obstinait dans des formules patoises, non sans faire œuvre félibréenne — de par ses tableaux fidèles des ridicules citadins du langage d'un peuple entravé par des préjugés imbéciles dans le libre usage de son idiome naturel, — La Sinso restait un cas intéressant, curieux, utile, mais solitaire.

Notre capoulié Félix Gras s'y est mis lui-même. Après les *Papalino*, ces nouvelles tumultueuses et voluptueuses où revit l'Avignon des papes, à propos desquelles M. de Berluc-Pérussis, élégant, subtil, exquis prosateur lui-même, a prophétisé comme âge de la prose une évolution nouvelle de la littérature du Midi, il va nous donner des comédies en bonne prose populaire, tirées des

légendes médiévales de son *Romancero*. — Vous me répondez qu'une impulsion ne semble pas être descendue des maîtres en quelque sorte officiels, à la dernière génération des félibres. — Le public n'en est qu'à demi informé, ne sachant que les noms célèbres; mais cette réaction s'est produite : l'ère de la prose a commencé.

Quatre prosateurs se sont dernièrement révélés, qui promettent d'agir profondément sur les jeunes en défendant l'autonomie, en prouvant l'*indigénat* de la langue.

Celui-ci est un orateur, un moine, le Pierre l'Ermite des Provençaux pour la reconquête du parler des aïeux. Avec une fougue de croisé, une ardeur de poète, et la conscience de la triple autorité de son enthousiasme religieux, de sa foi patriotique et de son beau costume blanc de prémontré, voilà dix ans qu'il parcourt les villes et les campagnes, faisant vibrer, à l'occasion des saints mystères, non plus le patois de jadis, mais un provençal épuré, classique, rendu par ses poètes à la dignité perdue d'un parler vivace et natif, qui suffit à tous les besoins de son peuple.

Sa langue, abreuvée d'abord aux sources vives, fraîches, printanières du premier félibrige, et toute fourmillante de ses poétiques formules, s'est peu à peu faite elle-même, naturalisée, assouplie, conformée à ses auditeurs ; et voici que le Père Xavier, maître de sa forme et capable de conduire à son gré son éloquence apostolique, a fondé en Provence l'art oratoire religieux. Ses moindres discours, d'un style maintenant bien à lui, sont les modèles du genre. Et je lui vois poindre de toutes parts disciples et imitateurs.

Ah! combien différent du Père blanc de Frigolet, l'auteur des *Memòri d'un Gnarro*, que publie l'*Aiòli*, cette autobiographie d'un valet de ferme, toute vibrante des tendresses et des sensualités, des joies et des peines de sa vie rustique d'antan! Servi par une mémoire qui a su merveilleusement retenir les rumeurs grouillantes du travail des champs, comme celle de Pierre Loti les murmures et les couleurs dans le silence des villes mortes et des flots, M. Baptiste Bonnet nous a gardé, sur les plaques sensibles de ses souvenirs, les tableaux vivants et vécus d'une large et saine existence de *pacan* provençal, au temps où les vrais paysans ne menaçaient pas de disparaître pour faire place à des ouvriers de campagne.

C'est une sorte d'observation végétative qui fait le mérite et le charme des *Memòri d'un Gnarro*, plus précieuse pour quiconque goûte la sincérité, que bien des livres de littérateurs, et d'une utilité d'encyclopédie rustique dictée par un laboureur.

Il a tout retenu des plus petits épisodes de ce temps de jeunesse, combien plus heureux que ses luttes pour la vie citadine : sentiments, attitudes, dialogues, gestes, chansons, jusqu'à de nombreux termes oubliés, dédaignés par

l'usage, destinés à faire la joie des traditionnistes et des philologues, et que cette rare mémoire, comme inconsciemment, ramène à la surface, du chaud, du profond passé.

Mon troisième prosateur, M. Louis Funel, instituteur à Vence, se rapproche du P. Xavier par le patriotisme farouche et le don poétique, mais s'apparente davantage avec M. Baptiste Bonnet par sa langue savoureuse, et ses descriptions, proches également du peuple et de la nature.

Son œuvre, inédite encore à demi, consiste en une série de tableaux champêtres, *Li Masajan*, et un très gros recueil de ses observations dans le double domaine des hommes et des choses de son pays, *Au Nostre*, dont les deux parties s'intitulent *Lis Ideio* et *Au Campestre*. Moins documentée, moins native, la prose du jeune instituteur des Alpes-Maritimes est plus savante, plus rare, plus artiste que celle de l'ancien *gnarro* beaucairois. Le provençal est aussi vierge encore dans sa contrée natale que le gascon l'est resté dans les Landes. Il en a pieusement recueilli toute la saveur pure, sans sacrifier jamais un terme conservé intact, alors même qu'il s'est perdu ou corrompu ailleurs.

Le Félibrige gagne peu à peu du terrain au plus loin de son foyer d'origine, et, bénéficiant des voies nouvelles de communication, il s'insinue sans plus tarder dans ces coins reculés où la tradition n'est pas atteinte. Transmise par les lettrés du lieu, l'instituteur, le curé, le notaire, la bonne nouvelle parvient au peuple, — contradictoire avec les perfides conseils de la centralisation : il peut n'avoir plus honte de son langage naturel. La tâche est facile dans ces régions assez simples encore, où la société académique du chef-lieu admettra sans hésiter le paysan félibre à côté du bourgeois archéologue ou érudit. Cette main-mise sur les groupes littéraires de nos départements, où nous avons substitué au faux esprit provincial un patriotisme bien entendu, réparti à toutes les branches de l'activité studieuse, n'est pas la moindre de nos conquêtes.

L'entraînement est d'ailleurs général. Si toutes les académies du Midi, la plupart instituées dans un but *franchimand* par Louis XIV, grand destructeur de la vie provinciale, et à l'image de l'Académie de Richelieu, son précurseur en centralisation, font place désormais dans leurs concours aux productions de langue d'oc, les journaux de province les plus parisianisés ne dédaignent pas, pour répondre au sentiment nouveau, d'ouvrir leurs colonnes aux conteurs, voire aux poètes du cru, en ce « patois » où l'on en vient à reconnaître une vraie langue.

Ces chroniqueurs sont très suivis, plusieurs même sont populaires. C'est le cas du dernier prosateur que je veux vous présenter, le dernier venu parmi nous, M. Louis Foucard, de Marseille. Comédien distingué en provençal et en français, voire fameux dans son pays, il s'est montré bon patriote par des représentations de comédies et *pastorales*, et les félibres ont adopté cet auxi-

liaire spontané de leur tâche de regénération. Voilà plus de deux ans qu'il publie dans un des journaux les plus répandus de Marseille, le *Soleil du Midi*, de vives, colorées et touchantes chroniques sur la vie marseillaise et toulonnaise, des tableaux savoureux de la contrée, éclairés d'aperçus populaires et nourris de la forte sève de l'esprit de tradition. La dernière série de ces morceaux descriptifs d'un causeur sans prétention, artiste à sa manière dans l'heureux choix qu'il fait de ses émotions de patriote et de ses observations du pittoresque provençal, *Lou Palangre*, mériterait la consécration d'un recueil. Peu à peu, comme tous les écrivains marseillais sincères, d'abord imbus des préjugés locaux et patoisants des *troubaïres*, leurs devanciers, il lui est arrivé de comprendre que le Félibrige avait le vrai sens de la dignité et des droits de la « nation provençale », pour parler comme Mirabeau en 1789. La religion de Sainte-Estelle, ce mystique symbolisme qui donne une âme aux espérances, un lien puissant aux revendications de la race, est entré lui-même dans son vocabulaire. Le peuple marseillais, le plus rebelle jusqu'ici à l'autorité des félibres, s'habitue à ce langage de croyants. Tout dernièrement encore, n'entendait-on pas le P. Xavier, prêchant des pèlerins à Notre-Dame de la Garde, invoquer ainsi la Vierge Marie : *Grando Felibresso paradisenco! Reino de l'eternalo Court d'amour!*

Cet étonnant P. Xavier est d'ailleurs aussi apprécié pour la poésie de son langage que pour son éloquence. *L'Aiòli* a publié une lettre de *Sant-Janenco*, naïve et débordante, qui prouve combien l'auditoire féminin de ses deux derniers carêmes, à Marseille, a été délicieusement remué par sa parole imagée et vibrante.

Les deux volumes où il a recueilli ses conférences, *la Creatioun dòu mounde*, ont été sympathiquement discutés, là-bas, par les journaux de toutes couleurs. D'autre part, de graves revues, comme *le Correspondant*, leur ont consacré d'intéressantes études. Le provençal qui remonte en chaire, quel menaçant symptôme !

Et pour revenir à Baptiste Bonnet, apprenez que ses *Memòri d'un Gnarro* vont être traduits par Alphonse Daudet lui-même. Du coup, le brave *Brisquimi*, le petit garçon d'étable, le pauvre valet de champ du *Mas de la Reiranglade* sera célèbre ! Quand je vous disais qu'il n'y avait pas meilleur provençal que Daudet. Il faut avoir lu bien superficiellement son œuvre pour ne pas savoir qu'il ne s'en prend jamais qu'aux ridicules bourgeois, aux déformations banales d'une éducation fausse, et qu'il a toujours, dans sa Provence, salué la saine nature et le paysan son serviteur.

Je pourrais, bien entendu, grossir cette étude de l'examen d'autres jeunes talents de prosateurs qui, dans nos gazettes familières en langue d'oc, répan-

dent joie et soulas au peuple du Midi. (1) Mais ces quatre bons ouvriers du parler populaire : moine, paysan, instituteur, comédien, lesquels aussi me paraissent des meilleurs ouvriers de notre renaissance, sont d'assez typiques exemples de la solidité du mouvement méridional et de ses tendances à l'universalité.

*
* *

Au Félibrige de Paris, depuis l'institution de nos pèlerinages poétiques, depuis trois ans surtout, vibre une activité de ruche. Ces croisades d'enthousiasme, pour honorer dans ses gloires souvent méconnues la province natale, ont ouvert une source d'études et de discussions passionnantes à l'honneur du Midi français. Les séances d'automne et d'hiver, à vrai dire, sont assez calmes. On y élabore le programme en commun, on répartit leur tâche aux discoureurs et aux poètes. Mais dès qu'approchent les beaux jours, on n'a pas assez des réunions hebdomadaires pour entendre commissaires locaux et préparateurs du voyage, sans parler des rapporteurs des Jeux floraux parisiens. Ce concours, plus important chaque année de par la faveur qu'ajoute à ses récompenses l'estampille de Paris, ce concours est traité le plus sérieusement du monde par un jury dont les conclusions sont discutées par la Société.

A coup sûr, il est peu de réunions littéraires groupant autour d'un intérêt aussi vivant de foi patriotique, d'aussi diverses personnalités. A de fins poètes de souche grecque, comme le parfait conteur Paul Arène et Raoul Gineste, — qui vient d'ajouter aux murmures discrets de son *Rameau d'or* un hymne en plusieurs tons à l'éternel félin, *Chattes et Chats*, — opposez un tribun véhément et patriote, levier puissant du Félibrige en terre franchimande, j'ai dit : Maurice Faure; et ce philosophe traditionniste, péripatéticien d'Aquitaine, improprement qualifié positiviste avec l'école dont il est le pontife, Pierre Laffitte, du Collège de France, qui pense appliquer sa « religion de l'avenir » en participant à ces pèlerinages pour le culte de nos grands hommes. Rapprochez d'un universitaire d'esprit gallo-romain tel que M. Lintilhac, humaniste disert apportant aux poètes son érudition suggestive, et se faisant le trait d'union des gardiens de la tradition littéraire classique avec les gardiens de la tradition populaire morale; ou encore d'un jeune sociologue chrétien à l'intelligence ouverte à tout savoir, tel que M. Amouretti, ces artistes déliés et païens, M. Jean Moréas, un trouvère savant, et M. Charles Maurras, pyrrhonien et coloriste, le recteur et le régent de l'Ecole romane, par qui se sont une fois de plus

(1) Citons, parmi eux, le poète populaire *Charloun* du Paradou; l'historien d'Eyguières, M. Alphonse Michel; le tout récent conteur des *Idèio de Banastoun*, M. Ch. Boy, et quelques félibresses du plus fin talent : MMmes Mistral, Pericaud, la marquise de Baroncelli, Lazarine de Manosque et Mlle Marg. Sol, l'auteur du *Curat de Minerbo*.

affirmées les sympathies latines des félibres. Réunissez à ces hommes, de goûts et de tempéraments dissemblables, la majorité de leurs collègues, de culture et d'aptitudes différentes, tel Baptiste Bonnet, le prosateur populaire débordant de sève naturaliste dont je parlais plus haut, et vous aurez la seule assemblée, peut-être, de Paris, où se rencontrent des politiciens lettrés de tous les partis, M. le marquis de Villeneuve, par exemple, l'ancien directeur du *Prouvençau*, un des créateurs du statut félibréen et M. Deluns-Montaut, l'ancien ministre, qui vint avec nous à Orange, assis côte à côte, entre un garde de Paris qui rimera en provençal et un étudiant du Conservatoire qui récitera des vers de nos poètes.

II

Je concède qu'en Provence, à la suite des vrais poètes qui ont entrepris de relever leur dialecte de son abaissement de quatre ou cinq cents ans, d'autres poètes, des prosateurs même, soient venus qui ont élargi l'évangile de la petite église — aux proportions d'une littérature, si vous voulez.

« Mais n'avez-vous pas prétendu faire passer le Rhône à ce mouvement de renaissance ? N'avez-vous pas parlé de mainteneurs de la foi nouvelle en Languedoc et jusqu'en Aquitaine ? Je vois des noms, mais clairsemés : un seul presque célèbre, depuis Jasmin, c'était Fourès, et vous l'avez perdu ; je ne vois pas trace d'une cohésion comparable à votre école de Provence, ni rien qui puisse justifier l'espoir d'une Renaissance du Midi... »

Ainsi me parlait notre contradicteur et je lui répliquai en ces termes :

Le Félibrige n'a pas quarante ans d'existence officielle. Plus d'un préjugé éloigna longtemps de lui les écrivains patois d'outre-Rhône. L'obstination de Jasmin à se dire le seul et dernier poète de sa langue supprima plus d'une vocation dans le Midi, et ajourna la popularité de l'entreprise provençale hors de son berceau. D'autre part, certaine suspicion de cléricalisme chez les réformateurs de Fonségugne indisposa contre eux la plupart des Languedociens et Aquitains patriotes, c'est-à-dire éveillés par leur historien national, Napoléon Peyrat, à la haine des croisés de Montfort. Et puis et surtout l'*académisation* provinciale qui, accaparant tous les lettrés de quelque crédit, pourchassait les dialectes, — toujours vivants, toujours parlés, — dans la sympathie du populaire.

Le Bas-Languedoc échappa bien vite à ces influences. Montpellier, qui est depuis vingt ans un ardent foyer de renaissance, compte aujourd'hui plus de félibres qu'aucune ville provençale. La discorde même y a régné, signe incontestable de vie. Quoi qu'il en soit, deux revues et trois journaux y témoignent de la perennité du languedocien, que ses acharnés défenseurs ont rendu à la sympathie de toutes les classes sociales. Je n'ai rien à dire ici de poètes

comme le populaire Roumieux — d'ailleurs rhodanien — et son ami Arnavielle, d'Alais, l'Aubanel raïol, les deux boute-en-train du *Clapas ;* comme Langlade, le grand peintre idyllique de cette crau languedocienne, une autre Palestine, qui s'étend du Rhône à l'Hérault, ou Roque-Ferrier-le-Schismatique, pasteur des *Félibres latins*, un érudit poète à qui l'on doit des fragments de romancero superbes de lyrisme historique; de savants comme Chabaneau, philologue profond et sensitif, le Romanisme fait homme, ou cet apôtre de la Latinité, géographe de la terre d'oc, — muet depuis trop longtemps, — Charles de Tourtoulon. Ils vous sont connus d'ancienne date. D'autres se sont levés, férus, à leur exemple, des souvenirs et du présent de la race : Gaussen, l'abbé Malignon, Ed. Marsal, A. Roux, de Lunel-Viel, H. Messine, A. Blavet, L. Bard, Joseph de Valette, Jean Fournel, Ch. Gros, J. Soulet, que sais-je encore?

Une partie de ces écrivains appartient à la région rhodanienne du Gard et se sert naturellement du provençal. Mais parmi ces disciples des maîtres d'Avignon portés à l'unitarisme de la langue félibréenne, plusieurs sont d'Alais — d'où polémique et protestations indigènes. La renaissance alésienne préparée par l'abbé de Sauvages, l'auteur d'un fameux *Dictionnaire languedocien-cévenol*, et inaugurée par le poète des *Castagnados*, le marquis de La Fare, (+ 1846) aussi populaire à Alais que l'abbé Favre à Montpellier et Saboly en Avignon, a flotté quelque temps entre les tendances rhodaniennes et la tradition topique de ses précurseurs. Je suis partisan, pour ma part, de la réduction de la langue d'oc à trois ou quatre grands types essentiels, où entreront sans doute avec le temps les dialectes qui, généralement, diffèrent peu de l'un à l'autre. Cependant un groupe purement cévenol a fini par se constituer à Alais, inspiré par les travaux de Sauvages et de Maximin d'Hombres, les poésies de La Fare dont le buste a été dressé par ses soins et de Mathieu Lacroix, et dirigé par un ancien député, M. Léonce Destremx, l'auteur de *la Rambaïado*, groupe félibréen assurément, mais jaloux de son autonomie. Nous reviendrons sur cette école d'Alais et la question de l'unitarisme, à propos d'une récente polémique de M. César Gourdoux avec *la Cigalo d'or* et d'une brochure de M. l'abbé Rouvière sur la *Renaissance cévenole.*

Béziers aussi a son école, à l'abri de cette *Société archéologique* qui fut la première académie méridionale à encourager la langue d'oc ; ses érudits, ses poètes, MM. Donnadieu, de Margon, Junior Sans, le chanteur de *Las Telados*, et ce maître trouvère rustique, Jean Laurès, l'auteur du *Campèstre*, dont le Félibrige vient de faire un majoral.

(*La suite p.* 92.)

PAUL MARIÉTON.

SYLVE

A Charles Maurras.

Pestum qui deux fois l'an voit naître et mourir
Adone, Lucrétile agréable qui bruit encor
Des vers latins chantés sur la lyre de Lesbos,
Hybla qui nourrit ses abeilles de la fleur
Du saule, Ustique où le Faune léger, du Lycée fuitif,
Écarte de la chèvre et de son époux odoreux
L'Été et l'Austre;
Ni la rive abordé' de la troyenne proue,
Ni l'ombreuse Tibur, et ni l'heureux coteau
Où, charmé sous la voix du cygne de Mantoue,
Tel la source au Cheval parla le Mincio : —
Ne surent plaire au cœur des Muses et des Grâces
Ainsi que tu le fais, ô dorée Provence!

Jaufred, Arnaud Daniel
Au style doux comme miel,
Pierre qui sentis la darde
De la belle Nesmengarde,
L'autre Arnaud qui n'eus soulas
De la dame de Bourlas,
Bernard, Anselme, Foulquette
Qui capucin te rendis,
Et Raimbaud qui de Phanette
Rimas en Aubes et Dits :
Votre vertu, de l'arbre du Penée
Aux champs d'Elise soit à jamais couronnée,
Aimables Provençaux par qui sut bien les sons,
Mignardement sonnés, des jeux et des tensons,
En pays champenois, le grand Thibaud, mon maître.

Sur tes grèves conduit paître
Protée encor son troupeau,

O Provence qui vis naître
Et Pontopore et Speïo,
Et la belle Galatée,
Et Mélite au doux souris,
Filles que du dieu Nérée
Eut la princesse Doris.
Rivage heureux, si la Parque me file
Des jours d'amertume trempés,
Alors que les épis stériles
Auront mon attente trompé,
J'irai vers toi; à l'heure où la Cyprine
Vesper ramène la fraîcheur,
Couché dessus l'herbe marine,
J'appellerai le sort de Glaucque le pêcheur.

JEAN MORÉAS.



ANNIBAL EN GAULE

(*D'après M. Jacques Maissiat*).

ESSAI DE CRITIQUE HISTORIQUE

L'œuvre de M. Jacques Maissiat comprend deux ouvrages très distincts : le premier a pour titre *Annibal en Gaule*, un volume, et, le second, *Jules César en Gaule*, trois volumes.

La caractéristique de ces quatre volumes est une haine profonde du nom romain. M. Jacques Maissiat abhorre les Romains. Pour lui, ce sont des brigands qui ont conquis le monde antique et l'ont asservi par les procédés d'un politique infâme et l'égorgement des vaincus.

Annibal en Gaule est le récit, d'après Polybe, de la marche du héros carthaginois pour conduire son armée des bords de l'Hèbre, en Espagne, aux bords du Tibre, sous les murs de Rome. M. Maissiat montre quelle politique astucieuse et fourbe a été suivie par le sénat romain contre Carthage. Si bien que le proverbe fameux « la foi punique » est un mensonge inventé par le vainqueur et, si la postérité n'avait pas été trompée, c'est la foi romaine qu'elle devrait dire pour indiquer la fourberie et le mensonge en politique.

M. Maissiat raconte donc avec regret les défaites des Carthaginois ; il en éprouve une véritable douleur et voudrait leur donner la victoire ; on sent avec quel plaisir il nous ferait le récit de la destruction de Rome au lieu de celui de la ruine de Carthage.

On s'explique difficilement, chez un penseur tel que M. Jacques Maissiat, cette haine du nom romain. La haine du Gaulois du dix-neuvième siècle contre les Romains de l'an 58 avant Jésus-Christ fait sourire. M. J. Maissiat s'est parfaitement rendu compte de l'étonnement qu'il exciterait. Il exprime ce sentiment dans une de ses préfaces. On peut donc dire que c'est une particularité de son esprit, une originalité qui lui est propre. Les procédés de conquête employés par les Carthaginois n'étaient pas autres que ceux en usage chez les Romains, et le sort des vaincus était aussi dur sous la domination des marchands rapaces de Carthage que sous le commandement des proconsuls romains.

Il suffit de considérer le sort de l'Espagne conquise presque entièrement par Hamilcar et Asdrubal. Les habitants furent forcés de travailler aux mines pour le compte de leurs vainqueurs, et leur sort leur paraissait si cruel que les Romains leur apparurent comme des libérateurs.

Avant de prendre parti pour l'un ou pour l'autre des belligérants, M. Jacques Maissiat aurait dû poser la question de la manière suivante : Lequel valait mieux pour l'humanité, de la suprématie de Rome ou de celle de Carthage?

Les deux cités rivales sont situées l'une et l'autre au bord de la Méditerranée : si Rome est vaincue, cette mer deviendra un lac carthaginois, car est à présumer que Carthage possédant déjà l'Espagne, ayant conquis l'Italie, n'arrêtera pas là ses succès et, de proche en proche, arrivera à soumettre tous les peuples du littoral, comme firent les Romains.

Or, le Carthaginois, c'est le sémite; sa religion est une religion sanguinaire, c'est celle du dieu Moloch, qu'on adore en lui sacrifiant de jeunes enfants.

Le Romain, c'est l'Aryen ; sa religion, c'est l'Olympe peuplé de divinités aimables, qui inspireront Ovide et Lucien et qui prépareront les voies au christianisme.

La question ainsi posée, le choix n'est pas douteux. La victoire romaine c'est la marche en avant de la civilisation, la victoire sémite eût été l'arrêt de toute civilisation. L'histoire du sémitisme est là pour le prouver. Aucun des empires sémites n'a pu se survivre en se transformant, comme il est arrivé des peuples aryens.

Les civilisations sémitiques : assyrienne, égyptienne, arabe, ont péri aussitôt que les conditions dans lesquelles elles étaient nées se sont trouvées changées.

Leur caractère d'immutabilité, qui provient de la race, les a empêchées de se transformer suivant les circonstances, tandis que les Romains ont civilisé le monde barbare en l'asservissant; ils ont porté les arts, d'Athènes et de Rome, de la Lusitanie aux bords de la Tamise et jusqu'au fond de la Germanie.

Le monde romain est bientôt envahi par les barbares : vainqueurs et vaincus se mêlent, une transformation s'opère et la civilisation moderne s'élève sur les débris du monde antique.

Le peuples sémites ne donnent aucun exemple de ces transformations. Ils sont nés, ils ont brillé un instant puis sont retombés dans la nuit du temps.

Si Carthage avait vaincu Rome, l'Europe serait sans doute dans l'état où se trouvent aujourd'hui la Perse, l'Egypte et les Etats barbaresques avant la conquête française.

L'historien d'Annibal devait donc raconter les faits en philosophe, c'est-à-dire sans prendre parti pour ou contre les Romains. Mais, il lui était permis d'appeler l'admiration du lecteur sur son héros, qui n'hésite pas à conduire son armée à travers un pays inconnu, parmi des peuples sauvages dont l'alliance était moins que sûre, ainsi que le prouva l'événement, et osa franchir une barrière aussi effrayante que les Alpes, à une époque de l'année où, il y a peu de temps encore, elles étaient considérées comme infranchissables.

M. J. Maissiat cherche à fixer l'itinéraire suivi par Annibal pour se rendre d'Espagne en Italie. Il a lu tous les auteurs grecs ou latins qui ont parlé des guerres puniques, il les a comparés et a montré le degré de confiance qu'on pouvait accorder à chacun d'eux. Au moyen d'une critique judicieuse, il les a éliminés successivement et n'a conservé que le seul Polybe.

M. Maissiat démontre, en effet, que tous les auteurs ont copié Polybe ou ont brodé des fantaisies sur son récit. C'est donc en discutant les faits racontés par Polybe, en calculant les distances données par lui, en cherchant l'emplacement des localités qu'il a décrites, que M. Maissiat conduit pas à pas l'armée d'Annibal depuis l'Hèbre jusqu'à la Trébie. — La démonstration est satisfaisante, et nous ne faisons pas difficulté d'admettre l'itinéraire fixé par M. J. Maissiat.

Le projet de porter la guerre en Italie, nous dit-il, ne fut pas particulier à Annibal; on peut dire que ce fut un projet de famille, car il aurait été imaginé et préparé par Hamilcar Barca, le père d'Annibal, et par Asdrubal son beau-frère. Des alliances avaient été nouées par ces deux généraux avec les Gaulois transalpins et cisalpins; de nombreux messagers avaient été envoyés aux chefs des peuplades des Alpes, et les renseignements fournis au retour par ces messagers, avaient permis de fixer de nombreux itinéraires pour aller d'Espagne dans la Gaule cisalpine.

Il est de toute évidence qu'Annibal n'est pas parti en aveugle, qu'il avait étudié tous les passages des Alpes connus des anciens, par la méthode de renseignements que nous venons d'indiquer. Il avait envoyé des présents aux chefs des Gaulois cisalpins et transalpins, et il était attendu.

Après le sac de Sagonte, Annibal, ne conservant que 50,000 fantassins d'élite et 9,000 cavaliers, franchit les Pyrénées au cap Rosas, en suivant le rivage de la mer, et arrive sur les bords du Rhône.

Publius Scipion, avec les légions, était venu débarquer à l'embouchure du Rhône et s'était posté entre Arles et Tarascon pour interdire le passage du fleuve. Annibal dérobe sa marche aux Romains et va passer le fleuve à 100 kilomètres plus haut (4 marches), entre Bour-Saint-Andéol et Pierrelatte, puis, au lieu de se rabattre sur les Romains pour leur livrer bataille, il remonte le Rhône sur la rive gauche jusqu'à Lyon.

On peut se demander pourquoi Annibal a refusé la bataille que lui offrait Publius Scipion. La raison en est simple : son but étant de soulever la Gaule cisalpine contre Rome, tous ses efforts devaient tendre à arriver le plus tôt possible sur les bords de Pô. — Une bataille livrée en Gaule le détournait de ce but. — Vaincu, il était rejeté en Espagne et la campagne était manquée. — Vainqueur, il perdait du temps et la victoire était inutile, puisqu'il ne voulait pas pénétrer en Italie en suivant la route de la Corniche. Cette route, en effet,

était la plus difficile puisqu'elle était barrée par Marseille et toutes les colonies romaines jusqu'à Gênes. Cette route était celle sur laquelle il devait rencontrer le plus d'obstacles. Ne voulant pas la suivre, il n'avait aucun intérêt à battre Publius Scipion.

Celui-ci n'ose pas suivre Annibal et s'enfoncer derrière lui dans la Gaule encore inconnue, il préfère se rembarquer et rentrer en Italie. — D'ailleurs, il n'était pas démontré qu'Annibal réussirait à franchir les Alpes. Le parti le plus sage, sinon le plus glorieux, était donc de rentrer en Italie, et Publius Scipion alla débarquer à Pise.

M. Maissiat raille beaucoup le général romain sur le temps qu'il a mis à se rendre de l'embouchure du Rhône sur les bords du Tésin, où il arriva longtemps après Annibal.

D'ailleurs, d'après le récit de Polybe, les deux généraux furent aussi surpris l'un que l'autre d'apprendre, le Romain qu'Annibal venait de s'emparer de la capitale des Taurinins (Turin), et le Carthaginois, que Publius Scipion avait son armée sur les bords du Tésin.

D'après les calculs de M. Maissiat, Annibal a employé trente-huit jours depuis le passage du Rhône à Pierrelatte jusqu'à la prise de Turin. — Le vingtième jour, il était sur le Mont-Cenis où il prit deux jours de repos. — Or, d'après l'art de vérifier les dates, ce vingtième jour était précisément le 9 novembre. C'était donc le 19 septembre qu'Annibal passait le Rhône, et comme Scipion se rembarquait quatre jours après, il prenait la mer le 23 septembre, c'est-à-dire à l'époque de l'équinoxe d'automne, au moment où la navigation sur la Méditerranée est le plus difficile. La flotte romaine a donc pu être battue par les vents contraires et retenue dans les ports de la côte plus longtemps qu'elle n'aurait voulu.

Aussitôt débarqué à Pise, Publius Scipion franchit l'Apennin, rallie les légions qui venaient du réduire les Boïens à l'obéissance et se porte sur le Tésin, où il apprend la prise de Turin par Annibal.

Le moyen employé par M. Maissiat pour déterminer la longueur des marches d'Annibal est simple. D'après Végèce, la légion faisait 20,000 pas ou 30 kilomètres par jour. Notre auteur admet donc que les étapes d'Annibal étaient d'une égale longueur et qu'il faisait de 25 à 30 kilomètres par jour. Ayant franchi le Rhône à Pierrelatte, en quatre marches il arrive à Lyon. Ici s'engage une longue discussion pour savoir ce que pouvait être cette île et ce delta dont parle Polype.

Il nous semble que tous les auteurs, et Maissiat à leur suite, ont tenu trop grand compte du mot Isara. Il faut songer que les manuscrits que nous avons des auteurs de l'antiquité sont tous des copies ; or, les écrivains qui ont eu affaire à des copistes savent combien les misérables se plaisent à écorcher les

textes qu'on leur donne à copier. Les uns copient sans lire et sans chercher à comprendre : ils copient comme on dessine; ils sont les moins dangereux. Les autres se substituent souvent à l'auteur et veulent le corriger. S'ils ne peuvent lire un mot, ils l'inventent. Si ce mot choque leurs piètres connaissances en histoire ou en géographie, ils n'hésitent pas à le corriger pour le mettre d'accord avec leur science. Enfin, il en est qui copient en pensant à tout autre chose ; de là, des mots oubliés, des phrases tronquées. Cette digression était nécessaire pour la discussion qui va suivre.

Il nous paraît ressortir du récit de Polybe que l'oppidum gaulois devant lequel s'arrêta Annibal était une île qui avait la forme d'un delta, dont les deux branches étaient formées de deux rivières s'unissant en pointe. Il est évident que cette description convient mieux au confluent de la Saône et du Rhône qu'à celui de l'Isère, qui tombe presque à angle droit dans le Rhône.

Quelle était la base du delta pour achever de former l'île? Ce ne pouvait être qu'un canal de jonction unissant le Rhône à la Saône au pied de la colline de la Croix-Rousse, c'est-à-dire à l'emplacement même de la place des Terreaux.

Primitivement, il y avait certainement à cet endroit un marais formé par les eaux descendant des hauteurs de la Croix-Rousse. Le Rhône et la Saône, séparés là par un intervalle de 500 ou 600 mètres au plus et ayant le même niveau, devaient mélanger leurs eaux pendant les crues.

Les Gaulois ont donc trouvé dans la presqu'île de Perrache un oppidum créé par la nature. Ils en ont fait une île en creusant un canal qui les séparait de la terre ferme au point le plus avantageux, où il existait déjà naturellement, au pied des hauteurs de la Croix-Rousse, sur la place des Terreaux.

Ce nom même des Terreaux n'indique-t-il pas un lieu qu'il a fallu remblayer en apportant de l'extérieur une énorme quantité de terre.

Prenons maintenant le texte de Polybe. Voici son récit : « Annibal, après quatre jours de marche, vint près d'un endroit appelé l'île, lieu fertile en blé et très peuplé, et à qui l'on a donné ce nom parce que le Rhône et l'*Isére*, coulant des deux côtés, l'entourent et le rétrécissent en pointe à leur confluent. »

Il est certain que la Saône ferait mieux l'affaire que l'Isère dans cette description, d'autant que, du point où Annibal a passé le Rhône (Bourg-Saint-Andéol, Pierrelatte) jusqu'au confluent de l'Isère, il y a tout au plus deux étapes, tandis que jusqu'à Lyon il y a bien quatre étapes.

Continuons le récit de Polybe : « Cette île ressemble assez pour la grandeur et pour la forme au delta du Nil, avec cette différence néanmoins que la mer et les bouches des fleuves forment un des côtés de ce dernier, et qu'un des côtés du premier est formé par des montagnes d'une approche et d'une

entrée difficiles ; nous pourrions dire même qu'elles sont presque inaccessibles. »

Cette description convient mieux à l'Isère, car d'après les connaissances de Polybe sur la géographie du bassin du Rhône, « le fleuve prend sa course au-dessus du golfe Adriatique, inclinant vers l'ouest, dans cette partie des Alpes qui s'abaisse vers le nord. Il coule vers le couchant d'hiver pour se » jeter dans la mer de Sardaigne. »

Si on dessinait le bassin du Rhône en suivant la description de Polybe, on aurait le croquis ci-dessous.

Ce sont donc les Alpes qui forment le troisième côté du delta et non pas le Jura, comme l'a écrit J. Maissiat. Mais l'île de Perrache ne peut se comparer pour la grandeur au delta du Nil. Comment donc expliquer le récit de Polybe?

Nous pensons qu'il a fondu ensemble les renseignements qui lui ont été donnés à la fois sur l'île formée par le confluent de la Saône et du Rhône, où deux chefs gaulois se disputaient le pouvoir, et sur le delta formé par les Alpes, l'Isère et le Rhône, qui formaient les limites du pays des Allobroges. — Ne pouvant peut-être se retrouver au milieu des divers renseignements qui lui étaient fournis par les marchands ayant parcouru le pays, il a formé un seul tout de deux idées différentes ; la première : *une île*, ayant la forme d'un delta, formée par le confluent de deux rivières, où deux chefs gaulois se faisaient la guerre ; la deuxième idée : le pays des Allobroges, qui avait également la forme d'un delta formé par la réunion de deux rivières, dont le troisième côté était les Alpes et que les voyageurs appelaient aussi l'*Ile*.

Ce qui peut faire croire à la probabilité de cette explication, c'est que, si le chef gaulois auquel Annibal donna le pouvoir avait été roi de « l'île des Allobroges », c'est-à-dire de tout le pays compris entre le Rhône et l'Isère, il eût été assez puissant pour obliger les Allobroges de Lémenc à livrer passage à l'armée d'Annibal, et il n'eût pas abandonné celui-ci à l'entrée des montagnes. Un peu plus loin, Polybe dit que « les Carthaginois n'entraient qu'en tremblant sur les terres des Gaulois nommés Allobroges. » Ce qui semble indiquer que le chef gaulois proclamé roi dans l'île par Annibal n'était pas un Allobroge, et, dès lors, cette île ne pouvait être formée par le Rhône et l'Isère, qui étaient les limites du pays des Allobroges.

Si Polybe n'a pas confondu les renseignements qui lui ont été fournis, c'est le copiste qui aura fait la confusion et substitué ses idées sur la géographie de la Gaule à celles de l'auteur grec. Il faudrait donc lire le texte de Polybe de la manière suivante : « Annibal, après quatre jours de marche, vint près d'un endroit appelé l'Ile, à qui l'on a donné ce nom parce que le Rhône et la Saône, coulant des deux côtés, l'entourent et le rétrécissent en pointe à

leur confluent. Une autre île, lieu fertile en blé et très peuplé, formée par le Rhône et l'Isère, ressemble assez, pour la grandeur et la forme, au delta du Nil, avec cette différence, néanmoins, que la mer et les bouches des fleuves forment un des côtés de ce dernier, et qu'un des côtés du premier est formé par des montagnes d'une approche et d'une entrée difficiles ; nous pourrions dire même qu'elles sont presque inaccessibles. »

Nous inclinons à penser que la confusion aura été préméditée par quelque copiste se croyant savant, car Polybe dit à la fin du chapitre IX et du livre III : « Je parle avec assurance de toutes ces choses, parce que je les ai apprises de contemporains et que je suis allé moi-même dans les Alpes pour en prendre une exacte connaissance. » Malheureusement, il ne dit pas s'il est descendu en Gaule : il eût été intéressant de le savoir.

Il est très probable que Polybe a fait sa carte du bassin du Rhône par la méthode des renseignements. Or, est-il possible de confondre Arar, Saône, avec Isara, Isère? On peut établir d'abord que les étrangers que Polybe interrogeait donnaient les noms des rivières et des localités en langue celtique et non pas en langue latine ou grecque. Ils disaient les noms comme ils les avaient entendus prononcer par les habitants. Disait-on Isara ou simplement Isar, qui se rapproche du mot Arar.

Ar veut dire en celtique eau qui coule ; la syllabe répétée ar-ar veut dire grande eau qui coule. Is-ar voudrait donc dire : eau qui coule consacrée à Isis rivière d'Isis. Le culte d'Isis a été apporté dans nos contrées par les Phéniciens, fondateurs de nombreuses villes appelées par eux *Alesia*, ce qui montre que, pour la détermination de l'Alesia de Vercingétorix, il ne faut pas attacher trop d'importance au nom.

Le vocable Alesia, Alise ou Alex, ne peut pas être une preuve suffisante de l'existence de l'Alesia des Commentaires sur l'emplacement d'une localité qui porte ce nom.

On a pensé aussi que le nom d'Isar pouvait être le nom primitif de la rivière d'Ain, qui aurait reçu plus tard son nom moderne de l'invasion des Arabes, vers 739. Ceux-ci l'auraient dénommé Oued Aïn — la rivière source ou des sources, le mot oued aurait disparu pour laisser subsister Aïn — Ain. — Dans le pays, les habitants emploient beaucoup plus souvent le vocable « la rivière d'Ain », traduisant exactement Oued Aïn, qu'ils ne disent l'Ain tout court.

C'est peut-être cette habitude très ancienne de dire rivière d'Ain, qui se prononce rivière Dain, qui a fait donner le nom de Dain au cours supérieur de l'Ain ; il est ainsi écrit sur les cartes de Cassini.

Les étrangers interrogés par Polybe devaient donc prononcer Isar, et, si d'autres lui parlaient de l'Arar, qui s'unissait également en pointe avec

le Rhône, il est possible que l'auteur grec ait confondu les deux rivières en une seule.

Après quatre jours de marche depuis son passage du Rhône, Annibal est donc arrivé à Lyon. Il y établit la paix; deux partis s'y disputaient le pouvoir, il fait triompher l'un d'eux, et le chef gaulois qu'il place sur le trône lui fournit des armes, des vivres, des moyens de transport et l'accompagne jusqu'à l'entrée des Alpes.

M. Maissiat fixe cette entrée à Saint-Genis d'Aoste, au confluent du Rhône et du Guiers.

Ici nouvelle discussion sur le chemin suivi par Annibal pour se rendre de Lyon à l'entrée des montagnes. De nombreux ossements d'éléphants, non fossiles, ont été trouvés dans le lit de l'Ain près de Varambon et de Priay. M. Thomas Riboud, écrivain bressan du commencement du siècle, dans le mémoire qu'il publia sur cette découverte, les attribue aux éléphants de l'armée d'Annibal. Celui-ci aurait donc franchi le Rhône à Lyon pour s'étendre ensuite dans les plaines de la Dombes.

Nous n'oserons pas émettre une idée sur la provenance de ces os d'éléphants, cependant il est permis de douter qu'ils proviennent des éléphants de l'armée carthaginoise.

En effet, pour que cette armée vînt à Varambon, il faudrait prêter à Annibal l'intention d'aller à Bellegarde par le défilé de Saint-Rambert, car il ne pouvait songer à repasser le Rhône à Culoz, à cause des marais de Chautagne qui devaient être impraticables à cette époque.

L'entrée des montagnes aurait donc été à Ambérieu et non à Saint-Genix-d'Aoste. Mais, comment expliquer la narration de Polybe? où placer la ville des Allobroges, dont Annibal s'empara après avoir franchi un col; où placer le col? D'Ambérieu à Bellegarde, on ne trouve que celui entre Tenay et Rossillon; mais il n'est pas bordé de précipices. On ne pourrait expliquer les difficultés qu'Annibal y a rencontrées, et la ville des Allobroges serait alors Virieu-le-Grand. Mais le Bugey n'a jamais fait partie du pays des Allobroges.

D'un autre côté, l'Ain n'est pas un obstacle pour des éléphants; ils ne pourraient s'y noyer. Au mois de septembre, époque à laquelle Annibal était sur les bords du Rhône, l'Ain est toujours guéable. Les ossements trouvés dans la rivière proviendraient donc des éléphants tués dans une bataille contre les Gaulois.

Annibal, qui n'avait pas eu besoin de ses éléphants pour battre les Gaulois au passage du Rhône, s'en serait-il servi au passage de l'Ain? C'est peu vraisemblable.

D'ailleurs, si Annibal avait franchi le Rhône une seconde fois pour aller

combattre dans la plaine d'Ambérieu, puis une troisième pour se rendre en Italie, il est certain que Polybe en aurait fait mention.

L'opinion émise par Maissiat est donc la plus probable et Annibal se sera rendu de Lyon à Saint-Genix-d'Aoste, par la dépression du terrain que suit aujourd'hui le chemin de fer de Lyon à Morestel et Saint-Genix. Ce chemin était plus court et plus facile que par le bord du Rhône, et a dû lui être indiqué par le chef gaulois qui l'a accompagné jusqu'à l'entrée des défilés.

A ce moment, l'armée carthaginoise n'avait pas besoin de s'étendre pour vivre ; car, ainsi que le dit Polybe, le chef gaulois auquel Annibal avait donné le pouvoir suprême dans l'*Ile*, lui avait fourni des vivres et des animaux de bât.

Annibal est donc à Saint-Genix-d'Aoste. De ce point, par un chemin relativement facile et qui a dû être suivi de toute antiquité, on franchit la chaîne de l'Epine et on tombe sur Chambéry, l'ancienne Lémenc, une des principales cités des Allobroges.

Qu'on veuille se rendre de Lyon en Italie, par le col du petit Saint-Bernard ou par le col du Mont-Cenis, le chemin le plus court est certainement celui qui passe par Saint-Genix-d'Aoste et Chambéry.

On évite ainsi de contourner le massif de la Chartreuse et de remonter la vallée de l'Isère jusqu'à Montmélian.

On comprend dès lors l'importance de Chambéry, établi sur le chemin le plus court entre Lyon et Turin et sur la route qui permettait d'aller directement d'Italie en Gaule, dans le pays des Sequanes, en franchissant le Rhône, en face de Bellegarde, à la perte du Rhône.

Même à l'époque de la conquête romaine, les points de passage sur le Rhône étaient peu nombreux. C'était Arles, où passait la voie romaine de Marseille à Narbonne ; Vienne, en face de la vallée du Gier, qui ouvrait une route facile dans le pays des Arvernes ; Lyon et, enfin, Genève. Entre ces deux villes, il n'y avait point de pont, aussi les habitants du pays devaient utiliser les passages naturels du fleuve qui existent encore aujourd'hui, tels que la Planche d'Arlod, la Perte du Rhône et le Pont de Grésin, en aval du fort Lécluze, nom donné à un gué qui existe en ce lieu de toute antiquité.

Le mouvement commercial de l'antiquité devait donc suivre la route de Turin à Chambéry par le Mont-Cenis, d'où il se bifurquait sur Lyon par Saint-Genix-d'Aoste, et sur l'intérieur de la Gaule par Bellegarde et la vallée de la Valserine.

Avant de descendre à Chambéry, Annibal est obligé de s'ouvrir un passage par la force au col de l'Epine. Les Allobroges, habitants de Lémenc, essayent de l'y arrêter et il ne les chasse de leurs positions qu'en perdant lui-même beaucoup de monde et surtout des bêtes de charge. Il s'empare de Lémenc et

s'y repose vingt-quatre heures pour réorganiser son armée, puis il traverse l'Isère et il s'engage dans la vallée d'Arc qu'il remonte jusqu'au pied du Mont-Cenis. Nous sommes dans les premiers jours de novembre, puisque Annibal est arrivé le 9 au sommet du Mont-Cenis, et, comme Polybe dit qu'il a mis neuf jours pour se rendre de l'entrée des Alpes au Mont-Cenis, il était, dès lors, le 1er novembre à Saint-Genix-d'Aoste, et c'est le 6 ou le 7 qu'il fut attaqué par les montagnards de la Maurienne, aux environs de Bramans.

Le pays était couvert de neige et Annibal avait placé en avant toutes les bêtes de somme pour frayer la route à l'armée; c'est ainsi que l'on vit, vingt siècles plus tard, Macdonald, franchissant le Splugen à la tête d'un corps d'armée français, se faire précéder par un troupeau de deux cents bœufs qui frayaient le chemin dans la neige.

Les montagnards attaquèrent cette tête de colonne qui semblait offrir une proie facile; mais ils sont attaqués à leur tour et poursuivis dans la montagne par les troupes légères d'Annibal, pendant que celui-ci rassemble les débris de son convoi et son armée sur le vaste plateau qu'occupent aujourd'hui les forts de Lesseillon, au pied du Mont-Cenis.

Annibal ne paraît pas avoir perdu autant de monde dans cette affaire qu'au passage du col de l'Epine. Polybe dit que beaucoup de ses bêtes de somme rejoignirent d'elles-mêmes l'armée carthaginoise et, si Annibal s'arrêta deux jours au sommet du Mont-Cenis, c'est sans aucun doute pour grouper tout son monde au sommet avant de descendre sur l'autre versant. C'est encore aujourd'hui un des principes de la guerre de montagnes.

De ce côté, Annibal n'éprouve plus de résistance de la part des hommes, mais la nature l'arrête à chaque pas. La descente de la vallée de la Cenise sur la neige est périlleuse, et il y perd plus d'hommes et d'animaux de bât que dans les combats précédents. Enfin, il débouche dans la plaine du Pô.

Quand M. Jacques Maissiat nous montrera Jules César en Gaule, il reprochera amèrement au proconsul romain sa conduite à l'égard des peuples gaulois qu'il oblige à combattre à ses côtés pour les asservir les uns par les autres, et il maudira la cruauté de César qui livre aux soldats toute la population d'Avaricum pris d'assaut.

Cependant notre auteur ne trouve pas un mot contre Annibal, qui, maître de Sagonte, saccage la ville de fond en comble et fait passer presque tous les habitants au fil de l'épée.

Il l'en admire, au contraire, car, Sagonte détruit, les Romains perdent le principal port qu'ils avaient sur la côte d'Espagne, et l'argent, pris à Sagonte, va servir à payer la guerre contre Rome.

César s'est fait des alliés parmi les principales tribus de la Gaule pour arriver plus facilement à dominer les autres.

Annibal a franchi les Alpes et se trouve au milieu de la Gaule cisalpine. Son armée est diminuée de moitié et la plus grande partie de son matériel de guerre est perdu. Il lui reste environ 20,000 fantassins, 3 ou 4,000 cavaliers et quelques éléphants. Il faut que les Gaulois cisalpins viennent se grouper autour de lui et lui apportent tous les secours dont il a besoin, sinon il est perdu.

Les Gaulois Taurinins, les premiers qu'il rencontre, hésitent à se prononcer. Le parti dévoué aux Romains, car il y en a toujours un dans toute cité gauloise, lui ferme même les portes de Turin, la capitale du pays.

Le moment est extrêmement critique pour Annibal; les Gaulois l'appelaient naguère à leur secours, mais sa petite armée en haillons ne donne guère idée de sa puissance et leur esprit versatile peut se tourner tout à coup contre lui.

Alors, Annibal marche sur Turin; en trois jours il prend la ville et fait passer au fil de l'épée tous les partisans des Romains; ensuite, il réunit l'Assemblée des Gaulois et l'entraîne tout à la fois par ses menaces et par ses promesses. Sa première victoire sur les Romains, après le passage du Tésin, amènera dans son camp tous les Gaulois cisalpins et lui permettra de commencer cette merveilleuse campagne à travers l'Italie, qui ne durera pas moins de seize années — 218 à 202 avant Jésus-Christ. — On voit que les procédés d'Annibal ne différaient pas de ceux de César.

S.



LOU SIRVENTE

DOU CÈU, DE L'AIGO E DE LA TERRO

A noste carissime En Pau Marietoun.

I

Ei la festo dis aucéu ;
— Quet chamatan dins li branco !
L'aubo semblo un arcounséu
Trauca de belugo blanco :
Vuei sus lou sable roussèu
S'espaçon chato e dounzèu ;
— Lugar ris enca dóu Cèu
I flour di calanco.

Tout es trelus au matin,
Resplendour, glòri e belòri :
— Iéu que souto un verd autin
Ai pausa moun óuratòri,
Di raro de moun jardin
Vese li mòssi Latin :
Soun beret escarlatin
Flamejo e fai flòri.

Adiéu l'enuei e l'escor !
Tout es risènt, clar e flame.
Ount soun li triste record ?
An fugi tau qu'un eissame,
Coume un chot au son di cor,
Dins lou celestiau decor ;
E dóu trefouns de moun cor,
Cante tout ço qu'ame.

Sounje i felibre estela...
An canta tóuti coutrìo,
E lou païs treboula
A si voues s'escarrabiho. —

E pense qu'apereila,
Après riéu, colo e valat,
I'a sempre noste parla
E nosto patrio ;

I'a longo-maï lou païs
Qu'esgaiejon Tremountano
E lou resson cantadis
Di catoulico campano ;
La miougrano aqui flouris ;
E noste bèu paradis
D'amount avau s'espandis,
De Niço à Maiano.

Aigo poulido, cèu clar
E lusènto coudouliero :
L'Amour vanego à l'asard
Pèr gravo, colo e carriero ; —
Dins li poutoun dóu vènt Larg,
Te beve coume un neitar,
Festo dóu Cèu, de la Mar
Emai de la Terro.

II

Mai dirias que la Terro e soun blu curbecèu,
Que la Mar bressant li veissèu,
E l'aubo, e l'auceliho e lou soumbre Esterèu,

Que lou riéu rouigant si restanco,
Li duno de sablas raiant en avalanco,
E la ramo que s'espalanco ;

Que tout me vòu parla coume un paire à soun fiéu,
Quand lou counseio au noum de Diéu,
Avans de ié'nsigna la draio di roumiéu.

A moun auriho la marino
Siblo, e quilo l'aucéu sa cansoun cascalino,
E m'an acrouca lis espino.

O, vous escoutarai, Terro, Mar e Céu blu,
Car, pacan, ai sempre entendu
Ço que canton l'espousc, lou vènt e li belu.

Noun coumprene... Escouten encaro...
Que me volon, santoun ? Escouten dounc... mai aro
La paraulo escuro ven claro.

III

Aubourant soun front, parlo l'Esteréu ;
E charron tamben la terro emai l'oundo,
L'auro, l'auceliho e la mar peréu ; —
D'aut en bas, dóu sòu jusqu'i nivo bloundo,
Dison : « Vièi gardian di raço pacano,
» Voulen óublida la bassesso umano. »

— « Ounte es — venon mai — lou sant estrambord
» Qu'au siecle-mejan cremè la Prouvènço ?
» Podon vous cauca li fiéu de Mountfort,
» Devès i Mountfort paga redevènço ! » —
E lis isclo d'or, li siavi bessouno,
De l'ounto an ploura coume de barouno.

Tout ço que respiro au cèu, dins la mar,
Tout ço que flouris pèr noste campèstre,
Remiéutejo e dis : « Pauras ! qu'es amar :
« Lou pan à l'esclau jita pèr lou mèstre !
» Semblarié plus dous lou fèu dóu Calice, —
» Mai l'ome bastard n'en fai soun delice.

» Lou bastard qu'aurien renega li vièi
» Dóu mesprés ancuei s'ensoucito gaire :
» I ped di prefet, di conse o di rèi
» Rasclo la quitarro, — e, gént musicaire,
» Vendra pèr l'argént, lou vin e lou viéure,
» Lou noum que li vièi an pourta deliéure. »

— O que me voulès, fanfòni di bosc,
Quilet de l'aucéu e murmur de l'oundo ?
La vese aclapado au founs de soun cros,
Ma Prouvènço ! — Mai, pèr vira la foundo,
Naturo, esperas bessai quauque Dàvi
Que reviéudara la glòri dis àvi ?

Li sablas, li ro, lis èrso e lou riéu
Me leisson barja. Pièi lou Céu coumènço

Eu qu'es lou pu franc : « Pèr ta foundo, o fiéu !
« Veici li caiau de Crau e Durènço. »
— Lou souléu, d'amount, crido à la perdudo :
« Ai proun esclaira vosto esclavitudo ! »

E tóutis ensen : « Cepoun di Rouman,
» Felen de Bousoun, de Lauro e de Jano,
» Zóu ! Coume un Cifèr levo-te deman,
» Fai dins li clouquié dinda li campano !
» Benastru ! Vitòri e glòri es seguro,
» Se lucho pèr tu l'immenso naturo. »

IV

O festo ! aro li femo e li drole bouscaire
Cercon d'arcèli au bord de mar ;
Avaut, en siblejant, fai tibla lou pescaire
Li courdello dóu calamar ;
Dins si viéu viravòut lou gabian s'ensouleio,
Bressa sus l'alo dóu vent-Larg ;
— E sout lou celestiau curbecéu que s'espeio,
Palis la fàci de Lugar.

V

Tout s'es apasima sus l'oundo e dins lou Céu :
Liuen de iéu van quila vers li pin lis aucéu ;
E barrule soulet pèr li sable rousséu,
Em'un nouvéu segren.

Pamens, qu'a ben parla cado causo, aderren !
Ai ! felibre d'ancuei, nous-autre, que faren ?
Pèr li dono d'amour, las ! escrincelaren
Nòsti vers de cristau.

Mai quau faren boumbi contro l'orre catau ?
Ounte soun noste En Peire e noste Calendau ?
E quau revihara d'un lassige mourtau
Lou païs aclapa ?

O pauri saberu, sert en-que d'acampa
Li legendo di vièi, de l'adrech à l'uba,
Se noste feble alen noun pòu plus atuba
Un béu fiò naciounau ?

Ciselan finamen terraio e veiriau ;
— Artiste, lusiren coume lusis l'uiau,
Mai coume éu passaren ; nosti fiéu sempre esclau
Léu nous óublidaran.

Li vièi, i jour passa, cantavon en sabrant
Li crousat de Mountfort ; — e sempre veneran,
Au païs prouvençau, lou rèi Pèire lou Grand,
— O Trencavèu, e tu !

Troubaire chivalié qu'avès ben coumbatu,
Voste noum a briha plus clar que l'arcounsèu,
E descend à chà pau, coume un darrié belu
Dóu pounént dins lou Céu.

VI

Doulènt, vole óublida li vièi : — nautre si fiéu,
Lucharen plus au noum de Diéu,
Bord qu'aven deserta lou camin di roumiéu.

M'agrado mies de ma calanco
Audre em'un frejoulun la voues dis avalanco
E segre un vòu de nivo blanco,

E dourmi ma vidasso au pèd di rò rousséu.
— Mai me sonon mai lis aucéu,
Me coursejon enca lou terraire e lou Céu.

VII

O li vièi jour de moun païs,
L'antico glòri de mi paire !
— Un clar trelus de paradis
Cenchavo au front li pur troubaire
E li jouglar d'emperairis.

Sempre luchant e rebecant,
Ai las ! cado nacioun esclavo,
Sout li pèd de si rèi brigand,
O ma Prouvenço ardento e siavo !
T'amiravo alouro en pregant.

Mai quouro à Muret toumberias,
O fier chivalié de Toulouso !

Di cadarau e di clapas
Mounteron li nacioun jalouso,
Vous mourdigueron pèr detras.

Aleneron un marrit er
Qu'empouisounè nosto patrìo :
La cauqueron li pople fèr ;
E veguerian, la meraviho,
Sant Miquéu cauca pèr Cifèr !

E noste païs matrassa
A clina sa testo doulènto :
Dirias qu'óublido, lou bleissa !
— Noun ! ten rejouncho en sa memènto
Li remembranço dóu passa.

VIII

Tournamai tout se taiso au céu, dins lou terraire
E sus li plano de la mar ;
— Soulet, indiferént, fai tibla lou pescaire
Li courdello dóu calamar ;
— Dins lou blu curbecéu dóu mounde que s'espeio
S'es esvali lou blanc Lugar,
E l'aucéu desdegnous s'envolo e s'ensouleio,
Bressa sus l'alo dóu vènt-Larg.

IX

Tout s'es teisa : — li roucassiho,
Ço que disien l'an óublida.
— Dóu Céu, de l'aigo e di mountiho
Amirant la serenita,
Cerque en ma memòri, a lesi,
Ço que mis auriho an ausi.

Li paraulo, li garde enclauso ;
E noun creirai, o moun païs,
A l'indiferènci di causo :
— Tout cansounejo aro e tout ris ;
Mai lou céu mut pòu resplendi,
M'ensouvene de ço qu'a di.

De la terro e de la mar bluro
Oublidarai pas li counséu :
— Coume l'aigo di riéu murmuro
E boundo enca souto lou gèu,
Sout la serenita di rai
Uno iro couvo longo-mai.

Coume i veno di planto raio,
Raio sens brut lou nouvelun,
L'iro dóu mounde en iéu travaio
E me vuejo forço e masclun :
E creisse gaiard e bouscas
Coume li mele dóu roucas.

Adounc, noun sara ma coule
L'ardour d'un drole mistoulin :
— En iéu t'ai, sabo de la terro,
Trelus dóu fiermamen latin,
Tu, serenita dóu Lugar,
Tu, forço immènso de la mar !

X

Paraulo di mut, sias proun claro ;
Ço que voulias de iéu, l'ai ben coumprés toutaro :
Escoute, escoute, escoute encaro.

Mai avès proun parla, terro, mar e céu blu.
Ço que disias l'ai entendu,
Counfidènt dis espousc, di sablo e di belu.

E l'erso galoio brounzino,
L'aucéu siblo pèr iéu sa cansoun cascalino,
E me gramacion lis espino.

XI

Ai fugi l'oumbro de l'autin...
— Que dins lou trelus dóu matin
Moun segren sout lou Céu latin
Vueï se prefounde !
Quau vòu arresta lou desbord
Arrougant de moun estrambord,

Bord qu'a restounti dins moun cor
La voues dóu mounde?

E barrule en plen paradis...
Sabe ço que dis moun païs
E lou céu blu que s'espandis
Coume'no telo,
E la riseio de Lugar,
E la fanfòni dóu vent-Larg,
E perque l'auro de la mar
Vuei m'enmantello.

Foro segren! Lou vièi parla,
L'aubouraren aut, d'aro en la;
Saupren di troubaire estela
Segre li piado;
E quouro foro-bandiren
Di cor la crento e lou segren,
L'Esperanço en plaço metren,
La gènto fado!

XII

Adounc m'a di lou Céu seren:
« Vese que toun cor me coumpren...
» Amarai toun cor calourént.
» Li revirado
» T'abatran? Sauprai t'assoula; —
» Per refresca toun front uscla
» L'auro te mando sempre la
» Douço alenado.

» La naturo que t'abaris
» Toumbara lis entravadis;
» Se l'ome catiéu t'escarnis
» E t'escoutelo,
» Auras noste gàubi gaiard
» Emé la forço di léupard; —
» Adounc à l'asard, Bautejar!
» Mounto is estello! »

Lis aubre m'an di : « Saras fort !
» Contro l'enuei e lou maucor,
» Te vuejaren en recounfort
» L'amo dóu mounde...
» Pèr te douna l'alen belin,
» Di tremountaeo e dóu salin
» Que fai trepa mai que lou vin,
» Auras abounde. »

XIII

Dounc enfiocarai nosti fiéu ;
— E s'es necite, au noum de Diéu,
Travessarai, paure roumiéu,
Fiò, grele e guerro ;
Aurai d'alo mies que l'aucéu,
E cavaucarai l'arcounséu,
— Pèr fa ço que m'an di lou Céu,
L'Aigo e la Terro.

Qui-nhon (Annam), 29 de juliét 1887.

JULES BOISSIÈRE.

VASILE ALECSANDRI

— 1821-1890 —

Les événements de date assez récente qui ont fait du pays moldo-valaque un Etat souverain et indépendant sont encore présents à la mémoire de tous ; la rumeur, de ce côté de l'Europe, en a été vive, prolongée, sympathique, conforme d'ailleurs au sentiment que doit inspirer un peuple longtemps malheureux et qui voit enfin son idéal politique s'accomplir et le succès répondre à ses plus légitimes espérances. Comme un bonheur n'arrive jamais seul, un réveil littéraire bien marqué s'étant déclaré aussi dans la nation nouvellement émancipée, à l'heure précise où ses revendications obtenaient gain de cause, l'intérêt s'est également porté, par voie de conséquence naturelle, vers les auteurs et les productions d'une littérature qui a certainement ses traditions, mais à laquelle les circonstances ont prêté, aux yeux de l'étranger, tout l'attrait d'une fraîche nouveauté. Les causes déterminantes d'une rénovation littéraire sont le plus souvent aisées à définir ; il n'en faut point chercher d'autres à celle-ci que les avantages de l'affranchissement, toujours accompagné de progrès pour la nation qui le conquiert, et principalement et surtout les bienfaits d'une protection aussi gracieuse qu'éclairée. Quand il part de haut, l'exemple est toujours suivi ; pour le bien comme pour le mal, les souverains trouvent invariablement des imitateurs. La reine Elisabeth, nature vaillante et droite, poète elle-même et littérateur remarquable, ne saurait donner que de méritoires exemples. Or, c'est elle qui a donné cet élan, c'est à son influence qu'est dû pour bonne part ce renouveau de poésie dont s'honorent à l'heure actuelle les Principautés Danubiennes, érigées en royaume sous l'autorité du roi Charles Ier.

Une telle initiative ne pouvait manquer d'être féconde. Aussi a-t-on vu bientôt une foule de jeunes talents entrer dans la voie qui leur était si dignement montrée. Les légendes populaires, les anciennes *doïnes* (1) ont été reprises et rajeunies par quelques-uns, tandis que d'autres, imbus de l'esprit moderne et prompts à s'assimiler les idées de l'Occident, ont cherché dans les manifestations du présent des sources nouvelles d'inspiration. De tant d'essais simultanés une belle floraison est sortie, libre, exubérante et surtout variée,

(1) Petits poèmes de caractère variable et tenant tour à tour, selon le sujet, de l'idylle, de l'élégie ou de la chanson.

en ce qu'elle réfléchit les aspirations multiples d'une race formée de plus d'un élément. Cette complexité de caractère éclate ici dans la configuration du pays comme dans la physionomie de l'habitant.

La contrée confine à deux mondes différents. Bien qu'elle ne touche point à la frontière exacte et géographique qui sépare l'Europe de l'Asie, elle délimite les deux sociétés de l'Orient et de l'Occident, et c'est bien chez elle que les mœurs commencent à diverger. Le point d'affleurement est là : d'un côté, la civilisation active et toujours ascendante du groupe des nations dont nous faisons partie; de l'autre, l'inertie obstinée et fanatique de l'innombrable famille asiatique. La Roumanie, étant le lieu de transition où prennent contact deux manières d'être si dissemblables, devait fatalement participer de l'une et de l'autre et présenter un double aspect. Qui pourrait s'étonner, après cela, de ce que les esprits y accusent des tendances diverses, alors que la vie elle-même y est faite de contrastes, et pourquoi le voyageur trouverait-il étrange de coudoyer en même temps, dans les rues de Bucharest, le Levantin au manteau flottant, le citadin valaque vêtu selon nos modes, et le paysan *portant sayon de poil de chèvre*, tout comme son ancêtre de la fable; de rencontrer le luxe de nos plus grandes villes à côté d'une simplicité toute primitive d'usages et de costumes? Ne doit-il pas admirer plutôt combien ce peuple obéit à sa mission véritable et tient le rôle auquel il est prédestiné, en laissant coexister librement sur son territoire hospitalier, et sans permettre que l'une absorbe l'autre, les formes diverses de sociétés opposées?

Terre hospitalière que celle-ci, avons-nous dit, mais non pas neutre : les intelligences y demeurent ouvertes aux idées de progrès; l'habitant y garde pieusement le souvenir de ses origines latines, témoin le fait caractéristique de cette statue d'Ovide inaugurée, le 25 août 1887, à Constantsa, sur l'emplacement de la cité romaine de Tomes, où l'empereur Auguste avait relégué l'infortuné poète.

Quant à l'esprit de nationalité, on peut dire qu'il est héréditaire dans la race : un simple coup d'œil jeté sur l'histoire du pays suffit à montrer avec quelle constance il s'est maintenu à travers les âges. Quand les colons militaires envoyés par Trajan vinrent occuper, il y aura bientôt dix-huit siècles, les champs alors incultes de l'antique Dacie, la barbarie y était complète; ils eurent l'honneur de civiliser cette région *ense et aratro*, ils fertilisèrent le sol, en soumirent les rudes habitants et leur imposèrent l'usage de leur langue. Depuis cette bienfaisante conquête, les invasions ont eu beau passer sur ce grand chemin de l'Orient vers l'Occident; les Slaves ont pu se mêler à la population, et les Turcs la soumettre : rien n'a pu détruire le génie latin, qui, là comme ailleurs, a pénétré ceux qui voulaient l'étouffer. Durant la domination ottomane, les principautés de Moldavie et de Valachie gardèrent, par bon-

heur, leur administration particulière, et les Turcs s'abstinrent de toute lutte contre la langue et les institutions du pays; mais ils abandonnèrent à la longue ces deux riches provinces à la rapacité des Grecs et des Fanariotes, et ce fut l'occasion de longues infortunes pour un peuple qui aspirait à bon droit à prendre rang dans la famille européenne et que tant d'influences tenaient asservi.

A peine délivrés de la tyrannie des Grecs, en 1821, à la suite du mouvement dirigé par Vladimiresco, les Roumains tombent sous la dépendance de la Russie; le joug est encore lourd, bien qu'il se décore du nom de protectorat, et que l'autorité directe soit remise cette fois aux mains d'hospodars élus. Mais une génération ardente s'était formée; le parti des jeunes Valaques, initié aux idées et à la littérature de l'Occident, prenait empire sur l'opinion et travaillait vigoureusement à restaurer la nationalité. L'heure approche qui amènera l'émancipation tant désirée. Les gouvernements se succèdent, avec des alternatives de calme et d'agitation, de langueur et de prospérité, mais tous marquant cependant un progrès dans les mœurs politiques. Encore quelques années, et, les événements aidant, grâce d'abord aux réformes libérales du prince Couza, grâce surtout à l'héroïque effort tenté dans la suite par le prince de Hohenzollern, à la tête d'une armée qui lui doit sa formation, voici que le principe d'équité va triompher, dûment sanctionné par le concert des puissances : l'Etat Roumain est fondé. — « Pauvre petit rameau arraché par l'orage, longtemps charrié par un torrent, et prenant enfin racine sur la rive, pour y devenir un arbre majestueux et fécond! »

L'image est belle autant que juste. C'est le poète Alecsandri qui l'a émise, en des stances françaises, remarquons-le; car il parlait et écrivait notre langue purement. La France, auprès de laquelle il représenta son souverain, fut toujours pour lui un pays d'adoption. Ses biographes nous apprennent qu'il vint à Paris pour la première fois en 1835, à peine âgé de quatorze ans, pour y achever ses études; il y fit encore un long séjour à partir de 1848. Combien de preuves n'a-t-il pas données de cette affection, en prenant surtout une part active aux études des félibres, qui s'honoraient de l'avoir pour collègue, et en propageant l'idée du Félibrige parmi les poètes de sa nation?

L'auteur du *Petit Rameau* fut de ces ouvriers de la première heure, aujourd'hui clairsemés, qui travaillèrent de tout leur cœur à l'autonomie et à l'indépendance du pays roumain; il était de cette génération enthousiaste qui put voir enfin se lever l'aurore libre, après des siècles d'oppression. *Tantæ molis erat...!* Alecsandri était aussi, personne ne l'ignore, le plus grand poète national de la Roumanie.

Ce n'a donc pas été par un phénomène d'éclosion spontanée que toute une école de gais chanteurs a répondu dernièrement à l'appel et à l'exemple de sa

gracieuse souveraine. Cette jeunesse a eu des précurseurs; nous ne ferons connaître que le plus célèbre.

Vasile Alecsandri naquit en Moldavie, en 1821. Son enfance, partagée entre les études et les voyages, annonçait la vocation à laquelle il devait se montrer fidèle. Ses premiers essais datent de la dix-huitième année; on peut dire qu'il n'a point cessé d'écrire depuis lors et de porter dans tous les genres l'activité d'un esprit supérieur. Mais, comme ce talent s'est exercé dans la politique aussi bien que dans le livre, l'idée qu'on en pourrait donner serait incomplète, si l'on ne parlait du citoyen aussi bien que de l'écrivain; car cette carrière est double, les voies en furent parallèles, et les services rendus à la patrie y balancent les mérites éclatants du poète.

Homme politique, Alecsandri prit part aux mouvements d'avril 1848; on le vit plus tard siéger dans les *divans*. En 1859, il était élu ministre des Affaires étrangères, et le mandat de député lui fut depuis lors confié plusieurs fois. Il a été nommé ultérieurement président du Parlement, puis sénateur. De pareils titres, sans parler de la dernière dignité dont l'homme d'Etat fut revêtu, celle de ministre plénipotentiaire en France, sont à coup sûr des plus glorieux; mais ils pâliront dans l'avenir devant l'éclat des actes du patriote. On se souviendra, avant toute chose, que celui-ci a préparé la fusion des principautés en une seule nation; on rappellera enfin, et ce n'est pas le moins beau trait d'un cœur généreux, qu'étant devenu maître de ses biens en 1855, il donna spontanément la liberté à ses paysans, qui étaient tous esclaves, avant le décret d'affranchissement qui fut rendu dans la suite par le prince régnant.

Publiciste, il a fondé les Revues du *Progrès* (1844) et de la *Roumanie littéraire* (1855). Polygraphe, il a recueilli les ballades populaires de la contrée natale (1), fourni des articles, nouvelles et légendes à diverses publications, et composé une grammaire roumaine en langue française. Auteur dramatique, il a enrichi le théâtre national de nombreuses imitations, sans préjudice de comédies originales fort goûtées et d'un beau drame historique paru récemment.

(1) Pour qui veut connaître le caractère et les mœurs du Roumain primitif, cette collection en dit plus long que ne feraient de gros livres d'histoire. Quelques-unes de ces ballades ont été vulgarisées en français par M. Antonin Roques (Lemerre, éditeur). Elles chantent superbement l'amour et la guerre. Le héros de ces récits est ordinairement un chevalier d'aventure, une sorte de klephte en révolte contre le Turc et toujours en quête d'un coup de main ou d'une bonne fortune. La femme y a les grâces viriles et le cœur d'une amazone. Aucune autre littérature populaire ne pourrait montrer, que je sache, d'aussi émouvantes légendes que celles de *Manole-Manoli*, l'architecte audacieux de la cathédrale d'Argesch, qui, pour réussir dans son entreprise, obéit à une suggestion diabolique; du *Pauvre Serbe*, vainqueur, grâce à son merveilleux cheval, dans une course à la bague dont la nièce du sultan est le prix; du *Voile et l'Anneau*, drame d'amour assez semblable à celui d'Inès de Castro; et celle enfin de *Constantin Brancovan*, le stoïque martyr. La tradition, pour ce qui est de cette dernière, n'a rien d'imaginaire; c'est une sombre page détachée des annales du pays.

Ses poésies le mettent hors de pair dans son pays, et sur pied d'égalité avec les plus grands noms contemporains. Nous pardonnera-t-on l'essai de traduction que nous allons donner de deux morceaux empruntés à cette œuvre admirée? Le premier a été versifié en provençal par Mistral lui-même (*Armana* de 1880). Après cet heureux essai du grand poète, peut-être la magniloquence du modèle transparaîtra-t-elle encore dans notre infidèle copie de ce *Chant de la Race latine*, qui valut à son auteur le prix d'honneur décerné en 1878 par la Société des Langues romanes de Montpellier.

LA RACE LATINE

« La Race Latine domine en souveraine entre les plus grandes nations. Sur toutes les générations son front brille d'un rayon divin. En avant toujours, et sans relâche!... En tête des autres peuples fièrement elle chemine, en faisant trace de clarté.

» La Race Latine est si aimable, c'est une vierge à l'air si doux, que l'étranger s'arrête pour la contempler, et puis l'adore et la regrette. Dans la splendeur sereine et chaude dont s'éclairent ses traits vifs et souriants, elle a pour bain mer d'émeraude, et pour miroir soleil éclatant.

» La Race Latine est affectueuse : la riche part que Dieu lui a donnée, elle la partage avec ses sœurs, avec toutes. Mais elle est terrible en sa colère, et rien n'arrête son bras robuste, quand elle brise les barrières de la tyrannie, ou quand elle lutte à mort pour l'honneur.

» Aussi, lorsqu'au jour du Jugement, à la face du ciel entr'ouvert, la Race Latine sera interrogée : — « Qu'as-tu fait sur terre?... » lui dira-t-on. — Et la belle Race répondra : « En ce bas monde, tant que j'ai vécu, Seigneur, je t'ai représenté. »

Voilà des accents lyriques qui doivent trouver écho auprès de tous ceux qui se réclament d'une glorieuse origine. Si quelque part on était tenté de les trouver exagérés, ce ne serait point, j'imagine, de ce côté-ci de l'Europe. L'idée qu'ils expriment répond trop bien au sentiment qui anime le groupe congénère auquel nous nous rattachons, en attendant le jour où il s'affirmera sous forme de lien politique. L'hymne est enthousiaste, mais sans rien d'excessif Qu'on traduise donc bien vite en quatre langues néo-latines cette Marseillaise pacifique de l'Union; qu'un Verdi ou un Gounod en écrive la musique, et l'effet sera grand!

Des gloires de la terre aux splendeurs du ciel, il y a loin. C'est pourtant au plus haut de l'Empyrée que *La Légende du Muguet* va nous ravir, sans autre transition :

LA LÉGENDE DU MUGUET

I

Rien au paradis ne manquait. — La brise
Jetait dans l'air tiède une haleine exquise,
Car le lys sans tache et toujours en fleur
Sans cesse y mêlait sa suave odeur.
Une clarté pâle invitait au rêve,
Et la nuit au jour ne faisait point trêve ;
Cet éclat n'avait ni soir ni matin
Et ne connaissait aube ni déclin.
Les oiseaux chantaient dans les verts feuillages,
Les anges volaient dans l'air sans nuages,
Et le lieu, propice aux tendres propos,
Pour les bruits du monde était sans échos.
On lisait partout, sur l'herbe émaillée,
Sur l'azur du ciel et sur la feuillée :
« Ici n'entrent point tristesse ni pleur,
Et l'on n'y connaît ombre de douleur. »

Le long des ruisseaux couverts de ramées,
En un doux loisir, les âmes charmées
Aspirent en paix le souffle divin,
Et chaque heure amène un bonheur sans fin !
Bienheureux séjour, terre nonpareille,
Le jardin s'ornait de toute merveille :
Il n'y manquait rien qu'une seule fleur.

II

Mais voici qu'un jour, dans une vapeur
De gloire et d'encens, en ces lieux arrive
Une âme jeunette et blanche et craintive.
Vers elle aussitôt on voit se presser
Les âmes en chœur pour la caresser,
Et, dans un baiser, il n'est chose tendre
Que leurs saintes voix ne fassent entendre :

— « Parmi nous ici sois le bienvenu,
» Enfant de la terre, ô bel inconnu !
» Mais pourquoi si tôt déserter la vie ?
» N'as-tu point regret qu'on te l'ait ravie ?
— » Non. La vie est brève et son temps cruel ;
» Et vous contemplez le jour éternel !

— » Dis, voudrais-tu pas retourner sur terre?
— » Non, car le bas monde a trop de misère.
— » Eh quoi? ton départ n'eut point de douleur,
» Mon doux chérubin?... — Si! j'ai mal au cœur :
» Je laisse une mère adorable et belle...
» Ah! je vais pleurer bien longtemps sur elle!... »

A ces tristes mots, de son œil voilé
Une chaude larme a soudain coulé.
Ce pleur d'un enfant qui devient un ange
En fleur de muguet aussitôt se change.

Du ciel, depuis lors, tous pleurs sont bannis,
Et plus rien ne manque au saint paradis.

Il y a bien du charme dans cette mystique bluette, abstraction faite des pauvretés d'une interprétation française qui implore l'indulgence du lecteur. Ce n'est qu'une enluminure, mais dont la prisée monte aussi haut que celle d'un riche tableau, une simple ballade qui vaut un poème; et si nous cherchions dans notre littérature le sujet de comparaison qui en approche le mieux, nous ne pourrions citer que la séraphique *Eloa*, ange et femme tout ensemble, qu'Alfred de Vigny fait naître d'une larme tombée des yeux du Christ.

Est-ce un tort de prétendre que la poésie n'est pas incompatible avec le soin des affaires d'Etat, et que celles-ci ne peuvent au contraire que gagner, entre les mains qui les régissent, à la culture simultanée d'un art qui persuade, séduit et n'exclut personne de sa sphère d'attraction? Elle n'est donc pas futile autant qu'on s'est plu à le dire, cette langue des pensées choisies, exprimées en beaux vers! Elle enflamme les courages en temps de guerre et de lutte patriotique, et, pareillement, elle peut être un instrument de conciliation et de relations courtoises dans les loisirs de la paix. Elle sera encore, n'en doutons pas, le puissant moyen de diffusion d'une idée qui fait son chemin, depuis que certaines sociétés d'études s'efforcent de la promouvoir, tandis qu'en même temps nos trouvères méridionaux la chantent et la propagent. Or, cette conception n'est pas née, comme on a paru le croire, du caprice des imaginations; le désir qu'elle exprime est fondé, car il répond au besoin de plusieurs nationalités troublées dans leur quiétude et menacées dans leur équilibre; la portée en est haute, comme les résultats promettent d'en être féconds, car cette idée ne tend à rien moins qu'à une puissante fédération des pays latins.

LÉONCE CAZAUBON.

MANOL

LÉGENDE ROUMAINE

(*Traduit de Vasile Alecsandri*)

I

LE DÉCRET

Le long de l'Argis,
Sur un beau rivage,
Passe Negru Voda
Avec ses compagnons,
Neuf maîtres maçons,
Et Manol dixième,
A tous supérieur.
Ensemble ils vont choisir,
Au fond de la vallée,
Un bel emplacement
Pour un monastère.
Voici qu'en chemin
Ils firent rencontre
D'un jeune berger
Jouant de la flûte,
Jouant des doïnas;
Et, l'apercevant,
Le prince lui dit:
« Gentil bergeret,
Joueur de doïnas,
Tu as remonté
Le cours de l'Argis
Avec ton troupeau;
Tu as descendu
Le cours de l'Argis
Avec tes moutons.
N'aurais-tu point vu,
Par où tu passas,
Un mur délaissé
Et non achevé,
Dans le vert fouillis
Des noisetiers? »
« Oui, prince, j'ai vu,
Par où j'ai passé,
Un mur délaissé
Et non achevé.
Mes chiens, à sa vue,
Se sont élancés,
En hurlant à mort
Comme en un désert. »
Le prince, à ces mots,
Devient tout joyeux.
Il repart soudain,
Allant droit au mur,
Avec ses maçons,
Neuf maîtres maçons,
Et Manol dixième,
A tous supérieur.
« Voici le vieux mur;
Ici je choisis
Un emplacement
Pour un monastère.
Or, vous, mes maçons,
Mes maîtres maçons,
Jour et nuit en hâte,
Mettez-vous à l'œuvre
Afin de bâtir,
D'élever ici
Un beau monastère
Sans pareil au monde.
Vous aurez richesses
Et rang de boïards;
Ou sinon, par Dieu!
Je vous fais murer,
Murer tous vivants
Dans les fondements. »

II

LE CHARME

Les maçons en hâte
Tendent leurs ficelles,

Prennent leurs mesures
Et creusent le sol ;
Bientôt ils bâtissent,
Bâtissent un mur.
Mais tout le travail du jour
Dans la nuit s'écroule ;
Le second jour de même,
Le troisième de même,
Le quatrième de même.
Leurs efforts sont vains ;
Car tout le travail du jour
Dans la nuit s'écroule.
Le prince étonné
Leur fait des reproches ;
Puis, dans sa colère,
De nouveau menace
De les faire murer tous
Dans les fondements.
Les pauvres maçons
Se remettent à l'œuvre,
Et travaillent en tremblant,
Et tremblent en travaillant,
Tout le long d'un jour d'été,
D'un grand jour jusqu'au soir.
Voilà que Manol
Quitte ses outils,
Se couche et s'endort,
Et fait un rêve étrange ;
Puis, soudain, se lève
Et dit ces paroles :
« Vous, mes compagnons,
Neuf maîtres maçons,
Savez-vous quel rêve
J'ai fait en dormant ?
Une voix d'esprit
M'a dit clairement
Que tous nos travaux
Iront s'écroulant,
Jusqu'à ce qu'ensemble
Nous jurions ici
De murer dans le mur
La première femme,
Epouse ou sœur,
Qui apparaîtra
Demain, à l'aurore,
Apportant des vivres
Pour l'un d'entre nous.
Donc, si vous voulez
Achever de bâtir
Ce grand monastère,
Monument de gloire,
Jurons tous ensemble
De garder le secret ;
Jurons d'immoler,
De murer dans le mur
La première femme,
Epouse ou sœur,
Qui apparaîtra
Demain, à l'aurore. »

III

LA VICTIME

Voici qu'à l'aurore
Manol s'éveille,
Et, en s'éveillant,
Il grimpe aussitôt,
D'abord sur la haie ;
Puis il monte encore
Sur l'échafaudage
Et regarde au loin
Les champs et la route.
Mais qu'aperçoit-il ?
Que voit-il venir ?
C'est sa jeune épouse,
La Flora des champs.
Elle se rapprochait
Et lui apportait
Des mets à manger
Et du vin à boire.
Manol la voit ;
Lors, sa vue se trouble,
Et, saisi d'effroi,
Il tombe à genoux,
Joint les mains, et dit :
« O Seigneur mon Dieu !
Répands sur la terre
Une pluie écumante
Qui trace des ruisseaux
Et creuse des torrents ;
Que les eaux se gonflent
Pour inonder la plaine,
Et forcent ma femme
De rebrousser chemin. »
Dieu prend pitié,
Et, à sa prière,

Assemble les nuages
Qui dérobent le ciel.
Soudain, il en tombe
Une pluie écumante,
Qui trace des ruisseaux
Et coule en torrents ;
Mais elle ne peut
Arrêter l'épouse,
Qui toujours s'avance,
Traverse les eaux,
Et toujours approche.
Manol la voit
Et son cœur gémit :
Il s'incline encore,
Joint les mains, et dit :
« O Seigneur mon Dieu !
Déchaîne un grand vent
Au loin, sur la terre
Qui borde les platanes ;
Renverse les montagnes
Et force ma femme
De s'en retourner
Loin de la vallée. »
Dieu prend pitié
Et, à sa prière,
Déchaîne un grand vent
Du ciel sur la terre ;
Le vent souffle, souffle,
Il tord les platanes,
Dépouille les sapins,
Renverse les montagnes ;
Mais il ne peut encore
Arrêter l'épouse
Qui toujours avance,
Fait de longs circuits,
Mais toujours approche,
Approche, ô malheur,
Du terme fatal.

IV

SATAN SATISFAIT

Pourtant les maçons,
Neuf maîtres maçons,
Éprouvent à sa vue
Un frisson de joie,
Tandis que Manol,
La douleur dans l'âme,
La prend dans ses bras,
Grimpe sur le mur,
L'y dépose, hélas !
Et lui parle ainsi :
« Reste, ma fière amie,
Reste ainsi sans crainte,
Car nous voulons rire,
Pour rire te murer. »
La femme le croit
Et rit de bon cœur,
Tandis que Manol,
Fidèle à son rêve,
Soupire et commence
A bâtir le mur.
La muraille monte
Et couvre l'épouse
Jusqu'à ses chevilles,
Jusqu'à ses genoux.
Mais elle, la pauvrette,
A cessé de rire,
Et, saisie d'effroi,
Se lamente ainsi :
« Manoli, Manol !
O maître Manol !
Assez de ce jeu,
Car il est fatal.
Manoli, Manol !
O maître Manol !
Le mur se resserre
Et brise mon corps. »
Mais Manol se tait
Et bâtit toujours.
Le mur monte encore
Et couvre l'épouse
Jusqu'à ses chevilles,
Jusqu'à ses genoux,
Et jusqu'à ses hanches,
Et jusqu'à son sein,
Et jusqu'à ses yeux,
Et jusqu'à sa tête ;
Si bien qu'aux regards
Elle disparaît,
Et qu'à peine encore
On entend sa voix
Gémir dans le mur :
« Manoli, Manol !
O maître Manol !
Le mur se resserre
Et ma vie s'éteint !... »

V

CHATIMENT, VENGEANCE

Le long de l'Argis,
Par un beau rivage,
Negru Voda vient
Faire ses prières
Au saint monastère,
Monument de gloire,
Sans pareil au monde.
Le grand prince arrive,
Et, en le voyant,
Devient tout joyeux
Et s'exprime ainsi :
« Vous, les architectes,
Les maîtres maçons,
Déclarez ici,
La main sur le cœur,
Si votre science
Peut me construire
Un autre monastère,
Monument de gloire,
Plus grand et plus beau ! »
Les maîtres maçons,
Les dix architectes,
Penchés sur le toit,
Se sentent, à ces mots,
Tout joyeux, tout fiers,
Et répondent ainsi :
« Il n'existe pas,
Ici, sur la terre,
Pareils à nous dix,
Dix maîtres maçons.
Sachez qu'à nous dix,
Nous pourrons bâtir
Un autre monastère
Plus grand et plus beau. »
Le prince, à ces mots,
Devient tout pensif ;
Puis, avec un méchant rire,
Soudain il commande
Qu'on brise l'échelle
Et l'échafaudage,
Et qu'on abandonne,
Si haut sur le toit,
Les pauvres maçons,
Afin qu'ils expirent.
Mais eux, à l'instant,
Sans perdre la tête,
Tiennent un conseil ;
Et ils se construisent
Des ailes volantes
Avec des planchettes ;
Puis ils les étendent,
Et volent dans l'air.
Mais hélas ! ils tombent
Et, après leur chute,
Se changent en pierres.
Or, quant à Manol,
Au maître Manol,
Juste au moment même
Où il prend l'élan,
Voici qu'il entend
Sortir des murailles
Une voix chérie,
Faible et étouffée,
Qui pleure et gémit
Et se plaint ainsi :
« Manoli, Manol !
O maître Manol !
Le mur froid m'oppresse
Et mon corps se brise,
Et mon sein s'épuise,
Et ma vie s'éteint !... »
A ces mots plaintifs,
Manol pâlit ;
Son esprit se trouble,
Ses regards se voilent,
Il voit tout tourner.
Ciel, terre et nuages,
Et du haut du toit
Il tombe soudain.
La place où il tombe
Se creuse en fontaine,
Fontaine d'eau claire,
Amère et salée ;
Eau mêlée de larmes,
De larmes amères.

LÉONCE CAZAUBON.

SUR L'ORIGINE DE LA LITTÉRATURE ROUMAINE

(FRAGMENT

La langue latine, à l'époque de l'Empire, pouvait se répartir en deux catégories : la classique ou littéraire parlée dans les villes, au sein des rangs les plus élevés de la société, et la rustique ou vulgaire usitée par le peuple et par les paysans. Ce fut le latin rustique qui donna origine, dans les pays de conquête, aux différents idiomes : le provençal, l'espagnol, et plus particulièrement le roumain.

En Dacie, Trajan amena une colonie, venue de tous les côtés de l'Empire ; le pays adopta tout de suite les habitudes romaines. Un nouvel idiome prit commencement. Il se forma naturellement du latin rustique et des différents dialectes parlés par les colons. Parmi ceux-ci, nous trouvons des Italiens et des Espagnols, qui parlaient un latin déjà modifié par les influences locales; et c'est pour cela que l'on trouve, dans la langue roumaine actuelle, des mots des différentes langues latines, surtout de l'italienne. De remarquables études ont aujourd'hui démontré que quelques mots qui n'existent plus dans la langue française sont à présent usités dans la roumaine. En somme, il n'y a dans ce langage que bien peu de mots daciens.

Le latin classique avait pénétré aussi dans la contrée, et on en usait comme langue officielle; mais les invasions des barbares firent disparaître presque toutes les classes distinguées, et le rustique fut toujours le dominant.

Dans la succession des temps, le roumain se modifia, et, tout en conservant le caractère latin, il admit un grand nombre de mots des peuplades voisines, surtout des termes slaves au quinzième siècle. On pourrait dire qu'à cette époque le slave devint la langue presque officielle du pays; mais, au dix-septième siècle, tout cela finit, et nous pouvons le voir dans une pièce poétique citée par Ubicini (dans l'introduction de la grammaire de Mirzescu, pseudonyme de Vasile Alecsandri). En effet, parmi seize vezs, on rencontre seulement le vocable slave *glas* (qui signifie *cri*) et son dérivé *glaouri.*

Si l'on voulait prendre la proportion des mots des différentes langues conenus dans le roumain, on en trouverait six dixièmes dérivés du latin, deux dixièmes slaves, deux dixièmes grecs, turcs ou hongrois.

On peut donc affirmer qu'aujourd'hui le roumain garde encore son caractère latin, qui fait de la Roumanie une des plus chères filles de la race latine.

Nous donnons ici l'original et la traduction littérale de la pièce dont nous avons parlé :

Limbele se salte
Cu cantice 'n alte,
Se strigé 'n tarie
Glas de bucurie!
Laudànd pre Domnul
Se cante tot omul;
Domnul este fare,
Est imperat mare,
Peste tot pamintul.
Isi tiene cuvíntul,
Pe verfuri de munte
S'aud glasuri multe
De buciûme mare
Cu inalta cantare;
Ca s'au suit Domnul,
Se'l vadâ tot omul.

Les langues sautent
Avec des chants sublimes,
Résonne au ciel
Le cri de joie!
Louant le Seigneur
Tout homme chante;
Le Seigneur est fort,
Il est grand Empereur,
Sur toute la terre
Il étend son Verbe,
Sur les cimes des monts
S'entendent les voix nombreuses
Des grandes trompes
Avec un chant sublime;
Le Seigneur s'est levé,
Tout homme le voie.

Palerme, avril 1892.

E. PORTAL.



LA FIN DU MOISSONNEUR

— TRADUIT DE MISTRAL —

(*Lis Isclo d'or*)

« Lieuses, revenez, revenez à la gerbe,
Dites-moi vite adieu !
Le blé mûr et gonflé s'égrène au vent de feu :
Vous laissez aux fourmis, comme une mauvaise herbe,
Le blé qui vient de Dieu ! »

Et le vieux moissonneur sur les gerbes rugueuses
Était couché, couvert de sang et de sueur,
Et, levant son bras nu hâlé par la chaleur,
Il s'adressait aux moissonneuses.

Et tout autour de lui, la faucille à la main,
Les moissonneurs pleuraient, écoutant leur doyen.

On entendait les cris des filles, des commères :
Et les cris des enfants au tablier des mères
Suspendus; et tout l'air de grands cris était plein;
On se frappait la tête, on se frappait le sein.
Ah! c'est que, tout à l'heure, ainsi qu'en une étreinte,
Quand l'élan du travail, ardente passion,
Emportait en avant les coupeurs de moisson,
Avec le sang du chef la moisson s'était teinte.

Les faucilles allaient, le vieux marchait devant.
Le soleil était lourd et lourd était le vent,
Le sang bouillonnait dans les veines,
Et les gerbes sous le tranchant,
Les gerbes en craquant retombaient par centaines.

Courbés, — rapide défilé, —
Les moissonneurs, le cou brûlé,
Vont à grands coups hachant le blé.
La faucille, qui monte et qui retombe, brille.
A l'ardent tâcheron le grand champ dévêtu
Découvre lentement son ventre noir et nu.

Entrant dans le blé roux, le vieux chef résolu
Ouvre un chemin de sa faucille.

Les jeunes tenaient pied ; les jeunes, jamais las,
Mettaient leur pas toujours plus prompt où fut son pas.
... Les jambes du vieillard tout à coup flageolèrent,
A ses vieux doigts tremblants les épis échappèrent ;
Et, honteux de l'échec, pour la première fois,
Il maudit la vieillesse ennemie et son poids.

Mais les jeunes gens intrépides,
Courbant le front, levant le fer,
Venaient derrière lui, rapides
Comme les vagues de la mer :
De leurs cheveux de l'eau ruisselle,
Et le chaume dur étincelle
Sur le soleil qui darde à mort.
Et sous le fer qui les harcèle
S'inclinent les grands épis d'or ;
Et la paille brûlée elle-même se tord.

« En avant ! » dit le vieux. Mais sa face est bien blanche,
Son souffle râle dans son palais altéré.
Et voici qu'un garçon brun, nu jusqu'à la hanche,
Un grand gars âpre au gain dépouillait le guéret,
Comme un feu flamboyant qui va tout dévorer,
Comme un torrent qui roule ou comme une avalanche.

Or le vieillard, tordu par le travail mauvais,
— Tel, par le bûcheron qui veut nouer son faix
Est tordu le lien flexible, —
Allongeait vers le blé sa main et son ahan,
Quand le jeune, qui vient dans un aveugle élan,
Lève sa faucille terrible...
Les femmes font un cri, mais le vieillard, roulant,
Est déjà sur le sol, la lame dans le flanc.

Et le vieux moissonneur sur les gerbes rugueuses
Était couché, couvert de sang et de sueur,
Et, levant son bras nu hâlé par la chaleur,
Il s'adressait aux moissonneuses :

— « Que vous sert de pleurer, lieuses ? C'est fini !
Vous pleureriez cent ans sans retarder mon heure...
Chantez avec les gars. Qu'importe que je meure?...
Ma tâche est terminée et mon travail fourni...

» Oui, peut-être, au pays où s'en va ma vieillesse,
Il me sera bien dur, quand tombera le soir,
De ne plus m'allonger sur le gazon pour voir
Vos danses, écouter les chants de la jeunesse
Monter, joyeux, vers le ciel noir.

» Mais ainsi le voulait, chers amis, ma planète...
Le Maître de là-haut — il a toujours raison —
En voyant le froment bien mûr fait sa moisson.
Je pars comme un soldat qu'appelle la trompette.
Adieu !... Quand vous mettrez les blés sur la charrette,
Emportez votre chef avec le gerbier blond.

» Parfois, dans un troupeau, lorsqu'un jeune mouton
A senti s'affermir le pivot de sa corne,
Il fond sur le bélier, mâle trop vieux et morne,
Qui s'arc-boute, étonné, sous le terrible bond.
A son jeune adversaire
Le vieux, avec colère,
Rend assaut pour assaut;
Et longtemps dans la combe
Sans qu'aucun d'eux succombe,
Longtemps tombe et retombe
Le coup qui vient de haut.
Mais enfin sur la place
Le vieux s'écroule mort et le crâne fendu.
Cependant le troupeau broute son herbe grasse
Sans songer au bélier sur le sol étendu ;
Et, quand descend le soir, chaque agneau de sa race
Vers l'étable revient ruminant et distrait :
Les brebis n'ont pas moins de lait. »

Ainsi parla l'ancien; les femmes et les filles,
En entendant ces mots sanglotaient encor plus,
Et les bruns moissonneurs restaient comme perclus,
Leurs pleurs tombant sur les faucilles.

Mais la soif le brûlait. D'un très lent mouvement
Il but un peu d'eau fraîche et sur le blond froment
Il déposa la cruche.
Ses yeux ennuagés fixaient le grand flambeau
Qui longuement, tombant des plaines de là-haut,
Sur la forêt et sur la ruche
Étendait ses rayons comme un riche manteau.
Puis dans l'air tout à coup ses deux bras s'élevèrent,
Et d'un étrange éclat ses yeux étincelèrent :
— « O monseigneur Saint Jean, dit-il, vous qui, des cieux,
Protégez la moisson, le pauvre qu'on bouscule,
Dans votre Paradis souvenez-vous du vieux!

« J'ai quelques oliviers que sur le monticule
Je plantai l'an passé : lorsque la chaleur brûle,
Mes mottes ne sont plus que des morceaux de feux...
O monseigneur Saint Jean, voici la canicule,
De mon coin d'oliviers souvenez-vous aussi.

» Là-haut, dans mon pays, j'ai ma pauvre famille ;
Elle attendait les sous que je gagnais ici...
A Noël, auront-ils la bûche qui pétille?...
O monseigneur Saint Jean, ayez l'œil sur la fille,
Et sur la pauvre femme, et sur le fils du vieux.

» J'ai murmuré parfois : pardonnez ! La faucille
Qui rencontre un caillou crie, et gronde, et scintille.
Saint Jean, l'ami du Christ sur terre comme aux cieux,
Patron du moissonneur et du pauvre en guenille,
Dans votre Paradis, souvenez-vous du vieux! »

Et le vieillard se tut, gardant ouverts les yeux.
Mais son corps devint blanc comme sont blancs les marbres.
... Muets, les moissonneurs, la faucille à la main,
Se hâtaient dans le champ sans arbres,
Car un grand vent de feu dispersait tout le grain.

Henri Ner.

LOU PANTAI DOU COMTE

Su les Aup l'aubo pounchejavo;
E su lou ro' unte ei lou casteù,
Envartouia dins soun manteù,
Lou comte Beringuié sounjavo.
Oh! mai, qu'eï soumbre estou matin
A l'ouro 'unte tout duerme encaro!
D'ounte es que li vèn lou pegin
Qu'enneblo encuei sa bello caro?
Es que s'atrobo pa proun grand?
Pamens lou destin, de sa man,
A samena long de sa draio
Tout ce qu'un Prince pouo enveja:
L'a fa vinceire de bataio;
E souto sa piado a viéuja
Plesi, grandou, bouonur e glòri.
Ses trei gèndre soun mai que flòri,
Soun Rèi. La Prouvènço es en pas;
E les pu mai dins les troubaire
D'arriva eici soun jamai las,
Es peid dei damo venènt traire
Ses cant d'amour e sei soulas.
E pamens, su la ciéutadello,
Estou matin, lou grand Reimoun
Sènte soun amo que barbelo
Coumo se'n tavan l'avié poun.
Es que, dins la forço de l'iàgi,
Plen de vigou, li a quauque tèms,
Sènso saupre d'ounte acò vèn,
Quau n'ei la causo, li a de viàgi
Sènte sei forço que s'en van.
Qu'ei devengudo aquelo flamo
Que cremejavo dins soun amo
E que lou coumburavo antan?

Su soun pitre angouissous laisso penja sa tèsto,
E penso à Beatris. Encuei, jou de sa fèsto,
Qu saup se sera pa la veiho de soun dòu ?
Reimoun a dous amour : sa fiho é la Provènço,
L'aveni de toui douos bèn souvent li fai pòu.
Lei vourrié tant urouo ! E de fes a cregnènço
De lei veire toumba dins de marridei man.
Tres Prince fier, valourous e puissant.
Soun arriba par plaire à la Princesso ;
Quntou chousi ?... Li a lou comte Roumiéu
Que n'en tèn par l'Anjou, e que lou presso,
Sènso tarda, de n'en faire soun fiéu.
Mai cregne qu'ame trop la guerro
E que Prouvènço, dins sei serro,
En plour revire ses cansoun.
Rigoulet pourrié' gué resoun :
L'amour verai vau bèn la glòri.
Pichot bouonur mai que grando vitòri.
Ei bèn sa Beatris qu'amon 'quelei Segnour ?
Es pa pu lèu soun eiretàgi ?
Car sabon que sènso partàgi,
E belèu n'es pa luen lou jour,
Oura la perlo dou miejour.

De la cimo dou ro, douminènt l'encountrado,
Laisso courre ses uei su 'quelo terro astrado
Que vai dei bord dou Rose à la pouncho des Aup.
Dei ribo de la mar à la cresto de Luro ;
Amount, bèn luen, la nèu, soui ses peid la varduro ;
E de dela lei bau de Vòu
Lou païs des arangi ounte jamai li plòu.
Davans aquéu tant bèu terraire
Reimoun par un negre amarun
Se sènte trepougnu ; mai dis : « Que me pouo faire
De leissa tout acò ? » Tambèn n'a pa'n plagnun.
Penso rèn qu'à sa fiho. Avans de mounta eicito,
Estou matin, li a fa sa proumiero vesito
Par li metre un poutoun ou frouont.
Coumo èro bello dins soun souom !
Que sourire de vierginello !

E la bevié de uei ; la troubavo tant bello
Nega dins ses péu d'or ! Ounte's qu'ei lou Segnour,
Se dihié, que pourra li douna proun d'amour ?... (1)

LE RÊVE DU COMTE

Sur les Alpes l'aube commençait à poindre ; — et sur le roc où se trouve le castel, — enveloppé dans son manteau, — Bérenger songeait. — Oh ! que le comte est sombre ce matin — à l'heure où tout le monde dort encore ! — D'où lui vient la tristesse — répandue aujourd'hui sur sa belle figure ? — Ne se trouve-t-il pas assez grand ? — Pourtant la destinée, de sa main, — a semé sur sa route, — tout ce qu'un prince peut envier : — elle l'a rendu victorieux dans les batailles ; — et sous ses pas a jeté — plaisirs, grandeur, bonheur et gloire. — Ses trois gendres sont plus que grands — ils sont rois ; la Provence est en paix ; — et les plus illustres troubadours — ne sont jamais fatigués de venir ici, — pour déposer aux pieds des dames — leurs chants d'amour et leurs hommages. — Et pourtant sur la citadelle, — ce matin, le grand Raimond — sent son âme endolorie — comme si un frelon l'avait piquée. — C'est que dans la force de l'âge — plein de vigueur, depuis quelque temps, — sans savoir d'où cela vient, — quelle en est la cause, — il sent parfois ses forces qui l'abandonnent. — Qu'est devenue cette vigueur — qui faisait vibrer son âme, — et qui le dévorait autrefois ?

Laissant tomber sa tête sur sa poitrine angoissée, — il pense à Béatrix. Aujourd'hui, le jour de sa fête, — ne sera-t-il pas la veille de son deuil ? — Raimond a deux amours : sa fille et la Provence ; — l'avenir de tous les deux bien souvent lui donne des craintes. — Il les voudrait si heureuses ! parfois il redoute — de les voir tomber en de mauvaises mains. — Trois princes fiers, valeureux et puissants — sont arrivés pour plaire à la princesse ; — lequel choisir ? Le comte Romée — préfère le duc d'Anjou, et le presse — sans plus tarder, d'en faire son fils. — Mais Bérenger craint qu'il aime trop la guerre, — et que la Provence dans ses mains — ne voie ses chansons transformées en pleurs. — Rigoulet pourrait bien avoir raison : — L'amour vrai vaut la gloire,

(1) Ce fragment est tiré d'un poème d'Eugène Plauchud, qui sera bientôt mis sous presse : *Lou diamant de Sant-Maime.* L'auteur y évoque les derniers jours de la véritable autonomie provençale, celle qui précéda l'avènement de la maison d'Anjou. S'emparant d'un passage de Mathieu Paris, qui a échappé aux historiens locaux, le Poète chante l'amour pur et enflammé d'un damoisel provençal pour l'héritière de la double couronne de Provence, et son généreux effort pour maintenir son pays aux mains d'une dynastie indigène.

— et bonheur obscur mieux que victoires retentissantes. — Est-ce bien sa Béatrix qu'aiment ces grands seigneurs ? — N'est-ce pas plutôt son héritage ? — car ils savent que sans partage, — et peut-être le jour n'en est-il pas éloigné, — elle possèdera la perle du midi.

Du haut du rocher dominant la contrée, — il parcourt du regard cette terre prédestinée — qui va des bords du Rhône à la cime des Alpes, — du rivage de la mer au sommet de Lure ; — bien loin, là-haut, la neige, à ses pieds la verdure ; — et au delà de la gorge de Volx — le pays des oranges où jamais il ne pleut. — Devant un aussi beau terroir — Raimond, par une noire mélancolie, — se sent envahi ; mais il dit : « Que m'importe — d'abandonner tout cela ? » Aussi pas une plainte. — Il ne pense qu'à sa fille. Avant de monter ici, — ce matin, il lui a fait sa première visite — pour déposer un baiser sur son front. — Comme elle était belle dans son sommeil ! — Quel sourire de jeune vierge ! — Il la buvait des yeux, il la trouvait si belle ! — noyée dans ses cheveux d'or. — Où est le Seigneur, — se disait-il, qui pourra lui donner assez d'amour ?...

EUGÈNE PLAUCHUD.



LES OEUVRES

DE NIZIER DU PUITSPELU

Les Vieilleries lyonnaises. — Les Histoires de Puitspelu.

Les Lettres de Valère. — Pauca paucis (1).

La centralisation a outrance ayant fait de Paris le foyer où la presque totalité des gens éclairés vont brûler leur bout de bougie, nous sommes tout étonnés lorsque nous voyons une lampe éclairée ailleurs qu'à Paris. Notre premier mouvement, quand on nous présente un livre à lire en notre pauvre province, est de sourire avec mépris. Être provincial et avoir de l'esprit? Oh ! ma chère, c'est impossible !

N'en déplaise à l'ordinaire opinion que nous avons sur les écrivains provinciaux, je connais un lyonnais, M. Clair Tisseur, qui, sous le pseudonyme de Nizier du Puitspelu, a su allier à la plus exquise délicatesse de pensée le plus impeccable talent de styliste. L'auteur des *Vieilleries lyonnaises*, des *Histoires de Puitspelu*, des *Lettres de Valère*, de *Pauca paucis*, cultive, non pas un jardin, comme Candide, mais une vigne qui produit un vin ! — un véritable vin des côtes du Rhône, !... Il eût pu faire déguster le pur sang de sa vigne chez Brébant ou au Café Anglais, mais, en philosophe qu'il est, il s'est dit qu'il y avait peut-être de très fins connaisseurs chez Casati et chez Maderni — et il leur a réservé sa cave.

Ne souriez pas! Mon petit doigt, qui connaît l'avenir, m'affirme que les savants et les lettrés des prochains siècles consulteront — avec combien de plaisir et de profit ! — ces savoureuses études que Puitspelu a groupées sous le nom de *Vieilleries lyonnaises*. Sans qu'il y paraisse, ce livre est — tant pis, je lâche le mot ! — peut-être bien un petit chef-d'œuvre. Très sérieusement, quand je pense à ce qu'il a fallu à M. Clair Tisseur d'ingéniosité, de patientes recherches, d'amusante érudition, de malicieuses observations pour arriver à nous intéresser pendant près de 400 pages de grand format, je suis dans un

(1) Nous avons publié en 1890 quelques « poèmes de Provence » de M. Clair Tisseur (Nizier du Puitspelu), détachés pour nous de son livre *Pauca Paucis*, paru depuis; mais pour les seuls amis de l'auteur. *La Revue Félibréenne* fut toujours attentive à toutes les manifestations de l'esprit provincialiste. Aussi a-t-elle accueilli avec plaisir l'étude qu'on va lire sur l'œuvre littéraire de l'éminent érudit lyonnais. Nos lecteurs n'ignorent pas que la Philologie doit à Nizier du Puitspelu un *Glossaire du Patois lyonnais*, aujourd'hui classique dans le Romanisme, qui a pour nous entre autres mérites celui d'avoir rattaché scientifiquement aux pays de langue d'oc la région lyonnaise, déjà qualifiée par Diez de franco-provençale. P. M.

état qu'un philosophe allemand désignerait sous le nom de *stupéfaction admirative*. C'est que, pour parler d'une grande cité comme Lyon ; pour montrer, sous ses multiples faces, cette si curieuse ville où Fourvières fait un pied-de-nez à la Croix-Rousse, et réciproquement, il fallait un Lyonnais de pure race. Le lyonnais d'antique souche, par grâce d'état, est volontiers narquois. Il a toujours sur lui un étui à épingles merveilleusement ciselées dont il sait se servir à l'occasion. Ajoutez à cela qu'il peut s'enthousiasmer facilement, ce qui ne l'empêche pas, par une étrange contradiction, d'avoir plus que quiconque l'esprit critique. — Vous remarquerez, en effet, que Lyon est, par excellence, la ville du bon sens. Sarcey y serait Dieu — et ce n'est pas moi qui y serais son prophète.

On emploie aujourd'hui volontiers le qualificatif *intellectuel* pour désigner un homme qui pense beaucoup, un remueur d'idées dont le champ d'études est très vaste. Je crois que peu d'écrivains à la mode mériteraient cette épithète autant que Nizier du Puitspelu. Mais, chez cet homme si bien doué, le penseur se double toujours d'un artiste. Il a, à un haut degré, le sens du pittoresque. A ce point de vue, les *Vieilleries lyonnaises* sont un régal de gourmet. Ah ! le vieux parler des *canuts*, comme il est riche, et amusant, et suggestif ! et comme on sent que Puitspelu les adore, ces vieux mots lyonnais, qui ont en eux un peu de l'âme populaire qui les créa ! — Je trouve, pour ma part, que certains mots ont leur couleur propre, leur parfum particulier. D'un mode d'expression suranné jaillit parfois une source vive de pensées, de réflexions souriantes ou mélancoliques. Comme je plains ceux qui ne savent pas interroger les vieux mots et les vieilles choses !

Certes, il n'est pas à plaindre, cet heureux Puitspelu, dont les *Vieilleries lyonnaises* sont comme un immense kaléidoscope, multiforme et multicolore, où défilent les *vieux* types, les *vieux* usages, les *vieilles* expressions, les *vieux* jeux, les *vieilles* chansons, le *vieil* esprit lyonnais. Et tout ce *vieux-là* a un bouquet, mes amis ! je ne vous dis que ça ! Franchement, l'auteur a dû mettre en son livre toute son âme pour vivifier ainsi des choses mortes. Un grand amour, seul, peut opérer ces miracles de résurrection. — Comme notre admirable Michelet, Puitspelu a joué au Christ, et Lazare — lisez l'ancien Lyon — n'a pu résister à sa voix.

* * *

Avez-vous jamais songé à l'impression que vous éprouveriez si, au milieu des plus riches, des plus éclatants produits de la flore d'outre-mer, vous aperceviez tout à coup des violettes, des roses, des pervenches de France ? J'imagine que, comme moi, vous auriez une joie mêlée de quelque attendrissement à cueillir des fleurs du sol natal, à en faire un bouquet et à emporter bien vite ce bouquet... quitte à vous arrêter, pour en respirer la suave odeur,

plutôt sous un baobab — *arbos gigantea* — que sous un vulgaire tilleul.

Nous sommes assaillis, depuis quelques années, de livres précieux, assemblages de fleurs, — de fleurs du mal, parfois, — aux senteurs rares, au parfum subtil. Comme je suis un monstre d'éclectisme, j'avoue que je goûte beaucoup ces livres d'une saveur un peu exotique, mais je confesse aussi que j'ai un infini plaisir à lire les livres simples, les livres à la violette, à la rose, à la pervenche de France, comme les *Histoires de Puitspelu.* — Me pardonnerez-vous ce manque absolu de principes... qui me permet d'admirer le talent partout où je le trouve ?

Anatole France et Jules Lemaître feraient, sur les *Histoires de Puitspelu*, une bien jolie étude de critique impressionniste, mais le savant M. Brunetière, — ce grand érudit qui a pour plume une magnifique massue, — serait, je suppose, diablement embarrassé pour rattacher Nizier du Puitspelu à une école, pour retrouver sa filiation directe. On sent, dans le célèbre humoriste lyonnais, un écrivain de pure souche gauloise, un vif railleur qui a dû beaucoup lire Montaigne (et aussi un sage qui sait par cœur son Évangile), un homme de sens très fin, mais qui s'est un peu retiré dans sa tour d'ivoire, depuis quelque temps, pour échapper à nos odieuses discussions byzantines. Alors, me direz-vous, il est très facile de deviner en lui un classique de race, d'éducation et de style. Eh bien ! pas du tout : le tour d'esprit de Puitspelu est tout à fait original, son style est absolument personnel, nourri qu'il est de pittoresques expressions lyonnaises, de laconiques *provincialismes* — au bon sens du mot, — qui lui donnent singulièrement de force et de couleur. Et puis, il y a, dans l'ensemble de l'œuvre de Puitspelu, un mélange de bonhomie et de malice, d'exquise naïveté et de piquante clairvoyance, qui vous donne la sensation de quelque chose d'un peu vieux, sans doute, mais qui a son charme propre, et qui est tout aussi éloigné de la banalité que bien des œuvres ambitieuses de de nos coupeurs de cheveux en quatre, — lesquels coupeurs — *confiteor !* — j'affectionne de tout mon cœur.

Vous croyez peut-être que ce respect qu'a Puitspelu pour ses lecteurs l'empêche de tout dire. Prenez connaissance de la nouvelle qui est au commencement des *Histoires :* le *Mois d'Irénée*, et je consens volontiers à lire un roman de Montépin si vous ne trouvez pas, dans ces quelques pages, une des plus audacieuses et des plus spirituelles déductions de l'amour, de ses moyens et de son but, qui aient été faites depuis longtemps. Mâtin ! le joli bistouri que possède l'opérateur !

Le savant chirurgien qui est Puitspelu pourrait se servir de son merveilleux bistouri pour extirper avec pose quelques kystes, quelques verrues de notre être. Par esprit de contradiction, il ne veut nous montrer que de braves gens, bien portants au moral comme au physique; des hommes qui ont bien quelques

verrues ! — mais il nous est loisible de prendre ces verrues pour des grains de beauté.

Ainsi donc, ne vous attendez pas, en parcourant les *Histoires de Puitspelu*, à y trouver du piment ou du poivre de Cayenne. Nizier du Puitspelu est un écrivain de la race saine, un de ceux qui ne braveraient pas même l'honnêteté en latin. Et pourtant, ce sage qui est resté fidèle aux traditions de notre littérature, a eu, par endroits, comme une intuition de l'art moderne. Je m'explique : il y a, dans son recueil, une longue nouvelle, *Etienne et Mariette*, qui est, à mon point de vue, un modèle de vrai naturalisme. Tout ce qui constitue l'originalité de l'esthétique — sinon de l'œuvre — naturaliste est contenu dans cette histoire d'un amoureux qui a l'esprit de sacrifice et d'une femme qui tombe : observation exacte des personnages et des milieux dans lesquels ils évoluent, large exposition des mobiles des actes et brève notation des détails menus. En outre, il y a là une étude psychologique sans prétention qui est conduite avec une dextérité de main étonnante. Nous voyons peu à peu Mariette se perdre. Nous assistons à sa triste déchéance. Mais l'auteur a un tel art de nuances, il gradue si savamment la chute de Mariette, que la malheureuse nous est quand même sympathique, tant nous sentons que c'est par une lente désagrégation de son être moral, que c'est contrainte par une inexorable nécessité Ανανκη que la pauvre femme en est arrivée à mener la vie déshonorante d'une fille entretenue. Pour que cette histoire d'amour soit parfaite, il n'y manque peut-être qu'un peu d'éclat de style. Les portraits sont excellents, très nets et très précis de contour, mais un cadre doré n'aurait-il pas mieux mis en relief leurs qualités qu'un cadre de bois ? — Il est permis de croire le contraire.

En tout cas, soyez bien convaincus que cette sécheresse un peu latine du style de Puitspelu, dans *Etienne et Mariette*, est parfaitement voulue. L'auteur lyonnais est, quand il lui plaît, un coloriste de la bonne école. Je n'en veux pour preuve que cette délicieuse fantaisie qui a pour titre *Hylla* et qui a pour héroïne un rainette. Franchement, je donnerais bien des pages d'auteurs célèbres pour ce bijou d'humour et de grâce émue.

Ai-je besoin d'ajouter que les autres nouvelles qui composent le volume des *Histoires : Annunziata*, *A la salle de danse*, *Blandine*, *Histoire d'un crime*, sont également saupoudrées de cet esprit lyonnais, tout à fait *sui generis*, qui est renfermé, m'a dit une fée de mes amies, dans deux cassettes précieuses, dont l'une appartenait à Soulary et dont l'autre est la propriété de M. Clair Tisseur ? Si, par hasard, quelqu'un de vous trouvait la clef qui ouvre l'une ou l'autre de ces cassettes, qu'il veuille bien me l'apporter : — je l'embrasserai pour sa peine.

*
* *

Et maintenant, apprenez que Puitspelu est aussi un journaliste politique de

premier ordre et qu'il a tenu à nous le prouver en réunissant en volume les lettres qu'il avait autrefois publiées sous le nom de Valère. Les *Lettres de Valère*, qui sont une collection d'articles sur les multiples questions qui passionnèrent les esprits à la fin de l'Empire et au commencement de cette troisième République, les *Lettres de Valère* sont précédées d'une autobiographie dont j'ai goûté, comme il convient, la pénétrante saveur. Avec quelle bonne humeur, quelle railleuse verve, l'auteur nous initie à ses débuts dans la vie littéraire, ceux qui n'ont jamais lu les fantaisies de Puitspelu ne peuvent s'en douter. Brièvement, Valère nous décrit son état d'esprit, le milieu dans lequel il vit, les espérances de ses amis, les aspirations généreuses de son parti. En quelques pages d'une ravissante concession, nous avons la psychologie d'un jeune homme remarquablement doué, dont la personnalité morale est aussi attachante que la personnalité intellectuelle. Et ce jugement immuable que nous portons sur Valère, ce n'est pas, croyez-le bien, l'auteur qui nous le suggère. Ce jugemement naît de l'exposé des événements et de la toujours judicieuse participation de Valère à ces événements. Et, en examinant scrupuleusement les raisons qu'avait Valère pour se conduire comme il le faisait, on trouve qu'il a eu cette bonne fortune inappréciable de pouvoir toujours être homme de cœur en même temps qu'homme d'esprit. — Le cœur avait pour lui ses raisons que la raison comprenait.

Dans cette étude très documentée de la sociologie et de la politique d'hier et d'avant-hier qui constitue les *Lettres de Valère*, j'ai été frappé bien des fois du don de prophétie que possédait Puitspelu à un si haut degré. L'intellectuel le plus préoccupé des graves problèmes politiques et sociaux qui agitent l'Europe, à l'heure actuelle, serait vraiment stupéfait de voir ces problèmes étudiés et presque toujours résolus dans les *Lettres de Valère*. Certes, vous ne serez pas surpris d'apprendre que Valère était *sûr* de notre relèvement après la guerre, mais ne serez-vous pas étonnés d'apprendre que ce prophète a eu la vision nette de toutes les fautes que l'on a commises depuis vingt ans ?

C'est que — j'y reviens ! — Nizier de Puitspelu est, par excellence, un homme de bon sens. Son *instrument judicatoire* est un des plus précis que je connaisse. En sa qualité de Lyonnais, Puitspelu ne parle d'une question que lorsqu'il l'a longuement étudiée. Il a de belles idées de tolérance et de modération qui doivent former le bagage politique de tout *honnête homme*. (Je donne à *honnête homme* le sens qu'avait ce vocable au dix-septième siècle.) Certes oui, Lyon est la ville des brouillards, mais le cerveau de ce bourgeois de Lyon n'aime que le plein soleil. Ce qui est vêtu de gaze, noyé de brume. peut intéresser l'artiste qu'il est, mais l'*homme* veut absolument la pleine lumière. — Ah ! mes amis, comme il a su éclairer ce sombre dédale qu'est la politique... Et comme il tient gentiment sa chandelle !

*
* *

Ne vous impatientez pas ! Il me reste à vous dire que M. Clair Tisseur est aussi un poète et que son recueil de vers : *Pauca paucis* est un des plus agréables bouquets de rimes qu'il m'ait été donné de respirer.

En une piquante préface, qui est un morceau de critique de haut goût M. Clair Tisseur semble s'excuser d'avoir fait œuvre d'ouvrier métrique. Il a écrit son volume, nous dit-il, à un âge où, d'ordinaire, on est plus disposé à faire de la prose qu'à ciseler des vers. J'aimerais à ce qu'on suivît son exemple. Un homme n'a guère qu'un livre de vers dans la tête... quand il l'a. Ce livre, ne vaut-il pas mieux l'écrire sur le tard, quand une philosophie raisonnée vous fait discerner le fort et le faible de la vie quand votre art vous permet de distinguer les nuances et les demi-teintes ? Et ce qui fait le charme et la douceur de l'existence n'est-il pas plus charmant et plus doux quand il transparaît à travers cette gaze légère, d'un tissu si fin, qu'est le souvenir ?

J'étais sûr de rencontrer, dans les vers de M. Clair Tisseur, une philosophie un peu hautaine, quoique souriante, une langue d'une impeccable pureté ; j'étais sûr de voir percer, sous beaucoup de strophes, cet esprit un peu narquois, cet humour légèrement froid dont la distinction m'avait si fort séduit chez Nizier du Puitspelu. Mais je désirais surtout savoir quel genre d'émotion le poète éprouvait devant la nature, quelles sortes de sensations il soumettait à son analyse. La gymnastique intellectuelle avec laquelle des lettrés de race comme Puitspelu assouplissent leur esprit ne va pas quelquefois sans enlever à leurs nerfs un peu de sensibilité. La sagesse des mandarins ne cadre pas toujours avec l'imagination du poète. Je craignais de trouver M. Clair Tisseur un peu monocorde. Jugez combien j'ai été heureux de le voir tour à tour ému et souriant, impassible et vibrant. Et comme on devinait bien qu'après les spéculations les plus élevées de la métaphysique, après les alexandrines discussions littéraires, le poète éprouvait une immense joie à se rapprocher de la saine terre, du bon sol qui ne pousse pas à la subtilité, lui ! mais qui nous redit sans cesse, sur un rythme invariablement enchanteur, que les bleuets sont toujours bleus, les roses toujours roses !

Comme vous le pensez bien, *Pauca paucis* est un livre bourré d'idées. M. Clair Tisseur ne fait partie d'aucun groupe. Il ne porte le képi d'aucune coterie. Il appartient à l'école des gens qui ont quelque chose à dire. Et comme il dit bien ce *quelque chose !* Lisez donc la pièce qui a pour titre *Hellé* et dans laquelle le poète s'adresse à la mer :

Tu fus sans doute ainsi lorsque la jeune Hellé,
Sur le bélier doré, curieuse et folâtre,
Voguait légèrement vers la côte bleuâtre,

Sous la garde des dieux et de Zéphire ailé.
Elle te vit, t'aima : l'enfant, le cœur troublé,
Laissa dans tes bras frais glisser son flanc d'albâtre.

Goûtez-vous la musique délicieuse de cette finale ? Parmi les plus délicats ciseleurs de vers, depuis José-Maria de Hérédia jusqu'à Léon Dierx, en est-il qui désavoueraient ce dernier vers ?

Mais que vais-je dire là ? M. Clair Tisseur va m'en vouloir de parler de pure forme parnassienne à propos de ses vers. Et puis, là, pourquoi vanter la dextérité de main d'un ouvrier littéraire comme Puitspelu. — Le proverbe grec nous a pourtant appris qu'on ne porte pas de chouettes à Athènes !

Je viens, sans y songer, d'écrire le nom d'Athènes. Je suis sûr que c'est à Athènes que M. Clair Tisseur aurait voulu vivre, aimer... et ne pas mourir. Ah ! l'exquis amoureux de l'eurythmie grecque que ce charmant poète ! Comme on le sent nourri de la substantielle moelle des Hellènes ! Comme il est pénétré de l'histoire, de la légende, de la poésie, de la philosophie, de l'art grecs ! Et comme, sous le Français croyant, on pourrait trouver, sans trop chercher, le panthéiste athénien, qui aurait su consoler Olympio de sa tristesse ! J'ai la conviction que M. Clair Tisseur a dû rêver souvent à une promenade sous les frais sycomores du jardin d'Académus, — une promenade où, j'en jurerais ! il aurait choisi pour compagnon le divin Platon, le grand Gœthe... et le spirituel Nizier du Puitspelu.

Mais tout le monde ne peut aller vaguer sur les bords de l'Ilyssus. Et, après tout, on peut très bien entendre, en France, la cithare de Moschus et la flûte d'Anacréon. On peut même emprunter à l'un sa flûte, à l'autre sa cithare... et demander au Latin Horace le secret de sa sagesse. C'est ce qu'a compris M. Clair Tisseur, et, en vrai philosophe, il a su trouver un Tibur dans notre beau Midi (1). Il a des bois d'oliviers et n'a pas de Jardin des Olives. Il entend *perculer* les mésanges et *tirelirer* les alouettes, note *piruits* et *tirelis* et les traduit pour nous dans la douce langue des poètes. Le soir, sur la longue route poudreuse, éclairée par la lumière spectrale de la lune argentée ; le matin, dans les sentiers ombreux, à travers les haies ensoleillées, il va rêvant aux Effets et aux Causes, à l'Etre sous toutes ses formes, à la Beauté antique et à la Beauté moderne. — Et comme, dans ses œuvres, il a toujours cultivé la Beauté ; et comme la Beauté, dit M. Renan, est une vertu, Puitspelu connaît la parfaite sérénité. — N'éprouvez-vous pas le besoin de dire *Amen ?*

(1) M. Clair Tisseur demeure maintenant à Nyons (Drôme).

Die, 1892.

ADRIEN CHEVALIER.

LE BAISER DU ROI

CONTE

*A Madame X***, qui avait promis à l'auteur de lui broder une somptueuse couverture, s'il lui adressait un conte en vers.*

Dans mon grand lit, je vous l'assure,
Madame, il fait diablement froid !
Et pour augmenter la froidure
Souvent j'y songe, avec effroi,
A la triste mésaventure
Qu'un certain seigneur Malefroy
Eut avec un illustre roi.
— Écoutez... Mais arrêtez-moi
Si mon histoire vous assomme.

C'était sous François, — un bel homme !
— Or, ce grand roi, plus que galant,
Très beau garçon, très opulent,
Possédait surtout le talent
De plaire énormément aux femmes.
Son cœur était toujours en flammes ;
Blonde aujourd'hui, brune demain,
Il donnait son cœur — sans sa main —
A la vassale, à la duchesse,
A la camériste, à l'abbesse...
Pour un regard, une promesse,
Pour un sourire, pour un mot,
Il se serait fait... huguenot !
— Chez lui c'était une manie
D'aimer ardemment... pour un jour ;
Il y mettait tout son génie,
Et, je le dis sans ironie,
— Il personnifiait l'amour !

Depuis Paris jusques à Rome
François Premier était bien l'homme
Le plus aimable et le plus beau.
Son regard était le flambeau
Où venaient se brûler les ailes
Des angéliques damoiselles ;
Et les prudes de soixante ans,
En proie aux regrets excitants,
Se consumaient en plaintes vaines
Et ne faisaient plus de neuvaines
Que pour revenir au beau temps
Où leurs yeux étaient éclatants.
— Des cœurs il était l'espérance,
Confesseur de tendre souffrance,
Cave et grenier de billets doux,
Le plus vraiment aimé de tous...
— Bref, l'amant de toute la France !

Mais enfin, voici comme, un jour,
La vertu sévère eut son tour.

Malefroy, sieur de Galancourt,
Avait pour femme une donzelle
Aussi vertueuse que belle
Qui, près de la Reine, à la Cour,
Servait comme dame d'atour.
— Le roi l'avait fort remarquée,
Ou, pour mieux dire, — reluquée.
Ce n'étaient que propos galants,
Cadeaux princiers, regards brûlants,
Serments d'amour, belles promesses,
Petits vers, — écrits par Marot, —
Plus doux que chant de tourtereau,
Au tournoi, vaillantes prouesses.
Mais la dame, sans en rien voir,
Sans joie ou peine en concevoir,
N'avait garde de s'émouvoir
Et restait forte en son devoir.
Et cependant la patience,
— Qui n'est point royale science, —

Lassait le puissant amoureux.
Il en était tout douloureux,
Il en perdait dents et cheveux,
Ne savait plus à qui s'en prendre
Ni de quelle oreille en entendre.

Destin cruel ! Sort rigoureux !
L'amour faillit le faire attendre !
... Que dis-je ? L'amour (c'est affreux !)
D'un grand roi fit un malheureux !
. . . .

Un soir donc l'épouse fidèle
S'en revenait seule chez elle,
Les yeux baissés modestement,
Le manteau drapé chastement,
Craintive comme tourterelle
Et rapide autant que gazelle.

Sur ses pas François arrivait.
Tantôt dans l'ombre il la suivait,
De porte en porte s'esquivait,
Se cachait... et puis l'attendait
Sans tambour, trompe ni chandelle ;
Et, tout bouillant, en tapinois,
Mangeait des yeux le frais minois.
— Du reste, une jeune servante
Aux intrigues déjà savante
Avait promis le dénouement
Que vous pensez — probablement.
— Mais une camériste, en France,
N'a pas seulement une main,
Et celle-ci, — oh ! cœur humain ! —
En avait deux, par malechance,
Deux mains qui, fidèle balance,
Penchèrent au sac le plus lourd
Que fournit, — simple prévoyance, —
La baronne de Galancourt.
La soubrette, sans résistance,
Devait user de complaisance,
Puis dormir d'un sommeil de sourd.

Le roi comptait donc sans son hôte.

La dame entre au logis. Elle ôte
La cornette et le casaquin,
Et va fermer sa fénestrelle.
Las! la nuit était claire et belle,
Et dans l'angle d'une tourelle
Elle aperçoit son galantin
Qui la lorgnait d'un air faquin,
Escomptant, en vrai libertin,
Ses charmes parfaits, — le coquin !

La dame, avec le calme austère,
L'assurance de la vertu,
Ne crut certes pas tout perdu.
Elle met les genoux à terre,
Dévotement fait sa prière,
Rejoint son époux étendu
Sur un lit de brocard tendu,
Et sans bruit éteint la lumière.
— Elle réfléchit un moment
Aux moyens de berner l'amant,
Trouva, rit d'aise, et, sagement,
Pour conjurer les aventures,
Lentement, délicatement,
Elle enlève les couvertures,
Puis se glisse tout doucement
Sous le lit où, sournoisement,
Elle se tapit chaudement...
— Dès lors elle eut beau jeu, vraiment!

Permettez une parenthèse.
— Franchement, seriez-vous bien aise
Que pendant un songe charmant
On mît à sec traîtreusement
Ce bain de duvet et de soie
Où votre corps douillet se noie,
Cette mer de douce chaleur
Où le rêve, gai voyageur,
Fait voguer sa voile légère
Vers quelque oasis mensongère?

— Vous en seriez fort dépité.
D'abord le froid, l'humidité,
Puis les lois de la chasteté,
Cause sainte, raison première
De tenir ferme sa bannière.
Or, notre homme était Auvergnat,
Vrai dur-à-cuire, vieux soldat,
De cette race qui méprise
Le chaud, le froid, le feu, la bise.
Rien n'était qui lui répugnât
Tant que d'avoir une chemise :
Passe le jour, — mais non la nuit !

« Ce vêtement, disait-il, nuit ;
» Il me gêne et me scandalise.
» Morbleu ! je ne souffrirais pas
» De voir ma personne attifée
» De tels ornements, quand Morphée
» Daigne me bercer en ses bras.
» — Porter chemise !... Horreur ! misère !
» — Croyez-vous qu'Ève, notre mère,
» Eût jamais commis le péché
» Avec une chemise austère ?
» Adam s'en fût effarouché !
» Dès lors, serions-nous de ce monde ?
» — Non, chemisiers que Dieu confonde !
» Ma douleur en serait profonde,
» Car sur notre machine ronde
» Je suis fort peu, si ce n'est rien,
» Mais, ma foi, je m'y trouve bien !... »

Dans une naïve posture
Le vieux seigneur, sans couverture,
Dormit donc d'un calme sommeil,
Attendant l'aube au front vermeil.
Mais le roi, que l'amour transporte,
S'est fait sans bruit ouvrir la porte
Et dans l'ombre marche à tâton
En se caressant le menton.
Son cœur saute dans sa poitrine,
Il se récite la tartine

De fadaises d'un Céladon
Que lui dicte Mons Cupidon.

— Un doux parfum de musc et d'ambre
Le mène à la fameuse chambre
Où doit reposer son bonheur.
« C'est là, dit-il, je suis vainqueur ! »
Et le royal larron d'honneur
Fouille d'un regard scrutateur
L'épaisseur traîtresse de l'ombre
Avec une incroyable ardeur...
Enfin, il s'arrête, il se penche,
Écoute un instant... et pâlit...
— François avait vu sur le lit
Une idéale forme blanche...

Amour ! que ton charme vainqueur
Est fort à soumettre le cœur !
Ce Roi qui tient les destinées
Des grandes guerres acharnées,
Ce Roi superbe et généreux
Qui d'un regard fait mille heureux,
— Tu l'as conduit là, sans scrupule,
Comme un petit clerc ridicule...

Le roi François est à genoux,
Il fait les aveux les plus doux,
Il soupire, il pleure, il supplie,
Il jure, il proteste, il s'oublie
En discours de mari jaloux ;
Il enduit d'un miel hypocrite
Sa transcendante rhétorique ;
Il est bon, charmant, ingénu,
Il est humble, ému, platonique...
— Il est un archer de vertu !...
— Enfin, le moment est venu,
Après l'argument, de conclure
Et d'apposer sa signature
A sa profession de foi...

Roucoulant de sa voix soumise,
Mais l'œil en feu, comme au tournoi,
Il fait un baiser, lui, le Roi,
Sur les f...ormes de Malefroy !

— Quelle horreur !... Et pas de chemise ! !

« Qui va là ? — Par ma barbe grise ! »
Rugit aussitôt le dormeur.
Et Malefroy crie au voleur.
Il saute du lit, en fureur ;
Il saisit le roi par l'épaule,
Le bat en le traitant de drôle,
Le prend aux cheveux et le mord,
Vociférant : « A mort ! A mort ! »
Ils se houspillent, ils s'étreignent,
Et de sang leurs membres se teignent ;
Tous deux roulent sur le parquet
Tandis que François crie au guet.
— Le guet accourt ; la valetaille
Dans la nuit lui livre bataille
A coups de balais, de bâtons,
Fiers archers contre marmitons,
Chevaliers contre Margotons.

Mais soudain, — dénouement barbare, —
Se dégageant de la bagarre
Un sergent allume un flambeau...

— Ciel ! qu'a-t-on vu !...

« Bas le chapeau !
» Le Roi ! ».....

La stupeur les sépare.
— Dieu ! qu'en cet acte grand et rare
Le roi François de France est beau !

Le roi, furieux mais penaud,
Ordonne aussitôt qu'on s'empare

Du très coupable damoiseau.....

. . . .

Et croyez-vous que la caillette,
La donzelle au regard si doux,
Sortit alors de sa cachette
Pour défendre son cher époux?

— Hélas! elle ne bougea mie,
Se tenant coi comme momie
De peur de montrer son pied nu;
— Et si grande fut sa vertu,
Que, sans secours de son amie,
Le pauvre Auvergnat, éperdu,
Devant son hostel fut pendu.

ENVOI

Madame, la moralité
De cette histoire un peu bien... verte,
C'est qu'en hiver comme en été,
Dans le jour, dans l'obscurité,
Il faut avoir la peau couverte...
— Question de mortalité.

HENRY DE BOSANQUET.

CHRONIQUE

Chez les Félibres de l'Escolo de la Mar.

Le nouveau Capoulier qui, le 4 octobre dernier, est allé présider le banquet annuel de l'Ecole du Parage, à Montpellier, s'est rendu le 22 novembre suivant à Marseille, pour assister à la réunion des félibres de la Mer. Ce magnifique poète, ce prosateur impeccable, est aussi un merveilleux improvisateur. Il ne tardera pas à conquérir l'influente popularité de ses illustres prédécesseurs Mistral et Roumanille, auxquels il vient de succéder comme chef suprême du Félibrige.

Fermement résolu à guider notre vaste association dans la voie du réveil de la vitalité provinciale, dont son discours de Carpentras trace si éloquemment et si fièrement les grandes lignes, il veut s'enquérir sur place par lui-même des aspirations, des tendances et des forces actives de chaque maintenance, et se mettre en rapport intime avec tous les éléments qui les composent. Il continuera la tradition de ses deux devanciers pour maintenir la féconde unité du félibrige dans ses multiples variétés.

Dans la *Sesiho* qui a précédé le banquet de Marseille, les *Maren* ont décidé, sous sa bienfaisante influence, de rédiger désormais leurs procès-verbaux en dialecte marseillais avec l'orthographe félibréenne, ce qui fait disparaître l'anomalie qui avait existé jusqu'à ce jour entre les collaborateurs de l'*Armana Marsihés* et les membres de l'*Ecole de la Mer.*

Au banquet, auquel assistaient aussi Paul Coffinières, *cabiscòu*-fondateur de l'Ecole de Tamaris, et M. Constans, professeur à la Faculté d'Aix, représentant les *Laren*, se pressaient environ soixante convives parmi lesquels nous tenons à citer : les majoraux Jean Monné, Alphonse Michel, cabiscòu des *Maren*, Tavan et Huot ; les mainteneurs Auguste Gautier, l'érudit et dévoué secrétaire, Marin, Valère Bernard, M. et Madame Joseph Gautier (Alexandrine Brémond), Mademoiselle Rol et le tout jeune Auguste Rol, *mòssi* de l'Ecole de la Mer, dont le galant sonnet *Li Chato de Prouvenço*, le classe d'ores et déjà parmi les espérances de la génération nouvelle ; Lazarine, de Manosque, cette pittoresque félibresse, presque illettrée, qui vient de se révéler tout à coup, et que Mistral a consacrée dans l'*Aiòli;* M. le docteur Rey, Grinda, Laurent de Gavotty, directeur de la *France moderne ; Mèste* Sicard, d'Aubagne, (*lou rèi di tambourinaire*), qui a égayé la réunion par les vieux airs populaires, etc., etc. J'en passe et des meilleurs...

Au fond de la salle du Grand-Hôtel de Marseille flottait la grande bannière félibréenne et cigalière (1), en face du capoulié et, au-dessus de sa tête, ses armes. félibréennes (2), avec cette fière devise : *Sèmpre plus aut.*

Dans une improvisation, pleine de simplicité, de délicatesse et d'émotion, Félix Gras boit aux écoles de la Maintenance de Provence, à la mer bleue, à sa beauté sereine, à cette source inépuisable de poésie et d'inspiration, qui est la muse éternelle des Méridionaux.

M. Alphonse Michel, dans un langage fier et pittoresque, remercie le capoulié d'avoir bien voulu venir honorer l'Ecole de la Mer de sa présence tant désirée et l'assure du chaleureux et respectueux dévouement de tous les félibres provençaux.

M. Monné dit des vers émus à Roumanille; M. Constans, une traduction de Rimbaud de Vaqueiras; M. Gautier porte un brinde de circonstance, et M. Coffinières, après avoir adressé au capoulié les hommages de l'*Ecole de Tamaris*, qui espère sa visite prochaine, a montré, dans une de ces brillantes mprovisations dont il est si prodigue, la féconde et vigoureuse impulsion donnée par le Félibrige à tous les éléments de la renaissance provinciale dans toute la France.

Il a pris texte de l'exposition organisée par l'Association des artistes marseillais pour prouver que tous les arts concourent à la glorification et à l'expansion de l'idée félibréenne.

Impossible de reproduire les poésies, les brindes et les chansons que chacun a dites à son tour et que le *Capoulié* a magistralement inaugurées en chantant avec une rare ampleur de voix et un merveilleux mouvement dramatique *Lou Rèi En Pèire*. et que Madame Gautier et Lazarine de Manosque ont gracieusement continuées avec *Mirau is Alauveto* et *Chichibu.*

Pour finir, reproduisons le sonnet d'Auguste Rol, vraie conclusion de Cour d'Amour :

CHATO DE PROUVENÇO !

O fado encantarello, o Chato prouvençalo,
As pres à toun païs ço qu'avié de plus bèu ;
As mes dins ti grands iue li rai de soun soulèu
E de l'or de si blad as daura tis espalo !

Bello coume ta mar, puro coume toun cèu.
Au mitan de ti brau, de ti blanqui cavalo,

(1) C'est l'Etoile Félibréenne, le *Viro-Soulèu*, et la Cigale, trinité symbolique s'unissant en des rayons de gloire, au-dessous de laquelle se dessinent modestement les insignes de l'Ecole de Tamaris, le lézard suivant le soleil sur une roche qui se profile dans l'azur de la Méditerranée. (Œuvre d'Alban Coffinières.)

(2) Un poignard perçant l'azur de la voûte céleste.

Au païs benesi di flour e di cigalo,
Sies rèino de bèuta dis Aup i Pirenèu !

Tu que sabes baia lou foulige qu'engano,
La pouesio santo à ti cantaïre ardènt
E l'amour celestiau e divin i jouvènt;

Chatouno dóu cèu blu, divesso soubeirano,
Oh! leisso d'à-ginoun lou felibre espanta
Adoura barbelant ta celesto bèuta !

P. C.

*
* *

LE CAPOULIÉ DU FÉLIBRIGE

CHEZ LES FÉLIBRES DE PARIS

Le lundi 22 Février, les Félibres de Paris, se sont réunis en assemblée extraordinaire en l'honneur du Capoulié Félix Gras. A l'occasion de sa venue une audition de l'Opéra tiré de son poème de *Toloza*, par le musicien Rodolphe Lavello et le poète Joseph Gayda, avait eu lieu devant les directeurs de l'Académie nationale de musique. Auteurs et exécutants avaient consenti à la répéter pour les Félibres de Paris. Il y avait donc grand concours dans les salons du Café Voltaire le soir de la visite du Capoulié.

En l'absence du président des Félibres de Paris, un des vice-présidents, M. le Marquis de Villeneuve-Esclapon, à la fin du banquet, souhaita la bienvenue au Grand-maître du Félibrige. Voici ses paroles, suivies de celles du Capoulié :

DISCOURS DE M. LE MARQUIS DE VILLENEUVE

Vous nous apportez à tous, vous à qui les circonstances ont permis de rester fidèle au sol paternel, comme un rayon du soleil dont le fauve éclat inonda nos berceaux, comme un effluve de ces parfums balsamiques épars dans les grandes forêts de pins et dont la chaleur enivra si souvent nos jeunes cerveaux.

Mais à ceux qui, comme moi, ont pris une part active à la belle lutte du Félibrige contre les centralisateurs et contre cet ennemi bien autrement redoutable, le bourgeois, à ceux-là votre présence à cette table rappelle d'anciens souvenirs qu'il est impossible d'évoquer sans éveiller cette émotion dont je vous parlais tout à l'heure.

Je me reporte, en effet, à dix-huit ans en arrière et je revois tous les maîtres de la première heure : Mistral, Aubanel, Roumanille, Mathieu, Arnavielle, Bonaparte-Wyse, Gaut, Marius Bourelly, Bringuier, Marius Girard, Roumieux, vous-même, mon cher Gras, et tant d'autres que je ne puis énumérer, se réunissant tantôt sur la place d'Avignon pour y célébrer Pétrarque, tantôt à Nice, tantôt à

Forcalquier, à Gap, à Montpellier, à Toulouse, et allant jusqu'à Valence l'Espagnole, pour planter sur tous les vieux murs, témoins en ruines de notre histoire, l'étendard rouge à l'étoile d'or, symbole de notre renaissance.

Nos jeunes enthousiasmes ne s'effrayaient de rien, et, quand l'intérêt de la cause avait parlé, les petites rivalités s'effaçaient et chacun prenait son poste de combat.

Puis, quand la manifestation publique était finie, vous souvenez-vous avec quelle joie nous nous réunissions dans quelques endroits ignorés des profanes ?

Tantôt, c'était à la Barthelasse, sous les arbres feuillus ; le Rhône coulait à nos pieds ; le soleil mourant rougissait d'une flamme d'incendie les murs d'Avignon, et Aubanel nous disait *Li Fabre*. Tantôt, c'était sur la cime gris-bleu du rocher des Baux dont, au reflet de la lune, des vagues fantastiques de pierre venaient battre la base ; la plaine arlésienne et la plaine avignonnaise s'étendaient, calmes et noyées d'une ombre que trouaient à peine de loin en loin les lumières tardives des mas ; le donjon d'Hugues des Baux se découpait dans le ciel clair, et Bonaparte-Wyse nous disait *la Cabeladuro d'or*, tandis que Mistral lui répondait en psalmodiant, de sa voix grave, les strophes du *Lioun d'Arle*.

Tantôt, c'était à Beaucaire, et sur le Pré arrosé de tant de bon sang provençal, vous nous chantiez vous-même *Lou Rei en Pèire*. Nos âmes battaient au souvenir des luttes passées, nous haïssions Montfort et Citeaux, nous pleurions le brave roi d'Aragon et l'héroïque Trencavel, nous applaudissions le chevaleresque et impétueux comte de Foix, et je voyais passer un éclair dans les yeux quand je récitais, dans le silence profond de la nuit, la terrible malédiction que Guillaume de Tudela jeta sur la tombe de Simon.

Tantôt, comme à Alais ou à Forcalquier, la cour d'amour se tenait sous les châtaigniers de la prairie ou au pied d'un chêne qui avait peut-être vu Ugonne de Sabran, Marguerite de Provence ou la reine Jeanne, et tandis que Roumanille chantait *La Chato avuglo* ou qu'Anselme Mathieu débitait lentement et presque à demi-voix une de ces pièces qui sont un reflet de Bernard de Ventadour, de beaux yeux noirs ou bleus rayonnaient, et Rose-Anaïs Roumanille, Delphine et Mireille Roumieux, Léontine Goirand répondaient au poète, comme autrefois la comtesse de Die.

Voilà, mon cher Gras, les jeunes souvenirs que vous avez réveillés en moi. Je suis sûr qu'ils sont vivants dans votre âme autant que dans la mienne, car ceux qui ont vu cette aurore de la Renaissance provençale ne l'oublieront jamais.

La vie nous a dispersés. Quelques-uns, des plus grands ont disparu, non pas tout entiers, car il nous reste *Lis Oubreto*, *La Miougrano, Li Fiho d'Avignoun*, mais nous n'entendrons plus leurs voix aimées ; d'autres ont vu des fils d'argent se mêler à l'ébène de leur chevelure et ont été, par les hasards de l'existence, séparés du sol natal. Mais un fil invisible réunit tous les acteurs vivants, morts ou exilés de ce que j'appellerai, peut-être avec un peu d'ambition, l'épopée provençale du dix-neuvième siècle, fil ténu, fil invisible, mais fil que rien ne peut briser, le souvenir des enthousiasmes communs de la vingtième année.

DISCOURS DU CAPOULIÉ DU FÉLIBRIGE

Cigalié e Felibre de Paris,

Vous aduse de nouvello de Prouvènço, d'Aquitani et de Lengadò : lou soulèu i'-es toujour esbrihaudant, lou cèu sèmpre blu, li chato poulido, avenènto e amourouso coume de cato. Lou terraire es un jardin : lis amelié s'espalancon de flour, li pese groumand soun aut coume acò, li meloun mostron deja dos feuio grando coume de pata de clau, li merinjano et li poumo d'amour soun tant bello que vai faugué li cresta... Mistral, noste grand mèstre, es toujour bon coume lou pan e lou pouèto que sabès, soun engèni nous tèn lou cor aut, es lou soulèu que nous rescaufo e nous douno vido, « *Diéu nous garde que s'escounde, car sarié la fin de tout!...* » E li felibre de tout lou Miejour soun esmaraviha de váutri e de la bello cantadisso que ié mandas de Paris : vès-aqui que li Mèstre subre-Mèstre Anfos Daudet et Pau Areno se bouton à-n'escriéure de cap-d'obro dins l'*Aiòli* que vai cremant tres cop pèr mes — e veson pouncheja aquéu boujarroun de Batisto Bounet, brave Brisquimi, que nous èspanto tóuti emé sa proso rufo coume bram de biòu de Camargo. mai goustouso e perfumado coume la frucho manjado sus l'aubre. E lou libre galant dóu compaire Sextius-Michel! Que n'en dirai après Mistral que l'a tan bèn pinta dins sa charradeto? Em' éu,eme váutri noun ai qu'à pica di man — e zóu toujour pèr la Prouvènço! Zóu moun brave Clovis Hugues, zóu valènt Faure, zóu Bayol lou roumpu, l'intrepide, emai tu Raous Gineste, emai váutri lis ardènt Amouretti, Maurras, Gourdous, e tu moun brave Tournier, que te prouclamaren lou grand ajudaire dóu Felibrige! Noun vole óublida un noum que tóuti saludarés d'un picamen de man : es lou dóu saberu e grand pensaire Pèire Laffite qu'un d'aquésti matin nous espantara émé la publicacioun de l'istòri, en lengo gascouno, de soun vilage natau.

Coume Paris es liuen e que poudèn pas ié reveni dóu jour au lendeman coume à la fiero de Bèu-Caire, ai aproufícha l'oucasioun pèr faire d'uno peiro dous cop : se capito qu'un valènt Marsihés, passa mèstre à Paris, Roudolfe Lavello a coumpausa la musico d'un oupera sus lou libretto que Jousé Gayda tiré de *Toloza.* Siéu vengu dounc un pau pèr l'audicioun que s'es baiado d'aquelo obro magistralo — lou pode bèn dire, car ié siéu pèr rèn, parai? davans l'avenènt e courtés Moussu Bertrand, direitour de l'Oupera, e lou fin saberu Campocasso e lou maestro renouma e meravihous Colonne, li tres soumita musiquejanto de Franço. Siéu ben segur qu'aquélis ome, qu'an autant de jujamen que de sapiènci, auran dóu cop comprés tout lou nouvelun, tout l'estrambord miejournau, tout lou sentimen patriouti que boufo en tempèsto d'un bout à l'autre bout d'aquelo obro... Dins qu'un mot, mi bon counfraire, sian vengu, segound nosto abitudo, pèr faire un pau de brut.

Mais vès-aqui que n'en fasèn quasimen mai qué ço que voudrian : i'a-ti pas un grand journau, *l'Echo de Paris*, qui m'a fa, coume dirai? *interwieuva,* e ma fa dire que veniéu cerca garrouio au Counséu Municipau de Paris! L'ase me quihe se i'avié un péu de ma tèsto que pensavo à-n'acó; mai, sabès, en parlant li causo vènon, e sabe plus coume vai que i'ai parla dóu centenári dóu 10 d'avoust 1792. Eh bèn! bord que la lèbre es levado, fau que vous n'en toque un mot. Pèr la glòri de la Franço sian fièr, sian ourguious de tout ço qui se fai pèr elo dins nosto Prouvènço e dins tout lou Miejour. L'istòri es aqui, e degun pòu

nous gara nòsti grands ome que soun toujour ésta li mèstre dins la poulitico, dins la guerro, e dins li art e li letro. Mai li fa istouri, soun, de cop que i'a, desnatura emé la mejouro fe dóu monde : es ansin que n'en siéu vengu à dire à moun franchimand d'interwiéuvaire, qué lou Counséu Municipau de Paris m'avié sembla agué un pau trop oublida li Marsihés dins sa prepausicioun de fèsto dóu centenári dóu 10 d'avoust 1792. Et perqué ié sian, pèr adouba li causo coume se déu, vous prepause de demanda au Counséu Municipau de Paris de nous autourisa, en aquelo óucasioun, à faire plaça uno iscripcioun sus lou rode dòu castéu di Téuliero que dirié eiçó ; « Li Marsihés soun intra li proumiè dins lou castéu lou 10 d'avoust 1792. » Ço qu'es la vérita. Siéu bèn segur que lou Counséu Municipau nous tirara lou capéu, e nous dira : fasès...

Mi bon cònfraire, anessias pas crèire que uole fourra la politico di partit dins lou Felibrige : es l'óucasioun que m'a fa parla d'acò, e per vous moustra, que laisse mis óupinioun roujo à la porto, vous dirai que pas plus tard qu'aqueste matin ai passa davans l'estatuo d'Enri IV e l'ai saludado em' ourguei e respèt. Et me siéu di : Vaqui lou soulet rèi de Franço qu'es ama, adourna e glorifica de tóuti, vaqui lou soulet rèi poupulàri e recouneigu tau pèr li rouge e pèr li blanc. Coume se fai acò? Vau vous lou dire : es que lou bon rèi Enri IV fuguè lou soulet rèi de Franço nascu dins lou Miejour, èro un miejournau, èro un felibre! Acò vòu tout dire.... Vous prepause, mi bon confraire, pèr faire pendènt à l'iscripcioun di Marsihés, de nouma Enri IV felibre ounouràri de l'Escolo de Paris. Fe de Capoulié, vous baie l'asseguranco que dira pas de noun.

Li paraulo longo fan li jour court; me taise e ausse moun got i Cigalié, i Felibre de Paris.

Les applaudissements suivirent, nombreux, le vibrant discours du Capoulié Félix Gras. En quelques mots, le chancelier du Félibrige porta la santé de l'opéra de *Toloza*, du maestro Lavello, et ses interprètes attablés à l'entour (MM. Portejoie, Boudouresque, Rondeau, Piroïa, Castel, Gaidan; Mesdemoiselles Marg. Gay, Remy et Planès.)

Il finit en ces termes : « Vaqui perqué iéu vole brind'à la glori que ie bouara dins *la velo*, em'is artiste valent que ié van *pourta joio* ! »

Alors M. Fréd. Amouretti se leva et en son nom et au nom de M. Charles Maurras qui l'assistait, il lut l'importante déclaration suivante, écoutée avec surprise par les uns, et par les autres avec enthousiasme :

DECLARACIOUN DI JOUINI FELIBRE

Legido pèr F. AMOURETTI

AU BANQUET OUFERT AU CAPOULIÉ FÈLIS GRAS

PÈR LI FÈLIBRE DE PARIS

MOUSSU LOU CAPOULIÉ,

MESSIÉS LI FELIBRE,

Noun es pèr un brinde que m'auboure.

D'abord que lou grand pouèto dóu Miejour libertàri es mounta à Paris, li jóuini felibre — que parle en soun noum — volon prene aquelo óucasioun de claramen prouclama ço que ié grèvo lou cor e ço qu'an dins la pensado.

Vaqui proun tèms, Moussu lou Capoulié e Messiés li felibre, que li jouvènt amaduron lis idèio qu'avès semenado, e vaqui proun tèms peréu que souvèton emé grando impaciènci de buta dins la pratico aquélis idèio.

Despièi trento-sèt an lou Felibrige eisisto : despièi trento-sèt an se ié fai Santo Estello ; despièi trento-sèt an se béu la darriero boutiho dóu vin de Castèu-Nòu-de-Papo, se canto de cansoun de guerro e, dins de pouësìo que viéuran dins l'eterne, se sonon pèr la lucho tóuti li valènt de la terro d'O.

Avèn ausi la rampelado, e aro anan esclargi, noun coume antan davans d'acampado de letru e de sesiho freirenalo, mai dins lis assemblado poulitico e davans tout lou pople dóu Miejour e dóu Nord, li reformo que voulèn.

N'avèn proun de nous teisa sus nòstis entencioun federalisto, quouro li centralisaire parisen nous acanon em' aquelo marrido acusacioun de *separatisme*. Enfantoulige e nescige ! Levan l'espalo e caminan.

Vaqui perqué, Messiés, davans touto causo reclaman la liberta de nòsti coumuno ; voulèn que devèngon mestresso de sis emplega e de si founcioun essencialo. Voulèn que poscon remanda en soun liò aquéli mistoulin que ié dison souto-prefèt. E saran plus, alouro, li mesquino, saran plus de sìmpli circouscripcioun amenistrativo : auran uno vido vidanto, saran de vertadiéri persouno e, se pòu dire, de máire ispirant à si fiéu li vertu e lis arderóusi passioun de la raço e dóu sang.

Nous vèn en òdi tambèn que nòsti coumuno siegon ligado à bóudre, segound lou caprice d'un sóudard o d'un quiéu-de-ploumb. Nàni, Messiés, voulèn que soun acampamen se fague segound sis enclin istouri, ecounoumi e naturau e, pèr parla clar, eterne.

Ges de bestour. Voulèn desengabia, de si gàbi despartamentalo, lis amo di prouvinço que si bèu noum soun encaro pourta pèr tout païs e pèr tóuti, Gascoun, Auvergnas, Bearnés, Dóufinen, Limousin, Roussihounés, Prouvençau e Lengadoucian.

E anessias pas crèire que siegon, aquéli vot, de regrèt d'arqueoulogue : li vièi partit an souvenènço di divisioun antico de la Franço ; mai tambèn lis ome d'estat li mai revouluciounàri, e belèu li mai afouga à s'abriva vers l'aveni, se soun autamen prounouncia pèr uno mai raciounalo reparticioun dóu terraire naciounau.

E nous agrado eici de saluda 'mé grand respèt, en deforo di lucho poulitico e religiouso, la memòri dóu mèstre, En Aguste Fourès, que visquè pèr espandi, pèr espargi aquelo idèio.

Autounoumiste sian, federaliste sian, e se, en quauco part de la Franço dóu Nord un pople vòu veni emé nous-autre, ié pourgiren la man. Uno colo de patrioto Bretoun vènon de reclama pèr soun ilustro prouvinço lou restablimen dis ancians Estat. Sian em' aquéli Bretoun. O, voulèn uno assemblado soubeirano, à Bourdèus, à Toulouso, à Mount-Pelié, à Marsiho o à-z-Ais. E aquélis assemblado regiran nosto amenistracioun, nòsti tribunau, nòstis escolo, nòstis universita, nòsti travai publi. E se de gènt contro-iston qu'un pople revèn pas sus lou camin deja fa, ié respoundren qu'acò 's açò : noun cercan de coupia li causo d'autre-tèms, mai de li coumpleta e de li perfeciouna.

Car sian pas ébri de bèu mot nimai de fraso. Ço que nous boulego es lou prefound sentimen dis interès naciounau. Esperan desegur de nosto idèio la reneissènço inteleitualo e mouralo dóu Miejour, mai voulèn quaucarèn de mai : la coumplèto messo en valour di meravihóusi richesso de noste terradou superbe. Soulet lou prouvincialisme pòu adurre à sa fin li grand pres-fa pantaia despièi cènt an e jamai noun acaba : lou Canau di dos Mar pèr la Gascougno e lou Lengadò, lou Canau dóu Rose à Marsiho pèr la Prouvenço e lou Dóufinat ! Qu saup ? belèu li discussioun ecounoumico, que aro estrasson aquest païs de Franço, sarien aqui reglado pèr lou bèn de cadun e de tóuti. Anen pu liuen : li dos o tres questioun soucialo que tant nous treboulon, sarié pas tant de peno, ansin, de lis adouba.

Sian pas, nautre, li proumié dedins aquelo esperanço : li cap d'obro mistralen soun regounfle de l'idèio. Mandan d'eici au mèstre nòsti souvèt apassiouna. Que lou sache, Mistrau ! La novo generacioun noun se countènto de l'ama e de l'amira, tambèn lou coumpren.

E vous, Moussu lou Capoulié, que fuguerias un di rare qu'an embrassa dins soun plen l'idèio mistralenco, sian emé lis eros de voste *Romancero*, ausis-

sèn li souspir de vosto Damo Guiraudo, vincudo e tracho dins un pous pèr lis ome catiéu qu'an « lou pelage rous » :

Li gènt marrit de la crousado,
Lis ome qu'an pelage rous,
L'an tirassado
E pièi l'an tracho emé courrous
Au founs d'un pous.
Au founs dóu pous enca souspiro.
Alor li clerc e li ribaud
Emé grando iro
L'an acabado à cop de pau
E de caiau.
I'a sièis cènts an qu'es aclapado...
Mai s'au pous anas escouta,
Sout li calado
Ausirés uno voues canta
La liberta.

DÉCLARATION DES FÉLIBRES FÉDÉRALISTES

TRADUCTION

Monsieur le Capoulier,

Ce n'est pas pour un toast que je me lève. Puisque le grand poète du Midi libertaire est monté à Paris, les jeunes félibres, au nom de qui je parle, veulent saisir cette occasion de dire clairement ce qu'ils ont sur le cœur et dans la pensée.

Voilà longtemps, Monsieur le Capoulier et Messieurs les félibres, que les jeunes gens mûrissent les idées que vous avez semées, et voilà longtemps aussi qu'ils souhaitent impatiemment de réaliser ces idées.

Depuis trente-sept ans le félibrige existe. Depuis trente-sept ans on fait la Sainte-Estelle. Depuis trente-sept ans on boit la dernière bouteille du vin de Châteauneuf-des-Papes, on chante des chansons de guerre et, dans des poèmes qui ne mourront pas, on appelle au combat toutes les énergies de la terre d'Oc.

Nous avons entendu l'appel et maintenant nous allons dire, non pas comme autrefois devant des auditoires de frères et des assemblées de lettrés, mais dans les assemblées politiques et devant tout le peuple du Midi et du Nord, les réformes que nous voulons. Nous en avons assez de nous taire sur nos intentions fédéralistes, quand les centralisateurs parisiens en profitent pour nous

jeter leur méchante accusation de séparatisme. Enfantillage et ignorance ! Nous levons les épaules et nous passons.

C'est pourquoi nous ne nous bornons pas à réclamer pour notre langue et pour nos écrivains les droits et les devoirs de la liberté : nous croyons que ces biens ne feront pas notre autonomie politique, ils en découleront.

Voilà pourquoi, Messieurs, avant toute chose, nous réclamons la liberté de nos communes ; nous voulons qu'elles deviennent maîtresses de leurs fonctionnaires et de leurs fonctions essentielles. Nous voulons qu'elles puissent remettre à leur place ces jolis messieurs qu'on appelle les sous-préfets. Et nos pauvres communes ne seront plus alors de simples circonscriptions administratives ; elles auront une vie profonde, elles seront de véritables personnes, et, pour ainsi dire, des mères inspirant à leurs fils les vertus, les passions ardentes de la race et du sang.

Il ne nous plaît guère non plus que nos communes soient reliées entre elles, au hasard, selon le caprice d'un soldat ou d'un rond de cuir. Non, Messieurs, nous voulons que leur union se fasse suivant leurs affinités historiques, économiques, naturelles et, à bien les voir, éternelles.

Point de détours. Nous voulons délivrer de leurs cages départementales les âmes des provinces dont les beaux noms sont encore portés partout et par tous, Gascons, Auvergnats, Limousins, Béarnais, Dauphinois, Roussillonnais, Provençaux et Languedociens.

Et ne croyez pas que ces vœux soient des regrets d'archéologues : les vieux partis ont souvenir des antiques divisions de la France ; mais aussi les hommes d'Etat les plus révolutionnaires, les plus ardents à s'élancer sur le chemin de l'avenir, se sont hautement prononcés pour une plus raisonnable répartition du territoire national.

Il nous convient de saluer avec un grand respect, en dehors des luttes politiques et religieuses, la mémoire du maître Auguste Fourès qui vécut pour répandre et développer cette idée.

Nous sommes autonomistes, nous sommes fédéralistes, et si quelque part, dans la France du Nord, un peuple veut marcher avec nous, nous lui tendons la main. Un groupe de patriotes bretons vient de demander, pour leur illustre province, le rétablissement des anciens Etats. Nous sommes avec ces Bretons. Oui, nous voulons une Assemblée souveraine à Bordeaux, à Toulouse, à Montpellier ; nous en voulons une à Marseille ou à Aix. Et ces assemblées régiront notre administration, nos tribunaux, nos écoles, nos universités, nos travaux publics. Si l'on objecte qu'un peuple ne revient jamais sur la voie qu'il a parcourue, nous répondrons que c'est le cas : nous ne travaillons pas pour copier les institutions d'autrefois, mais pour les compléter et les perfectionner.

Car nous ne sommes pas enivrés de mots, ni de phrases. Ce qui nous meut,

c'est le profond sentiment des intérêts nationaux. Nous attendons sans doute de notre idée la renaissance intellectuelle et morale du Midi, mais nous voulons quelque chose de plus : la complète mise en valeur des merveilleuses richesses de notre sol. Le provincialisme peut seul achever les grands travaux rêvés depuis cent ans et jamais entrepris : le canal des Deux-Mers pour la Gascogne et le Languedoc, le canal du Rhône à Marseille pour la Provence et le Dauphiné !... Qui sait ? Peut-être que les discussions économiques qui déchirent présentement le pays de France pourront alors être réglées pour le bien de chacun et de tous. Allons plus loin : les deux ou trois questions sociales qui nous troublent le plus seraient de même résolues avec moins de difficultés.

Nous ne sommes pas les premiers dans cette espérance. Les chefs-d'œuvre de Mistral sont tout emplis de cette idée. Nous envoyons au maître nos souhaits passionnés. Que Mistral ne l'ignore pas : la nouvelle génération, non contente de l'aimer et de l'admirer, le comprend.

Et vous, Monsieur le Capoulier, vous qui fûtes des rares esprits par qui l'idée mistralienne ait été pleinement embrassée, sachez bien que nous sommes avec les héros de votre *Romancero*. Et nous entendons les soupirs de votre *Dame Guiraude* vaincue et jetée dans un puits par les hommes méchants « qui ont le poil roux » :

« Les gens mauvais de la croisade — les hommes qui ont le poil roux — l'ont traînée — puis l'ont jetée avec courroux — au fond d'un puits.

« Au fond du puits elle soupire encore — alors les clercs et les ribauds — avec grande ire — l'ont achevée à coups d'épieux — et de cailloux.

« Il y a six cents ans qu'elle est accablée; — mais si, au bord du puits, vous allez écouter, — sous le tas de pierres — vous entendrez une voix chanter — la liberté. »

* * *

Cette importante déclaration parut le lendemain dans le *Petit Marseillais* et d'autres journaux du Midi, signée des deux noms de MM. Amouretti et Maurras, et de celui de M. Auguste Marin, leur premier adhérent.

— Aussitôt M. Jean Bayol, l'ancien gouverneur du Sénégal, qui est un ardent félibre, lut les charmants vers que voici :

Es permès d'adoura soun nis
Dé l'ama coum'un paradis
Mai, cresès, fraire,
Fau sempre ben se souveni
De l'aubre mounte s'espandi
Noste terraire.

Sian uno branco, ren de mai
Sian la branco dou mes de mai
Que se balanço,
Cargado de flous et de nis,
De mounté s'enauro aquéu cris :
« Vivo la Franço ! »

On entendit encore des brindes de MM. Maurice Faure et Lintilhac. Puis le reste de la soirée fut consacré à l'audition de *Toloza*.

— Le groupe des *Jeunes Félibres fédéralistes* était fondé. Six nouveaux membres y adhèrent successivement, MM. René de Saint-Pons, Joseph Mange, Fernand Hauser, Alcide Blavet, Louis Denis et Frédéric Viaud.

La séance du Felibrige de Paris qui suivit fut consacrée à la discussion de la *Déclaration fédéraliste* et au renouvellement du bureau de la société. Nous y reviendrons.

LE TOAST FÉDÉRALISTE

Trois jeunes félibres (cet âge est sans pitié), viennent de commettre un grand crime. A la fin du banquet offert le 22 février 1892 par les félibres de Paris au *Capoulié* Félix Gras, ils ont osé, sortant des banalités de la civilité honnête, mais puérile, usitées en pareil cas, se proclamer hautement et nettement fédéralistes. Comme il arrive toujours lorsqu'une idée, sinon mûre, tout au moins assez avancée pour mériter d'être discutée, est jetée hardiment dans l'espace, il s'est produit de significatives rumeurs, les unes sympathiques, les autres menaçantes.

Nous tenant à égale distance des unes et des autres, désireux seulement de regarder froidement ce qu'il peut y avoir de fondé dans ces théories nouvellement reproduites, nous allons examiner les enseignements de l'histoire et les conséquences imposées par l'état actuel des choses.

Fédéralisme ! La commune libre dans la province libre, et la province libre dans l'Etat souverain en dernier ressort ! Quelle folie d'oser seulement rêver ces choses quand l'Allemagne, armée jusqu'aux dents, l'Italie menaçante, l'Espagne gouvernée par une princesse autrichienne, l'Autriche annexée à la Triple-Alliance, l'Angleterre toujours jalouse, quand l'Europe entière, qui croit n'avoir jamais assez de canons, s'attend chaque jour à une universelle conflagration ! Risquer d'ébranler l'unité de la patrie française juste au moment où elle n'aura pas trop de toutes ses forces étroitement coalisées pour faire face aux ennemis du sud, du nord, de l'est !

Nous acceptons l'argument dans toute sa force. Nous ne voulons même pas invoquer ici la légendaire semaine de Cronstadt, ni jouer de l'alliance russe. Il est certain que la Russie ne laisserait pas se produire, sans y prendre sa part, ce déchaînement des puissances militaires du vieux monde. Mais supposons que le sphinx du nord reste imperturbablement dans son attitude énigmatique, supposons que nous n'ayons rien à attendre, aujourd'hui comme en 1870, du maître

de la Russie. Supposons la France entièrement isolée pendant que toutes les monarchies d'Europe se précipitent sur elle pour la terrasser, l'annihiler, l'émietter : *Finis Poloniæ.*

Oh! alors, que la France soit fédéraliste ou non, cela ne lui donnera pas un soldat de plus... ni de moins. Si vraiment nous sommes destinés à voir cette chose monstrueuse, sept ou huit nations se précipitant à la fois sur un pays, comme des molosses sur un même sanglier, la guerre régulière disparaîtra bien vite, et à côté des belles batailles rangées surgiront les guerres de partisans ; le grand propriétaire à la tête de ses cultivateurs, le petit paysan le long des routes, le braconnier au fond des bois, le pâtre derrière ses rochers, renouvelleront les sanglantes représailles de la guerre d'Espagne sous le premier Empire.

Précisons, d'ailleurs. Ou l'armée de la France se maintiendra, sinon victorieuse, tout au moins assez compacte pour maîtriser l'ennemi, ou elle sera broyée, dispersée, impuissante à recevoir l'impulsion unique de l'Etat-Major général.

Si elle se maintient, partout en France on l'accueillera, on l'aidera. Fédéralistes ou non, on n'a pas deux manières de sentir à cet égard.

Supposons, au contraire, le renouvellement des désastres de 1870. L'empereur, c'est-à-dire le chef, quel qu'il soit, fait prisonnier, l'armée de l'est désarmée, l'armée du nord isolée, Paris, c'est-à-dire le centre unique de résistance, investi, tout au moins bloqué. Que restera-t-il ? La province.

Nous ne faisons pas de politique, c'est entendu. Il est néanmoins impossible de ne pas évoquer la grande figure dominante de l'époque d'alors : Gambetta. Laissons parler un homme qui n'a aucune raison pour ne pas dire la vérité, qui ne grandit pas le dictateur (on peut le voir dans son livre), qui ne le diminue pas, car ce serait diminuer la gloire du pays dont il est. C'est d'un Allemand qu'il s'agit, du baron Colmar von der Goltz, et son livre a paru en France sous le titre : *Gambetta et ses armées* (1). Voici comment il s'exprime : « Tandis que le » *Journal Officiel* du 6 septembre 1870 concentrait dans Paris les espérances de » la patrie, Gambetta seul avait dirigé son regard sur la province et conçu la » pensée d'y transporter le centre de la résistance, de délivrer la capitale au » moyen d'une levée en masse dans les départements, et puis, réuni à l'armée de » Paris, d'imprimer aux choses un mouvement général de conversion. Cette » seule pensée, qui ne peut nous paraître que simple et naturelle, est à raison de » l'état où se trouvait la France avant la guerre, le signe d'un esprit initiateur et » indépendant qui, secouant les entraves de la routine, entend mener les choses » d'après sa volonté. Le grand Napoléon lui-même ne put s'affranchir de l'idée » que de Paris dépendait le sort du reste de la France. »

Reconstituez en souvenir l'histoire de l'année terrible. Souvenez-vous des préfets de cette époque, gênés par les habitudes d'une administration habituée à n'agir que sur un mot d'ordre venu d'en haut, les plus hardis marchant à tâtons, les timorés craignant toujours de se compromettre. Aucune vue d'ensemble ne leur était permise d'ailleurs, chacun enfermé dans son étroit compartiment départemental.

Certes ils firent tout ce qu'ils purent, les populations aussi. Mais quel désarroi, combien de fausses manœuvres ! Que manquait-il donc ? Justement ce que veut le fédéralisme. De grands corps régionaux rompus à l'administration, un rouage

(1) Paris. Sandoz et Fischbacher, 1877, in-8.

administratif pouvant et sachant faire masse des forces vives d'une vaste zone géographique ayant des intérêts, des habitudes semblables.

Ainsi, nous retournons l'argument. C'est au contraire le salut de la patrie qui demande la constitution de grands centres régionaux, ceux-ci pouvant, si le centre unique a disparu, le remplacer. Et cela est tellement vrai que l'existence actuelle des grands corps d'armée militaire est une conséquence de cette inéluctable nécessité.

Épuisons la question. On dira : Mais en reconstituant les unités régionales, vous affaiblissez l'esprit français, l'esprit national. De même que le paysan, possesseur d'un seul champ, ne regarde guère au delà de son village, de même la classe moyenne s'habituera à ne regarder que sa province; seuls, quelques esprits cultivés s'élèveront jusqu'à la notion générale de la grande Patrie. Or, comme dans une nation, c'est la classe rurale et la classe moyenne qui sont les masses profondes, la solide assise d'un peuple, au lieu d'un peuple vous en aurez dix ou douze, autant que de centres régionaux.

D'abord, pour éviter ce mal, il y a un tout-puissant remède : l'armée unique dans laquelle tout le monde est soldat. Car je ne crois pas qu'il y ait des fédéralistes assez inconséquents pour ne pas reconnaître que si la commune doit gouverner la commune, et la région la région, il doit y avoir, au-dessus, un pouvoir réglementant les intérêts généraux de la Patrie. De même que la région de Marseille ne saurait prétendre gouverner la région d'Orléans, de même l'armée, et avec elle les intérêts généraux de la France, doivent être confiés à un corps unique, émanation de l'entier territoire français.

D'ailleurs, pas n'est besoin de théorie pour montrer combien est vide ce second argument. Plus que toutes les lois, d'autres causes font du sol français une masse compacte, ce sont les chemins de fer, les postes, les télégraphes. Toutes les parties de la France sont tributaires les unes des autres, car aucune n'a les mêmes produits; c'est un continuel mouvement d'échange qui fait que toutes ont besoin les unes des autres. Ce qui réunit toutes les zones du sol français, ce sont les intérêts réciproques.

Mais, dira-t-on, il y a des intérêts parfois opposés. N'a-t-on point parlé de la grande querelle qu'un homme d'esprit a appelée la lutte des betteraviers du nord et des viticulteurs du midi? Et après? Puisque ce qui touche l'intérêt général doit être réservé à l'Assemblée générale, les choses n'en iront pas plus mal qu'aujourd'hui. Elles n'en iront même que mieux, chaque région pouvant se grouper pour la défense de ses intérêts communs et pouvant mieux savoir ainsi ce qu'elle devra demander au pouvoir chargé de les départager ; au lieu qu'à l'heure actuelle, les députés de départements voisins, différents d'opinion, s'annihilent réciproquement. D'où de longues, stériles et parfois irritantes discussions.

Passons à un autre ordre d'idées, ordre plus théorique, peut-être, mais qu'il convient d'examiner, ne fût-ce que pour bien montrer que la donnée du fédéralisme est conforme à toutes les lois de l'évolution historique de la France.

L'histoire de l'ancienne monarchie française n'est autre chose que l'histoire de la réunion des diverses régions de France, réunion pacifique parfois, sanglante quelquefois, mais dont les incidents divers disparaissent dans l'ensemble grandiose du but poursuivi.

Certes, bien veule et bien insensible serait celui qui dénierait aux chercheurs du passé le droit de reconstituer les vieilles mœurs et les vieilles légendes, aux

poètes le droit de chanter en strophes enflammées les sombres mêlées de Béziers, de Carcassonne et de Muret.

Qui donc oserait refuser au père dont le fils a été tué à l'ennemi, le droit de garder le deuil de son fils? De ce qu'il porte au cœur une blessure toujours saignante, qui l'oserait accuser de manquer de patriotisme ?

Manquaient-ils de patriotisme les volontaires de la première République? Combien en a-t-il manqué à l'appel de ces habitants des anciennes provinces ? Qui dira plutôt combien il en a manqué au retour ?

Niaiserie donc d'affirmer que l'état provincial soit incompatible avec le patriotisme général, niaiserie réduite à néant par les faits de l'histoire. Ce qu'il y a de vrai, c'est que celui qui ne veut pas se battre, qui a peur de se faire *trouer la peau*, aura toujours peur, qu'il soit d'une province ou qu'il soit d'un département, qu'il soit de Paris ou du dernier village de France.

Sur l'œuvre de la monarchie française est passée la Révolution, qui, en proclamant la République *Une et Indivisible*, ne faisait que marquer un nouveau terme : la grande évolution nationale. Sur la Révolution est passé le régime centralisateur de Bonaparte. C'est là que l'évolution s'est arrêtée.

Voilà quatre-vingts ans que la France, changeant de gouvernement tous les vingt ans, se tourne et se retourne, en somme, dans le lit sur lequel, de ses puissantes mains, l'a couchée le grand homme dont elle fut quinze ans l'amante enivrée. Est-ce que rien ne s'est passé depuis cette époque ? Est-ce que les mœurs, les croyances sont les mêmes qu'au lendemain de 1815 ? Est-ce que les marchés économiques n'ont pas été bouleversés ? Est-ce que le suffrage universel n'est pas devenu une inéluctable nécessité ? Est-ce que des aspirations nouvelles, inconnues autrefois, n'ont point pénétré les classes populaires ? Est-ce que la presse n'est pas devenue le plus formidable de tous les pouvoirs ?

Et cependant toujours la grande machine, ou plutôt la grande *patraque*, usée, faussée dans la plupart de ses engrenages, continue à tourner au milieu des cahots... Mais c'est trop parler nous-même. Qu'on parcoure les derniers volumes de Taine, qui n'est ni félibre, ni séparatiste, mais tout simplement un esprit pénétrant, si pénétrant qu'il a trouvé moyen de faire crier les sectaires de toutes nuances, ce qui est déjà une grande présomption qu'il dit la vérité.

Profondément respectueux de l'unité nationale, les fédéralistes sont convaincus que leur doctrine est le terme fatal, inévitable, la conclusion logique de l'évolution de la patrie française.

Après la constitution successive de la France, l'unification. Maintenant, il est temps de desserrer ces nœuds qui, utiles peut-être un moment comme consécration de l'unité, risquent de devenir... que dis-je, sont déjà des bandeaux étouffants.

Qu'on le remarque. Nous n'avons pas écrit une seule fois le mot de province lorsque nous avons voulu définir le futur état régional vers lequel nous tendons. On ne remonte pas le cours du passé. Les anciennes appellations de Languedoc, de Bretagne, de Champagne, pourraient être d'une application difficile en certains cas. Ce n'est pas le mot qui fait la chose ; dans les cas où ces anciennes dénominations géographiques pourront ressusciter, elles surgiront d'elles-mêmes. En d'autres termes, dire fédéralisme ne signifie pas vouloir reconstituer quand même les circonscriptions provinciales telles qu'elles se comportaient sous l'ancien régime.

Qui parle d'ailleurs de supprimer d'un trait de plume les quatre-vingts départements français, d'anéantir d'un seul coup toute l'administration actuelle pour dire du jour au lendemain : « Voilà ce qui fut, voilà ce qui est. »

Timidement, on a accordé aux Conseils généraux (Loi de 1871, titre VII) le droit de provoquer des réunions tendant à discuter des intérêts communs. C'est de là que doit sortir toute la réforme. Que l'on commence par agrandir, en les délimitant, les attributions de ces commissions. La Chambre, encombrée de projets de loi d'intérêt secondaire, presque toujours mal étudiés, sera dégagée d'autant, et aura plus de temps pour l'étude des grandes questions sociales ou d'ordre général qui intéressent le pays tout entier.

Le reste viendra tout seul : reconstitution des anciennes provinces avec leurs beaux noms historiques si la pratique en démontre l'utilité, ou création de zones géographiques nouvelles.

En tout cas, une constatation se dégage de ce débat. Si le toast fédéraliste prononcé par trois jeunes gens était chose vaine ou utopique, le silence l'aurait vite recouvert. Puisqu'il a produit une certaine agitation, c'est que les idées, un peu vagues, peut-être, qu'il exprimait, répondent à une attente dont il est possible d'entrevoir la réalisation. Qui l'aurait dit en 1854 ?

GASTON JOURDANNE.

Château de Poulhariez, par Carcassonne, 29 mars 1892.

BIBLIOGRAPHIE

Aux publications de langue d'Oc que nous énumérions dernièrement (*Revue* d'octobre 1890, juin et septembre 1891), nous ajouterons celles-ci :

ARTHUR POYDENOT. *Gascouneries*, poésies gasconnes. Un vol. in-8° de 64 pages. Bordeaux, impr. Bellier, 1891.

PIERRE MAZIÈRE. *Lou Fué de Dieu*, poésies provençales, suivi de la *Grévo dei Bedò*, poème. Un vol. in-8° de 380 pages. Chez l'auteur, 9, rue Haute-Rotonde, Marseille, 1892.

MARGUERITE SOL. *Lou Curat de Minerbo*, nouvelle languedocienne en prose, avec préface de Mistral et illustrations de N. Salières. Un vol. grand in-8° de 59 pages. Narbonne, 1892.

SEXTIUS MICHEL. *Long dou Rose e de la mar*, poésies provençales avec traduction en regard, et une *charradisso* de F. Mistral. Un vol. in-18 de 187 pages. Paris, Marpon et Flammarion, 1892.

CHARLES MARTIN. *Troues de proso*, descriptions en prose provençale. Un vol. in-12 de 54 pages. Aix, impr. Nicot, 1891.

HENRY BOUVET. *Lou Femelan*, poésies provençales, petit in-8° de 118 pages. Avignon, imp. P. Bernaud, 1892.

J. Boillat. *Li Mazetiero*, poésies provençales. Un vol. in-12. Nîmes, Catelan, 1892.

Mme J. Gautier-Brémond. *Brut de canèu*, poésies provençales, avec traduction en regard, et un *esclargissun* de F. Mistral. Un vol. in-18. Marseille, Librairie Marseillaise, Avignon, Roumanille, 1892.

Lucien Duc. *Li sèt rai de moun estello*, poésies provençales (traduction en vers français par Amable Dubrac). Un vol. in-8° de 71 pages. Aux Lilas, imp. Duc, 1891.

L'abbé Justin Bessou. *D'al bres à la toumbo*, poème rouergat en 12 chants, suivi d'un glossaire (préface de Ch. de Pomairols). Un vol. in-18 de 208 pages. Rodez, E. Carrère, 1892.

Alcée Durrieux, *Las Belhados de Leytouro*, récits et anecdotes en prose gasconne. Un vol. in-12, de 389 pages. Paris, Rouquette, 1891.

Jacques Gardet. *Fleurs d'amitié, poésies, suivies de Chants félibréens en dialecte Sarladais*. Un volume in-32 de 102 pages. Paris, Delalain 1892.

Paul Gaussen. *Camisos e Courdeliés*, poème alésien, in-18 de 18 pages. *La fiero de Saint-Bourtoumiéu*, poème, 8 pages. Alais, imp. Castagnier, 1892.

Charles Boy. *Les ideo de Banastoun,* nouvelle provençale avec traduction en regard et une préface de Félix Gras. Un vol. in-12 de 139 pages. Saint-Etienne, impr. Ch. Boy, 1892.

L'abbé M. A. Bongarçon. *Li Prouvençau en Palestino*, conférence provençale avec traduction en regard, in-8° de 23 pages (2e édition). E. Colin, imp. de Lagny, 1892.

R. P. Xavier de Fourvières. *Charradisso à l'Escolo crestiano d'Uzes*, discours provençal. In-8° de 15 pages. Avignon, Aubanel, 1892.

Pierre Bertas (Fernand Antoine). *Le Naciounalita provencalo e lou felibrùji*, conférence provençale. In-8° de 28 pages. Marseille, Paul Ruat, 1892.

L'abbé Pascal. *L'Iliado d'Oumero* (suite : Ch. VI), traduction provençale. In-8° de 23 pages. Gap, Fillon, 1892.

Ajoutons aux huit almanachs de langue d'oc signalés pour 1892 :

L'Armana de la Sartan, alesti e prepara per Rimo-Sausso e Batisto Artou, 63 pages. In-12, Marseille.

A nos 5 *journaux* de langue d'oc s'adjoignent les trois suivants :

A Villeneuve-sur-Lot, *Lou Calel*, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Directeur : Victor Delbergé.

A Montpellier, *La Campana de Magalouna*, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Directeur : Edouard Marsal, 15, rue du Cheval-Vert.

A Alais, *Lou Cascavel*, mensuel, illustré par Marsal et Salières. Directeur : Gout-Malan, 5, rue des Dames.

L'ÉVOLUTION FÉLIBRÉENNE

(Suite)

III. — C. La région de l'Aude. — D. Quercy et Rouergue; le poète du Ségala : l'abbé Justin Bessou.

La région de l'Aude où vécut le pauvre Fourès, ce grand artiste sitôt mort dont nous lirons bientôt l'œuvre posthume, — supérieure peut-être aux beaux livres qu'il a laissés, tant la souffrance avait affiné la sensibilité dans son âme — la région de l'Aude, toujours fière de son poète comique, Achille Mir, le doyen de ses félibres, voit se lever un bataillon de jeunes tout à fait des nôtres par leurs écrits et leurs tendances : MM. Gaston Jourdanne, Prosper l'Eté et Achille Rouquet à leur tête.

La *Revue méridionale*, intéressant recueil franco-languedocien, organe régional de ces protagonistes, a été fondée par M. Jourdanne. Ancien maire fédéraliste de Carcassonne, tout jeune encore, il s'est momentanément retiré de la politique pour préparer une histoire générale de sa contrée. Le dernier fragment paru, les *Littérateurs narbonnais à l'époque romaine*, est singulièrement révelateur de la culture latine, en Gaule, sous les premiers empereurs, alors que « la vie littéraire était aussi intense sur les bords du Rhône et de l'Aude qu'aux pieds même du Capitole. » Erudit et patriote comme nous l'entendons, M. G. Jourdanne a écrit aussi sur les précurseurs des félibres en Lauraguais, et vous lirez plus loin les ingénieux développements qu'il nous adresse à propos du « toast fédéraliste » de Paris. Quand les idées du Félibrige seront officiellement représentées aux Chambres, ne doutez pas que M. Jourdanne ne soit de leurs premiers interprètes.

M. Prosper L'Eté, très apprécié par les lettrés de son pays, disciple et grand ami d'Auguste Fourès, lui succède comme représentant poétique du Lauraguais. L'artiste prosateur de *Gens de glèbe*, qui manie le français en maître ouvreur de fer, dans l'esprit de Fourès et de Cladel, mais moins vigoureux, et plus humaniste que ces rudes pétrisseurs de phrases, est un poète languedocien de la plus grande saveur. On trouvera dans *le Terradou*, le recueil de ses vers rustiques jusque-là disséminés, qui va paraître, le mariage inaccoutumé d'un art subtil et d'une observation aisée, naturelle, profonde. Beaucoup

de tendresse éloquente surtout, dans ces sonnets d'un amoureux de sa glèbe natale, quittée dix ans mais reprise éperdûment pour jamais.

Le directeur actuel de la *Revue méridionale*, M. Rouquet, poète bi-lingue, chroniqueur érudit, fut le premier auxiliaire de M. Achille Mir à Carcassonne, alors que le chantre héroï-comique du *Lutrin de Ladér* et Fourès, qui débutait à Castelnaudary, étaient les seuls partisans des félibres dans l'Aude. On doit à M. Rouquet d'intéressantes études sur la famille des Chénier, établie, comme chacun sait, depuis deux siècles en Languedoc.

Au même groupe militant appartient le nouveau majoral languedocien, M. Antonin Perbosc, instituteur à La Guépie-en-Rouergue. Vous avez pu juger par l'étude qu'il a consacrée ici même à Fourès de la distinction de son esprit. Ses vers français et languedociens sont d'un artiste rare. Nul plus que lui n'a le sens des restaurations indispensables que nous prêchons dans le domaine de l'enseignement primaire. Il a donné maintes études sur ce sujet à des revués pédagogiques qui les ont accueillies sans scrupule. M. Michel Bréal n'est pas seul aujourd'hui, parmi les autorités enseignantes, à penser que le dialecte est le plus sûr auxiliaire du français à l'école. On ne peut qu'admirer l'excellente influence populaire que répandent autour d'eux ces humbles ouvriers de l'éducation d'un pays. Nous prouverons bientôt, par une anthologie languedocienne des nouveaux venus que nous nous bornons à dénombrer en les qualifiant, de quel lettré profond dans ces deux langues peut être doublé — c'est le cas de M. Perbosc — un modeste instituteur de campagne.

Ce village de La Guépie est du Tarn-et-Garonne, département formé de morceaux divers de trois grandes provinces : Languedoc, Gascogne et Guyenne. Il appartient au Rouergue, pays de Guyenne dont a été fait presque entièrement l'Aveyron. Tel est l'arbitraire qui préside au système départemental. Cette fragmentation est faite pour nuire à un patriotisme raisonné. Aussi Montauban, capitale du Haut-Quercy, pays de Guyenne, chef-lieu d'un département aux deux tiers gascon et languedocien, n'est-elle entrée que médiocrement dans nos vues revendicatrices. Son académie reste bourgeoise, « provinciale » et routinière. A dire vrai, le seul écrivain personnel et connu qu'elle possède, M. Emile Pouvillon, est des nôtres. La sympathie, du moins, et les tendances nous sont acquises du maître écrivain qui nous prépara dans sa ville la belle réception de 1890, et auquel nous savons gré d'avoir écrit que cette Ame européenne qu'on nous prône « pouvait bien n'être que l'âme belge ». Deux poètes languedociens, de marque, protestent contre l'apathie montalbanaise, le majoral Jean Castela qui date de son moulin de Loubéjac d'excellents recueils, savoureux d'observation naturelle et de verve, *Mous farinals*, *Mous 50 ans*, et *Cent fablos* où l'interprétation de La Fontaine semble une autre création, et

M. Quercy, le bien nommé, auteur de petits poèmes et de sonnets (la *Revue* en a publié plusieurs) où a passé limpide l'âme paisible et fine de son pays.

Néanmoins, ce pays quercinol où la langue se maintient vierge n'est évangélisé qu'à demi : nous y porterons la flamme et l'étoile.

*
* *

Mon ami M. de Ricard m'a reproché naguère, dans une chronique de la *Revue méridionale*, ma partialité *rhodanienne*, mon impatience devant les lenteurs de la cause au delà du Rhône, et certain passage de *la Terre provençale*, où exigeant des chefs-d'œuvre de nos confrères languedociens et aquitains pour accorder droit de vie à leurs écoles, je déclarais les beaux poèmes de Fourès, de MM. Langlade, l'abbé Roux et Isidore Salles, insuffisants eux-mêmes à entraîner un mouvement durable.

Evidemment j'exagérais, puisque en trois ans ma confiance a pu changer. Vous avez constaté par le tableau qui précède un accroissement notable de nos forces. Mais comme de chefs-d'œuvre il était question, j'ai hâte de revenir en Rouergue pour vous annoncer une grande nouvelle.

Le Rouergue a son Poème, miroir du Ségala, sa contrée poétique, tableau fidèle de la vie chrétienne au village, avec ce simple titre qui renferme toute la vie : *D'al bres à la Toumbo* (du berceau à la tombe). L'auteur est un prêtre de campagne, l'abbé Justin Bessou, curé de Saint-André-de-Najac. Voilà trois mois qu'a paru ce livre, attendu depuis plus d'un an. Présenté aux lecteurs de l'Aveyron par une chaleureuse préface de M. Charles de Pomairols, le poète lamartinien, et appuyé d'une lettre « patoise » de Mgr l'évêque de Rodez, il a fait célèbre dans son pays le modeste chanteur. Son précurseur rouergat Peyrot, le fameux prieur de Pradinas, bourg perdu sur le Causse de Sauveterre, était un véhément mais fruste poète avec le faux goût de son temps. Prêtre comme lui, et voisin de l'âpre plateau, l'abbé Justin Bessou a la douceur virgilienne de ses collines du *Ségala*, aux seigles opulents. Causses calcaires ou ségalas schisteux, telles sont les alternances de la nature aveyronnaise.

C'est le poème de l'âge d'or avec la pudeur et la mélancolie nazaréenne, c'est l'humble histoire de son troupeau que chante ce pasteur. En douze chants il égrène tout le chapelet des joies et des misères de son petit peuple bien-aimé, toute la vie de chacun, du baptême à l'enterrement, la vie calme au foyer natal, selon l'Evangile de Jésus-Christ et les traditions de la race. Travaux des champs et de la maison, fêtes du pays et de la famille, échos de l'histoire, récits de la veillée, caractères de paysans au village et à la ville, prières et sacrements surtout, le prêtre poète n'a rien omis de l'existence de cette humanité restreinte dont il est le gardien moral.

Mais comment analyser son poème? Il est fourmillant d'épisodes entre lesquels je ne saurais comment choisir les plus exquis, de traits frappants et sûrs, de vers pleins et limpides formulés comme des proverbes.

Que vous dire après cela? que tel des petits poèmes aux stances légères, insérés dans la trame des alexandrins jamais lourds, a la fluidité d'une chanson populaire. La chanson du grand-père au nouveau-né :

Fantou, poulit coumo'n sòu,
Tu benes et iéu m'en bòu!

touchante jusqu'aux larmes, est un joyau d'anthologie; large comme une parabole évangélique, celle du fils du roi qui se fait moissonneur pour l'amour de la belle Nicole... Rien n'atteste mieux la maîtrise d'un poète, que ces brefs et parfaits délassements du rythme.

Un épisode très expressif, très observé : la légende de Napoléon au village, son *histoire contée par un paysan* deviendra populaire. Il a pour pendant les souvenirs de la guerre de Crimée, Inkermann et l'Alma, la peste, Sébastopol, Mac-Mahon à la Tour Malakoff... J'aime moins ce passage : insuffisance épique ou défaut de recul, l'auteur n'a pas su estomper son dessin au degré qu'exige la poésie.

Mais le grand charme du poète est dans son style, limpide et clair sans abondance, dans la tendresse qu'il y a répandue sans effort, car elle déborde d'un cœur évangélique. C'est le Brizeux du Ségala. A le lire, on se retrouve l'âme fraîche et la candeur sincère des premiers jours de la jeunesse. On se surprend dans l'état d'émotion vierge, *nouvelàri*, d'une soirée de cloches et de senteurs printanières où l'amour sans objet goûte du bonheur à pleurer.

Est-ce un chef-d'œuvre que *D'al brès à la Toumbo?* Je ne sais, je suis pourtant certain, qu'écrit en français, un tel livre serait célèbre. La littérature édifiante est si rarement littéraire, si banale et fausse toujours. Mais pouvait-il être conçu dans un autre parler que le populaire? Non sans doute, et c'est la raison même de son essence originale. Le poète associe indissolublement le rustique à son idiome et à sa religion.

Fe, patoues e paisan sou tres que fòu pas qu'un...

s'écrie-t-il, dans une épître d'introduction « à un savant de Bordeaux qui ne croit pas à la durée de notre langue et de nos croyances. » Et ailleurs :

La fe fa lou paisan, lou pren, lou tèi, lou porto :
Lou paisan sera mort quand la fe sera morto.

et il croit bien que rien de tout cela ne doit périr. On ne supprime ni une race ni une langue, ces expressions de l'éternelle nature.

On va reprocher à l'abbé Justin Bessou — il a pu s'en apercevoir — de

rester trop sacerdotal, de n'avoir qu'effleuré les amours rustiques, les passions, les vices du paysan.

Voilà un grief qui ne lui viendra pas de moi. Le prêtre, qui ne peut entrer profondément dans certains sujets, fait mieux de ne les point aborder, quand surtout sa nature — c'est le cas de Justin Bessou — le porte à l'optimisme. L'abbé Roux, le penseur limousin, était plus amer à l'endroit des paysans et de la campagne. Mais ne l'a-t-on pas assez incriminé pour son indépendance, sans faire en lui la distinction du ministre de Dieu et de l'observateur! Encore demeurait-il dans les généralités, tandis que *D'al brès à la Toumbo* nous décrit un coin spécial de paysage et d'hommes.

Très originale nature, nourricière d'artistes, cette rude terre de Rouergue, sculpturale, sauvage, dont les hauts plateaux rocheux comme les steppes de Hongrie, les landes de Bretagne ou les craus de Provence, engendrent et prolongent le rêve. Sans insister sur ses poètes français, Charles de Pomairols, symphoniste discret, d'une mysticité point rare en ce pays d'Albigeois, et François Fabié, dont la facilité lyrique nous fait regretter le rustique vibrant qu'il eût été dans son parler natal, je signalerai avec eux, comme témoins d'une race douée des poésies du sentiment autant que du goût des formes, ces artistes puissants et si personnels : l'admirable tragédienne lyrique Emma Calvé ; Denys Puech, ce statuaire de style âpre et pur, symboliste comme un poète et passionné dans l'atticisme; enfin le peintre Bompard, évocateur subtil des horizons d'Afrique et de la vie algérienne.

Quant aux lyres indigènes, elles vont s'accorder comme un essaim d'abeilles à l'entour de la ruche où l'abbé Bessou a découvert son miel. J'ai lu des chansons dans le meilleur sentiment populaire, d'un simple facteur rural, M. A. Villiers, de Saint-Geniès d'Olt. On me signale à Millau, comme un éveil à la poésie du terroir depuis le succès grand du poète du Ségala. C'est un événement pour une terre fidèle à ses traditions, que la venue d'un chanteur en qui elle se reconnaît dans ses traits éternels.

Paul Mariéton

Émile Colin. — Imp. de Lagny. *Le Directeur-Gérant* : P. MARIETON.

JULES CÉSAR EN GAULE

ESSAI DE CRITIQUE HISTORIQUE (1)

Le dernier historien de Jules César, M. Jacques Maissiat, a consacré trois olumes à sa campagne en Gaule. M. Jacques Maissiat est l'ennemi intime de César, c'est le Lanfrey du proconsul romain. Il cherche à diminuer le héros le plus possible; il le montre cruel et rapace, devant ses victoires plutôt à la fourberie de sa politique qu'à la grandeur de son génie et au courage des légions.

M. Maissiat ne se doute pas qu'il fait ainsi le procès de tous les conquérants. Nous avons fait la conquête de l'Algérie par les mêmes moyens que César celle des Gaules.

A peine maîtres d'Alger, nous avons aussitôt trouvé des alliés parmi les tribus algériennes. Comme les Eduens à César, elles nous ont fourni de la cavalerie, des guides, des espions. Avec l'aide des uns, nous avons subjugué les autres et, pour que rien ne manque à la comparaison, Abd-el-Kader, comme un autre Vercingétorix, s'est efforcé d'unir toutes les tribus arabes contre l'envahisseur en se servant des idées religieuses, comme d'un lien, à défaut de l'idée de nationalité, complètement inconnue aux Arabes.

M. Maissiat, pour diminuer le mérite du conquérant, montre que l'armement des Romains était de beaucoup supérieur à celui des Gaulois. Nous aussi, pour soumettre les Arabes, nous avions le fusil à piston, bien supérieur à leur fusil à pierre, et nous avions en outre des canons, qui leur manquaient totalement.

Nous ne pousserons pas plus loin la comparaison : il sera facile au lecteur de continuer.

Les Gaulois étaient des peuples pasteurs et chasseurs, ne faisant, comme agriculture, que les quantités de céréales nécessaires à leur subsistance. Il y avait peu d'industrie; ils savaient pourtant travailler les métaux; mais les arti-

(1) L'importante étude de M. le général Senault dont nous donnons ici la 1re partie fait suite à sa discussion du passage du Rhône par Annibal, de la dernière *Revue*, laquelle a été fort commentée. L'ouvrage de M. J. Maissiat, 4 volumes in-8°, a paru chez Hetzel en 1877.

sans, renfermés dans les oppida, paraissent avoir été peu nombreux. On cite quelques peuplades d'Aquitaine qui avaient, comme spécialité, de savoir creuser des mines. Toutes les nations gauloises étaient divisées en trois castes : les prêtres, les guerriers et la plèbe. Les guerriers combattaient à cheval, comme toute noblesse chez les peuples primitifs. L'infanterie n'existait pas. Les cavaliers avaient seuls des armes de fer ou de bronze ; le fantassin n'avait, pour arme défensive, qu'un bouclier d'osier et, pour armes offensives, quelques grands sabres en fer et surtout des armes de pierre.

L'infanterie gauloise avait donc une infériorité marquée vis-à-vis de l'infanterie romaine couverte de fer. La cavalerie romaine était peu nombreuse, aussi César demandait aux Gaulois, ses alliés, de la cavalerie, des vivres et des bêtes de somme.

Il opposait la cavalerie gauloise alliée à la cavalerie gauloise ennemie, les légionnaires faisaient le reste.

D'après les calculs de J. Maissiat, l'effectif de la légion était d'environ 6,000 hommes, au maximum 6,600 hommes dans le rang. C'est-à-dire que la légion, étant rangée en bataille, présentait 6,600 soldats à l'ennemi. Mais la légion était un tout complet, c'est-à-dire que, partout où elle opérait, elle trouvait en soi-même tous les éléments nécessaires pour construire et servir les machines de jet et de siège, pour réparer les armes, pour transporter le matériel de la légion. On a fort judicieusement comparé la légion à notre ancienne division qui comprenait tous les services, et était à elle seule une petite armée. Derrière la légion et avec elle marchaient donc des artisans de tous ordres, des convoyeurs et des valets d'armée. C'est ce que nous appelons aujourd'hui le personnel et le matériel du train des équipages, ce que les Romains comprenaient sous le nom générique d'impedimenta. Quand le général partait en expédition, il enfermait ses impedimenta dans une place de dépôt. Les intendants de l'armée restaient dans cette place et y rassemblaient des grains pour y former un magasin. Les divers ateliers étaient mis en action et fonctionnaient.

Ces ateliers étaient nécessaires; il est évident qu'il fallait entretenir l'armée d'outils de toutes sortes. Les Romains étaient grands remueurs de terre ; en outre, après une bataille, les armes des morts n'étaient pas abandonnées sur le terrain, elles étaient recueillies et envoyées sur la place de dépôt pour être remises en état. Chacune de ces places était une véritable base d'opérations.

En lisant attentivement les commentaires, il est facile de retrouver ces places et on reconnaît que César avait soin d'en établir une pour chacune de ses opérations de guerre.

La première organisée fut Langres, dans le pays des Lingons; la deuxième

fut Agendicum (Sens); elle fut la place de dépôt la plus importante de César et dut être fortement occupée pendant tout le temps que dura la conquête, ainsi que Durocortarum (Reims); les Rémois et les Lingons restèrent fidèles à César lors de la grande révolte des Gaulois sous le commandement de Vercingétorix. Ce sont sans doute les garnisons de ces places qui les maintinrent dans l'alliance romaine; cependant les deux légions restées à Sens pendant la septième campagne n'empêchèrent pas les Senons de se joindre aux Gaulois révoltés.

Le triangle compris entre ces trois places enfermait un territoire fertile en céréales et riche en bestiaux. Chacune des places formait une base d'opérations solide : par Langres contre les Séquanes et les populations de la Haute-Moselle et du Haut-Rhin; par Reims, contre les Nerviens et les Trévires; par Sens, on atteignait les peuples de la basse Seine et de la Loire.

Quand César porte la guerre chez les Morins et en Bretagne, il fait de Samarobrive (Amiens) sa place de dépôt. C'est là qu'il retient les ôtages livrés par les tribus gauloises dont il a accepté la soumission. C'est là qu'il rassemble les vivres et réunit les dépôts des légions. Quand il soumet l'Armorique et s'avance jusqu'à Vannes, c'est Nantes qui est sa place de dépôt; enfin, quand César marche sur Avaricum (Bourges) dont il veut entreprendre le siège, c'est à Nevers (Noviodunum) qu'il organise la place de dépôt qui lui servira de base d'opérations pendant le siège de Bourges et pendant l'expédition contre Gergovie. César dit, en effet, qu'au moment de la révolte des Eduens, il avait à Nevers les chevaux de remonte de l'armée et ses intendants, qui y avaient réuni des vivres et des ressources de tout genre.

La stratégie de César est donc simple et obéit aux mêmes principes qui la régissent encore aujourd'hui.

La base d'opérations principale est évidemment formée par les deux provinces, citérieure et ultérieure, qu'il a obtenues en partage en quittant le consulat.

Son premier soin est de conserver l'alliance de la nation Eduenne qui, au sud, touche à la Province et, au nord, s'enfonce au centre de la Gaule. Il crée immédiatement deux places de dépôt : Langres d'abord et Sens plus tard, car c'est de Langres qu'il se porte sur Besançon (Vesontio), et de là contre Arioviste. Sa ligne de communication avec la Province est simple : c'est la Saône jusqu'à Gray pour Langres, jusqu'à Châlon pour Sens. De Châlon, elle passe par Bibracte (le mont Beuvray), au pied duquel l'Yonne prend sa source, et, par la vallée de cette rivière, atteint Agendicum (Sens).

Il ne paraît pas que César ait jamais eu une garnison à Bibracte, sans doute pour ménager les Eduens; mais il y eut certainement un agent, un résident qui faisait connaître ses intentions au chef de la cité. La ligne de la Saône était

tenue au moyen de deux petites garnisons, l'une à Matisco (Mâcon), et l'autre à Cabillonum (Châlon). Il est probable qu'il y avait également un agent romain à Gray. D'ailleurs César avait grand soin d'entretenir dans chaque cité gauloise un parti dévoué aux Romains. C'était de la bonne politique, et M. Maissiat lui en fait un crime!

Notre auteur ne paraît pas avoir une idée nette de la manière dont marchait une armée romaine. En Gaule, il n'y avait point de routes, il n'y avait que des pistes courant par vaux et par monts, sans s'inquiéter des difficultés du terrain. M. Maissiat s'imagine, il le dit dans « Annibal en Gaule », que l'armée suivait cette piste marchant à la file indienne.

Une armée de 50,000 hommes marchant ainsi aurait eu plus de 80 kilomètres de longueur et aurait formé une masse aussi difficile à commander qu'à mouvoir, incapable de résister à la moindre attaque, soit en queue, soit sur un de ses flancs.

L'armée devait marcher sur un large front et dans une formation telle qu'elle pût passer rapidement, en cas d'attaque, de la formation en colonne à la formation en bataille.

Les légions étant composées de dix cohortes qui se formaient sur deux lignes pour combattre, le front de marche devait être composé, suivant le nombre des légions, de deux, trois ou même cinq cohortes. Chaque cohorte marchant par le flanc est séparée de la voisine par un demi intervalle de déploiement.

Les premières cohortes, précédées de sapeurs, ouvraient la voie, et les autres marchaient sans fatigue dans la trace des premières. Chaque cohorte marchait avec ses bagages.

Les légions s'avançaient ainsi, formant une masse carrée ou rectangulaire apte à faire front dans tous les sens, de quelque côté que vînt l'attaque (1).

La cavalerie, qui éclairait la marche, signalait les defilés où il n'était pas possible de conserver cet ordre. L'habileté consistait alors à s'emparer des débouchés et des hauteurs menaçantes avant de laisser pénétrer l'armée dans le défilé, et c'est seulement quand le débouché était assuré et que les flancs étaient à l'abri de toute insulte, que l'armée s'y engageait comme un long serpent, pour reprendre l'ordre de marche primitif à la sortie du défilé.

C'est pour ne pas avoir observé ces principes que la légion de Sabinus fut massacrée par les Belges.

Dans ces conditions, la marche était assez lente et l'armée romaine ne devait pas faire plus de 25 kilom. par jour. On partait au jour en été, c'est-à-dire vers cinq heures du matin, et l'étape devait être terminée à 3 heures du soir,

(1) Voir livre VIII des Commentaires, § VIII. Végèce, livre III, ch. VI.

afin d'avoir le temps de fortifier le camp avant la nuit. La marche ne devait pas durer plus de 10 heures au maximum dans les plus grands jours de l'été, et on ne peut pas compter une vitesse de marche de plus de 2,500 mètres ou 3 kilom. à l'heure, haltes comprises.

L'habileté tactique de César sur le champ de bataille paraît avoir consisté surtout dans l'art de manier les réserves, et c'est encore aujourd'hui tout l'art de la guerre. Ainsi, pendant la bataille contre les Helvètes, on le voit engager successivement sa 2e puis sa 3e ligne pour faire face à de nouveaux assaillants. L'exemple est saisissant dans la lutte de César contre Vercingétorix.

Dans tous les combats de cavalerie que lui livre le héros gaulois, César a soin de garder en réserve le contingent germain qui servait sous ses ordres, et il le lance à propos quand il voit toute la cavalerie de Vercingétorix engagée contre la sienne.

La charge des cavaliers germains lui assure chaque fois la victoire.

M. J. Maissiat paraît n'avoir rien compris à la poliorcétique des Romains. Il s'efforce de démontrer qu'ils creusaient des tranchées et il assure même que Vauban n'a fait que les copier dans son livre sur *l'attaque et la défense des places.* Enfin, en dépit de Végèce lui-même, il veut que les *vignes* soient des tranchées.

Il ne faut jamais avoir vu une vigne en Italie pour ne pas comprendre par quelle association d'idées la vigne est devenue un engin de guerre pour l'attaque des places.

En Italie, la vigne court sur des portiques artificiels, quand ils sont formés de pieux fichés en terre et reliés entre eux par des traverses, ou naturels, quand elle grimpe le long d'une rangée d'arbres et jette ses pampres d'un arbre à l'autre. Dans les deux cas, la vigne forme ainsi un couloir au-dessus du sol, sur lequel les feuilles juxtaposées forment un toit impénétrable aux rayons du soleil.

Le général romain, qui se promenait sous sa vigne, parfaitement à l'abri des rayons du soleil, s'est dit, par une association naturelle d'idées, qu'il pourrait approcher du rempart malgré les traits et les projectiles de l'ennemi, s'il disposait d'un couloir pareil à sa vigne, dans lequel les feuilles de l'arbrisseau qui l'abritaient du soleil seraient remplacées par de solides madriers.

Les traits, les flèches, les pierres des frondes ne portaient pas au-delà de 100 ou 150 mètres du rempart.

Les Romains commençaient donc la construction de la vigne à 200 mètres environ du mur de place. On dressait d'abord deux portiques qu'on reliait entre eux par des traverses sur lesquelles on plaçait des madriers, des claies et tous matériaux formant abri. Le couloir était fermé du côté de l'ennemi par un mantelet qu'on poussait devant soi à mesure qu'on dressait un portique à la

suite de ceux déjà en place, comme on mit plus tard le gabion farci en tête de sape.

Si on craignait les coups de flanc, on fermait avec des planches ou des claies le côté exposé à l'ennemi. La vigne était le moyen d'approche par excellence pour tous les travaux d'un siège. Sans les vignes, il eût été impossible de construire ce que M. Maissiat appelle la jetée (agger) et qui n'était autre qu'un plan incliné qu'on conduisait jusqu'au niveau du rempart.

La jetée, ou mieux, le plan incliné était construit entre deux vignes, au moyen desquelles on amenait et on montait les matériaux nécessaires. Les vignes étaient installées à côté et sur le plan incliné et progressaient en même temps que lui.

C'est au moyen des vignes qu'on installait près du rempart des machines propres à lancer des traits ou des pierres, balistes, catapultes, etc. Pour les attaques de vive force, on faisait arriver 3, 4, 5 ou 6 vignes jusqu'au pied du rempart et, par chaque vigne, débouchait une colonne pour donner l'assaut, ou bien, grâce aux vignes, les mineurs s'attachaient au pied de la muraille et en préparaient la ruine.

On ne s'explique donc pas que M. Maissiat s'efforce de nous démontrer, malgré Végèce, que les vignes étaient des tranchées et les portiques des places d'armes de tranchées.

Quand le canon remplaça la baliste, la vigne ne pouvant résister au boulet s'enfonça en terre et devint la tranchée ; mais, jusque-là, elle resta au-dessus du sol comme la vigne elle-même qui lui avait servi de modèle.

De toutes les campagnes de César, deux surtout ont donné lieu à des controverses, la première et la septième.

On n'est pas d'accord sur le chemin qu'a suivi César pour traverser les Alpes et revenir en Gaule avec les légions levées en Italie pour s'opposer à l'invasion des Helvètes.

César dit simplement qu'il a suivi, à travers les Alpes, le chemin le plus court pour rentrer en Gaule, et qu'il a dû combattre les Centrons, les Graïocèles et les Caturiges pour s'ouvrir un passage.

La plupart des commentateurs font alors passer César par le col du Mont-Genèvre, Briançon, Grenoble et le conduisent à Lyon, où il passe le Rhône et remonte la Saône pour atteindre les Helvètes.

Jacques Maissiat, par une savante discussion, dans laquelle il passe en revue tous les auteurs grecs ou latins qui ont écrit sur la guerre des Gaules et sur la géographie de ces contrées, fixe l'emplacement de ces tribus montagnardes et il démontre qu'elles occupaient la vallée d'Aoste et les cols du grand et du petit Saint-Bernard. César aurait donc passé le petit Saint-Bernard et non pas le col du Mont-Genèvre ; en outre, au lieu de le conduire à

Lyon, Jacques Maissiat le mène à Bellegarde avec les cinq légions qu'il a levées dans la Gaule citérieure.

Les motifs invoqués à l'appui de cette thèse nous paraissent excellents, car ils sont essentiellement militaires. En effet, dès que César apprend que les Helvètes se réunissent pour franchir le Rhône et pénétrer dans la Province, il rassemble la légion qui y tenait garnison ; il l'augmente par de rapides levées faites autour de lui. Il court à Genève, dont il rompt le pont ; ensuite, il s'établit sur la rive gauche du Rhône, depuis le confluent de l'Arve jusqu'au pas de l'Ecluse, élève des retranchements le long du fleuve pour en interdire le passage et, repoussant avec succès toutes les tentatives des Helvètes pour passer le Rhône, il les oblige à renoncer à leur dessein d'entrer en Gaule par la Province. Alors, ils demandent aux Sequanes l'autorisation de traverser leur territoire pour aller ensuite chez les Eduens qui veulent bien les accueillir.

Ici, le texte de César est très explicite, les Helvètes obtiennent des Sequanes l'autorisation de traverser leur territoire sur lequel ils promettent de ne commettre aucun dégât.

Or, le territoire des Sequanes touchait le Rhône, à peine, par la Valserine, et ne comprenait pas le massif actuel du Bugey, ni les gorges de l'Albarine. Il nous paraît impossible que les Helvètes aient descendu la rive droite du Rhône jusqu'à Culoz, pour s'engager de là dans le défilé de Virieu et de Saint-Rambert. Ils en auraient été empêchés par les Romains, qui les auraient suivis sur la rive gauche et qui, d'ailleurs, ne se seraient pas fait faute, par la Perte du Rhône et par la Planche d'Arlod, de se jeter dans le flanc de cette immense colonne et d'y porter le désordre.

Au point de vue militaire, il est impossible que les Helvètes aient pu défiler, le long du Rhône, jusqu'à Culoz sous l'œil des Romains. Tandis qu'au contraire, il est parfaitement admissible que les Helvètes, ne pouvant passer le Rhône, se soient frayés un chemin à travers le Grand-Credo, entre Collonges et l'Ecluse, ce qui est très praticable. Ils sont alors tombés dans la vallée de la Valserine sur Lancrans et Confort. Là, ils commençaient à se trouver sur le territoire des Sequanes ou de tribus soumises aux Sequanes. Devant eux s'ouvrait, dans l'ouest, la route de la Gaule par la vallée de la Semine, le lac de Silan et le lac de Nantua.

Il est clair que César, les voyant s'acheminer dans cette direction Nord-Nord-Ouest, a pu juger qu'il aurait le temps d'aller chercher des renforts dans la Gaule cisalpine. Si les Helvètes avaient voulu descendre le Rhône, il serait resté pour les attaquer pendant cette longue marche de flanc, et il en aurait eu bon marché, même avec le peu de troupes dont il disposait alors.

Ce danger d'attaques de flanc continuelles, pendant qu'ils auraient défilé le

long du Rhône, ne pouvait davantage échapper aux chefs des Helvètes. Ils ont donc tracé un chemin dans le Credo et se sont dirigés sur Nantua avec l'assentiment des Sequanes.

Au débouché des montagnes, les Helvètes tombaient dans les plaines de la Bresse, habitées par les Ambares et par les Ambivareti, tribus alliées aux Eduens et, par conséquent, ennemies des Sequanes, ce qui explique que ceux-ci avaient pu accorder facilement aux Helvètes le passage à travers les montagnes, car, de fait, leur territoire était à peine effleuré par l'invasion.

La Province n'étant plus menacée, César juge qu'il a le temps d'aller chercher des renforts en Italie. Il s'y rend et revient par « le chemin le plus court ». Au point de vue militaire, le chemin le plus court est évidemment celui qui doit le ramener auprès de Labiénus. César amenant des renforts, doit évidemment les diriger sur le point déjà occupé par son armée.

Il est clair que, pendant l'absence de César, Labiénus n'a pas bougé de place. Il est resté à Bellegarde, surveillant le cours du Rhône et observant les mouvements des Helvètes, trop faible pour les suivre, mais prêt à s'opposer à leurs tentatives s'ils revenaient sur le Rhône et sur la Province. César amenant des renforts, doit évidemment les conduire à Labiénus, c'est absolument militaire, d'autant plus qu'il sait parfaitement que Lyon n'est pas menacé par les Helvètes puisqu'ils se dirigent vers le pays des Eduens.

La difficulté de réunir Labiénus à César, si celui-ci se rend à Lyon, n'a pas échappé aux commentateurs, et l'auteur de la vie de Jules César avoue qu'il ne peut expliquer pourquoi César n'indique pas comment il a fait sa jonction avec Labiénus. César n'avait pas besoin de le dire, puisqu'il rejoignait Labiénus avec les cinq légions qu'il avait levées en Italie.

M. Maissiat, à l'appui de cette thèse, traduit très habilement la phrase des Commentaires où les Allobroges se plaignent à César des déprédations des Helvètes.

Les Allobroges sont groupés autour de César, et ils lui montrent sur le terrain (*demonstrant sibi præter agri solum nihil esse reliqui*) que, de leurs possessions au-delà du Rhône, il ne reste rien que le sol. Or, ces possessions ne pouvaient être qu'autour de Bellegarde, car c'est là seulement, depuis le Pont de Grésin (gué) jusqu'à la Planche d'Arlod, que les Allobroges pouvaient aisément et en tout temps passer d'une rive sur l'autre.

César est donc à Bellegarde avec les cinq légions de nouvelle levée et les troupes de Labiénus. La légion comprenait 6,000 hommes de pied et 700 cavaliers environ. César se trouvait donc à la tête d'au moins 40,000 légionnaires et 4,000 cavaliers. Avec ces forces, de l'habileté et de la prudence, il pouvait espérer vaincre les Helvètes. Car il ne faut pas perdre de vue que l'émigration des Helvètes comprenait 92,000 combattants et une population totale de

368,000 individus; en outre, les Romains les considéraient comme très redoutables, car ils avaient fait passer sous le joug l'armée de Lucius Crassus, affront qui n'avait pas encore été vengé.

Ce n'est donc pas sans appréhension que les légions de César vont se mesurer avec les Helvètes; le proconsul le sait, aussi cherche-t-il d'abord des succès faciles pour enhardir ses soldats et les aguerrir.

Or, quel meilleur moyen de trouver ces succès que de se mettre à la suite des Helvètes. Marchant dans leurs traces, on enlèvera facilement les retardataires, les traînards, et on trouvera certainement l'occasion de tailler en pièces tout ou partie de leur arrière-garde. En outre, restant sur leurs talons, ne les perdant pas de vue, on pourra les surprendre dans une situation difficile et déjà certainement César entrevoit le passage de la Saône, où il pourra attaquer la queue de leur armée, tandis que la tête, ayant déjà passé la rivière, ne pourra lui être d'aucun secours.

Ces considérations militaires devaient entraîner César à se mettre immédiatement à la poursuite des Helvètes par le chemin qu'ils avaient suivi, et non pas à se rendre à Lyon.

César enfile donc la vallée de la Valserine et le défilé de Nantua à la suite des Helvètes, et il débouche dans les plaines de la Bresse.

Mais, avant de quitter la montagne, il doit s'arrêter : il faut qu'il se renseigne et qu'il étudie son terrain. Il ne peut songer à attaquer les Helvètes dans la plaine, sa petite armée s'engloutirait dans leur masse. L'occasion prévue, le passage de la Saône, est à peine commencé par l'ennemi, qui ne mit pas moins de vingt jours à la franchir.

César s'arrête donc au débouché des montagnes; il établit son camp dans une position à peu près inexpugnable et, comme dit très justement M. Maissiat, afin que la postérité n'en ignore, il laisse sa signature sur le terrain.

Nous trouvons en effet, à ce débouché des montagnes, la petite ville de *Ceyzériat* , dominée par le Mont *July*, et à côté, complétant la position, la roche de *Cuiron* (Curion).

N'est-ce pas là vraiment la signature de César ? Quand le général romain sait que les Helvètes ont vidé la plaine et sont réunis au bord de la Saône, qu'ils commencent à passer, il se rapproche d'eux et porte son camp à Saint-Denis-le-*Ceyzériat*, autre signature de César, excellente position couverte par les marais de la Veyle.

C'est de là qu'il part, à la troisième veille, avec trois légions, pour attaquer les Tigurins qui restaient encore à passer. Il les surprend dans le désordre du passage et les taille en pièces.

De Bellegarde à Ceyzériat, il n'y a pas plus de quatre étapes par Châtillon-de-Michaille, le lac de Silan et Nantua. César pouvait donc tirer facilement

des vivres des Allobroges et sa ligne de communication devait être fortement établie par Bellegarde et Silan. De tout temps, le passage à la Perte du Rhône en face de Bellegarde, s'est appelé le Pont de *Lucey*, qui rappelle le nom de Lucius César, frère du proconsul. La tour de Silan (Silanus, nom romain) commandait le passage du lac de ce nom sur l'emplacement d'un ancien castrum.

On comprend aisément que, pour plus de sécurité, César ait confié à son frère la garde de sa ligne de communications.

Toutes ces considérations sont très militaires ; car, de cette manière, César n'a pas perdu un seul instant le contact avec l'ennemi, tandis que, passant par Lyon, il restait trois mois sans savoir où étaient les Helvètes. Enfin, sa trace est restée pour ainsi dire écrite sur le terrain, Pont de Lucey, Tour de Silan, Ceyzériat, Mont-July, Roche de Cuiron, et enfin Saint-Denis-le-Ceyzériat.

L'itinéraire qui vient d'être indiqué, attribué aux Helvètes, est très contesté. Maissiat lui-même n'ose pas l'affirmer. Il pense que des bandes ont pu passer par Nantua, mais il croit que le plus grand nombre a remonté la vallée de la Valserine et a pu passer par Saint-Claude pour descendre dans la plaine, vers Lons-le-Saulnier.

Nous ne craignons pas d'être plus affirmatif que Maissiat et de dire que a masse des Helvètes a dû passer par Nantua, La Cluze et Brion.

Jusqu'à Nantua, la voie est naturellement ouverte et le terrain ne présente pas de difficulté sérieuse. La route de Nantua à La Cluze, sur la rive droite du lac, a dû exister de toute antiquité, car elle était très facile à tracer. Actuellement, la route est constamment en terrain horizontal, sans qu'on ait été obligé d'entailler le pied de la montagne. On a fait un simple perré pour endiguer le lac; ensuite on a pris quelque terre de la montagne pour remblayer et construire la chaussée actuelle. Mais le lac n'ayant nulle profondeur le long de ce perré, l'eau même l'atteignant à peine dans certaines parties, on peut en conclure qu'aux temps préhistoriques le lac formait au pied du Don une zone marécageuse facile à traverser, en se tenant au pied de la montagne.

C'est là que devait se trouver la piste gauloise élargie par le passage des Helvètes. En effet; cette masse d'hommes, avec les chariots qu'ils traînaient avec eux, faisait de la moindre piste gauloise une large route que les légions ont pu suivre sans difficulté.

La vallée de l'Ain est trop rapprochée de celle de l'Ognin et les montagnes qui les séparent ne sont ni assez hautes, ni assez abruptes, pour que les habitants de la plaine de Brion n'aient pas tracé un chemin suivant à peu près la route actuelle de Brion à Serrières, ou par Napt, Bolozon et le bord de l'Ain, et de là à Bohas sur le Suran.

De Brion, deux autres voies faciles étaient encore ouvertes aux Helvètes

pour descendre dans la plaine de la Bresse. La première est celle qui passe par Izernore, Thoirette et Arnans pour venir déboucher à Jasseron, au col *de France*. Le passage de Mataflon et de Thoirette a dû être pratiqué de toute antiquité, l'Ain et l'Ognin n'étant séparés en cet endroit que par une montagne peu élevée et très accessible.

La troisième voie ouverte aux Helvètes est celle qui passe par la Combe de Cerdon pour aboutir à Poncin et Pont-d'Ain. Ces trois voies ont pu être suivies simultanément, mais il est à présumer qu'une seule, la voie centrale, aura été améliorée pour livrer passage aux chariots, et c'est celle-là qu'aura suivie César; d'ailleurs, en s'établissant à Ceyzériat, il se trouvait au centre de ces débouchés. Si les Helvètes s'étaient portés vers le Nord, soit du côté de Dortan par la Combe d'Apremont, soit du côté de Saint-Claude par la Valserine, la montagne aurait présenté de plus grandes difficultés, car elle s'élève et s'élargit entre Saint-Claude et Lons-le-Saunier.

Le point de passage choisi par les Helvètes pour franchir la Saône était sans doute l'Anse de Saint-Bernard, au confluent de la petite rivière de Formans, car les eaux sont moins profondes et on trouve souvent des gués un peu en amont des coudes formés par les rivières. Enfin, la bataille contre les Helvètes a dû se livrer sur les bords du Formans, près de son confluent. Là, il semble qu'il n'y ait point d'erreur possible, la terre livre son secret. A côté des squelettes gaulois, que les fouilles ont fait découvrir, on trouve les cendres des légionnaires tués pendant la bataille.

Les écrivains qui ont fait venir César à Lyon avec les légions qu'il ramenait d'Italie supposent qu'il avait son camp à Sathonay, à 18 kilomètres du Formans.

Quittant son camp à la troisième veille (minuit), il a dû mettre cinq heures, ou un peu plus, pour franchir les 18 kilomètres qui le séparaient des Helvètes, et il les aurait attaqués vers six heures du matin.

Jacques Maissiat fait partir César de Saint-Denis-le-Ceyzériat, qui est à 40 kilomètres du Formans. Pour franchir cette distance, il faut douze à quatorze heures, parce qu'une grand'halte de deux ou trois heures est nécessaire pour faire reposer les hommes avant de combattre.

La bataille aurait donc été engagée vers deux heures après midi. César partant de Saint-Denis à minuit, passant par Neuville-sur-Renom, Châtillon-sur-Chalaronne, Saint-Trivier-sur-Moignans, serait arrivé près de Gibeins vers onze heures du matin, à cinq ou six kilomètres du point de passage sur la Saône choisi par les Helvètes. Près de Cibeins, il arrêta les légions, les fit reposer pendant trois heures, employant ce temps à reconnaître la position de l'ennemi. Il avait sans doute dissimulé ses troupes dans la vallée du Formans, qui est assez encaissée depuis Cibeins jusqu'à la Saône; d'ailleurs, les Hel-

vètes, tout occupés de leur passage qui touchait à sa fin, devaient peu ou point se garder.

Il semble, du reste, que les Helvètes ne prenaient pas cette précaution, car César manqua un peu plus tard de les surprendre dans leur camp, et il eût réussi sans l'erreur de Considius, son général de cavalerie.

Après les trois heures de repos, malgré les 40 kilomètres qu'ils avaient parcourus, les légionnaires étaient en état de combattre. Ils ne portaient que leurs armes et quelques vivres, ayant laissé au camp les pieux et l'outil de pionnier que chaque soldat romain portait pendant les marches; ils étaient donc comme nos soldats quand ils marchent sans sacs.

L'hypothèse de J. Maissiat est donc parfaitement admissible, d'autant qu'il nous semble que César, qui se mesurait pour la première fois avec les Helvètes, ne devait pas chercher à engager le combat de bonne heure, afin d'avoir la nuit pour l'interrompre et se retirer s'il prenait une tournure défavorable.

De trois heures à huit heures du soir, il avait le temps de détruire les Helvètes si le succès se dessinait rapidement, sinon, il se dérobait à la faveur de la nuit. Tandis que, commençant l'attaque à six ou sept heures du matin, ayant devant soi treize ou quatorze heures de jour, il fallait vaincre ou périr.

Ces considérations nous font penser que, si César avait eu son camp à Sathonay, il ne l'aurait pas quitté à minuit, mais seulement à six ou sept heures du matin ; c'était assez tôt. S'il est est parti à minuit, c'est qu'il n'était pas à Sathonay et qu'il avait une longue étape à faire, d'où possibilité et probabilité de l'hypothèse de Jacques Maissiat.

On dira qu'il est arrivé à six heures du matin pour surprendre l'ennemi; mais, à cette heure-là, il fait grand jour en été, et c'est précisément le moment où, dans les armées qui se gardent, les avant-postes sont en mouvement pour les reconnaissances du matin. Mais, dans les armées qui ne se gardent pas, comme l'était celle des Helvètes, les surprises sont possibles à toutes les heures de la journée.

Nous admettons donc avec J. Maissiat que César est venu de Saint-Denis-le-Ceyzériat.

Après la défaite des Helvètes, qui tomba sur la nation des Tigurins, César jette un pont sur la Saône et prend naturellement Lyon pour base d'opérations, ayant la rivière pour ligne de communication. Ensuite, continuant la même tactique que précédemment, il suit pas à pas les Helvètes, sans se hâter, poussant leur arrière-garde, faisant enlever leurs traînards par sa cavalerie et cherchant une occasion de les attaquer. Il croit l'avoir trouvée ; il les enveloppe pendant la nuit par une habile manœuvre et va les surprendre dans leur camp qui n'était pas gardé, car il put arriver à quinze cents pas de leur camp sans que son approche fut signalée, mais l'opération manque par la sottise du général

de cavalerie Considius qui, dans les brumes du matin, prend Labiénus pour l'ennemi. Tout en étant parfaitement d'accord avec M. Maissiat sur cette première partie de la campagne de César contre les Helvètes, nous ne pouvons nous empêcher de faire une observation qui n'a pas dû échapper à notre auteur, et cependant qu'il a passée sous silence.

M. Maissiat prétend et démontre que l'oppidum d'Alesia ou Alexia, qui fut le tombeau de la dernière résistance des Gaulois réunis sous l'autorité de Vercingétorix, occupait le plateau sur lequel s'élève aujourd'hui la petite ville d'Izernore. L'oppidum, fermé au sud et à l'ouest par le cours de l'Ognin, s'étendait depuis le point où l'on voit aujourd'hui Saint-Germain-de-Béard jusqu'au village de Condamine, au nord d'Izernore.

Dans ce cas, au débouché du défilé de Nantua, les flots de l'invasion helvète sont venus battre le pied des remparts de l'oppidum, et César, marchant à leur suite, n'a pu passer qu'avec la permission des Mandubiens.

Nous voulons croire que les Mandubiens ont regardé passer sans rien dire, du haut de leurs murs, les Helvètes et César; mais ce dernier était trop habile et trop prudent pour laisser sur ses derrières une place forte qui aurait menacé sa ligne de communication.

Il faut donc qu'Alesia ait ouvert ses portes à César, ou bien que cette place, n'étant pas encore fortifiée, n'ait offert aucune résistance et présenté aucun danger.

Néanmoins, il paraît extraordinaire que César, passant devant Alesia avec les légions, n'en dise pas un mot et ne fasse pas la moindre allusion aux événements qui s'y passeront six ans plus tard, pendant la 7e campagne. Il devait être, cependant, bien tentant pour l'historien de montrer combien les secrets du destin sont impénétrables, puisque l'armée romaine passait sans s'en douter sur le terrain où elle devait subir les plus rudes épreuves de cette guerre.

M. Maissiat a, pour ainsi dire, répondu d'avance à l'objection, en disant que les Commentaires de César, écrits après la guerre des Gaules et pour exalter sa gloire et celle des légions au moment où il allait commencer la guerre civile, n'ont pas été des récits sincères, mais arrangés pour les besoins de sa cause, comme, par exemple, le récit de la bataille de Marengo, écrit par Berthier sur l'ordre de Napoléon et retouché trois et quatre fois par l'Empereur.

Ce serait donc exprès et par calcul que César aurait laissé dans le doute l'emplacement d'Alesia. Il ne cite qu'une fois le nom des Mandubiens, dont c'était l'oppidum, et sans le rapprocher d'aucun autre nom de peuple, qui pourrait aider à le fixer sur la carte des Gaules. On a placé les Mandubiens à côté d'Alise-Sainte-Reine parce qu'on a mis Alesia sur le mont Auxois : il n'y a pas d'autre motif.

Pour nous, nous ne voyons pas bien le but qu'aurait poursuivi César en cachant ou en atténuant certains faits de ses campagnes. Il nous paraît, au contraire, très véridique, car il raconte aussi bien les défaites que les succès.

Au moment de commencer la guerre civile, César a voulu donner à chacun de ses soldats un petit livre qui, en retracant les hauts faits de la guerre des Gaules, leur parlât constamment de leur gloire et de la sienne. C'était comme un lien moral qui devait les unir davantage à leur général. Pour que le légionnaire put conserver ce petit livre, il fallait qu'il n'eut que quelques pages, d'où nécessité pour César de condenser son récit et de ne dire que les choses indispensables, ne se doutant pas probablement que cette concision même ferait l'admiration de ses contemporains et de la postérité.

S'adressant à des hommes qui n'avaient aucune notion de géographie, César n'éprouva pas le besoin de fixer davantage les localités ; en outre, s'adressant aux acteurs du drame, il lui suffisait d'un mot pour fixer les faits qu'il voulait rappeler à leur esprit.

En dehors de César et de quelques-uns de ses lieutenants, la carte des Gaules étant parfaitement inconnue de tous, les légionnaires savaient tout au plus les noms des grands cours d'eau, comme la Seine, la Loire, le Rhône et la Saône, et les principales villes où ils avaient séjourné. César est donc très sobre de noms de lieux qui n'auraient absolument rien dit à l'esprit de ses soldats : les faits seuls les intéressaient.

Il n'y a donc chez César, dans la rédaction des Commentaires, d'autre parti pris que celui de ne dire absolument que ce qui est indispensable pour que son récit puisse tenir dans un très petit cahier, facile à emporter par le soldat.

Le manuscrit des Commentaires a peut-être été copié à 50.000 emplaires, et c'est grâce à cette profusion qu'il est parvenu jusqu'à nous ; tandis que les autres œuvres de César, écrites seulement pour les lettrés et, par suite, à un petit nombre d'exemplaires, sont aujourd'hui perdues.

Nous ne suivrons pas plus loin César dans sa première campagne, et cette digression sur Alesia va nous permettre d'aborder immédiatement la septième campagne, qui a donné lieu à tant de controverses.

(*A suivre.*)

GÉNÉRAL SENAULT.

LAS RANTÈLOS

Uno iragnado a fach sas telos arroundidos
Al guin de la paret qu'esclairo lou soulel,
E de soun trauc escur, las patos en pedel,
Grelho dins lour voulun las mouscos estourdidos.

Agachas-los vira, las alos espandidos !
Coumo lou parpalhol se va crama 'l calel,
As enganaires fièls van acrouca l'artel...
Aro, vouldrioun fuji, pauros afalourdidos !

La rantèlairo filo uno estrecho prisou
Ount mouriran d'un gloup de sa traito pouisou.
Dins nostro vido, atal vesem, coumo d'estèlos,

Las blancos Illusiéus al trelus qu'enlusis ;
Aimam, ensourcilhats, caduno que lusis...
Entintainats que sem ! — soun pas que de rantèlos !

Antounin Perbosc.

LES TOILES D'ARAIGNÉE

Une araignée a fait ses toiles arrondies au coin de la muraille éclairé par le soleil, et de son trou sombre, les pattes étalées comme un dévidoir, elle guette dans leur vol errant les mouches étourdies.

Regardez-les aller et venir, les ailes étendues ! Comme le papillon va se brûler à la lampe, aux fils perfides elles vont accrocher l'orteil... Maintenant, elles voudraient fuir, pauvres folles !

La fileuse tisse une étroite prison où elles mourront d'une goutte de son traître venin. Dans notre vie, ainsi nous voyons, telles que des étoiles,

Les blanches Illusions dont l'éclat nous éblouit; nous aimons, ensorcelés, chacune d'elles qui luit... Fous que nous sommes ! — ce ne sont que des toiles d'araignée !

A. P.

LA CIGALO DE LA LIBERTAT

Al Lauragués Prousper L'Estiéu.

Al mèch del Lauragués flourit e graniboul,
En negro galgo d'Oc, se mastabo un Piboul,
Tant naut que soun cimèl traucabo la niboul.

P'r ensegna la fiertat al pople, s'alertabo;
La sabo dins sous rams, verturouso, mountabo;
Uno bravo Cigalo ambe vams i cantabo.

Cantabo lou soulel qu'es per elo adourat,
Lou Mèjoun valerous, lou campestre sacrat
Del sang lengodoucian per Mountfort abeurat,

Reviscoulabo al cor des omes debrembaires
Lous azirs endourmits, e dounabo as raivaires
Lou mascle afogoment que fa lous grands troubaires.

E lous vincuts de la Crousado, lous Faidits,
Revelhats pes ressous dins l'azur espandits,
Cresiéu des *trobadors* ausi lous cants ardits.

Lou Piboul es toumbat, catant sègos e rosos,
Pes camps ount lous martirs erouïcs an lours crosos
Pourpourados en jun per las roujos camrosos.

Coumo un issam migraire, al founs des cèls trebouls
L'auselũm s'escampilho am'de clams plantibouls;
Lou dol mounto de las serros à las nibouls.

Lou Piboul es toumbat, mès, p'r acò, nou se calo
La cantairo qu'un rai de l'Astre-Diéus regalo,
E toutjoun, Libertat, cantara ta Cigalo!

A. Perbosc.

12 de mai 1892.

LA CIGALE DE LA LIBERTÉ [1]

Au Lauraguais Prosper L'Eté.

Au milieu du Lauraguais fleuri et plantureux, en noire glèbe d'Oc, s'élevait un Peuplier, si haut que sa cime trouait la nue.

Pour enseigner au peuple la fierté, il se dressait superbement ; une sève puissante et généreuse montait dans ses branches; une vaillante cigale avec ardeur y chantait.

Elle chantait le soleil par elle adoré, le Midi valeureux, le *champêtre* sacré, de sang languedocien abreuvé par Montfort.

Au cœur des hommes oublieurs elle faisait revivre les haines endormies, et donnait aux rêveurs le mâle enthousiasme qui fait les grands poètes.

Et les vaincus de la Croisade, les *faidits*, réveillés par les échos dans l'azur épandus, croyaient des *trobadors* ouïr les chants hardis.

Le Peuplier est tombé, couvrant moissons et roses, à travers les champs où les héroïques martyrs ont leurs tombes empourprées en juin par les rouges coquelicots.

Comme un essaim errant, au fond des cieux troubles les oiseaux s'envolent avec des clameurs plaintives ; le deuil monte des sierras aux nuages.

Le Peuplier est tombé, mais elle ne se tait pas, la chanteuse que régale un rayon de l'Astre-Dieu, — et toujours, ô Liberté, chantera ta Cigale !

A. P.

(1) La Cigale est l'emblème des majoraux du Félibrige. Lors de sa constitution, chacune des 50 *cigales* a reçu du Consistoire un qualificatif transmissible avec elle. *La Cigale de la Liberté,* attribuée à Fourès, est échue à son successeur M. Antonin Perbosc.

L'ASE

Per rastoul, grezo o caminol,
Lou pèd sigur, quilhen l'aurelho,
Tiro la carreto o la relho.
Fort coumo un rouire carcinol,

Es lèste coumo un esquirol,
Valent, doumège coumo uno ouelho.
Lou pal l'acivado e l'estrelho.
« U, fegnant ! » — Mestiè de ca fol !

Golhe de trucs, cambo engarrado,
Viel, tort, agut, cauquo serado
Toumbarà sans buf, èls dubèrts ;

L'ome prendra sa pèl gnafrado,
I tirarà lous quatre fèrs
E l'reboundra per uno arado.

A. Perbosc.

L'ANE

A travers éteule, lande ou sentier, le pied solide, dressant l'oreille, il traîne la charrette ou le soc. Robuste comme un rouvre quercynois,

Il est agile comme un écureuil, vaillant, doux comme une brebis. Le bâton est son avoine et son étrille. « Hue ! fainéant ! » Métier de chien fou !

Meurtri de coups, jambe raidie, — vieux, éclopé, épuisé, quelque vesprée il tombera sans souffle, les yeux ouverts ;

L'homme prendra sa peau balafrée, lui tirera les quatre fers et l'enterrera dans une arée.

A. P.

LE DERNIER TROUBAIRE

EUGÈNE SEYMARD

Une physionomie singulièrement caractérisée vient de disparaître, celle du bon, du spirituel Eugène Seymard. Elle mérite un salut sympathique et, mieux que cela, une étude.

Gaut mort, la vieille école provençale antérieure au Félibrige ne comptait plus qu'un trio vénérable de survivants : Seymard, Crousillat et Marius Bourrelly. Mais ces deux-ci, troubaires de la dernière heure et félibres de la première minute, ne firent que traverser un instant le *Bouil-Abaisso*, et ne sauraient être raisonnablement classés parmi l'ancienne pléïade. Seymard en demeurait, à vrai dire, le représentant unique. Nonagénaire, mais toujours pétillant et vert, il a maintenu jusqu'au bout la tradition d'il y a soixante ans. La pelletée suprême jetée, le 21 février 1892, sur ses restes, a, du même coup, inhumé à toujours cette phalange d'aimables récalcitrants qui, durant un grand quart de siècle, protestèrent contre Font-Ségugne.

Incontestée désormais dans sa victoire, l'idée nouvelle doit aux vaincus et aux disparus une généreuse justice.

Les troubaires eurent torts et qualités. Les torts leur venaient de leurs devanciers, les qualités leur furent propres. Ils avaient reçu en héritage une langue officiellement proscrite depuis trois siècles, et que l'infiltration du français dénaturait de jour en jour. Depuis le moyen-âge, aucun grammairien n'en avait codifié les règles. Les écrivains peu nombreux qui, de La Bellaudière à Diouloufet, rimèrent en provençal, avaient inconsciemment appliqué à la langue d'oc l'orthographe et parfois la syntaxe d'*oil*. Les quelques dictionnaires qui précédèrent celui d'Honnorat, loin de redresser cette erreur, s'en firent les complices et la propagèrent. Si bien que notre malheureux idiome était attaqué à la fois dans son essence par le gallicisme, et dans son revêtement par les habitudes graphiques venues de Paris. Pour réagir contre cette double altération, déjà invétérée, il aurait fallu un homme de génie, et Désanat, dénué de culture autant que de sens artistique, ne fut qu'un homme de bon vouloir. Il accepta langue et orthographe telles quelles. Les plumes qu'il groupa autour de la sienne étaient, à quelques exceptions près, des plumes villageoises, inaptes à se hausser au-delà de la chronique de leur quartier ou de la satire de la rue. Le sentiment provençal, la perspective d'une réno-

vation littéraire de la patrie et du parler des toubadours, étaient à cent lieues de leur cerveau.

Toutefois, ils eurent deux grands mérites : celui de se grouper d'abord, chose qui ne s'était jamais vue en Provence, même au grand cycle médiéval, puis de préparer, par le réveil du patriotisme de clocher, la grande renaissance provinciale.

Il faut bien se dire que, depuis le 4 août, l'abdication des autonomies régionales avait produit en France un état moral comme on en rencontre peu dans l'histoire. Les provinces, obéissant à une impulsion enthousiaste plus que réfléchie, s'étaient fondues dans une unité puissante, afin de pouvoir lutter avec avantage contre l'absolutisme de Versailles. La « nation » devint ainsi, à l'égal du roi, un facteur gouvernemental. Bientôt, les guerres de la République et de l'Empire rendirent plus indispensable encore cet oubli de tout particularisme, cette étroite solidarité française, pour la défense de la frontière commune. On négligea, pendant vingt-cinq ans, tous les intérêts locaux, toutes les traditions, pour ne songer qu'au suprême intérêt de la France.

Mais, la paix venue, la liberté intérieure à jamais assurée, l'unitarisme devenait un danger prochain ; il mettait aux mains des gouvernants, aux mains peut-être de quelque émeute parisienne, tout ce colossal ensemble de départements, de villes et de citoyens. Le pays n'était plus menacé, l'indépendance civique l'était. Il fallait, sous peine de voir la province, la commune, l'initiative individuelle étranglées par l'Etat, rendre au patriotisme son vrai caractère. Au lieu de se limiter au culte de la patrie politique, il devait revenir à son point de départ, la patrie tangible, pour s'irradier du hameau natal à la province maternelle, et de là à la grande France. Un mouvement inconscient, et qu'on ne s'est expliqué que plus tard, se fit, en ce sens, sur tous les points du territoire. Des sociétés, des journaux furent fondés de toutes parts, qui galvanisèrent l'esprit local endormi depuis un quart de siècle.

C'est ici que nous rencontrons et que nous devons saluer avec respect le groupe obscur des Troubaires, instrument, lui aussi, de ce renouveau latent. Désanat et ses élèves, en consacrant leurs vers à des récits de village, à des polémiques municipales, ravivèrent chez nous le culte du vieux sol ; et ce culte, si étriqué qu'il fut à l'origine, devait un jour, grâce à l'élan qu'ils avaient donné, s'élargir jusqu'à devenir le religieux amour de la race.

Lorsqu'on jette aujourd'hui, sans préjugé ni passion, un coup d'œil d'ensemble sur ces cinquante dernières années, il faudrait être bien dénué d'équité, pour ne pas reconnaître que les Troubaires furent les ancêtres *nécessaires* des Félibres. Le *Bouil-Abaisso* de Désanat prépara le personnel des *Prouvençalo* de Roumanille, et sans les deux congrès que Gaut convoqua à Arles et à Aix en 1852 et 1853, on n'aurait vu éclore ni le Félibrige en 1854 ni l'*Armana*

prouvençau l'année suivante (1). Tout, dans l'histoire littéraire aussi bien que dans l'histoire politique, se lie et se tient, et il n'y a pas plus de génération spontanée dans le domaine de l'intelligence que dans celui de la matière. Le génial poète de Maillane n'aurait pu faire germer autour de lui son abondante moisson d'œuvres et d'hommes, si d'humbles précurseurs ne lui avaient préparé un terrain propice.

Marius-Eugène Seymard fut de ceux-là, et des plus marquants.

Né à Apt en 1802 (2), il étudia en médecine et en pharmacie à Paris sous la Restauration, et s'y mêla, avec d'autres jeunes Vauclusiens, au mouvement littéraire qui travaillait la génération nouvelle. Revenu dans sa ville natale, il fut du groupe qui fonda, en 1834, la *Revue aptésienne*, ce journal devenu presque historique, où s'affirmèrent Victor de Laprade et bien d'autres. Il y écrivit une *Notice statistique sur la ville d'Apt*, un essai sur les *Mœurs chevaleresques* et les *Cours d'amour*, une fantaisie sur *Marie la Sauço*, etc. Ami de Castil-Blaze, c'est vers le provençal surtout qu'il dirigea ses premiers essais. Il fallait, en 1834, du courage pour introduire la langue populaire dans une feuille à prétentions lettrées. L'heure était encore loin où cette langue deviendrait précisément le signe caractéristique du réveil provincial, et le parler hiératique des patriotes. Seymard dut, pour ménager les préjugés d'alors, installer d'abord timidement le provençal à la quatrième page de la *Revue*, sous forme de charades. La date exacte de ce début (24 août 1834) mérite d'être conservée; car elle est sensiblement antérieure au groupement des troubaires. Bientôt, notre poète, encouragé par le succès de ses bluettes, osa donner aux lecteurs du journal une *Epitro à A. de Savornin, ooutour deys Préludes Poétiques*, et l'accueil fait à ces rimes spirituelles (29 mai 1836) détermina sa vocation définitive pour ce genre familier, original, de l'épître sans façon et de la satire sans venin. Il devint, pour les Aptésiens, le rimeur populaire par excellence, et l'on peut dire qu'il n'est pas un type local qu'il n'ait croqué, pas un événement du crû qu'il n'ait mis en alexandrins. De là

(1) Sous l'intitulé : *Un ancêtre des félibres*, J.-B. Gaut publia en 1888, dans le *Journal de Forcalquier et de la Haute-Provence*, une pièce de vers, où il se réclame à la fois de l'ancienne et de la nouvelle écoles, dont il fut, à vrai dire, le trait d'union majeur :

Je demeurai pourtant, ancêtre,
En devenant contemporain...
Félibre, je restai troubaire;
Petit-fils, je restai grand'père...

(2) Disons que notre poète était le petit-neveu de l'abbé Clément, chanoine de Saint-Louis du Louvre et lauréat de l'Académie française. Nous aimons à constater, quand l'occasion s'en présente, que les générations se suivent sans se ressembler, et qu'à un oncle qui brigua les triomphes parisiens, succède un neveu ayant plus d'orgueil provençal que de vanité, et mettant hardiment le gai savoir de son pays au-dessus des palmes du palais Mazarin.

ce phénomène, en apparence contradictoire, de sa grande notoriété dans l'Aptois, et du peu de relief de son nom dans le reste de la Provence. Lui-même limita son ambition et son domaine aux thèmes aptésiens, au dialecte du Calavon. Ne faut-il pas, à côté des grands poètes qui émeuvent toute une nation, et qui écrivent de préférence pour les esprits affinés, ne faut-il pas de plus modestes chanteurs qui s'adressent à la foule dans son idiome particulier, et lui parlent de ce qui la touche de plus près? Ceux-là ne recueillent qu'une renommée sur place, mais combien durable et profonde! Celle de Seymard, à Apt, vivra des centaines d'années.

En 1839, la *Revue Aptésienne* fit place au *Mercure Aptésien* de J.-S. Jean. Notre troubaire fut une de ses premières recrues. Il y débuta par un poème humoristique, *l'An quaranto* (12 janvier 1840), et pendant un demi-siècle il collabora trop rarement, au gré des indigènes, à cette feuille largement ouverte aux choses du renouveau provençal (1).

L'année 1841 sera considérée comme une des saillantes dates de notre réveil, le jour où quelque éclectique en entreprendra l'histoire. 1841 vit, en effet, éclore le premier journal, ou plutôt les deux premiers journaux en langue d'oc. On comprendra l'importance de ce fait, quand nous aurons dit que, jusqu'alors, une seule publication collective avait été tentée par les amis de notre idiome. Nous voulons parler de ce livre trop peu connu, *lou Bouquet prouvençaou*, dans lequel, en 1823, les frères Achard, de Marseille, et sept autres *trouvaires* avaient réuni un choix de leurs poésies (2).

C'est à une rivalité entre Pierre Bellot et Désanat que l'on dut, dix-huit ans plus tard, la création simultanée de deux feuilles provençales. Les deux poètes avaient compris les chances de succès qu'aurait, à Marseille, un journal popu-

(1) A défaut d'un relevé complet qui demanderait un long travail, citons quelques-unes des pièces insérées dans le *Mercure : Noto d'un habitant*, 22 mars 1840; *l'Assemblado rustiquo*, 26 juillet 1840; *Supplico*, 1er mai 1842; *Responso deis habitants*, 5 juin 1842; *Santo Victoiro à Simiano*, 19 mai 1844; *Une séance de l'ancienne Académie d'Apt*, mai 1865; etc.

(2) Les neuf collaborateurs du *Bouquet prouvençaou* méritent d'être connus. C'étaient J.-François Achard, T. Achard. Agnelier, Audouard, le docteur d'Astros, Diouloufet, F. Fournier, Larguier et V.-F. Niel. « Se nouestre trabai », disaient les éditeurs, « agradavo ou publi et se reçubian uno suito de mouceous de pouesiè prouvençalo digne d'estre imprimas, si farian un devé de n'en publica un segound tomo l'an que vèn, et successivamen d'annado en annado. » C'était, on le voit, un vrai plan d'*Armana prouvençau ;* mais l'idée n'était pas mûre. Notons aussi cette préoccupation de la question orthographique : « Se l'ooutougrafo dou prouvençaou éro fixado per uno suito de libres imprimas touteis de la memo maniero et d'après leis memeis règlos, aquelleis que s'en escartarien aurien tort; mai es ce que existo pas. Aven dounc vougut faire veire la necessita de fixa la lengo et l'ooutougrafo; et ren poudié miés faire senti aquelo necessita, que de reuni dins un meme libre, tant de differentos manieros d'escrioure qu'an emplega jusqu'aro leis prouvençaous. » Le peu de succès de cette publication prématurée fit avorter ces intentions méritoires; mais il est juste de les relever, à l'actif des « Trouvaires » de 1823.

laire, et, dès 1839, ils s'étaient mis d'accord pour le publier (1). Mais leurs vues n'étaient pas les mêmes. Bellot rêvait un journal bilingue. Désanat le voulait exclusivement en oc. En outre, et ce fut là, croyons-nous, la principale pierre d'achoppement, le rimeur Tarasconais, ardent libéral, entendait mêler la politique à la littérature, tandis que son associé, plus pondéré, voulait mettre absolument à l'écart les irritantes préoccupations des partis. De là une scission : Désanat fonda *lou Bouil-Abaisso*, et Pierre Bellot, avec la collaboration de Louis Méry pour le français, créa *lou Tambourin et le Ménestrel.*

Si le mérite des écrivains décidait seul du succès de leurs œuvres, le *Tambourin* eut accaparé de préférence la faveur du public. Bellot, homme d'esprit plus lettré et plus fin, l'emportait sur Désanat rimeur abondant, fougueux, mais passablement désordonné et touffu. Ces défauts mêmes firent la popularité du *Bouil-Abaisso*, où l'auteur frappait à tort et à travers, en homme loyal d'ailleurs, sur ses ennemis politiques ou personnels. En quelques mois, *lou Tambourin*, qui, lui, ne dépassait jamais la frontière de la satire humoristique, dut céder la place à son concurrent (2).

L'un et l'autre, d'ailleurs, avaient rallié autour d'eux nombre de collaborateurs, venus de tous les coins de la Provence. Il y eut à coup sûr, dans ce corps de volontaires, bien des médiocres, voire des nuls; mais il en émergea

(2) Une épitre de Desanat à Bellot avait paru dans le *Sémaphore*, proposant au « vray Capouyé deis lyro prouvençalo » de grouper les Diouloufet, les Chailan, les Azaïs, les Jasmin, dans une feuille hebdomadaire, sous le titre « goustous » de *Bouillo-Abaisso* :

« Moun cher, ay de proujet ben fa per te sousprendre
« Coumo sabé que sies un homme à me coumprendre...
« Te proupose de fayre un courrié prouvençaou.
« Din touti leis pays trouvaren de couléguo,
« Coumpendran nosto voix à cent cinquanto lèguo.
« De poète patois n'existo de mouloun...
« Et tant d'aoutre amatours counfondus dins la foulo,
« Surgiran de partout comme de berigoulo. »

A quoi, avec une modestie très sincère, Bellot avait répliqué (*Œuvres complètes*, I, 81) :

« .... N'ai jamais merita,
« D'anar emé teis vers à la pousterita...
« Tu marches sur de flours e yeou dessus de mouto...
« Bouto, ce que ti dieou n'es pas per ffatarié :
« Sieou Sant-Jean bouco d'or, Sies nouestre Capourié...
« E puis, moun bouen ami, lou trabailh à pres-facn,
« N'es qu'un marri trabailh, poou pas estre ben fach...
« De faire aqueou journaou n'ai pas ges de couragi...
« Sabi ben que fariés de besougno per dous;
« Mai de va veire ami, serieou troou vergougnous. »

Cependant les instances du *chantre tarascounen* finirent par triompher des hésitations de son confrère, et la création du journal fut décidée

(2) Les nos 1, 2 et 46 du *Bouil-Abaisso* donnent la clé de la rivalité aiguë, mais néanmoins presque courtoise, qui séparait les deux porte-drapeau de notre langue.

aussi des hommes de valeur, qui donnèrent au provençal un relief inattendu (1).

E. Seymard fut des premiers à préconiser une visée régionale, et à trouver trop exclusivement marseillaise l'œuvre des premiers jours. Il adressa à Pierre Bellot une épître : *lou Mercuro aptesien à sooun coulèguo lou Tambourinaire*, qui est presque une profession de foi. Le poète du Calavon y invite son confrère à laisser de côté les polémiques qui lui feront des ennemis, et à ne pas s'enfermer dans un cadre trop étroit.

Se voas que toun lectour siegue jamai sadou,
Foou sourti de Marseio emé doou tarradou,
En Troubadour devras esploura la Prouvènço
Despuèi Frejus jusqu'à mounte nai la Durènço.
Bouco-doou-Rose, Var, Vaucluso, Bas-Alpin,
Devras tout celebra dessus toun tambourin.
Contes de segne-grand, chroniquos de grand-maire,
Vaqui de que glanar per un tambourinaire.

Et, là-dessus, il entame une description de la terre provençale, saluant, des montagnes à la mer, tous les sites, tous les monuments, toutes les légendes. Ne dirait-on pas, treize ans avant son épanouissement, le *desideratum* du Félibrige ?

Chose malaisée à concevoir : Seymard, en même temps qu'il exalte la Provence et

Lou Prouvençaou pur sang, qu'ei na per la malici,

fait le meilleur marché du monde de la langue qu'il écrit en maître expert. Il la traite tout uniment de « jargon » :

Ah! degun miès que tu, mestre en litteraturo,
Doou jargoun prouvençaou counèi miés la tournuro (2).

(1) Il semble que, vers cette époque, les provençalisants marseillais aient fondé une société amicale, et que cette « Ecole de la mer » avant la lettre ait obtenu de la mairie permission de s'assembler au muséum d'histoire naturelle, que dirigeait l'un d'eux, Barthelemy-Lapommeraye. On trouve, en effet, dans les œuvres de Bellot (IV, 92), ce curieux couplet, sur l'air de la *Marseillaise :*

« O vous, pouètos de Marsilho,
» Que cherissez la liberta,
» De vouestro noblo pouesio,
» Daou patois relevas l'aouta.
» Ralias vous din la grand sallo,
» Ounte la d'aousséous empailla.
» Aqui nuech et jour trabailla
» La bello linguo prouvençalo
» A l'obro, meis amis; metten si fuech et sang.
» Rimen (*ter*), que lou patois reprengue mai soun rang... »

(2) *Lou Tambourinaire* du 17 avril 1841.

Cette inconscience, disons-le tout de suite, lui était commune avec sa génération entière :

L'amatour dòu patois s'en lipara la maisso...
Doou patois prougressif mi farès pas rougi,

disait avec orgueil Desanat (1). Et Bellot, à son tour :

Mai parlen doou journaou mié-patois mie-francés.. a
Vias qu'un journaou patois poou que rendre servici (2).

A ce point de vue, les hommes de 1841 sont en recul sur ceux de 1823 ; car le *Bouquet prouvençaou* avait nettement revendiqué le titre de langue pour le parler méridional. Mais il faut leur être indulgent : le mot de *patois*, si dédaigneusement et si habilement appliqué par Grégoire et les Grégoristes aux idiomes provençaux, était soigneusement propagé par la gent officielle et universitaire, depuis plus d'un demi-siècle ; et, à la longue, les populations naïves avaient fini par l'adopter, sans trop en comprendre la signification méprisante. Nos paysans en étaient arrivés, de bonne foi, à regarder comme un jargon leur bel et noble langage, et comme du français, la macédoine sans nom qu'ils essayaient de parler le dimanche. On est attristé, quand on voit les hommes qui furent le trait d'union entre les Troubadours et les Félibres, se regarder, eux aussi, comme de vulgaires *patoisants*, sans nul soupçon de la personnalité linguistique de leur parler.

Notre poète aptésien ne prit point parti dans la querelle entre Bellot et son rival. Il collabora au *Bouil-Abaisso* aussi bien qu'au *Tambourinaire*. La feuille de Désanat donna de lui *leis Darniereis electiens d'Apt*, en attendant de reproduire sa *Santo Victoiro à Simiano* (3).

Vinrent les deux *Roumavàgi deis Troubaires*. Seymard n'y parut pas. Il était par nature quelque peu timide et misanthrope, nous dirions en provençal *gousto-soulet*. Et puis, à vrai dire, les sujets exclusivement aptésiens de ses épîtres et de ses satires, où chaque vers était une fine allusion à un personnage ou à un événement topique, n'avaient de sens et de sel que pour ses concitoyens, et n'auraient eu qu'un succès amoindri hors des murs de sa chère ville. Tel est le pourquoi de son isolement et de sa réserve, qui jamais ne furent de la bouderie. Ces mêmes raisons expliquent qu'il soit resté en dehors du Félibrige. Mais il ne fut point de ces Troubaires renfrognés qui firent mauvais visage à l'école nouvelle. Loin de là. La preuve de ses sympathies pour l'œuvre mistralienne, nous l'allons donner surabondante.

(1) *Lou Bouil-Abaisso*, nos 2 et 8.
(2) *Lou Tambourinaire*, nos 1 et 2.
(3) *Lou Bouil-Abaisso* des 20 août 1841, 29 juin et 6 juillet 1844.

Au lendemain de Font-Ségugne, Apt eut, vers le provençal, une poussée comme nulle autre ville de Provence n'en éprouva de pareille. Seymard avait fait école, sans y prétendre, d'ailleurs. Castor avait publié l'*Interprète provencal ;* Maillet, ses poésies en deux langues ; Ant. Perrin, son *Gala de Moussu Flàri ;* Sauveur Jean, les nombreux contes du *Felibrel de la Boucarié ;* et le docteur Camille Bernard achevait, le 5 juin 1855, la publication de son *Cat de misè de Làri*. Ce jour-là, onze Aptésiens, *quorum pars minima fui*, eurent à Roque-Salière leur semblant de Font-Ségugne (1) et jetèrent les bases de l'association, tout intime, des *Provençalistes*.

Cette société, dont Eugène Seymard fut le membre le plus assidu, est incontestablement le plus ancien des groupes provençaux. Elle ne fut jamais, confessons-le, une académie dûment organisée, ayant ses statuts, son bureau, son budget. Les artistes laissent ces soins-là à M. Prud'homme. On s'assemblait entre amis, à quatre ou à vingt, l'été sous les arbres druidiques de la Font-Fresque, l'hiver dans les bureaux hospitaliers du *Mercure aptésien* (2). L'auteur de *Misè de Làri* et Seymard, son *alter ego*, étaient comme l'âme jumelle de ces réunions, dont deux, celles des 11 septembre 1856 et 10 février 1858, eurent quelque retentissement hors de l'intimité. Oncques, néanmoins, il ne fut question de s'agréger au jeune Félibrige, qui, de son côté, faisait retentir la Barthelasse de ses refrains. Les Troubaires du Calavon étaient de bonnes et simples gens, sans visée plus ambitieuse que de réveiller pieusement et de chanter gaîment les choses de l'Aptois. Nul d'entre eux n'aurait, un seul instant, nourri la pensée d'être applaudi ou lu par d'autres que ses concitoyens. Et, de fait, autant on les savourait sur place, autant leurs vers fourmillant de noms, de dictons et de souvenances indigènes, eussent été lettre close pour le vaste public de l'*Armana prouvençau*. L'objectivisme était, pour eux, un domaine fermé ; ce devait être la dominante du Félibrige, d'ouvrir largement ce domaine à la génération qui se préparait.

Toutefois, l'instinct particulariste de nos Aptésiens se conciliait à merveille avec une sympathie vive pour les jeunes poètes avignonais. Lorsque, en septembre 1862, le docteur Camille Bernard, à titre de maire d'Apt, organisa dans cette ville d'éclatantes solennités religieuses, agricoles et littéraires, il y réserva une place d'honneur à la poésie. Des jeux floraux furent ouverts, pour la première fois en Provence, en l'honneur de l'idiome maternel. Par une inspiration délicate, c'est à Font-Ségugne que l'on alla chercher les juges du

(1) Voir : *Une journée fantastique à Roquesalière,* par J.-S. Jean. Apt, 1855, 14 pp. in-16; et le *Mercure aptésien* du 21 février 1858.

(2) Aimé Jean (le vaillant et humoristique « Julius » du *Mercure*) et l'auteur de ces lignes sont, à l'heure qu'il est, les seuls survivants de la félibrée initiale du 5 juin 1855.

concours. Les *sèt jouvènt* acceptèrent d'amicale grâce l'invitation. Ce fut leur prime échappée au grand soleil, le point de départ d'une expansion qui devait, de proche en proche, s'étendre jusqu'aux frontières du monde latin. Ce n'est pas un mince honneur pour Eugène Seymard et les principaux Provençalistes (1) d'avoir fait partie de la commission littéraire qui prépara ces Jeux floraux, destinés à devenir historiques.

Le succès du concours aptésien fut en effet prodigieux... « Quand, à la lueur des torches, du haut du péristyle de la sous-préfecture, devant une foule compacte, accourue de tous les points de la Provence, et au milieu d'un silence profond, Mistral a proclamé les noms des vainqueurs des Jeux floraux, on eût cru assister à une scène d'un autre siècle. On était à la fin d'une journée de fêtes et de plaisirs, et on eût compris une certaine animation turbulente, des rires étouffés, des quolibets joyeux. Au lieu de cela, l'attention était presque recueillie, on écoutait la voix du poète avec une émotion contenue, qui éclatait, à chaque pause, en acclamations aussitôt réprimées. C'était merveille de voir combien ce peuple, artiste au fond de l'âme, à son insu peut-être, s'intéressait à l'hommage solennel rendu à la poésie. Ses seuls cris étaient : Vive Mistral ! vivent les Félibres ! — On eût dit qu'il n'y avait plus de politique au monde » (2).

Un tel triomphe décida, sur l'heure, les Félibres à affirmer définitivement leur programme. Dès le lendemain, à Apt même, ils rédigèrent les statuts de leur association (3), et le groupe des sept intimes fit désormais place à cette organisation puissante, qui compte aujourd'hui des adhérents par milliers. Un banquet de cent convives eut lieu ce même jour. Seymard en fut un des diseurs les plus applaudis. « C'était une chose charmante, — dit l'homme d'esprit que nous avons cité déjà, — que cette réunion de poètes simples comme des enfants, pleins d'une effusion communicative, gens de bien avec cela, où nul ne vend sa supériorité trop cher, où tous s'entendent pour aimer le bien et le beau, le sentir, le chanter ; inaccessibles à ces basses jalousies, à ces envies hargneuses et inquiètes, qui sont si communes dans un autre milieu » (4).

Les Provençalistes s'affirment derechef à Roquesalière, le 30 juin 1871 (5).

(1) Le *Mercure aptésien*, en rendant compte de ces mémorables journées littéraires, souligna soigneusement leur point d'attache avec les précédentes réunions aptésiennes : « Disons en passant que ce tournoi est le développement de la pensée qui avait réuni, depuis quelques années, et à trois reprises, les amis de l'auteur de *Misè de Lâri.* »

(2) *Fêtes aptésiennes, Rapport de M. Lucas de Montigny*. Apt, 1862, p 31.

(3) V. l'*Armana prouvençau* de 1863, pp. 108-111.

(4) *Id.*, pp. 32-33.

(5) Un spirituel petit poème d'Ant. Perrin, lu dans cette réunion, fut inséré dans le *Mercure* du 7 juillet suivant.

En août 1875, à l'occasion du centenaire de Saboly, nouveaux Jeux floraux aptésiens. Cette fois Roumanille préside, assisté de Félix Gras, le futur capoulier.

Enfin, en septembre 1877, la Maintenance félibréenne de Provence, récemment créée, tient à Apt ses premières assises annuelles. Les Provençalistes se retrouvent à la Font-Fresque, sous la présidence d'Eugène Seymard. Mesdames Légier de Mesteyme et Lazarine Daniel siègent à ses côtés, et toute une phalange de majoraux du Félibrige est rangée autour de lui. Citons, entre autres, Auguste Verdot, Victor Lieutaud et Charles Cavallier, qui se constitua l'historiographe de ces charmantes fêtes (1).

Nous avons tenu à évoquer en détail, et d'après nos propres impressions, tous ces souvenirs, afin de montrer le groupe aptésien, et Seymard particulièrement, en communion constante avec le Félibrige. Le vieux collaborateur de Bellot et de Désanat resta, il est vrai, fidèle à l'orthographe de son temps. C'est en cela, et seulement en cela, qu'il représentait, hier encore, parmi nous, l'école d'autrefois. Mais il ne faudrait pas, dans cette attitude, voir une protestation. Le rimeur calavonais n'avait aucune prétention au titre de philologue. Pour son malheur, il avait cinquante-sept ans passés, lorsque la publication de *Mirèio* fixa définitivement les règles, jusques-là titubantes, de la réforme félibréenne. Seymard trouva qu'il était bien tard pour retourner sur les bancs. Il garda sa plume de troubaire, uniquement en vertu de l'habitude acquise, et sans y mettre autrement de parti-pris (2).

(1) *Les fêtes du couronnement de sainte Anne et les Jeux floraux aptésiens*, par Charles Cavallier, délégué de la Société des Langues romanes. Montpellier, 1877, 48 pp. in-8. — Voir aussi : *Jeux floraux de Provence...* suivi de la *Félibrée des Provençalistes*, par Du Canton. Apt, 1877, 8 pp. in-8.

(2) Nous voudrions donner ici un relevé complet des opuscules du troubaire aptésien. Les éléments de cette bibliographie nous font défaut. Signalons : *A M. l'avouca Brun..* s. l. n. d., 4 pp. in-8 ; l'*Assemblado rustiquo*, s. l. n. d. (1840), 4 pp. in-8 ; *lou Mercuro aptesien oou quartier doou Sant-Peyre*. Apt, s. d., 8 pp. in-8 ; *Esquisses de mœur provençales*, *Uno scèno de bugadieros, prouverbi*, Apt, 1864, 34 pp. in-8 et 4 pl. musique ; *Elogeo doou rei René, en cent vers de coumando (pèço mandalo oou councours de pouésio prouvençalo à Zai, et qu'a fa fougasso)* Apt, s. d. (1864), 4 pp. in-8. N'omettons pas : *Gramaci*, sonnet d'Eug. Seymard et Elz. Creste, publié dans le *Journal de Forcalquier* du 18 juin 1876 ; et *Epitro à M. Albin Bernard*, dans la *Provence illustrée* de février 1881 et dans les *Souvenirs de Provence* d'Albin Bernard. Brignoles, 1883, pp. 61-64.

Outre ces productions provençales, Eug. Seymard a publié divers travaux scientifiques : une étude sur le *Feniculum officinale*, insérée dans le *Journal de pharmacie ;* une notice sur le *Crotum tinctorium, sa fabrication en drapeaux et en pains*, relatée dans le Dictionnaire de Barjavel, *Vbo* Seymard ; une *Monographie de la Truffe, entretiens didactiques* (Paris, Baillière et fils, s. d., in-8 de 53 pp.), avec cette épigraphe :

» Grand Sant Truphème de Prouvenço,
» Vaou comtar la Truffo de Liou.
» Se m'accordez vouasto indulgenço,
» Degun se trufara de iou.

Enfin un opuscule sur le Cacao et le Chocolat (Apt, in-8, avec pl.).

Seymard est encore l'auteur des documents sur la *Statistique d'Apt*, contenus dans

Au total, Eugène Seymard fut loin d'être un obstiné. Il avait trop d'esprit pour cela. On peut dire qu'en sa personne, les Troubaires, avant de s'en aller, ont donné le baiser de paix à leurs héritiers. Condamné, par le cadre tout aptésien de ses écrits, et par son graphisme démodé, à vivre en dehors du mouvement nouveau, il n'en saisit pas moins toutes les occasions qui s'offrirent à lui de sympathiser avec les initiateurs de la rénovation. Il assista, avec le seul regret d'être né trop tôt, au développement de l'idée provençale, que lui-même avait presque indiquée dès 1841. Aussi, loin de s'envelopper en mourant dans les plis d'un drapeau usé, il a salué, sinon avec enthousiasme, du moins avec un incontestable respect, la bannière des triomphateurs, où flottaient, après tout, les couleurs de sa Provence très aimée.

Nous aussi, saluons, au moment où elle s'effondre, la vieille famille des Troubaires, fils indubitables des Troubadours, ascendants légitimes des Félibres (1). Sachons nous dire que tout, en histoire, en littérature, est fait d'évolution implacable, et que le Félibrige, à son tour, sera, tôt ou tard, détrôné par un postulat nouveau. Voici déjà poindre Frédéric Amouretti et son félibrige fédéral. Demain, qui sait ? autour de cette théorie se grouperont nos jeunes. Puis, d'autres surviendront encore, complétant, réformant le programme mistralien. Et tant, à rouler dans les cerveaux humains, les idées se

l'*Annuaire de Vaucluse* de 1838 ; de *Notes historiques sur les anciennes faïences de l'arrondissement d'Apt, La Tour d'Aigues, Goult, Castelet* (Apt, s. d., in-8 de 6 pp.) ; *Notes historiques sur les anciennes verreries des environs d'Apt* (*Id.*, s. d., in-8 de 5 pp.); *Lise la Brune, légende aptésienne,* épisode de la peste de 1720 (Apt, s. d , in-8 de 21 pp.), *la Fouan doou Mouro, chronique aptésienne* (Apt, 1876, in-8 de 17 pp.) ; d'une infinité d'*Éphémérides*, publiées dans le *Mercure aptésien;* et de divers morceaux insérés dans l'*Écho de Vaucluse* et l'*Album d'Orange*. Le savant bibliophile d'Apt, M. A.-M. Garcin, en nous signalant avec obligeance ces nombreuses publications, nous fait remarquer que plusieurs travaux de Seymard sont, au point de vue scientifique, intéressants ; mais qu'en y mêlant, dans un intérêt de vulgarisation locale, des légendes et des anecdotes aptésiennes, l'auteur n'a nullement prétendu donner ces récits pour historiques. Il faut y voir uniquement, de même que dans ses *Ephémérides*, des fantaisies d'une imagination aimable, et plutôt soucieuse d'évoquer le passé en poète, que de le reconstituer en érudit.

A signaler dans le nombre : sa *Chèvre d'or*, si connue, publiée dans le *Mercure aptésien*, la *Revue de Paris* (1866, pp. 318-321) et le *Voyage humouristique* du marquis Louis de Laincel. — Presque tout cela était modestement signé : *Un vieux chroniqueur*.

(1) Bellot ne prophétisait-il pas, lorsqu'il s'écriait, il y a cinquante ans et plus

« Un jour, bessai qu'un jour l'esprit patriotique
« De quoouque bouen aoutour, coumo yeou natiounaou,
« Relevara l'aouta de nouestre prouvençaou. »

Une autre prophétie, plus actuelle encore, se dégage de cette épître de Lardier à Bellot

Oui, ces grands écrivains qui maîtrisent la France,
Que la province admire et que Paris encense,
Instruits par nos bravos, de tes succès épris,
Voudront juger les mots en tes vers rajeunis,
Et de notre langage apprendront la grammaire.

(*Œuvres complètes de P. Bellot*, II, 117, et IV, 119.)

transforment, que l'heure sonnera peut-être où quelque audacieux proposera, comme formule définitive de l'émancipation des provinces, « le Félibrige, moins la langue provençale. » Ce jour-là, Félibres et Troubaires seront enveloppés dans un même dédain par les tenants du novateur.

Mais cette heure, n'en doutons pas, est singulièrement loin : le Félibrige et le provençal, avant de disparaître, sèmeront encore, de par le monde, de grandes œuvres et de grandes initiatives.

L. DE BERLUC-PÉRUSSIS.

APPENDICE

Quelques vers inédits d'Eugène Seymard seront ici à leur place. Ils permettront de juger à la fois de l'originale tournure d'esprit du rimeur aptésien, et de cette gangue orthographique, qui donnait à notre langue l'aspect d'un parler océanien.

A Moussu dé G...

en rétour doou voulumé dèis pouésîos dé Fourtunè Pin.

Souhétèz qué faguen lou changé
De marris vers contro dé bouens ;
Vous, avèz d'esprit coumo' un angé,
Mai ma muso a tari sèis fouens.

Din ma cervèlo, lou Génio
A jamai pouscu sé lougear ;
Déis bèoutas dé la pouésio
Pouadé pa gairé n'en jugear.

Ai bel à largar la soupapo :
D'esprit n'en gisclo pa' uno briè ;
Fèz-n'en coumo'èis pèços doou papo,
Mandèz-lèis à la foundarié.

Pamens, lèis vers, dignés doou Tassé,
D'un viéi ami mé van oou couar,
Et chasquo pageo qué répassé
Me lou fai ben régretta mouar.

VICTOR BALAGUER ET LES « PYRÉNÉES »

Don Victor Balaguer, notre illustre confrère, le majoral de Catalogne, est, de toute l'Espagne, un des hommes d'État comme des poètes les plus connus en Provence et les plus justement estimés dans son pays. Député aux Cortès ou sénateur depuis vingt-cinq ans peut-être, trois fois ministre d'Ultramar, une fois du *Fomento*, président du Conseil d'État, président de la Cour des Comptes, président du Conseil de l'Instruction publique, directeur général des Postes et Télégraphes, ambassadeur, ministre plénipotentiaire, Balaguer a occupé les plus hautes fonctions dans le gouvernement espagnol.

Puis, ce fils du peuple, pour couronner sa vie de représentant du peuple, a bâti, fondé et doté de ses deniers, à Villanueva y Geltru, la ville qui de longue date le nomme député, une vaste, une splendide Bibliothèque-Musée, qui est bientôt devenue l'une des plus riches d'Espagne. Nos hommes d'État, nos anciens ministres pourraient prendre là un bel exemple de générosité.

Balaguer, qui, en 1866-67, se trouvant émigré pour raison politique, avait choisi Avignon pour y passer son temps d'exil, composa en Provence, et en langue provençale, une série de poésies que l'on pourrait comparer, pour la chaleur et le souffle, aux meilleurs sirventes des plus fiers troubadours. Écoutez *La Mort de Béziers :*

O ma ville tant aimée,
O ma ville de Béziers,
Ils t'ont passée au fil de l'épée.
Ils t'ont mise à feu et à sang.
On n'a pas épargné les femmes,
Ni les jeunes, ni les vieux.
Ils ont tout saccagé
Du tranchant de leur couteau.
Jamais, de mémoire humaine,
Plus grande terreur ne se vit.
L'histoire ne nous raconte pas
Un pire massacre de gens ;
Car le sang qui descend aujourd'hui
Des rues de Béziers
Fait, loin dans la campagne,
Courir un fleuve vermeil.

Et écoutez *La Morte vivante :*

O Provence bienheureuse
L'astre de ta destinée
Brille de rayons nouveaux.
Tu es encore la patrie
D'amour et de poésie,
La patrie du soleil;
Ton ciel rayonne de gloire,
Ta terre a des hommes de cœur;
Les pages de ton histoire
Sont toutes des pages d'or.
Ton pouls bat vite, tu as bon visage;
Provence, va, va, tu n'es pas morte encore.

Les chants de tes amoureux,
Les hymnes de tes troubadours,
Au bord du Rhône je les ai entendus,
Et à écouter leurs voix ardentes
Et leurs strophes éclatantes,
Mon âme a tressailli toute.
Tes trouvères sont en campagne,
Prodiguant le feu de Dieu.
Quand la langue n'est pas morte,
La patrie vit encore.
Ton pouls bat vite, tu as bon visage;
Provence, va, va, tu n'es pas morte encore.

Combien y aurait-il de Provençaux capables de manier si joliment leur langue, capables surtout d'exprimer des pensées si virilement fières?

C'est à la suite de ces relations établies entre les poètes de Catalogne et de Provence que les félibres provençaux allèrent, au mois de mai de 1868, visiter triomphalement les cités catalanes, et que, en septembre de la même année, les Catalans vinrent nous rendre la visite, aux fêtes mémorables de Saint-Rémy de Provence.

Balaguer vient aujourd'hui de faire paraître (Barcelone, impr. de L. Tasso) l'édition définitive de son théâtre catalan : dix tragédies en un acte, avec une trilogie intitulée : *Les Pyrénées*, qui a pour thème les suprêmes luttes du Midi entre la France et l'Aragon, quand on se battait pour avoir ou garder la possession des montagnes frontières. Premier tableau : le comte de Foix (1216); second tableau : la joglaresse Rayon de Lune (1245); troisième tableau : la journée de Panissars (1285).

Toutes les passions ardentes qui gonflaient les cœurs en cette période de

l'histoire du Midi, la colère, les rancunes des barons écrasés par la croisade de Montfort, la violence de l'Inquisition, les farouches espérances du sentiment national, les dernières lueurs de notre poésie et de notre Parage revivent dans le drame de V. Balaguer avec une intensité passionnée.

Si quelqu'un mérite l'honneur d'être nommé fils des Troubadours, si en quelqu'un d'aujourd'hui semble battre le cœur des chefs de notre race, c'est bien dans le grand félibre qui a serti dans son drame le chant qui s'intitule ainsi: « La Mort du Loup. »

Montfort
Est mort!
Est mort!
Est mort!
Vive Toulouse,
Cité glorieuse
Et puissante!
La grandeur et l'honneur sont revenus.
Montfort
Est mort!
Est mort!
Est mort!
Provence belle,
Du monde étoile,
Lumière et étincelle,
Tu es miroir d'amour et de vertu.
Montfort
Est mort!
Est mort!
Est mort!

Et si quelqu'un a compris le sens profond du Félibrige, comme revendication nationale, c'est bien le patriote qui, dans le prologue de sa tragédie : *Les Pyrénées,* fulmine ces beaux vers au public qui l'écoute :

Ce que n'ont pu faire nos pères
L'épée en main, le cri de guerre à la bouche,
Ils l'ont aujourd'hui accompli avec leurs lyres,
Les vaillants héritiers des vieux troubadours
Qui furent les martyrs de la race;

Et le félibre, aujourd'hui, levant la coupe
Que lui a envoyée un Catalan proscrit,
Convie tous à communier en elle
Dans la langue qui, à Paris, à Rome
Et en Castille, fut vilipendée jadis.

La coupe de Sainte-Estelle donnée au Félibrige par les amis de Balaguer porte, en effet, gravé sur sa vasque d'argent, ce *memento :*

« *Recort ofert per patricis catalans als felibres provenzals Mistral, Roumanille, Aubanel, W.-C. Bonaparte-Wyse, y als demès germans Mathieu, Crousillat, Roumieux, Brunet, Gaut, etc., per la hospitalitat donada al poeta catala Victor Balaguer.* 1867. »

Qu'on y boive donc longtemps désormais en chantant le chant provençal :

Prouvençau, voici la coupo
Que nous ven di Catalan.
A-de-rèng beguen en troupo
Lou vin pur de noste plan.

Traduit de FRÉDÉRIC MISTRAL.

(*Aiòli* du 27 septembre 1891.)



LES PYRÉNÉES

(TRILOGIE)

PAR DON VICTOR BALAGUER

Parmi les poètes qui ont popularisé à l'étranger l'idée félibréenne, il en est quelques-uns que la Provence ne doit point cesser de nommer avec reconnaissance et respect. De ce nombre sont, et au premier rang : Don Victor Balaguer, qui le premier fit cause commune avec les Félibres et leur ménagea l'alliance de la fédération catalaniste, William Bonaparte-Wyse, leur confrère de choix et d'adoption, et le bien regretté Alecsandri, qui nous révéla les affinités de la jeune école roumaine avec la phalange réunie sous la bannière de sainte Estelle. Le devoir est d'honorer ces illustres patrons de la *Cause*, de les proposer en exemple et de mettre en lumière, avec les services qu'ils ont rendus, les œuvres qui leur ont acquis un renom légitime. Pour bien faire connaître ces divers auteurs, un examen approfondi des poésies de chacun d'eux ne serait certes pas de trop, et ce serait affaire à plusieurs de l'essayer, car le zèle et le bon vouloir d'un seul pourraient bien n'y pas suffire. A défaut d'une complète étude de de leurs talents, et en l'attendant, nous estimons, toutefois, qu'il n'est pas inopportun de mettre sous les yeux du lecteur quelques fragments choisis de leurs œuvres, rendus accessibles par une traduction fidèle, voire même quelquefois de simples analyses entremêlées de citations. Cette façon de procéder, outre qu'elle est facile et commode à qui l'emploie, ne laisse pas d'avoir d'autres avantages : elle attire l'attention des critiques autorisés sur la matière à étudier, leur prépare les voies, et met en éveil le gros du public sur tout un ordre de productions qui, sans l'office du traducteur, lui demeureraient complètement inconnues. C'est cette manière sommaire que je me propose d'appliquer aujourd'hui à trois poèmes catalans formant trilogie et qui m'ont paru fort remarquables. L'auteur les intitule *tragédies* : le mot ne répond pas à l'idée que nous avons de la chose. Appelons-les simplement *tableaux dramatiques*, afin d'en mieux faire comprendre le genre et la portée.

Dans un précédent travail, publié ici même, j'ai signalé le mérite des premières poésies de Balaguer et constaté notamment en lui un vigoureux tempérament de dramatiste. Cette qualité se révèle dans ses ballades et légendes ; elle éclate mieux encore dans la deuxième série de ses *Tragédias*, œuvres plus

récentes, où le talent se montre plus contenu et plus affermi. En des cadres d'une trentaine de pages, l'auteur condense tout une action, dessine à grands traits les caractères, indique les mœurs plus qu'il ne les décrit, et nous entraîne au dénoûment, toujours énergique et savamment amené. Est-ce là une innovation, dont l'honneur revient au poète catalan ? Ce genre est-il inédit, même en Espagne ? L'essai en a-t-il pu être fait sur la scène ? Autant de questions auxquelles je ne suis pas en mesure de répondre; à peine puis-je affirmer qu'une au moins de ces pièces, *la Mort de Néron*, a vu les feux de la rampe et a été interprétée par l'éminent acteur Ernesto Rossi. Toujours est-il que cette manière originale de resserrer la conception dramatique et d'en accélérer l'allure n'est pas pour nous déplaire. L'effet, à la simple lecture, en est grand. Que le lecteur en juge, si tant est qu'il en puisse juger sur un résumé, accompagné de quelques extraits.

I

LE COMTE DE FOIX

La scène se passe au château de Foix, quelques années après la bataille de Muret. En cette fatale journée, la Provence avait succombé. Simon de Montfort et les légats du Pape, en dépit d'une résistance qui se prolongea longtemps encore, étaient maîtres du Midi ; cette désastreuse guerre avait déjà vu périr un roi, toute une dynastie de princes, un peuple entier avec sa civilisation et son génie; la nationalité méridionale était détruite. Les comtes de Toulouse avaient émigré, accompagnés dans leur exil par le comte de Foix, Roger-Bernard, qui est la grande figure de cette épopée, et de qui la Chronique de la guerre des Albigeois *nous dit « qu'il était un des plus vaillants hommes de son temps, partout craint et respecté, car il n'en fut jamais qui l'ait surpassé en valeur et courage. » Pendant qu'agonisait la patrie romane, un grand nombre de ses champions s'étaient réfugiés en Aragon et en Catalogne, d'autres avaient suivi les comtes de Toulouse et de Foix, quelques-uns s'étaient ralliés à Raymond de Péreillan, sous les remparts de Montségur, forteresse qui résista vingt ans aux efforts de l'envahisseur. Le château de Foix avait donné asile à mainte noble dame et à quelques troubadours. Là résidait la comtesse, Catalane d'origine, et qui avait nom Ermessinde de Castelbon. En l'absence de son mari, et tandis que celui-ci cherchait à lever une armée pour reconquérir la patrie perdue, la noble femme maintenait dans sa retraite inexpugnable les coutumes et les traditions nationales ; elle accueillait lès proscrits, offrant aux uns l'hospitalité la plus généreuse et fournissant aux autres les moyens d'aller chercher un refuge, par delà les Pyrénées, dans ses domaines de Castelbon ; elle était, en un mot, la Providence de tous ceux qui recouraient à elle, en ces temps malheureux.*

Au moment où s'ouvre l'action, un cardinal, légat du Pape, vient d'arriver au château, secrètement chargé de rechercher ce qui s'y passe, de trouver moyen ou prétexte de lancer l'excommunication sur ses habitants, et, au nom du Pape et de la Croisade, de s'emparer de la place, tenue pour repaire d'hérétiques.

Le théâtre représente la salle d'honneur du château de Foix. La nuit tombe; le tonnerre gronde. Au lever du rideau, deux troubadours, hôtes du château, BERNARD SICART DE MARVEJOLS *et* RAYMOND DE MIREVAUX, *occupent la scène; ils s'entretiennent des événements récents et se communiquent leurs appréhensions. « Je crois, dit* SICART, *que l'homme à la robe rouge, arrivé d'aujourd'hui, est venu pour nous chasser d'ici. »*

MIREVAUX. — Peut-être... Ah ! la comtesse n'aurait pas dû le laisser entrer... Nous avons l'ennemi dans nos murs... Mais voici une nouvelle plus ter-

rible encore : on dit, on assure que le comte de Foix, que l'on croyait en Angleterre, est tombé au pouvoir du roi de France.

SICART. — Que dis-tu ?

MIREVAUX. — On le raconte.

SICART. — C'est impossible.

MIREVAUX. — On le dit, et toujours mauvaises nouvelles ont été confirmées.

SICART. — Et la comtesse le sait-elle?

MIREVAUX. — Je ne le crois pas.

SICART, *pensif.* — Le comte prisonnier... et chez lui le légat du Pape !...

(*La nuit s'épaissit, l'ombre envahit les objets; des coups de tonnerre se font entendre au loin; le vent, qui secoue les vitrages, pénètre en sifflant par leurs interstices.*)

MIREVAUX. — Nous sommes perdus, Sicart. Demain, aujourd'hui peut-être, au nom du Saint-Siège, nos protecteurs seront dépossédés, et alors...

SICART. — Alors, les barons qui combattent à Montségur pour l'honneur et la foi du pays roman compteront deux soldats de plus. De nos lyres nous ferons des masses d'armes, et de la sorte, non plus comme troubadours, mais comme nobles guerriers, nous servirons la patrie. Mais ne crains rien, ils ne prendront pas cette forteresse, qui est imprenable, au dedans comme au dehors. Ne sais-tu point la légende ? On raconte qu'un jour les murailles du château étaient escaladées, leurs défenseurs tués, les tours envahies, tous les habitants passés au fil de l'épée ; si bien que l'assiégeant pouvait croire à un succès complet. Mais alors, en cette salle d'honneur où nous sommes, ici même, les dalles s'ouvrirent, les entrailles du sol se déchirèrent, et tout une armée surgit pour sauver le château et ses comtes. Et l'on prétend que si Foix était encore mis en péril, *les Invisibles*, qui veillent là, sous terre, à son salut et à sa gloire, surgiraient de nouveau pour sa délivrance.

(*La nuit est complète. Dans la salle, tout a disparu dans les ténèbres. On entend siffler le vent et battre les fenêtres. Les deux troubadours, perdus dans l'ombre, n'ont pu voir* LA COMTESSE, *qui est entrée par la galerie du fond et s'est approchée d'eux, les écoutant, sans en être aperçue. Aux derniers mots de* SICART, *elle leur apparaît.*)

LA COMTESSE. — Et cela arrivera. La légende a dit vrai.

SICART, *surpris, ainsi que Mirevaux.* — Madame !...

LA COMTESSE. — Cela arrivera. Qui donc a pu croire que nous prendre était chose facile ? Le château ne se rend pas. Qui voudra le prendre, en sera pris, car il se reprend lui-même à qui le prend. Ne savez-vous pas la devise de notre maison ? *Foix pour Foix et toujours Foix !* Le château ne faillira

point à sa devise, ni les comtes à leur devoir. (*Tout à coup et comme pour changer de discours, elle va vers deux pages qui viennent d'entrer, portant des torches.*) Allumez les flambeaux, chassez-moi la nuit qui vient d'entrer ici. (*Les pages allument. On voit venir, par la galerie, les dames et les gens du château. L'orage semble s'être calmé; le vent s'est apaisé.*) Voici nos dames ; c'est l'heure de la veillée. Troubadours, à vos harpes ! Liesse au château de Foix ! Joie et fête !

(*Entrent alors en scène* Gémesquie de Minerve, Adélaide de Penautier, Brunissende de Cabaret, *puis jongleurs et jongleuses, écuyers, pages, hommes d'armes, fauconniers, serviteurs. La plus grande animation règne dans la salle ; les groupes se forment. Les dames vont de préférence vers les jongleurs, que distinguent leurs vêtements aux couleurs tranchées, leur mimique expressive, leurs instruments et leurs attributs divers. Parmi eux, les uns tiennent la viole, la harpe, la cornemuse, le manicordion et le psaltérion ; les autres portent cerceaux, billes, corbillons, poignards, cordes, bâtons et autres objets devant servir aux jeux d'adresse et aux intermèdes. La veillée commence.*)

(*Les conversations s'engageant, les dames commentent les dernières nouvelles et s'enquièrent des mérites de tous ces jongleurs qui se préparent à les divertir.* La Comtesse *leur vante surtout* Rayon de Lune, *jongleuse d'origine mauresque, fille, croit-on, d'un roi de Grenade, et tombée au pouvoir d'un seigneur espagnol, à la bataille de las Navas de Tolosa, puis convertie au christianisme et venue en Provence avec l'armée d'Amalric. — En un coin,* Brunissende *et* Mirevaux *échangent des propos amoureux, au grand dépit de* Gémesquie, *qui de loin les épie, inquiète, agitée et contenant à peine son irritation.*

Mais voici venir Rayon de Lune *courant et dansant, vive et légère, se déhanchant avec grâce et agitant son tambour de basque orné de rubans et de grelots. Chacun dévore du regard la Morisque, belle fille brune aux yeux noirs et brillants, aux longues tresses dénouées sur son épaule nue ; elle est vêtue d'un riche costume oriental et porte un collier de sequins.*)

(*On fait silence pour l'entendre chanter une ballade provençale :* La Mort de Jeanne, *complainte symbolique et patriotique ; « car il doit être compris et sous-entendu, dit la* Comtesse, *que Jeanne ici, c'est la Provence, ou bien Toulouse ».*

« Mes amours s'en sont allées. — Là-haut sur la montagne,
— Hélas ! pauvrette de moi ! — Là-haut sur la montagne.

» Quand mes amours reviendront, — Je serai froide et glacée,
— Hélas ! pauvrette de moi ; — Je serai froide et glacée.

» Mes amours sont le soleil, — Et je suis la lune claire, —
Hélas! pauvrette de moi! — Et je suis la lune claire.

» Jamais la lune et le soleil — N'ont pu s'unir en un baiser,
— Hélas! pauvrette de moi! — N'ont pu s'unir en un baiser.

» Quand je mourrai, enterrez-moi — Tout au fond d'un ravin,
— Hélas! pauvrette de moi! — Tout au fond d'un ravin.

» A mes pieds mettez un lys, — A mon front une guirlande,
— Hélas! pauvrette de moi! A mon front une guirlande.

» Les pèlerins qui passeront — Me jetteront de l'eau bénite,
— Hélas! pauvrette de moi! — Me jetteront de l'eau bénite,

» Et diront : « Elle est donc morte, — Elle est morte, la pauvre Jeanne —
— Hélas! pauvrette de moi! — Elle est morte la pauvre Jeanne! »

De chaudes acclamations ont éclaté aux dernières notes de cette chanson. Les dames ont complimenté RAYON DE LUNE et lui ont fait don d'écharpes, de nœuds et de bijoux. Et la soirée se poursuit brillamment, faisant alterner la déclamation avec les chants et les danses. C'est ainsi qu'à la demande de GÉMESQUIE et sur un thème fourni par elle pour satisfaire sa rancune contre MIREVAUX, deux jongleurs, BERTRAND et RAYMOND, ont improvisé un tenson : « Qui a été d'une dame, peut-il être d'une autre? Qui a juré foi et hommage à une dame, mérite-t-il qu'une autre donne créance à son amour volage? » Tel est le sujet proposé, et nos deux gaillards le traitent le plus galamment du monde, en dignes casuistes des cours d'amour. Puis vient une élégie, récitée par MIREVAUX, (*Histoire de Guillaume de Cabestaing et de dame Marguerite*); SICART, enfin, chante son fameux sirvente :

Ab grèu cossire,
Fau sirventés cozen... (1)

Cette satire enflammée provoque une explosion d'enthousiasme. Dames, écuyers, pages, hommes d'armes, serviteurs, cèdent à la plus vive exaltation; le sentiment patriotique qui règne dans tous les cœurs éclate en cris frénétiques et en transports délirants. A cet instant, et alors que l'excitation est au comble, apparaît subitement le Légat du Pape. Il s'avance, les bras croisés, le visage irrité, le regard dur. A ses côtés se tiennent quelques moines dominicains. A la vue du cardinal, tout le monde recule; au bruit de naguère succède

(1) Qu'on n'aille pas croire que l'auteur nous donne ici en citation, et tels quels, les antiques fragments de poésie provençale se rapportant aux sujets indiqués. Nul mieux que D. Victor Balaguer ne connaît les troubadours, dont il a écrit l'histoire. S'inspirant des données primitives, il les remanie et les complète, en leur conservant leur saveur et leur accent particuliers. *Planh*, *tenson*, *sirvente* et *cansó*, toutes pièces sont de lui. C'est la transcription en catalan d'originaux connus, mais une transcription amplifiée et plus finie que n'était le modèle; une série de pastiches, si l'on préfère, et des plus réussis.

L'espace me manque, à mon grand regret, pour reproduire intégralement cette scène de la veillée, qui est la fleur et le charme du poème.

un silence funèbre, à peine interrompu par le rugissement de la tempête.

Le légat. — Quels sont ces chants? De quels accents la paix est-elle ici troublée? Quelles sont ces imprécations contre tout ce qui est noble et sacré? Que signifient ces cris et ce tumulte? Qui donc se permet, quand je suis l'hôte du château, d'exciter au mépris de la France, notre alliée, du Saint Père et de l'Eglise? Hors d'ici, tout le monde! Brisez-moi ces lyres, qui sonnent la damnation et l'opprobre; éteignez ces flambeaux. Et vous, femmes éhontées, chair de péché et foyer de corruption, dépouillez bien vite ces parures, prenez le deuil, et, le front couvert de cendre, à deux genoux, aller demander à Dieu, dans son temple, le pardon de vos fautes.

(*Après un premier moment de surprise générale*, la comtesse *s'avance, le front haut, et dévisage* le légat.)

La comtesse. — Quel est celui qui donne ici des ordres, comme s'il était notre maître à tous et le seigneur du logis?

Le légat. — Celui qui a pouvoir et vouloir, entendez-vous, madame. Celui qui du Pape et de Montfort, épée de l'Eglise, tient son autorité et sa mission.

La comtesse. — Et depuis quand le Pape et Montfort commandent-ils chez nous? Depuis quand la bannière de Foix a-t-elle cessé de flotter au sommet du donjon, déchirant les nuages, dominant les aigles et les cimes des Pyrénées? Qu'on me dise s'il y a ici un seul homme qui ne soit à la discrétion du Seigneur-Comte.

Le légat. — Le Comte, madame, sachez-le donc, puisque vous m'obligez à le dire, le Comte est prisonnier du roi de France.

La comtesse. — Si le Comte est prisonnier, la Comtesse est libre, et, le comte absent, c'est moi qui suis le comte. (*Se tournant avec majesté vers ses gens, et d'un ton impérieux.*) Levez le pont. Que la vigie redouble d'attention et soit prompte au signal. Dites aux trompettes de se préparer à jeter l'appel de guerre et la sonnerie d'alarme; aux frondeurs et aux archers de se tenir en alerte. Les capitaines ici, à mon commandement. Au sommet de la tour, une fascine allumée, afin que l'on voie que nous sommes sur nos gardes. Que personne ne sorte du château. Dès cet instant, tous nos hôtes sont nos prisonniers.

Le légat. — Trop tard, femme orgueilleuse! Avec moi sont entrés dans ces murs la croix du Pape et l'oriflamme de France. Le château de Foix a changé de maître. (*Se tournant vers les siens.*) Arborez la bannière de l'Eglise.

La comtesse. — Une bannière ici! Une bannière qui n'est point la nôtre! De ma vie, cela ne se verra. (*Aux siens résolument et avec une énergie virile.*

A moi, Foix ! Hors d'ici, le Légat ! Qu'on le pende à un créneau et qu'on le livre en pâture aux vautours !

(*Mouvement parmi les gens du château.* — LE LÉGAT *demeure interloqué.*)

LE LÉGAT, *après quelque hésitation.* — A moi, Dieu puissant !... Qu'un téméraire vienne donc mettre sur moi la main, s'il veut la voir aussitôt rouler à terre, détachée de son poignet et bientôt consumée par le feu éternel ! (*Silence. — Une religieuse terreur s'empare de l'assistance. Ce que voyant,* LE LÉGAT *recouvre son assurance.*) Je suis l'ambassadeur du Saint-Siège. Son verbe, c'est moi ; ses lettres de créance, je les ai ; ses ordres, je les porte, et ses foudres aussi, — foudres plus redoutables, sachez-le, que celles qui déchirent la nue à ce moment même, au-dessus de cette demeure, sentine d'infection, caverne de dragons et de serpents, repaire d'hérésie. (*Moment de silence. L'orage redouble ; les coups de tonnerre se suivent ; les éclairs ne discontinuent point, illuminant la verrière d'une lueur d'incendie.*) Ecoutez-moi, vous tous. Du fond de ce château sort une pestilence qui empoisonne la terre entière ; l'heure est venue d'en purger l'humanité... Colère du ciel, foudres du Très-Haut, miracles du Roi des rois, ouragans, cataclysmes et tempêtes, je vous invoque. Venez donc, et de cette roche, à mon appel, arrachez le château de Foix ; pulvérisez-le, et que les débris s'en dissipent dans les airs, comme fétus de paille qu'emporte le vent ! *Amen !*... Anathème sur tous ceux qui habitent ce foyer de lèpre et d'hérésie ! Anathème sur ces femmes impudiques, vil troupeau de courtisanes effrontées ! Anathème sur les jongleurs vagabonds, qui de leurs chants d'amour échauffent la chair, et de leurs chants de guerre attisent la discorde ! Anathème sur les pères, sur les enfants nés et à naître, sur tous ceux qui foulent la terre de Foix et s'honorent de son nom, hérétiques déclarés ou hantant les hérétiques ; sur les morts et sur les vivants, sur les vilains et sur les nobles, sur les esclaves et sur les maîtres, sur les nourrissons pendus aux mamelles de leurs mères, et jusque sur ceux qui de ces nourrissons pourront naître un jour ! Que de leur génération jamais ne s'efface le stigmate du péché ! Qu'ils errent par le monde, couverts d'un vêtement de malédiction, qui sera la peau de leur chair ! Que l'anathème pénètre comme une eau dans leurs entrailles, comme une huile dans leurs os ! Et qu'au jour de leurs funérailles la terre les vomisse et les repousse ! Anathème sur eux tous et à jamais ! Dans les siècles des siècles, anathème !...

(*Aux dernières paroles du* LÉGAT, *brille un éclair formidable et éclate un de ces coups de tonnerre qui semblent devoir tout écraser. Une rafale ouvre à grand bruit les fenêtres et brise les vitrages. Les lumières s'éteignent. L'effroi s'empare des assistants. Les ténèbres envahissent la*

salle. Toutes les dames tombent à genoux, sauf la COMTESSE, *qui reste debout, bien qu'effrayée elle-même. Les hommes d'armes, écuyers et pages sont atterrés*).

LES DAMES, *criant.* — Miséricorde!
QUELQUES-UNS. — Horreur!
LES AUTRES. — Grâce!

(*Tout à coup, une rumeur étrange et souterraine se fait entendre. Des coups réguliers et profonds ébranlent le sol, comme partant des entrailles du château. Bientôt les dalles du milieu se soulèvent, et aux pieds mêmes du* LÉGAT *s'ouvre une sorte de fosse, par où l'on voit d'abord poindre une pâle clarté, puis briller des torches soutenues par des bras qu'on croirait appartenir à des déterrés.* — MIREVAUX *terrifié se souvient alors de ce qui lui a été conté précédemment, et, prenant* SICART *par le bras, lui montre ce prodige*).

MIREVAUX. — Les dalles !... Les dalles s'ouvrent, Sicart ! Regarde !
SICART. — Ne l'avais-je pas dit ? Les *Invisibles* viennent nous sauver.

(*De la fosse sortent des archers, des arbalétriers, des hommes d'armes. Ceux qui apparaissent les premiers tiennent des torches allumées, qui refont la lumière dans la salle. Il est aisé de comprendre qu'ils sont montés par l'escalier d'une de ces oubliettes secrètes telles que les châteaux en possédaient et qui parfois n'étaient connues que des seuls châtelains. Au milieu du tumulte et de la confusion qu'ils provoquent, les arrivants se répandent sur la scène. Quelques-uns d'entre eux s'approchent du* LÉGAT *et des* MOINES, *en criant :* « Foix! Foix et Toulouse! ». *Au milieu de tous les siens, armé de pied en cap, tenant une épée de la main droite, et la bannière de Foix de la gauche, apparaît, superbe et athlétique,* ROGER-BERNARD, *comte de Foix. Les dames et les assistants l'accueillent avec de grandes démonstrations d'allégresse.* LA COMTESSE *pousse un cri de joie, joint les mains, les porte à ses lèvres et les élève ensuite vers le ciel.*)

MIREVAUX et SICART. — Le Comte!
LE COMTE, *debout au bord de la fosse, la visière levée, plantant sa bannière en terre, et de sa voix dominant tous les bruits.* — Foix pour Foix et pour Foix! Foix et toujours Foix!

LA COMTESSE *se précipite dans les bras de son époux. Les vassaux en-*

tourent leur seigneur. Les hommes d'armes se disséminent sur la scène, chantant en chœur, accompagnés par les jongleurs, le chant de

LA MORT DU LOUP (1)

Montfort
Es mort,
Es mort,
Es mort,
Viva Tolosa,
Ciutat gloriosa
Y poderosa!
Tornats son lo paratge y l'honor
Montfort
Es mort,
Es mort,
Es mort!
Provensa bella,
Del mon estrella,
Llum y centella,
Ets spill de virtuts y de amor.
Montfort
Es mort,
Es mort,
Es mort!

(*La toile tombe.*)

LÉONCE CAZAUBON.

(1) V. la trad. p. 129.

(*A suivre.*)



QUATUOR D'AMOUR

A Paul Mariéton.

Le violon dit, dans un chant de flamme :
« Puisque ta main brûle et que ton œil luit,
Je veux posséder ton corps et ton âme ;
Courons vers les bois par la belle nuit ! »

L'alto gravement : « Fourberie est femme;
Devant un bras nu la raison s'enfuit;
De la passion crains la rouge lame.
Bah ! s'il faut aimer, aimons-nous sans bruit. »

« — J'aimai sans espoir une jouvencelle. »
Ainsi murmura la violoncelle,
Reprenant plus bas : « Aimer est souffrir. »

La basse grondait lugubre et farouche :
« Comme elle mentait ta mignonne bouche !
Notre amour n'est plus et je veux mourir ! »

LE SONNET DE LA MORT

Le ciel d'un bleu doré s'embrume et, morne couche
Des trépassés, la terre est couverte d'effroi
Par le *Dies Iræ* qui s'élève, farouche,
Tandis qu'à l'horizon la nuit affreuse croît.

Les peines ont brisé mon cœur et, sur ma bouche,
Soudé l'amer rictus du cadavre, — j'ai froid
Et j'attends que la Mort, la chevaucheuse louche,
M'emporte au galop fou de son noir palefroi.

Je me suis affaissé dans le deuil des ténèbres,
Le front blême fouetté par les oiseaux funèbres,
Veuf de tout souvenir et sans regrets hurleurs.

Autour de moi, dans moi, tout est sombre. Il me tarde
Que tu viennes, — superbe et sinistre Camarde,
Dans le somme éternel endormir mes douleurs.

Novembre 1877.

CAPTURE

J'allais comme un vaisseau sans mâts et sans voilure,
Ballotté par les flots de la mer Passion.
L'autan épouvantait ma folle chevelure.
Mon cœur, boussole, avait perdu toute action,

Quand vous êtes venue, ô belle goélette,
Pirate féminin, forban délicieux !
Vous m'avez capturé, ma chère ! Et la mouette
Ricane sous la sombre immensité des cieux.

L'Amour, rose calfat, me radoube, Madame ;
J'aurai des mâts tout neufs, des voiles, une flamme
Rose comme l'aurore et comme votre teint.

Nous irons de nouveau sur les vagues charmantes
Et, sans craindre les grains et sans peur des tourmentes,
Nous pourrons aborder au paradis lointain.

1874.

PROMÉTHÉE

CRIBLANT DANS LE CIEL D'ÉTOILES

Comme il tenait au poing la flamme au ciel ravie
Et comme il se baissait, ébloui, rayonnant,
Pour donner à son œuvre une éternelle vie,
Mercure le saisit. Il dressa, frissonnant,

Sa tête qui portait le fier sceau du génie ;
Plus beau, dans son courroux, que Jupiter tonnant,
Il jeta hardiment vers la voûte infinie
Le feu qui dans sa main allait se mutinant,

Et qui, se dispersant par les cieux gris et tristes,
Fit naître sur-le-champ des constellations.
La nature, en son deuil, vit jaillir leurs rayons.

Tels les grands novateurs, tels les mâles artistes,
Qui vaincus ou bannis, font éclater encor
Par l'humanité sombre un essaim d'astres d'or.

27 juillet 1875.

AUGUSTE FOURÈS.

PÉTRARQUE ET LA RENAISSANCE

Les Provençaux ont toujours un peu considéré Pétrarque comme un compatriote, et les Félibres comme un aïeul.

N'est-il pas l'héritier des troubadours autant que le restaurateur de l'esprit et des lettres antiques ?

On ne voyait guère en lui jusqu'à notre temps qu'un grand poète de l'amour et un grand sage. L'admirable vie de Pétrarque — et de Laure — donnée par Lamartine en son *Cours de littérature*, laissait à peine pressentir le prince des humanistes et le père de la Renaissance. En revanche, l'érudition contemporaine a exalté celui-ci jusqu'à presque oublier l'auteur du *Canzonière*, dans le lauréat latin du Capitole. Elle se conformait ainsi au jugement qu'il portait de lui-même. Mais le solitaire de Vaucluse est un assez grand homme pour que la gloire populaire et le suffrage des savants ne cessent pas d'aller à lui pour des raisons diverses.

C'est au Félibrige que revient l'idée de sa commémoration séculaire, premières *Fêtes Latines* du Midi de la France, en 1874. Mistral en a consacré l'initiateur, M. de Berluc-Pérussis, par ce quatrain dit au pied du château des Papes :

Dins soun linçòu de glòri
Petrarco ero endourmi.
Messiés, pourten un brinde à Berlu soun ami
Qu'en terro d'Avignoun l'a rendu viéu e flòri.

Nous ne négligerons pas de démontrer les attaches qui unissent le poète de Laure à la grande littérature romane du moyen âge, civilisatrice de l'Occident.

Déjà en mai 1889, la *Revue* a donné un court aperçu de la vie du poète, en tant qu'initiateur de l'esprit moderne, dans le récit d'une excursion des Cigaliers à Vaucluse (*La Terre provençale*, pp. 107-112).

Nous avons l'heureuse aubaine de recevoir les pages qui suivent d'un éminent érudit qui est en même temps *un écrivain*, M. Pierre de Nolhac. Elles sont détachées de l'introduction d'un ouvrage considérable, *Pétrarque et l'Humanisme*, d'après des documents nouveaux et des notes inédites de la main du poète, qu'il publie en ce moment même (Paris, Bouillon éditeur). La glorieuse figure y apparaît toute renouvelée. Grâces soient rendues à M. de Nolhac par les fidèles de Pétrarque.

P. M.

Dans le mouvement d'études fait en ce siècle autour de Pétrarque, sa gloire poétique n'a point gagné, son caractère moral a subi les contestations les plus

diverses, mais, comme initiateur de la Renaissance, il n'a cessé de grandir à mesure qu'on l'a mieux connu. Les dernières recherches sont venues rajeunir ainsi le laurier du poète qui reste le premier lyrique de l'Italie, sans que personne puisse voir en lui le rival de Dante. Son rôle s'en trouve, d'ailleurs, fort élargi.

. . . .

La formule qui le définit le mieux est celle qui le désigne comme « le premier homme moderne ». Le caractère essentiel de l'homme nouveau que façonne alors l'Italie, l'individualisme, se montre en lui avec une rare vigueur. Par la direction de sa pensée, il échappe presque entièrement à l'influence de son siècle et de son milieu, ce qui est sans doute la marque la moins contestable du génie. Doué tout enfant d'un sens si fin de la beauté que la seule harmonie de la phrase de Cicéron suffit à l'enchanter, il dédaigne, dès l'abord, avec la littérature du moyen âge, les études qui mènent à la renommée et à la fortune, les sciences qui, de son temps, sont la base de toute formation intellectuelle : la jurisprudence, la théologie, la philosophie scolastique. De la voie utilitaire où tout ce qui l'entoure à Avignon, à Montpellier, à Bologne, le pousse à marcher, il est détourné par un sens poétique extrême, qui l'emportera toute sa vie sur ses autres facultés. Déjà, l'enthousiasme de ses premières lectures lui a révélé ses maîtres, les Anciens ; il n'en veut point d'autres, parce qu'il n'en goûte point d'autres, et les circonstances de sa carrière, qui le rendent de plus en plus indépendant dans l'ordre matériel, lui permettent de suivre son choix. L'imagination le transporte dans le monde de ses livres, le fait vivre en ce passé de sa race, où son patriotisme italien s'enorgueillit et s'exalte :

> Gente di ferro e di valor armata,
> Siccome in Campidoglio al tempo antico
> Talora per Via Sacra o per Via Lata.

Peu à peu, son éducation s'achève dans cette société idéale, qu'il reconstruit d'abord pour lui seul, et son esprit se modèle sur les écrivains qu'il prend pour guides. Sa personnalité y perd à nos yeux le relief qu'a gardé Dante, à peine initié à l'antiquité ; mais ce qui nous semble artificiel à distance lui crée, pour son époque, une originalité très accentuée, très féconde, qui s'impose à l'étonnement, à la discussion, bientôt à l'admiration de tous.

S'il n'a pas le savoir encyclopédique d'un Vincent de Beauvais ou d'un Bacon, il offre à son temps l'exemple d'une culture toute différente et non moins vaste, dont sa production littéraire est l'exacte image. A la fois poète épique et lyrique, historien, géographe, moraliste, écrivain, religieux, polémiste, orateur même, il montre en lui quelque chose de l'homme universel, tel que l'âge suivant va le connaître. Ce caractère apparaît mieux en certains détails : Pétrarque est curieux d'art et sait lui-même un peu dessiner ; il chante les vers provençaux ou ses propres chansons de langue vulgaire en s'accompagnant sur le luth ; en dehors de ses livres, une foule de choses de la vie extérieure l'intéressent et le passionnent, de la pratique du jardinage à la théorie du gouvernement. La Renaissance, d'Alberti à Michel-Ange, fournira des hommes plus complets ; mais il compte déja, à ce point de vue, parmi les puissantes figures italiennes de ces grands siècles.

Après s'être formé lui-même par l'antiquité, Pétrarque est entré en guerre contre les fausses sciences et les mauvaises méthodes de son temps, soutenu par

un amour ardent de la vérité et par ce dédain de l'ignorance commune, qui ne va pas sans un certain besoin de la braver. Ces deux sentiments, de noblesse inégale, mais chez lui d'égale force, ont inspiré ses longs travaux et dirigé ses polémiques.

L'astrologie régnait dans le monde scientifique d'alors ; elle était consultée par les princes, enseignée par les universités ; l'Église, qui la tolérait quelquefois, reconnaissait la réalité de ces études, puisqu'elle en condamnait certaines pratiques comme l'œuvre du démon. La magie, de son côté, appuyée sur ses longues traditions orientales, inspirait un respect général. Astrologues et magiciens trouvent en Pétrarque un adversaire. Aidé de Cicéron et de saint Augustin, fidèle surtout aux claires notions générales que l'esprit antique lui a communiquées, il s'élève au-dessus de l'explication démoniaque et voit dans les sciences occultes le produit de la folie ou de la malice humaines. Il ne croit ni aux horoscopes, ni aux songes ; toutes les recherches de ce genre sont pour lui bien autre chose que dangereuses, elles sont vraiment vaines et stériles. Il lui faut quelque courage pour dénoncer l'imposture des savants et la crédulité du public, pour se demander « si l'une est plus odieuse ou l'autre plus ridicule » ; et il y a quelque mérite a supporter d'être seul ou à peu près seul à penser ainsi. Pétrarque, en effet, est bien loin d'être soutenu par son temps : à peine si quelques voix isolées lui font écho ; on verra même les humanistes, au quinzième siècle, abandonner en partie le terrain qu'il a conquis pour la science rationnelle.

Au même combat, livré au nom du sens commun, se rattachent ses attaques contre la médecine. Il commence à les porter, sous la forme épistolaire, devant le pape ; puis, certaines représailles, que se permettent contre la poésie les médecins d'Avignon, lui mettent la plume à la main sur ce sujet pour le reste de sa vie. Il ne nie pas, au reste, qu'il ne puisse y avoir une science de la médecine, bien qu'il soit douteux pour lui que les anciens eux-mêmes l'aient possédée ; mais les praticiens qui s'en réclament de son temps n'en ont pas encore établi la méthode et exploitent, en attendant, avec outrecuidance, la sottise de leurs contemporains. Diverses lettres et quatre livres d'*Invectives contre un médecin* contiennent le détail de cette polémique, qui permet d'entrevoir en même temps les idées de l'auteur sur les sciences de la nature.

Sans doute, il n'a pas cultivé ces sciences et il les a subordonnées outre mesure, dans sa pensée, à l'étude de l'homme moral, mais on peut presque dire qu'il en a aperçu les principes. Ses tentatives d'horticulture raisonnée qu'ont révélées ses notes, ses observations sur la vie des plantes et les circonstances qui peuvent l'influencer, sont déjà de celles qui serviront un jour à fonder la botanique. En des domaines voisins, n'a-t-il pas signalé avec mépris et colère la vanité des recherches de l'alchimie ? N'a-t-il pas expressément laissé de côté les bestiaires, les lapidaires, et toute cette littérature légendaire des naturalistes du moyen âge qui encombre encore le *Trésor* de Latini ? Ne s'est-il pas séparé même de Pline et des Anciens, à propos des fables qu'ils ont transmises et que l'expérience ne vérifiait point ? Cette attitude de Pétrarque, qui nous semble si simple, avait quelque nouveauté ; elle servait indirectement les intérêts des sciences d'observation, qui allaient fournir à la Renaissance le champ de ses plus durables conquêtes.

Au charlatanisme des médecins et des alchimistes, il donne pour pendant celui des légistes. Ceux-ci vivent, à ses yeux, dans une science mesquine, sans hori-

zon, dont le seul but est le lucre et la tromperie. Il leur en veut visiblement de la place qu'ils occupent dans la société, au nom d'une érudition qu'on croit universelle.

. . . .

Dans le champ philosophique, le débat prend encore plus d'ampleur. Pétrarque ne traite pas mieux les scolastiques de Paris que les décrétalistes de Bologne. Il considère bien la dialectique comme un excellent instrument de travail, « un degré pour s'élever plus haut » ; mais il s'irrite contre ceux qui font du syllogisme le but même de la science, contre ces docteurs « gonflés de néant », comme il les appelle, héritiers indignes de saint Thomas et de maître Albert, disciples de Duns Scot et de la scolastique dégénérée.

. . . .

Si l'on va au fond des choses, on voit que Pétrarque s'en prend au principe d'autorité, avec une hardiesse que les philosophes de profession n'ont pas atteinte avant lui et une vigueur de polémique qui sera rarement dépassée. Il a lu quelques pages d'Abailard ; mais je ne crois pas qu'il doive rien ici à ce grand précurseur. Les vrais maîtres de sa pensée ont suffi à lui apprendre le maniement de la recherche personnelle, oubliée, étouffée autour de lui. Les Averroïstes, si nombreux en Italie, se réclament d'Aristote non moins que les scolastiques, et si sa guerre aux premiers prend un caractère plus âpre, à cause de leur hostilité contre le christianisme, il réunit dans le même dédain toute la philosophie de son siècle. On dira avec raison que la sienne est bien incomplète, réduite en fait à la seule morale, formée d'ailleurs à l'école de Cicéron et reflet d'un reflet. En son temps, du moins, elle est bien à lui et à lui seul, et munie déjà des principes qui frayent à l'esprit humain la voie nouvelle.

Un peu embarrassé de s'en prendre à Aristote, que l'antiquité tout entière recommande à son respect, il soutient d'abord qu'on ne connaît qu'un Aristote défiguré par les traductions et les commentaires. Du reste, qu'importent, dit-il, « les cinq syllabes de ce nom qui délecte le vulgaire » et cette autorité invoquée à tout propos ? « Certes, je trouve qu'Aristote fut un grand homme fort et savant ; mais, après tout, ce ne fut qu'un homme ; il a pu ignorer certaines choses et même beaucoup ; bien plus, pourquoi le taire ? Aristote a erré, et même dans les matières les plus importantes. » Ces paroles et d'autres jetées au cours des livres de Pétrarque font époque dans l'histoire des idées ; il n'est pas indifférent que l'Italie ait trouvé, au quatorzième siècle, un esprit assez libre pour attaquer en face la plus haute autorité du moyen âge, celui que Dante appelait « le maître de ceux qui savent. »

Le besoin d'opposer un nom à celui d'Aristote, autant que l'étude de Cicéron et de saint Augustin, fait deviner à Pétrarque l'importance de Platon. Non seulement il le met à chaque instant en face du Stagirite, mais il proclame la sublimité exceptionnelle et la précellence de sa doctrine. Ce contempteur de l'autorité ne parle guère ici, il est vrai, que sur le témoignage de ses maîtres, et toute cette question reste un peu vague dans son esprit ; mais, là encore, il apparaît comme ayant deviné toute une direction de la pensée moderne, et il est le premier à avoir pris position dans la grande bataille platonicienne qui va remplir le quinzième siècle. Ce n'est pas ici le lieu de dire comment ses idées, si complètement imbues de libre examen, s'accordent avec sa foi et sa piété. Mais cet accord même n'est pas aussi surprenant, aussi en dehors des voies de la Renais-

sance qu'il peut sembler tout d'abord. Notre poète ne cherche dans la philosophie qu'un moyen pour devenir meilleur, et ce moyen, il le trouve, plus sûr et plus complet encore, dans la pratique de la vie chrétienne. Beaucoup d'esprits très hardis du siècle suivant penseront comme lui. Il est telle prière éloquente de Pétrarque, où l'humaniste fait place au croyant, où il s'agenouille « devant le Dieu des sciences, pour le préférer à toute étude et à tout enseignement », dont l'accent se retrouvera aux lèvres de Marsile Ficin et de Pic de la Mirandole.

De la science de son temps, Pétrarque fait table rase, ou peu s'en faut. Il y substitue l'étude pure et simple de l'antiquité. Les hommes du moyen âge sans doute ont lu et transcrit abondamment les ouvrages païens ; mais chacun d'eux n'en a connu qu'un petit nombre et aucun ne les a complètement compris. Les maîtres de grammaire ont puisé dans les auteurs des exemples pour leur enseignement technique, les théologiens ou les philosophes leur ont emprunté des textes à l'appui d'un système ; l'esprit antique, nul ne l'a pénétré et n'en a soupçonné même la nature. Certains Italiens, il est vrai, ont gardé avec vénération le souvenir des grands écrivains de Rome, défiguré dans la légende populaire et si vague chez les lettrés même. Brunetto Latini est du nombre de ces écoliers instinctifs de l'antiquité ; Dante surtout, par le respect qu'il témoigne aux maîtres de la Grèce et de Rome, dont la plupart ne sont pour lui qu'un nom, « reconnaît en eux les éducateurs éternels de l'humanité » (1) ; mais que de confusion et d'ignorance dans la vision du passé chez Latini ou chez Dante, et comme leur information est incomplète ! Les écrivains même dont l'érudition est la plus vaste, un Albertano de Brescia par exemple, ne font qu'entasser des citations, souvent mal placées ou travesties par l'interprétation qu'elles reçoivent. Il faut que notre poète paraisse pour qu'il se produise un mouvement durable et un intelligent retour vers les Anciens. On doit admettre que l'Italie y serait arrivée sans lui, puisque tout le moyen âge italien vit de l'obscur désir de la pensée antique ; ce pays, si profondément imprégné de la tradition classique, ne pouvait faire autrement que de retrouver un jour la voie perdue ; mais, si on supprime, par la pensée, de l'histoire du quatorzième siècle l'œuvre et l'action de Pétrarque, on peut se rendre compte du retard que cette marche aurait subi.

La littérature latine classique a été embrassée par lui dans son ensemble, comme elle ne l'avait été par personne depuis l'époque des Pères de l'Eglise. Il a consacré la meilleure partie de son temps et de sa fortune à en recueillir les restes. Il en a fait ensuite une étude et un classement dont les grandes lignes sont demeurées, en établissant entre les écrivains des distinctions que tous ses successeurs n'ont pas faites avec autant de sûreté. Il n'a point célébré en bloc l'antiquité et mis sur la même ligne tous les auteurs anciens. Il en est un petit nombre qu'il a lus à fond et relus sans cesse, Virgile, Cicéron, Horace, Tite-Live, les deux premiers surtout, « pour qui, dit-il, l'admiration l'avait conduit à l'amour, et avec qui sa longue étude l'avait rendu tellement familier, qu'il ne pensait pas qu'on pût l'être autant avec des vivants. » Ce qui l'a séduit dans la littérature antique, c'est le caractère d'œuvre d'art. Pour la première fois depuis des siècles, on n'en peut douter, la perfection de la forme a décidé des préférences d'un esprit. Cette recherche du beau pour lui-même et cette distinction

(1) Gebhart : *Les origines de la Renaissance en Italie*, p. 144 (chap. IV ; *La tradition classique*).

établie entre des productions qui le révèlent inégalement, font une des plus fécondes initiatives de Pétrarque ; en même temps, elles instituent à nouveau, à la fin de ce moyen âge qui ne l'a point connue, la critique littéraire.

Il plaît de proclamer ici que cette œuvre considérable d'érudition et de pensée, dont l'importance apparaît davantage à mesure qu'on l'étudie de plus près, a été accomplie au nom de principes esthétiques et par un poète. Pétrarque rêve et compose en poète, même quand il se croit destiné à restaurer et à reproduire dans ses livres la science des Anciens, et cela seul l'empêche d'être un pédant, alors qu'il sacrifie le plus au pédantisme. Sa richesse d'imagination et sa richesse plus grande encore de sentiment ont vivifié sa recherche, soutenu son courage dans les difficultés de l'étude et donné à son rôle cette ardeur d'activité et cette continuité d'effort qui en assurèrent le succès. La transformation de la pensée scientifique, amenée par la Renaissance, a commencé par la rénovation de la forme, et cette rénovation est née de l'enthousiasme, d'abord tout littéraire, ressenti par un poète d'Italie. C'est à son intime génie qu'il doit d'avoir été le premier de ces hommes « qui aimèrent les lettres mortes d'un vivant amour et retrouvèrent dans la poussière antique l'étincelle de l'éternelle beauté » (1).

Les livres sont les monuments qui contiennent le plus clairement le dépôt de la pensée antique ; c'est de ce côté qu'il convient de se porter d'abord pour la sauver et la répandre. Pétrarque en multiplie donc les copies et enrichit chaque année sa bibliothèque ; il veut que tous ses chers Anciens « habitent chez lui », où ils seront en sûreté. Il médite même de les mettre après sa mort à la disposition d'un public d'élite, qui saura conserver et enrichir cette collection, qui voudra surtout y chercher ce qu'il y a trouvé lui-même, non seulement des instruments d'étude, mais encore le délassement et la culture désintéressée de l'esprit. C'est la conception d'une bibliothèque publique moderne. Si cette idée n'aboutit point, il n'en a pas moins l'honneur de l'avoir conçue et de l'avoir jetée peut-être dans le quinzième siècle, qui en a vu, avec Bessarion, la réalisation première.

Cependant, il n'est pas tellement absorbé par le « livre », qu'il n'envisage ce que nous appelons aujourd'hui l'archéologie. Il n'a point parlé des monuments romains de la Provence, déguisés à ses yeux, je pense, sous les appellations médiévales ; mais, dans le voyage tant désiré qu'il fait à Rome à trente-deux ans, la grandeur des ruines dont il ne peut méconnaître l'origine lui cause une impression profonde.

. . . .

Au bonheur d'admirer ces débris se joint déjà chez Pétrarque le souci de les conserver. Il écrit à Paolo Annibaldi une lettre en vers pour le supplier de restaurer, de défendre au moins ces murs mutilés, qui ont résisté aux Barbares, mais que chaque jour détruisent l'abandon des Papes et la honteuse incurie des habitants : « Ce sera un honneur pour toi d'avoir sauvé des ruines, car ces ruines attestent quelle fut jadis la gloire de Rome inviolée. » Il se montre ici plus rapproché de nous que beaucoup d'humanistes des siècles brillants qui, pleins d'enthousiasme pour les livres et pour les objets d'art des Anciens, n'ont prêté aucune attention aux restes de leurs édifices ; il est plus avancé qu'Érasme lui-même, qui a visité Rome à trois reprises et habité l'Italie longtemps sans faire une observation sur un monument antique.

(1) Anatole France : *La vie littéraire*, t. III, p. 346.

. . . .

Ce fut un grand jour pour Pétrarque, et auquel longtemps il ne put penser sans pleurer, que celui où, sous le porche de Saint-Agricol, à Avignon, il entretint Nicolas Rienzi de la mission de Rome dans le monde. Il crut avoir trouvé en lui l'homme destiné à relever la République de ses misères et à en renouveler, dans la politique, l'antique splendeur. Lui-même se réservait de rajeunir la gloire littéraire de leur mère commune et de reprendre le travail interrompu de la pensée latine. Le rôle du poète fut ici moins chimériquue que celui du tribun. Quand celui-ci tomba à mi-chemin, victime de sa politique à la Tite-Live, Pétrarque, bien que douloureusement atteint, ne suspendit point sa marche et remplit jusqu'au bout la tâche qu'il s'était fixée.

Son œuvre est calquée sur celle de l'antiquité qu'il a exhumée. Elle manque d'originalité dans la forme et souvent dans le fond, et prépare toute une littérature d'imitation qui entravera presque autant qu'elle servira le développement des littératures nationales. Cette imitation, malgré tout, au moment où il en donne l'exemple, est un grand pas en avant et une nouveauté d'une portée extrême. Elle contribue à former des générations vigoureuses, qui vont mettre, de gré ou de force, les arts et les lettres au service d'un idéal oublié.

Les compositions de Pétrarque et celles de Boccace, qui fut son disciple, aident tout d'abord à maintenir au latin le caractère de langue littéraire par excellence. A la fin de sa vie, Boccace renie ses romans et, à partir du moment où il se met à rêver de poésie épique, Pétrarque n'attache plus d'importance à ses « fragments vulgaires », qu'il traite couramment et sincèrement de bagatelles de jeunesse (*nugae*). Celles de leurs œuvres sur lesquelles comptent ces grands hommes pour arriver à la gloire sont celles qu'on ne lit plus aujourd'hui. En fait, leur calcul ne fut pas aussi faux qu'il a semblé, la plupart de ces œuvres ont eu une popularité immense : « Quoi qu'on fasse, s'écriait Salutati, il faut reconnaître que Pétrarque est supérieur à Cicéron et à Virgile », et le bon chancelier de Florence consacrait de longues pages à développer son sentiment. Le siècle entier pensa comme lui et prit modèle sur cette puissante production latine, qui donnait l'illusion du génie. Pour avoir exercé une telle influence, elle tient aujourd'hui dans l'histoire des lettres la place de ces charpentes cachées qui soutiennent, sans qu'on y songe, les édifices et qu'il est indispensable d'étudier, si l'on veut bien connaître la construction.

La recherche d'art est aisément saisissable dans le style de Pétrarque. S'il traita de même, sous ce rapport, les deux langues dont il se servit, en latin il fut sûrement le premier « styliste » des temps modernes. Il remaniait et perfectionnait ses livres, remplissant de corrections les marges de ses manuscrits de vers ou de prose. On connaît l'état des quelques brouillons italiens conservés au Vatican, les plus anciens autographes de poète que nous possédions. La seconde rédaction de la *Vie de Scipion* révèle aussi des centaines de retouches de pure forme, destinées à augmenter la clarté du texte, à donner aux phrases plus d'élégance ou de rapidité (1).

. . . .

La plupart des genres cultivés par l'immense littérature de l'humanisme vien-

(1) Nolhac, le *De Viris illustribus de Pétrarque* (*Fragments inédits*), Paris, 1890, pp. 86 et suiv.

nent plus ou moins directement de Pétrarque. Si l'épopée latine se nourrit désormais de l'imitation de Virgile, c'est qu'il l'a fait lui-même dans l'*Africa*. L'épître familière en vers, descriptive ou morale, dont il a reçu le modèle d'Horace, il la transmet à Philelphe toute pliée à rendre les sentiments d'un moderne. La bucolique allégorique, héritée d'ailleurs du passé, a un succès moindre ; Pétrarque et ses successeurs immédiats sont ici les derniers représentants d'une forme littéraire qui disparaît, tandis qu'au contraire commence après eux cette grande production lyrique et élégiaque, dont ils ont à peine fourni quelques essais. En revanche, l'épître en prose a été entièrement renouvelée par les recueils des *Familiares* et des *Seniles ;* récit d'intimité, étude de politique, dissertation d'érudition ou de morale, elle va fleurir et se développer chaque jour davantage. Quant à l'exemple que l'auteur a donné, en recueillant et en préparant sa correspondance pour le public, il ne sera point perdu ; chaque humaniste entendra laisser à la postérité le témoignage parfois précieux, souvent insignifiant, de ses études et de ses amitiés.

La composition historique tient une grande place dans l'œuvre de Pétrarque. Bien qu'il s'efforce de multiplier et de contrôler les sources et qu'il pratique ostensiblement la critique des témoignages, il travaille plutôt en moraliste qu'en historien. Passionné pour l'étude de l'individu, il demande surtout un enseignement au récit des actions des grands hommes. Il conçoit l'œuvre d'histoire tantôt comme une suite de portraits et d'anecdotes (*Res memorandae*), tantôt comme une biographie (*De Viris illustribus*), double forme qui aura dans la littérature de la Renaissance une égale fortune. On connaît surtout l'importance qu'y va prendre la biographie ; elle se lie à la fois à l'imitation des œuvres de Pétrarque et de Boccace, celui-ci inspiré déjà par celui-là, et au développement de l'idée de la gloire, auquel ils ont l'un et l'autre contribué plus que personne.

Notre poète a, comme historien, un mérite particulier ; c'est à son plus ancien *De Viris* qu'il faut faire remonter la première application de l'intelligence moderne aux légendes de l'antique Orient, tentative bien incertaine sans doute et parfois puérile, toute troublée encore par les traditions latines, mais qui n'est pas sans être digne de quelque attention, si on considère l'insuffisance des renseignements dont disposait l'écrivain. Sur le terrain romain, il était plus sûr de ses pas. Il a retrouvé, on peut le dire, les sources de l'histoire de Rome.

. . . .

Un traité d'une extrême importance, le *De ignorantia*, par quelques-unes des questions qui s'y trouvent agitées, est un premier type de la grande discussion philosophique. L'*Itinerarium Syriacum*, né du goût de l'auteur pour les voyages et pour les études géographiques, marque une date dans la restauration prochaine de ces études, surtout par l'essai d'application des textes et des noms antiques aux régions modernes. Il n'est pas jusqu'au genre batailleur dont les humanistes ont tant abusé, l'invective, dont Pétrarque ne fournisse le modèle dans les *Inuectiuæ contra medicum quemdam*, les *Epistolæ sine titulo*, l'*Apologia contra Gallum*. Ses imitateurs n'y ajouteront que l'ordure et la calomnie personnelle ; il y a déjà mis l'irritabilité de l'homme de lettres et l'aveuglement de l'homme de parti.

Une branche considérable du travail littéraire du quinzième siècle, la traduction du grec, Pétrarque, incapable de la cultiver lui-même, en est encore pourtant le créateur ; n'a-t-il pas obtenu d'un Calabrais et fait exécuter à ses frais une

interprétation littérale de l'*Iliade* et de l'*Odyssée?* Cette littérature mystérieuse des maîtres de Rome, complètement ignorée en Occident, il en a presque deviné l'importance. Les leçons de grec qu'il a prises, étant encore à Avignon, sont les premières qui aient été données à un humaniste; s'il n'a pu arriver à une connaissance quelconque de la langue, il a voulu, du moins, essayer de goûter le principal chef-d'œuvre qu'elle ait produit. La traduction qu'il a fait faire, de concert avec Boccace, a révélé à ces deux précurseurs de l'hellénisme et a fait connaître aux premières générations de la Renaissance le monde poétique d'Homère.

Une activité si variée et si large explique l'influence exercée par Pétrarque sur ses contemporains. Il s'attire des hommages que personne avant lui n'a reçus. Les barons romains oublient un instant leurs féroces querelles pour célébrer, avec un cérémonial antique, son triomphe au Capitole. Les princes s'estiment honorés de l'héberger. Un vieux maître d'école aveugle parcourt toute l'Italie, à pied, appuyé sur deux jeunes gens, pour rencontrer Pétrarque, embrasser ses genoux, baiser ce front sous lequel sont écloses tant de pensées sublimes. Après sa mort, les humanistes lui gardent une sorte de culte. On connaît l'histoire de Leonardo Bruni qui fut, à peine adolescent, au milieu des guerres civiles de la Toscane, enfermé dans un château-fort où se trouvait un portrait du poète; la vue de cette image vénérée et les méditations qu'elle lui suggéra suffirent, paraît-il, à lui inspirer la passion des lettres et décidèrent sa vocation. Tel, en d'autres temps, un saint peint sur un mur d'église enflammait un jeune homme pour le cloître.

Ce n'est pas dans le renouvellement de l'art que s'est exercée l'action de Pétrarque sur la Renaissance. On peut cependant deviner en quelque mesure qu'il n'est pas resté entièrement étranger au grand mouvement qui s'accomplissait à côté de lui. Il a conservé des dessins, recherché des miniatures, tenu au nombre de ses trésors cette Madone de Giotto, « dont la beauté, dit-il en son testament, échappait aux ignorants et ravissait les maîtres de l'art. » Il a aimé et fréquenté des artistes. S'il ne parle point des Giottesques et semble ignorer leur œuvre, il a du moins, dans sa jeunesse, connu Giotto. Beaucoup plus tard, les peintres de Padoue qui ont exécuté pour le palais des Carrare les portraits d'hommes illustres ont travaillé d'après ses conseils. Déjà, à Avignon, Simone Martini les avait aussi reçus, et avait tenté, pour plaire à son ami le poète, de représenter des Romains en un autre costume que celui du quatorzième siècle. On ne peut guère ici parler d'influence directe; toutefois, ces premiers essais de symbolisme à la manière antique, qu'on trouve dans les fresques du temps ou dans la décoration des livres, doivent sans doute quelque chose au mouvement d'esprit soutenu par Pétrarque et ses disciples. Il a rempli lui-même sa description du palais de Syphax, dans l'*Africa*, d'attributs et de motifs mythologiques que le moyen âge a ignorés. L'illustration, tant répétée au quinzième siècle, de ses *Trionfi* ne vient pas de lui; mais comment ne pas supposer que les frontispices des manuscrits du *De Viris* ont été inspirés par l'auteur? Cette noble figure de la Gloire sur son char, distribuant des couronnes, est sans doute au nombre de ces types d'art nouveaux que vont réaliser les artistes et que le poète a pressentis.

Cependant, au quatorzième siècle, l'art et les lettres ne se sont pas encore donné la main. L'intelligence même d'un Pétrarque les tient séparés. Il se tait, en effet, sur l'architecture et sur la décoration de son temps; aucune allusion ne lui

échappe aux merveilleux monuments religieux et civils qui se commencent, s'achèvent ou s'embellissent sous ses yeux. On sent que ce Florentin, fils de banni, qui n'a jamais voulu rentrer à Florence, a vécu, par cela même, hors du centre le plus actif de l'art italien.

. . . .

L'art est indirectement intéressé en certains côtés nouveaux de l'action littéraire de Pétrarque. On serait embarrassé de dire à qui revient le mérite d'avoir révélé aux modernes la nature et le paysage. La *Divine Comédie* abonde en tercets descriptifs d'une puissance incomparable; mais les brèves évocations de Dante, jetées presque toujours dans ses comparaisons, ne pouvaient avoir sur les lettres l'influence des morceaux très conscients et très complets de Pétrarque. Les descriptions qu'il a placées dans ses œuvres latines ont servi, plus que toute chose, à répandre, dans la littérature qui a suivi, le sentiment de la nature. Le premier il a cherché, après avoir regardé un paysage, à le rendre visible par des mots, à fixer, comme ceux d'une personne aimée, les traits d'un site parlant à son cœur. Cet art, qu'Enéas-Sylvius et d'autres allaient retrouver au quinzième siècle et que les langues modernes devaient, mais beaucoup plus tard, pousser si loin, apparaît déjà pleinement mûr dans le latin de Pétrarque. Qu'on se rappelle, entre tant de morceaux, les récits sur Vaucluse en prose et en vers, l'ascension du Mont Ventoux, les femmes de Cologne se baignant dans le Rhin, les travaux rustiques au milieu des champs de Capranica, le coup d'œil sur la plaine lombarde du haut de la colline de Saint-Colomban, et, dans un ordre de composition tout différent, le groupement de souvenirs qui sert à raconter, dans l'*Africa*, la navigation de Magon le long de la Rivière de Gênes.

A la vision précise il ajoute un goût particulier du pittoresque, identique à celui qui a prévalu depuis et que l'antiquité n'a pu suffire à lui inspirer. Il sent la poésie des lieux sauvages, des rochers, des forêts, des montagnes, et s'y abandonne avec enchantement; il est tel spectacle grandiose de la nature dont il est impressionné si violemment que la direction de ses travaux, de sa conduite même, en est changée. Quelque chose de plus subtil encore entre dans son amour des voyages. Il court le monde, ayant l'histoire présente à l'esprit. Il sait le charme mystérieux dont le passé a revêtu certaines contrées. Personne avant lui n'a exprimé ce sentiment tout moderne, l'émotion historique devant un site ou dans une ville témoin de grands événements. Cette émotion faite de souvenirs est, d'ordinaire, d'autant plus profonde qu'elle est mieux nourrie par l'étude, et elle n'est vraiment éloquente que chez les hommes pénétrés à la fois, comme Pétrarque, de poésie et d'érudition.

Il n'y a pas une moindre originalité en ses observations psychologiques. Il doit beaucoup sans doute à Sénèque et aux Pères; mais, de même qu'il peignait par des paroles justes les spectacles extérieurs qui frappaient ses yeux, il a cherché, en tenant la plume, à se rendre un compte exact de sa personne morale. Il a rédigé une lettre *Ad posteros*, où il nous renseigne sur la couleur de son teint et les variations de sa vue, à plus forte raison sur les aptitudes et les qualités qu'il s'est reconnues. Cela seul permettrait de dire que la littérature autobiographique, au sens complet du mot, commence avec lui, et de le désigner comme un précurseur de Montaigne. La lecture de tant d'autres lettres et traités, dans lesquels il s'étudie ou se livre sans cesse, n'a pas tout le charme qu'on pourrait attendre, surchargés qu'ils sont de citations et de réminiscences étrangères. Il

est un ouvrage pourtant qui se lit d'un bout à l'autre, où la sincérité est incontestable et l'accent plus ému qu'ailleurs. Ce sont les dialogues avec saint Augustin, que le poète intitulait son « Secret » et qui sont les « Confessions » véritables de son cœur et de son génie. Les demandes du saint fouillent impitoyablement dans la conscience du fidèle et celui-ci répond, se défend ou s'accuse, avec une simplicité touchante, avouant à la fois celle des passions dont on est le plus fier, l'amour de la gloire, et ceux des défauts qui coûtent le plus à reconnaître, les petitesses de la vanité. Depuis le livre de saint Augustin, qui l'a inspirée, aucune œuvre n'a révélé à ce degré l'intimité d'une âme, et cette âme se trouve, par bonheur, une des plus délicates et des plus complexes qui aient jamais été.

Le tour n'est pas achevé des éléments que Pétrarque a apportés ou développés dans la Renaissance. Il a exercé une influence directe sur les mœurs et la société. Laissons de côté ici la prodigieuse popularité du *Canzoniere* et ce qu'elle a visiblement ajouté au rôle de la femme et de l'amour. Parmi les idées que répand volontairement le poète, il en est une qui peut suffire, à elle seule, pour transformer un milieu moral, l'idée de la gloire. Pressentie par quelques écrivains du moyen âge, elle n'est avant Pétrarque le mobile principal d'aucune vie et personne n'en développe même une conception précise. Il la doit à l'antiquité, qui lui en a fourni à la fois la théorie sous mille formes et les plus frappants exemples. L'histoire lui a fait toucher du doigt la trace que laissent sur la terre les grands esprits et les grandes œuvres. A son tour, il veut avoir place parm ces « hommes illustres », qu'il sent à ses côtés malgré la distance des siècles et qui ne cessent point d'appartenir, en quelque façon, à l'humanité vivante. Il poursuit la *Fama*,

Che trae l'uom di sepolcro e 'n vita il serva.

Cette idée prend la direction de sa conduite : « C'est la gloire qui est le but de mes travaux, écrit-il à chaque instant. Dès l'enfance, j'ai désiré avant toute chose l'immortalité de mon nom. » Son jeu de mots fatigant sur Laure et le laurier n'est pas seulement un symbole de sa double passion ; c'est le symptôme d'une obsession parfois maladive, mais dont l'excès même a quelque chose de fécond. La recherche de la gloire, que les Anciens lui ont apprise, il s'efforce de l'inspirer autour de lui, il la conseille à ses amis, à ses disciples, aux princes, et jusqu'aux Papes ; il la prêche dans tous ses livres, il s'en fait le propagateur et comme l'apôtre. C'est lui, et non pas Dante, qui a vu clairement *come l'uom s'eterna*, et qui l'a fait ensuite voir à son temps. Désormais, il y aura à l'usage de tous un ressort nouveau de l'effort individuel.

En substituant à l'idéal chrétien et certainement plus pur du moyen âge des modèles jusqu'alors oubliés, Pétrarque est devenu le maître de l'Italie du quinzième siècle, où Tite-Live et bientôt Plutarque serviront à former les caractères de plusieurs générations, où l'histoire ancienne passera si aisément du cabinet d'étude sur la place publique et dans les camps, où les tyrans se modèleront sur César, et les condottières, quelquefois, sur Scipion. Dans cette Italie prochaine, dont ses amis les Correggio, les Carrare, les Visconti même, réalisent autour de lui les premiers types, il assigne au lettré de profession son rôle social. C'est avant tout le dispensateur de la gloire. Plus encore que l'art, la poésie, par les louanges dont elle dispose, peut satisfaire pleinement ce désir d'immortalité qui inspire, à

l'avenir, l'homme d'Etat ou l'homme de guerre. L'honneur premier doit être réservé, bien entendu, à celui qui le distribue, à ce favori des Muses, qui mérite de participer, comme Pétrarque l'a fait lui-même, au laurier des triomphateurs. Dans la vie ordinaire, l'humaniste est le conseiller du prince ou de la république; il tient la plume et prend la parole en leur nom, et ces charges lui reviennent uniquement à cause de sa connaissance de l'antiquité et de sa pratique du beau langage. Pétrarque aurait pu déjà occuper cette place, briguer ces fonctions, s'il n'avait trop sincèrement aimé la solitude, et si, d'autre part, les princes de son temps avaient eu, pour l'employer sérieusement dans leurs affaires, autant de confiance en ses lumières qu'en son éloquence.

Une forme raffinée de l'activité humaine a repris possession du monde avec Pétrarque, la littérature. Les œuvres didactiques du moyen âge, les compositions en langue vulgaire de certains centres poétiques d'alors ou les puissants efforts des génies isolés, ne ressemblent que de loin à la production littéraire des siècles modernes. Dès le quatorzième siècle, nous nous sentons moins dépaysés : voilà un grand public lettré qui se forme, des ouvrages qui circulent largement, et en même temps les rivalités d'école, les enthousiasmes de coterie, le goût du succès, le jeu des petites vanités et l'élan des camaraderies loyales. Tout cela paraît ou se développe, grâce à Pétrarque et à ses amis. Il est le premier « homme de lettres », et il se meut déjà dans un milieu à son image. Mais ce ne sont là que les moindres aspects d'un rôle qu'il faut regarder de plus haut. En conversant en latin avec des gens instruits de tous pays, particulièrement de France et d'Allemagne, « en répandant de tous côtés dans l'Europe émerveillée ses lettres, ses poèmes, ses traités, il a donné aux nations occidentales, liées jadis par la théologie, un lien tout autre, philosophique et littéraire ; dans cette Europe, sujette encore au pouvoir ecclésiastique et féodal, il a fondé une puissance nouvelle, hors de l'Eglise et hors de l'Etat, toute morale, toute moderne, la République des lettres. » (1)

Il provoque enfin dans l'éducation de la jeunesse un mouvement qu'il est impossible de passer sous silence. Après lui, inévitablement, les jeunes générations commenceront à s'élever à l'école des Anciens. Des Italiens, nourris de ses livres et de son esprit, tels que Guarino de Vérone et Victorin de Feltre, vont esquisser la théorie nouvelle et en tenter les premières applications. Les humanités vont sortir de l'humanisme. Quand ils les feront triompher au seizième siècle dans les autres pays, Erasme, Vivès, Budé ne seront, à certains égards, que les continuateurs de Pétrarque. Le détail, la mesure, la méthode, mainte chose importante reste à trouver après lui; il n'a jeté dans la circulation que des idées générales, et il était fort mal doué pour les mettre en système, encore moins pour les appliquer à d'autres qu'à lui-même. Mais il a clairement montré dans l'antiquité la source de tout un enseignement littéraire et moral, et rendu possible qu'on y puise désormais.

Ces pages suffisent, semble-t-il, à rappeler quel genre de reconnaissance mérite Pétrarque et qu'il est du petit nombre des esprit auxquels nous devons tous quelque chose de notre vie intellectuelle.

PIERRE DE NOLHAC.

(1) Carducci, *Opere*, Bologne, 1889, t. I, p. 251. (*Disc. presso la tomba del Petrarca.*)

LA SAINTE-ESTELLE DES BAUX

GRANDS JEUX FLORAUX SEPTENNAUX

(6 juin 1892)

Le beau lundi de la Pentecôte, comme il était dit, le Félibrige s'est réuni dans la ville des Baux. Sur la porte d'entrée de la vieille capitale princière, un arc-de-triomphe de verdure, couronné de l'Étoile aux sept rais, accueillait les félibres avec cette inscription :

Vautre que guido eici l'Estello felibrenco,
Siguès li bènvengu dins la ciéuta baussenco.

La ville abandonnée a retrouvé l'animation de l'époque de gloire où belles dames, troubadours et chevaliers accouraient à ses cours d'amour.

Sur la place du Château, en vue de la Crau immense qui s'étale à perte de vue, les tables sont dressées à la cime du rocher, en plein air, et le banquet servi par Pinet, l'hôtelier des Baux. Mais le grand mistral de Provence, enflammé lui aussi d'être de la félibrée, brin! bran! arrive là sans être convié, arrache les tentes, renverse les tables, et, sous son souffle magistral, souverain, plie les plus fières têtes.

Puis, la surprise éloignée, félibresses et félibres, accoutumés d'enfance aux violences de l'ouragan, se rassurent, rient de la mésaventure, et le banquet se poursuit dans le tapage du mistral et sous l'averse du soleil.

Les tables une fois consolidées, plats et bouteilles sont étayés avec des pierres. Sur chaque nappe, aux quatre coins, comme sur les bâtiments que la tempête secoue, des moellons gros comme la tête maintiennent à grand'peine l'équilibre des tables. A voir tous ces morceaux de roche, alignés ainsi devant les cent convives assis au grand soleil, vous penseriez revoir bientôt, comme dans l'Évangile, le miracle des pierres transformées en pain.

Et rien ne manque pour compléter la ressemblance évangélique : ni les rochers blanchissants sous le rayonnement de Dieu, ni ces amas de ruines éboulées qui rappellent les vieilles cités galiléennes, ni l'illumination de ces poètes du peuple aux barbes d'apôtres, ni la foule rustique qui s'écrase à l'entour pour écouter ce qu'ils vont dire, ni même la Samaritaine — qui tout à coup apparaît, cotillon rouge et cheveux au vent, avec sa cruche sur le bras pour faire boire.

Les Jeux Floraux étant ouverts, le capoulié Félix Gras proclame solennel-

lement les lauréats du Septennaire, élus par le Consistoire dans sa réunion de Tarascon, le lundi de Pâques.

Voici leurs noms : pour la poésie, M. Marius André; pour la prose, M. Baptiste Bonnet; pour la propagation de la cause hors de Provence, dix *ajudaires* étrangers (1).

Le capoulié s'adresse alors au lauréat de poésie en ces termes :

Au noum dóu Felibrige.

Iéu lou Capoulié, davans lis Assessour e li Sendi, davans li Majourau e li Mantenèire, lou Cancelié estènt aqui :

Prouclame laureat di Jo Flourau setenàri, tu, Marius André, autour de *Plòu e Souleio* e d'àutris obro pouëtico. Te noume Mèstre en Gai-Sabé e te baie la courouno argentalo d'óulivié.

Lou Counsistòri a fa obro bello, justo e bono, t'aussant, brave jouvènt, sus lou pountin de la vitòri. Es ta proumiero glòri, bessai ; siéu assegura que te virara pas la tèsto, car as, pèr toun naturau e toun educacioun e toun estrucioun forto, tout ço que fau pèr teni clot e pausadis toun esperit, emai l'estrementigue la divino foulié pouëtico.

Siés jouine, lou sarai lèu plus. — Escouto : Oublides jamai que lou pouèto viéu d'ispiracioun. Mesfiso-te de ço que li leituro o lis estùdi t'an bouta dins la tèsto. Agues fisanço dins l'ispiracioun e l'amour que la naturo a bouta dins toun cor, es acò la semenço pouëtico. O, vai, la moundes pas trop, aquelo semenço, prene-la talo e qualo que la troves dins toun cor — qu'es l'òrri de l'amour, qu'es lou granié divin. Ansin, veiras, toun blad sara belèu pas tant drud, mai i'aura dedins quàuqui blavet e quàuqui gau-galin qu'agradaran i pouèto e i felibresso.

Aro, brave chat, bèu felibre, vai chausi la Rèino e porge-ié la courouno. Nàutri que sian li prèire e lis adouraire de la Bèuta nous boutaren à si pèd.

Après cette allocution du capoulié, M. Marius André reçoit la couronne d'olivier d'argent, d'olivier minerval, remercie, et, selon le droit que lui confère le Statut, choisit la nouvelle Reine du Félibrige. C'est mademoiselle Marie Girard, de Saint-Rémy, la fille du poète Marius Girard, le syndic actuel de la Maintenance de Provence. Elle succède à mademoiselle Thérèse Rouma-

(1) Voici le nom de ces associés dans l'ordre chronologique de leur adhésion au Félibrige :

MM. Constant Hennion (de *Tours*); Luigi Zuccaro (de *Foggia*, Italie); comte Angelo de Gubernatis (de *Florence*) ; Enrico Cardona (de *Naples*) ; baron Emmanuele Portal (de *Palerme*); Auguste Bertuch (de *Francfort-sur-le-Mein*); dom Sigismond Bouska (de *Prague*) ; Jaroslav Vochlicky (de *Prague*) ; Mademoiselle Maria Licer (de *Venise*) ; madame A. Janvier (de *New-York*).

— Le premier lauréat de poésie des grands Jeux septennaux (Montpellier, Fêtes latines, 1878) fut don J. Marti y Folguerra, majoral catalan. On ne décerna pas d'autres grands prix.

Les lauréats du second Septennaire (Hyères, 1885) furent, pour la poésie, mademoiselle Alexandrine Brémond ; pour la prose, M. Ch. Senès (*La Sinso*) ; pour la propagande *forano* : M. Paul Mariéton.

nille (aujourd'hui madame Boissière), élue aux Grands-Jeux d'Hyères en 1885, qui succédait à madame Mistral, première reine du Félibrige, élue, en 1878, aux Fêtes latines de Montpellier.

Voici les paroles du lauréat de poésie à la Reine :

Madamisello, ai l'ounour de vous prouclama Rèino dóu Felibrige pèr sèt an, e m'es un grand bonur d'èstre lou proumié à vous saluda d'aquéu noum. Emé l'aflat de vosto jouvènço, de vosto bèuta e de vosto gràci sourrisènto, voste gouvèr, n'ai l'asseguranço, nous sara dous e amistadous coume leu fuguèron li gouvèr di dos Rèino que vous an precedido.

Que voste regne vegue la famiho felibrenco s'aumenta sèmpre mai, s'enrichi de nouvèu cap-d'obro e de nouvèlli bono voulounta, e s'enanti fieramen vers la doublo toco pouëtico e patrioutico que li fort de Font-Segugno ié marquèron e vers laqualo s'acaminèron li proumié. Li jouvenome que s'adraison sus li piado de glòri d'aquélis einat, à defaut de soun talènt e de soun engèni auran lou meme amour de la Terro prouvençalo, lou meme estrambord, la memo fisanço en l'aveni, e saupran èstre tantost de pouèto pantaiaire e tantost d'ome d'acioun energi. Es éli, o Rèino, qu'à voste entour se van rambaia pèr vous faire uno pouëtico court d'amour, coume souleto n'en pousquèron vèire quàuqui segnouresso de l'Age-Mejan. Emé lou resson melicous de si cantadisso, vous bressaran douçamen; vous, en plen azur, pantaiarés d'uno Prouvènço urouso e armouniouso coume la Prouvènço de la Rèino Jano e di princesso di Baus ; — aquéli princesso que de-segur, aro, sis Amo trevarello varaion sus nòsti tèsto, tresananto de bonur à l'ausido de nòsti pouësìo e de nòsti cansoun, e cresènt revengu lou tèms, lou tèms ufanous de l'antico resplendour aboulido ! E d'enterin vòsti page faran tóuti sis esperro pèr que devèngue realita aquéu pantai qu'es tambèn lou siéu, coume es lou pantai de tóuti « aquéli qu'an la memòri », de tóuti « aquéli qu'an lou cor aut ! »

Enfin, es éli, qu'ispira pèr l'Amo di troubaire d'antan que reviéu dins soun cor, sèmpre amourouso de l'eterno Bèuta, de l'eterno Armounìo, vous trenaran, o Rèino, emé lis or, li gemo e li flour de si rithme, uno courouno à rèndre jalouso tóuti lis àutri Rèino de la terro!

Ensuite, M. Marius André dépose la couronne d'olivier sur la tête de la Reine, au milieu des applaudissements; la Reine des Félibres, vêtue du national costume d'Arles, fait son royal compliment en joli provençal, — et en grande allégresse commence le festin.

La joie d'être en vie, cette sève du gai-savoir qui chaque jour délaisse davantage les vieilles littératures malades, raille et conjure la tempête. De nouveau le mistral furieux renverse les bouteilles, emporte les chapeaux, soulève les assiettes; les belles félibresses qui bravement banquettent au grand soleil des Baux, narguent les tourbillons de poussière qui fouettent leurs tresses brunes, qui furètent en les ébouriffant dans leurs chevelures d'or (1).

Un peuple innombrable accouru à la Sainte-Estelle, et qui s'est enhardi peu

(1) Le récit qui précède est traduit de l'*Aiòli* du 17 juin.

à peu, presse les tables du banquet, avide d'entendre et de voir ses félibres. Parmi eux, quatorze majoraux : Paul Arène, Albert Arnavielle, Ant.-Blaise Crousillat, Marius Girard, Antonin Glaize, Félix Gras, Joseph Huot, Remy Marcellin, Edouard Marsal, Paul Mariéton, Anselme Mathieu, Frédéric Mistral, Jean Monné et le R. P. Xavier de Fourvières.

Avec eux à la table d'honneur, mesdames la marquise de Baroncelli-Javons, Daniel, Girard, Lazarine de Manosque, Marsal, Mistral, Péricaud, Tissot des Portes, etc... Mesdemoiselles André, de Baroncelli, Girard, Huot, etc...

Le repas achevé, le capoulié se lève et prononce, au bruit du mistral, le discours de Sainte-Estelle :

DISCOURS DE SANTO ESTELLO

DÓU CAPOULIÉ EN FELIS GRAS

Es vuei lou grand jour ! lou jour dis Alleluia ! Es vuei que, sus aquesto roco, devans li rouino grandasso dóu Castelas Baussen, ounte li baroun di Baus, segnour de Marsiho, prince d'Aurenjo e poudestat d'Arle, segnourejèron l'armo au poung e l'estello au front ; es au brut de la musiqueto di grihet — que mounto dis óuliveto flourido e di blad que nouson dins la planuro, es dins l'embaumamen di lavando, di roumanin e di genèsto d'or, que vuei lou Felibrige, amo di nacioun latino, coumuniara à la Coupo versanto.

Es vuei que lou Felibrige mounto à soun pountificat. Arregardas d'amount, arregardas d'avau, dóu levant, dóu pounènt : de pertout éu fai flòri ! E iéu vese emé joio, arramba à l'entour d'aquesto taulo freirenalo, lis ardènt patrioto de Lengadò, li fiéu ardit de Marsiho, lis ome voulountous e franc de la Gavoutino. Iéu vese parteja lou pan goustous d'aquesto taulo entre lou cantaire de *Mirèio* qu'ilumino tout de soun engèni e nàutri li sìmplis óubrié de la rimo, que fuguen li pàuri labouraire de la terro o li minàbli roumpèire de trescamp. Iéu vese qu'à la taulo felibrenco tóuti li sèti soun egau pèr aquéli que porton l'aureolo dóu pouèto, e me dise : Acò vai bèn ! Acò, es la marco de l'unioun que nous rènd fort, acò es la marco de la voulounta unenco que nous meno vers lou Le de nosto Causo sublimo.

E acò, tóuti lou veson : de liuen coume de près, aquéli que pènson e que noun an la telo is iue, aquéli que regardon plus aut que lou fourfoui di foulo se disputant au jour lou jour lou courchoun de pan de la miserablo vido o la glouriolo fausso e vano di triounfle mesquin di partit, aquéli s'avison que lou Felibrige mounto, grandis e vai, siau e segur, vers soun Estello di sèt rai, esbrihaudanto amount au plus aut dins l'azur de l'Aveni ! Aro s'avison que li Felibre noun soun la pichoto counfrarié de toucaire de tambourin, farandoulant crentous, belant coume d'aguèu perdu, sèmpre vira vers lou passat e prenènt la fausso draio que li remenarié à rèire dins la niue de l'óublid. Aro, aquéli que penson veson que lou Felibrige, se sachènt en terro libro, vai en avans, camino emé li siècle, e dins la grando cavaucado de l'Umanita éu porto l'estendard dóu Bèu e de la Civilisacioun. Aro s'avison qu'es éu lou gréu que regreio, es éu l'amo

vivènto, es éu lou Verbe di nacioun latino que fan lume au mounde desempièi tres milo an.

E se lou lume de la Civilisacioun — e pèr nautre civilisacioun vòu dire culte dóu Bèu dins l'ideau e dins la naturo — se soun flambèu noun s'es amoussa dins li siècle de niue dis age mejan, n'es-ti pas nòsti rèire li Troubadou que n'en mantenguèron la flamo vivo, qu'entre-tenguèron lou recaliéu dóu fougau de la pouësìo ? N'es-ti pas sus li terro de Prouvènço, de Lengadò e d'Aquitàni que cantavon Rimbaud de Vaqueiras, lou pichot jouglar di princesso, Bertrand de Born, superbe cavaucaire, Bernat de Ventadour, lou tèndre amant, Pèire Vidau l'aloubati, Pèire Cardinau di serventés, Guihèn de Tudèlo, l'epique, e Matfre Ermengaud, lou precursour de Dante ! E tant d'àutri que si cor amourous èron autant de vas ounte s'espandissié la flour dóu Gai-Sabé. Alor la Prouvènço, alor lou Lengadò, alor l'Aquitàni èron lou front dóu mounde ! Alor nosto bello lengo d'O èro la lengo universalo di court e di chivalié de la guerro e d'aquéli de l'amour.

E nàutri li felen d'aquéli diéu, li fiéu d'aquéli terro, nàutri lis ome d'aquéli nacioun, óublidarian, leissarian s'esperdre aquéu bèu lengage, qu'emé vòsti gràci, Midamo, soun la marco de nosto raço?... Nàni ! sian fièr, sian ourgueious de nòstis aujòu, e voulèn que la Franço en quau nous sian baia de cor e d'amo sache bèn que sian pas d'enfant de res ! Voulèn que dins nosto grando famiho franceso nous apellon de noste noum !

Arrèire li traite, arrèire li tucle, arrèire li testoulas, que voudrien nous faire passa souto l'aplanaire, qu'atrouvarien nosto estello trop esbrihaudanto, que voudrien nous faire musa dins li querèdo di partit !

En avans lis ome ! En avans li Felibre ! Aro, eilamoundaut, soun quàuquis un, e di mai aut plaça dins lou gouver, que coumprenon que la vido de la prouvinço fai la vido de la Franço, que la prouvinço forto fai la patrio pouderouso, e alor parlon de nous restituï nòsti Universita, parlon de faire reviéure proun liberta coumunalo aboulido pèr uno centralisacioun brutalo ; deja vesèn que nosto lengo, antan coussejado coume uno marriasso dis escolo e de pertout, vuei es aculido dins l'ensignamen coume un óutis precious e n'es recoumandado pèr li soumita de l'Istitut. Au-jour-d'uei Moussu lou Menistre de l'Estrucioun Publico a prouclama autamen soun amiracioun pèr la causo felibrenco en nous semoundènt la souscripcioun ufanouso dóu gouvernamen de la Republico au mounumen de noste bon e regreta Roumaniho, lou foundadou dóu Felibrige. E, peeaire ! es pas sis óupinioun poulitico que i'an vaugu aquel óumage. Nàni ! L'ome eminènt, l'aut esperit, lou Menistre letru que presido vuei i causo di Bèus-Art, noun s'es leissa avugla pèr la nèblo espessasso de la poulitico, e a vougu rèndre óumage au foundadou dóu Felibrige, au pouèto poupulàri de Prouvènço. Felibre, Felibresso, acò marco l'aubo dóu triounfle.

Se demouran uni pèr apara nosto lengo contro li reguignado d'aquéli qu'an la cervello engipado, se sabèn apara nòsti mounumen contro lis architèite que noun sabon basti que d'envans e de remisasso e contro lis engeniaire que noun sabon traire que de pont à bouièu ; se sabèn, o gènti prouvençalo, vous engarda di raubo à parabandoun e di capèu à terreiròu, à douire e à banasto que vous mandon de sabe pas mounte ; se sabèn vous counserva lou riban que nouso vòsti péu coume aquéli de la Vènus antico ; se sabèn counserva dins lou cor, dins l'amo dóu pople prouvençau aquéu rai de pouësio que lou fai soubeiran sus

tóuti lis àutri pople de la terro ; se sabèn nous apara tóuti contro la traito rasadouiro de l'unifourmita, auren sauva la patrio !

Adounc, en avans tóuti ! Patrioto, Felibre, Felibresso, vosto paraulo es uno espaso, voste dre es l'aubre flouri de la liberta, vosto cansoun es lou pan de la vido, vosto pouësìo es lou paradis sus terro !

A l'unissoun canten lou saume d'amour ! Deman cantaren l'inne dóu triounfle

TRADUCTION

C'est aujourd'hui le grand jour, le jour des Alleluia !...

C'est aujourd'hui que, sur ce rocher, devant les ruines gigantesques du Château *baussen*, où les barons des Baux, seigneurs de Marseille, princes d'Orange, podestats d'Arles, régnèrent l'arme au poing et l'Etoile au front ; c'est au bruit de la musiquette des grillons qui monte des olivettes fleuries et des blés qui nouent dans la plaine, c'est dans les senteurs des lavandes, des romarins et des genêts d'or, que le Félibrige, âme des nations latines, communiera à la Coupe versante.

C'est aujourd'hui que le Félibrige monte à son pontificat. Regardez là-haut, regardez là-bas, au levant, au ponant : partout il triomphe. Et je vois avec joie, assemblés autour de cette table fraternelle, les ardents patriotes du Languedoc, les enfants hardis de Marseille, les hommes braves et loyaux de la Gavotine. Je vois partager le pain savoureux de cette table entre le chantre de Mireille qui illumine tout de son génie, et nous les simples ouvriers de la rime, que nous soyons les pauvres laboureurs de la terre ou les minables travailleurs des hermas. Je vois qu'à la table du Félibrige tous les sièges sont égaux pour ceux qui portent l'auréole du poète, et je me dis : c'est bien ! ceci c'est la marque de l'union qui nous rend forts, ceci c'est la marque de la volonté unique qui nous mène vers le but de notre Cause sublime.

Et ceci, tous le voient : de loin, comme de près, ceux qui pensent et n'ont pas un voile devant les yeux, ceux qui regardent plus haut que le grouillement des foules se disputant, au jour le jour, le morceau de pain de la misérable vie, ou la gloriole fausse et vaine des triomphes mesquins des partis, ceux-là voient que le Félibrige monte, grandit et va tranquille et sûr vers son Etoile aux sept rayons, éblouissante au plus haut dans l'azur de l'Avenir ! Ils voient maintenant que les Félibres ne forment pas une petite confrérie de tambourinaires, farandolant craintifs, bêlant comme des agneaux perdus, sans cesse tournés vers le Passé et prenant la fausse route qui les ramènerait en arrière dans la nuit de l'oubli. Maintenant, ceux-là qui pensent, voient que le Félibrige se sait en pays de liberté, va en avant, marche avec les siècles, et dans la grande chevauchée de l'Humanité il porte, lui, l'étendard du Beau et de la Civilisation. Ils voient que c'est lui le grain qui lève, l'âme vivante, le Verbe des Nations Latines qui éclairent le monde depuis trois mille ans.

Et si le flambeau de la civilisation — pour nous civilisation veut dire : culte du Beau dans l'idéal et dans la nature — si ce flambeau ne s'est pas éteint dans les siècles de nuit du moyen âge, ce sont nos ancêtres les Troubadours qui en conservèrent la flamme vive et entretinrent l'étincelle au foyer de la poésie ? N'est-ce pas sur les terres de Provence, de Languedoc et d'Aquitaine que chantaient Rimbaud de Vaqueyras, le petit jongleur des princesses, Bertrand de Born, superbe chevalier, Bernat de Ventadour le tendre amant, Pierre Vidal l'amant

de la Louve, Pierre Cardinal des sirventes, Guillaume de Tudèle l'épique, et Matfre Ermengaud le précurseur de Dante ! Et tant d'autres dont les cœurs amoureux étaient autant de vases où s'épanouissait la fleur du Gai-Savoir. Alors la Provence, alors le Languedoc, alors l'Aquitaine étaient le front du monde ! Alors notre belle langue d'oc était la langue universelle des cours et des châteaux, et des chevaliers de la guerre et des chevaliers de l'amour.

Et nous, les petits-fils de ces dieux, les fils de cette Terre, nous les hommes de ces Nations, nous oublierions, nous laisserions se perdre ce beau langage qui est, avec vos belles grâces, Mesdames, la marque de notre race ? Non ! nous sommes fiers, nous sommes orgueilleux de nos ancêtres, et nous voulons que la France, à qui nous nous sommes donnés de cœur et d'âme, sache bien que nous ne sommes pas des enfants trouvés ! Nous voulons que dans notre grande famille française on nous appelle par notre nom !

Arrière les traîtres, arrière les aveugles, arrière les têtus qui voudraient nous faire passer sous le niveau, qui trouveraient notre Etoile trop éblouissante, qui voudraient nous faire muser dans les querelles des partis !

En avant les hommes ! En avant les Félibres ! Aujourd'hui, là-haut, ils sont quelques-uns, et des plus haut placés dans le Gouvèr, qui comprennent que la vie de la province fait la vie de la France, que la province forte rend la Patrie puissante ; et alors on parle de nous restituer nos Universités, on parle de faire revivre quelques-unes de nos libertés communales abolies par une brutale centralisation ; déjà nous voyons notre langue, autrefois chassée des écoles comme une dépravée, aujourd'hui accueillie dans l'enseignement comme un outil précieux : elle est recommandée par les sommités de l'Institut. Aujourd'hui, monsieur le Ministre de l'Instruction publique a proclamé hautement son admiration pour la cause félibréenne, en souscrivant avec largesse, au nom du Gouvernement de la République, au monument de notre bon et regretté Roumanille, le fondateur du Félibrige. Et, *pecaire!* ce ne sont pas ses opinions politiques qui lui ont valu cet hommage. Non, l'homme éminent, le haut esprit, le Ministre lettré qui préside aux choses des Beaux-Arts, ne s'est pas laissé aveugler par le brouillard de la politique, il a voulu rendre hommage au fondateur du Félibrige, au poète populaire de Provence.

Félibres, Félibresses, ceci annonce l'aube du triomphe.

Si nous restons unis pour défendre notre langue contre les ruades de ceux qui ont les cervelles pétrifiées, si nous savons préserver nos monuments des architectes qui ne savent bâtir que hangars et remises et contre les ingénieurs qui ne savent jeter que des ponts tubulaires ; si nous savons, ô gentes Provençales, vous préserver des robes à ridelles et des chapeaux à coufins, à cruches et à banastes qu'on vous envoie de je ne sais où ; si nous savons vous conserver le ruban qui noue vos cheveux comme ceux de la Vénus antique ; si nous savons garder dans le cœur, dans l'âme du Peuple provençal ce rayon de poésie qui le fait souverain sur tous les autres peuples de la terre ; si nous savons nous défendre contre la herse de l'uniformité, nous aurons sauvé la Patrie.

Adonc, en avant tous ! Patriotes, Félibres, Félibresses, votre parole est une épée, votre droit c'est l'arbre fleuri de la liberté, votre chanson c'est le pain de la vie, votre poésie c'est le Paradis sur terre !

A l'unisson chantons le psaume d'amour ! Demain nous chanterons l'hymne du triomphe.

Des applaudissements serrés soulignent çà et là l'éloquente parole, ce pendant que le jeune directeur de l'*Aiòli*, Folcò de Baroncelli, distribue à profusion le numéro de son journal qui contient le discours du capoulié. Alors Mistral saisit la Coupe, pleine de vin des Baux, et entonne l'hymne sacré du Félibrige :

Prouvençau, veici la Coupo...

Tout le peuple accompagne les félibres au refrain. C'est une heure de mystique joie. Puis commence la tournée des brindes. La nouvelle Reine parle la première :

Porte un brinde à la Rèino d'aièr, qu'avèn tóuti accoumpagnado de nòsti vot de bonur, dins lou long viage nouviau que vèn de coumpli de la man d'eila de la mar.

Nous ne pouvons citer ni énumérer tous les discours et brindes prononcés jusqu'au soir.

En voici, néanmoins, quelques-uns.

PARAULO DOU CANCELIÉ DOU FELIBRIGE

EN PAU MARIETON

« Mi gai counfraire,

» Lou *Felibrige de Paris* e la *Soucieta di Jouini felibre Federaliste* m'an prega cadun, de vous adurre sa paraulo, eme l'estrambord freirenau di simpatio miejournalo, au grand acamp soulenne de la vilo di Baus.

» A Paris, le felibre penson pas touti memo causo dóu presfa e de l'aveni de nosto obro. Aquéu mot de Federalisme isto coumé un espaventau pèr quauquis un, tout fiéu devot que siegon de Santo-Estello di sèt rai.

» Se pòu pamens tout councilia...

» Que se diguen federaliste, vo simplamen regiounaliste e decentralisaire, acò vòu dire, messies, qu'estènt d'abord de patrioto de nòsti prouvinço, n'en sian que mai francés.

» Aves touti ausi parla, segur, d'uno *évoulucioun felibrenco*, d'uno idèio soucialo, qu'ero de-lengo lou pensamen prefound, misterious, escrèt, dis aparaire de la Causo, e qu'aubouron vuei, sènso mai de vergougno, quàuquis ardènt de nòsti fraire.

» Touti lis oupinioun soun libre en Felibrige, mai siéu urous de saluda, sus aqueste Baus ilustre, Acroupòli dis ancian mèstre Prouvençau de Prouvenço, lou jouine Miejour libertàri !

» L'ouro es vengudo de s'esplica'mé vàutri. En aquest Acamp majourau l'oucasioun es bravo, e vole iéu, an noum de la chourmo valènto que s'es douna la lèi di franco paraulo, vous adurre la bono nouvello : que li revendicacioun felibrenco vuei s'esprimaran claro, au noum de l'eternalo patrìo, de l'eternalo liberta !

» I'a 5 o 6 an, à Marsiho, noste mèstre Mistrau afourtissé que lou Felibrige

se fasié tèms qu'intresse dins la periodo de l'acioun. Acò's verai, messiés, la jouino Prouvenço s'acountento plus di cansoun e di farandoulo. Emé si 40 an d'age, s'es apensamentido, la Causo ; e demando mai, aro, que li passa-tèms de jouvènço.

» Representant dóu pople e fiéu fidèu de la terro maire, li felibre voulèn subre tout uno causo : *lou libre espandimen naturau dis energio seculàri de la raço e dóu sòu.*

» I'a proun de tèms que li gouvèr de Franço, mounarchio assouludo e republico despoutico, caucon touti li dre municipau, prouvinciau, naturau, eternau !... La grando Revoulucioun fugué facho d'abord en proutestacioun, contre li tirannìo dóu poudé reiau en tout caire dis estats-uni de la nacioun franceso. Pecaire! Li deputa d'alor enebria de si paraulo establiguèron lèu lou countràri de ço qu'avien vougu... L'estrecho counvencioun di despartamen fugué per li centralisaire de Paris l'estrumen de nosto servitudo.

» Creses pas, messiés, que renarai countre aquéu grand Paris, cap dóu mounde, alargant à l'Umanita lis idèio de touto la Franço! Nàni ! Aquéu Paris es gaire parisen. Touto la gènt ilustre di sciènci, di letro e dis art desboundo di prouvinço en ribo de la Sèino.

» Es contre l'autre Paris, aquéu di *poulitician pervengu*, di centralisaire, que m'auboure. Avèn proun, parai, dóu regime verinous d'espiounage poulitico que mestrejo dins li prouvinço!

» L'orre centralisacioun gardara lou mau flòri : centralisacioun de touti li poudé naciounau, de touti li cap d'obro, de touti le dardeno ..

» Escoutas un pau, patrioto ! Aquelo Feoudalita financiero de que se dis eme resoun que coumando vuei sus li gouvèr dóu mounde, pòu rèn sènso la centralisacioun. E se dira que sian separatiste ?...

» Nàutri, messiés, nàutri separatiste, pèr ço que segound noste dre, voulèn libre e forto e prouspero touti li part freirenalo de la Franço unido, unido à jamai ! Acò's injuria la Franço !

» Car li soulet separatiste d'aro soun li centralisaire de Paris !

» Ai di. »

TRADUCTION

« Messieurs,

» Le *Félibrige de Paris* et la *Société des jeunes Félibres fédéralistes*, m'ont prié chacun de vous apporter leur parole, avec le fraternel enthousiasme de la sympathie des Méridionaux, à la grande Assemblée solennelle de la ville des Baux. A Paris, tous les Félibres ne pensent pas de même sur les projets et l'avenir de notre œuvre. Ce mot de *fédéralisme* demeure comme un épouvantail pour quelques-uns, tout fils dévots qu'ils sont de Sainte-Estelle-aux-Sept-Rayons.

» Pourtant, on pourrait tout concilier... Que nous nous disions fédéralistes, ou régionalistes, ou simplement décentralisateurs, cela veut dire, messieurs, que pour être d'abord des patriotes de nos provinces, nous n'en sommes que meilleurs Français.

» Vous avez tous entendu parler, bien sûr, d'une évolution félibréenne, de certaine idée sociale qui dès longtemps est la pensée profonde, secrète, mysté-

rieuse des protagonistes de la Cause, et qu'arborent, sans plus de vergogne, quelques ardents parmi nos frères.

» Toutes les opinions sont libres en Félibrige. Mais je suis heureux de saluer sur cette Roche illustre (les Baux), acropole des anciens maîtres *provençaux* de la Provence, le jeune Midi libertaire.

» L'heure est venue de s'expliquer avec vous tous. En cette assemblée majorale, l'occasion est belle, et je veux, au nom de la troupe vaillante qui s'est donné la loi des franches paroles, vous offrir cette bonne nouvelle : que les revendications félibréennes s'exprimeront désormais clairement, au nom de l'éternelle patrie, de l'éternelle liberté.

» Il y a cinq ou six ans, à Marseille, notre maître Mistral avançait qu'il se faisait temps pour le Félibrige d'entrer dans la période de l'action. Il disait vrai, messieurs. La jeune Provence ne se contente plus des chansons et des farandoles ; avec ses quarante années d'âge, la cause s'est faite pensive ; elle demande plus aujourd'hui, plus que les passe-temps de jeunesse.

» Représentants du peuple et fidèles enfants de la terre-mère, nous voulons surtout, les Félibres, une chose : *le libre développement naturel des énergies séculaires de la race et du sol.* Voici assez longtemps que les gouvernements de France, monarchie absolue et république despotique, foulent aux pieds tous les droits municipaux, provinciaux, naturels, éternels !... La grande Révolution fut faite en principe pour protester contre les tyrannies du pouvoir royal en toute région des états-unis de la nation française. Hélas ! les députés d'alors, enivrés de leur propre parole, établirent bientôt le contraire de ce qu'ils avaient voulu. L'étroite convention départementale fut, entre les mains des centralisateurs de Paris, l'instrument de notre servitude.

» Ne croyez pas, messieurs, que je murmurerai contre ce grand Paris, tête du monde, qui élargit à l'humanité les idées de toute la France. Non pas ! Ce Paris-là n'est guère parisien : toute la gent illustre des sciences, des lettres et des arts reflue des provinces aux rives de la Seine. C'est contre l'autre Paris, celui des parvenus de la politique, des centralisateurs, que je m'élève. N'en avons-nous pas trop de ce régime empoisonné d'espionnage politique qui règne en maître dans la province ! L'horrible centralisation gardera le mal florissant : centralisation de tous les pouvoirs nationaux, de tous les chefs-d'œuvre, de tout l'argent...

» Ecoutez un peu, patriotes ! cette féodalité financière, dont on peut dire avec raison qu'elle gouverne aujourd'hui par-dessus tous les gouvernements du monde, ne peut rien et n'est rien sans la centralisation. Et on nous appellera séparatistes ? — Nous, messieurs, nous séparatistes ? parce que selon notre droit nous voulons libres, fortes, prospères, toutes les parties fraternelles de la France unie, unie à jamais ! Cela c'est douter de la France ! Car aujourd'hui les seuls séparatistes sont les centralisateurs de Paris. — J'ai dit. »

Le félibre Antoine Chansroux, de Beaucaire, qui a gratifié les convives de Sainte-Estelle d'une opulente jarre de vin coralin de Saint-Gilles, déclame en l'honneur de la Provence, de sa langue et de la ville des Baux, un effréné dithyrambe. Nous en donnons deux strophes :

An. rejouinisse-te, majestuous clapas !
Pren l'amo de la vido, e souto nòsti pas

Fai nous senti toun trefoulige !
Pièi subran, estripant vósti velet de dóu,
Pèiro, temouin sacra, respoundès, se se póu,
I sant desir dóu Felibrige.

Gràndi Santo ! que bruj terrible e sóuvertous
Dóu fin founs de la terro arribo jusqu'à nous !
Ansindo bramo la tempèsto.
La giganto mountagno a ferni, vai parla...
Siau e respetuous, felibre, ausissen-la :
Veiren jamai plus talo fèsto.

Le lauréat de poésie, Marius André, lit un discours dont voici les principaux passages :

Messiés, manco pas de gènt pèr afourti que lou Felibrige dèu èstre uno assouciacioun de literatour e de pouèto, et noun d'ome pouliti ; acò n'es pas verai, e fau pas cregne de lou dire. Se vsulèn èstre trata de miseràbli rasclaire de quitarro, tant-lèu passa e tant-lèu óublida, se voulèn vèire nàutri-meme la fin de nosto Reneissènço e l'aubo de nóstis esperanco se tremudu en uno niue definitivo. avèn que de nous desinteressa di nàuti questioun poulitico que dèvon preóucupa tout ome libre, avèn que de leissa courre l'aigo, Mai se voulèn que lou reviéure de la Prouvènço siegue pas uno vano causo unicamen bono à-n-aprouvesi de tèmo facile li rimejaire adarreira e vuege d'idèio, se voulèn counserva la bèuta de noste lengage, nòsti mour, nósti tradicioun, se veulèn recounquista de liberta perdudo, avèn lou dre, avèn lou devé sacra d'èstre d'ome d'acioun et d'intra dins lou round pèr lucha de tóuti nósti forço contro quau es en trin d'aclapa tout ço qu'avèn à cor, nautre, d'apara e de manteni.

Mai s'agis pas pèr nautre d'èstre mai o mens counservatour, óupourtunisto o radicau : tout acó's de mot que servan i poulitiquejaire de vuei à perdre soun tèms e lou nostre dins de discussioun esterlo e à resta toujour dins lou meme roudan. Li jouvènt qu'arribon, an dins la tèsto e dins lou cor de gràndis idéio que noun podon s'endeveni emé de tàli mesquinarié : soun pas respounsable di fauto dis autre, volon pas li countunia, volon pas resta estadis, volon ana de l'avans, e n'an pas besoun pèr acó de se flouca d'uno coulour blanco, o roso, o cremesino qu'a ges de significacioun pèr éli.

Nosto Causo es la Causo dóu Federalisme, e tóuti li bon Miejournen podon s'acampa à soun entour, car l'enemi à coumbatre e à desbaussa, qu'es la Centralisacioun, apartèn en ges de partit, o pulèu apartèn en tóuti. . . . .

Es vanamen que qu'àuquis-un voudrien dessepara aquéli dos idèio, car la negacioun de la messioun poulitico dóu Felibrige es la negacioun dóu Felibrige meme ; poudès pas vous acountenta de fignoula de pouësio e de jouga quàuquis èr de galoubet ; ameritarias lou reproche que vous fan vostis aversàri d'èstre pas mai que de mandarin inóufensiéu e d'entre-prenèire de tutu-pan-pan. Ameritaria lou mesprés d'aquéu pople que bouto en vous sa suprèmo esperanço, e l'oublid despichous de la pousterita !

En tous cas, se i'a 'ncaro de gènt temide qu'an pòu de certan mot, fau que l'on sache que n'i'a que noun cregnon de li clama publicamen e de faire une

ativo proupagando ; uno grande partido di journau de Lengadó e de Prouvènço nous soun dévoua..... E, en parlant de journalisto, es impoussible en aquesto circoustànci de pas pensa à-n-aquéu que dempièi tant de tèms marcho lou proumié e lou mai arderous pèr la defènso de nòstis idèio : ai nouma Savié de Ricard, e ié mande d'eici l'óumage de nosto amiracioun e nòsti gramaci.

Messiés, se mis ami Maurras e Amouretti avien pouscu veni à la fèsto, aurien fa entèndre uno voues maí autourisado que la miéuno, car tóuti recounèisson sa valour e soun sabé. Mai amor qu'ai aquéu grand ounour d'èstre à coustat dóu Capoulié e de la Réino di Felibre, ai pensa que poudiéu prene la paraulo, e de noumbróusis aproubacioun amistouso me l'an acouraja. . . . .

Porte un brinde, Messiés, au triounfle de nosto grando e patrioutico idèio, à l'acoumplimen de noste vot lou mai ardènt qu'es l'establimen de la Republico federalo di prouvinço de Franço!

Le mainteneur de Saint-Laurent d'Aygouze, Clément Auzière, dit ces jolies strophes chantantes *aux Princesses des Baux* d'autrefois :

Mau-grat lou Prougrès que, renous, me guèiro,
Iéu vole pourta moun brinde amistous
I vièi souveni que, subre li pèiro,
An garda l'ourguei dis age ufanous.

Coume i tèms passa lou soulèu dardaio
E, sus li roucas, au cèu blu sourris;
Mai, las! an toumba, lis àuti muraio
E li grand pieloun di pont-levadis!

Es d'eici, pamens, que sus la Prouvenço
An segnouraja li Comte e li Rèi,
D'eici que dis Aup enjusqu'à Valènço
Guihaume e Ramoun ditavon si lèi!

D'aquéli guerrié n'a proun di l'istòri;
E, pèr remembra si tèms de grandour,
Lou Castèu di Baus, dins un rai de glòri,
A grava lou noum de sis aut segnour.

Repauson en pas, avau, souto terro,
Li dous bras en crous, Comte emai Baroun;
E, dins soun repaus, pantaison de guerro,
De grand cop d'espaso e de tuert feroun.

N'es pas i Segnour que li fièr Troubaire
E Pèire e Rambaud, Gui de Cavaioun,
La quitarro en man, cercavon de plaire
'mé dous Serventés e tèndri Tensoun :

Souto li bandiero e lis auriflamo
N'avien de regard e de cant d'amour
Que pèr li grands iue de la bello Damo
Que i'avié douna sa jouvènço en flour.

— O Rèino d'amour e de poulidesso,
Que lou vièi Castèu ausiguè canta,
Countesso di Baus, galànti Princesso,
Iéu brinde, amourous, a vosta bèuta!

Brinde à tu, d'abord, bloundo Esteveneto
Qu'au vènt fas flouta ti trenello d'or:
Li Troubaire, antan, te disien Faneto,
E si cant fasien tremoula toun cor,

Au Comte Jaufret liguères ta vido,
E li Baus an vist flouri voste amour:
Es amor d'acó qu'apensamentido
Vas treva, la niue, devers Mount-Majour.

Veici lou printèms, veici la jouvènço;
Li raioun dóu jour an coucha la niue:
Vesés eilamount Douço de Prouvènço
Que vers Catalougno à vira lis iue.

E zambòugno ardènto e tèndri quitarro
Mesclon sis acord que fan trefouli;
E Douço, en risènt, davalo: tout-aro
Ramoun, soun galant, Ramoun vai veni!

Trelus ideau, blànqui farfantello,
Gerbergo is iue blu, bruno Beatris,
Tu qu'en te vesènt tant siavo e tant bello
Charle te noumè « Flour de Paradis »;

Clareto di Baus, e tu Rèino Jano
Au pàli d'azur, vàutri tóuti enfin,
De la court d'Amour fièri soubeirano,
Princesso di Baus e de Roumanin,

Aubanèu, un jour, souto lou bescaume,
Vous vesié treva lou vièi Castelas,
E, lou cor doulènt, ausiguè lou saume,
Lou saume d'amour qu'ensen cantavias!

Car sias dóu Passat l'amo amourousido
E de l'Ideau lou trelus divin,
O Rèino d'antan que de vosto vido
Fasias un pantai d'amour sènso fin!

— O Rèino, voudrièu, óublidant lou mounde,
Demoura 'mé vous pèr l'eternita;
E noun sai enca s'auriéu moun abounde
D'amour, de pantai e de liberta!

Le majoral Paul Arène prend la parole pour annoncer que le consistoire, en assemblée secrète, et afin de remercier ici les dames qui formèrent la Cour d'amour de Carpentras, a pris la décision suivante : « A savoir que gracieuse

et noble demoiselle Marie-Thérèse comtesse de Baroncelli qui tint la Royauté d'Amour à Carpentras, reçoit du Félibrige le titre poétique de *Princesse des Baux;* Mesdemoiselles Marthe et Eugénie Huot et haute félibresse Elisabeth Péricaud, en hommage de l'éclat qu'elles y jetèrent, les titres de *Seigneuresses de Signes, de Romanin et de Pierrefeu* (1). En conséquence, le capoulié remet à madame Mistral qui fut la première Reine du Félibrige, un diadème orné de sept étoiles emblématiques, avec trois bandeaux ornés chacun de trois étoiles, le tout enrubanné de jaune et de rouge, couleurs de la *Reine Jeanne*. Ce dernier titre conféré par le consistoire à madame Mistral. »

Madame Mistral remet elle-même les présents consistoriaux aux quatre dames couronnées, puis elle s'exprime ainsi :

En aquesto ouro souleiouso, ounte mai d'un felibre evoco l'idealo vesioun di princesso di Baus, qu'an begu à bèl èime li sentour d'aquésti colo, permetès-me, à iéu, d'aussa la Coupo vers uno pauro vièio que degun bessai ié pènso.

A la Masco di Baus, que d'aquesto ouro nous espincho pèr uno asclo dóu Trau di Fado! à Taven, la bono vièio que faguè la man, pecaire, is amour de Vincèn per Miréio la Cravenco!

Entendiéu i'a 'no passado, un brave ome que disié, en regardant alin dardaia lou soulèu : « D'aquest moumen la Vièio danso! »

Eh! voulès pas que danse, la Vièio dóu Valoun d'Infèr, en vesènt la Prouvènço reflouri toujour jouino sus aquest Plan de Castèu?

Iéu brinde à l'esperit inmourtau de la terro maire, que trèvo, fantasti, sus li mountagno di Baus!

Le R. P. Xavier de Fourvières, l'apôtre éloquent de Provence, en une improvisation ardente de patriotisme, développe et explique au peuple enthousiaste pourquoi nous devons et voulons garder et maintenir notre langue et nos vieux usages. Il supplie, en finissant, les belles Arlésiennes qui nous entourent, de conserver leur costume célèbre et d'éviter les modes de Paris.

Faut-il les citer tous, les orateurs de cette félibrée tant au banquet de Sainte-Estelle qu'à la réunion — couverte qui suivit?

Joseph Gautier dit avec art et succès son dithyrambe du *Vèire rout;* Paul Glaize, le majoral, frère du consul de France à Monaco, qui est présent, brinde à la princesse Alice de Monaco, marquise des Baux, de par les droits de sa principauté; les majoraux Alphonse Tavan, Jean Monné, Anselme Mathieu, Marius Girard, Joseph Huot parlent tour à tour en chevaliers de notre Saint-Graal.

Le mainteneur marseillais, Pierre Bertas, hausse le ton avec un brinde véhément et fier. Nous en détachons ce passage qui a vivement impressionné l'assistance.

(1) Cours d'amour célèbres des Alpilles.

D'aut lei couer! Si sian proun espoumpi dei glòri tremountado d'aièr : se sounjavian vuei ei glòri pounchejanto de deman! D'aut lei couer! Avèn proun ploura sus Lazare, alounga dins soun lançóu, souto la lauvo dóu toumbèu... S'assajavian, aro, de lou ressuscita?

O, fau que lou ressusciten! Sàbi que sièis pan de terro peson sus seis espalo... Eh! bèn, fouiren la terro emé leis ounglo de nouéstei man e de nouésteis artèu! Sàbi que soun cadabre es estaca e coudura dins un susàri espés : mai n'en couparen lei couerdo, n'estrassaren la telo eme lei dènt. Sàbi que soun sang s'es agouta dins sei veno; mai li vujaren tout lou nouestre! Sàbi que l'alen fa plus boulega soun piés; mai nouéstei bouco beisaran lei siéuno, e noueste amour li boufara la vido; e, quiha sus soun croucs en li pourgènt la man, cridaren : Lazare, Lazare, lèvo-ti!

Averse de dépêches : de l'*Escole de Lar*, d'Aix (signé Hip. Guillibert); du majoral Xavier de Ricard, saluant de Toulouse « la fraternité des provinces sous le pacte fédéral »; de l'*Escolo limousino* (signé L. de Nussac); du majoral L. de Berluc-Pérussis :

Tout proche de l'Estello e pus aut que Paris,
Iéu brinde à nosto Rèino, à soun siave sourris,
A la councentracioun dóu partit di Cigalo,
A la Franço, e tambèn à si vint capitalo.

et ce sonnet expédié du Mont-Cassin par le docte poète italien Giuseppe Spera, *sòc* du Félibrige :

Ai Baus or fulge più limpida e bella
Sovra l'almo Consesso Provenzale,
Che ad alta gloria trionfando sale,
Sp'ende piu viva oggi la Santa Stella.
Del « Saper Gaio », la dolce favella
Suona sul labbro ad ogni commensale.
Oh potessi volare a Voi sur l'ale,
Per ascoltar la tua canzon novella!
Già io veggo decorae i Laureati
Che onor mertâro : echeggiano gli evviva
A la Regina degli illustri vati.
Ma un di verrò, se Dio vorrà che io viva;
E sarà quello tra i miei di piu grati,
Che diró : de' Felibri io fui conviva!

Maître Eyssette, cabiscol d'Arles, Auguste Gautier, de Marseille, Bouquet, le félibre baussencq, Alban Coffinières, de Tamaris, Gabriel Perrier, de Graveson, et la députation vaillante du *Clapas*, les jeunes montpelliérains Dezeuze et Combalat accompagnant les deux majoraux languedociens Arnavielle et Marsal, parlent, brindent, chantent tour à tour au grand contentement du peuple.

Au point de vue populaire pourtant, le vrai triomphe est, comme toujours, pour *Charloun*, le brave Charles Rieu, du Paradou, le chansonnier sincère, le chantre naturel et franc des olivades, des ferrades, des bergers, des *barrejaire* du moulin d'huile, des bûcherons, des moissonneuses, des travaux, des plaisirs et des jeux populaires de son beau pays d'Arles.

Un nouveau félibre de talent s'est révélé dans le jeune Marseillais Louis Roux enfélibré par Lazarine de Manosque : ses premières chansons font présager un maître de la génération montante.

Encore un galant épisode : une jolie petite baussenque de douze ans dit à la nouvelle Reine un compliment en vers au nom de la ville des Baux ; la Reine lui donne un baiser, détache son bracelet et le lui offre en souvenir.

Et pour finir, une farandole de toute la jeunesse couronne noblement le Rocher et la fête, ce pendant que le bon Crousillat, le poète de la Crau, doyen du Félibrige, à l'écart murmure ce psaume de bénédiction :

D'aqueste planestèu desert
Lou triste amas de roúino,
Ounte trèvon lei capoun-fèr
E fèro l'auro souino,
Antan se dreissavo en palais,
En grand-salo superbo ;
Vuei touto aquelo glòri jais
Aclapado sout l'erbo...

Noueste gai Felibrige ansin,
Que mounto e mounto lèri,
Pèr s'enaura jusqu'au cèu-sin
E luen faire l'empèri,
Se pòu-ti qu'un jour toumbe au sòu ?
Noun noun, l'aura plus bello :
Dóu Tèms ni de res n'ague pòu,
Sousta pèr Santo Estello !

Et nous quittons les Baux, par un couchant de feu embrasant l'illustre vallée où la légende veut que Dante, exilé de Florence, ait rêvé son *Enfer*, — en songeant au bel exemple que ces poètes populaires, vrais représentants nationaux de leur peuple, viennent de proclamer en fraternisant avec lui sur le mont sacré de son antique indépendance.

L'ÉVOLUTION FÉLIBRÉENNE

(*Suite*)

LE ROLE DES FÉLIBRES DE PARIS

ET

CE QUE VEUT LE JEUNE FÉLIBRIGE

Voilà quatorze ans que le Félibrige de Paris tient ses assises dans la petite ville de Sceaux, sous le patronage un peu paradoxal de Florian, l'auteur d'*Estelle*. Depuis 1883, nous avons publié le récit détaillé de ces réunions. Les historiens futurs de la Renaissance méridionale y pourront suivre les étapes de sa croissance, et constateront l'action indiscutable de la Société félibréenne de Paris sur la popularité de l'œuvre provençale, sinon sur son développement. On ne peut nier, en effet, que les pèlerinages de gloire promenés à trois reprises par les Méridionaux de Paris dans la Provence romaine (1888), dans la région pyrénéenne (1890), sur le Rhône et le Littoral (1891), n'aient contribué à populariser le mouvement dans son centre naturel d'évolution, tout en affirmant au dehors son importance sociale.

Cependant, une ombre se mêle à ces triomphes. D'abord timides, les protestations des félibres *félibrejant*, des patriotes attachés à la glèbe et au nom de qui se célèbrent ces fêtes, sans qu'ils y trouvent la place à laquelle ils pensent avoir droit, maintenant ne se dissimulent plus. Pour un peu, les organes provençaux de la Cause parleraient d'accaparement. Nous devons tenir compte de cette inquiétude des esprits.

On reproche aux deux Sociétés méridionales de Paris de s'ériger en consistoire voyageur. Pour le peuple, qui n'entre pas dans les distinctions subtiles, ces cigaliers et ces félibres qui passent, au milieu des fanfares, en élevant des bustes et en prononçant des discours, c'est *Le Félibrige* tout entier... Les félibres parisiens, constitués en société indépendante, répondront qu'ils ont l'initiative de ces promenades patriotiques, qu'elles réveillent le sentiment provincial, et qu'en somme c'est œuvre bonne. A merveille; mais puisqu'ils s'assimilent de fait à une école du Félibrige, puisqu'ils comptent plusieurs majoraux dans leurs chefs, cette indépendance n'a plus de raison d'être.

A ces causes, plusieurs modifications me paraissent urgentes, qui contribueront à la grandeur de la croisade provençale et à l'union de tous ses combattants. La première consistera dans l'incorporation au Félibrige *unen* de la Société félibréenne de Paris, à titre d'école *forano*. Je sais que, mise aux

voix, la proposition aura l'assentiment de tous les jeunes, et, à deux ou trois exceptions près, la réprobation des anciens. Le consistoire des majoraux n'en doit pas moins régner sur l'Église félibréenne tout entière, — même je ne désespère pas de voir entrer un jour dans la Confession de Sainte-Estelle d'autres sociétés méridionales encore plus indépendantes que l'école félibréenne de Paris.

A ces conditions seulement nous serons une Force — capable de mener à bien la campagne de résurrections, disons le mot : les réformes administratives qui n'ont jamais cessé d'être le but profond du Félibrige, la raison même de *La Cause*.

Je n'entends pas par là qu'il faille se déclarer fédéraliste pour rester dans l'orthodoxie. L'évangile de Font-Ségugne, la doctrine constante de nos fondateurs exprimée dans les trente-huit années de l'*Armana provençau*, est très large. Provincialisme, régionalisme, fédéralisme, ou simplement décentralisation, ont été proposés tour à tour comme des formules du programme félibréen. On peut admettre des degrés dans l'intransigeance de nos revendications. D'ailleurs, toutes les opinions sont libres en Félibrige, — pourvu qu'elles n'aillent pas contre l'esprit de l'institution.

C'est une aspiration d'affranchissement qui nous guide. Nous croyons fermement à la nécessité et à l'avenir d'un régime administratif élargissant, ou abolissant les moules irrationnels qui oppressent la province depuis un siècle. Nous croyons qu'on ne supprime pas plus une langue qu'une race; que ces expressions de l'éternelle nature ont, comme le soleil, des heures d'éclipse ou de couchant, — *s'es escoundutz mas non es mortz,* — sans nous ôter l'espoir de la lumière.

Nous sommes de ceux qui se souviennent; qui, fiers de la gloire natale, savent l'empêcher de mourir.

Aqueli qu'an la memòri,
Aqueli qu'an lou cor aut;
Aqueli que dins sa bòri
Senton giscla lou mistrau,
Aqueli qu'amon la glòri,
Li valènt, li majourau !

Sachez-le bien, vous qui doutez de nos efforts, que le poète de ces mâles rythmes ne voit dans son génie que le serviteur de sa mission suprême de représentant de son peuple ; que, sous le voile de la littérature, du Gai-Savoir, c'est une pensée de délivrance que la Renaissance méridionale abrite contre ses ennemis.

Et ceci est le sentiment de toutes nos jeunes recrues. Ne leur dites plus qu'en une enquête philologique ou en un passe-temps de chanteurs doit se

borner l'intérêt de la Cause. Un lien mystique les unit qui fait du jeune Félibrige une secte d'intransigeants patriotes, avec laquelle il faut compter. Si bon nombre de nos aînés ne présageaient pas l'élargissement de leurs revendications littéraires aux proportions d'un mouvement social, du moins tous les germes d'émancipation y existaient-ils, prêts aux fermentations prochaines. D'ailleurs, qu'importent les débuts et les tâtonnements! Ce qui existe devait sortir de ce qui fut, et notre vaillante jeunesse, fière d'avoir promulgué la formule des vœux ardents de son patriotisme, la maintiendra.

Aussi, jugez de sa surprise à écouter, en la dernière fête de Sceaux, un des vice-présidents de notre école parisienne combattre sans précautions ce Félibrige libertaire qui se fait jour enfin, déclarer la ruine des dialectes *inévitable*, et la centralisation le seul bien nécessaire. Sans la déférence due à l'âge et au talent de M. Pierre Laffitte, qui est professeur au Collège de France; sans le caractère... indulgent (j'allais dire un peu sceptique) du public très varié de cette assemblée spéciale, séance tenante on eût vivement protesté. Mais les réclamations n'ont pas tardé, dans nos organes du Midi (1), témoignant — outre leur attaque directe à l'orateur de Sceaux — d'une indisposition générale à l'endroit de certain groupe plus politicien que lettré de nos collègues parisiens, qui prétend imposer à la direction de notre mouvement ses façons despotiques ou timorées d'envisager le sentiment de la patrie.

Mais l'association renferme une élite de jeunes qui ne marcheront point de pair avec ces aînés trop pusillanimes. Les félibres de Paris ont deux concessions désormais essentielles à observer à l'égard de leurs frères du Midi. Et d'abord celle-ci, qui est capitale : leurs programmes d'excursions devront attribuer, à l'avenir, une participation plus généreuse aux félibres locaux dans les discours et les poèmes.

L'érudition y gagnera et aussi le sentiment populaire.

En outre, les qualités natives qu'appelle l'éloge d'un auteur ou d'un grand homme du terroir se rencontreront plus sûrement chez un indigène, et elles rapprocheront d'avantage de la sympathie de ses compatriotes la mémoire du héros commémoré. Ajoutons qu'il en rejaillira une sorte de consécration, aux yeux de leurs concitoyens, pour ces officiants de la gloire locale, applaudis par d'éminents confrères parisiens. On n'est tout à fait prophète dans son département qu'avec l'approbation de la capitale. Cette exaltation bien conduite de la province intellectuelle la fera se réjouir dans sa conscience et se fortifier dans sa fierté. Elle accepte trop aisément, depuis trois quarts de siècle, cet humiliant préjugé de l'hostilité de son atmosphère à l'égard des remueurs d'idées.

Le grand exemple du Félibrige a prouvé qu'il pouvait exister en France,

(1) *La Cigalo d'or*, de Montpellier, des 1er et 15 juillet; *le Dimanche*, de Marseille, du 24 juillet; *le Gril*, de Toulouse, du 17 juillet.

loin de la métropole, un mouvement d'émulation artistique et sociale assez fort pour s'alimenter de ses propres ressources et garder de la séduction parisienne plusieurs générations d'écrivains.

Une autre importante réforme est à souhaiter dans l'ordonnance même des tournées méridionales. J'avais proposé naguère d'explorer le Midi plus méthodiquement (1). Ces grandes chevauchées — telle la dernière : de Lyon à Monaco ! — dispersent l'intérêt régional et rationnel de nos voyages. Nous devons visiter tour à tour la Provence alpestre, le littoral narbonnais et le Bas-Languedoc, le Toulousain et le Quercy, le Limousin et le Périgord... Ce merveilleux Midi français est inépuisable. Travaillons à unifier, à *rassembler* les éléments de chacun de ces *roumavages* de souvenirs. Ce n'est point un voyage circulaire plus ou moins teinté de poésie natale qu'il s'agit d'offrir aux cigaliers et à leurs familles. C'est proprement une expédition pour le réveil de la vie des provinces, instituée et dirigée par un comité de félibres parisiens qui compte plusieurs dignitaires, et à laquelle tous les Méridionaux patriotes sont admis à participer.

Je sais bien que jusqu'ici le plus grand nombre de ceux qui ont accompagné nos tournées provençales ne leur accordaient pas la portée sociale et profonde que leur prêtent les croyants sincères de la religion de Sainte-Estelle.

Le temps unifiera ces interprétations. Et si quelques timides nous abandonnent désormais, une élite de nouveaux venus est prête à soutenir de sa présence et de son suffrage nos manifestations à venir.

Il s'est formé dans le Félibrige un courant sérieux d'opposition à cette queue grandissante d'étrangers ou d'indifférents qu'il promène, — opposition qui est un signe de notre force. Un peu plus d'ésotérisme fortifiera nos aspirations. *Chacune* de nos assemblées populaires gagnerait à être précédée ou suivie d'un conseil privé où ne seraient admis que les initiés. Les religions se nourrissent de mystère... sans compter qu'un lien plus fort resserrerait tous les adeptes de la Cause — tous implicitement d'accord — loin des regards méfiants des politiciens en fonctions ou des turbulentes curiosités de la foule.

La politique des partis, dont le scepticisme parisien ne soupçonne pas les méfaits en province, et le jacobinisme centralisateur dont les départements ignorent le despotisme officiel, restent nos vrais ennemis. Nous les connaissons de longue date. A chacune des manifestations du Félibrige, depuis trente ans, ils ont exhalé dans la Presse leurs terreurs ridicules. Nous les avons retrouvés — affaiblis, ce me semble — à l'occasion des dernières réclamations fédéralistes.

Nous pouvions nous attendre à la conspiration du silence...

(1) A propos des prochains pèlerinages cigaliers : les célébrités du Comtat Venaissin (REVUE *d'octobre-décembre 1890.*)

Quand parut le *Principe fédératif* de Proudhon, pages profondes entre les plus profondes de cet audacieux penseur, au mutisme sous-entendu des journaux, on put reconnaître que la routine malveillante et timorée voulait laisser passer l'orage. Proudhon démontrait la nécessité de reconstituer la Province, de rétablir sur des bases logiques l'administration du pays. Personne ne voulut admettre ce remaniement général, et sans s'être donné le mot tout le monde se trouva d'accord pour étouffer dans son berceau la proposition de justice (1).

Mais le temps n'est plus de ces accords tacites de l'opinion. Un vent favorable a soufflé sur l'idée qui anime notre œuvre d'une haleine lointaine et profonde. Pour espérer de la plus fidèle espérance, nous maintiendrons et nous vaincrons.

De tous côtés affluent vers nous d'enthousiastes sympathies. Tous les partis sentent le peuple travaillé sourdement par d'antiques instincts de liberté : autonomie administrative, franchises municipales, émancipation morale : les provinces veulent prospérer par elles-mêmes, comme jadis. Paris ne fut pas toujours l'*Urbs* glorieuse, la capitale unique, la métropole pesante d'aujourd'hui.

N'oublions pas qu'au treizième siècle Toulouse, au quatorzième, Avignon, au quinzième, Lyon, étaient de plus importantes cités que Paris. Reprendront-elles conscience de leur antique honneur ?

Donc, un mouvement provincial de revendications, de rébellions pacifiques, est né, vit et aspire à l'action. Voilà plus de quarante années que le Félibrige le prêche ! Ne serait-on pas disposé à le croire spontanément issu de la question récente des universités, de quelques centenaires d'assemblées politiques et d'un courant d'organisation sociale sur le terrain agricole, tous excellents symptômes de la maturité de ce réveil autonomiste qui surgit ? Qu'on n'oublie pas que ce grand mouvement doit son impulsion réelle à la ténacité provençale.

J'ai sous les yeux maints comptes rendus louangeurs de nos dernières déclarations « politiques », où il est dit que le Félibrige, association « toute littéraire », s'enflamme *lui aussi* contre une centralisation néfaste « aux élans de l'intelligence et aux ardeurs du vrai patriotisme » (2).

L'existence méridionale ou provençale en tant que Race à travers les siècles, prouvée par l'œuvre et les chefs-d'œuvre des Félibres, et splendidement mise en lumière par notre maître à tous, voilà le sentiment primordial qui, dès la première heure, a fait de notre Renaissance une Cause, du parti littéraire un parti social.

Vingt fois Mistral l'a fait entendre, depuis son *Ode aux Catalans* (1859).

(1) *Du principe fédératif et de la nécessité de reconstituer le parti de la Révolution*, *in*-18, 1863.

(2) Cte de Ségur-Lamoignon, l'*Association catholique* et *Bordeaux-Journal* du 7 août.

Aux insulteurs, il a répondu par cet admirable sirvente de la *Comtesse* emprisonnée qu'il faut délivrer, qu'il faut rendre à la gloire. Sans se décourager, il poursuivait son œuvre apostolique, et *Calendau* (1867), recrutait des fidèles et des passionnés à sa Provence toujours trahie et toujours fière.

Tous ces principes étaient latents dans l'œuvre provençale, au regard des observateurs; ils se sont affirmés peu à peu; nous en avons dit la genèse (1). Sans doute, parmi ceux qui du plus loin de nos annales ont élevé la voix au nom des revendications de la Race et de la Tradition, sans doute avons-nous négligé plusieurs de nos meilleurs protagonistes. Mais nous faisions surtout l'histoire de ce groupe fédéraliste dont M. L. Xavier de Ricard ne cessa d'être le champion. Parmi ceux qui, tout en se bornant à la qualification de *régionalistes* ou même seulement de décentralisateurs — appellation insuffisante, il faut le dire, et qui n'implique plus, étant banalisée, l'*action* à nos yeux nécessaire — parmi ceux qui ont néanmoins réclamé de radicales réformes et ont pu entrevoir un Félibrige futur, indépendant de la survivance des dialectes provinciaux, il faut nommer et saluer notre éminent collaborateur, M. de Berluc-Pérussis, qui l'an dernier encore, dans une lettre provençale publiée par l'*Aiòli*, résumait les souhaits dont nous parlons. Elle aura provoqué peut-être la campagne actuelle. Pour bien terminer cette causerie, nous en traduirons un passage:

« ... Il faut que tout en demeurant artiste jusqu'au bout des ongles, enfin le Félibrige s'affirme pratiquement. Après les épopées et les chansons, c'est le tour des contes, du prêche, de la philosophie, et aussi de la politique. Oui, je l'ai dit et je le crierai sur les toits, la politique! non pas, bien sûr, celle des journaux et des cafés, celle des braillards bleus, blancs ou rouges, mais celle qui bien haut, au-dessus des partis, des couleurs de drapeaux et des ambitions de Paul ou de Pierre, cherche la paix nationale et la paix humaine, l'accord entre Français, entre Latins et entre tout le monde; la liberté du citoyen, de la commune, de la province; la disparition du gouvernement anonyme des bureaux, de cette féodalité des gratte-papiers qui, depuis 150 ans, tient la grande France, qu'elle soit provençale ou bretonne, gasconne ou flamande sous le poids écrasant des idées de Paris. Ne serait-il pas temps, dites-moi, de pouvoir, à la veille du vingtième siècle, voter la mort de ce Richelieu et de ce Bonaparte que tout le monde croit enterrés et qui ne vivent que toujours plus dans leurs lois, dans leur centralisation abhorrée, en la personne de 4 ou 500 culs-de-plomb qui, de Paris, avec un fil d'airain, manient 38,000,000 d'hommes censés libres. Ah! si nous parvenions à l'abattre, cette vieille Bastille! On pourrait appeler ça le 89 des départements. L'honneur de monter, beau premier, à l'assaut, revient de droit au Félibrige. »

PAUL MARIÉTON.

(1) V. le précédent fascicule, pp. 1 et suiv.

BIARNÈS E GASCOUN

HENRI IV E BINCENS DE PAULE (1)

(1608)

Qu'a betlèu tres cens ans, — l'histori n'es pa nabe, —
Lou nouste brabe Henric en Paris que regnabe :
Le France qu'ère hurouse et lou Rey qu'ère gran.
A le porte dou Loubre arribe un caperan,
A pé binen de Roume acoutrat en le cape,
E qui pourtabe àu rey un messadye dou Pape.
L'homi n'ère petit ni gran, magre ni gras :
Larye froun, ouelhs tout dous, esclaran un gran nas,
Un ert moudeste e boun, tout, en lou persounadye,
Qu'ère de brabe yent. Ne-p'ey pas dit soun adye :
Qu'abé trente-dus ans.
Auta lèu anounsat,
Autà lèu recebut : Henric qu'ère pressat
De sabe si lou bent qui de Roume bouhabe :
Ere à pluye ou bet téms... pas trop ne s'y hidabe :
Qui porte un hach pesant, n'a pas lou pé lauyé !
En aprouchan dou rey, l'houneste messadyé
Que parlabe en francès : Henric qui l'escoutabe,
Que l'arreste :

HENRIC IV

Perdiu ? se n'etz pas hilh deu Gabe,
Qu'etz deu bord de l'Adou ; l'àurelhe que m'at ditz :
Lou gascou deu terré que gouayte l'arreditz !

LOU MESSADYÉ

Acqs qu'es lou mey pays...

(1) Badut àu Pouy, proche de Dax, lou 24 d'abriu 1576 ; tounsurat e minourat, à Bidache, lou 20 de décembre 1596 ; diacre, à Tarbe, lou 19 de setembre 1598 ; preste à Castel-l'Abesque, lou 23 de setembre 1600 ; gahat pr-ous pirates e esclabe dus ans, debare en libertat, à Aygues-Mortes, lou 28 de yun 1607 ; s'en ba de-cap à Roume dap un bice-legat e s'en tourne de-cap à Paris, cargat per lou pape Paul V d'u' missioun prou nouste Henric, en 1608 ; ne bo pas nade grane place de nat rey e que-s' hey, en 1612, petit caperan de Clichy, enta coumença les granes obres qui l'an santifiat. (*Histori dou Sen.*)

BÉARNAIS ET GASCON

HENRI IV ET VINCENT DE PAUL (1)

(1608)

Mon récit va compter trois siècles dans l'Histoire :
Dans Paris, notre Henri jouissait de sa gloire,
La France était heureuse et grand le souverain.
A la porte du Louvre arrive un pèlerin
A pied venant de Rome, accoutré dans sa cape
Et chargé pour le roi d'un message du Pape.
L'homme n'était pas grand : des yeux illuminés,
Front large, lourd menton, grande bouche, gros nez,
Un air modeste et bon, tout dans le personnage
Etait de gens de bien. Je n'ai pas dit son âge :
Sur les trente-trois ans.
Aussitôt annoncé
Aussitôt introduit : le Louvre était pressé
De savoir si le vent qui soufflait d'Italie
A la France apportait le beau temps ou la pluie :
Qui traîne un fardeau lourd, n'a pas le pied léger.
En approchant le roi, l'honnête messager
S'exprimait en français. Henri perdant l'air grave :

HENRI

Je reconnais l'accent de l'Adour ou du Gave ;
L'oreille me le dit : le Gascon, cadedis !
Garde un goût de terroir qui trahit le pays !

VINCENT

Je suis né près de Dax.

(1) Né à Pouy près Dax (Landes) : 24 avril 1576. Minoré à Bidache : 20 décembre 1596. Diacre, à Tarbes : 19 septembre 1598 ; Prêtre à Castel-l'Evêque, 23 septembre 1600 ; Capturé par les pirates et deux ans esclave à Tunis (1605-1607). Mis en liberté, débarqué à Aigues-Mortes 28 juin 1606 et amené à Rome par le vice-légat d'Avignon. Envoyé à Paris, chargé par le pape Paul V d'une mission auprès d'Henri IV en 1608. Refuse tout emploi. Nommé en 1612, curé de Clichy où il commença les grandes œuvres qui l'ont sanctifié.

HENRIC IV

Parlatz doun coum à bouste !
Amic, lou bos debis qu'ey lou cousi deu nouste :
Bint ans que l'ey parlat, en tout loc et shens cès
E que l'aymi, se crey, melhe que lou francès !
Bam ! la baque au Bearn ! l'esquire à la canàule !
Disem-me bouste noum ?

LOU MESSADYÉ

Senhou, Bincens de Paule.

HENRIC IV

N'es pas lou premé cop qui-p'enteni nouma...
Attendetz ! n'ey pas bous, cadenat en la ma,
Que Tunis a tiencut dus ans en esclabadye ? (1)

BINCENS

Le boulountat d'en haut s'esten sus tout ribadye !
Diu qu'at abé permès, Diu que m'a desliurat !

HENRIC IV

Cap de biu ! B'ets hurous de-p'en esta tirat
Lou cap saub ! Mahoumet, de Tunis à Medine,
Qouan gabe un hilh dou Christ, bien rare se badine !
E sus un paù agut ne hé pas bet dansa !
Mes parlam deu Sent Pay...

BINCENS

Paul (2) que Diu excelsa,
Paul benedech lou Rey e que-m' cargue d'ou dise
Qu'àu melhe qu'a reglat lous ahas de Venise (3);
E boun grat que l'en sap !

HENRIC IV

Qu'ey doun countent de you ?
Qu'em u bou pa d'amics ?

BINCENS

Nouste Sent Pay, Senhou,
Que pense, e n'es pas soul, qu'en obre poulitique
Nat, com lou Rey Henric, ne sap com se pratique !

(1) De 1605 à 1607.
(2) Paul V.
(3) Grand esbat entre Roume e Venise, arreglat par lou Rey de France.

HENRI

Parlez donc votre langue,
Et plus aimable ainsi sera votre harangue !
J'en usais au jeune âge avec quelque succès
Et je l'aime toujours autant que le français !
Donc, *Béarn à la vache!* et *mandilh* sur l'épaule !
Dites-moi votre nom ..

VINCENT

Sire, Vincent de Paule.

HENRI

Avant ce jour, j'ai dû vous entendre nommer...
Mais oui ! n'est-ce pas vous, enchaîné sur la mer,
Que Tunis a tenu deux ans en esclavage ? (1)

VINCENT

La volonté de Dieu s'étend sur tout rivage !
Le Ciel l'avait permis, le Ciel m'a délivré.

HENRI

Cap de biu! bien heureux d'en être ainsi tiré,
Sain et sauf. Mahomet, de Tunis à Médine,
Quand il prend un chrétien, bien rare s'il badine
Et par un pal aigu remplace l'échafaud !
Parlons du Pape...

VINCENT

Paul, vicaire du Très Haut (2),
Paul bénit Henri IV et veut que je lui dise
Tout le gré qu'il lui sait du conflit de Venise (3)
Apaisé par le Roi.

HENRI

Le Pape est satisfait ?
Nous sommes donc amis ?

VINCENT

Le Saint Père, en effet,
Pense et n'est pas le seul qu'en œuvre politique
Nul, sire, comme vous, ne connaît la pratique.

(1) De 1605 à 1607.
(2) Paul V.
(3) Grand conflit entre Rome et Venise, aplani par le roi de France.

HENRIC IV

Oh! lou Pape qu'at pense! E m'en hey coumpliment
Au bien s'es menchidous? Bam! parlam franquement!

BINCENS

Lou Pape ne sap trop...

HENRIC IV

Lou Chef apoustoulique
Que pot demanda may? Souy you pas catoulique?
Souy you pas counbertit... dus cops?

BINCENS

A le bertat,
Un cop qu'auré suffech, Senhou, s'abé pourtat!

HENRIC IV

Adayse qu'en parlats! s'abé bis la gabarre,
Oun me souy enbarcat, pràube rey de Nabarre,
Lou Sent Pay et medich, àu proune dou mati,
Qu'aouré dap lou francès enbroulhat lou lati!

BINCENS

Diu sap leye en lous cos!

HENRIC IV

N'e pas le meye fàute
Si lou pay ère feble e le may huguenàute!
Mille cops qu'èy riscat la pet, e, si souy biu,
Un sént m'a proutegat!...

BINCENS

Lou qouàu?

HENRIC IV, *arriden.*

Sent Berthoumiou! (1)
Qu'e lon mey aboucat àu cèu!

BINCENS

E sus le terre
Qu'ats autan de sudyecs com d'amics...

HENRIC IV

Touts! qu'ey hère!
Si lous anciens Ligurs n'an pas mé nat drapeu,
L'esdit de Nantes (2) aun, qu'ous harisse lou péu!
Per esta touleran, que-m'hen, — trobe qui bousque! —

(1) 24 d'aoust 1572.
(2) 1598.

HENRI

Ah ! le Pape le dit... m'en fait-il compliment
Ou lui suis-je suspect ? répondez franchement !

VINCENT

Le Pape ne sait trop...

HENRI

Le Chef apostolique
Que voudrait-il de plus ? suis-je pas catholique ?
Suis-je pas converti... deux fois ?

VINCENT

En vérité,
Un coup aurait suffi, sire, s'il eût porté !

HENRI

On en parle aisément ! S'il eût vu la gabare
Où j'étais embarqué, pauvre Roi de Navarre,
Le Saint-Père lui-même, au prône du matin,
Eût avec le français embrouillé son latin !

VINCENT

Dieu lit au fond des cœurs !...

HENRI

Ah ! ce n'est pas ma faute !
Fils de père indécis, de mère huguenote,
Si quelquefois j'ai fait des choses à demi ;
Un saint m'a protégé...

VINCENT

Qui ?

HENRI, *souriant.*

Saint Barthélemy (1)
Il est mon avocat, au ciel...

VINCENT

Et sur la terre
Tous vos sujets, seigneur, vous aiment...

HENRI

Non, mon Père !
Si les anciens ligueurs ont perdu leur drapeau,
Certain édit (2) encor leur agace la peau ;
Pour être tolérant, je suis, dans mainte bouche,

(1) 24 août 1572.
(2) 1598.

Lous uns, trop *refourmat*, lous auts trop *cassemousque !* (1)

BINCENS

Toulerance que càu, mes pas trop, e lou Rey
Belheu per et medich...

HENRIC IV

Bam ! arriba que-p' bey !

BINCENS

L'escandalle es mench gran pér les fàutes secretes
E me d'un cop...

HENRIC IV

Anem ! coumprès ! las amouretes !
Amic, sus aquet pun que dic : *mea culpa !*
Lou houec deu co n'ey pas aysit à s'estupa !
Qu'y ha ? lou mey papou (2), qouan souy biencut àu mounde,
D'u barriu de bin bieilh qu'a guimbalat la bounde
E m'en a baptisat : deu leyt de Juransou
Lou nàurigat tustem qu'a sentit l'escousou ;
Sé doun èy fort pecat, lou màu bin de nachense !

BINCENS

Diu qu'aten repenti !

HENRIC IV

Diu qu'ey pley d'indulyence !
E dous hihs de Béarn, escusan lous defauts,
N'ous bouyré pas damna... tan loun temps com lous auts !
Are, parlam de bous : puch qu'ets tournat en France,
Que-p' y càu damoura.

BINCENS

Bincut dap l'esperance
D'y serbi lou boun Diu, lou destin que m'es dous
D'en rencountra l'ou meste à l'humble amistadous !

HENRIC IV

Trop ne-s' pot hounoura yent de bouste merite ;
E qu'arribats à pun ; la rèyne Marguerite (3)
Que cerque un àumounié .. la pràube, ère tabey,
Shens esta deu Bearn qu'éy drin com lou soun Rey

(1) Lou qui hey lou signe de la croutz (injuri huguenaute).
(2) Henric d'Albret.
(3) Marguerite de Valois, 1ero moulhé de Henric IV, separada.

Chez les uns : *Réformé*, chez d'autres : *Chasse-mouche* (1)

VINCENT

Dans la règle divine on doit se maintenir
Et peut-être le Roi...

HENRI

Bon! Je vous vois venir!

VINCENT

Le scandale est moins grand pour les fautes secrètes
Et plus d'une fois...

HENRI

Bon! compris, les amourettes!
Je dis *mea culpa*, sur ce point, humblement!
Le feu du cœur, hélas! s'éteint malaisément!
Mon grand-père d'Albret (2), à ma venue au monde,
D'un baril de vieux vin a fait sauter la bonde
Et m'en a baptisé. Du lait de Jurançon
Dès le berceau mon cœur a chanté la chanson
Et si donc j'ai péché, le mal vient de naissance!

VINCENT

Dieu veut le repentir!

HENRI

Dieu promet l'indulgence!
Et des fils du Béarn excusant le défaut,
Ne les damnera pas... plus longtemps qu'il ne faut!
Et maintenant, parlons de vous : rentrant en France,
Il y faut demeurer!

VINCENT

Venu dans l'espérance
D'y servir le Très Haut, il est doux pour ma foi,
De rencontrer, seigneur, le bon vouloir du Roi!

HENRI

On ne peut trop aider gens de votre mérite!
Vous arrivez à point : la Reine Marguerite (3)
Demande un aumônier. Pauvre femme! elle aussi,
Sans être du Béarn, donnera du souci

(1) Celui qui fait le signe de la croix (injure huguenote).
(2) Henri d'Albret.
(3) Marguerite de Valois, première femme d'Henri IV, séparée.

E lou counfessadou ne manquera d'oubradye !

BINCENS

Tàu emplec enta you qu'es de trop haut paratye !

HENRIC IV

Rares lous courtisans qui me parlen atàu !
E que desirats dounc, amic ?

BINCENS

Un hospitàu !

HENRIC IV

Un hospitàu?

BINCENS

Plegat de miserumi, d'adye,
Lou pràube, en aquet loc, ne trobe nat bisadye
Carinhous, arrident, à toute hore dispos
Per adouci lous màus e de l'amne e dou cos !
Ad et que bouy embia l'anyou de l'esperance,
E lou mé malhurous, oublidan le soufrance,
En Diu s'adroumira, beden àu soun coustat,
Croutx de perdoun en man, le so de caritat !

HENRIC IV

Que baletz mé que you : qu'ey rebat, diu me damne !
La toupie entà-u cos... bous que pensats à l'amne !
Ayude que-p' darey !

BINCENS

Sus lou camin dou bey,
Miragles que beyram. Diu aydan e lou Rey !

HENRIC IV

Coundats-y.

BINCENS

Qu'ey parlat dou bielh, au cap dou biadye... !

HENRIC IV

Mé digne d'interès, nat ?

BINCENS

Perdoun ? lou maynadye !
Lou maynadye de pay, de may abandounat,
Dou pecat innoucen, à la mort coundemnat ?

A qui voudra sauver sa vertu du naufrage !

VINCENT

Mes vœux ne tendent pas à de si haut parage !

HENRI

Bien modeste est chez vous l'esprit sacerdotal !
Que désirez-vous donc ?

VINCENT

Moi, sire, un hôpital !

HENRI

Un hôpital ?

VINCENT

Ployé sous la misère et l'âge,
Le pauvre, dans ces lieux, ne trouve nul visage
Aux regrets attendri, pitoyable aux remords,
Pour adoucir les maux et de l'âme et du corps !
Je rêve, à son chevet, l'ange de l'espérance
Et le plus malheureux, oubliant la souffrance,
En Dieu s'endormira, trouvant à son côté,
Croix de pardon en main, la Sœur de charité !

HENRI

Vous valez mieux que moi : du paysan qu'on affame,
Je veux le pot au feu... Vous songez à son âme !
Vous aurez mon appui.

VINCENT

De par l'aide de Dieu,
De par l'aide du Roi, le miracle aura lieu !

HENRI

Comptez-y !

VINCENT

J'ai parlé du vieillard sans défense...

HENRI

Nul intérêt plus grand !

VINCENT

Pardon, sire, l'enfance !
Les orphelins, de père et mère, abandonnés
Innocents de la faute, à la mort condamnés !

HENRIC IV

Ah! qu'abets trop resou, que m'en hec ment reproche,
Trop que soun baptisats, shens ha tinda la cloche!
(*D'un ert grabe.*)
Qu'ey bathat triste exemple e, médiche aràuyou
Ganhan lous meys sudyecs, trop d'àuts qu'an heyt com you!

BINCENS

Le fàute dou moumen hey le hounte éternéle!

HENRIC IV, *à part.*

Ah! lou pràube inoucen! s'abé bis Gabriéle (1)!
(*Haut.*)
Mes counberti que-m bàu! aques cop qu'es lou bou.

BINCENS, *arriden.*

Paràule de Biarnés?...

HENRIC IV

Paràule de Bourbou!
Moun hilh ba sus oueyt ans (2): Au debé que s'assaye!
Qu'ou bouy brabe e balen e tabé qu'ou bouy saye!
(*A part.*)
Pas trop saye, pourtan: tout excès qu'ey défaut?
(*Haut.*)
Henricou que-s' hé bielh e la néu de là hàut
En tourbiran deu tuc, qu'ou griseye la barbe!
Passats lous yourns d'estiu! Passat lou mes de garbe!
(*A part, langourousemen.*)
E qui sap! — Mé d'un cop que m'én an abisat, —
U coutet d'assassin qu'ey belheu agusat!
(*Haut, allegremen.*)
Lou denyé ne-m' hey poü! que-m'beyran à l'armade!

BINCENS

Le glori que-p' seguech! tabey, le renoumade,
En memori d'un méste àuta boun com puchant
Que dira: LOU GRAN REY!

HENRIC IV

Que dira: LOU GRAN SANT

ISIDORE SALLES.

(1) Gabrielle d'Estrée, mourte en 1599.
(2) Louis XIII.

HENRI

Vous avez trop raison et je m'en fais reproche!
Maint baptême se fait sans qu'on sonne la cloche !
(*D'un air grave.*)
L'exemple fut mauvais : le plaisir fut ma loi
Et les sujets, hélas! ont imité le Roi !

VINCENT

La faute d'un moment fait la honte éternelle!

HENRI, *à part.*

Ah! le pauvre innocent! S'il eût vu Gabrielle ! (1)
(*Haut.*)
Je vais me convertir, ce serment est le bon!

VINCENT

Parole de Béarn?...

HENRI

Parole de Bourbon!

Mon fils (2) va sur huit ans; il est d'heureux présage :
Il sera brave et bon et je veux qu'il soit sage,
(*A part.*)
Pas trop sage, pourtant! tout excès est défaut.
(*Haut.*)
Son père se fait vieux : la neige de là-haut
Atteint déjà mon front et ma barbe grisonne!
Passés les jours d'été! Voici venir l'automne!
(*A part, langoureusement.*)
Et puis, qui sait?... J'en suis chaque jour avisé,
Un couteau d'assassin est peut-être aiguisé!...
(*Haut, allègrement.*)
Mais Henri n'a pas peur et bientôt, à l'armée!...

VINCENT

La gloire vous suivra, sire, et la renommée
Célébrant le Héros de tant de lauriers ceint,
Redira : LE GRAND ROI!

HENRI

Redira : LE GRAND SAINT!

ISIDORE SALLES.

(1) Gabrielle d'Estrée, morte en 1599.
(2) Louis XIII.

LE TABAQUÈRE

DE SENT BINCENS DE PAULE

Un sé, lou papin de Caumoun,
De l'arré-hilh charmant les belhes,
De *Roland*, e dous *Hilhs d'Aymoun*
Lou countabe mounts e merbelhes.
Per cops, s'arrestabe en prisant
(Au tabac le man qu'ère oubrère),
E sus le taule, en debisant,
Que pausabe le tabaquère.

You qu'y bouli bouta lous ditz;
Com bet ha, que hey tout maynatye :
— « Amic, Diu te goayte, sem dits,
De touca tabac à toun atye;
Aquet proubis qu'a le bertut
De goari dou naz le sequère...
Papin, que-t' sera permetut
Det' serbi de le tabaquère!

» Per canounisa sent Bincens,
Lou Pape que tiné counclabe.
Com lou melhe de tous lous sents
L'Assemblade qu'ou gratulabe.
— « E pourtant, ditz l'un, qu'a pecat! »
Touts de boulé sabe so qu'ère
Le coulpe dount ère entecat...
Le butz respoun : « Le tabaquère! »

— « Oh! ditz lou Pape, qu'es bertat :
Estant bielh, Bincens que prisabe;
Mes de mau de cap turmentat,
Noste Senhou que l'escusabe!

LA TABATIÈRE

DE SAINT VINCENT DE PAULE

Mon vieux grand-père de Caumont,
Du petit-fils charmant les veilles,
De *Roland* et des *Fils d'Aymon*
Lui racontait monts et merveilles.
Parfois, s'arrêtant en prisant,
La main au tabac familière,
Sur la table, tout en causant,
Il déposait sa tabatière.

L'enfant y veut porter les doigts;
Imiter est son apanage :
— « Garde-t'en, fait la grosse voix;
Priser serait faute à ton âge!
Le tabac aux nez engourdis
Est de pratique coutumière...
Grand-père, il te sera permis
De te servir de tabatière.

» Pour canoniser saint Vincent,
Le Saint-Père tenait conclave;
Les cardinaux, applaudissant,
De Tunis acclamaient l'esclave!
— « Et cependant, il a péché! »
Dit une voix. — Ne pouvant taire
Le délit ainsi reproché,
La voix reprend : « La tabatière! » (1).

(1) Historique. Lors de l'enquête ordonnée par la Papauté, en vue de la béatification de saint Vincent de Paule, il ne fut relevé dans la vie de ce grand saint qu'une seule faiblesse : l'usage du tabac. (Mgr Ravinet, ancien évêque de Troyes.)

E s'en cau crède ment debis,
En arribant, là-haut, sent Pierre
Aubrin au sent, lou Paradis,
Qu'ou dachabe le tabaquère. »

*
* *

Lou praube papin, et tabey,
S'en es anat, qu'à bère pause
E segu, com n'a heyt que bey,
En le patz de Diu que repause!
Qui sap?... dou medich pays qu'et,
Pitàdous au ceu com sus terre.
Belheu Bincens, au Lanusquet,
Que hey passa le tabaquère!

Isidore Salles.

« — Oui, répond le Pape, c'est vrai !
Vincent prisait en sa vieillesse;
Vu son mal de tête avéré,
Dieu lui passait cette faiblesse;
Et si l'on en croit maint devis,
En arrivant, là-haut, saint Pierre
Ouvrit au saint le Paradis
Et lui laissa sa tabatière ! »

* * *

Mon vieux grand-père, hélas ! n'est plus !
Le pauvre en garde souvenance !
Et, pour le prix de ses vertus,
Au ciel il a sa récompense !
Et, qui sait? au séjour de paix,
Fidèle aux amis de la terre,
Vincent, retrouvant un Landais,
Lui fait passer sa tabatière !

ISIDORE SALLES.

L'ARROSE DOUS BOS

Au R. P. Pémartin.

Au Tuc douPouy (1), ount'a passat
Bent d'arrouine e de tristesse,
Lou cap encoare au ceu ques' dresse
Dou bielh castet despedassat.

Dou tems aprigant lous rabatyes,
Sus lou blasoun mitat cadut,
Entre dus peyres es badut
Un bet pè d'arroses saubatyes.

E le peyre ditz à le flou :
— « Praube glori descourounade,
Tu ne m'as pas abandounade,
Counsoulatrice de doulou ! »

Et le flou que pren le paraule :
— « Diü que m'ensenhe le pietat ;
Que souy le so de caritat,
Le flou de sent Bincens de Paule. »

I. SALLES.

(1) En Gosse (Landes).

LA ROSE DES BOIS

Au R. P. Pémartin.

Au Pouy (1), où souffle du passé
Vent de ruine et de tristesse,
Du vieux castel encor se dresse
Vers le ciel le mur délaissé.

Du temps essuyant les ravages,
Sur l'ancien blason déformé,
Entre les pierres a germé
Un beau pied de roses sauvages.

Et la pierre dit à la fleur :
— « Pauvre gloire découronnée,
Tu ne m'as pas abandonnée,
Consolatrice de douleur! »

La douce fleur prend la parole :
— « Ce devoir, Dieu me l'a dicté;
Je suis la Sœur de charité,
La fleur de saint Vincent de Paule. »

I. Salles.

(1) En Gosse (Landes).

HELLAS

A Paul Mariéton.

O noble Hellas, qui n'est hanté
Par toi, terre antique d'Homère ?
Sur tout ce qui passe éphémère
Plane ton immortalité.

Ton sein toujours jeune a tenté
Tous les amants de la Chimère,
Harmonieuse Hellas, ô mère
De l'Art pur et de la Beauté !

Poète qui reviens de Grèce,
Ton livre est plein de ton ivresse :
Je sens, en tes vers éblouis,

L'âme douce et mystérieuse
D'Hellas, qui survit, glorieuse,
Aux vieux mondes évanouis.

Antonin Perbosc.

LE BOUQUET

(Traduit de l'abbé Marcellin)

Je le vis, et j'en ai l'empreinte inoubliable,
Et je revois cela comme en vives couleurs
Sur l'étrange tableau, — contraste formidable :
Une tête de mort que couronnaient des fleurs.

Oui, des fleurs, et c'étaient des roses, et l'artiste,
Habile aux plus subtils secrets de son métier,
Avait donné splendeur et joie au bouquet triste,
Comme pour mieux montrer l'horreur du bouquetier.

Ne doit-on voir ici qu'une folle risée
De peintre dont l'étrange attire le désir ?
Et si dans ce caprice était une pensée ?...

Quoi ?... Peut-être ceci : que l'on a beau mourir :
Dans l'Au-Delà, notre âme emporte, inapaisée,
O Mort ! assez d'amour pour te faire fleurir !

Antonin Perbosc.

9 février 1892.

CARILLON BELGE

La salle est longue, le comptoir
En acajou luit d'encaustique,
Et le café sur le trottoir
A son enseigne en mosaïque.

L'air d'un éléphanteau badin,
La caissière devant la glace
Lustre de ses doigts en boudin
Ses bigoudis couleur filasse.

Depuis un mois, dans tous les coins
De la Belgique et de ses gares,
J'erre sans guère d'autres soins
Qu'errer en fumant des cigares.

Le bruit voisin d'un menuisier
Qui siffle en poussant la varlope
Fait ressortir bien plus entier
Le silence qui m'enveloppe.

Mais voici qu'en face de moi,
Sur la grande place déserte,
Le carillon joue, au beffroi,
Une espèce de valse alerte.

Tout à fait une valse, oui,
A ritournelle et triples croches.
Je me sens fort peu réjoui.
C'est trop demander à des cloches.

Moi qui les aime tant! pourtant,
Celles de chez nous, aux volées
Si calmes lorsqu'on les entend
Par l'ampleur du soir déroulées.

Du vieux clocher à coq gaulois,
L'onde sonore, en cercle immense

S'élargit, plane, et chaque fois
Meurt longuement, puis recommence.

On dirait qu'échappée au nid,
Colombe de l'arche, ses ailes
Vont emprunter à l'infini
La paix qu'elles versent sous elles,

Tant leurs frissons aériens,
Réveillent dans l'âme fanée
De ces échos lamartiniens
Si doux à la seizième année.

Sans doute, ces carillons-ci
(Je viens de feuilleter les guides)
Font remonter les gens d'ici
A des souvenirs moins languides.

C'étaient des tribuns, ces beffrois.
Aux carrefours des villes libres,
Le tocsin écrasait d'effrois
Les cœurs de femmes aux molles fibres,

Mais soulevait tous les drapeaux,
Piques, mousquets, armes quelconques,
Pour les vieux droits municipaux,
Comme une mer au vent des conques.

Clocher ou beffroi, malgré tout
Leur valse est une discordance.
C'est assez beau d'être debout,
Pour des vieux, sans entrer en danse

Sur un seul pied : cela dément
Les toits, les pignons archaïques,
Et ces cloches décidément
Me semblent un peu trop laïques.

ÉMILE DODILLON.

CHRONIQUE

La Société des Félibres de Paris, dans sa séance du 9 mars, a renouvelé son bureau comme suit, pour 1892 :

Président (réélu), M. Sextius-Michel, félibre majoral ; vice-présidents, MM. Pierre Laffitte, du Collège de France, Eugène Lintilhac, docteur ès-lettres, professeur au Lycée Louis-le-Grand, et César Gourdoux ; secrétaires, MM. Baptiste Bonnet, Elie Fourès et Fernand Hauser.

*
* *

L'*Escolo de la Mar* s'est réunie à Marseille, le 17 avril, pour le renouvellement de son bureau.

Ont été élus : cabiscol, M. Paulin Guisol, avocat ; sous-cabiscols, MM. Charles Bistagne et O. Barrême, docteurs en droit ; secrétaires, MM. Aug. Gautier et Joseph Chevalier.

*
* *

Le Consistoire félibréen s'est réuni à Tarascon, le 18 avril, pour procéder à l'élection des lauréats du Septennaire (voir plus haut, p. 155), et au remplacement de trois majoraux.

Les félibres mainteneurs, dont les noms suivent, font désormais partie du Consistoire :

M. Antonin Perbosc, de La Guépie (Tarn-et-Garonne), occupant le siège d'Auguste Fourès, le maître languedocien mort l'an dernier.

M. Edouard Marsal, de Montpellier, remplaçant M. Roque-Ferrier, démissionnaire.

M. Jean Laurès, de Villeneuve-les-Béziers, succédant au baron Ch. de Tourtoulon, dont le Consistoire a eu le regret d'accepter la démission après l'avoir trois fois refusée.

*
* *

La bienvenue à trois nouveaux journaux tout acquis au Félibrige, rédigés en langue d'oc et en français :

Les Echos de Tamaris, hebdomadaire, organe des félibres toulonnais ; directeur : Paul Coffinières, Tamaris (Var).

Le dimanche, politique littéraire et mondaine (rédacteurs : les félibres L. Astruc, H. Giraud, H. Ner, M, Raimbault), 20, rue Sainte-Marseille

L'*Echo de la Corrèze*, 8 pp. mensuelles, bulletin de la *Ruche corrézienne* de

Paris et des félibres limousins. Administration : M. H. Chauva, 45, boulevard des Batignolles, Paris.

*
* *

Du 22 au 27 mars, fêtes populaires provençales à Aubagne, sur l'initiative du maire-député M. Antide Boyer. Concours littéraire, représentations théâtrales, inauguration du monument d'Urbain Domergue, concours de danses régionales et de tambourins.

*
* *

Le 10 avril, en l'église Saint-Denys, de Montpellier, a été exécutée une symphonie religieuse de Paladilhe (paroles de Louis Gallet), *Les Saintes-Maries-de-la-Mer.*

Cette œuvre de l'auteur languedocien de *Patrie,* délicieuse illustration musicale à la légende, disons mieux, au premier épisode de l'histoire sacrée de Provence, est un nouveau fleuron latin à la gloire méridionale. Devons-nous à son avènement l'élection récente et tardive de Paladilhe à l'Académie des Beaux-Arts ?

Les Saintes-Maries-de-la-Mer, déjà enrichies de gloire universelle par le poète de Mireille, ont été réclamées après le succès de Montpellier, par la cathédrale de Lyon. L'admirable maîtrise de la Primatiale a exécuté le 20 juillet la noble symphonie de Paladilhe, avec sa traditionnelle perfection.

*
* *

Nous avons dit que la *Société Archéologique* de Béziers avait été (voilà plus d'un demi-siècle) la première de nos académies provinciales — instituées pour la ruine des dialectes et l'uniformisation de la France — à ouvrir ses concours littéraires à la langue d'oc. Or, elle tenait le 26 mai, jour de l'Ascension, ses assises annuelles, et elle avait invité le nouveau Capoulié du Félibrige à y prendre part. Il a répondu à la gracieuseté des Biterrois par une allocution dont voici les fragments essentiels :

« Messiés,

» Au noum dóu Felibrige siéu vengu vous saluda en sesiho soulenno, coume venguèron Frederi Mistral noste subre-capoulié e Roumaniho lou mèstre regreta, quand tenien lou sèti dóu capoulierat.

» Messiés, acò es un devé pèr nautre, es un dèute de cor que s'estenguira jamai, e vous lou pagaren de-longo, car sian d'aquéli que noun óublidon : sabèn, e lou diren à nòsti felen, que l'Acadèmi de Beziés fuguè la proumiero à pourgi la man au Felibrige, quand, à peino neissènt, d'ùni lou negavon, d'àutri n'en risien ; que l'Acadèmi de Beziés la proumiero, e sènso descountunia, a reserva sa courouno d'óulivié pèr la lengo Roumano ; qu'es vàutri, Messiés, qu'avès garda lou sang pur de la raço, la flamo vivo dóu patrioutisme loucau e lou culte di glòri naciounalo.

» Acò s'esplico : sias li fiéu de la flour di vilo de Lengadò, Beziés la bello, Beziés l'ufanouso ! Lou prouvèrbi, que noun mentis, nous dis qu'es envejado de Diéu. Beziés a ausi la voues di proumié troubadour, es la patrìo de Matfre Ermengaud, l'autour dóu *Breviàri d'Amor*, epoupèio estranjo que Dante avié segur legido; Beziés, un jour, a vist raja tout soun sang pèr la Patrìo; Beziés que camino davans tóuti pèr la counquisto di liberta coumunalo e di reformo soucialo, Beziés la bello indoumtado, gràci à vàutri, Messiés, qu'avès entre-tengu dins soun amo la flamo pouëtico, Beziés a garda si coustumo, si joio, si danso antico, e venèro la lengo de soun pople. E acò fasènt, vosto ciéuta mostro i poupulacioun, desvarïado pèr lou grand esbléugimen d'aqueste siècle, que fau pas counfoundre lou prougrès bastard que vòu tout aplana, emé la civilisacioun que gardo ço qu'es fa, reculis ço que se fai e ensemenço pèr l'aveni...

» Glòri à vàutri, li saberu, li letru, li pouèto, lis escrivan d'elèi. Au noum dóu Felibrige que poudrié vuei prendre la fièro deviso de vosto ciéuta : « Sèn foço », salude l'Acadèmi de Beziés. »

Un banquet a suivi la séance littéraire où M. Frédéric Donnadieu, le président de la Société, a répondu au salut du Capoulié par un vibrant discours languedocien.

*
* *

Les Chambres italiennes ont voté le transfert des restes mortels d'Ubaldino Peruzzi dans l'église de Sainte-Croix, qui fut de tout temps le Panthéon florentin. Cette cérémonie a eu lieu avec une pompe exceptionnelle, le 27 avril.

Sur l'initiative et sous la présidence du comte de Cambray-Digny, sénateur et ancien ministre, une souscription a été ouverte en Italie, pour l'érection d'un monument à Peruzzi, sur l'une des places publiques de Florence. Nous avons relevé, sur la liste des souscripteurs français, le Félibrige, la Société des langues romanes, l'Athénée de Forcalquier, l'Académie d'Aix, la Société académique des Basses-Alpes, l'Ecole de Lar, etc.

Tout annonce que l'hommage rendu à l'éminent et regretté *sòci* du Félibrige, sera digne des services qu'il a rendus à son pays et à la cause latine.

*
* *

Un bon point à M. Vaulbert, l'éminent adjoint aux Beaux-Arts de Marseille, qui a obtenu du nouveau Conseil municipal une statue au *troubaire* Fortuné Chailan sur la place de la Rotonde, qui portera désormais le nom du poète du *Gàngui*. Il avait réussi auparavant à faire placer une inscription provençale sur le monument des Mobiles des Bouches-du-Rhône, morts en 1870.

Le sculpteur marseillais Clastrier, un artiste très personnel, auteur d'un médaillon charmant de la *Rèino Jano* et du vivant haut-relief en bronze de Gelu sur la Place Neuve, a été chargé de la statue de Chailan.

Parmi les *troubaires* phocéens, précurseurs des félibres, il nous reste à honorer Toussaint Gros, excellent poète du dernier siècle ; Pierre Bellot, le toujours populaire auteur du *Pouelo Cassaire*, qui n'a qu'une plaque com-

mémorative, et Gustave Benedit, l'historien sémillant de *Chichois* et des *nèrvi*.

Plusieurs troubadours sont nés à Marseille : Raymond de Salles, Rostaing-Bérenger, Raymond des Tours, Barral des Baux, Folquet, et Bertrand Bérenger. Ce dernier, qui fit d'exquises chansons pour Porcelette d'Arles et mourut moine à Montmajour, mériterait qu'on se souvînt de lui. Quant à l'évêque Foulquet, quoiqu'il fût bon poète et que Dante l'ait placé dans son *Paradiso*, il restera toujours pour nous « l'abominable ».

***

Qu'on persiste encore à nier le développement du Félibrige sur tous les points du Pays d'Oc ! Nous avons à enregistrer, depuis notre dernière chronique, la fondation de trois groupements nouveaux : *l'Escolo Limousino*, *l'Escolo Audenco*, *l'Escolo Moundino*.

— *L'Escolo Limousino*, fondée à Brive par les sept félibres mainteneurs dont les noms suivent : Henry Monjauze, Louis de Nussac, Marcel Roche, Ernest Rupin, S. Santy, Charles Tessier et Pierre Verlhac, a été reconnue par une lettre du Capoulié, en date du 30 mai et a choisi pour cabiscol le majoral Joseph Roux, chanoine à Tulle.

— *L'Escolo Audenco* qui groupe les félibres de l'Aude a célébré sa fondation le 4 juin à Carcassonne. Le majoral Achille Mir a été nommé cabiscol d'honneur; les mainteneurs : Paul Gourdou, d'Alzonne, cabiscol; A. Peyrusse et Moneger, sous-cabiscols; Gaston Jourdanne, secrétaire.

Parmi les premiers adhérents, les mainteneurs : mademoiselle Marguerite Sol, l'abbé Pierre Boyer, MM. Zacharie Astruc, statuaire, Achille Rouquet. Jouy de Veye, Narcisse Salières, peintre, E. Seguier, Prosper l'Été, P. September, Prax, de Teule, Rogues, Reverdy.

— *L'Escolo Moundino* (du parler *moundi*, — *ramoundin* — de Toulouse) vient de s'organiser, 26 juillet, avec les majoraux Antonin Perbosc et Louis-Xavier de Ricard, et les mainteneurs Félicien Court, Prosper l'Été, Jules Montméja, Auguste Quercy et Louis Vergnes.

Nous rendrons compte de son installation et de l'important journal hebdomadaire qu'elle va lancer, en septembre, à Toulouse, le *Lengodoucian*

— Notre prochaine causerie sur l'*Evolution félibréenne* traitera du Narbonnais, de Toulouse, du Limousin et des pays gascons.

— L'abondance des matières nous oblige à remettre au fascicule 7, 8, 9, qui suivra sans tarder, le récit de la fête de Sceaux, avec le discours d'Émile Zola, les vers de Cl. Hugues et Xavier de Magallon, les allocutions de MM. Sextius Michel, Bayol et Lintilhac, en même temps que le compte rendu des prochaines félibrées d'Uzès et de Manosque.

ÉMILE COLIN. — IMP. DE LAGNY. *Le Directeur-Gérant* : P. MARIETON.

COLOMB ET LA PROVENCE

I

Il s'est rencontré pas mal de gens, voire parmi les esprits les meilleurs et les plus instruits, qui nous ont dit : « Pourquoi fêter Colomb ? Il est Italien, nous sommes Français. Les choses du voisin ne sont en rien les nôtres. »

Dans le Félibrige même, il existe, me suis-je laissé dire, une demi-douzaine de braves garçons qui, assez volontiers, traiteraient de mauvais patriotes les confrères qui ont rimé quatre vers en l'honneur du grand Génois.

Assurément, ces estimables pointilleux ont appris l'histoire comme on l'apprend dans les collèges ; mais qui l'étudie aux sources vraies de la tradition et des documents, sait la parenté, la solidarité étroite qui unissent tout le rivage latin.

Avant que les modernes diplomates eussent enclos les nations dans le parc des frontières artificielles, les peuples du temps médiéval se mouvaient à leur gré; et les républiques de Provence s'étaient, plus d'une fois, fédérées avec celles d'Italie.

Car si la fédération est destinée, peut-être, à devenir la formule des âges futurs, elle fut aussi celle du passé, et d'un passé de liberté éclatante.

Rien de plus attachant que de lire, chez les chroniqueurs, le récit de la résurrection municipale de la Haute Italie et de la Provence, aux onzième et douzième siècles. Ouvrez simplement le chaleureux livre du regretté Jules de Séranon, *les Villes consulaires et les Républiques de Provence*, où est fidèlement résumée cette épopée grandiose. Vous y verrez la lutte enflammée du vieux municipe romain, qui bondit du tombeau contre la féodalité germanique. A l'exemple de Gênes et de Pise, les cités de Nice, Marseille, Arles, Avignon, secouent peu à peu la prépotence des seigneurs, des évêques, de

14

l'Empire même; elles se donnent des statuts et des magistrats; elles font la guerre et la paix; et de tous côtés elles épandent l'éblouissant éveil du génie méridional, ce pendant que, sous son ciel pâle, la France du nord demeure comprimée par le talon de ses ducs et de ses hobereaux.

C'est alors que, libres comme l'air, unies aux ports italiens par le double intérêt politique et commercial, nos républiques provençales, nos villes consulaires passèrent des traités d'alliance avec leurs sœurs aînées de Ligurie et de Toscane. Et tant s'élargit le mouvement d'émancipation, que nous voyons des marchands de Grasse, « consuls par la grâce de Dieu », pactiser avec Gênes et Pise, s'obligeant à les défendre contre le roi d'Aragon, et même, en un accès de fierté, contre le propre comte de Provence !

L'amitié fut bientôt si fraternelle entre nous et nos voisins de la Méditerranée, que les bords du lac latin semblaient, peut-on dire, ne faire qu'un peuple, qu'une famille. « Vos hommes, disaient en 1115 les Pisans aux Niçards, doivent venir chez nous comme dans leur propre maison, et nous vous prions de traiter les nôtres comme des frères très chers. »

Les citoyens des communes libres de Provence, établis dans celles de la péninsule, élisaient leurs consuls en terres étrangères, comme ils l'eussent fait dans la mère patrie, et faisaient juger sur place, par ces magistrats, leurs procès en matière civile. Ce droit est formellement spécifié dans la convention de 1232, entre Arles et Gênes.

Arles, Marseille, Avignon, allèrent, à plus d'une reprise, chercher leurs Podestats parmi les grands noms de la Haute Italie, et particulièrement de la Rivière du Genovésat : les Doria, les Spinola, les Strata, et bien d'autres.

Les comtes provençaux, de leur côté, y prirent souvent leurs sénéchaux. Par une réciprocité reconnaissante, les Génois nommèrent à deux fois le roi Robert chef décennal de leur République.

Mais déjà, à cette date, les municipes provençaux étaient au déclin de leur trop brève apogée. Insuffisamment mûrs pour la liberté plénière, ils s'étaient épuisés en discordes intestines, et les comtes angevins en avaient profité pour confisquer les droits populaires, pour écraser dans l'œuf le régime fédératif qui commençait à lier entre elles les communes et même les nations du littoral.

Une dernière fois, en 1420, les conventions commerciales des Grassois et des Génois furent renouvelées; mais, passé cela, on ne parla plus de ces accords intercommunaux, qui resserraient trop, au gré des comtes, la fraternité de la race romane.

Donc, lorsque naquit Christophe Colomb, l'alliance de l'Etat de Gênes et de la Provence n'était plus qu'un souvenir. Toutefois, les rapports de voisinage et de trafic se continuaient plus que jamais. Marseille était, pour ainsi

dire, bondée de Liguriens ; et si nombreuses étaient les familles du patriciat génois transplantées dans la France du midi, qu'un généalogiste, L'Hermite-Solliers, devait y trouver plus tard la matière d'un livre spécial, *la Ligurie française*. Il est à remarquer que le nom de Colomb ou Colombi était, et est encore, fort répandu dans nos contrées, et surtout le long de la frontière italienne. Nous trouvons des Colombi, consuls de Forcalquier à partir de 1529 ; d'autres, un peu plus tard, à Manosque, desquels est issu l'historien de cette localité ; et encore des Coulomb, gentilshommes verriers au Revest du Bion. Un Claude Colombi fut assesseur d'Aix en 1677. Celui qui affirmerait la commune extraction de ces familles avec le grand découvreur serait, assurément, un tantinet aventureux, mais aucunement hors de sens.

Ce qu'une tradition constante nous certifie, c'est que les Colomb de la côte ligure, marins de race, et Christophe lui-même, alors tout jeune, prirent part à l'expédition du roi René contre Naples. On sait que le 4 octobre 1459, tandis que douze galères partaient de Provence pour les eaux napolitaines, notre valeureux duc de Calabre, qui gouvernait Gènes au nom de Charles VII, alla les rejoindre avec trois vaisseaux et dix galères génoises. Mais un détail moins connu, c'est que cette flotte comptait trois générations de Colomb parmi ses officiers : Colomb le vieux, fameux loup de mer, que Sabellicus a gratifié du titre farouche d'*illustre archi-pirate ;* Colomb le jeune, son neveu, que l'on distinguait par le sobriquet glorieux de l'*Amputé* ou *le Tailladé ;* et enfin notre Christophe, son arrière-neveu, qui, à l'école de ces deux maîtres, faisait sa prime échappée maritime.

Nous lisons que cette campagne, désastreuse sur terre, ne fut pas, sur mer, sans quelque éclat, pendant les deux années que dura l'alliance géno-provençale. Il paraît que Christophe, tout débutant qu'il fût, y montra, auprès de ses oncles, quelque chose de sa maîtrise future. Si bien que le roi René, un connaisseur au flair subtil, le choisit entre cent pour une mission épineuse. Il s'agissait de partir de Marseille avec une galéace, de courir sur Tunis, et d'enlever en un tour de main un vaisseau de haut bord, *la Fernandine*, que le roi de Naples tenait le long de cette côte. L'équipage partit de bon cœur et plein d'entrain ; mais voilà qu'arrivés à la hauteur de la Sardaigne, ils apprirent qu'au lieu d'un seul bâtiment, ils allaient en rencontrer quatre.

Découragés par une telle disproportion, les plus courageux s'apeurèrent ; et malgré les efforts de Colomb qui, intrépide, prétendait aller de l'avant, ils voulurent retourner à Marseille. Le jeune capitaine, ne pouvant se faire écouter des révoltés, recourut à la ruse. Le soir venu, il tourna l'aiguille, fit larguer les voiles, et tous, rassurés par cette manœuvre, se crurent en route pour la Provence. A l'aube, ils étaient, sans s'en douter, en vue de Bizerte. C'est ainsi que Colomb faisait montre déjà de sa hardiesse, de sa décision

de fer, et aussi de cet art souverain de tourner les obstacles, quand il ne pouvait les enjamber.

Cette anecdote, que Christophe Colomb raconta lui-même, un jour, étant grand amiral de l'Océan, et que nous empruntons à son savant historien, le provençal Rosselly (de Lorgues) (1), prouve que le fier navigateur nous appartient quelque peu. Un brin de sa gloire est nôtre. Et puisque la première page de sa vie est mêlée aux dernières pages de notre indépendance, nous pouvons dire, sans trop de présomption, que son étoile s'alluma aux rayons pâlissants de la nôtre.

La Provence donc, ni plus ni moins que l'Italie, l'Espagne et le Portugal, a le droit, et peut-être le devoir, de commémorer solennellement, en ce centenaire, le marin du roi René, le précurseur du bailli de Suffren.

(1) *Christophe Colomb*. Paris, 1856-1869. — Un autre provençal, Ferdinand Denis, a biographié Colomb dans son *Génie de la navigation*. — Nous nous reprocherions de ne pas mentionner aussi la *Première relation de Christophe Colomb*, publiée à Bruxelles en 1885, par Charles Ruelens, un savant qui a laissé autant de regrets en Provence qu'en Belgique.

II

Les lignes qui précèdent ont été publiées en provençal dans l'*Aiòli*. Ecrites à un point de vue de simple vulgarisation historique, elles ont dû laisser à l'écart les discussions de dates et de textes auxquelles a donné lieu l'histoire de la jeunesse de Colomb. En traduisant pour la *Revue félibréenne* cette rapide esquisse, nous éprouvons le besoin de justifier, au moins sommairement, nos affirmations, trop formelles peut-être au gré de quelques-uns, sur la présence du grand navigateur dans la marine provençale. La *Revue* compte, dans son public, des érudits qui ont le droit de nous réclamer, non pas des assertions, mais des raisonnements et des preuves.

Des recherches postérieures à la publication du *Christophe Colomb* de Rosselly (de Lorgues), dont la dernière édition date de 1869, ont mis au jour certains documents inattendus, qui tendraient à retarder sensiblement la date de la naissance de Christophe Colomb, et à démontrer, par suite, qu'il n'était pas, entre 1459 et 1461, d'âge à diriger l'expédition de la côte tunisienne.

Un livre capital, dû à un estimé chercheur américain, M. Henry Harrisse (1), mentionne deux actes empruntés aux archives liguriennes, et qui avaient échappé à Rosselly, aussi bien qu'à ses devanciers.

Dans le premier, en date du 30 octobre 1470, Christophe Colomb est dit « majeur de 19 ans », ce qui, pour les initiés au langage de l'ancien droit, signifie qu'il était « mineur de 25 ans » et né, par conséquent, entre le 30 octobre 1445 et le 30 octobre 1451. Il aurait eu donc de huit à quatorze ans, quand s'ouvrit l'expédition de Naples, et seize au plus, quand fut rompue l'alliance géno-provençale. C'est un âge très sortable pour être embarqué, mais bien insuffisant pour être investi du commandement d'une course.

Le deuxième acte, du 20 mars 1472, est plus embarrassant encore. Christophe y serait qualifié « tisserand de Gênes », comme l'était son père dès 1439. Il n'est pas admissible qu'un officier de mer eût repris la navette paternelle, après des débuts comme ceux que nous avons narrés.

Faut-il, sur ces indications, se hâter d'abandonner notre tradition séculaire ? Faut-il la reléguer « dans le domaine de la légende », comme le fait, avec un

(1) *Christophe Colomb, son origine, sa vie, ses voyages, sa famille et ses descendants.* Paris, 1884.

peu de précipitation peut-être, un savant de grand mérite, M. A. de Santa-Anna-Néry (1) ?

On nous permettra de ne pas renoncer si aisément à ce glorieux souvenir provençal.

Les documents en question ont été révélés à M. H. Harrisse par un correspondant ligurien, d'après des originaux que l'on nous déclare à peu près indéchiffrables. Cela étant, M. Harrisse ne saurait trouver mauvais qu'avant d'accepter des pièces qui infirment si absolument le dire des historiens et bouleversent la biographie de Colomb, la critique veuille regarder de près les textes qu'on lui oppose, et en discuter la valeur.

D'aucuns, comme le directeur de la Royale Académie Sévillane des Bonnes-Lettres, don J.-M. Asensio, auteur d'une récente et considérable publication sur notre personnage (2), se demandent si ces hiéroglyphes ont été correctement lus par l'estimable collaborateur de M. Harrisse.

D'autres feront remarquer que les Colombo étaient nombreux le long de la Rivière, et que le Christophe de 1470 et 1472 pourrait fort bien être simplement un parent ou homonyme de l'amiral des Indes.

Il en est enfin qui pousseront plus loin le scepticisme. Le copiste de Savone ne serait-il pas le complice innocent de quelque habile fraudeur qui, dans son patriotisme excessif, aurait perpétré ces documents, pour clore à jamais, en faveur de Gênes, l'interminable débat sur le lieu d'origine du grand homme ? Pareille mystification s'est vue plus d'une fois, et l'orgueil national l'excuserait presque.

Pour éclaircir toutes ces incertitudes, une solution s'impose : la publication des originaux en fac-similé. La chose en vaut certes la peine. Les hommes spéciaux pourront, de cette façon, statuer en connaissance de cause, sur l'authenticité et la vraie portée de ces pages, avant de les classer comme décidément historiques.

Tout justement, M. Henry Harrisse, nous prépare un *Christophe Colomb devant l'histoire*, qui promet d'être une œuvre définitive. Il mériterait grandement de l'érudition, s'il enrichissait son étude d'une héliogravure, dont la seule vue vaudrait mieux, pour nous édifier, que toutes les dissertations et toutes les polémiques (3).

(1) *Christophe Colomb*, dans *le Journal* du 12 octobre 1892. — L'auteur admet du reste que « dès l'âge de quatorze ans, Colomb fit de fréquents voyages dans la Méditerranée et l'Archipel » et que « pendant toute sa jeunesse, il fut cardeur de laine et marin » tout à la fois.

(2) *Cristobal Colon, sa vida, sus viajes*, 1892. — Remarquons l'orthographe particulière que les écrivains transpyrénéens donnent au nom de Colomb, et la prétention de quelques-uns de le rattacher par là à la maison des Colonna.

(3) Notre vœu arrive trop tard : nous apprenons, tandis que passent sous nos yeux

Jusque-là, un doute suspensif est légitime, et nul ne saurait nous blâmer de nous en tenir, en attendant plus ample informé, au dire constant des historiens.

A supposer, d'ailleurs, que les actes allégués sortent triomphants de l'expertise que nous réclamons, nous serons les premiers à nous en réjouir dans l'intérêt supérieur de la vérité, d'autant que nous ne serons pas condamnés pour cela à biffer Colomb de la liste de nos marins.

Acceptons en effet qu'il soit né au plus tôt en 1445, comme le veulent les documents Harrisse; il ne cessera pas, malgré tout, de nous appartenir, et à double titre.

Lui-même a raconté, et aucun n'y contredit, qu'il navigua à partir de ses quatorze ans. Or, voyez la coïncidence inattendue ! S'il est né en 1445, il avait très exactement quatorze ans, en 1459, à l'ouverture de l'expédition des provençaux contre Naples. Sa participation à cette campagne acquiert, par ce simple rapprochement de dates, un degré de certitude qu'elle n'avait pas auparavant. Nous pouvons donc regarder comme acquis qu'il y fit ses premières armes, sous les auspices des vieux condottiers de mer qui illustraient déjà le nom de Colomb. On ne conteste d'ailleurs ni la présence de ces deux officiers sur les vaisseaux de Jean de Calabre, ni leur parenté avec Christophe (1).

Impossible, il est vrai, d'admettre que, dans cette même guerre, le navigateur novice fut envoyé à Tunis comme capitaine. Si précoces que fussent ses talents, avec tant d'intuition que René les eût devinés, on ne peut imaginer le monarque assez imprudent pour confier à un imberbe une mission qui réclamait expérience et maturité.

Et pourtant, c'est de la bouche même de Colomb que les vieux biographes tenaient le récit de l'expédition tunisienne, et les détails circonstanciés, caractéristiques, qui s'y rattachent.

Comment concilier la créance due à la parole du grand homme et l'insurmontable objection qui se dresse contre elle ?

La contradiction n'est qu'apparente, il est un moyen assez simple de la supprimer : c'est de retenir le fait comme avéré, en ayant soin d'en rectifier la date. Les chroniqueurs ont visiblement réuni en un seul deux souvenirs distincts : celui des débuts de l'adolescent en 1459, et celui de sa course merveil-

les épreuves de cet article, que le nouveau volume de M. Harrisse vient de paraître. Mais nous aimons à lui prédire une deuxième édition, dans laquelle l'auteur pourra tenir compte du souhait de la critique.

(1) Cette parenté est attestée par Fernand Colomb, le propre fils de Christophe, dans son *Historia del Amirante D. Cristoval Colomb*, qui a été traduite en français, en 1681, par le provençal Charles Cotolendi.

leuse à Tunis, à une époque postérieure. La confusion est d'autant plus explicable, que les deux événements s'étaient passés l'un et l'autre au temps de la jeunesse de Colomb, sous les auspices du roi René, et à l'encontre de Ferdinand de Naples, triple coïncidence qui semblait les rattacher à une même date.

Ici pourtant se présente une difficulté. Quoique le roi René ait régné encore quelque vingt ans, après sa lamentable déconfiture de Naples, on ne voit pas qu'il ait jamais songé à reprendre les hostilités contre son heureux compétiteur. Quand donc et comment aurait-il, une seconde fois, employé Colomb sur ses galères ?

La réponse serait malaisée, si quelques-uns des biographes n'arrivaient, sans s'en douter, à notre secours. L'érudit Chauffepié raconte, d'après eux, qu'en 1474, — retenez la date, — un Colomb commandait plusieurs vaisseaux génois au service de Louis XI, alors en guerre avec Jean II d'Aragon, pour le Roussillon et la Cerdagne, et qu'il prit deux navires espagnols, ce qui amena une réclamation très vive de Ferdinand. Voilà une capture de vaisseaux qui rappelle singulièrement celle de Tunis. Ces prétendus navires espagnols étaient bel et bien napolitains, puisque Ferdinand de Naples les réclama. On peut donc, sans trop d'hésitation, reconnaître dans cette aventure, toute défigurée qu'elle soit, l'histoire racontée par Colomb. A cette date de 1474, il avait (toujours en acceptant les documents Harrisse) vingt-trois ans au grand moins, peut-être jusqu'à vingt-neuf, et n'était plus tisserand. Ainsi déplacée, l'anecdote acquiert toute vraisemblance.

Reste une objection, mais qui ne nous arrête guère. Ce n'est pas au service de René, mais à celui de Louis XI que Colomb aurait fait cette course. Pour qui connaît l'histoire de notre bon roi, la distinction est subtile. On sait que Louis XI tint constamment son oncle René dans son orbite. Le jour où il entra en guerre avec Jean II, oncle de Ferdinand de Naples, il songea nécessairement à paralyser celui-ci, et il dut sans peine déterminer le comte de Provence à armer quelques corsaires contre son vieux rival. Tout en servant, en fait, la cause du roi de France, Colomb était au service et aux gages de René. Ce qui le prouve, c'est que, d'après Colomb lui-même, l'expédition partit de Marseille, qui était un port provençal, et nullement un port français. Ainsi se corrigent mutuellement et se confondent sans peine les versions, en apparence si divergentes, qui nous ont un instant embarrassé.

Tout cela, du reste, est confirmé par un texte napolitain, contemporain de Colomb, texte qui, après avoir somnolé durant près de quatre siècles dans la princière bibliothèque des Brancacci (un nom précieux aux Provençaux), vit le jour il y a quelque cinquante ans. Nous voulons parler du journal du notaire Jacques della Morte (1). Il y est dit que deux galéaces du roi Ferdinand

(1) Publié sous le titre *Cronaca di Napoli*, par Garzelli, en 1845.

partirent de Naples pour la Flandre, richement chargées de marchandises, amplement pourvues d'hommes et d'artillerie, et furent prises le 1[er] octobre 1474, — au port de Bivera (*alias* Vivero) en Galice, que tenait alors le roi de France, — par un corsaire nommé Colomb, qui croisait avec dix-sept navires.

La date de 1474, le nombre des galères ferrandines, le nom du capitaine qui s'en empara, tout concorde entre ce récit et le précédent. Si, pour certains détails de moindre importance, les diverses relations diffèrent entre elles, concluons-en qu'elles ne furent point copiées les unes sur les autres, et voyons-y autant de sources indépendantes, confirmatives du fait principal. Après tout, le désaccord sur le lieu de la capture pourrait bien provenir tout uniment d'une confusion facile entre *Bivera* et *Bizerta.*

Au total, la Provence peut fièrement garder sa tradition colombienne, sans craindre qu'aucune découverte paléographique vienne l'entamer.

A. DE G.

LA FÉLIBRÉE DE SCEAUX

La Société des Félibres de Paris a célébré sa fête accoutumée à Sceaux, le dimanche 19 juin. Elle avait choisi, cette année, l'illustre romancier Emile Zola, d'origine aixoise, pour président d'honneur. Outre les fidèles de cette manifestation printanière des Méridionaux de Paris, on remarquait à Sceaux bon nombre de nouveaux visages.

Autour de M. Emile Zola et de M. Sextius-Michel, MM. Armand Gautier, de l'Institut, un languedocien zélé et fidèle aux réunions du Félibrige, Devise, président de l'Association des Etudiants de Paris, Delvaille, Lavigne, avocats, les députés Maurice Faure, Jourdan, Tony Révillon, Gaillard, madame la comtesse de Baussacq (*comtesse Diane*), baronne de Pages, madame l'amirale Fournier, M. et madame Hachette, mesdames Lintilhac, Prévost-Roqueplan, Clovis Hugues, Audouard, Roger-Miclos, Rochas, Gilles, Villon, C. Bonnet, etc. MM. Paul Arène, Delbergé, directeur du *Calel* de Villeneuve-sur-Lot, le commandant Bayol, ancien gouverneur des rivières du sud du Sénégal, Paul Mariéton, chancelier du Félibrige, Benjamin Constant, président de la Cigale, les Félibres et Cigaliers Niel, Clovis Hugues, Baptiste Bonnet, Eschenauer, Truphème, Injalbert, Constantin Roche, Lintilhac, Tournier, Gayda, Uzès, Grivolas, Maurou, Ronjat, Ch. Maurras, Aug. Marin, Alcide Blavet, Barracand, Elie Fourès, Gardet, Silvestre frères, Amy, Ernest Plantier, Brès, Gourdoux, Degas (Liorat), Yann-Nibor, Rochas, Chalamel, Célestin Bonnet, Relin, Bouillon, Reyne, Antonin Brun, Calvo, Gustave Chapon, Boissier, docteur Gourrier, de Barruel, docteur Gilles, Hauser, de Saint-Pons, Marcel, Jules Arène, Louis Barthou, Salneuve, Imbert, Gaudibert, Jules Bonnet, Reybaud, Mauge, Viand, Martin, etc.

Cérémonial accoutumé. Après la réception à la gare, on s'est rendu en cortège à la maison de Florian, où M. Pierre Laffitte, du collège de France, a pris la parole.

Après cette commémoration, double couronnement dans le jardinet de l'église, des bustes de Florian et d'Aubanel, accompagné des poétiques hommages qu'on va lire :

A LA CIEUTA DE SCÉUS

Sonnet de M. Sextius-Michel.

Sus toun pargue verdau, o Scéu,
De fes, quand l'òumbro s'amoulouno,
De toun vièi castèu li coulouno
Semblon s'enaura dins lou cèu.

Toun passat reviéu. Tout raiouno.
La Duquesso en reiau mantèu
Sourris em' un front clarinèu
Dins un roudelet de chatouno.

Quente trelus! quente pantai!
Pièi la farfantello s'en vai
Dre que vén l'aubo cremesino.

Alor es tu, dins ta belour,
Tu que vese, ciéuta divino,
Sèmpre courounado de flour.

A AUBANEL

poésie de M. Élie Fourès.

1

Adorateur fervent des Vénus provençales,
Poète des amours fatales, Aubanel,
Nous voilà revenus comme un vol de cigales,
Jetant à tous les vents ton nom, maître immortel.

Et, devant toi, voici qu'après le Romantisme,
T'amenant son féal Théophile Gautier,
Le puissant romancier, prince du Réalisme,
S'incline et vient t'offrir le rameau de laurier.

Pauvre cœur amoureux, la femme, à ton aurore,
Comme au divin Musset, comme à l'ardent Chénier,
Te tendit, en riant, la robe du Centaure,
Qui mit ton âme en feu comme un vaste brasier.

Sur les sommets ardus, dans les plaines de sable,
A travers le Réel, à travers l'Infini,
Tu promenas partout ton cœur inconsolable,
En poursuivant toujours le spectre de Zani.

Comme un gladiateur, laissant aux hippodromes
Les lambeaux de sa chair, déchirés et mordus,
Tu provoquas les sphinx, nourris du sang des hommes,
Humant la volupté des baisers éperdus.

Ton âme tiraillée entre l'ange et la bête,
Rugissait, jour et nuit, d'un farouche désir;
A des souffles d'enfer, tes ailes de poète
S'ouvraient en frémissant; tu courais au plaisir,

Ivre, joyeux, les sens palpitants de jeunesse,
Comme un faune emporté d'un élan triomphant;
Mais, soudain, pris au vol par l'austère sagesse,
Tu revenais, calmé par l'aspect d'un enfant.

Deux mondes ennemis se sont livré bataille
Dans ton cœur de chrétien, par Vénus possédé,
Lui faisant tour à tour une profonde entaille,
Si bien que brusquement, tu tombas poignardé.

Ami, sois consolé! Tous les ans, ta mémoire
Sort du morne tombeau pour briller aux regards;
Ce bronze entend monter une rumeur de gloire;
Le blé que tu semas germe de toutes parts.

Comme les flots calmés laissent tomber le sable,
Maintenant que la Mort, en te transfigurant,
A laissé retomber l'élément périssable
De ton génie altier, sonore et fulgurant,

Nous te voyons passer couronné de pervenches,
Murmurant les vieux airs du doux parler natal,
Aimant les fleurs de pourpre et les étoiles blanches,
Adorant le Réel, poursuivant l'Idéal.

LES JEUX FLORAUX.

Dans la salle des fêtes de l'ancienne mairie, brillamment décorée, M. Emile Zola se place sur l'estrade, entre M. Charaire, maire de Sceaux, M. Sextius-Michel, les orateurs et les majoraux présents.

En quelques mots charmants et pleins de cœur, M. Charaire souhaite la bienvenue aux Félibres et à leur Président d'honneur, M. Zola; puis, il donne la parole à M. Sextius-Michel qui commence par lire un télégramme de M. Marius Girard : *La Reino e lou sendi de Prouvenço mandon à l'acamp felibren si coumplimen courau ;* — on sait que mademoiselle Girard a été, lors des dernières fêtes des Baux, proclamée pour sept ans reine du Félibrige ; — et un télégramme du Capoulié Félix Gras : *Lou Félibrige saludo, aclamo e porto en triounfle Emilo Zola, fièu de Prouvenço, grand mestre de la litteraturo franceso, presidènt, vuei, li festo de nosti fraire li Félibre de Paris. Vivo Prouvenço, e subretout vivo la Franço!*

Après ce préambule et suivant l'ordre accoutumé, un public très chaleu-

reux écoute et applaudit le président du Félibrige de Paris, le président d'honneur, M. Émile Zola, et les deux rapporteurs des Jeux Floraux, MM. Lintilhac et Bayol. Voici leurs discours :

Allocution de M. Sextius-Michel

Monsieur le Maire,

Nous venons de saluer dans le jardin où reposent, au milieu des fleurs, les restes de Florian, votre gracieuse cité qui fut si hospitalière au doux poète et qui garde si religieusement sa mémoire.

Ici, dans votre ancien Hôtel de Ville, c'est vous que nous saluons et que nous remercions pour votre cordial accueil, pour vos paroles toutes pleines d'une si flatteuse sympathie.

Il y a un mois à peine le suffrage de vos concitoyens vous a de nouveau placé à la tête de votre commune. Je vous ai félicité au nom des Félibres parisiens. Aujourd'hui, Félibres et Cigaliers vous félicitent encore.

Car nous savons, Monsieur le Maire, le culte tout particulier que vous professez pour le poète que nous sommes venus célébrer. Vous en avez, l'année dernière, donné une preuve presque filiale, en restaurant l'humble et touchant monument qui lui est consacré.

Aussi bien, n'êtes-vous pas un peu vous-même son compatriote? Qui sait si, dans votre enfance, là-bas, sur ces monts d'Auvergne d'où l'œil s'étend sur notre Midi charmeur, vous n'avez pas comme entrevu parfois, au pied des Cévennes voisines, dans une brume dorée, le berceau de notre cher poète, dont à présent vous honorez la tombe en mêlant le respect des souvenirs au parfum des lis et des roses?

Dans cette zone déjà plus azurée qui touche de si près à notre Provence, les ressemblances poétiques abondent. D'Urfé fut l'ancêtre littéraire de Florian, et le Gardon, cher aux bergères, est un peu le frère du Lignon où fleurit jadis la pastorale, comme Estelle est la sœur des héroïnes de l'Astrée.

Cher et illustre Président,

Tous les ans, à pareille époque, nous venons ainsi célébrer les gloires du pays natal, en couronnant les bustes de Florian et d'Aubanel; et la beauté des sites qui nous entourent, l'accueil cordial des habitants de Sceaux, tout nous rappelle notre cher Midi.

Mais ce qui rend aujourd'hui notre joie plus grande encore, c'est votre présence au milieu de nous; c'est l'éclat que votre nom fait rejaillir sur notre petite patrie, sur cette terre ensoleillée que votre plume magique a si souvent décrite avec un art infini. Ce n'est donc pas seulement le puissant écrivain, le maître du roman moderne, que nous saluons en vous, c'est avant tout le compatriote aimé, resté fidèle à sa patrie d'adoption et à ses souvenirs d'enfance qui sont la gloire de quelques-uns et le bonheur de tous.

Pour moi qui ai connu votre père, qui l'ai surtout connu pour avoir entendu parler de lui par mon vieil ami M. Aude, à cette époque maire de la ville du roi René, pour avoir entendu parler de lui par les illustres aixois Thiers et Mignet,

moi qui, simple étudiant, ai suivi avec respect les funérailles dont l'honora l'unanime douleur de ses concitoyens, je suis heureux, après tant d'années, de saluer le fils glorieux de celui qui mérita la reconnaissance publique pour avoir, dans les gorges du Tholonet, près de ce hameau de Langesse où nous avons bu, où vous avez bu certainement vous-même, dans vos écoles buissonnières, de ce bon vin cuit chanté par nos poètes, pour avoir, dis-je, repris l'œuvre des anciens Romains et répandu les bienfaits de l'eau dans nos campagnes quelquefois, hélas ! si arides.

Impatient de vous donner la parole, je ne m'occuperai pas ici de l'écrivain, laissant ce soin à celui des Quarante qui, à brève échéance, vous recevra sous la Coupole. Puissent alors les palmes vertes ne pas vous faire oublier les fleurs de notre pays.

Cependant, comme l'un des maires de Paris, plus que comme président des Félibres, ayant vécu au milieu des populations des faubourgs que vous avez étudiées avec une si merveilleuse puissance d'analyse, je tiens à rendre hommage à l'absolue sincérité, à l'honnêteté profonde de votre œuvre, je tiens à dire que, dans ce type délicieux et charmant de Gervaise, vous avez fait respirer le parfum de cette fleur d'idéal qui s'épanouit, quoiqu'on en ait pu dire, au-dessus des misères et des douleurs de la grande cité.

Nous vous remercions donc, cher et illustre président, d'avoir bien voulu accepter la présidence de nos fêtes, et d'être venu, vous qui êtes l'un des maîtres incontestés de notre littérature nationale, sceller à nouveau le pacte de l'union indestructible de la France et des pays de langue d'oc, de la grande et de la petite patrie.

DISCOURS DE M. EMILE ZOLA.

Messieurs,

Avant toute chose, laissez-moi exprimer ma gratitude à M. Sextius-Michel, au digne et très aimable président des Félibres; il vient de prononcer des paroles qui m'ont touché infiniment. Je le remercie de sa grande sympathie littéraire ; je le remercie plus encore des souvenirs qu'il a évoqués, de l'hommage rendu au nom de mon père, de la remémoration de ce passé lointain dont ma mémoire est restée toute pleine. Il ne pouvait me donner plus de joie ni plus de fierté. Je lui serre les deux mains de tout mon cœur.

Je sais bien, messieurs, pourquoi vous m'avez fait le grand honneur de m'inviter à vos fêtes. C'est que, sous ma terrible légende d'humeur noire et de brutalité, vous avez découvert le rêveur attendri qui a toujours cru que, seules, la bonté et la gaieté pourraient un jour sauver le monde. C'est que vous vous êtes rappelé que j'ai grandi, là-bas, au pays de lumière, et que j'en ai gardé au cœur l'éternelle flamme.

Il faut que je me cite, messieurs, pour qu'on ne m'accuse pas, aujourd'hui que je m'assois à la table des poètes, de faire de la poésie sur le tard. Il y a quinze ans déjà, en plein dans ma bataille, voici ce que j'écrivais à Ninon, à cette incarnation amoureuse de la Provence tant aimée et tant regrettée :

« C'est dans tes tendresses de toutes les heures, mon amie, que j'ai fait jadis cette provision de courage, dont mes compagnons, plus tard, se sont parfois

étonnés. Les illusions de nos cœurs étaient des armures d'acier fin, qui me protègent encore... Je te quittai, je quittai cette Provence dont tu étais l'âme... Ah! ma chère âme, que de tempêtes ont grondé, que d'eau noire, que de débâcles ont passé depuis ce temps sous les ponts croulants de mes rêves! Dix ans de travaux forcés, dix ans d'amertume, de coups donnés et reçus, d'éternel combat! J'ai le cœur et le cerveau tout balafrés de blessures. Si tu voyais ton amoureux de jadis, ce grand garçon souple qui rêvait de déplacer les montagnes d'une chiquenaude, si tu le voyais passer dans le jour blafard de Paris, la face terreuse, alourdi de lassitude, tu grelotterais, ma Ninon, en regrettant les clairs soleils, les midis ardents, éteints à jamais... C'est que, mon amie, j'ai quitté nos galants sentiers d'amoureux, où les fleurs poussent, où l'on ne cueille que des sourires. J'ai pris la grande route grise, aux arbres maigres; je me suis même, je le confesse, arrêté curieusement devant des chiens crevés, au coin des bornes; j'ai parlé de vérité, j'ai prétendu qu'on pouvait tout écrire, j'ai voulu prouver que l'art est dans la vie et non ailleurs. Naturellement, on m'a poussé au ruisseau. Moi, Ninon, moi qui ai employé ma jeunesse à glaner pour ton corsage des pâquerettes et les bluets!... Viens, et n'aie point peur, je ne suis pas si noir qu'on me fait. Je t'aime toujours, je rêve d'avoir encore des roses, pour en mettre un bouquet à ton sein. J'ai des envies de laitage. Si je ne craignais de faire rire, je t'emmènerais sous quelque charmille, avec un mouton blanc, pour nous dire tous les trois des choses tendres. »

Et j'arrête la citation, messieurs, et je ne peux m'empêcher de sourire en songeant à ce que vont dire mes bons amis. N'est-ce pas? m'y voilà au laitage, à la charmille et au petit mouton blanc. Il faut laisser les gens s'égayer, puisqu'il n'est rien de meilleur au monde. Trop de souvenirs heureux, d'ailleurs, chantent aujourd'hui en moi, toute ma jeunesse renaît et fleurit au milieu de vous. Jusqu'à dix-huit ans, j'ai poussé comme un jeune arbre, sous le grand ciel bleu. En ce moment encore, lorsque je ferme les paupières, il n'est pas à Aix un coin de rue, un pan de vieille muraille, un bout de pavé ensoleillé, qui ne s'évoque avec un relief saisissant. Je revois les moindres sentiers des environs, les petits oliviers grisâtres, les maigres amandiers frémissants du chant des cigales, le torrent toujours à sec, la route blanche où la poussière craque sous les pieds comme une tombée de neige. C'était la Grèce, avec son pur soleil sur la majesté nue des horizons, aux écroulements de grandes roches fauves. Et cette plaine aride, d'une ligne si classique, je me rappelle ma surprise et mon regret, lors de mes derniers voyages, en la retrouvant baignée de vapeurs, verdoyante. Eh quoi! il y avait de l'eau maintenant, il y avait des arbres, tout s'améliorait donc en notre siècle, ce n'était plus déjà la terre desséchée et superbe de mon enfance!

Non seulement, messieurs, tout enfant, j'ai été bercé à ce chant de cigales, mais j'ose dire que je suis un cigalier de l'avant-veille. Si jusqu'à ce jour je n'ai pas pris ma place parmi vous, cela n'empêche pas qu'il en est peu ici qui puissent se vanter, comme moi, d'avoir vu naître le grand mouvement rénovateur de la poésie provençale. Ce sont vos temps héroïques que je rappelle, ces choses datent d'une époque où les félibres n'existaient pas encore. J'avais quinze ou seize ans, c'était un dimanche d'août 1853, je me revois, écolier échappé du collège, assistant à Aix, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, à une fête poétique, un un peu semblable à celle que j'ai l'honneur de présider aujourd'hui. On lisait des vers provençaux, on distribuait des prix. Il y avait là Mistral, déclamant « la

mort du Moissonneur », Roumanille et Aubanel sans doute, d'autres encore, tous deux qui, quelques années plus tard, allaient être les félibres, et qui n'étaient alors que les troubadours. Les pièces de vers du concours furent imprimées en un volume : « Lou Roumavagi dei Troubaire », quelque chose comme « la Fête des Troubadours ». Je dois l'avoir encore dans ma bibliothèque. Et c'est pourquoi je me retrouve ici sans étonnement, comme au milieu de ma famille naturelle, puisque l'enfant d'autrefois qui applaudissait au début de vos maîtres n'a eu qu'à grandir pour que vous l'asseyiez à cette place d'honneur, en toute simplicité et en toute bonhomie.

Pourtant, il ne faut pas que je me fasse plus Provençal que je ne le suis. C'est très laid de mentir, même quand on vient de là-bas. Je ne suis donc pas très sûr d'avoir toujours approuvé la belle vigueur des poètes qui dressaient la langue provençale en face de la langue française, comme une sœur jumelle, ayant un droit égal, exigeant le partage de l'empire. J'ai tant combattu, j'ai frappé si longtemps à droite et à gauche, au hasard des polémiques, que j'ai un peu perdu la mémoire de mes massacres. Oui, il se pourrait que, dans quelque coin d'un journal oublié, je me fusse montré sceptique. Les langues meurent comme les hommes, les unes de maladie, les autres de leur belle mort, mais le talent, le génie, vivent immortels, même quand la langue est morte; et il y a eu, dans cette résurrection imprévue, dans cette splendeur dernière de la langue provençale, d'admirables poètes que j'ai toujours aimés du bel enthousiasme de mes vingt ans. Ils ont véritablement récréé une langue, élargi une littérature, laissé tout un ensemble d'œuvres classiques et de grande époque. N'est-ce donc rien, cette ardeur victorieuse, cette volonté toute-puissante qui fait jeter un éclat au flambeau près de s'éteindre! Et si je crois au nivellement de toutes choses, à cette unité logique et nécessaire, où tend la démocratie, je n'en suis pas moins pour l'enquête ouverte partout, je suis pour que les Bretons nous parlent de la Bretagne, pour que les Provençaux nous parlent de la Provence, car eux seuls peuvent nous en parler à plein cœur, et en sachant au moins ce qu'ils disent. Aussi, voyez les groupes se multiplier, les enfants de chaque province se réunir : il n'est pas de cadres plus naturels, de sympathies sociales mieux réparties, d'œuvres écrites documentées avec plus de soins. Cela jusqu'au jour, — hélas! encore si lointain, — ce jour rêvé du retour à l'âge d'or, où toutes les forces collectives se seront fondues dans la grande patrie, où il n'y aura même plus de frontières, où la langue française aura certainement conquis le monde.

Et il y a encore une chose, messieurs, dont il faut vous remercier : c'est d'oser être gais dans un temps où la gaieté manque littérairement de distinction. Sans vous inquiéter des sourires, vous faites des choses qui perdraient de réputation des gens du Nord : vous couronnez des bustes, vous tenez des cours d'amour, vous dansez des farandoles, vous donnez des fêtes au peuple. On vous a vus, à Meudon, fêter Rabelais; on vous voit ici fêter Florian et Aubanel. On vous a vus, à Orange, ressusciter les spectacles de l'ancienne Grèce, au milieu d'un concours de foule immense. On vous a vus chevaucher jusque dans les Pyrénées. On vous a vu partir de Lyon, en bande folle et sacrée, traverser de votre vol de poètes libres Beaucaire, Tarascon, Arles, Marseille, Toulon, Cannes, Grasse, Antibes, pour aller vous abattre à Nice, comme emportés par un vent de joie. La France est à vous, vous ne craignez pas d'y promener l'éclat de vos rires, les fleurs galantes des réjouissances de jadis. Et, je le répète, c'est très brave cela.

D'abord, vous vous amusez, ce qui est bien quelque chose. Ensuite, vous faites honte à ceux qui ne s'amusent pas, vous sonnez le réveil de toutes les énergies et de toute la santé de notre race.

Ah! la gaieté, la gaieté sainte qui ne va guère sans la bonté, c'est celle qui est véritablement la force de la vie! Je sais combien est démodé et ridicule de faire appel à la vieille gaieté française : la jeunesse d'aujourd'hui hausse les épaules et répond avec quelque bon sens qu'on ne peut pas être gai, quand on n'a pas des raisons pour l'être. Mais il en est de la gaieté comme de l'amour, il faut aimer et être gai pour comprendre. La gaieté, c'est l'allégement de tout l'être, c'est l'esprit clair, la main prompte, le courage aisé, la besogne facile, les heures satisfaites, même lorsqu'elles sont mauvaises. C'est un flot qui monte du sol nourricier, qui est la sève de tous nos actes. C'est la santé, le don de nous-mêmes, la vie acceptée dans l'unique joie d'être et d'agir. Vivre et en être heureux, il n'est pas d'autre sagesse peut-être. J'en parle, du reste, messieurs, avec le plus grand regret d'un homme qui n'a guère la réputation d'être gai. Je parle comme un souffrant parle de la guérison, je voudrais ardemment que la jeunesse qui pousse fût gaie et bien portante. Je n'aurais, moi, que l'excuse d'avoir beaucoup travaillé, avec la passion des forces de la vie. Oui, j'ai aimé la vie, si noire que je l'aie peinte. Et quelles montagnes ne soulèverait-on pas si, avec la foi et le travail, on apportait la gaieté!

Mais c'est Florian que nous fêtons, messieurs, et il faut bien que je dise combien celui-là fût un gai et un tendre. La malignité attendait peut-être quelque embarras de ma part à louanger Florian. Je suis ravi, au contraire, de l'heureuse rencontre. Ne m'a-t-on pas raconté que Florian aima follement, qu'il se battit comme un beau diable, qu'il fêta la vie moins innocemment que nous ne la fêtons ici? Tout se compense, les livres trop purs se payent ailleurs, les portes fermées. Et, du reste, ces livres, ils ont vraiment une réputation exagérée de fadeur. Je viens de relire *Estelle*. Savez-vous bien qu'il y a là des détails très justes, très vrais, d'une réalité, d'une vulgarité même extrêmement rare au siècle dernier? Florian novateur, Florian oseur et révolutionnaire, cela pourrait se soutenir. La vérité est qu'il a écrit l'éternelle idylle que chaque époque reprend, depuis « Daphnis et Chloé, » et qu'il nous l'a contée dans le décor, avec la rhétorique et les procédés de son temps. Les bergers et les bergères en habits coquets, les houlettes enrubannées, les petits moutons frisés et se désaltérant dans l'onde pure, tout cela, c'est la part de la mode, c'est la manie littéraire du moment, c'est ce qui vieillit et ce qui meurt. Mais quel charme ces jolies choses ont dû avoir pour nos arrière-grand'mères; et, en somme, sous les parfums évaporés, on retrouve les fleurs d'autrefois, de l'humanité malgré tout, des cœurs qui ont battu, l'éternel amour vivant que les poètes ont habillé de cent façons.

Je faisais un retour sur nous-mêmes, je me demandais ce qu'il adviendrait de nos procédés et de notre rhétorique. J'ai bien, pour ma part, cinq ou six idylles sur la conscience, et toujours la même, Daphnis et Chloé, Paul et Virginie, Estelle et Némorin, un couple de jeunes cœurs qui s'éveillent à l'amour, qui s'en vont par les sentiers, dans le ravissement du soleil. Qui sait, mon Dieu! ce que seront devenus mes couples, quand ils auront cent ans? Peut-être auront-ils plus de rides que les aimables moutons de Florian. On a regretté qu'il n'y eût pas un loup dans la bergerie. Hélas! dans ma bergerie à moi, peuplée de loups, ne dira-t-on pas que j'aurais dû au moins mettre un mouton? Et c'est ainsi qu'il ne faut

point sourire de ses ancêtres, quand ils n'ont eu que le ridicule d'être trop délicats et trop tendres, de voir la vie dans un rêve trop charmant, une vie de lumière, de bonne odeur et d'éternelle felicité.

Je finirai comme j'ai commencé, par une citation, par ce rendez-vous que je donnais à la Provence, à la Ninon de mes seize ans : « Plus tard, oh ! plus tard, ce sera moi qui irai te retrouver dans les campagnes, tièdes encore de nos tendresses. Nous serons bien vieux, mais nous nous aimerons toujours... Et les arbres, les brins d'herbe, jusqu'aux cailloux, nous reconnaîtront de loin, à nos baisers, et ils nous souhaiteront la bienvenue. »

Messieurs, puisqu'il n'y a ici que des poètes, qu'ils apprennent donc la gaieté, la bonté et la beauté qui font vivre !

Il était difficile de maintenir au même diapason d'enthousiasme la foule enivrée par le discours de Zola. Clovis Hugues a fait ce prodige. Voici ses vers qui ont soulevé des ouragans de bravos. C'était étourdissant :

A ÉMILE ZOLA.

Ode de M. Clovis Hugues.

Qui donc avait dit, puissant maître,
Que ta gloire, espoir du granit,
Dédaignait l'idylle champêtre
Où nous évoquons notre nid,
Et qu'Estelle, la sœur des fées,
N'égayait jamais tes trophées
Du vol des souvenirs sereins,
Quand avec un bruit de cymbales
Les ailes d'argent des cigales
Se posaient sur les tambourins ?

Notre Mireille est accourue,
La rose et le bluet au front,
Pendant qu'au milieu de la rue
Les poètes dansaient en rond ;
Et te voilà dans notre fête,
Oubliant de quelle tempête
Sera fait ton livre nouveau,
Pour ressusciter ta jouvence,
Aux doux chants de cette Provence
Qui t'ensoleilla le cerveau !

Ah ! j'osai presque te maudire
De n'avoir pas servi mes dieux,
Moi qui garde à la sainte Lyre
Un amour de barde pieux,
Lorsque des épaules du Verbe
Tu fis en moissonnant ta gerbe

Dans les splendeurs de Messidor,
Glisser le manteau romantique
Qui sur le seuil blanc du Portique,
Traînait de la pourpre et de l'or!

Qu'importe! la pensée altière
Egale l'enfant à l'aïeul;
L'art est le pays sans frontière,
Où le génie est roi tout seul.
L'œuvre plane sur les doctrines :
Tout ce qui s'écroule en ruines
Contenait de l'ombre et du vent;
Un drapeau passe, un livre dure;
La querelle meurt, à mesure
Que le grand homme est plus vivant.

Vois si notre dispute est vaine!
Tout hâte le même réveil.
Tu ne sculptes la fange humaine
Que pour la dorer de soleil;
Les types que ton rêve crée
Frissonnent de l'horreur sacrée,
Dès qu'ils ont ployé le genou;
Le réel confine au prodige,
Et tout le songe ailé voltige
Dans les roses du Paradou.

C'est l'éternelle hypocrisie
Qui fait, en un siècle lassé,
De l'ombre sur ta poésie
Avec son masque rabaissé.
Les comédiens de l'extase,
Mirlitonnant leur vieille phrase,
Simulent un noble dégoût,
Lorsque tu fais en ton prétoire
Subir un interrogatoire
A quelque monstre de l'égoût.

Es-tu le maître? Est-ce ta faute
Si l'or a tué l'idéal
Et si nous marchons côte à côte
Avec la Débauche et le Mal?
Est-ce toi qui fais dans les villes
Osciller les foules serviles
Entre le vice et la douleur?
Es-tu le complice des hontes?
L'orage te doit-il des comptes,
Chaque fois qu'il brise une fleur?

Quand les vents soulèvent le sable
Dans l'immensité du désert,
Ta main est-elle responsable
Du grain de sable qui se perd?
Est-ce toi qui pousses l'échelle
Sous la planche tremblante et frêle
Où son pied s'était mal posé,
Quand Coupeau tombant dans le vide
Tombe sur le pavé stupide
Ainsi qu'un grand oiseau blessé?

Est-ce pour railler son ivresse
Et l'accabler sous ton arrêt
Que tu l'amollis de paresse,
Au seuil banal du cabaret?
Si Gervaise aussi s'habitue
A l'alcool qui brûle et tue
Les grêles poumons vidés d'air,
Est-ce ta pitié dérisoire
Qui verse de la mort à boire
A ces damnés de notre enfer?

Est-ce ta volonté suprême
Que le sort aveugle et jaloux
Livre le juste à l'anathème
Et les brebis aux dents des loups?
N'as-tu dessiné sur de l'ombre
Qu'une chimère haute et sombre,
Dans l'énorme page où tu mets
Au service de Souvarine
Le flot qui, pour noyer la mine,
Ruisselle au penchant des sommets?

N'as-tu ciselé qu'un fantôme,
Quand le vieux, pleurant en chemin,
S'en va, chassé du toit de chaume,
Avec son bâton dans la main?
S'il suffit d'un baiser d'alcôve
Pour éveiller la bête fauve
Dans la poitrine de Lantier,
Est-ce que la race et la terre,
Mariant leur double mystère,
L'ont fait ton tragique héritier?

Claude lutte, Sigismond rêve
Que tout le vieux monde a croulé;
Saccard s'arrondit, Nana crève
Le ventre au million volé;

Riche et pauvre, palais et bouge,
Tout fait la culbute ; et Bazouge
Emmène la Camarde au bal...
Toi, tu dresses devant l'histoire
Pour les siècles et pour ta gloire,
L'implacable procès-verbal !

Et que m'importe qu'on t'accuse,
Au nom du bon goût désolé,
D'avoir au front blanc de la Muse
Arraché son masque étoilé ?
Ce n'est pas seulement pour dire
Des bagatelles au zéphire
Volant à travers les rameaux
Que la légion des génies
A tendu ses lèvres bénies
A l'éternel baiser des mots.

Que les beaux faiseurs de morale,
Agenouillés devant les grands,
Fassent d'abord cesser le râle
Des parias et des souffrants!
Ce n'est pas ton labeur sincère,
C'est l'universelle misère,
Qu'il faut maudire à pleins poumons.
Laissons se protéger les anges :
Nos doigts ne pétrissent les fanges
Que pour lapider les démons!

Dans ton œuvre bien étayée,
Où l'aile vibre, où tout est clair,
La justice vit, appuyée,
Sur ses quatre jarrets de fer.
Concorde! plus de misérable!
Ton réalisme formidable
Aura vengé notre idéal.
J'attends que le grand soleil vienne ;
Et déjà là-bas, comme Etienne
J'ai vu frissonner Germinal !

Or, c'est une pléiade amie,
Où les ris fêtent les amours,
Qui t'ouvre son académie,
Sans te corriger ton discours.
Notre bureau, c'est la pelouse;
Pas une cigale jalouse
Ne t'aura refusé sa voix.
L'hirondelle, si tu nous parles,
Ira conter aux filles d'Arles
Que les nids chantaient dans les bois.

J'ai peut-être en mon odelette
Erré dans le bleu trop souvent.
Que veux-tu ? le chant du poète
Est comme une aile sous le vent.
Mais nous aurons devant les marbres,
Dans le soleil et sous les arbres,
Gazouillé comme des oiseaux ;
Et légers de soucis moroses,
Nous pourrons emporter des roses
Puisque nous reviendrons de Sceaux !

RAPPORT SUR LE CONCOURS PHILOLOGIQUE

par M. E. Lintilhac.

Messieurs,

Le sujet proposé pour le concours de philologie était : « Di traço qu'a leissa lou paganisme dins lou miejour de la Franço. » « Des traces laissées par le paganisme dans le midi de la France. » Parmi les travaux que ce concours a provoqués, il en est deux tout à fait remarquables, et dont les mérites, quoique fort différents, nous ont paru équivalents. L'un suit à la trace, avec la discrétion et le respect que commande la matière, l'influence exercée par le paganisme sur les *fêtes et cérémonies religieuses*, depuis l'eau bénite et les ex-voto, jusqu'à ces communions mystiques avec la divinité, dont M. Ravaisson de l'Institut montrait récemment l'auguste filiation, des mystères d'Eleusis à la cène évangélique. Puis l'auteur documente cette même influence sur les fêtes et cérémonies civiles, telles que la reine de Mai, *le Maye*, les libations, à l'antique, sur la bûche de Noël, ou le roi de la fève ; puis sur les légendes, comme celles de *Jean de l'Ours*, l'Hercule chrétien, ou celle de *la Chèvre d'or*, illustrée par notre ami Paul Arène, enfin sur la langue elle-même. La méthode d'exposition est nette et limpide, le style sobre, la sagacité très alerte, l'érudition très prudente et très suggestive.

La seconde étude compense par des qualités artistiques ce qui manque à son auteur du côté de la prudence dans les rapprochements, ou de l'ampleur dans l'information. On sent qu'il a plus senti que pensé son étude, en un mot qu'il l'a vécue, prenant plus volontiers à témoin les monuments qui sont l'orgueil du sol méridional que les textes des archives. Il les évoque avec le secours de la gravure et il les illustre encore mieux avec son propre lyrisme, depuis la carène du vaisseau grec, conservée au château Borély, de Marseille, jusqu'au théâtre d'Orange où nous vous donnons rendez-vous pour l'an prochain, quand le ministère des Beaux-Arts aura achevé de lui rendre son antique splendeur, grâce à l'initiative de notre cher collègue le député Maurice Faure, qui veut en faire le Bayreuth du Midi, et où Mounet-Sully nous rendra sous le dais des étoiles le frisson sophodéen.

L'auteur du mémoire a ainsi relevé pas à pas sur le sol même, sans négliger les proverbes ni les fêtes, en s'aidant de la gravure et de la musique, et en ne s'arrêtant qu'à regret au seuil même de l'Italie, les marques désormais ineffaçables du paganisme sur les mœurs et toute la physionomie de la France méridio-

nale. Il a bien un peu confondu l'œuvre de la civilisation antique avec celle du paganisme. Mais ne chicanons pas son œuvre d'enthousiasme : la poésie avait le droit de parler ici aussi haut que la science.

Le Félibrige de Paris partage donc le prix du Ministre de l'Instruction publique entre les auteurs de ces deux manuscrits. L'ouverture des plis cachetés nous a appris que leurs noms étaient dejà notoires dans le Félibrige. L'un de ces mémoires, le premier dont nous avons parlé, est l'œuvre de M. Alphonse Michel, juge de paix à Marseille : l'autre est signé de M. Fernand Troubat, le félibre-cigalier de Montpellier.

Le Félibrige de Paris accorde en outre un second prix au mémoire de M. Léopold Bertrand, qui a fait œuvre de délicat et de lettré, et auquel je sais, pour ma part, un gré particulier d'avoir rendu leurs titres de noblesse à la farandole, au galoubet et au tambourin, en rapprochant l'une de la danse sinueuse dite *de la grue*, fondée, ce dit-on, par Thésée, en souvenir de ses détours dans le labyrinthe, et en assimilant le cher *flageol* provençal à trois trous à la flûte primitive dont parle Horace, *simplexque foramine pauco*.

Enfin la verve de M. Paul Constant nous a paru mériter une mention. M. Paul Constant est rédacteur du nouveau et déjà si vivace organe de l'école de Jasmin, qui vient d'être fondé à Villeneuve-sur-Lot et qui a pris élégamment le nom que garde encore dans nos campagnes la lampe antique, le *calel*. Mais cette lampe de Psyché vacillerait en éclairant la fête qu'il nous conte. Jugez-en : elle s'appelle de son vrai nom fête *coculaire* — (dispensez-moi, Mesdames, de vous donner l'étymologie). — Elle est, par sa nature, d'un caractère si antique, le sujet en est si... comment dirai-je? si *biscornu*, que je ne peux le caractériser davantage. C'est dommage, nous y aurions eu le mot pour rire. Mais il nous faudrait toute la licence de la bacchanale ancienne, et notre culte de l'antiquité hésite ici. Revenons donc à la gravité foncière du sujet et des autres mémoires, pour conclure.

Le Félibrige de Paris s'applaudit de susciter de pareils travaux. Ils montrent combien son appel a retenti dans la terre provençale. Après les avoir lus, on sent que son œuvre n'est pas vaine. Inviter ainsi toute une race à prendre une plus haute conscience d'elle-même dans un passé glorieux, lui rappeler par le menu que son culte mystique du divin, aussi bien que sa toute terrestre joie de vivre, dérivent directement de cette conception de la vie, source d'énergie autant que de poésie, qui fut la civilisation gréco-latine, c'est travailler à l'union matérielle de races homogènes qui tranchera le nœud gordien de certains intérêts nationaux emmêlés et irrités par une politique néfaste, c'est cimenter la solidarité morale de ce vaste groupe d'hommes au sein desquels apparurent pour la première fois les idées pures de la liberté et du droit, c'est les préparer à aborder avec toute la magnanimité et l'unanimité nécessaires ces grands problèmes sociaux dont l'humanité présente ne peut plus et ne veut plus ajourner la solution. Et n'est-ce pas, Messieurs, la suprême raison d'être du Félibrige que de faire surgir par la double vertu de la poésie et de l'histoire, du passé profond où elle sommeille, cette personne morale des riverains du grand lac méditerranéen, qui s'appelle, dans les chroniques, du beau nom de *Romania* à la veille des invasions barbares, et que de rendre son unité à la grande âme latine pour qu'elle s'oriente vers les questions désormais inévitables de la justice internationale et sociale ? N'est-ce pas enfin, Messieurs, par l'effet de ces nobles aspirations que le Félibrige de

Paris rappelle au cœur et à l'esprit de tant d'entre nous leur origine méridionale, par elles qu'il fait tant de recrues et voit venir à lui des présidents si éminents, à chacune de ces manifestations annuelles dont la portée morale ne le cède pas à l'agrément artistique, ce que symbolise à merveille, aujourd'hui même, la présidence du très artiste, très latin et très humain auteur de *Germinal?*

RAPPORT SUR LE CONCOURS DE LANGUE D'OC

Par M. Eugène Bayol.

Mes chers Collègues,

Vous m'avez fait la surprise et l'honneur de me désigner pour faire le rapport sur le concours en langue d'Oc.

J'en suis profondément touché, mais j'aurais préféré, dans l'intérêt de la cause félibréenne, qu'un autre plus autorisé, plus apte à constater les nobles efforts des concurrents, à vous signaler les œuvres remarquables adressées à la Société des Félibres, et vous faire voir les progrès réalisés dans l'étude des différents dialectes de nos chères provinces du Midi, eût été choisi à ma place.

Vous avez voulu me récompenser, je n'en doute pas, de mon sincère attachement à nos coutumes et à nos usages, de mon amour profond pour notre belle langue si sonore et si joyeuse.

(*Ici l'orateur a lu l'analyse sommaire des œuvres des lauréats du concours de langue d'oc. Nous ne pouvions qu'indiquer les premiers prix : — Chanson héroïque : M. Félix Lescure;* « Le mois de Janvier » *sonnet : M. Fernand Troubat; Chanson plaisante : M. Marius Bourelly; Nouvelle en prose : M. Jules Gallas. — Concours classique : MM. Raoul Mistral et Justin Vincent Silhol. — Concours musical :* « Brendi a la luno » *de Paul Arène : M. Guillaume Bournel.*)

Dans leur naïveté, les traductions des jeunes élèves de nos collèges du Midi montrent combien notre langue que Mistral, dans son immortel chef-d'œuvre, ne voulait faire entendre qu'aux pâtres et aux humbles de la terre provençale, combien notre langue s'épure et entre de plus en plus dans le domaine des lettres. Elles montrent qu'elle devient pour les esprits littéraires, non seulement un régal, mais une source précieuse, où ils peuvent puiser des images, et trouver des tournures de phrases et des mots presque latins, dignes de faire partie de notre langue nationale, si claire et si précise.

Le Midi, mes chers collègues, a eu le privilège de soulever des attaques passionnées, et notre culte pour le pays qui nous y vu naître, pour nos dialectes locaux, sortis de la langue superbe reconstituée aujourd'hui dans sa pureté intégrale, a été tourné en dérision.

Le Midi bouge et l'on rit ; le Midi chante, le Midi pleure, et d'aucuns sourient, ne croyant ni à sa gaieté, ni à sa douleur. Ceux-là ne connaissent pas notre race et n'ont jamais étudié l'âme provençale.

Avec son rire bruyant, son goût pour le plaisir, la musique et les arts, l'homme du Midi est laborieux, sobre, se possède plus qu'on ne le croit et, s'il prend feu facilement, il s'éteint de même et garde toujours sa raison.

Les Phéniciens et les Grecs lui ont donné l'esprit pratique, les Romains le goût de l'ordre, de l'administration et de la politique, et il a gardé de son ori-

gine, de l'union des tribus Ligures qui occupaient le littoral méditerranéen avec les peuples de la Grèce et de l'Asie, l'amour passionné du beau. L'âme provençale est faite d'un rayon de soleil et d'un souffle emprunté au vent de la vallée du Rhône, à l'impétueux mistral.

De là nos périodes d'ardeur et de calme, transitions brusques empruntées à notre atmosphère, contrastes qui étonnent les gens des pays tempérés.

C'est le mistral qui vint à Paris en 92 chanter la Marseillaise, conduisant les fils du Midi, et de son souffle puissant soulevant les masses populaires.

C'est le soleil qui a fait éclore cette pléiade de littérateurs, ces grands artistes, peintres, sculpteurs, musiciens, pleins de talent et de charme, dont la patrie française s'honore et bénéficie. Gardons précieusement notre exubérance, cette fille du soleil; gardons notre gaieté, c'est ce qu'il y a de meilleur ici-bas, et souvenons-nous que le monde aime, non à pleurer, mais à rire.

La mélancolie ne vaut rien, la bonne humeur est une force irrésistible; c'est un puissant levier parmi les hommes, et c'est peut-être là qu'il faut chercher le secret de la réussite de nos compatriotes.

Gardons surtout notre enthousiasme pour tout ce qui est beau, pour tout ce qui est utile.

Et lorsque nous voyons le grand souverain d'un peuple sérieux et calme, monter sur le pont d'un cuirassé français en rade de Cronstadt, au milieu des vivats frénétiques des marins de notre vaillante flotte, alors que nous voyons le parent de ce prince aller spontanément dans la ville lorraine, restée française, présenter au premier magistrat de la Patrie ses hommages et l'assurance de l'amitié de ses compatriotes, nos poitrines battent à l'unisson de toutes les poitrines françaises, nos acclamations se joignent aux acclamations de nos frères de la frontière de l'Est, et nous proclamons que l'enthousiasme, même exubérant, n'est pas plus l'apanage des gens du Midi qu'il n'appartient à ceux du Nord, qu'il est une qualité de la race française, chevaleresque et généreuse.

Donc, mes chers collègues, soyons enthousiastes, mais gardons toujours notre bonne humeur et disons bien haut :

Oui, nous aimons notre belle terre natale, comme les Bretons aiment leur douce et poétique Armorique: nous aimons la langue d'Oc, comme ils aiment la langue celtique, le breyzad ; mais, quelque grand que soit notre désir de voir nos coutumes locales et notre langue se perpétuer, nos provinces aimées du soleil se souviennent et n'oublieront jamais qu'elles font partie intégrante du territoire de la Patrie, de la Patrie une et indivisible.

Après un court entr'acte les chanteurs et les poètes improvisent un concert exquis, avec l'aide de l'éminent compositeur Lavello, l'auteur de *Toloza*. L'audition de quelques fragments de *Toloza* est acclamée d'enthousiasme. Une pantomime de Paul Arène, inspirée d'*Estelle et Némorin*, est jouée par M. Séverin et madame Dowe, dont les attitudes et les gestes de statues élégantes donnent une exquise sensation d'art délicat et pur.

Mademoiselle Ritter, MM. Gaidan et Castel, mesdemoiselles Suzanne Corot, Louise Giannini, Beauprez, de l'Odéon, MM. Bringer, et Jame Vilior, sont vivement applaudis. M. Jules Bonnet, qui a organisé cet attrayant con-

cert, et qui dit les fables languedociennes de Bigot avec un talent très saisissant, mérite les plus grands éloges.

Le concert fini, on se rend dans le parc, selon la coutume, pour la *Cour d'amour*, et à huit heures a lieu à l'Hôtel de Ville *le Banquet*. Des brindes nombreux qui y ont été portés, nous retiendrons le charmant discours qu'on va lire.

PAROLES DE M. LOUIS BRÈS

Mesdames, Messieurs,

C'est un grand honneur que m'a fait la Société des Félibres de Paris en me désignant pour exprimer les sentiments qui nous animent tous à l'égard de l'illustre écrivain qui a bien voulu venir s'asseoir à notre table et participer à ces agapes fraternelles. J'en suis d'autant plus touché, d'autant plus heureux, que je trouve ainsi l'occasion, vivement souhaitée, de dire à M. Emile Zola, en lui rappelant des souvenirs déjà lointains, mais qui sans doute ne lui sont que plus chers, combien un journal de Provence, auquel il a collaboré jadis et auquel j'avais, dès cette époque, l'honneur d'appartenir, combien ce journal a gardé pour lui de profonde et affectueuse sympathie et quelle sincère admiration nous y avons tous pour son caractère et son talent.

Oui, cher maître, vous n'avez pas oublié le temps où, collaborateur assidu du *Sémaphore de Marseille*, vous adressiez à ce journal des lettres quotidiennes où se reflétait, avec une admirable fidélité, le mouvement si complexe, si divers de la vie parisienne. Evénements politiques, solennités artistiques, publications littéraires, fêtes mondaines, prenaient sous votre plume un intérêt que n'offre pas d'habitude cette littérature d'informations hâtives. C'est que l'observateur attentif, l'écrivain puissant, l'artiste prestigieux qui sont en vous se manifestaient déjà en des pages d'une saveur peu commune.

C'était au moment qui suivit la débâcle de l'Empire, quand, après tant d'héroïques souffrances, il nous fallut subir la loi d'un vainqueur impitoyable. Vous étiez à Bordeaux avec le Gouvernement de la Défense nationale, avec l'Assemblée nouvellement élue, et par des lettres d'une éloquence émue, patriotique, d'une admirable justesse de vue, vous nous faisiez assister à l'ouverture et aux premiers pas de cette Assemblée d'où devait sortir une France nouvelle. Mais c'étaient des pages d'histoire que vous nous donniez là ! Et je les ai, pour ma part, précieusement conservées.

Puis, quels curieux tableaux de Paris pendant la Commune vous nous traciez au jour le jour! Combien de morceaux de haute saveur révélant l'observateur et le maître peintre ? Plus tard, Paris, se ressaisissant, c'étaient des solennités mondaines, une réception à l'Académie, celle de M. Jules Simon, si j'ai bonne mémoire, où le talent de l'éminent orateur était très finement apprécié ; la journée du grand prix, avec le panorama de l'hippodrome de Longchamps. Ah ! vous nous avez donné là, bien avant la lettre, bien avant le livre, veux-je dire, une esquisse d'une de vos toiles les plus justement célèbres, débordante de vie, de couleur, de lumière! Et je crois bien que l'esquisse n'est pas loin de valoir le

tableau. On y reconnaît en tout cas la griffe du maître. Et puis, c'étaient des études sur Victor Hugo, sur George Sand, sur les Goncourt, — un régal de gourmets!

Ces lettres n'étaient pas signées. D'ailleurs vous n'aviez pas encore écrit cette suite d'œuvres puissantes et si étonnamment personnelles qui, tout en livrant votre nom aux discussions passionnées et si souvent injustes de la critique, l'ont imposé à l'admiration du grand public. Vous aviez pourtant donné déjà ce chef-d'œuvre, *Thérèse Raquin*, ignoré alors de la foule, mais qui vous avait placé très haut dans notre estime et notre sympathie. Vous aviez en nous des admirateurs convaincus ; quant aux autres, ils dégustaient ces lettres avec la naïve satisfaction de gens qui, sans s'en douter, auraient chaque jour sur leur table du bourgogne de grand cru et le boiraient en guise de bon ordinaire. Certes, les lecteurs du *Sémaphore* n'étaient pas à plaindre !

Il y a bien des années déjà que M. Emile Zola a renoncé au journalisme pour se consacrer au roman. Les « Rougon-Macquart » ! Vous connaissez toute cette œuvre colossale, cette histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire, qui est, en réalité, le tableau de la société française pendant les dernières années de ce siècle et comme une suite à la *Comédie humaine* de Balzac.

Apprécier cette œuvre comme elle le mérite serait une tâche au-dessus de mes forces, et d'ailleurs superflue. Vos applaudissements m'ont dit déjà en quelle haute estime vous tenez son auteur. Ce que je veux simplement faire ressortir ici — et vous m'en saurez gré, je n'en doute pas — c'est l'influence que la Provence a eue sur le talent de M. Emile Zola. Dans les Rougon-Macquart, la famille dont le romancier étudie l'évolution, a ses origines en Provence. La race y est observée avec un sympathique intérêt et ses qualités natives s'y affirment à côté des défauts inhérents à l'humanité. C'est à la Provence que M. Zola a emprunté quelques-uns de ses plus merveilleux paysages, tel ce Paradou qui sert de cadre aux ivresses coupables de l'abbé Mouret. C'est, au reste, d'une façon générale, à la nature provençale, à ses vibrantes colorations, à sa lumière que M. Emille Zola doit son talent de paysagiste. Maintes fois, il en a fait implicitement l'aveu en évoquant avec délices des souvenirs de courses à travers la campagne provençale, de siestes dans des trous de feuillage, de flâneries le long de nos petites rivières à l'eau si limpide et si fraîche.

Et cette nature n'a-t-elle pas fait de lui un poète en même temps qu'un romancier! Me permettrez-vous, cher maître, de citer ici deux strophes superbes que certainement vous ne désavouerez pas?

Jusqu'aux derniers taillis j'ai couru tes forêts,
O Provence, et foulé tes lieux les plus secrets.
Mes lèvres nommeraient chacune de tes pierres.
Chacun de tes buissons perdus dans les clairières.
J'ai joué si longtemps sur tes coteaux fleuris
Que brins d'herbe et graviers me sont de vieux amis.

. . . .

Terre qu'un ciel d'azur et l'olivier d'Attique
Font sœur de l'Italie et de la Grèce antique,
Plages que vient bercer le murmure des flots,
Campagnes où le pin pleure sur les coteaux,

O région d'amour, de parfum, de lumière,
Il me serait bien doux de t'appeler ma mère !

Mais Provençal, vous l'êtes aussi bien que nous, en dépit de votre acte de naissance qui vous fait Parisien ! On est l'enfant du sol où l'on a été élevé, du pays où l'on a appris à voir, à sentir, à aimer. Comme nous tous, vous portez en vous l'âme de la Provence, vous êtes des nôtres, cher maître ! Nous en sommes heureux et fiers ! Heureux, car nous la retrouvons, notre Provence aimée, dans les pages merveilleuses de vos livres ; fiers, car nous pouvons vous opposer, vous et votre œuvre, à toutes les attaques injustes, à toutes les charges ridicules dont la Provence et les Provençaux ont été le prétexte ou l'objet.

Aussi, est-ce avec reconnaissance et enthousiasme que je lève mon verre et que je bois à l'enfant d'adoption de la Provence, au maître du roman moderne, à Emile Zola !



DIALOGUE
ENTRE FLORIAN ET AUBANEL

Dans le Jardin de Sceaux.

(1889)

Un soir de fête, à Sceaux, j'errais sous le feuillage
Du tranquille jardin où, couple fraternel,
Revivent, glorieux, hors des soucis de l'âge,
Le doux Floriannet et le grand Aubanel,
Heureux d'entendre au loin les gaîtés du village
Et fiers d'être debout dans le bronze éternel.
Du jour à peine éteint les mille rumeurs vagues
Se perdaient dans l'espace, avec des bruits de vagues ;
Le mol azur du ciel vibrait en longs frissons ;
Et l'alanguissement des couleurs et des sons
Marquait un terme enfin à l'attente fiévreuse,
L'heure où, sur l'arc tendu de la bouche amoureuse,
Les baisers tant promis succèdent aux chansons.
Or, tandis qu'étreignant la pâle solitude,
Le trouble crépuscule, étrange et décevant,
A chaque être, dans l'ombre, enlevait l'attitude
D'être tout à fait mort ou tout à fait vivant,
D'Aubanel et de Florian, sous les arbustes,
Je crus voir s'incliner l'un vers l'autre les bustes
Ainsi que le feraient, pour mieux causer entre eux,
Deux promeneurs surpris par le soir ténébreux.
Deux voix d'hommes soudain frappèrent mes oreilles,
Et toutes deux avaient, l'une à l'autre pareilles,
Comme un son de métal en passant dans les mots...
Par l'universel charme à leur tour abattues,
Sur les seins de la nuit les brises s'étaient tues ;
Je me dissimulai dans l'ombre des rameaux
Furtif, et j'entendis parler les deux Statues.

FLORIAN

Quel rêve, ami, s'éveille à votre front hautain ?
Que vous disent ces voix de l'ombre sur la plaine,
Cette fête qui meurt, de serments d'amour pleine,
Et ces bruits de baisers épars dans le lointain ?

Vous rappellent-ils pas votre propre jeunesse,
Quand vous rêviez, plein des grands espoirs du matin,
De rendre à la Provence un illustre destin,
Et pour qu'avec sa langue et ses mœurs il renaisse
Chantiez de si beaux chants au peuple émerveillé
Qu'en effet cette aurore enfin a réveillé ?
Ou lorsque vous fuyiez, sous la fraîcheur des saules,
Avec des bras de jeune fille à vos épaules,
Le long des bords ombreux du Rhône ensoleillé ?

AUBANEL

A l'heure où j'aurais dû m'élancer dans la ronde
Comme un jeune cheval qui bondit pour bondir,
Voyant à l'horizon l'espace resplendir
Et sentant en son cœur, qui doit encor grandir,
Un ouragan de joie et d'ivresse qui gronde,
Je marchais tristement, vers la terre courbé,
Comme ceux sur lesquels un malheur est tombé.
A peine ayant vécu, j'allais dans l'attitude
De la désespérance et de la lassitude.
Sur mes lèvres, ainsi qu'un papillon léger,
Le rire étincelant aurait dû voltiger,
Mais elles avaient pris, par la douleur séchées,
La couleur et le pli qu'ont les herbes fauchées.
Ah ! mes yeux, jadis pleins d'étoiles et de fleurs,
Connurent tôt la pluie inféconde des pleurs !
Que peuvent à présent ces tendresses peu sûres
Dire à mon triste cœur, qu'elles n'ont point troublé ?
Y rouvrir tout au plus les anciennes blessures
D'où ma vie et mon sang goutte à goutte ont coulé !

FLORIAN

Ne les regrettez pas, ces blessures sacrées !
Car c'est Dieu dont les mains, vainement exécrées,
Vous préparaient votre âme, ô Frère, à sa façon,
Et, comme un laboureur sur la terre choisie,
Passait et repassait suivant sa fantaisie
Pour que de la pensée et de la poésie
Un jour au grand soleil y levât la moisson !
Ces gouttes de sang pur que de votre poitrine
La souffrance arrachait sont aujourd'hui les grains
De la rouge grenade exquise et purpurine
Qui, sous le poids du jour, des hommes pèlerins
Allège les fardeaux, adoucit les chagrins,
Rend les cœurs plus vaillants et les fronts plus sereins,
Doux fruit dont la saveur passe celle des figues,

Auquel, tant qu'aux travaux, aux larmes, aux fatigues,
La soif d'aimer, hélas ! mêlera son tourment,
Comme on voit aux raisins s'envoler les bec-figues,
Les âmes d'amoureux mordront avidement !
Si la gloire vous sonne aujourd'hui sa fanfare,
Si, sur les flots des jours, votre nom radieux
Et sauvé de l'oubli se lève ainsi qu'un phare,
Ce n'est pas pour avoir du sépulcre odieux
Toute vive tiré la vierge provençale
Dont l'âme de nouveau se révèle et s'exhale
Dans les frémissements de l'air mélodieux,
Ni, sous de chauds baisers, pour l'avoir ranimée,
Ni, couronnant de fleurs sa tête bien-aimée,
Pour avoir fait, devant son regard enchanteur,
Comme Pompée au sol arrachant une armée,
Enfanter d'un seul coup à la terre charmée
De poètes exquis tout un peuple chanteur.
Vous devez tout au dieu dont la cruelle empreinte
Rayonne à votre front, qui ne s'est point flétri :
Pour vous faire crier, l'Amour vous a meurtri,
Et vous avez poussé, dans la tragique étreinte,
Des cœurs blessés à mort l'impérissable cri !

AUBANEL

Je sais que pour mes chants la postérité m'aime
Et que c'est par l'amour, avec qui j'ai lutté,
Que je vis au-delà du sépulcre... Vous-même
Ne lui devez-vous pas votre immortalité ?
Depuis le lion roux dont le sourcil se plisse,
Jusqu'au lézard qui rampe et jusqu'au ver qui glisse,
Vous avez su, dompteur très habile des mots,
Pour railler nos travers, pour consoler nos maux,
Tantôt avec fierté, tantôt avec malice,
Faire agir et parler un peuple d'animaux.
Plein des rayons perdus et de l'odeur agreste
Des forêts et des prés où vous l'avez écrit,
Impossible à faner, votre heureux livre reste
Une délicieuse et rare fleur d'esprit.
Ah ! cependant combien, dans les rondes légères,
Aime-t-on mieux vous voir aux blonds fils des bergers
Mêler candidement les gentilles bergères,
A l'heure où pour dormir dans les hautes fougères
La nuit, aux flancs des monts, s'élève à pas légers,
Quand vous faites, devant le sourire d'Estelle,
Du pâtre qui la veut rougir le front serein,
Quand la vierge amoureuse, en sa grâce immortelle,
Se pâme, la pauvrette, aux bras de Némorin,

Quand, ignorants tous deux du trouble qui les presse,
Cherchant en vain la paix dans les bois bienfaisants,
Tels les daims qu'on voit fuir percés de traits cuisants,
Ils sentent, accablés par leur jeune tendresse,
D'un feu mystérieux s'embraser leurs seize ans !
Mais si l'Amour nous vaut tout ce qu'on nous octroie,
J'ai payé, quant à moi, ces largesses bien cher,
Car, trouvant pour sa faim dans mon cœur une proie,
Ses griffes d'épervier ont lacéré ma chair !

FLORIAN

Que parmi les roseaux, les glaieuls, les genièvres,
Une source qui sort, rieuse, des forêts
Mêlât quelqu'amertume à ses flots clairs et frais,
Avant peu les oiseaux, les chevreuils et les lièvres
En trouveraient quelqu'autre, ailleurs, dans les guérêts :
Parce que vous aviez perdu les jeunes lèvres
Où vous rêviez d'abord de vous désaltérer,
Fallait-il tant gémir et se désespérer ?
D'autres auraient calmé vos dévorantes fièvres :
Mais vous avez voulu vous laisser dévorer !

AUBANEL

Elle s'enfuit un jour ainsi qu'une hirondelle,
La vierge dont j'avais convoité le baiser.
Si je ne voulus pas remplacer l'infidèle
Quand ma bouche à son front n'avait pu se poser,
C'est que l'Amour qui gronde en mon cœur empli d'elle
O Poète, elle seule aurait pu l'apaiser.

FLORIAN

Ah ! l'Amour fut pour vous un trop sublime rêve !
Notre siècle sceptique et léger, mais charmant,
Ne vit en lui jamais qu'une volupté brève ;
Le vôtre, sage ou non, ce fut là son tourment,
Voulut éterniser l'ivresse d'un moment.
Notre cœur palpitait, libre de soins moroses,
Comme un rosier, du ciel et de l'onde chéri ;
Les amours y croissaient, telles de fraîches roses ;
Frêle arbuste, le soir souvent pâle et flétri !
Mais une nuit passait, pleine de douces choses,
Et le soleil levant le retrouvait fleuri !

AUBANEL

Comme de fleurs en fleurs, abeille, tu t'envoles,
D'amours selon mes vœux quand j'aurais pu changer,

Quand j'aurais d'un festin de voluptés frivoles
Vu, devant moi, la table immense s'allonger,
Que dis-je? quand la vierge uniquement aimée
Serait un jour venue entre mes bras, pâmée,
Laisser mes regards fous dans les siens se plonger,
Mes lèvres l'aspirer ainsi qu'une corolle
Et mon corps embrasser son divin corps offert,
Du mal surnaturel, ô cruelle parole,
Je crois qu'en vérité j'aurais encor souffert!
Car mon cœur était fait d'une chair trop sensible,
Et l'Archer dont les Grecs louaient les cheveux roux
Prenait plaisir à voir dans la vivante cible
Ses flèches en vibrant faire de larges trous!

FLORIAN

C'est vous qui l'irritiez et c'est l'inquiétude
De votre siècle, qui, du sourire léger
Et du regard aimant se faisant une étude,
Sur toutes questions voulait l'interroger;
Il n'y pouvait répondre, étant un étranger,
Même assez peu choyé, dans la science rude,
Et qui de tant de soins n'a pas dû se charger.
Quand, sur notre poitrine ayant notre maîtresse,
Nous voyions ses beaux yeux de larmes se mouiller,
Certes nous n'allions pas, pour sonder son ivresse,
Pour savoir ce que vaut au fond une caresse,
Même de son blanc corps vouloir la dépouiller,
Et lui chercher une âme, afin de la fouiller!
Des baisers qui coulaient de sa bouche plaintive
Nous buvions le lait pur, sans y mêler de fiel;
Nos cœurs devant ses yeux fondaient comme du miel,
Sans souci du brasier où l'éclat s'en active,
Qu'il soit d'un feu mortel la flamme fugitive
Ou le divin reflet d'un soleil d'outre-ciel.

AUBANEL

Nous caressâmes nous l'orgueilleuse folie
De faire tout tenir en nos seules amours;
Notre bouche, fragile et de néant remplie,
Osait dire ces mots : « A jamais! » et « Toujours! »
Sous les longs cils mi-clos des amantes pâmées,
Nous cherchions des lueurs d'étoiles clair-semées
Qui luiraient pour nous seuls hors du temps, hors du lieu,
Et, les berçant sur nos poitrines enflammées,
Il nous semblait presser tout l'infini de Dieu!

FLORIAN

Nous jouions sur le bord des passions sauvages.
Vous avez rêvé, vous, désertant les rivages,
De richesses sans nombre à découvrir au fond,
Et vous avez plongé dans le gouffre profond.
Si celles qu'on cherchait n'ont pas été conquises,
Malgré le noble effort qui vous y donnait droit,
Vous avez tout au moins, explorateur adroit,
Trouvé des vers de prix et des strophes exquises.

AUBANEL

Tant que des amoureux de quinze ans s'en iront
Disant des vers d'amour par les sentiers du globe,
Les vôtres, sur leurs cœurs naïfs, resplendiront
Avec la clarté douce et la fraîcheur de l'aube.

FLORIAN

Mais, quand les passions fauves les étreindront,
Alors ils livreront leur âme endolorie
A votre muse à vous, qui sanglote et qui crie!

AUBANEL

Le fantôme est unique, en vain l'aspect varie,
Par qui notre séjour sur terre fût hanté;
Cette gloire à nos fronts ne sera point flétrie
D'avoir subi l'Amour et de l'avoir chanté!

FLORIAN

C'est lui qui tient les clefs de l'immortalité!
C'est pour en avoir dit, sous une forme neuve,
L'amertume et l'angoisse, ou la félicité,
Que, des siècles nombreux bravant la vaine épreuve,
Les poètes ont vu, comme aux rives d'un fleuve,
Se pencher sur leurs vers la large humanité!

AUBANEL

Dans des liens de fleurs ou sous le poids des chaînes,
Tout entière vaincue il la traîne à ses pieds,
Dieu beau comme les lys et fort comme les chênes!
Des exploits accomplis, des forfaits expiés
Cherchez dans une vie aux actes variés
Le mobile profond et les causes prochaines;
Des empires fondés, des empires détruits,
Des trônes dans le sang s'écroulant à grands bruits,
Des guerres, des cités par le feu renversées,
Demandez la raison aux époques passées,

Et pourtant à travers les débris quelle main
Dans sa marche en avant guidait le genre humain,
Par quel moteur secret les nations poussées
Vers l'idéal plus haut montaient de jour en jour,
C'est lui le but réel de toutes les pensées,
C'est lui le bel éphèbe aux paupières baissées,
Au sourire plus fort qu'un peuple, c'est l'Amour!

FLORIAN

Il dirige à son gré la race d'Eve, et celle
Des bêtes, qu'il accouple au fond des antres frais.
Quand le printemps sacré les trouble et les harcèle,
C'est lui, le beau chasseur dont l'armure étincelle,
Qui leur perce la chair d'inévitables traits.
Alors sur les vallons le ciel qui les surplombe,
Comme le dais du lit de deux jeunes époux
Des rideaux de l'azur entr'ouvre les plis doux;
Et l'air est tout chargé de soupirs de colombe!

AUBANEL

Alors, de l'aiguillon qui les presse affolés,
Les taureaux, galopant dans les steppes sans bornes,
Avec l'arbre et le roc luttent à coups de cornes;
Dans l'impassible nuit, sous les étoiles mornes,
Les cerfs, le cou tendu, brament inconsolés!

FLORIAN

Les feuillages, les blés, les fontaines, la brise
Connaissent de l'Amour le langage charmant;
Durant les nuits d'avril, il vient furtivement,
Étreindre dans ses bras la nature surprise
— Étreinte de l'époux qui féconde et qui brise —
Et les flancs de la terre ont un tressaillement!

AUBANEL

Il est le centre actif et l'invisible aimant
Grâce auquel, en son lieu chacune retenue,
Par delà l'horizon, la montagne et la nue,
Les étoiles en chœur tournent au firmament.

FLORIAN

Sage pourra se dire et savant, sur la terre,
Celui qui, de l'Amour pénétrant le mystère,
En fera rayonner les contours ténébreux;
Et comme, après tout, seul, il offre aux cœurs fiévreux
Le vin dont ils aient soif et qui les désaltère,

Qui l'aura savouré pourra se dire heureux!
En vain voudriez-vous, pour en fuir la contrainte,
Chercher une autre joie, ô poètes rêveurs!
Rien ne vaudra jamais une de ses faveurs :
Un regard, un sourire, un baiser, une étreinte!

AUBANEL

Ni de posséder seul tout le firmament bleu,
Ni, dans le rhythme étroit qui la tient condensée,
D'avoir pu tout entière exprimer sa pensée,
La gloire, la beauté, le loisir, tout est peu,
Sinon, lorsque l'Amour vous prend l'âme et la brûle,
De voir celle chérie en proie au même feu
Et de l'entendre un soir, dans le doux crépuscule,
Tendre et les yeux baissés, en prononcer l'aveu!
Vous qui chantiez si bien les cruelles alarmes
Qu'entraîne dans les cœurs qui l'hébergent l'Amour,
Pour savourer encor son ivresse d'un jour,
Reprendriez-vous pas votre lyre et vos armes,
Quitte à ne vivre plus dans le marbre ou l'airain?

FLORIAN

J'irais, quand il devrait m'en coûter plus de larmes
Que la perte d'Estelle aux yeux de Némorin!
Et vous, poète amer dont l'âme désolée
Dans les gémissements s'était tout exhalée,
Au monde des vivants retourneriez-vous pas
Pour revoir le foyer de la vierge envolée,
La mer par où jadis elle s'est en allée,
Et pour baiser encor la trace de ses pas?

AUBANEL

Oui, je retournerais! Et, plutôt qu'on me croie,
Comme serait un mort, exilé du grand chœur
Qui chante en sanglotant l'Amour, le dur vainqueur,
Moi-même à ses fureurs je m'offrirais en proie
Et, trouant ma poitrine avec un cri de joie,
Je le ferais rentrer, comme un glaive, en mon cœur!

Telles, de clair de lune et d'ombre revêtues,
A deviser d'amour s'exaltaient les statues. —
Au jardinet de Sceaux à cette heure amenés,
Certes bien des passants se fussent étonnés
De n'entendre point là l'un de ces dialogues
Comme en eurent jadis les bergers des églogues,
Mais des chants, tels que ceux de Pindare, alternés
Sur un mode lyrique et superbe entonnes.

C'est que, quand loin des bruits de la foule insensée,
Les poètes entre eux agitent leur pensée,
Sans chercher si par elle ils y seront suivis,
Dans les hauteurs du Verbe ils s'élancent ravis,
Et de là leurs esprits, ainsi que des amphores,
Laissent couler à flots les larges métaphores.
Mais un groupe attardé, danseuses et danseurs,
Qui rentrait, enlacé par les bras caresseurs,
En jetant des baisers dans la nuit qui scintille,
Vint rompre tout à coup l'entretien des penseurs;
Florian se pencha vers la troupe gentille;
Aubanel se dressa vers le ciel infini
Et parmi les lueurs qui naissaient dans la brune,
Du côté du levant, parut en fixer une. . . . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
Loin, très loin, par-delà l'horizon qu'a terni
L'ombre qui sur la terre étend sa grise toile,
Dans le couvent d'un bourg d'Orient, Betzani,
C'est l'heure où, chaque soir, l'office étant fini,
Ses sœurs pieuses voient soulever son blanc voile
Et regarder longtemps le lever d'une étoile
La vierge aux yeux très beaux qu'elles nomment Zani.

Xavier de MAGALLON.



JULES CÉSAR EN GAULE

(*Suite et fin*).

SEPTIÈME CAMPAGNE

Rappelons rapidement les débuts de cette campagne. César est en Italie. On est encore au cœur de l'hiver, quand il apprend la révolte générale des Gaules, à l'instigation de l'Arverne Vercingétorix. Celui-ci est à Avaricum (Bourges), chez les Bituriges, où il a rassemblé les contingents gaulois et d'où il s'efforce d'attirer les Eduens dans son parti. Ceux-ci sont encore hésitants, mais ils n'inspirent déjà plus confiance à César, qui n'ose pas traverser leur pays pour rejoindre les légions, en quartiers d'hiver dans le pays de Langres, qui étaient les plus rapprochées de la Province. En outre, les Arvernes excitent les peuples des Cévennes, qui étaient leurs alliés ou leurs clients, à envahir la Province, et ils menacent Toulouse, Narbonne et Arles.

César court au plus pressé : il se rend à Narbonne et organise la défense de cette partie de la Province ; bientôt rejoint par les troupes récemment levées, qu'il a dirigées chez les Helves, habitants du Vivarais, il franchit les Cévennes malgré la neige et fait ravager par sa cavalerie le territoire des Arvernes, probablement les hautes vallées de la Loire et de l'Allier.

Les Arvernes appellent Vercingétorix à leur secours et l'obligent à quitter Bourges et à se rapprocher de leur pays. César, trouvant la diversion suffisante, laisse le commandement de ses troupes au jeune Brutus, gagne en secret Vienne, où il a réuni un fort parti de cavalerie et, avec cette troupe comme escorte, il remonte toute la vallée de la Saône, dans le pays des Eduens, sans être inquiété, et il rejoint ses légions en quartiers d'hiver dans le pays de Langres.

Il concentre toute son armée à Agendicum (Sens). Pendant ce temps, Vercingétorix est revenu à Bourges et a mis le siège devant l'oppidum des Boïens, clients des Eduens, Gorgobinum, probablement, sur ou près de la Loire entre Nevers et Decize.

Certains auteurs, d'après des traditions locales, croient que le principal oppidum des Boïens était le site actuel de Boin, situé près de la gare de Brion-Laizy, à quatre ou cinq kilomètres d'Autun.

Nous ne pouvons croire que Gorgobinum fût à Boin, à dix kilomètres du

Mont-Beuvray, où se trouvait sans aucun doute l'oppidum des Eduens. A l'époque du siège de Gorgobinum, les Éduens étaient encore les alliés de César, et Vercingétorix, qui voulait les gagner à sa cause, n'aurait pas été ravager leur territoire si près de leur capitale : c'eût été les jeter dans les bras de César. Mais si Gorgobinum était situé dans la zone frontière, entre les Eduens et les Bituriges, il pouvait l'attaquer pour agir sur l'esprit des Eduens par un acte montrant sa puissance, sans cependant les irriter au point de se les aliéner à tout jamais.

D'ailleurs, César dit nettement que les Boïens furent cantonnés par les Eduens sur leurs frontières (*ut in finibus suis collocarent*). Les latinistes assurent que César emploie toujours le mot *fines* dans le sens de territoire et non pas dans celui de limites ou de frontières. Mais, dans ce cas particulier, est-il possible qu'il y eut des terres vacantes si près de la capitale des Eduens pour qu'on y pût cantonner toute une population.

La vallée de l'Arroux, où se trouve Brion-Laisy, est très fertile et devait être très peuplée si près de la capitale.

Cependant, il est fort possible qu'une petite colonie de Boïens ait été établie sur les terres de quelque grand seigneur Eduen, comme Divitiacus ou Dumnorix, qui aura voulu avoir à son service des hommes d'une bravoure réputée, d'où sera venu le lieu dit Boïn et la tradition signalée, mais ce n'est pas un motif pour que Boïn ait été Gorgobinum.

Au moment où Vercingétorix commence le siège de cette place, la saison est encore rude ; cependant César ne veut pas laisser Vercingétorix prendre Gorgobinum, et il prévient les Boïens qu'il marche à leur secours.

Bourges est actuellement la place d'armes de Vercingétorix. C'est là qu'il a réuni ses approvisionnements, comme on le voit par la suite du récit des commentaires. Il est évident qu'en menaçant Bourges, César obligera Vercingétorix à lever le siège de Gorgobinum, et c'est ce qui arriva. César marcha donc sur Bourges. Sens est sa base d'opérations : c'est là qu'il a ses ateliers de réparation, ses parcs, tout son matériel, et les Senonais ayant montré quelques velléités d'indépendance, César y laisse deux légions. Il assure ainsi la protection de sa base d'opérations. Le chemin le plus direct et le plus facile pour aller de Sens à Bourges, passe par Courtenay, Triguères ou Château-Renard, Châtillon-sur-Loing, Gien sur la Loire et Sancerre. Il est évident que c'est cette route que va suivre César, avec les dix légions qui lui restent, en ayant laissé deux à Sens.

A sa deuxième étape, après avoir quitté Sens, César se trouve devant Vellaunodunum qui lui ferme ses portes. Il en commence le siège immédiatement, ne voulant pas, dit-il, laisser sur ses derrières une place qui pouvait gêner ses communications.

Ici, César prend la peine de nous le dire, comment donc aurait-il gardé le silence sur Alesia, qui se trouvait également sur sa ligne de communication, quand il était à Ceyzériat à la suite des Helvètes ? Ce silence est absolument étrange. Ou bien César n'a pas passé par Nantua et a été à Lyon, comme le prétendent la plupart des commentateurs, ou bien la place d'Alesia n'avait pas encore été construite par les Mandubiens, ce qui est non moins extraordinaire, car un oppidum aussi vaste, avec des fortifications capables d'arrêter l'armée de César et d'abriter 130,000 individus, sans compter de nombreux troupeaux, n'a pu être construit du jour au lendemain, ou bien, enfin, Alesia n'était point à Izernore.

Il faut donc admettre qu'Alesia-Izernore a été construite dans l'intervalle de la première à la septième campagne. Mais il paraît difficile que les Gaulois aient pu fortifier une place aussi considérable à l'insu de César, surtout sur une voie qui était une des routes les plus directes de l'Italie en Gaule. Or, peut-on croire que César ait permis la construction de cette place quand il lui était si facile de l'empêcher ? Une colonne partie de Châlon-sur-Saône serait arrivée en quatre étapes à Izernore et n'aurait pas eu de peine à disperser les travailleurs.

Malgré ces difficultés, nous ne sommes pas éloignés de croire qu'Alesia fut à Izernore, non pas pour les motifs que fait valoir M. Maissiat, mais pour des raisons que nous développerons plus loin.

Revenons à Vellaunodunum. La place ouvre ses portes, ce devait être Château-Renard ou Châtillon-sur-Loing ou peut-être Triguère, comme le propose l'empereur Napoléon III.

Pour continuer sa ligne de communication, César est obligé de prendre Genabum puis Noviodunum. Sous les murs de cette place se passe un fait qui montre bien la tactique de César. La cavalerie de Vercingétorix vient au secours de la ville et engage le combat avec la cavalerie césarienne. Celle-ci a le dessous. Alors César lance sur les Gaulois une réserve de 600 cavaliers germains qu'il gardait auprès de lui, disent les Commentaires, depuis le commencement du combat. Vercingétorix ne paraît pas avoir jamais compris ce jeu des réserves, car on le voit toujours engager tout son monde et n'avoir jamais la moindre troupe à opposer au choc de la cavalerie lancée au dernier moment par César.

Dans Genabum on a cru voir Orléans, mais Gien, qui descend évidemment de Genabum, est bien mieux qu'Orléans sur la route de Sens à Bourges ; si Genabum est Orléans, Noviodunum devient forcément ou Nouan-le-Fuzelier ou Neuvy-sur-Baranjon. Mais si Genabum est Gien, Noviodunum des Bituriges devient Sancerre.

Or, si on cherche sur la carte la route militaire entre Sens et Bourges, on

voit qu'elle passe plutôt par Gien que par Orléans. D'Orléans pour gagner Bourges, il faut traverser la Sologne, qui était alors un pays de marais et de forêts à peu près impénétrables, d'après ce qu'il en reste aujourd'hui.

Tandis que de Gien, la vallée de la Loire ouvre une route facile jusqu'à Bourges par Sancerre. Les considérations militaires sont donc toutes en faveur de la route que nous venons d'indiquer, c'est aussi celle admise par l'auteur de la vie de Jules César.

Arrivé devant Bourges, César en commence le siège en présence et sous les yeux de l'armée de Vercingétorix. Ce siège fut rude et resta proverbial parmi les légions. On disait plus tard : Crever de faim comme au siège d'Avaricum.

Ici, il est nécessaire d'exposer le plan de Vercingétorix.

Le héros gaulois, reconnaissant qu'avec ses soldats mal armés, mal disciplinés et avec des chefs, comme lui-même d'ailleurs, n'entendant rien à la tactique, il était impossible de battre César en bataille rangée, propose de tout détruire autour des légions pour les réduire par la famine. Il voulait même brûler Bourges et il avait raison, car s'il n'avait pas cédé aux prières des Gaulois, César n'aurait pas trouvé dans la place les approvisionnements qui lui permirent de refaire son armée très éprouvée par la disette.

Pendant le siège, malgré sa ligne de communication avec Sens, César avait eu les plus grandes difficultés à tirer de cette place les vivres nécessaires à son armée, en raison de la présence de l'armée de Vercingétorix qui, appuyée d'une nombreuse cavalerie, coupait, d'une part, ses communications avec les Eduens, ses pourvoyeurs ordinaires, et, d'autre part, enlevait les convois qui lui étaient envoyés de Sens.

Après la prise de Bourges, César veut porter la guerre au cœur du pays même des Arvernes. La prise de Gergovie, leur capitale, rompra certainement la Confédération Gauloise dont l'Arverne Vercingétorix est l'âme, et dont ses concitoyens sont les plus nombreux et les meilleurs soldats.

Sens étant trop éloigné, César prend pour base d'opérations dans cette expédition Noviodunum des Eduens, Nevers sans aucun doute. La place lui servira de tête de pont sur la Loire ; il y réunit les approvisionnements qu'il a tirés de Bourges et ceux fournis par les Eduens. Il y envoie les chevaux de remonte et tout le matériel nécessaire à l'armée.

Il demande aux Eduens toute leur cavalerie et 10,000 hommes de pied pour former les garnisons des places dans lesquelles il réunirait les approvisionnements, *quæ in præsidiis rei frumentariæ causa disponent*, c'est-à-dire pour escorter ses convois et assurer sa ligne de communication.

Sur ces entrefaites, les Parisiens s'étant soulevés et menaçant d'entraîner les peuples de la basse Seine, César envoie contre eux Labiénus avec quatre

légions, gardant les six autres pour son expédition contre les Arvernes.

César marche contre Gergovie, en remontant l'Allier sur la rive droite, tandis que Vercingétorix, le suivant sur la rive gauche, cherche à lui en interdire le passage. César passe néanmoins en trompant Vercingétorix sur le point qu'il a choisi, en attirant son attention sur un autre point de la rivière.

César arrive devant Gergovie et en commence le siège. Vercingétorix se jette dans la place avec son armée. Les Gaulois, occupant certains points en dehors, de véritables avancées, César veut enlever successivement ces positions pour rejeter les Gaulois dans la place et l'investir.

Dans une de ces attaques, les légionnaires, emportés par leur ardeur, n'obéissant pas aux ordres de César, essaient d'emporter la ville par une attaque brusquée, comme celle qui leur avait réussi à Bourges. Mais ils sont repoussés, et César n'évite un désastre qu'en arrêtant la poursuite furieuse des Gaulois au moyen d'échelons habilement disposés, avec les deux ou trois légions qui n'avaient pas été engagées.

César annonce une perte de 46 centurions. En admettant la perte d'un tiers des centurions engagés, c'est avouer que trois légions, c'est-à-dire la moitié de son armée, avaient été battues.

César avait espéré enlever facilement Gergovie ; la résistance inattendue qu'il y trouva, la force naturelle de l'oppidum, le nombre de ses défenseurs lui font juger qu'il ne pourra s'en emparer que par un siège en règle. Mais il n'a pas les moyens d'entreprendre ce siège. Son armée, déjà peu nombreuse, est réduite par les pertes des derniers combats ; il est dans un pays ravagé par la guerre et ses communications sont compromises. Il faut lever le siège. Il s'y résout rapidement et quitte Gergovie. En route, après le passage de l'Allier, il est abandonné par les Eduens, qui demandent à retourner chez eux. César, qui sait que la nation Eduenne est travaillée par les émissaires de Vercingétorix, voit très bien que cette demande masque une défection. Cependant, il croit plus sage et plus politique de les laisser partir que de les retenir. Ils s'éloignent et, bientôt après, il apprend qu'arrivés à Nevers, sa base d'opérations, ils en ont massacré la garnison, enlevé les chevaux et les approvisionnements, détruisant ce qu'ils ne pouvaient emporter, enfin qu'ils s'établissent sur la rive droite de la Loire, grossie par la fonte des neiges, pour l'empêcher de la franchir.

Jamais César, pendant toute la durée de la guerre des Gaules, ne s'est trouvé dans une situation aussi critique.

Mais sa fermeté est à la hauteur des circonstances et il prend la résolution de retourner dans le pays des Senons, à Sens, pour faire sa jonction avec Labiénus dont il n'a pas encore de nouvelles.

Tous les chemins sont bons pour se rendre dans le pays des Senons, et

César n'indique pas celui qu'il a pris. Les commentateurs font suivre à César le chemin le plus court, lui font traverser l'Allier entre Vichy et Moulins, puis la Loire vers Decize, et le conduisent à Sens à travers le pays des Eduens.

Partageant l'avis de J. Maissiat, cet itinéraire nous paraît inadmissible, et ce sont les considérations militaires qui vont servir à nous guider.

César a six légions, c'est-à-dire environ 40,000 hommes ; il vient d'être battu sous les murs de Gergovie défendue par 80,000 Gaulois. Par ses discours et par une ferme contenance pendant deux jours sous les murs de la place, il a relevé autant que possible le moral de ses soldats. Il n'a plus de vivres, toutes ses communications sont coupées ; sa base d'opérations, Nevers, est détruite. La nécessité de lever le siège est inéluctable. Il décampe, dérobant son départ aux défenseurs de Gergovie et il s'éloigne à toute vitesse ; il le dit lui-même.

En effet, ayant une armée peu nombreuse, d'un moral affaibli par une récente défaite, n'ayant de vivres que le peu que les soldats portent sur eux, son intérêt est d'éviter à tout prix une bataille rangée contre un ennemi deux fois supérieur en nombre, exalté par sa victoire.

Si César se porte droit au Nord pour passer la Loire, il traverse un pays déjà parcouru par les armées et complètement ravagé. Il sait que les Eduens font bonne garde sur les bords du fleuve pour l'empêcher de passer.

S'il éprouve dans sa marche le moindre retard, s'il est arrêté sur les bords de la Loire, il peut se trouver dans le même temps attaqué en queue par l'armée de Vercingétorix.

En outre, il sait et il nous dit que la Loire a été grossie par la fonte des neiges. Enfin, quand même il réussirait à la passer, on sait que les Gaulois se sont complètement rangés à l'avis de Vercingétorix de tout détruire sur le passage des Légions. Par conséquent, il ne trouvera rien dans le pays des Eduens et il court le risque de mourir de faim avant d'arriver à Sens. D'un autre côté, César peut parfaitement gagner le pays des Senons par un détour, par la vallée de la Saône, où les armées n'ont pas encore pénétré et où il trouvera facilement des vivres.

Il ne faut pas oublier que la Loire est grossie par la fonte des neiges et que César n'a chance de trouver un gué praticable qu'en amont de l'Arroux, le plus grand des affluents de la Loire dans cette région.

Toutes les probabilités sont donc pour que César ait passé l'Allier à Vichy et se soit porté sur la Loire par La Palisse vers Marcigny-sur-Loire, où il a trouvé le gué qui lui a permis de passer le fleuve.

De là, suivant la vallée de l'Arconce, il descend sans peine dans celle de la Grosne et débouche en face de Châlon-sur-Saône.

De Chalon, par le pays des Lingons, il tournait le territoire des Eduens et

arrivait à Sens facilement. Mais, en route, il dut recevoir les courriers de Labiénus qui, ne pouvant évidemment passer par Nevers, Gien ou Clamecy, avaient dû également faire le tour par le pays des Lingons.

D'ailleurs, quoique César ait dit au début qu'il voulait se rendre dans le pays des Senons, il n'y a pas été, puisqu'il dit plus loin que Labiénus, après sa victoire sur les Parisiens, revint à Sens et *de là* se rendit auprès de César avec toutes ses troupes.

Où César était-il donc ? Il ne pouvait être que dans le pays des Lingons, à Langres sans doute, d'où il négociait avec les Germains pour en obtenir un contingent de cavalerie et de fantassins légers. L'itinéraire que nous lui avons fait suivre en quittant Gergovie, le conduit naturellement dans le pays des Lingons et, rassuré sur le sort de Labiénus, il ne va pas plus loin. En effet, à Langres il est en bonne situation pour surveiller les Eduens et Vercingétorix qui est au milieu d'eux. — De là il se portera facilement contre eux pour en finir par une bataille, dès que son armée sera concentrée et qu'il aura reçu le contingent germain.

César va se trouver à la tête de 12 légions, soit 70,000 légionnaires environ, car il n'est pas à supposer qu'il laissera à Sens les deux légions qui y tenaient garnison pendant qu'il faisait le siège de Gergovie et que Labiénus était à Lutèce. Ces légions ne sont plus utiles à Sens, tandis qu'elles tiendront leur place sur le champ de bataille.

Or, c'est César lui-même, à la tête de 70,000 légionnaires, que M. J. Maissiat nous montre fuyant devant l'armée de Vercingétorix, et s'efforçant de rentrer dans la Province par la combe de Nantua, sans doute afin de pouvoir l'amener devant Alesia-Izernore.

C'est tout à fait invraisemblable, surtout après ce que César nous dit de la tactique de Vercingétorix, qui consistait à refuser toute bataille rangée et, au moyen de sa cavalerie, à tout détruire autour de César pour l'affamer.

M. J. Maissiat nous montre alors César fuyant la famine, s'efforçant de rentrer dans la Province et Vercingétorix venant lui barrer la route.

Or, César avait pour assurer ses subsistances tout le territoire du pays des Lingons et celui des Rèmes, qui étaient restés dévoués aux Romains, c'est-à-dire tout l'immense territoire compris entre Sens, Reims et Langres.

César n'avait donc rien à craindre de la famine et il le prouva bien en restant devant Alesia.

C'est une conception stratégique plus haute qui a forcé César à marcher sur Alesia-Izernore et, s'il ne développe pas le plan de Vercingétorix après nous avoir expliqué la tactique du héros gaulois, c'est qu'il pense sans doute l'avoir suffisamment indiqué en donnant les motifs qui l'obligent à se rapprocher de la Province.

Ainsi, Vercingétorix ne veut pas livrer de bataille rangée, et cependant il

veut obliger César à quitter la Gaule; il n'y a qu'un moyen, c'est de lui donner de l'inquiétude pour la Province.

En menaçant directement la Province, il oblige César à y courir pour la défendre. Pendant que la cavalerie suivra pas à pas l'armée romaine et la harcelera, détruisant tout autour d'elle, Vercingétorix fera attaquer la Province de tous côtés et s'y portera lui-même avec son infanterie.

Les Gabales et les autres montagnards des Cévennes, poussés par les Arvernes, se précipitent sur les Helviens dans la vallée du Rhône et attaquent la Province au sud et à l'ouest. Pendant ce temps, 10,000 Eduens-Ambares et Ségusiaves ou Sébusiaves, formant l'avant-garde de Vercingétorix, se portent sur le haut Rhône pour s'emparer des passages de Bellegarde et soulever les Allobroges.

Vercingétorix les suit à courte distance avec ses 80,000 fantassins Arvernes et Gaulois, pendant que sa cavalerie observe l'armée romaine et essaye de masquer ses mouvements.

Il s'agit de prendre une détermination et d'agir vite; César nous dit ce qui a été fait : Lucius César, avec 22 cohortes et l'aide des Helviens, refoule les Cévenols dans leurs montagnes et les Allobroges bordent le Rhône pour s'opposer au passage des Sébusiaves et des Ambares.

Dans le même temps, César se rend dans le pays des Sequanes, en traversant l'extrémité du pays des Lingons, pour pouvoir se porter plus facilement au secours de la Province : *Magno horum coacto numero, quum Cesar in Sequanos per extremos Lingonum fines iter faceret, quo facilius subsidium provinciæ ferri posset.*

Le plan de César est très simple : il franchira la Saône à Chalon pendant que Vercingétorix la passera à Mâcon, et il courra sur ce dernier jusqu'à ce qu'il le joigne.

Si les Gaulois, après avoir passé la Saône, se dirigent sur le Rhône pour le franchir entre Lyon et le confluent de l'Ain, César les attaquera et les jettera dans le fleuve. Ses 70,000 légionnaires auront facilement raison de 80,000 Gaulois. Si Vercingétorix, remontant le chemin suivi sept ans auparavant par les Helvètes, se dirige sur Nantua pour gagner la perte du Rhône à Bellegarde, César l'attaquera dans les montagnes et l'y détruira.

C'est très probablement ce dernier chemin que Vercingétorix a pris ; n'ayant pas les moyens matériels de passer un fleuve comme le Rhône, il devait suivre son avant-garde pour pénétrer dans la Province par la Planche d'Arlod et la perte du Rhône; mais sa tête de colonne étant arrivée à Alesia-Izernore, il apprend par sa cavalerie que César a passé à Chalon et se dirige sur Lons-le-Saunier. Alors, n'osant pas s'engager dans les défilés de Nantua, ayant César si près de lui et désespérant de pouvoir gagner Bellegarde, il fait tête de colonne à gauche avec son infanterie et la porte au Montjouvent, *Mons Juven-*

tûs, le mont de la jeunesse gauloise. M. Maissiat a oublié cette étymologie, nous la lui donnons en passant ; elle vaut quelques-unes de celles qu'il a trouvées, par exemple courailloux, *Curro altò,* je cours ailleurs. Mons Jovis serait sans doute devenu Mont-Jouy.

Pendant que Vercingétorix rassemble son infanterie au Montjouvent, il prescrit à sa cavalerie de tenir les têtes des ravins qui montent de Lons-le-Saunier et l'établit, pour les surveiller, à Saint-Etienne-de-Coldre, près Conliège et aux Poids de Fiole. Puis, pour expliquer à ses soldats ces mouvements, dont il ne pouvait pas leur donner les véritables motifs, il rassemble les chefs de sa cavalerie, il leur fait croire que César ayant perdu toute confiance depuis son échec de Gergovie, cherche à regagner la Province ; la direction de sa marche est l'indice d'une véritable fuite, il faut donc l'attaquer et en finir avec lui, car dans de telles circonstances il y a tout lieu d'espérer qu'on en aura facilement raison.

Les cavaliers accueillent ses paroles avec enthousiasme et jurent chacun de faire passer deux fois son cheval à travers les rangs de l'ennemi.

En quittant Lons-le-Saunier, l'avant-garde de l'armée romaine se heurte à la cavalerie gauloise qui l'attaque de front et de flanc.

Dans ce combat, on voit combien Vercingétorix était ignorant des moindres notions de tactique, et, en même temps, la certitude qu'il avait que son infanterie était incapable de résister à celle des Romains. Il la range en bataille pour inspirer confiance à sa cavalerie ; mais, d'une part, il ne conserve aucune réserve de cavalerie pour parer aux éventualités de la lutte, et, d'autre part, il ne fait pas exécuter le moindre mouvement à son infanterie pour appuyer la cavalerie, la soutenir ou la recueillir en cas d'échec. Loin de là, dès qu'il voit sa cavalerie battue, il décampe avec son infanterie et gagne d'une traite Alesia-Izernore.

Nous voyons, au contraire, César opposer un corps de cavalerie à chacun des trois corps de cavaliers gaulois, puis s'efforcer avec son infanterie de gagner constamment du terrain en avant et de la déployer derrière sa cavalerie pour la soutenir.

Enfin, au moment opportun, il lance sa réserve de cavaliers germains qui, par un détour, tombent sur les derrières des cavaliers gaulois. Ceux-ci, se voyant tournés, prennent la fuite et sont taillés en pièces, ne trouvant même pas un soutien auprès de leur infanterie qui déjà était en pleine retraite.

C'est devant de pareilles troupes que M. Maissiat veut nous faire croire que César prenait la fuite. D'après notre auteur, Vercingétorix ne veut pas obliger César à quitter la Gaule ; tout au contraire, il n'a qu'un but, l'empêcher d'en sortir et l'y étouffer.

Vercingétorix ne connaît pas l'art de la guerre, il ne sait pas manœuvrer,

créer des réserves et s'en servir ; il ne sait que recourir à son courage et se battre.

Il a conscience de son infériorité vis-à-vis des Romains. Il ignore la tactique ; il a un armement inférieur ; ses troupes manquent de discipline ; l'unité gauloise qu'il cherche à créer dans l'intérêt de la patrie commune n'est point faite, et à chaque instant la défection et même la trahison viennent arrêter ses conceptions et entraver ses combinaisons. Mais il n'agit point au hasard : une idée le conduit, c'est d'arriver à préparer en Gaule un tombeau à César. César est le grand ennemi de son pays : c'est lui qui conduit les Romains ; c'est lui qu'il voit depuis sept ans revenir chaque année poursuivre ses ravages et assurer sa conquête. A tout prix, il faut en délivrer la Gaule. Lui disparu, peut-être pourra-t-elle résister aux Romains et les expulser définitivement ?

Comment obtenir ce résultat ? Dans l'état d'infériorité où il se trouve et qu'il connaît bien, Vercingétorix n'a d'autre moyen que de soulever toute la Gaule pour écraser les Romains sous sa masse, ruiner le pays autour de César pour l'affamer, fuir la bataille où il est sûr de succomber, détruire l'ennemi peu à peu en l'affaiblissant chaque jour, le retenir en Gaule, le séparer de l'Italie et de la Province en fermant toutes les routes qui y conduisent. Dans le même temps, faire attaquer la Province pour empêcher César d'en tirer des renforts, y retenir les Romains occupés à la défendre pendant que lui-même retiendrait César.

Enfin, M. Maissiat prétend que Vercingétorix prenait l'offensive en s'enfermant dans Alesia-Izernore, sans doute comme le maréchal Bazaine, quand il s'enfermait dans le camp retranché de Metz.

Si la conception de Vercingétorix était d'empêcher César de retourner dans la Province ou en Italie et de l'étouffer dans les Gaules sans livrer de bataille, sa conception était fausse. On ne détruit pas sans combat un général comme César, à la tête d'une armée de 80,000 soldats aguerris. La famine, ce grand moyen sur lequel appuie tant Jacques Maissiat, a pu gêner un moment César, quand il a été surpris par la révolte inattendue des Eduens, lui coupant toutes ses communications et le laissant dans un pays ravagé par la guerre.

Mais avec quelle ingéniosité et quelle rapidité il sort de ce mauvais pas Une fois dans le pays des Lingons, maître de tout le bassin de la Seine et de celui de la Marne, il a tous les vivres qui lui sont nécessaires ; il ne lui manque que des chevaux, mais il échange les mauvais chevaux amenés par les Germains contre les montures de ses officiers et lui-même, sans doute, donne l'exemple.

Il est évident que si Vercingétorix était resté avec son armée dans le pays des Eduens, César eût marché sur Autun. Il aurait cherché la bataille comme il l'a toujours fait dans toutes ses campagnes.

C'est, en effet, un principe absolu à la guerre de se porter contre l'armée ennemie pour la détruire ; celle-ci anéantie, le pays est conquis. Ce principe a été perdu de vue à une certaine époque de notre histoire, mais il a été remis en honneur par la Convention et par Napoléon, et maintenant il ne fait plus de doute pour personne. Dès que la guerre est déclarée, ce qu'il faut chercher, c'est la bataille, c'est-à-dire l'anéantissement des forces ennemies.

Pourquoi donc prêter à César, dans cette circonstance, la pensée de renoncer aux vrais principes de l'art de la guerre qui avaient été les guides de toutes ses actions ? Si César s'est rendu dans le pays des Sequanes pour être plus à portée de secourir la Province, au lieu de marcher sur Bibracte, c'est que Vercingétorix avait quitté cette place et menaçait la Province. C'est, à notre avis, la seule manière raisonnable d'amener à Alesia-Izernore le héros Gaulois et le proconsul romain.

César, à la tête de douze légions et d'une nombreuse cavalerie, avait alors une des plus belles armées qu'il eût jamais ; et c'est ce général si hardi dans ses conceptions, si habile à les exécuter, que Maissiat nous représente cherchant à échapper à Vercingétorix et fuyant vers l'Italie.

C'est invraisemblable. D'ailleurs quelles forces avait-il devant lui ? Les Arvernes et les Eduens, auxquels s'étaient joints quelques petits peuples de la Gaule, comme les Carnutes, César en donne l'énumération, mais tout le reste du pays, c'est-à-dire les trois quarts de la Gaule, n'avait point bougé.

Il ne faut pas attacher trop d'importance au discours de Vercingétorix aux chefs de sa cavalerie et le considérer comme l'exposé réel de son plan de campagne. Il leur explique à sa manière la situation désespérée dans laquelle il se trouve. S'il leur disait la vérité, il leur ôterait tout courage. En leur montrant César en fuite et cherchant à regagner l'Italie, il exalte leur valeur. Il n'est pas de général d'armée qui n'ait caché à ses soldats les mauvaises nouvelles, ou qui ne les ait arrangées pour les besoins de sa cause et surtout pour ne pas déprimer leur moral : les bulletins ou les lettres de Napoléon au gouvernement de Paris, en 1812, 1813 et 1814, fourniraient des exemples à foison.

La facilité avec laquelle les Gaulois ont accepté l'autorité romaine après la conquête, semble démontrer que l'idée d'une nationalité gauloise prêtée à Vercingétorix n'est jamais entrée dans son esprit. Ne pouvant, avec ses seules ressources, faire la guerre à César, il a demandé des secours aux autres nations gauloises qui désiraient secouer le joug romain. C'est très naturel, mais vouloir prétendre que la pensée de Vercingétorix visait plus loin et qu'il voulait créer la nationalité gauloise, cela semble imagination pure.

Il est admissible, cependant, que Vercingétorix, dans ses rêves ambitieux, se vit roi de la Gaule s'il réussissait à vaincre César ; mais il est incontestable

que, vainqueur des Romains, il eût été forcé de soumettre à son autorité tous les peuples gaulois qui, après la victoire, auraient voulu revenir à leur ancien particularisme. La rigueur avec laquelle il était obligé de traiter ses alliés pour les maintenir sous son obéissance, employant contre eux les plus cruels supplices, montre bien que cette idée de nationalité n'existait nulle part, pas plus dans l'esprit des Gaulois que dans celui de Vercingétorix.

La comparaison avec Abd-el-Kader revient ici naturellement. Celui-ci, pour retenir les Arabes auprès de lui, faisait publier chaque matin dans son camp : « Ceux qui seront tentés de me quitter, à vous leurs biens, à moi leur tête. »

Ce qui prouve que Vercingétorix ne pensait guère à la nationalité gauloise, c'est qu'il fut longtemps l'ami de César, comme celui-ci le lui reprocha, quand il se remit entre ses mains après la prise d'Alesia. Vercingétorix ne se révolta contre lui que parce que la conquête romaine gênait son ambition. C'était un barbare audacieux et brave, supérieur à son temps, mais non pas un patriote tel que nous l'entendons aujourd'hui.

L'idée d'envahlr la province avec toutes les forces dont il disposait pour obliger César à évacuer la Gaule, était une idée simple et juste qu'il pouvait vouloir imiter d'Agathocle et de Scipion. Les récits des étrangers et des voyageurs lui avaient peut-être appris comment Agathocle avait obligé les Carthaginois à lever le siège de Syracuse et comment Scipion avait forcé Annibal à quitter l'Italie pour venir au secours de Carthage.

Vercingétorix envoie en avant 10,000 Eduens et Ségusiaves pour soulever les Allobroges. Il est probable que ces Eduens étaient les Ambarres et les Ambivareti, parents et alliés des Eduens, et que ces *Ségusiaves* étaient les *Sébusiaves*, habitants du Bugey. Les copistes ayant écrit une fois Ségusiaves, auront continué à l'écrire de la même manière partout où ils ont trouvé Sébusiaves.

La Confédération des Ségusiavi occupait le Beaujolais, près du confluent de la Saône et du Rhône, et était limitrophe de celle des Helviens sur la rive droite du Rhône.

César dit que Vercingétorix renvoya chez eux les Gaulois voisins de la Province pour l'attaquer. C'est ainsi que les Gabales et les Arvernes sont envoyés contre les Helviens. Il est donc à présumer que les Ségusiaves auraient eu la même destination et auraient été dirigés contre les Helviens leurs voisins. — S'ils ont été envoyés dans une autre direction, c'est qu'ils étaient *Sébusiaves ;* les deux peuplades ont pu exister en même temps et être facilement confondues. — Quant aux Ambivareti, Jacques Maissiat fait remarquer que les noms actuels de Varambon, Vavre et la Vavrette, localités des environs de Bourg, semblent bien provenir d'Ambivarètes, comme Ambérieu, Ambutrix, Ambronay, viennent d'Ambarres et d'Ambrons.

Pour nous prouver que César était bien en retraite et se croyait poursuivi par Vercingétorix, M. Maissiat nous dit que ses bagages marchaient en tête de l'armée quand il fut surpris par l'attaque des cavaliers gaulois. Il base son argumentation sur cette phrase des Commentaires : « L'armée s'arrête, les bagages sont placés entre les légions ». Cette phrase peut très bien s'expliquer par la formation en carré que les légions prenaient pour marcher. Il est évident que César avait une avant-garde pour éclairer l'armée et ouvrir les passages. Il nous l'indique dans le récit de sa marche à la suite des Helvètes. Toute sa cavalerie était en avant. Cette avant-garde, pour être toute à sa mission, ne pouvait pas avoir de bagages. Ceux-ci devaient marcher avec les bagages des cohortes de la première ligne, car, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, chaque cohorte avait ses bagages auprès d'elle. Chaque légion se rangeait en bataille sur deux lignes, enfin une ou deux légions formaient une troisième ligne. Il est évident que les bagages ne pouvaient rester au milieu des cohortes : ils étaient réunis entre la deuxième et la troisième ligne, c'est-à-dire entre les légions.

Depuis le champ de bataille de Lons-le-Saunier jusqu'à Izernore, le terrain parcouru par l'armée romaine est jalonné par deux localités qui rappellent le nom de César. Ainsi, le point probable où César réunit et arrêta ses impedimenta pendant la poursuite, s'appelle aujourd'hui *Sézéria ;* et le point probable où la nuit arrêta la poursuite et où César campa avec les légions, s'appelle *Chisséria.* C'est encore, pour ainsi dire, la signature de César qu'on retrouve sur le terrain.

Tout en différant sur les moyens produits par M. Jacques Maissiat et en invoquant d'autres arguments, nous avons néanmoins conduit Vercingétorix et César à Alesia-Izernore, au lieu de les mener à Alise-Sainte-Reine comme ont fait tous les historiens.

Alesia, disent les commentaires, était située au sommet d'une colline dans une position tellement élevée, *admodum edito loco*, qu'elle ne paraissait pas pouvoir être prise autrement que par un siège en règle.

Quand on descend dans la vallée de l'Ognin, venant de Lons-le-Saunier par Arinthod, route que nous supposons avoir été suivie par Vercingétorix et César, Izernore paraît être, en effet, au sommet d'une colline escarpée, dirigée du Nord au Sud, et enserrée entre deux cours d'eau, l'Ognin à l'Ouest et l'Anconnans à l'Est.

Mais si l'on remonte l'un ou l'autre de ces deux cours d'eau, la position d'Izernore ne se présente plus sous forme de colline, c'est un plateau allongé avec lequel on se trouve de plain-pied et que l'on domine immédiatement, pour peu que l'on s'élève sur les pentes de la rive gauche de l'Ognin ou de la rive droite de l'Anconnans.

Ce n'est donc plus l'*admodum edito loco* des Commentaires. Cette expression donne évidemment à penser que la position d'Alesia était sur une colline élevée et isolée de tous côtés, tel le mont Auxois où se trouve Alise-Sainte-Reine.

Si l'armée gauloise avait été rangée en bataille sur le plateau d'Izernore, César n'eût fait aucune difficulté de l'attaquer en passant l'Ognin, cours d'eau sans profondeur, dont les berges, sur une longueur de trois kilomètres, ne présentent aucun escarpement.

Pour que les Gaulois fussent à l'abri d'une attaque de vive force des Romains, il fallait que le plateau d'Izernore fût enveloppé de hautes et épaisses murailles, capables de défier tout assaut.

Dans ce cas, ce n'était pas la position élevée d'Alesia qui obligeait César à un siège en règle, c'était la force que lui donnaient ses murailles, et il est vraiment extraordinaire que César n'ait pas fait mention de cette particularité. En effet, si on rétablit ces fortifications sur le terrain, on voit qu'elles devaient escalader la montagne de Bussy, située à 102 mètres au-dessus du plateau d'Izernore.

Ces murailles avaient au moins 14 kilomètres de développement ; elles devaient être flanquées d'un grand nombre de tours, de 50 mètres en 50 mètres. Si on admet seulement une distance de 100 mètres, on a 140 tours, sans compter celles qui devaient défendre les portes et la citadelle, dont parle César, que M. J. Maissiat place sur les molards des Evoués, petits monticules situés au nord d'Izernore.

Si une grande ville s'était bâtie par la suite des temps sur l'emplacement d'Alesia-Izernore, comme Bourges sur l'emplacement d'Avaricum, on comprendrait qu'on ne pût retrouver aucun vestige de ces anciennes fortifications ; mais aucun centre de population important ne s'est formé, ni à Izernore ni dans ses environs ; les murailles n'ont donc pu être exploitées comme une carrière de pierres pour servir à d'autres constructions et leurs traces seraient encore aujourd'hui apparentes sur le sol, malgré le soin que les Romains auraient mis à les détruire. Elles n'auraient pas complètement disparu, d'autant qu'on voit encore près du village de Condamine un bourrelet de pierres que M. J. Maissiat croit être les restes du mur en pierres sèches élevé par les Gaulois en avant des murailles d'Alesia, pour former une sorte de camp retranché dans lequel Vercingétorix tint ses soldats pendant quelque temps avant de les laisser s'installer dans la place.

Enfin, nous rappellerons l'argument cité plus haut : comment César, qui avait une connaissance si profonde de la topographie des Gaules, a-t-il pu laisser construire ou même subsister Alesia-Izernore, qui fermait la route la

plus courte et la plus facile pour se rendre de Chalon-sur-Saône ou de Mâcon en Italie.

Cet argument prend une grande force quand on voit, après la conquête, les Romains établir des colonies de vétérans dans cette région pour s'assurer la possession définitive de la route d'Italie en Gaule, passant d'un côté par le défilé de Nantua et de l'autre par le défilé de Virieu-le-Grand.

Le pays ainsi occupé, dominant et tenant les deux défilés, a conservé le nom de l'occupation romaine, et s'appelle encore aujourd'hui le Val Romey, c'est-à-dire la vallée romaine.

Il faut absolument que la construction de la place d'Alesia-Izernore ait été commencée par les Gaulois au moment du grand soulèvement des Gaules et qu'elle ait été achevée pendant les quatre ou cinq mois qu'il a duré, c'est-à-dire depuis le moment où César était à Narbonne occupé à organiser la défense du Sud de la Province jusqu'après le siège de Gergovie.

C'est possible : les Gaulois voulaient ainsi fermer une des routes par lesquelles des secours pouvaient venir à César de l'Italie ; mais l'auteur des Commentaires aurait-il passé sous silence un fait aussi considérable ? Il ne pouvait pas ignorer, pendant qu'il assiégeait Bourges, les travaux qui s'exécutaient à Izernore et, de même qu'à deux reprises différentes il nous explique la tactique adoptée par Vercingétorix, de même qu'il nous montre la facilité, l'intelligence avec laquelle les Gaulois s'assimilaient les moyens des Romains pour fortifier leurs camps, de même il n'aurait pas manqué, comme nouvelle preuve à l'appui, de signaler la construction d'une forteresse destinée à lui fermer la principale route de l'Italie.

Si Alesia était réellement à Izernore, le silence des Commentaires sur sa position est, en définitive, un aveu de l'ignorance de César sur l'existence de cette place. Or, César qui, dans le récit de la même Campagne, nous montre avec quel soin il organisait ses lignes de communications pour prouver à ses soldats que ce n'était pas par son défaut de prévoyance qu'ils avaient manqué de vivres pendant le siège de Bourges, mais par suite des événements de la guerre, aurait au moins indiqué, par une phrase, que c'était malgré lui et comme par la volonté du destin qu'ils avaient trouvé devant eux la place d'Alesia, qui n'existait pas encore quand ils avaient passé six ans auparavant au même endroit.

M. J. Maissiat tire un admirable parti des antiquités locales à l'appui de sa thèse Alesia-Izernore. Il est certain, d'après les fouilles exécutées sur les différents terrains sur lesquels il nous a conduits, que des combats sanglants, peut-être de véritables batailles, ont été livrés autour de Conliège, des Poids de Fiole, et sur les bords de la Valouse et de l'Ain, et aussi sur le plateau d'Izernore.

Mais de combien de luttes ce pays n'a-t-il pas été le théâtre depuis la chute de l'empire romain, pendant la période noire du Moyen-Age, pendant que des invasions de Barbares se croisaient de toutes parts dans les Gaules.

La dernière, une des plus terribles, dont le souvenir est resté dans les traditions des peuples de la Bresse et du Jura, et qui cependant n'a laissé que peu de traces dans l'histoire, est celle des Sarrasins, en 739. Ils ont ravagé tout le territoire de Lons-le-Saunier ; ils ont traversé Izernore et Nantua, dont ils ont détruit le couvent, à tel point qu'il est resté vide et inoccupé pendant 18 ans, jusqu'en 757.

Ce n'est pas sans luttes qu'ils ont occupé ce pays où ils ont laissé des colonies, et ce sont peut-être les restes de leurs sauvages guerriers et des défenseurs du sol, qui ont été découverts dans les fouilles faites sur le plateau de Conliège et à Izernore, et non pas ceux des légionnaires de César et des Gaulois de Vercingétorix, car les Romains brûlaient leurs morts.

M. J. Maissiat manie aussi l'étymologie avec une rare adresse ; sans parler des noms de Sézéria et de Chisséria, qui peuvent rappeler celui de César, dans Conliège, il nous montre les légions, col legiones. La plaine qui s'étend devant le col d'Orgelet s'appelle encore aujourd'hui la Romagne ; un peu plus loin est le bois d'Italie, puis plus loin la côte des morts.

Le village de Cotrophe, au bord de l'Ain, vient de co-tropœa, comme un souvenir de nombreux trophées. Sur ce terrain, la signature de Vercingétorix se trouve aussi bien que celle de César : d'abord, le village d'Orgelet, près de Sézéria et du Mont-Jouvent, Orgelet, Orgeletum, or-get, getor, radical de Vercingétorix.

Non loin de là, près du bois d'Italie, le Mont-d'Orgier, qui joue un grand rôle dans les traditions populaires locales, Orgier-Or-giet, Or-gi-et, *getori*, encore le radical de Vercingétorix. Enfin, vis-à-vis Izernore, on trouve le bois d'Orgevet, avec lequel on fait facilement vegetor, Vercingétorix.

Mais, ce nom de Vercingétorix n'est pas un nom d'homme : c'est, d'après le dictionnaire irlandais-anglais d'O'Brien, une réunion de mots celtes, signifiant le chef suprême de l'armée, le généralissime.

Cependant, on peut admettre que le titre sous lequel le héros gaulois était désigné a fait oublier son nom et dans les traditions populaires est devenu son nom même. Ainsi, inversement, le nom de César est devenu synonyme d'Empereur. Dans le premier cas, le titre est devenu un nom propre et, dans le second, le nom propre est devenu un titre.

Le village de Condamine, au pied d'Izernore, appelé dans le pays Condamine de la Belloire, a pour étymologie *conditœ minœ Belli ora*, murailles élevées là dans la région de la guerre. Condamine est sur l'emplacement du mur en pierres sèches qui formait une deuxième enceinte à la place. Seulement, la

plupart des auteurs admettent que *Condamine* vient de *cum domino*, contrat passé *avec le Seigneur* pour le défrichement d'une terre. Ce mot Condamine et avec sa forme Contamine est un nom de localité très fréquent en France.

Sur la rive gauche de l'Ognin, en face d'Izernore, se trouve le mot lilia deux fois répété, lilia, les lis, nom donné aux trous de loup par les soldats de César.

Celui-ci avait renforcé sa ligne de contrevallation de tous les procédés de la fortification passagère, trous de loup (*lilia*), chausses-trapes (*scorpia*), abatis et chevaux de frise.

Tous les noms d'écarts autour d'Izernore sont passés en revue par M. J. Maissiat, et à chacun il trouve une étymologie qui est comme le souvenir d'un fait de guerre. Enfin, il n'est pas jusqu'au nom des Mandubiens dont M. J. Maissiat ne retrouve l'étymologie dans la région d'Izernore. L'Ain, au-dessus de Thoirette, s'appelait autrefois le Dain, c'est le nom qu'il porte sur la carte de Cassini ; non loin se trouve le confluent de la Bienne. Man serait le nom germain « Mann » homme. Man-du-biens viendrait donc de Man Dain Bienne, les hommes des bords du Dain et de la Bienne.

Nous ne ferons plus qu'une objection contre Izernore, c'est que le terrain sur la rive droite de l'Ognin, entre Condamine, Samognat et Arfontaine, se prête mal au grand combat de cavalerie qui préluda aux opérations contre Alesia-Izernore. Il est tourmenté, coupé de ravins et bordé d'escarpements. Sur une largeur de 600 mètres, il s'élève de la côte 373, qui est celle du chemin de Samognat à Royères, à la côte 514 près d'Arfontaine, soit une différence de niveau de 141 mètres.

Entre Samognat et Arfontaine, il est traversé par un ravin profond. Le terrain sur lequel la cavalerie pouvait évoluer, et encore avec peine, est donc compris entre ce ravin et le ruisseau d'Anconnans dont les bords sont escarpés. Il n'a que 1,600 à 1,800 mètres de profondeur, 500 mètres de largeur dans sa partie la plus resserrée et à peine un kilomètre dans sa partie la plus large. Les Commentaires disent que devant Alesia s'étendait une plaine ayant 3,000 pas environ, c'est-à-dire 4 kilomètres de profondeur. Enfin ce terrain, déjà si tourmenté et difficile, est encore aujourd'hui en grande partie couvert de bois ; on peut donc penser qu'il était complètement boisé du temps de César.

Le principal argument invoqué par M. Maissiat contre Alise-Sainte-Reine et contre l'Alesia franc-comtoise de Quicherat, c'est le manque d'eau. Le Mont-Auxois et le Mont-d'Alaise n'ont point changé depuis 2,000 ans leur constitution géologique qui est restée la même. Or, il n'y a pas d'eau sur ces deux montagnes, il n'y a pas de puits et on ne trouve pas traces de puits. On

ne peut donc pas expliquer comment une agglomération de 130,000 individus avec de nombreux troupeaux a pu y vivre pendant un mois sans eau.

Tandis que pour le plateau d'Izernore, il suffit de creuser le sol de deux mètres à peine pour trouver une couche aquifère qui fournit de l'eau en abondance, et on a trouvé autour du village, sur des points où il n'y a jamais eu d'habitations, de nombreux puits, d'une forme particulière, inconnus jusqu'ici, que la charrue a mis au jour et qui ont encore de l'eau.

Malgré tous les arguments que nous avons présentés contre Alesia-Izernore, M. J. Maissiat tire un si habile parti des étymologies et des antiquités locales et du grand temple antique, dont les restes majestueux se voient encore à côté d'Izernore et dont l'origine est inconnue, que l'esprit reste indécis et qu'on se surprend à penser qu'il a peut-être exactement déterminé l'emplacement d'Alesia.

Hélas, toutes ces controverses, toutes les discussions sur les Commentaires de César, ne prouvent qu'une chose, c'est qu'on s'y est pris trop tard pour écrire l'histoire de nos ancêtres les Gaulois. On restera donc éternellement dans le doute sur l'emplacement des localités qu'ils ont arrosées de leur sang, dans leur résistance héroïque contre la domination romaine.

En résumé, les arguments que nous avons présentés contre l'Alesia-Izernore de M. Jacques Maissiat ne sont pas absolus. Ils portent sur le silence gardé par les Commentaires sur Alesia jusqu'à la septième campagne, et surtout sur la construction d'Alesia-Izernore, qui n'a pu être effectuée que pendant le temps qu'a duré le soulèvement des Gaulois. Ce n'est pourtant pas impossible, car César nous explique lui-même la manière dont les Gaulois élevaient leurs fortifications. Leur façon de construire, en entremêlant la terre, la pierre et le bois, devait être rapide, et 60,000 ouvriers ont pu achever, en peu de temps, 14 kilomètres de remparts.

Nous avons donc accepté Izernore comme emplacement d'Alesia, parce que cette hypothèse nous permettait de mettre au jour cette idée, que nous croyons nouvelle, du plan de Vercingétorix se proposant d'envahir la Province pour forcer César à quitter la Gaule.

Ce plan, comme nous l'avons dit, paraît se déduire aisément du récit des Commentaires qui montre la Province menacée de tous côtés. Enfin, il est basé sur la phrase de César qui divise tous les latinistes : « *In Sequanos per extremos Lingonum fines iter faceret* ». Les uns prétendent que César n'est pas allé dans le pays des Sequanes, les autres assurent et avec eux Quicherat, qui est une autorité, que César s'y est rendu.

Si nous acceptons la traduction de Quicherat, si nous admettons l'emplace-

ment d'Alesia-Izernore et si nous avons montré Vercingétorix se rendant dans la Province par la Combe de Nantua et la Perte du Rhône, c'est que nous n'avons jamais pu admettre que Vercingétorix fût venu, de propos délibéré, présenter la bataille à César, soit sur les bords de la Vingeanne, comme le croit l'auteur de la *Vie de Jules César*, soit sur les bords de l'Aube, à Montigny-sur-Aube, comme le propose le duc d'Aumale.

Le plan de Vercingétorix, ainsi que l'explique César, était de ne jamais accepter de bataille, mais de tout détruire autour des légions pour les affamer.

Ce plan très sage était d'une exécution facile. Supposons César marchant de Langres sur Autun où se trouve Vercingétorix. Le héros gaulois abandonne la ville et y met le feu, ou bien il la laisse à l'ennemi mais après avoir enlevé les approvisionnements, et il détruit tout autour de la place. Si César poursuit Vercingétorix, celui-ci se retire en faisant le vide derrière lui et harcelant constamment les Romains avec sa cavalerie.

Vercingétorix eût pu ainsi promener César à travers toute la Gaule ; mais celui-ci, obligé de vivre, n'ayant pas de magasins, ne recevant plus de blé des Eduens ni d'ailleurs, eût été obligé de s'arrêter après quelques jours de marche et de revenir sur ses pas, suivi alors par Vercingétorix comme autrefois César avait suivi les Helvètes.

Nous ne pouvons donc admettre que Vercingétorix ait tout d'un coup abandonné cette tactique, qui lui avait si bien réussi autour de Bourges, pour venir *proprio motu* présenter la bataille à César, étant à peu près certain de la perdre.

Il faut donc, pour que Vercingétorix ait pris cette détermination, qu'il y ait été contraint et forcé par des circonstances que César ne dit pas, mais qu'il laisse cependant entrevoir. Ces circonstances tiennent à l'exécution du plan que nous avons prêté à Vercingétorix.

Le héros gaulois est à Autun pendant que César est à Langres. Il se porte sur Nantua par Mâcon et Ceyzériat, c'est le chemin parcouru par les Helvètes. D'Autun à la Combe de Nantua, il y a six ou sept étapes. De Langres au même point, César a le même chemin à parcourir. Vercingétorix peut espérer dérober sa marche à son ennemi et il se fait couvrir par sa cavalerie qu'il lance dans la Vallée de la Saône.

Mais César a évidemment des espions dans l'assemblée des Eduens, car il nous raconte avec grands détails tout ce qui s'y est dit et fait. Les projets de Vercingétorix lui sont donc bientôt connus et aussitôt « par les frontières du pays des Lingons, il se rend dans le pays des Sequanes pour être plus à portée de secourir la Province. »

La rapidité de la marche de César déconcerte Vercingétorix : il se trouve acculé aux montagnes, il ne peut plus avancer sans danger, il ne peut non plus

revenir sur ses pas et retraverser la Saône pour rentrer en Gaule, César est trop près de lui. Il n'a donc d'autre ressource que de livrer bataille avant de s'enfermer dans Alesia-Izernore, et il s'y résout malgré lui, expliquant à sa façon, à ses cavaliers, les motifs qui l'obligent à renoncer à ses projets.

Cette manière d'opérer de la part de Vercingétorix est beaucoup plus militaire que celle qu'on lui prête d'aller présenter la bataille à César à quelques lieues d'Autun et d'Alise-Sainte-Reine, sans aucun motif apparent et contrairement à sa volonté bien arrêtée de ne jamais livrer bataille aux Romains.

Ce nom d'Alise si ressemblant à celui d'Alesia, cette position du Mont-Auxois, s'accordant si bien avec la description des Commentaires, ont entraîné tous les historiens et leur ont fait perdre de vue les conceptions purement militaires qui devaient guider Vercingétorix et que nous avons essayé de faire sortir des Commentaires.

Nous ne prétendons pas avoir trouvé la vérité : nous soumettons simplement nos idées aux réflexions de ceux que l'étude des Commentaires de César peut intéresser, en nous basant sur les travaux si remarquables de M. Jacques Maissiat.

Bourg-en-Bresse, février 1892.

GÉNÉRAL SÉNAULT.

LOU NIS E LOU BRÈS

Assousta dins l'espés fueiàgi,
Ajaça sus d'un lié moulet,
Fan ausi soun gai bresihàgi
Lei piéutoun caud e sadoulet;

Que la meireto afeciounado
Tout lou jour vouelo, vai e vèn
Pèr pouerge à sa tendro meinado
La pasturo que li counvèn.

E s'abarisson bèn tranquile
Elei, sèns peno ni segren;
Mai elo prevés inutile
Souvènt tóutei lei suen que pren.

Auroujo a vist passa dins l'aire
E repassa lou fin ratié,
Emai lou lesert escalaire
Roudouleja dins lou plantié;

A vist d'enfant uno chaumiho,
Rai fouligaud sènso pieta,
A-de-reng furna leis aubriho,
Bouscant de nis pèr lei gasta.

E soun courassoun de meireto
Ansin de-longo es en esfrai
Pèr lei nistoun que soun aleto
Enca noun pòu fèndre l'espai.

E noun es vano sa cregnènço
Bèn de fes, ai! las! sort crudèu!...
O, qu saup? sajo Prouvidènço,
Que riege tout coumo se dèu!

Se deis animau e dei planto
Cado semenço trachissié,
Pertout la vido subroundanto
D'espèrelo se destruirié.

Que d'un óume tóutei lei grano
Agon soun crèis — meten lou cas —
Lèu nouesto bello richo plano
Sara plus qu'un orre bouscas.

Mai lou vènt, lei fournigo e l'oundo
Pèr v'empacha soun aqui prèst :
A la Naturo trop fegoundo
Ansin Diéu saup metre un arrèst.

Adounc, quand vèn la Mouert, ô femo,
Au brès te prene toun enfant,
Sonjo, mouderant tei lagremo,
Qu'elo n'es pas mandado en van.

O bèn, — s'acò miès te counfouerto —
Cres-te, coumo un pouèto dis,
Qu'emé 'n bel àngi que l'empouerto
Toun fiéu s'enauro en Paradis.

Salon, 1892.

A.-B. CROUSILLAT.

LE TERRADOU

SOUNETS DEL LAURAGUÉS

AS AUJOLS

Trobadors, gazalhas, manouvriès, avalits
Dins vostros planos per Mountfort tant ourresados ;
Meninos pes tirans de bouno ouro avéusados,
Les que vous venjaran aro soun espelits.

Junquos que 's passo-dreits siòn toutis aboulits,
Voulem pas demoura dambé las mas crousados.
Gar'aici l'nostre tour d'ana fa las Crousados!
S'abiòts pas tant soufert, sariom mens amalits!

A prou-peno arrivam e dejà nous atrìo
De prouba qu'aimans la mièjournalo patrìo
Coumo, as sècles antics, vous aus, aujols valents.

Al cèl del païs d'Oc, trouno lèu quand laucejo...
E que debrembem pas, les Nourmands malvoulents,
Que nostro sang es caudo e que raço racejo!

Prouspèr L'Estiéu.

TRADUCTION

AUX AIEUX

Trobadors, laboureurs, ouvriers tombés — Dans vos plaines par Montfort tant souillées; — Grand'mères par les tyrans de bonne heure aveuvées, — Ceux qui vous vengeront maintenant sont nés.

Jusqu'à ce que les injustices soient toutes abolies, — Nous ne voulons pas demeurer avec les mains croisées. — Voici notre tour d'aller faire les Croisades! — Si vous n'aviez pas tant souffert, nous serions moins acharnés!

A peine nous arrivons et déjà il nous tarde — De prouver que nous aimons la méridionale patrie — Comme aux siècles anciens, vous (l'aimiez) aïeux vaillants.

Au ciel du pays d'Oc, il tonne bientôt quand il fait des éclairs... — Et qu'ils n'oublient pas, les Normands malveillants, — Que notre sang est chaud et que notre race ne dégénère pas!

Prosper l'Été.

A LA BORDO

A Leon Cladel.

Avant d'ana 'l coulètge aprene l'esclavatge,
Terro del Lauragués, un des tiéus maurels filhs
A sa bordo passèt sous dèx premiès abrilhs,
Cap nud, espanjarnat e la mitat salvatge.

Abiò le pèd terrous, quand èro tout mainatge ;
Anabo pes selhous per engabia de grilhs,
Sabiò tene l'araire e descresta les milhs :
Dejà 'quel Mièchjournal èro afric à l'ouvratge.

Aro, lènh de tu, bordo, es d'uno autro faissou
Que travalho : la plumo es soun valent foussou.
P'r aco, l'tiéu souveni toutjourn le reviscolo :

Vai ! malgrat sous papiès, es, buèi, ço qu'èro aièr !
Aco l'a pas cambiat d'èsse anat à l'escolo :
Es grano de lauraire emai s'en mostro fièr !

PROUSPER L'ESTIÉU.

A LA MÉTAIRIE

TRADUCTION

Avant d'aller au collège apprendre l'esclavage, — Terre du Lauraguais, un de tes bruns enfants — A sa métairie passa ses dix premiers avril, — Tête nue, débraillé et à demi sauvage.

Il avait le pied terreux, quand il était tout enfant ; — Il allait par les sillons pour encager des grillons ; — Il savait tenir l'araire et écimer les maïs ; — Déjà ce Méridional était ardent à l'ouvrage.

Maintenant, loin de toi, métairie, c'est d'une autre façon — Qu'il travaille : la plume est sa vaillante houe. — Pourtant, ton souvenir toujours le vivifie.

Va ! malgré ses paperasses, il est, aujourd'hui, ce qu'il était hier ! — Cela ne l'a pas changé d'être allé à l'école : — Il est graine de laboureur et même il s'en montre fier !

PROSPER L'ÉTÉ.

LAS ROUGÈLOS

Pes blads espigads et per las sibados
Que le dalh pel sol fara lèu toumba,
Soum anat de boun maiti per trouba,
E gar'aiçi las rimos qu'è troubados :

Se le pople, ai las! las a debrembados
Las guerros d'antan, i las cal bremba :
Le Mièchjoun, Monntfort le fasquèt flamba ;
Sas libertats p'r el fousquèroun raubados!

Desempuèi, dins le notre terradou,
Vesèm espeli de flous sènse audou
Qu'an coulou de foc subre lhours tigèlos.

Las semenoun pas les Lengodoucians;
Mès ne uais tout joun d'aquèlos rougèlos,
Roujos de la sang des nostris ancians !

Prouspèr L'Estiéu.

LES COQUELICOTS

TRADUCTION

Par les blés épiés et par les avoines — Que la faux par terre fera bientôt tomber, — Je suis allé de bon matin pour rimer, — Et voici les rimes que j'ai trouvées :

Si le peuple, hélas! les a oubliées — Les guerres d'antan, il faut les lui rappeler : — Le Midi, Montfort le fit flamber; — Ses libertés par lui furent volées !

Depuis, dans notre terroir — Nous voyons éclore des fleurs sans odeur — Qui ont couleur de feu au bout de leurs frêles tiges.

Ils ne les sèment pas, les Languedociens ; — Mais il en naît toujours de ces coquelicots — Rouges du sang de nos aïeux !

Prosper l'Été.

ABUÈL

As miéunis.

Abuèi, n'è pas pus l'ardou de ma primo
E la vido a fait le miéu cor sannous.
Autan, sabiò pas, jamai soucinous,
Que l'bounur leù-leù quicon l'emberimo.

Tre qu'abiò 'nclastrat qualquo claro rimo,
Raivabi lauriès, traubaire ufanous;
Voulho 'scalada l'acrin des ounous;
Mès la glòrio, ai las! n'es pas qu'uno frimo...

A tout aquel fum creguèri 'n moument :
A trento ans sounats, on sousco autroment;
Aro, les jouns siaus fan mas allegressos;

E, per bransoula las miéunos doulous,
Ço qu'è de milhou soun vostros caressos,
O valento femno, o càris droullous!

PROUSPER L'ESTIÉU.

AUJOURD'HUI

TRADUCTION

Aujourd'hui, je n'ai plus l'ardeur de ma jeunesse — Et la vie a fait mon cœur saignant. — Autrefois, je ne savais pas, jamais soucieux, — Que le bonheur bientôt quelque chose l'empoisonne.

Dès que j'avais enchâssé quelque claire rime, — Je rêvais lauriers, poète orgueilleux; — Je voulais escalader le sommet des honneurs; — Mais la gloire, hélas! n'est qu'une frime...

A toute cette fumée je crus un moment : — A trente ans sonnés, on songe autrement. — Maintenant, mes jours calmes font mes allégresses.

Et, pour bercer mes douleurs, — Ce que j'ai de meilleur ce sont vos caresses, — ô vaillante femme, ô chers enfançons!

Fraïssé-Cabardès (Aude).

PROSPER L'ÉTÉ.

LES PYRÉNÉES

TRILOGIE

DE DON VICTOR BALAGUER

II

RAYON DE LUNE

Le théâtre représente le cloître de l'abbaye de Boulbonne, dans les Pyrénées. Une moitié du cloître est éclairée par la lune; l'autre moitié est dans l'ombre.

Quatre grands portails donnent accès dans le cloître. Une de ces entrées, toute grande ouverte, donne sur la campagne. Une autre, également ouverte, communique à la chapelle. La troisième, opposée à celle-ci, se trouve fermée; la clôture en est de fer. La quatrième, enfin, correspond aux cellules et autres pièces habitées par les moines.

Au lever de la toile, des chants se font entendre. Dans la chapelle, dont les portes sont ouvertes, les moines chantent le *De profundis*. Hors de l'abbaye, dans le lointain, une voix de femme fredonne en même temps une chanson connue. Cette voix est celle de Rayon de Lune, et la chanson qu'elle répète n'est autre que *La mort de Jeanne*. La scène est vide, faiblement éclairée par la lune et par quelque lampe suspendue à l'un des arceaux.

Les Moines, *à l'intérieur.* — *De profundis clamavi ad te, Domine. Domine, exaudi vocem meam. Fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ.*

Rayon de Lune, *au dehors.* — « Mes amours s'en sont allées. — Là-haut sur la montagne, — Hélas ! pauvrette de moi ! — Là-haut sur la montagne. »

Les moines. — *Si iniquitates observaveris, Domine : Domine, quis sustinebit ? — Quia apud te propitiatio est : et propter legem tuam sustinui te, Domine.*

Rayon de Lune. — « Quand mes amours reviendront, — Je serai froide et glacée, — Hélas ! pauvrette de moi ! — Je serai froide et glacée. »

(*Entre* Sicart de Marvejols, *par la porte qui donne sur la campagne. Il est vêtu en pèlerin. Il parcourt le cloître et paraît chercher quelqu'un qu'il ne trouve point. Il s'arrête enfin devant la porte de la chapelle, et là il écoute la psalmodie des moines.*)

Les Moines. — *Speravit anima mea in Domino. — A custodia matutina usque ad noctem : speret Israël in Domino.*

Sicart. — Personne dans le cloître... et les moines à l'office, à pareille

heure !... Voilà qui est singulier. Qui donc est mort, pour qu'en pleine nuit les religieux chantent l'hymne des trépassés ?... Il doit se passer ici des choses étranges... Rayon de Lune m'avait pourtant dit que le comte viendrait au cloître, au signal convenu de la chanson... Personne... je ne vois personne... Serait-ce que le comte a quitté l'abbaye ?... Cela ne peut être... Ici l'ont conduit les revers et les chagrins ; il ne faudrait rien moins que d'heureuses nouvelles de Montségur pour l'arracher de cet asile.

(*Entre* RAYON DE LUNE, *également en costume de pèlerine. Elle examine autour d'elle, et, voyant* SICART, *se dirige vers lui.* — RAYON DE LUNE *n'est plus la gentille jongleuse d'autrefois; sa chevelure a blanchi ; l'âge et surtout la douleur ont altéré ses traits ; elle garde encore néanmoins quelque chose des grâces de sa jeunesse, avec plus d'énergie et de vaillance dans l'allure.*)

RAYON DE LUNE. — Sicart, avez-vous vu le Comte ?

SICART. — Non. Comme vous voyez, la galerie est déserte, et, n'étaient les moines qui prient dans la chapelle, on pourrait croire que Boulbonne est abandonnée. Toutes les portes sont béantes, et l'on ne voit âme qui vive... C'est le psaume des morts que l'on chante... L'heure, le chant et la circonstance ont de quoi étonner.

RAYON DE LUNE. — Ce qui m'étonne, c'est que le Comte ne soit point venu, à l'appel de ma chanson.

SICART. — Il venait donc, d'habitude ?

RAYON DE LUNE. — Toujours. Je n'avais qu'à chanter, il arrivait sur le champ. De nuit comme de jour, ce cloître reste ouvert, et, de la sorte, quelle que fût l'heure, la jongleuse trouvait ici Roger-Bernard et lui donnait des nouvelles, puis, heureuse de l'avoir vu, s'en allait reprendre sa vie errante.

SICART. — Tout ceci est étrange, je le répète... Mais j'y songe : n'y aurait-il pas ici des émissaires du Pape ? des Inquisiteurs, peut-être ? Dieu veuille le contraire. Car, si cela était, mon message serait perdu, Montségur perdu de même, et nous deux perdus aussi.

RAYON DE LUNE. — N'en croyez rien. Les moines sont tous dans la main du Comte ; ils lui sont fidèles comme l'ombre l'est au corps. Ici tout est de Foix. Voyez plutôt : ce cloître où nous sommes, Raymond-Roger *le Vieux* le fit bâtir ; la chapelle et le couvent sont dus à ses ancêtres ; et la porte que voici (*Montrant la porte de fer*), est celle de leur tombeau. C'est ici qu'ils reposent tous ; ici a été enseveli Raymond-Roger, dont le seul nom fit trembler la terre, sous les pas du Pape et du roi de France.

SICART. — Je n'ignore pas que ce grand nom plane sur toute la contrée ; la chaîne des Pyrénées n'en connaît pas de plus illustre ni de plus héroïque. On

le trouve partout ; Foix de tout côté, et toujours Foix ! Que Roger-Bernard le veuille donc, et Montségur sera sauvé.

RAYON DE LUNE. — Il le voudra... Mais le temps presse... Voyez : un moine sort de la chapelle ; demandons-lui s'il nous serait possible de voir le Comte.

Un moine encapuchonné sort de la chapelle ; SICART *l'aborde.*

SICART. — Mon Père, nous sommes des pèlerins revenant de Compostelle, et là-bas, en Espagne, on nous a remis un message pour le comte de Foix. Pourrions-nous le voir, bien que l'heure soit indue ?

LE MOINE, *avec brusquerie et sans le regarder.* — Le Comte est mort.

RAYON DE LUNE, *dévisageant le moine obstinément.* — Mort, dites-vous ?

SICART. — Mort !... Justice éternelle ! La patrie est morte avec lui.

(SICART *demeure consterné.* RAYON DE LUNE, *qui n'a point quitté des yeux le moine un seul instant, l'observant et l'épiant, le retient par un pan de sa robe, au moment où il va se diriger vers l'escalier du couvent.*)

RAYON DE LUNE, *au* MOINE *qui évite son regard et détourne la tête.* — Il est mort, avez-vous dit ? Et quand cela ?

LE MOINE, *sans montrer son visage.* — Ce soir. C'est pour lui qu'on récite l'office.

RAYON DE LUNE, *résolûment et n'ayant plus aucun doute.* — Il est mort à propos. Je venais lui apporter un défi, de la part d'un homme qui le tient pour traître et félon.

(LE MOINE, *à ces mots, se retourne avec furie, ne cherchant plus à se dissimuler, et saisit* RAYON DE LUNE *par le bras.*)

LE MOINE. — Misérable !... Quel est cet homme ? Où est-il ? Qui donc parle ainsi du Comte ?

RAYON DE LUNE, *dans un accès de joie.* — Ah ! c'est ainsi, oui, c'est ainsi que je vous voulais... Oh ! Monseigneur, pardon ! (*Elle tombe à genoux.*) Aussi bien me disais-je que le froc ne sied point au comte de Foix.

LE COMTE DE FOIX. — Tu m'as trahi, mon cœur.

SICART, *ému et surpris.* — C'est lui ! le Comte !...

RAYON DE LUNE, *au Comte.* — Je vous aurais relancé jusque dans la tombe. Sicart vous apporte un message des plus pressants.

LE COMTE DE FOIX. — Je ne veux point le connaître. Je suis mort, en vérité... Quand viendra tout à l'heure l'Inquisition, — car elle viendra, je le sais, et pas plus tard qu'au lever du jour, — elle trouvera mort celui qu'elle cherche. Et si elle veut profaner sa dépouille... à son aise ! C'est un autre cadavre qu'elle trouvera.

SICART. — Comte et seigneur...

LE COMTE DE FOIX. — Pas un mot de plus. Je ne veux pas, je ne veux rien

savoir... Gardez le message, et dites que vous avez trouvé le Comte défunt. Mais gardez aussi le secret : il y va de votre vie.

(*Les cloches de l'abbaye sonnent le glas. Les moines sortent processionnellement de la chapelle, tenant des cierges allumés et portant un cercueil sur un brancard. La bière est voilée d'une draperie noire aux armes de Foix*).

LE COMTE DE FOIX. — Voyez. Les voici qui viennent. (*Il entraîne* RAYON DE LUNE *et* SICART *derrière un pilier. Ils se laissent faire sans mot dire.*) Venez par ici ; vous verrez passer le convoi. (*Le cortège traverse la scène, se dirigeant vers le tombeau.*) Voyez le défilé... Que vous disais-je ? L'écusson de Foix, le voyez-vous ? Qui douterait maintenant de la mort du comte ?... Pauvre Comte, Dieu lui pardonne et lui ouvre le ciel ! (*Le cortège est arrivé au seuil du tombeau. On dépose à terre le brancard. La porte, au moment où on l'ouvre, grince bruyamment sur ses gonds.*)

SICART. — Seigneur...

LE COMTE DE FOIX. — Silence ! La porte s'ouvre. (*Deux moines introduisent le cercueil dans la tombe.*) Voici donc Roger-Bernard descendu dans le sépulcre où l'attendait Raymond-Roger. Le fils est avec le père.

(*Moment de respectueux silence à peine rompu par les prières des moines. Les religieux s'en retournent, murmurant des versets. Le spectateur les perd de vue. — Demeurés seuls* LE COMTE, RAYON DE LUNE *et* SICART *sortent de l'ombre du pilier.*)

LE COMTE DE FOIX. — Vienne maintenant l'Inquisition : je lui ai dérobé mes os. Cette dépouille, si on l'exhume, ne sera pas la mienne. Ce qu'on vient de faire, je l'ai voulu. Celui qu'on vient de mettre en terre, à ma place, était un moine mort aujourd'hui. Maintenant, la paix de ma tombe est assurée.

SICART. — Seigneur, puisque les inquisiteurs doivent venir cette nuit, partons d'ici cette nuit même. On vous croit mort ; venez avec nous. Mort à Boulbonne, ressuscitez à Montségur. Venez, on vous y attend. Vous encore vivant, la patrie vit encore.

Mais LE COMTE refuse. Le mal est sans remède, dit-il ; « tout est perdu depuis le jour où le jeune comte de Toulouse pactisa avec les princes français et me fit moi-même pactiser avec eux. » — SICART insiste, représentant que la place assiégée résiste encore, après trente années d'attaques multipliées. Qu'il y paraisse seulement, et toute la contrée va se porter à son secours. — « Folie ! répond LE COMTE. Le pays n'a plus de forces ; cette guerre a dévoré deux générations, et toutes les mères nous maudissent. Ce n'est pas le courage qui est à bout, c'est la race. »

SICART. — Seigneur, au nom du ciel !...

LE COMTE. — Je donnerais tout mon sang pour sauver Montségur, mais tout effort est inutile.

(SICART *demeure anéanti.* RAYON DE LUNE *s'avance.*)

RAYON DE LUNE. — Vous venez d'entendre Sicart. A mon tour, maintenant.

LE COMTE DE FOIX. — Et toi, que veux-tu ?

RAYON DE LUNE. — Que vous m'écoutiez, comte.

Un soir, là-bas, au fond des bois qui couvrent les vallons de la Cerdagne, éperonnant son cheval noir, un chevalier revenait de la chasse. Il ne portait ni cuirasse ni heaume ; à l'arçon de sa selle pendait une tête de loup, saignante encore.

C'était Raymond-Roger, votre père. Le jour déclinait, le ciel devenait sombre, et le cavalier s'en allait seul : car lorsque va seul un comte de Foix, il va de compagnie avec lui-même, et cette société lui suffit. Mais courage et noblesse, hélas ! ont mauvais jeu contre scélératesse et trahison.

Embusqués dans l'ombre, de lâches spadassins le guettaient, et c'était un ennemi juré, le seigneur d'Aure, qui les avait apostés en cet endroit. Le comte fut pris et bientôt enfermé sous les verrous d'un cachot.

Après minuit, comme approchait l'heure du supplice, il vit la porte s'ouvrir, et par la fente se glisser, comme une étoile d'amour et d'espérance, un vif rayon de lumière, précédant la venue d'une gentille dame. — « Mon époux veut ta mort, et moi je veux que tu vives, dit Estelle d'Aure à Raymond-Roger. Jaloux d'anciennes amours, il te garde en son cœur une rancune mortelle ; et moi, jalouse de souvenirs brûlants, je te garde foi et amitié. Va, fuis ! Comme autrefois, tu trouveras ouverte la porte du passage secret, et, attaché à l'anneau, un cheval noir qui t'emportera, — le même qui te portait jadis. »

Et lui, alors, lui dit : « Je te dois la vie. Écoute donc, ô dame, mon serment. Ni moi, ni les miens, jamais, tant que vivra le nom de Foix, nous ne manquerons aux tiens, dans l'infortune, dans la peine ou dans le danger. Si je ne tiens pas ma parole, veuille Dieu me refuser la paix du tombeau. Et si, après ma mort, tes enfants ont recours aux miens et que mes enfants les repoussent, je sortirai de ma tombe pour accomplir le devoir des miens, car Foix ne se parjure point. »

Voilà, dit-on, ce qu'il advint entre Raymond-Roger et Estelle d'Aure.

LE COMTE DE FOIX. — Eh bien ! que veux-tu dire par là ?

RAYON DE LUNE. — Je veux dire que le jour est venu, pour ceux de Foix, de s'exécuter. Dans les murs de Montségur, à côté des vaillants qui défendent la place, est une dame qui a nom Estelle d'Aure, et avec elle ses deux filles, qui dans leurs veines ont, dit-on, du sang de Foix. Sauvez Montségur, sauvez-les, et le vœu de votre père sera accompli.

LE COMTE DE FOIX. — C'est impossible.

RAYON DE LUNE. — Impossible, dites-vous ?

LE COMTE DE FOIX. — Montségur est perdu, perdu à jamais.

RAYON DE LUNE. — Vous ne voulez donc pas ?

LE COMTE DE FOIX. — Je ne puis.

RAYON DE LUNE. — Alors, Dieu va faire un miracle pour les sauver.

(*Elle s'élance vers le tombeau des comtes de Foix et frappe par trois fois à la porte de fer. Un écho funèbre répond à ces trois coups. Appliquant ensuite ses lèvres à la serrure, elle appelle le comte défunt. —* LE COMTE *et* SICART *la considèrent avec étonnement.*)

RAYON DE LUNE, *appelant.* — Raymond-Roger !

LE COMTE DE FOIX. — Que fais-tu ?

RAYON DE LUNE. — J'appelle votre père. (*Appelant.*) Raymond-Roger, comte de Foix !

LE COMTE DE FOIX. — Elle est folle !

RAYON DE LUNE. — Il va quitter la tombe. Dieu refuserait la paix à ses ossements, s'il manquait à sa parole. Il viendra ; vous allez le voir. C'était un homme, lui ; et puisque le fils oublie le serment prêté, c'est le père qui va le tenir, car Foix ne se parjure point.

(LE COMTE, *prenant une résolution soudaine, s'approche de* RAYON DE LUNE, *l'arrache violemment de la porte et fait face au tombeau.*)

LE COMTE DE FOIX. — Dormez sous la pierre, dormez paisible, comte Raymond, mon père ! Le vœu sera accompli.

RAYON DE LUNE. — Dieu bénisse celui qui fait honneur aux siens, honorant aussi la patrie.

LE COMTE DE FOIX. -- Va, Sicart, ne tarde point. Qu'on allume le brasier sur le Bidorte. Le comte de Foix part en guerre, décidément, et si vaincre lui est impossible, du moins saura-t-il mourir. Va donc, Sicart, cours !

(*Comme il se dispose à sortir,* SICART *se heurte à* CORBARI, *qui entre précipitamment. —* CORBARI *a entendu les dernières paroles du* COMTE.)

CORBARI. — Trop tard !

SICART. — Grand Dieu !

RAYON DE LUNE. — Corbari !

LE COMTE DE FOIX. — Toi ici, Corbari !

CORBARI. — Moi-même. O comte, votre noble sacrifice vient trop tard. Montségur a succombé.

RAYON DE LUNE. — Hélas !

CORBARI. — Éventrées, détruites, ses murailles roulent maintenant dans les précipices de l'Abès.

SICART. — O ma patrie !

Corbari. — Ses tours, qui étaient voisines du ciel ; ses remparts, qui furent cimentés du sang des martyrs, ses créneaux et ses fossés, tout est nivelé sous la pioche du papiste. Demain, peut-être, pas un vestige de Montségur ne subsistera.

Sicart. — Mais eux, ses défenseurs ?

Corbari. — Hélas ! d'eux non plus, rien ne reste !

Sicart et Rayon de Lune. — Morts !

Corbari. — L'Inquisition était là.

Le comte de Foix. — Brûlés ?

Corbari. — Dans les airs j'ai vu voler leur cendre.

Le comte de Foix. — O Corbari, tu as vu cela?

Corbari. — Je l'ai vu, de la montagne, confondu dans la foule, que glaçaient l'épouvante et l'horreur. Je l'ai vu, et je respire encore. Approchez donc et écoutez, si vous avez la force d'entendre, comme j'ai eu la force de voir.

Non loin de l'Abès se trouve l'Esplanade, lieu désigné pour être le théâtre de leur supplice. C'est là qu'en face du château, témoin de leur vaillance, les captifs virent s'élever le bûcher, formé de troncs résineux, de ronces et de broussailles ; c'est là qu'ils furent tous portés. Ils étaient trois cents, — nobles héros de la gloire de ce monde, derniers martyrs de la patrie romane. Et ils moururent tous, tous ! Hécatombe humaine gigantesque, formidable ! Immense brasier de victimes expiatoires, comme jamais on n'en vit un autre, comme jamais les hommes et les siècles n'en verront de pareil ! J'ai vu cela, oui, je l'ai vu... Comment se peut-il que des yeux mortels puissent s'arrêter sur un tel spectacle sans en être aveuglés !

D'abord, un océan de feu à vagues écarlates, vomissant de tous côtés des torrents de flamme ; puis une colonne de fumée, nuée sombre, qui tourbillonnait dans l'air et d'où s'échappaient flammèches et étincelles, illuminant l'espace comme une envolée d'âmes en voyage vers le ciel. Ensuite, (oh ! cela, je le vois encore), au *Veni sancte spiritus*, entonné par les évêques de Narbonne et d'Albi, par le clergé et par les Français, — tous bourreaux d'honneur, rangés en cercle et immobiles autour du brasier, — du milieu du feu qui les dévorait, les victimes répondaient, chantant à plein cœur l'hymne sacré des amours et de la patrie.

C'est ainsi qu'ils périrent tous. C'est là qu'autour du sire de Saint-Martin, le vénéré patriarche, moururent tous ceux qui tinrent haut et ferme et si longtemps dans Montségur l'étendard de la patrie ; et c'est là pareillement qu'avec Estelle d'Aure et ses filles perdirent la vie maintes nobles dames, reines d'un jour dans les Cours d'amour et de gai-savoir, tendres colombes arrachées par la guerre à leurs nids amoureux. Quand brillera de nouveau le soleil, il n'éclairera plus qu'un amas de ruines sur le rocher, et, dans le vallon,

plus rien qu'un tas d'ossements noircis et calcinés... Est-il possible, ô Dieu! est-il possible que nous vivions encore, quand tous les autres sont morts!

LE COMTE DE FOIX. — Non, ce n'est pas possible : tu l'as dit, Corbari.

(*A ce moment, apparaissent au sommet de l'escalier du couvent les Inquisiteurs, suivis des moines et d'une escorte d'hommes d'armes. En avant, marchent des serviteurs, portant des torches allumées.*)

RAYON DE LUNE, *au* COMTE, *avec terreur.* — Les Inquisiteurs !

LE COMTE DE FOIX, *très calme.* — Ils arrivent à point.

(*Le grand Inquisiteur* IZARN, *accompagné de ses acolytes, s'avance au milieu du cloître, qu'envahissent bientôt les hommes d'armes et les moines. Au fond, dominant le tableau, se déploie la bannière de l'Inquisition.* — IZARN *est un homme de haute stature, maigre, aux traits heurtés, au regard sombre, à l'air froid et impassible.*)

LE COMTE DE FOIX, *marchant droit à* IZARN *et le regardant en face.* — Je sais ce qui t'amène, Izarn. On t'a dit, je le sais, que le Comte était mort, et l'on t'a trompé. Abstiens-toi de profaner cette tombe, pour en arracher une dépouille qu'elle ne renferme point, car je suis vivant. Tu me connais, regarde-moi... Me voici : je suis le Comte. Ce que j'étais, je le suis; ce que je croyais est toujours ma croyance. Je suis tout aux miens et à la patrie. Et puisque la patrie est morte, je n'ai plus à vivre, car c'est pour vivre et mourir avec elle que naquit la maison de Foix. Qu'on m'entraîne au bûcher qui purifie tout. Sa flamme lustrale effacera la tache du péché que commit jadis le comte de Foix, en pactisant avec les tiens. Jetez ma cendre au vent, et que le vent l'emporte jusqu'aux sommets des Pyrénées. Un jour, peut-être, nés de ma cendre, de nobles vengeurs de la patrie surgiront et viendront couronner ces sommets. Jetez ma cendre au vent, jetez-la donc! Je ne le voulais point tout à l'heure; maintenant je le veux, afin que, répandue sur nos âpres montagnes, elle sème partout l'impérissable mémoire du nom de Foix. Cette mémoire, nos descendants l'invoqueront; ce nom, qui est le mien, sera leur cri de guerre et de salut, et soulèvera contre vous les Pyrénées et la patrie.

IZARN, *sans m'émouvoir.* — Emmenez-le donc.

RAYON DE LUNE, *dépouillant son manteau de pèlerine et paraissant en costume de jongleuse.* — Et nous aussi, qui sommes au comte et à la patrie!

IZARN, *aux siens, très froidement.* — Tous.

(*Les gardes s'emparent du* COMTE, *de* RAYON DE LUNE, *de* SICART *et de* CORBARI, *puis les entraînent.*)

IZARN. — Le Comte entre nos mains, et Montségur en ruines... le pays est à nous. Gloire à Rome! (*La toile tombe.*)

(*La dernière partie au prochain numéro*). LÉONCE CAZAUBON.

LE TERRADOU

A'n Paul Mariéton,
Cancelié del Felibrige.

Terradou del Mièchoun, miéu païs encantaire,
Se tous fils soun pesucs, sabon, e coumo cal,
Ou, sens susado, abuèi buta dret lour araire
Dins aquel camp qu'aier segabon à bel tal,

Ou teni le foussou sens esse lasses gaire.
Ja ! dins la terro d'oc, se n'i a mai d'un pauc-val,
Ia mai d'un grand sapient e mai d'un fièr troubaire
Voulen fa respoumpi le viel parla mairal,

La lengo des aujols qu'aro se reviscolo,
E que, pe's francimands bandido de l'escolo,
Es pel drolle, à l'oustal, emplegado le ser !

Ah ! moussurots del Nord, qu'abets courto memorio !
Debrembats ço que pot, countro vostre orre esper
De fa mouri'n parla, tout un passat de glòrio !

7 de mars de 1892. J. Felician Court.

(Tirat de *Rimos Toulousencos*).

TRADUCTION

LE TERROIR

Terroir méridional, mien pays enchanteur, — Si tes fils sont lourdauds, ils savent, et comme il faut, — Ou, sans suer, aujourd'hui, pousser droit leur charrue, — Dans ce champ qu'hier ils moissonnaient sans désemparer,

Ou tenir l'outil sans se lasser guère. — Certes ! si, dans la terre d'oc, il y a beaucoup de vauriens, — Il y a beaucoup de savants et beaucoup de fiers *trouveurs*, — Voulant faire rayonner le vieux parler maternel,

La langue des aïeux qui, ores, se relève, — Et qui, bannie de l'école par les *francimands*, — Est employée par l'enfant, à la maison, le soir !

Ah ! petits messieurs du Nord, que vous avez courte mémoire ! — Vous oubliez ce que peut, contre votre horrible espoir — De faire mourir un parler, tout un passé glorieux !

J.-Félicien C.

NOUVÈL AN!

Al pla amistadous coumpan Albert Arnavielle.

Es dins un trelus de soulèl
Que le nouvèl an nous arribo;
De grands raisses de clarou vivo
Empourpouron deja le cèl.

Tout trastejant s'enva le vièl,
Mès las felhos mortos estibo :
Es dins un trelus de soulèl
Que le nouvel an nous arribo.

Sens cap de niboul es parèl
A la roso pensado mibo;
E sa vengudo esclairo, avivo,
Las idèios de moun cerbèl :
Es dins un trelus de soulèl!

Decembre de 1891. J.-Felician Court.

NOUVEL AN!

C'est dans un rayon de soleil — Que le nouvel an nous arrive; — De grands sillons de clarté vive — Empourprent déjà le ciel.

Le vieil an s'en va. — Mais les feuilles mortes il emporte : — C'est dans un rayon de soleil — Que le nouvel an nous arrive.

Sans nuages il est pareil — A ma pensée rose; — Et son arrivée éclaire, avive, — Les idées de mon cerveau : — Il est dans un rayon de soleil!

Toulouse, *décembre* 1891. J. Félicien C.

PER LA NAISSENÇO

DE GERMANO BLAVET

Es l'albo de l'ivèr tardiéu. Dins nostro plano
Le pastre va pas mai coundusi soun troupèl ;
Pel grand prat on vei pas la baco e le bedèl
Que pasturon jouts l'el de quelquo païsano

Quand sus garrics ramuts canto encaro l'ausèl !
E tu venent de naisse, o pichouno Germano,
Dins le tiéu brès flourit, poulido, soubeirano,
Retrases un anjou m'arribariò del cèl !

Bèlo « roso d'abrièu » ! qu'aprèts toun espelido
De joios sens roumecs siosco faito ta vido :
Aqui ço que vouldro l'troubaire toulousenc

Que te mando sous vots dins la lengo gascouno,
Mai qu'urous se — pus tard m'ausirès, Blavetouno —
Toun cor n'aimabo mai nostre parla rustenc !

TOULOUSO, *le* 1 *de janviè* 1892. J.-FELICIAN COURT.

POUR LA NAISSANCE

DE GERMAINE BLAVET

C'est l'aube de l'hiver tardif. Dans notre plaine — Le pâtre ne va plus conduire son troupeau ; — Dans le grand pré on ne voit plus la vache et le veau — Qui paissent sous l'œil vif de quelque paysanne

Quand sur les chênes ombreux chante encore l'oiseau ! — Et toi venant de naître, ô petite Germaine, — Dans ton berceau fleuri, jolie, souveraine, — Tu es pareille à un ange qui arriverait des cieux !

Belle « rose d'avril » ! qu'après ta venue — De joies sans mélange soit faite ta vie : — Voilà ce que voudrait le poète toulousain

Qui te mande ses vœux dans la langue gasconne, — Très heureux si, — plus tard tu m'ouïras, Blavetonne — Ton cœur en aimait plus notre parler rustique !

J.-FÉLICIEN C.

UN COIN DE GASCOGNE

Sous ce titre, *Un coin de Gascogne* va paraître chez Vanier à Paris une très artistique monographie pittoresque de Villeneuve-sur-Lot. Le texte est de M. Aristide Fabre, les croquis de M. Pierre Duffau. Notre collaborateur et ami Charles Maurras ayant écrit pour ce livre une préface de félibre et d'humaniste également experts, nous lui en avons demandé la primeur.

Mes amis Pierre Duffau et Aristide Fabre, celui-ci écrivain, l'autre peintre, artistes excellents tous les deux, habitent Villeneuve, au bord du Lot. C'est une vieille ville qui date à peu près de saint Louis avec un pont sur la rivière et deux belles tours grises qui la gardent du sud et du nord. Joignez un grand faubourg plus ancien que la cité et dont l'origine romaine n'est point mise en doute chez les savants. Il y a là un peuple d'hommes bruns, plantureux et vivaces. Les femmes sont sans doute assez peu différentes de ces belles Gasconnes que je vis à Agen, il y a deux années : leur grâce pure et ferme a de douces couleurs et elles marchent gravement comme il convient à des Latines. Mais que les yeux sont prompts, ardents et frémissants ! Sous le dessin net des paupières, c'est l'Asie, c'est la douce lumière de l'Orient. Des foulards de soie claire serrant le nœud des cheveux noirs, flottent abondamment sur la nuque et sur les épaules : on songe aux drapeaux du prophète que le même vent déplia jadis dans ces plaines.

Je serais fort embarrassé de faire le portrait de M. Fabre et je ne saurais dire ce qui domine en lui du Latin ou du Sarrazin. Je ne l'ai jamais rencontré. Mais je le connais et je l'aime pour les pages de prose excellente que j'ai pu voir de lui. Quant à Pierre Duffau, je déclare qu'il n'est de Sem ni de Japhet. Il n'a rien du Romain ni du Maure. Son type est plus lointain. Car il descend je crois, des faunes. Les faunes étaient fils des dieux et de la terre. On les trouvait dans les vallons humides de la Thrace, sur les rampes boisées de la Thessalie. L'Attique était trop sèche, trop blonde l'Ionie. Il leur fallait des terres vastes, coupées de fleuves verdoyants, couronnées de forêts, de pâturages, de moissons.

La Gascogne ressemble à cette Grèce primitive du nord de la Hellas. Mêmes fleuves, mêmes ombrages, même profonde rêverie. Un esprit pénétré des religions antiques ne peut manquer de révérer à chaque pas sur cette terre les soins et la providence d'un dieu. C'est là sans doute qu'au sortir des Cévennes natales Maurice de Guérin recueillit les paroles du vieux centaure

Macarée. Raymond de la Tailhède y trouve à son plaisir le peuple des sylvains dont ses poèmes sont remplis.

J'aurais dû rencontrer Pierre Duffau dans son pays. Avec sa barbe bifurquée, ses prunelles aiguës comme deux flèches de soleil, ses oreilles tendues, tout son être aux aguets des teintes et des formes, je l'eusse pris assurément pour un hôte du bois sacré. Seul au bord d'une source, sur un tas de pierres moussues, il m'eût inspiré de la religion. Mais c'était à Paris, rue Faber, près des Invalides. Il fumait une courte pipe au coin du feu chez un poète et il écoutait des sonnets ouvrès à l'imitation de M. José-Maria de Heredia. Tout cela m'enhardit et je n'eus point envie d'adorer le demi-dieu rustique. Mais nous fûmes amis du premier serrement de mains. Il me parla gascon, je répondis en provençal. Il admirait Raffaëli et je crois, par Diane ! que je vantais Zola. Nous n'avions pas vingt ans.

Mais Duffau a laissé Paris. Des mêmes yeux intelligents dont il suivait les curiosités de la Grand'Ville, voilà qu'il étudie les coins de sa Cité. Il doit la voir mieux qu'autrefois et je crois qu'il ressent un charme plus profond à la considérer. Les exils ont cela de bon. On quitte sa Gascogne, sa Provence, son Languedoc quelque peu « francimand » : on y revient félibre. Le félibre est un homme qui s'intéresse aux choses de sa commune et de sa région plus qu'à toutes les autres. Pierre Duffau et Aristide Fabre sont donc félibres excellemment. Par le livre qu'ils nous apportent, ils coopèrent à la tâche essentielle de leur génération.

Ai ! Tolosa e Provensa !
E la terra d'Argensa !
Bézers e Carcassey !
Quo vos veit ! quo vos vey !

— « Ah ! Toulouse et Provence ! Et la terre d'Argence ! Béziers et Carcassonne ! Comme je vous vis ! et comme je vous vois ! » — Ainsi, au lendemain des brigandages du treizième siècle, gémissait, pour tout le Midi, Bernard Sicard, de Marvejols. Cette plainte sonnait quand Villeneuve fut fondée. Née sur le déclin de la race, après les jours de la défaite, cette cité vit l'agonie des derniers Albigeois. Mais ni les gens de la croisade, ni les archers anglais qui la tinrent longtemps ne purent lui ôter la sauvage énergie des fruits et des fleurs de Gascogne. Au milieu de la servitude, elle a su acquérir une libre nature. Ses instincts ont percé, comme des herbes au soleil, dans la nuit de captivité. Pierre Duffau et Aristide Fabre nous en fournissent mille témoignages précieux. Toutes les contraintes et tous les artifices des métropoles n'ont rien pu contre l'autonomie de Villeneuve. Elle EST comme une plante, comme une fleur, comme une femme. Sa vie morale n'est pas plus discutable que l'existence de

ses murs, de ses toits et de ses marchés. Elle EST, malgré les armes et malgré le sort, par la vertu présente en elle et qui hors d'elle travaillait pour elle partout... Et cela revient bien à dire que les forces de la patrie ne sont jamais tout à fait mortes. Avec une persistance admirable, un art mystérieux, ces endormies poussent sans cesse à la renaissance, à la vie. Que les hommes se mettent à les seconder un instant, elles éclosent en triomphe les verdures de liberté. Mille signes annoncent que ce renouveau n'est pas loin. Et je pense que de beaux livres d'amour filial, comme celui qu'ont entrepris ces deux enfants de *Bilonèbo,* ne manqueront point de hâter l'afflux des sèves renaissantes et l'apparition des chères pousses embaumées.

Charles MAURRAS.

MARGARIDA DÓU DESTÉ

La jouino Margarido
    Dóu Destè,
Es bravo emai poulido,
    A l'esté,
Talamen qu'un garçoun,
Que demoro au Devençoun,
Dedins la bello sesoun,
    I'a di si resoun.

I plano de Lausiero,
    Grand matin,
Anavo la masiero
    Liuen di pin;
Lou soulèu s'es leva
S'es groupado à n'ouliva.
Lou jouvènt qu'es esprouva,
    La vèn atrouva.

A l'aubre que fai calo,
    Touti dous,
En cuiènt de verdalo,
    Que de goust!
Lou drole risoulet,
'Mé lou brut d'ou ventoulet,
Ié di sus lou Cabalet,
    Se lou pòu voulé.

Per faire aquéu grand pache,
    Vourriéu ben,

Mai ic vèiren d'empache
    Tard o tèm.
Moun paire ès proutestant,
Sachènt l'istòri d'antan ;
S'un jour sacep que m'ames tant,
    Se metra' u mitan.

Di guerro tant marrido,
    Faguen vot,
De jamai de la vido
    Quinquen mot.
O, Catouli lou siéu...
Se de garouio vesiéu
E tout ço que sabe iéu,
    Vai, t'apărariéu!

Souto un cèu senso nivo,
    Tout lou jour,
Culiguèron d'oulivo ;
    Em' amour.
— Lis estello an lusi,
Es mau d'estre encaro eici.
Vai-t-en, me faras plesi,
    Que siéu en souci.

Laurèns laisso sa migo
    E s'en vai,
A travès li garrigo
    Senso esfrai ;
Margarido à grand pas;
Fuso de long li ribas,
Bourda de jaune argielas,
    Tard arribo au mas,

Soun paire l'esperavo ;
    Un bon vièi ;
Ié di qu'es gaire bravo,
    Quand parèi.
La chato qui a d'ounour
Per de parènt plen d'amour,
Pèr noun escampa de plour,
    S'entorno de jour.

— Es verai, siéu tardiero ;
    Mai saubres
Que souto la coustiero,
    Quauquo fes,
Un jouine garrigaud,
Bèu, que n'ia pas soun egau,
Quand lou vese me fai gau;
    Mai es clericau.

— Un clericau pèr gèndre
    Tant vourriéu.
Vèire lou mas en cèndre,
    Tu 'mai éu!
Bandisse ta foulié,
Se t'a di que te voulié...
Ta maire a caufa toun lié;
    Mounto is escalié!

La chato s'es couchado,
    Tout en plour,
I'a pres li lancejado
    De l'amour.
De ploura quand n'ia proun,
Mes la testo au fenestroun,
Vèi Laurèns au carreiroun,
    Se reviro round,

Tre que pounchèjè l'aubo,
    Vejeici
Que duerb soun gardo-raubo
    Per chausi
Soun plus galant fichu,
Sa gravato i bout pounchu.
Paire, maire an rèn sachu;
    Part à la chut-chut.

Pèr valoun e pèr colo
    Van alor
Faire de courso folo,
    Quand tout dort;
Tres jour long di Calanc,
Dins un amour barbelant,
An que l'aigo dou gourg blanc,
    Manjon que d'aglan.

Pamens se faguè rèndre,
    Qu'es là lèi;
Laurèns d'un parla tèndre.
    Dis au vièi:
— Mai siegue catouli
Me veires atravali...
Li garrouio dins l'oubli
    Devon s'esvali.

Li noço se faguèron.
    Sènro brut,
Ges de gèns ié fuguèron
    Sournaru.

Pièi, d'aquéu mescladis
Que plus tard se n'ei mai vist,
N'es nascu d'enfant requist,
L'ounour dóu paīs.

Le Paradou (*B.-du-Rh.*) 1892. CHARLOUN RIÉU.

NOUVELLES LIMOUSINES

Un vol. in-18, avec des illustrations de M. Noël Boudy. — Paris, Lemerre, 1892.

Souvenir déjà lointain. C'était en avril 1870; j'habitais la Normandie... Quelqu'un m'apporta de Paris une nouveaute, *Légendes Corréziennes*, par madame Olympe Audouard. Mon éloignement du pays natal aurait dû me rendre savoureux cet ouvrage. Je ne sais pourquoi, je bâillais en le lisant. J'ai horreur des écrivains qui ne sont que des échos. Or, les *Légendes Corréziennes* répétaient George Sand, la George Sand de la *Mare au Diable* et de la *Petite Fadette*. La Creuse ressemble-t-elle à la Corrèze? J'en doute. Mais Olympe Audouard et George Sand sonnaient de même; l'auteur de la *Petite Fadette* n'en valait pas moins, peut-être, mais, à coup sûr, l'auteur des *Légendes Corréziennes* n'en valait pas plus, et c'était dommage.

Toutefois, pour être juste, des pages çà et là me parurent vibrantes; et le *Drac* jetait, dans certain récit, de formidables éclats de rire qui me sont restés dans l'oreille.

C'était un prélude, un prélude un peu mesquin, si je ne me trompe; les *Nouvelles Limousines* suivent, comme un concert à souhait, presque à souhait. Je dirai les raisons de ce *presque*, mis à regret.

Que tout ce qui a le cœur limousin se réjouisse. Cette fois, la terre natale est bien comprise et bien racontée; des fils reproduisent avec la plume, avec le crayon, le visage de notre mère-patrie; c'est elle, et pas une autre; et nous tous, qu'elle a enfantés, qu'elle nourrit de son lait, battons des mains aux trois inspirés par qui nous connaîtrons et aimerons mieux celle que nous connaissons mal et que nous n'aimons pas à son mérite.

MM. Pierre Verlhac et Henri Monjauze se sont adjoint un peintre, M. Noël Boudy. Conteurs et illustrateurs sont de Brive, « la porte d'or du Midi »; jeunes tous trois, ils ont même flamme au front, même flamme au cœur; tous trois savent s'aimer et s'entendre; tous trois s'harmonisent et se complètent:

Accord d'un beau talent et d'un beau caractère!

Leur œuvre est superbe, heureusement imprimée, heureusement éditée. S'il ne tenait qu'à moi, je lui dirais: « A elle, l'avenir! »

Examinons-la ensemble, vous plaît-il, ami lecteur? au point de vue littéraire, moral, patriotique.

Les *Nouvelles Limousines* sont très limousines en effet. Voilà notre ciel, nos campagnes, nos paysans. Je dis nos paysans, à bonne intention. Les personnages présentés à nos yeux sont des paysans, des campagnards tout au moins, hormis de rares exceptions. Odette de Saint-Hermel et Maxime d'Hérin ne sont-ils pas des châtelains ? Qu'est-ce qu'un châtelain ? un campagnard. Donc c'est la campagne, c'est l'homme de nos campagnes qui est ici en cause. Je reconnais sans peine nos paysans avec leurs vertus et leurs vices, leurs qualités et leurs défauts ; avec leurs croyances gâtées de superstitions, leurs usages plus anciens que l'histoire et que la civilisation, leurs mœurs patriarcales, ce qui ne veut pas nécessairement dire chrétiennes ; leurs occupations et préoccupations, leur matoiserie, leur sobriété chez eux ; leurs costumes et leurs outils, la *limousine* dont le *Louvre* et le *Bon Marché* habillent maintenant les plus élégantes de France, d'Europe, de partout ; le *chalel* (bravo à MM. Verlhac et Monjauze de s'être souvenus de la véritable orthographe limousine !), la *palhole*, les *esclops* ; les proverbes, adages et dictons, si originaux, si ingénieux ! Il y a là des trésors d'observation précise, d'étude sagace et profonde. Cela est bien vu, bien saisi, bien rendu...

Le fond est vrai, la forme bonne et belle. N'est-ce pas un tableau fidèle que cette peinture ?

« Notre ciel n'a pas l'implacable azur de celui de la Grèce, ni la sévérité des cieux du Nord. Pour quelques jours d'averses continues ou de pureté sans répit, que de transformations, que de variété, dans l'aspect de cette voûte qui repose légère sur l'horizon dentelé des collines !

» Parfois c'est un léger nuage, un seul, gros comme rien, qui reste des heures entières, immobile, sur le bleu, le faisant valoir, comme une mouche sur la joue d'une coquette. Parfois, c'est la zébrure prolongée des stratus entassés par le vent en bandes régulières, ou bien les gros nuages arrondis, lourds et blanchâtres comme des balles de coton ; ce sont aussi, ce sont surtout, dans la rêverie des soleils couchés, les gris, les verts, les mauves, toutes les teintes de la lumière décroissante après l'extinction de l'incendie occidental.

» Tous ces aspects prenaient, dans l'imagination des deux enfants, des intentions, des pensées, des sourires et des tristesses.

» Et quand la nuit venait, comme le microscope peuple une goutte d'eau, parsemer la voûte obscurcie du tourbillon des mondes épars, qu'une harmonie muette faisait évoluer lentement autour de la pâle étoile polaire ; quand la voie lactée ceignait le ciel de son écharpe translucide, à travers laquelle les planètes dardaient leur gros œil fixe et voilé ; quand les taches sombres des nuages, avançant lentement comme des cétacés, avalaient par milliers les pauvres petites étoiles..., Bernard et Marguerite ne voyaient dans l'immense combinaison des mouvements et des corps, des mondes et des météores, qu'un être infini les couvant, eux chétifs, de son éternelle tendresse, pleurant leurs larmes, éclairé de leurs joies, tout à eux, tout pour eux. » (*Les Sabots*, pp. 53-55.)

N'est-ce pas notre terre bas-limousine, toujours pittoresque, montagne ou vallée, pays de soleil ou d'ombre, de froment ou de bruyère ?

« A quinze kilomètres au sud de Brive, s'étage, au flanc d'un coteau gris, le bourg mélancolique de Nespouls. Là, bien que dans la Corrèze, le sol n'est déjà plus limousin. Le châtaignier a disparu pour faire place au noyer et au chêne, le calcaire se substitue au granit. La bruyère ne se montre plus que par places, sur

quelques îlots égarés de terrain tertiaire. Des murs en pierres sèches clôturent les champs, les haies sont inconnues. En même temps, la configuration du pays change. Au lieu du système orographique limousin, compliqué mais très net avec ses longues vallées et ses eaux confluant vers des artères importantes, nous nous trouvons ici en présence d'une suite irrationnelle de bosselures et de cuvettes, sans eau, sauf quelques mesquines fontaines, qui, taries aux mois chauds, se perdent l'hiver dans le sol spongieux.

» Le fond de ces cuvettes est riche et fertile, humus rouge composé de tous les détritus entraînés par les pluies; là croissent la luzerne, le froment, les maïs, tantôt semés épais pour le fourrage, tantôt en quinconces, avec des haricots, des pois chiches et d'énormes citrouilles, tandis qu'au-dessus les noyers alourdissent leur ombre réputée malsaine, et chargent l'atmosphère de senteurs âcres sous le soleil d'été.

» Les parois sont revêtues de chênes poussés parmi les rochers gris aux lèpres verdâtres, arbres bas à feuilles persistantes, qui constituent le meilleur des bois de chauffage, le *rondin* du Causse. Parfois aussi, d'anciennes vignes dont les ceps morts se crispent sur le sol, et par ci par là, un peu partout, ce qui depuis le phylloxéra fait la grande fortune de la contrée : les chênes *truffiers.* » (*Le Chercheur de Truffes*, pp. 13-15.)

Et plus loin :

« Parmi les hauteurs cultivées qui portent le canton de Seilhac sur l'ondulation de leurs croupes, une maison de paysans basse et couverte en chaume élève le délabrement de ses murailles au milieu du purin qui mouille la pierre usée du seuil. L'étroite habitation des hommes, et celle des bêtes avec sa baie plus large que haute, ne font qu'un bâtiment sous un toit unique, dont la mousse envahit de bosses veloutées la croûte de paille vieillie. Sous la gouttière, une meule de grès, disparaissant jusqu'à sa manivelle en une auge de bois montée sur ses pieds obliques, attend, embourbée dans l'argile du fond; et tout auprès, un tronc d'arbre creusé comme un canot de sauvages, garde encore les reliefs du repas des porcs, dont une coulée blonde va se perdre en la mare verdie où nagent, très blanches, deux canes que poursuit un mâle avec de petits cris de rainette. Au-dessus de l'entrée dont la porte horizontalement coupée permet de faire une fenêtre, s'accroche une boîte en planches percée de petites ouvertures arrondies qui donnent passage aux pigeons.

» Au pied de cette masure, une vallée creuse sous la parure de tous ses verts son gigantesque berceau. Dans le lointain surgit la Monédière vineuse aux sommets arrondis, masse aride en sa brusque et verticale ascension; et de chaque côté descendent et s'étagent, décors latéraux de l'énorme scène, deux séries de collines boisées, jusqu'au premier plan vertigineusement profond. » (*Marinette*, pp. 113-115.)

Ne sont-ce pas, pris sur le vif, nos paysans qui agissent et pensent, si agir et penser sont les mots propres quand on parle de ces pauvres êtres passifs?

« Le paysan est fataliste. Il n'aura pas l'idée de remuer le monde pour le refaire. Il le voit de trop près et sous une forme trop concrète pour user ses efforts à ses formidables fondements. L'ouvrier croit à une crise qui bouleversera le globe, parce qu'une révolution politique plus ou moins fructueuse se fait. Le paysan sait que malgré le travail des bras, la récolte ne vient qu'au bon plaisir du soleil et de la terre. Ne vous étonnez pas s'il a le sens de la puissance,

la superstition du plus fort et la peur de déplaire à qui peut le favoriser ou lui nuire, s'il vote à chaque fois pour le gouvernement. » (*Marinette*, pp. 164-165.)

Que vous semble de ce style? Ne le trouvez-vous pas plein de relief, de mouvement et de saveur? Les auteurs ont à leur service un riche et élégant vocabulaire. Les mots sont des outils : heureux les ouvriers pourvus de beaucoup de bons outils!

Le philosophe Jouffroy était à ce point subtil analyste qu'il devinait, à la simple lecture, la patrie d'origine d'une idée, d'une image, d'un vocable. Il eût fait bon entendre Jouffroy au sujet des *Nouvelles Limousines*. Je me figure qu'il leur eût trouvé un goût limousin très franc, du moins dans la plupart des cas. Il aurait admiré, pour autant, ces deux verbes si bien fondus ensemble qu'il s'en est formé un verbe qui tient de l'un et de l'autre (en supposant un double ouvrage pensé et écrit à part); comme ces couleurs qui, habilement mélangées sur la palette, donnent une troisième couleur.

Ce style est savant. Nos auteurs jumeaux connaissent du difficile art d'écrire « les tours, les contours et les détours ».

Je lui reprocherais d'être trop savant pour le sujet, et trop voulu, par endroits... Puis l'émotion manque un tantet... La préoccupation de bien dire condamne les débutants à rater quelquefois ce qu'ils veulent dire. Les orateurs novices n'ignorent pas ce phénomène. Ne se *possédant* pas encore, c'est plus de mémoire que de génie qu'ils témoignent d'abord.

Ce sont péchés de jeunesse que de telles défaillances; un homme de goût n'a que le droit d'en sourire à peine.

Où quelque sévérité serait opportune, c'est quand nos auteurs quittent Maupassant et Coppée pour s'attacher au maître de Médan. Le réalisme volontiers impur et brutal de Zola révolte doublement importé dans notre honnête et débonnaire Corrèze. MM. Verlhac et Monjauze, justifiant ainsi notre *presque* du commencement, appuient plus qu'il ne convient sur de vilains détails. Je m'abstiendrai de rien citer. Maints passages (pp. 134, 162...) compromettront, j'en ai peur, la fortune de ce livre, recommandable par ailleurs. On écrit beaucoup trop pour les blasés.

Lorsque nos chers compatriotes faisaient tant que d'emprunter à Zola, que ne préféraient-ils le Zola du *Rêve?* Ce roman est si vrai, idéalement! Le porche de la vieille cathédrale, avec son paradis de pierres ciselées, est si poétique!

A quoi bon mettre en scène des *filles* qui sont de partout, quand on a sous la main tant de légendes, tant d'histoires, tant de sujets d'étude ignorés du Paris plumitif? L'accueil silencieux fait à l'*Epopée Limousine* ne doit décourager personne...

Il va sans dire que l'obscénité et l'impiété sont absentes des *Nouvelles Limousines.*

On ne leur pardonnerait pas, ni ils ne se pardonneraient eux-mêmes, ces dignes enfants de notre catholique Limousin, s'ils avaient, par impossible, affublé d'un nom adorable un personnage ignoble.

Un souffle religieux, un souffle chaste, malgré tout, anime ce livre. Limousin, prêtre, lettré, j'éprouve à le constater une triple consolation, une triple joie à le proclamer.

Gens de la province limousine, croyez-moi, soyons nous, ne soyons pas ceux-ci et ceux-là. Les Parisiens ne souffrent pas que la province se mêle de les singer:

« Tu veulx ici faire le Parisien ? » se récrient d'accord les jaloux manipulateurs de la littérature à la mode ; « souviens-toi que tu es Limosin pour tout potaige ! » Le conseil est sage, bien que venant d'un ennemi. Encore un coup, mettons notre honneur et notre effort à être Limousins, toujours Limousins, partout Limousins, entièrement Limousins, rien que Limousins. Par là nous cesserons d'être imitateurs pour devenir imitables :

Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

MM. Verlhac et Monjauze ont tout ce qu'il faut pour aller indépendants et libres, l'esprit, le cœur, la science, le patriotisme, le don de penser et d'écrire ; à l'œuvre, messieurs ! Faites neuf, faites beau, faites grand, faites limousin !

Vos *Nouvelles* sont votre chanson d'avril. Allez ! Chantez encore ! Avant l'automne, vous ferez merveille !

Je l'ai ouï dire, et je me le persuade, Paris n'a plus rien à raconter, Paris ne sait plus que raconter. Il se répète, et c'est la pire imitation. Ne l'imitons plus, il nous imitera.

Dieu merci, les *Nouvelles Limousines* sont morales, à les bien comprendre. Mais elles ont besoin d'excuse çà et là, et c'est un malheur.

La critique parisienne, qui aime le petit côté des questions, n'a que faire de défendre la décence. Ce qui lui met martel en tête, c'est que le volume compte onze nouvelles. Onze, ne plus ne moins. La raison de ce onze, je vous prie ? Un homme d'esprit leur a remémoré, par moquerie évidemment, le fameux hémistiche : « *Numero Deus impare...* » Mais ces grands enfants de la ville-lumière restent à cheval sur leur point d'interrogation. La réponse est toute simple, et je supplie l'ombre de Pontmartin et ce fantôme de Jules Lemaître, si inhospitaliers à mes *Pensées*, d'agréér mon explication. Pourquoi onze nouvelles, et non pas dix ou douze ? — Il y avait douze nouvelles bien comptées ; mais la dernière, *Tante Minou*, est longue à remplir toute seule un volume ; elle eût déséquilibré l'in-douze ; pour ne rien compromettre, aussi pour tâter le pouls au public, l'on a risqué une partie, et réservé l'autre, qui attend un premier succès pour affronter, à son tour, ce lion terrible qui s'appelle de votre nom, ami lecteur !

Les *Nouvelles Limousines*, ai-je dit, sont illustrées. La charmante illustration ! Plusieurs nouvelles, pas toutes malheureusement, revivent là dans leur grâce entière. Lessing définit « la grâce, la beauté en mouvement ». J'aime cette définition où se trahit la profondeur allemande. M. Noël Boudy doit l'aimer aussi, puisqu'elle est à son bien. Honneur au jeune peintre ! Je lui applique volontiers le vers d'Ovide :

Dimidium facti, qui bene cœpit, habet.

« Il a fait moitié besogne, celui qui a bien commencé ! »

Considérons, pour finir, l'ouvrage au point de vue patriotique.

Le Limousin, la terre classique des troubadours et des émailleurs, a dormi un long sommeil de plusieurs centaines d'années ; le Limousin s'étire, depuis peu, sur sa couche ; le Limousin ouvre les yeux, et s'aperçoit que le jour, son jour à lui, est venu. Une voix a crié le lever, une voix peu entendue, tant peu autorisée, peu retentissante, mais entendue pourtant. Il n'est besoin de rompre les oreilles à ceux dont le cœur n'est pas endormi. Quelques-uns ont tressailli, sitôt

le premier appel; et, phénomène étrange! ceux-là, pour me restreindre à notre région bas-limousine, sont du coin de terre qui seul, au moyen âge, ne produisit, que je sache, ni chanteurs, ni artistes célèbres. Il n'en aura que plus de force et de fécondité, le sol longtemps infertile. Le pays de Brive donne, aujourd'hui, plus et mieux que des promesses, il donne des prémices. Les regards tournés vers le berceau des félibres, il se souvient de Limoges, la patrie des Léonard et des Naudin; il se souvient d'Uzerche et de Ventadour, où furent le doux Bernard et le gentil Gaucelme; il se souvient d'Hautefort, sa proche voisine, où Bertrans de Born fêta la guerre sur la citole d'airain. Les *Nouvelles Limousines*, avec leurs coups de plume et leurs coups de burin, sont un signe. Un mouvement de revie éclate, qui, pour peu qu'il se répande et se prolonge, nous fera les pareils, je n'ose dire les égaux, de nos glorieux ancêtres.

Courage et persévérance à ceux qui sont entrés dans la voie ancienne et nouvelle! Persévérance et courage! Et que bientôt, et qu'enfin ils méritent de s'entendre dire, par de moins chétifs que moi, triomphe et gloire!

JOSEPH ROUX.

L'IDIOME PROVENÇAL DANS LES POUILLES

Promenade d'un Félibre.

Dans cette étrange terre de la Capitanate, la partie septentrionale des Pouilles, région si historique, lambeau de la Grande-Grèce devenue ensuite romaine, puis grecque encore, pour devenir tour à tour lombarde et grecque, normande et espagnole, et enfin, pendant quelque temps, française, il est plusieurs villages qui ont conservé les traces de tant de dominations différentes. La Capitanate, dont Foggia, ville de 45,000 habitants, est le chef-lieu, renferme le vaste *Tavoliere*, — plaine immense très fertile mais peu cultivée, faute d'irrigation, — au nord-est de laquelle s'étend la chaîne du *Gargano*, région intéressante et offrant mille curiosités et beautés, mais pourtant peu connue non seulement à l'étranger, mais même en Italie. Paul Bourget, l'éminent écrivain français, dans son dernier livre « Sensations d'Italie », où Foggia et Lucera lui ont fourni le sujet de plusieurs belles pages, n'a pas cru devoir parler du Gargano qu'il n'a pas visité, comme il n'a pas non plus parlé de la colonie provençale que nous avons dans le Sub-Apennin, et dont nous allons causer (1).

Au sud-ouest de Foggia, près de la petite ville de Troie (*Troja*), au haut

(1) Quant au Gargano, MM. les professeurs Del Puppo et Rizzatti vont bientôt faire paraître un ouvrage destiné à avoir un grand succès, et à faire connaître cette vaste région montagneuse, si peu connue à cause du manque de bons moyens de communication.

d'un charmant vallon formé par les contreforts des Apennins, je trouve le bourg de Faeto, à 800 mètres sur le niveau de la mer, avec 4,000 habitants environ, et ayant tout près le village de Celle, qui compte plus d'un millier d'habitants.

L'histoire de ces deux bourgs et surtout le langage que l'on y parle ont éveillé en moi, le dernier des *félibres*, le désir d'en écrire et de les rappeler à l'attention des Provençaux. Il se peut que quelque autre écrivain, bien plus habile que moi, en ait parlé; je l'ignore; du reste un *bis in idem* ne sera pas pour ennuyer.

C'est à la noble famille de l'avocat Finelli que je dois le plaisir d'avoir fait un tour dans ce petit coin qui s'est conservé encore assez provençal, malgré le laps de temps si long qui s'est écoulé depuis la fondation de la colonie, c'est-à-dire six siècles.

On y va en passant par Lucera, la ville sarrasine, la chérie de Frédéric II de Souabe. A Lucera on descend du train du chemin de fer, on monte en voiture et après un voyage d'une quinzaine de kilomètres à travers des plaines et de petites collines, presque toutes nues d'arbres, on arrive à l'entrée du beau vallon appelé du Celone, petit cours d'eau qui le traverse, vallon auquel font couronne les bourgs de Castelluccio, Faeto et Celle, et qui aboutit aux Apennins de la province de Bénévent.

Le défunt abbé Pierre Gallucci, auteur d'une courte chronologie sur Faeto, son pays natal, raconte que le roi Charles I[er], d'Anjou, en 1269, pendant qu'il assiégeait Lucera défendue par les Sarrasins, envoyait 200 soldats provençaux au château de Crepacore, lesquels, avec l'aide d'autres 700 hommes des communes voisines, soldats et paysans, restaurèrent ledit château qui tombait en ruine, et qui devait servir de rempart contre les attaques des Sarrasins. Plus tard, la guerre dans les Pouilles étant terminée, Charles d'Anjou qui se rendait en Sicile, partagea aux 200 soldats provençaux des terres près de Crepacore, sur la route Appia, ses soldats étant accueillis en frères par les gens du pays. Le roi leur avait aussi accordé de faire venir leur famille. Mais en 1345, les Provençaux voulurent se rendre en un lieu plus sûr, et les voilà dans la haute vallée du Celone, fondant les villages de Faeto d'abord, puis de Celle, à deux kilomètres de Faeto.

Au dire des chroniques, ces soldats étaient des Marseillais, des Niçois et d'autres Provençaux. Je laisse à des écrivains plus compétents que moi, le soin d'examiner si le patois de Faeto et de Celle a encore aujourd'hui plus ou moins d'analogie avec certains idiomes des terres provençales. Je me bornerai à citer un fragment d'une poésie en dialecte faétan, écrite par le défunt avocat Petitti, avec le *Pater* que le curé de Faeto, M. Rocco Gallucci, a bien voulu me traduire pour la *Revue félibréenne*, et quelques autres renseignements. C'est

peu de chose, pour dire la vérité, mais cela n'empêche qu'à l'occurrence je continuerai mes recherches. En attendant voici, pour commencer :

NOTA. — Je tâche de faire mon possible pour me faire lire, avec une passable prononciation, par les Provençaux :

I. — LE PATER

Paye (1) nôte, que sta' ou cier, ô fis santifià lou noum tin ; ô venis lou règne tin ; si fachis la voulountà tià coume ô cier accoussì en tère. Denn' a nous lou pan de chaque jouor; perdoune a nous lo debte nôte, coume nous lou perdounoun a lo nôte debtàuo ; fascis pa chère en tentacioun, ma lìbèràs de chaque má. — Cosi ô fis.

II. — Fragment d'une chanson de M. Petitti (1876) :

La fam de lo Galantome de Faito lhié trí rose.
(La faim du Galanthomme de Faeto est très grande).

Se sta chançioun se counquie pas
Nous ne restoun touttouaye barrà
Dinquien'na britta massarì ;
Se stoe i fischiount touttouaye accoussi.

Si cette chanson (2) ne se finit pas
Nous resterons toujours renfermés
Dans un vilain *mas ;*
Si ceux-ci feront toujours ainsi.

Qu'iallissiant, iallissiant arradgiane ;
Dou laoue i tinountmèroe lou canane!
Tout i achaffount e mai s'abbiguiount,
E a nous soule i arrestount lou count.
Cet aié poure oun bé piacHiie
Que 'nquioc a nous tout iant a min-[chiie!

Qu'ils aillent, qu'ils aillent (devien) nent) enragés; du loup ils ont (tiennent- plus grande (grosse) la gueule! Tout ils happent et jamais ils se rassasient, et à nous seuls ils laissent le compte. — Ceci est vraiment un beau plaisir, que sur nous tout ils ont (ils doivent) manger.

Ie fan pa jalle, ie fan pa rous,
Coum'ne soun'ncappà, ahi ! povre a [nous !
Iant vòlhie ste spale nôte
De stos oummouen qu'i stount pa sote!
Qui menount le man pe devant et [derriie,
E'nquiocanous toutianta minchiie!

Ils ne font les choses ni jaunes ni rouges, oh ! comme nous sommes tombés mal, ah ! nous pauvrets! Ont envie ces épaules de nous, de ces hommes qui ne sont (restent) pas au-dessous. — Qui mènent les mains par devant et par derrière, et sur nous tout ont... etc.

Veïie a ce iâte do la pèttole de fouore,
Que iallare melhaue chimminàn pe [lou fouore ;
Lhiè scappà proprie de Sant Ouito,
Lhiè paisan nôte, lhiè proprie de Faito.
Iat savinn appouzzoutà los ïie,
E ' nquioc a nous poure iat a min-[chiie!...

Voyez cet autre (homme) avec le bout de chemises en dehors, qui irait mieux marchant par les fours ; il est vraiment de Saint-Vit, il est de notre pays, il est vraiment de Faeto. — Il a su aiguiser les yeux, et sur nous aussi il doit manger!... (c'est-à-dire *à nos dépens*).

(1) Prononcez comme en français : *Biscaye.* (2) C'est-à-dire *cette histoire.*

Autres remarques sur la prononciation. — Prononcez les consonnes finales, le *ch* à la provençale ou à l'espagnol, et CH, souligné, comme *ch* français. — L'*e* est presque toujours semi-muet, presque comme l'*e* dans le mot *France.*

III. — Les adjectifs numéraux cardinaux :

1 oun.	11 iounze.	21 vint i oun.	100 sent.
2 do (*o* ouvert).	12 douze.	22 vint à do.	1000 mil.
3 traye.	13 tréze.	23 vint a traye, etc.	
4 catte.	14 katorze.	30 trente.	
5 sink.	15 kienze.	40 karante.	
6 chìie.	16 séze.	50 cinquante.	
7 sett.	17 diche-sett.	60 sessante.	
8 vitt.	18 diche-vitt.	70 settante.	
9 nouv.	19 diche-nouv.	80 uttante.	
10 diz.	20 vint.	90 nouvante.	

IV. — Quelques vocables pris à la volée, à Faeto (le 2 novembre) :

Téte (tête), frôn (front), ieil ou iehl (œil), los ìie (les yeux), na (nez), bouche (bouche), lmen (lèvre), den (dent), coe (col, cou), piét (poitrine), panze (ventre), bra (bras), aurèi ou aurelh (oreille), man (main), ougne (ongle), quoisge (cuisse), genouài (genou), pià (pied), pìie (pieds)...

V. — Voici quelques-uns des noms des deux cents soldats sus-nommés :

Gualtier, Hostiaire de la Reine, Angevin, Etienne Exalard, De Cepeyo Morel, De Longua, Marin Richard, De Molo, De Carritena, Oleario, De Ferraria, De Brettagne, Boniface, De Ryens, Grugnet, De Loduno, Simularius, De Brusson, Bourgognon, D'Artois, De Cercollis, De Verdun, Barthélemy de Gaones, Pierre de Flavacuria, Guillaume de Malerispetto, Etienne de Mayers, Richard de Roine, Pierrot de Girard, Jean Poitevin, Poncet, Comay, Pierre de Villeneuve, Odin de Provence, Robert de Flemmont, Gabin de Gans, De Tury Ambiens, Jean de Mullis, Jean Polus, Burcière, Jean de Burges de Turgeville, Hugo de Burlène, Philippot de Milhiac, De Bly, Jean Maréchal d'Arley, etc., etc...

VI. — Dans le patois de *Celle*, le petit village a 3 kilomètres de Faeto, et où le langage des anciens Provençaux qui l'ont fondé s'est conservé plus pur qu'à Faeto, j'ai trouvé traduite la neuvième nouvelle du Décaméron de Boccace, nouvelle qui fut aussi traduite en provençal moderne et classique par notre éminent Mistral. En voici quelques lignes :

Je diche dounc que a lou tèm de lou prìmmié Raye de Chipre, dappoi que i fi (1) *praye la Téra sante da Gouttefré de Bouillon, avvenit que 'na gintile fenne de Guascogne i allatte pillirine a lou Soubboulqre ; dichi tournan, arrēvà que i fitte a Chipre da paraye ma 'mmaiên i fit nammouor tri bri 'ngiria : pessou*

(1) *Nota.* — Il semble que l'*u* français, qui n'existe plus dans ces patois, s'est converti en peu de mots en *l*, et dans la plupart des mots en *u* italien, c'est-à-dire en *ou* français.

ilhe ne pregnitte tan e tan delàoue ca i pinsat allà a recuorre a lou Raye; me chacoun le dichitte c'a ieve tèn perdi, pe qué iie lhieve de cuór tri pititte e tri pa boun, tan que noum soulamén i pregnive pa do joustice la vinnitte de lo injourie de los âte, mé s' elle trinnammuor que i fachivant a iie se le prignive cou tan vie vetoupérie; tan louvaye que tout celloé que i tenevant da dir chaque chouose de te (iie), i sfougavant pe le denà despachìe e pe lou sbrougnie...

Et voilà offerte l'occasion de faire des recherches sur ces familles aux bons Provençaux descendant (il y en aura bien quelqu'un encore) de ces familles qui, par leur activité et honnêteté, ont su prospérer dans ce sol italien qui les a reçus en véritables frères, et les a estimés comme preux et loyaux soldats.

LOUIS ZUCCARO.

Foggia, 8 novembre 1892.

* * *

L'abondance des matières nous oblige à remettre au suivant fascicule de la *Revue*, tout prochain, la CHRONIQUE (félibrées d'Uzès, de Manosque, etc.), la BIBLIOGRAPHIE, la suite de l'*Évolution félibréenne* et la NÉCROLOGIE.

— Au moment de mettre sous presse, nous avons le regret d'apprendre la mort de notre illustre et cher collaborateur, le majoral William Bonaparte-Wyse, et celle de Mlle Anne de Berluc. — Nous ne pouvons attendre, pour exprimer à notre ami Léon de Berluc-Pérussis, qui pleure sa fille unique, emportée subitement à l'âge de 22 ans, la plus triste, la plus profonde sympathie. — Nous dirons longuement la vie et l'œuvre du grand félibre des *Piado de la Princesso.* Mais madame Bonaparte Wyse et ses vaillants fils voudront bien agréer aujourd'hui le premier hommage de nos respectueuses et douloureuses condoléances.

FIN

ÉMILE COLIN. — IMP. DE LAGNY. *Le Directeur-Gérant :* P. MARIETON.

LES TROUBADOURS

Terre fortunée que la Provence! Elle a réuni, au travers de l'histoire, toutes les magies sur son nom. La grâce tempérée, le charme varié de sa nature, avec la souple et noble race qui en sort, donnent l'illusion d'une autre Hellade. Épargnée dans la plupart des guerres du moyen âge, depuis la légendaire invasion teutonne réprimée par ce Marius dont elle a fait un héros national, elle n'a guère retenu, de tant d'oppressions qui ont pesé sur l'Occident, que les dures incursions des Maures. Encore n'est-il pas certain qu'elle-même ne les ait provoquées contre les hordes franques de Charles Martel. Survint la Civilisation Romane, éclosion magnifique du génie latent d'une race qui devait séduire les Barbares comme elle avait charmé et retenu les antiques civilisations. Sans lui avoir donné la naissance ni ses plus fameuses gloires, la Provence lui laissa pourtant son nom. C'est avec ce doux nom de Provence dont rien ne saurait user le parfum, que la légende des troubadours a traversé les siècles. Généreuse, indolente aussi, cette patrie de l'âge d'or a reflété sa douceur sur les plus fameux de ses maîtres, encore populaires dans leur proverbiale bonhomie. Et remarquez que la plupart sont de race étrangère, depuis ses grands saints d'Arles et de Lérins et ses grands princes, les Raymond-Béranger, des catalans, Jeanne de Naples, René d'Anjou, jusqu'à ses papes d'Avignon, et ses grands hommes d'adoption, tel Romée de Villeneuve (1). L'idée de l'antique *Provincia* était restée vivante dans la tradition du Midi, d'où la perpétuation de son nom au moyen âge (2). Mais la renommée des trou-

(1) Grand sénéchal de Raymond Béranger IV, comte de Barcelone et de Provence. Dante a fait « resplendir son âme lumineuse » parmi les renommées magnanimes de son *Paradis :*

> ..» Luce la luce di Romeo di cui
> Fu l'opra grande e bella mal gradita.
> ... Quattro figlie ebbe, e ciascuna reina
> Ramondo Berlinghieri, e ciò gli fece
> Romeo, persona umile e peregrina...
>
> (Par., C. VI. v. 127-142).

(2) Cf. Paul Meyer. *La Langue romane et ses différents noms* (*Annales du Midi*, t. I).

badours l'a sentimentalisée en la conservant. Provence est désormais la terre prédestinée du gai-savoir et du printemps des choses.

Elle les a si bien étendues, ses idéales frontières, qu'aujourd'hui même étudier les poètes de l'Aquitaine et du Limousin, c'est encore étudier la poésie provençale. Sous cette appellation le goût s'en est répandu, dès les premières enquêtes de la Critique, dans tous les milieux savants de l'Europe. L'Allemagne, se souvenant qu'elle devait ses Minnesœnger à nos troubadours, sembla vouloir disputer à la France la supériorité dans ces études neuves. Depuis Lacurne de Sainte-Palaye (1697-1784), jusqu'à la présente génération des romanistes, fourmillante du Nord au Sud et passionnément érudite, en passant par des maîtres comme Raynouard et Fauriel, initiateur savant et historien romantique; Diez, le prince de la philologie provençale; Paul Meyer et Chabaneau, c'est tout un monde qui a été dégagé des ténèbres. Mais c'est encore un domaine privé. Tant de travaux n'ont fait qu'assurer l'austère science et l'enrichir, sans qu'aucun de ses pionniers obscurs ait osé dépouiller son abnégation pour nous en donner la synthèse. Paul Meyer pourtant nous l'a promise, cette histoire des Troubadours. Qui plus que lui en est capable? Mais l'aurons-nous bientôt et sera-t-elle accessible à tous?

I. — LES TROUBADOURS ET LA CIVILISATION.

Il est malaisé d'établir des rapports précis entre la culture antique si raffinée encore à son déclin, et la littérature des troubadours. Celle-ci fut le développement d'une poésie populaire dont on sait peu de chose, très différente de l'humanisme gallo-romain auquel elle avait succédé, quoique sans doute pénétrée de lui, et qui s'exprimait dans *la langue romane* proprement dite, idiome parlé dans tout le monde romain, de la fin cinquième à la fin du huitième siècle. Mais très rares sont les monuments qui en ont été conservés. La forme des premiers essais lyriques des troubadours témoigne, par son caractère encore populaire, de cette obscure filiation.

Tandis que la barbarie régnait *in terra franka*, le sentiment lettré se perpétuait, même sous la framée conquérante, dans le Midi gallo-romain. Le fait demeure indiscutable. C'est cependant le contact des races du Nord qui suscita la germination de la littérature du Midi. Où pouvait s'épanouir cette fleur d'art nouveau, sinon sur ce terroir antique, sur ce sol aquitain aimanté depuis tant de siècles, de culture et de civilité! — Car l'influence qui domine le Moyen Age, l'esprit germanique, s'était infiltrée pour longtemps, dans cette société issue de la gloire de Rome. L'épopée française qui en fut l'expression populaire pénétra de son âme tout l'Occident. Du huitième siècle au milieu du douzième, le germanisme héroïque et mystique triompha dans les

mœurs et les institutions. L'avènement des troubadours fut la première réaction, encore inconsciente, contre l'envahissement du Nord. La civilisation provençale qu'ils provoquèrent, l'esprit juridique, civil, municipal, individualiste, finit par triompher de l'esprit militaire. L'ère des légistes devait succéder à l'ère des féodaux. La patrie était dans la Cité plutôt que dans l'état du prince. Le bourgeois refusant parfois le service d'ost et de chevauchée, le seigneur se contentait du protectorat des municipes. Sa libéralité affirmait plus que tout, son pouvoir. Terroir merveilleux pour une renaissance des arts de la pensée.

La littérature des Troubadours comme celle des Félibres a débuté par la poésie lyrique. C'est avec ses chantres éoliens que la Grèce commença de charmer le monde. Rien ne vaut les ailes du rythme pour civiliser. La France du Nord, comme Rome, s'affirma plus modestement, avec des genres plus sévères.

La première lyrique des Provençaux est amoureuse et printanière. Un concert s'élève tout à coup qui exalte à l'infini les douces vertus du temps de Pâques, la jeunesse du cœur et de la beauté (1).

Cette éclosion splendide de chanteurs provençaux en Limousin et en Auvergne nous apparaît presque soudaine. Avant Guillaume de Poitiers c'est le silence et c'est la nuit. Une langue littéraire a surgi, bientôt si répandue, si fameuse, que la voix de ses premiers interprètes, poètes de cour pour la plupart, peu à peu se démocratise jusqu'à gagner tout le pays méridional (2). Ainsi du parler, prétendu aristocratique, des félibres, idiome très vivant mais épuré pour l'usage universel et la dignité littéraire.

La Provence du haut moyen âge avait peu de goût pour les prouesses belliqueuses, ce qui explique l'absence presque complète d'une Epique méridionale. Doit-on la regretter si l'on songe que cet esprit « civil » qui fut le sien, devait faire la conquête de la France, devait provoquer la Renaissance et la Révolution? Essentiellement amie des arts de la paix, elle favorisa de

(1) D'où est sortie cette première poésie des troubadours? On l'a beaucoup cherché : ces temps sont peu connus. M. Gaston Paris (*Journal des Savants*, 1892) estime qu'il faut en demander l'origine à ces chansons d'amour exécutées en dansant, qui accompagnaient les fêtes de mai, très anciennement usitées en Gaule, *reverdies*, *roondets*, etc., transformées un beau jour en une poésie de société aristocratique. — M. L. Clédat (*Revue de philologie* française et provençale, t. VI, p. 232, 1892) pense que l'usage étant de tenir les « cours » au mois de mai, cette inspiration printanière, qui lassa bientôt par sa monotonie, s'accordait naturellement avec la sortie des poètes, pour qui l'hiver était morte-saison.

(2) Ce puissant Guillaume de Poitiers qui apparaît à l'aurore de la civilisation romane, dédaignant son parler naturel (le Poitevin, dialecte d'oïl) pour chanter en provençal, apporte déjà la preuve d'un entraînement irrésistible vers la Muse qui se révélait. Un siècle plus tard, son petit-fils par alliance, Henri II Plantagenet, nous offrira un exemple analogue en sa cour normande et provençale. Ce roi d'Angleterre n'a probablement jamais su l'anglais.

tout temps chanteurs et *joculatores* (ses futurs jongleurs). L'épisode est célèbre du scandale que produisit leur arrivée à la cour de Paris, lors du mariage de Constance d'Arles avec le roi Robert. Récitants et poètes avaient la protection des seigneurs dans les cours du Midi Le jour où ceux-ci se mêlèrent eux-mêmes de composer, la gloire environna cet art du *trobador* (1) qui permettait aux plus humbles d'aspirer à l'amour de leur suzeraine. Cette réhabilitation du chanteur resta du moins longtemps sans effacer les distances, et l'âme de ses inspirations revêtit une humilité qui fut l'idéal même d'un temps.

Mais la vogue est désormais acquise aux beaux diseurs d'amour. Et voici cette poésie aux accents inconnus qui élargit sa conquête, conformément à son génie, par des récitations publiques, des fêtes, des assemblées du Gai-savoir! (La divulgation du Félibrige s'étendra sous les mêmes auspices). On connait ces *Puys Notre-Dame*, sortes de parnasses institués à l'imitation des premiers concours de Notre-Dame du Puy-en-Velay, qui réunissaient les adeptes de ce renouveau de la Lyre. On sait combien la popularité s'attacha vite aux maîtres en l'art de « trouver » à qui leurs chansons d'amour, leurs subtiles tensons, leurs sirventes guerriers ou satiriques ouvraient les cours des princes. Le triomphe de l'individu que devait consacrer la Renaissance, inauguré par les artistes, relevés soudain et solennellement de la condition infâme où les reléguait la société du Nord, est un des grands faits de l'histoire. L'esprit de collectivité était en défaveur dans la civilisation provençale. Les mœurs très familières favorisaient l'indépendance, l'épicurisme. Partant, l'esprit religieux y déclinait. Et l'on s'est exagéré les conquêtes de l'Albigisme en Aquitaine. Le libéralisme qui régnait souleva le Midi contre les persécuteurs des hérétiques. Mais le peuple n'embrassa qu'en petit nombre leur fanatisme et les austérités de leur foi. Rares sont les troubadours qui paraissent y avoir pris part. Les invectives d'un Guilhem Figuieira contre Rome, d'un Pierre Cardinal contre les mauvais prêtres et les moines, ne sont célèbres que par leur cas d'exception (2).

(1) *Trobador*, de *trobar*, trouver. On en a cherché longtemps l'étymologie. Diez proposait *turbare*. MM. Gaston Paris et Paul Meyer ont fait accepter comme source à *trobar : tropare* de *tropus*. Le latin classique désignait par le « trope » une figure de rhétorique; le latin de la décadence une variation dans une mélodie; puis on en fit une « queue musicale ajoutée à certains chants liturgiques »; enfin *tropus* signifia mélodie, air et chant. *Tropare* varier, composer un air, remplaça peu à peu *invenire*, trouver. Le *tropator* compositeur, devient le *trobador*, ou poète, qui s'accompagnait en chantant. (Cf. *Romania*, VII. 418.)

(2) Les plus fameux poètes du temps ont fini au couvent : Bernard de Ventadour, Bertrand de Born, Arnaud Daniel, Foulquet de Marseille, Pons de Capdueil, Cadenet, Elias de Barjols, Perdigon, etc... Plusieurs qui étaient dans la cléricature et l'avaient délaissée pour le monde, Gui d'Ussel, Pierre Rogiir, l'un et l'autre chanoines, finirent dans la paix du cloître. Ce « terrible » Guilhem Figuieira lui-même conseilla de ses chants la croisade de Terre-Sainte.

Un ancien préjugé du Nord, qui persiste dans l'opinion, relègue encore les troubadours dans je ne sais quel vague idéal lointain et suranné. C'étaient les hommes les plus modernes du Moyen Age. A l'encontre d'une théorie connue de M. Gebhardt (1), j'estime que sans la guerre albigeoise, la Renaissance ne pouvait s'affirmer qu'en pays d'Oc, et à la cour de ces Raymond de Toulouse, plus puissants alors que les rois de France, et protecteurs de tous les arts. La littérature provençale a « subi des pertes inouïes », au dire de ceux qui peuvent en parler sans appel. Tous les grands sujets des littératures modernes ont été abordés par elle. La destruction impitoyable des inquisiteurs n'en a guère épargné que des chansons d'amour, et nous leur devons Dante et Pétrarque. L'esprit frondeur des sirventès, qu'on ne peut comparer qu'aux licences de notre journalisme, avait libre cours en plein Moyen Age, dans cette chevalerie démocratique du Midi où le talent égalait les poètes aux princes. Quelques écrivains, d'ailleurs mal informés, confondant de parti-pris les troubadours et leurs jongleurs, deux castes très distinctes, ont voulu voir des comédiens-auteurs dans ces chanteurs errants, missionnaires du gai-savoir. Qu'ils naquissent de sang royal comme Richard Cœur-de-Lion ou Frédéric II, puissants barons comme Bertrand de Born, ou plébéiens comme Bertrand de Ventadour, la renommée rapprochait leurs conditions. Ce séduisant Bernard, prince charmant des mélancolies amoureuses, qui était fils d'une fournière de Ventadour, fut aimé de la femme de son seigneur, avant de conquérir l'amour d'Eléonore d'Aquitaine.

Tous ces poètes vivaient en parfaite égalité avec la meilleure compagnie de leur temps. C'est dans un monde assez semblable à notre société cosmopolite que s'agitaient leurs passions. Influencées de longue date par les Byzantins, les Juifs et les Arabes, leurs idées mêmes, ouvertes à tous les souffles du Midi et du Nord, différaient moins qu'on peut le croire de la civilité moderne. Les Cours d'amour où l'on a cherché longtemps plus de solennité qu'elles n'en comportaient, qu'on a niées plus tard au nom de la science, et auxquelles on semble revenir, — tel est l'occulte et indestructible pouvoir de la tradition ! — les Cours d'amour devaient constituer un des divertissements préférés de la villégiature (2). A la différence de nos lettrés mondains, les troubadours villégiaturaient sans cesse, montrant ce dédain du bourgeois, qui dans tous les âges n'a fait se plaire les artistes qu'avec le peuple et l'aristocratie.

(1) *Les origines de la Renaissance en Italie*. Paris, Hachette, 1879.

(2) Cf. *Revue Félibréenne* de juillet 1891, à propos d'une thèse importante de M. Trojel, favorable aux Cours d'amour et de la savante étude contradictoire de M. Gaston Paris ; ainsi que les récents travaux de MM. Pio Rajna (*Corti d'amore*, Milan 1890), et Crescini (*Per li studii romanzi*, 1892).

II. — LA VIE COURTOISE.

Dès qu'il exista dans le Midi de la France une poésie de société aristocratique, les Troubadours, graduellement serviteurs, courtisans, familiers, sinon même rivaux de leurs princes, transformèrent les mœurs à leur profit. Le triple don de « trouver, vieller et chanter » paraît avoir perdu de bonne heure l'estime qu'on en accordait jadis au parfait poète. Avec la considération croissante qu'il rencontrait dans ces petites cours féodales, où parfaitement oublieux de ses origines il vivait maintenant de cadeaux et d'hommages, l'auteur célèbre abandonnait à ses *joglars* son office de récitant. Ceux-ci l'escortaient comme des écuyers, aspirant sans cesse à sa chevalerie, sa maîtrise. Et désormais revendiqués par l'aristocratie, les Troubadours régnaient sur l'opinion des puissants de leur temps. Mais pour en exagérer parfois les dédains à l'égard des classes inférieures et pour ne plus rien ménager dans leurs satires, ils tendaient à devenir le dissolvant de cette société dont ils exprimaient les plaisirs, charmaient les nonchalances et traduisaient l'esprit. C'est le fruit ordinaire de la littérature.

O fugace dolcezza! o viver lasso !...

En attendant ils avaient façonné sur l'âme de leur poésie une politesse nouvelle, créé un « monde » inconnu avant eux. N'est-ce pas de leurs qualités comme de leurs défauts que se constitua pour toute une classe ce don de « la race », fait de charme insouciant, de grâce sensuelle et de fière témérité? En ces seigneurs légers, amuseurs, très raffinés, très braves à l'occasion, généreux jusqu'à la prodigalité ; en ces jeunes femmes enjouées, futiles, charmantes, amoureuses par passe-temps plus que par conviction, était en germe — bien plus que dans les milieux austères de féodalité septentrionale — la société « française », celle qui passa des cours du Midi à la Cour monarchique du Nord et donna le ton à l' « esprit » de la France depuis les Valois jusqu'à la Révolution.

La vie courtoise suscitée par les Troubadours nous était jusqu'ici imparfaitement révélée. Leurs *biographies* sommaires en partie rédigées par Hugues de Saint-Circ, qui vécut à Trévise au milieu du treizième siècle, quelques romans contemporains avec maints détails des chroniques, minutieusement colligés, forment aujourd'hui un dossier assez documentaire pour permettre à l'historien des mœurs un tableau dûment renseigné (1). On ne peut s'attendre à le

(1) *Biographies des troubadours* (textes prov. et latins du moyen âge) par C. Chabaneau (*Histoire du Languedoc*, t. X. Notes : pp. 209-409). M. L. Clédat en a donné un intéressant résumé (*Revue de philologie française et provençale*, t. VI, fasc. 2, p. 81). Ces biographies, si importantes pour l'histoire de la société méridionale, sont souvent

trouver ici. Néanmoins quelques exemples choisis dans ce dédale de récits amoureux donneront une idée du crédit des poètes dans la société méridionale en son grand siècle, le douzième.

Trois des plus grandes dames d'alors, trois sœurs, renommées également pour leur courtoisie et leurs grâces, les filles du vicomte Boson II de Turenne, semblent s'être partagé les hommages des plus grands poètes (1). Les biographies des troubadours retentissent de leurs aventures. Bertrand de Born aima l'aînée, Mathilde, femme de Guillaume Talleyrand de Périgord, seigneur de Montagnac. Après avoir chanté « sa peau blanche comme fleur d'épine », sa gorge ferme et ses cheveux blonds, il la dédaigna pour la sœur de Richard Cœur-de-Lion son ami, la duchesse de Saxe, mère du futur Empereur Othon IV. Les deux autres « sœurs de Turenne » étaient Marie, vicomtesse de Ventadour, et Elise, dame de Gourdon puis de Montfort. La première fut courtisée par Hugues Le Brun, comte de la Marche, Gui d'Ussel, qui était chanoine, et Gaucelm Faidit, gros ripailleur et bon poète qui se fit jongleur dans la mauvaise fortune. Mais, très coquette, elle paraît n'avoir cédé à aucun. Elise de Gourdon, au contraire, aima de réelle tendresse le vicomte de Saint-Antonin, Raymond Jourdain, maître en l'art de trouver, qui, l'ayant crue morte pour lui, en avait perdu la joie et la santé. Toutes les trois cependant prirent leurs « chevaliers » dans leur monde. Il n'en allait pas toujours de même, à en croire les *biographies*. Les deux plus grands troubadours de la Provence, Foulquet de Marseille et Raimbaut de Vaqueiras, l'un et l'autre d'origine modeste, eurent les plus « flatteuses » liaisons. Fils d'un commerçant génois fixé à Marseille, Foulquet, rebuté d'abord par la femme de son seigneur le vicomte Barral, semble avoir réussi auprès de la vicomtesse de Montpellier, Eudoxie, fille de l'empereur Manuel Comnène. Au plus beau temps des assiduités du troubadour qu'elle réconfortait, son mari la répudia. Elle mourut bientôt. Foulquet se retira du monde et devint évêque de Toulouse. Son fanatisme contre les Albigeois, dans la Croisade, l'a fait impopulaire à jamais pour les Méridionaux patriotes. Néanmoins il était fameux entre les poètes, et Dante, malgré la haine qu'il vouait aux Capétiens, l'a placé dans son Paradis. On raconte qu'un jour à la table du roi de France, Foulquet entendit un *joglar* dire un des chants de sa jeunesse ; lors il pâlit et n'usa plus que de pain et d'eau pendant le reste du repas.

accompagnées de *razos* moins sommaires ou commentaires des principales pièces des poètes, qui éclaircissent singulièrement l'idée qu'on peut se faire de la vie « courtoise. » Non moins utile est le roman de *Flamenca* (fin du XII[e] siècle) publié — et traduit — par M. Paul Meyer : scènes de high-life chevaleresque du plus piquant intérêt.

(1) Déjà leur tante Marguerite de Turenne, sœur de Boson II, avait aimé Bernard de Ventadour. Répudiée par son mari le vicomte Ebles III de Ventadour, elle épousa en troisièmes noces le comte d'Angoulême.

Plus célèbre est l'aventure de Raimbaut de Vaqueiras, — issu d'un petit village des bords de l'Ouvèze aux pieds du Ventoux — avec la sœur du marquis Boniface de Montferrat, son protecteur, Beatrix, femme du seigneur de Savone, Arrigo del Caretto. S'étant énamouré d'elle pour l'avoir vue, par indiscrétion, essayant dans sa chambre l'armure et l'épée de son frère, il la surnomma, dans ses vers, *Bel Cavalier*. Sa tendresse fut vite expliquée ; on en fit honte à Beatrix, et comme les rigueurs de la dame désespéraient son troubadour, elle le consola si bien qu'un jour le marquis de Montferrat les surprit dormant l'un près de l'autre. Comme il advint jadis à Eginard, il le couvrit de son manteau et emporta celui du poète. Mais il aimait Raimbaut, et lui ayant tout pardonné, il l'emmena en Terre-Sainte. Boniface conquit là-bas le royaume de Salonique ; Raimbaut y fut fait prince. Grand homme désormais, l'enfant du hameau provençal chantait toujours, mais avec une fierté nouvelle :

Emperadors e ducs e reis
N'avèn fachs, e castèls garnitz
Pros dels Turcs e dels Arabiz...

« Nous en avons fait des empereurs et des ducs et des rois, et fortifié des châteaux, proche des Turcs et des Arabes... » Mais il songeait toujours à Beatrix, restée dans la verte Italie, et moins heureux que Geoffroy Rudel, il mourut outre-mer sans la revoir.

Si l'amour courtois des troubadours n'est pas d'essence platonique, on a poussé bien loin le blâme en le qualifiant de « perpétuelle excitation à l'adultère ! » (L'abbé Bayle, *Poésie prov. du moyen âge*). Exécution sommaire et bien d'un prêtre. Chanter l'amour, exalter la galanterie, n'est souvent que littérature, ou politesse. Plusieurs éminents romanistes s'attachant ainsi à la lettre plus que de raison, ont cherché la part du sens moral, là où souvent les troubadours ne s'étaient souciés que d'élégance. Vraiment, n'est-ce pas exagérer, que d'appeler la vie courtoise « le triomphe de l'adultère, légalisé par une sorte de droit coutumier de l'amour » (1). Toute poésie amoureuse exprime le désir, espoir ou désespoir; l'indéterminé fait son charme étant son mystère. La société mondaine, surtout celle des cours où l'intérêt social préside aux mariages, n'a jamais cessé de favoriser ces apparentes libertés de relations, plus souvent conventionnelles qu'effectives. Supprimez-lui l'habitude de médire et de fleureter et vous lui supprimez la vie. Les invectives des théologiens sont de tous les temps contre les embûches du monde... Je ne vois pas dans les biographies des troubadours que l'indulgence des époux ait été si accoutumée. S'ils ne montrent pas tous la légendaire cruauté du sire de

(1) Léon Clédat, *Revue de Philologie, fr. et prov.* t. VI, p. 81.

Castel-Roussillon dont pâtit l'infortuné Guilhem de Cabestainh (1), les répudiations des adultères et les poursuites de leurs complices accompagnent souvent ces annales d'amour. Il était du bel usage de traiter l'amour comme un divertissement mondain et littéraire, mais quand le poète devenait compromettant vis-à-vis de l'épouse ou de la sœur du prince, celui-ci, gardien naturel de l'honneur de sa maison, n'hésitait pas à l'éloigner. Dans ce jardin, monotone parfois, d'intrigues soupirantes, que de « fins » désirs, que de frais sentiments fleurissent ! Il naît plus d'une poétique histoire, toute idéale, dans ce milieu subtil et indulgent, comme celle de Geoffroy Rudel qui aima la comtesse de Tripoli au seul renom de sa beauté, passa la mer pour contenter son rêve et mourut en l'apercevant (2).

Henry Heine l'a divinement évoquée ; il en sentait l'âme et le parfum. Ne possédait-il pas des troubadours et la grâce fuyante et la délicate tendresse... Un tel amour était bien dans l'esprit chevaleresque. Il n'est pas rare dans les *biographies*. Moins connue est la touchante histoire de ce Guillaume de La Tour-Blanche qui aima sa maîtresse morte au point de se persuader qu'elle devait ressusciter. Il consulta tous les devins du temps, se soumit comme un mage à toutes les privations. Mais quand il reconnut pour vain son cher espoir, il se laissa mourir afin de retrouver l'immortelle amie de son rêve. Cette divinisation de la femme eût paru faiblesse aux Anciens. Ce culte de la beauté dans l'éloignement ou dans la mort, cette ferveur de vénération pour l'être féminin, « objet » de pureté et de douceur, *forme de l'idéal*, resta inconnue de la raison païenne si dénuée de mysticisme, de même que l'amour antique ignora la tendresse. C'est le rayon spirituel, l'ineffable revêtement de lumière céleste qui manquait à Diotime la Mégarienne. L'amour platonicien lui-même était dépassé par l'amour courtois, dans son essence. Mais l'Italie devait pousser plus haut que nos poètes cette interprétation sublime de la Femme. — Est-ce que l'indolent sensualisme arabe (comme on l'a dit sans preuves), avait pénétré la Muse provençale? Je crois peu à la civilisation des Sarrasins. Ces nomades n'ont laissé trace que de destructions dans nos contrées. Est-ce la seule influence de la nature méridionale qui substituait, chez les Troubadours, au mysticisme flottant des romans de Charlemagne et de la Table-Ronde plus d'humanité dans la tendresse, les préservant encore des

(1) On a voulu mettre en doute, pour un défaut de concordance historique, l'aventure de ce troubadour. Je m'en rapporte à Pétrarque qui, cent ans après la mort de Cabestainh, l'évoquait dans son *Trionfo d'amore* :

... Quel Guglielmo
Que per cantar ha'l fior dé suoi dì scemo (C. IV, p. 52).

(2) Jaufre Rudel che usò la vela e'l remo.
A cercar la sua morte... (Petrarque, *Trionfo d'amore*. (C. IV, v. 52).

excès d'un allégorisme que leurs disciples italiens allaient porter jusqu'à la froideur de la mort ?... On a reproché aux Provençaux de n'avoir pas chanté la jeune fille : j'y veux voir un respect plutôt qu'un dédain. Leur morale légère n'est jamais perverse. Amour mondain, souvent intéressé, mais amour patient, mystique. On ne peut nier qu'à travers leurs inspirations faciles, jeunes, ironiques parfois, railleuses d'elles-mêmes et sensuelles, selon leur race, graciles, mais vivantes en somme, ils n'aient abondamment propagé l'esprit chevaleresque, âme douce de ces temps barbares, préparant l'avènement des génies qui devaient formuler l'idéal de la chevalerie éternelle, l'amour désintéressé de la beauté.

Demandez à nos jeunes néo-chrétiens, « compagnons de la vie nouvelle », si l'idéal d'amour du Moyen-âge est pour eux tellement aboli. Rien ne meurt tout à fait des rêves de l'esprit humain. Le réservoir religieux de l'Orient subsiste, indifférent à nos négations, en attendant son heure de les submerger. Rien ne meurt, mais tout ne se transforme pas pour revenir à la lumière.

III. — LE MIDI DU XIIe SIÈCLE.

Quand s'ouvrit le XIIe siècle qui allait être le grand siècle de la civilisation provençale, les pays de langue d'Oc et de droit romain, villes libres ou principautés libérales que de vagues suzerains ne gênaient guère, formaient, malgré leurs permanentes hostilités, une sorte de Fédération morale, s'étendant de la pointe orientale du Léman à l'embouchure de la Gironde, et de Limoges à Valence d'Espagne. C'était à peu près le royaume d'Aquitaine des héritiers de Charlemagne, augmenté de l'antique Provence, et du vaste Viennois. Depuis l'occupation des Wisigoths, la langue avec les mœurs s'étaient développées parallèlement chez tous les peuples de ce grand pays, pour former non pas un État, mais comme une idéale nationalité ethnique, hors de laquelle il semblait n'exister plus que des barbares. Maintes fois les troubadours ont témoigné de cette conscience éparse d'une fraternité des Méridionaux, des confins helvétiques de la Savoie aux frontières de l'Aragon. Albertet de Sisteron (treizième siècle), opposant les Français aux Catalans, c'est-à-dire aux peuples de langue provençale, dans une *tenson* bien connue, nous en fournit un curieux exemple :

Monges, digatz, segon vostra scienssa,
Qual valon mais Catalan o Franses,
E met de sai Gaiscunha e Proensa
E Lemozin, Alvern'h e Vianes,
E de lai met la terra dels dos reis... (RAYNOUARD, IV, 38.)

Il groupe d'une part Catalogne et Gascogne, Provence et Limousin, Auvergne et Viennois, et de l'autre avec la France proprement dite, la « terre

des deux rois », Guyenne, Saintonge et Poitou, l'héritage d'Eléonore disputé par les souverains de France et d'Angleterre (1).

Non pas que le parler fût identique chez tous les peuples d'*oc*. Il y existait des dialectes, moins marqués pourtant qu'aujourd'hui. Ajoutons que l'idiome de Gascogne, d'usage administratif, était considéré comme « lengatge estranh », et qu'on qualifie désormais de *franco-provençal* celui qui régnait au nord-est de la terre méridionale (2). Mais la langue littéraire des troubadours, la *parladura lemosina, catalana*, ou le *provençalès*, sous laquelle ils embrassaient tous les dialectes d'oc et qui fut populaire aussi, n'en était pas moins une, avec ses règles de grammaire, avec ses genres poétiques (3).

Ce fut au douzième siècle, malgré des hostilités permanentes de seigneuries à municipes et de vassaux à suzerains, une vraie féodalité du Midi où la vie artistique était d'autant plus vive que les centres étaient multipliés. En tenant compte de tout ce qui en a sombré sans retour dans la guerre albigeoise, on peut rapprocher *le Parage*, la civilisation provençale, des plus grands siècles de l'humanité, l'âge de Périclès et la Renaissance.

Alors, et près de cent cinquante ans, Catalogne et Provence ont prospéré sous le spectre patriarcal de ces Raymond-Bérenger dont le dernier fut père de quatre reines (4). L'Aquitaine (Gascogne, Poitou, Saintonge et Guyenne), qui avait donné le premier troubadour connu, le turbulent comte de Poitiers, Guillaume VII, étendait au loin sa renommée sous sa petite-fille, cette passionnée et superbe Eléonore, aimée de Saladin et de Bernard de Ventadour, mère de Richard Cœur-de-Lion, et qui devait régner sur la France et l'Angleterre. La cour des Raymond de Toulouse, dynastie libérale et savante, où

(1) Un écrivain Catalan, Jaufré de Fox (treizième siècle), a déclaré aussi que par *Provençalés* « on entend le parler de Provence, de Viennois, d'Auvergne, de Limousin et des terres avoisinantes » (*Romània*, IX, 58). — Aux territoires indiqués dans ces textes, il faut ajouter pour le douzième siècle, l'Italie septentrionale.

(2) Diez considérait le Lyonnais et le Dauphiné comme terres de langue d'oc. Les romanistes qui l'ont suivi, ont fait de cette région un groupe linguistique distinct que M. Ascoli a délimité et baptisé *franco-provençal*. « Cet idiome a pour domaine propre un territoire correspondant à l'ancien royaume de Bourgogne. Il règne dans sa pureté sur toute la Savoie, la Suisse romande, la Bresse, une partie du Dauphiné et du Lyonnais... » Chabaneau (*loc. cit.*, p. 175). — *Cf.* aussi la préface de l'important *Dictionnaire du patois lyonnais* de Nizier de Puitspelu (M. Clair Tisseur).

(3) Dante (qui plaçait en Catalogne le centre principal de l'idiome des troubadours), est sans doute le premier qui l'ait qualifiée de « langue d'oc » pour la différencier d'avec celles *d'oïl* et de *si*. (*De vulgari Eloquio*, lib. I, cap. XIII). Cf. C. Chabaneau, *Histoire du Languedoc*, t. X, note XXXVI.

(4) Les quatre filles de Raymond Bérenger IV (v. p. 289) fondateur de la dynastie barcelonaise de Provence (1112-1245) étaient Marguerite femme de saint Louis, Béatrix femme de Charles d'Anjou, la reine d'Angleterre épouse de Henry III et la reine des Romains, mariée à Richard de Cornouailles, frère du précédent.

s'abrita l'hérésie albigeoise, faisait du Languedoc le foyer du Parage dont l'Auvergne et le Limousin fournissaient les plus éclatantes lumières.

La monarchie capétienne redoutait la formation possible d'un grand État de langue d'Oc qui l'eût arrêtée sur la voie des conquêtes. Il en résulta la Croisade qui ruina le Midi. Mais malgré tant de désastres, d'où s'épouvanta pour jamais la forêt aux enchantements, cette nationalité naturelle restait possible. La solidarité de la race s'était bien montrée dans l'appui spontané que les provençaux catholiques prêtèrent au comte Raymond VII, assiégé dans Beaucaire par Simon de Montfort. En 1245, cet état du Midi fut sur le point de se former. Qui sait si Charles d'Anjou sans l'appui de Romée de Villeneuve, fût parvenu à triompher de ce même Raymond VII de Toulouse, pour la main de Béatrix, fille de Raymond-Béranger, héritière de la Provence? Ce mariage eût rendu stérile la longue guerre injuste de la croisade capétienne.

Le regret poétique et traditionnel des grands jours de la race a maintes fois hanté les Méridionaux. Sans cesser de reconnaître qu'il était écrit que la France s'étendît aux naturelles frontières de l'idéale Gaule (1), sans cesser d'admirer sa prédestination nationale, ils n'admettent qu'avec réserve la rigueur chaque jour croissante d'une prédominance parisienne qui réduit les énergies locales à néant. Mistral a magnifiquement formulé ce double sentiment des patriotes du Midi, dans un poème qui scella le pacte fraternel de la Renaissance catalane avec le Félibrige (1859) :

Aro pamens se vèi, aro pamens sabèn
Que dins l'ordre divin tout se fai pèr un bèn :
Li Prouvençau, flamo unanimo,
Sian de la grando Franço, e ni court ni coustié ;
Li Catalan ben voulountié
Sias di l'Espagno magnanimo.

Car enfin a la mar fau que toumbe lou riéu
E la pèiro au clapié ; di traiti Vaqueiriéu
Lou blad sarra miéus se préservo.
E li pichot veissèu per navega segur

(1) Les historiens ont toujours vu dans la vieille Gaule une sorte d'entité sociale, bien que les races qui la composaient formassent autant de peuples différents. La Gaule ne fut jamais qu'une expression géographique. Les Ligures qui en occupaient le Midi restèrent distincts des Phéniciens et des Phocéens du Littoral, comme des Celtes de l'intérieur. Peut-être admettra-t-on, un jour, une sorte d'unité *pélasgique* de la Gaule, antérieure aux temps historiques? M. S. Reinach en entretenait récemment l'Institut, se basant sur les monuments mégalithiques, partout répandus, mais dont le sens est encore si obscur. Cette hypothèse semblerait donner raison au système de M. l'abbé Espagnolle, sur l'*Origine du français*. (L'éolien pélasgique et le dorien marseillais formeraient sa couche profonde). Quoi qu'il en soit, depuis les temps anciens, il n'y a pas de races pures, à proprement parler; il n'y a que des races morales, fondées sur des attractions nationales et géographiques, sur des intérêts séculaires.

Quand l'oundo es encro e l'aire escur
Fau que navegon de counservo.

Car es bon d'estre noumbre, es bèu de s'apela
Lis enfant de la Franço...

MISTRAL (*I troubaire catalan*). (1)

Pourtant ils n'ont pas cru devoir tout renoncer de ce qui fit leur libre gloire d'autrefois. C'est dans ce sentiment que s'est organisé le Félibrige en 1876, vaste confédération littéraire de patriotes provinciaux dont les limites correspondent au glorieux Midi du XIIe siècle. Autant que d'y préserver leur idiome moderne (car il a subi comme tous les autres ses transformations organiques) d'une ruine illogique et anti-naturelle, nuisible même à la connaissance du Français en terre d'Oc, les Félibres ont pris à tâche de maintenir le génie et les traditions de leur pays. Encore ne faut-il pas imposer à tous ses membres les *desiderata* sociaux, c'est-à-dire les réformes administratives souhaitées par quelques-uns. Ce que nous voulons tous, c'est qu'un Provençal, un Gascon, un Languedocien ait le droit de connaître et d'aimer sa terre natale, qu'il ait la liberté de ne pas renier ses ancêtres, en la seule faveur d'un patriotisme si abstrait qu'il le dénationalise. Nous ne voulons plus de cet enseignement uniformitaire qui réduit l'histoire de la France à l'histoire des agrandissements de la monarchie, et son génie à celui de ses provinces conquérantes. Ces sentiments sont légitimes et français. Au-dessous de sa métropole nationale, la France peut revendiquer autant de métropoles régionales que d'anciens chefs-lieux historiques. C'est le vœu secret de toutes les provinces, justement révoltées contre ce vampire politique, la centralisation. On doit s'attendre à voir tous les partis peu à peu réconciliés dans cette idée. Mais on se souviendra qu'elle a ses racines chez nous.

IV. — LES DISCIPLES DES PROVENÇAUX.

Peut-être était-il nécessaire d'indiquer au public de ce recueil la portée sociale d'une littérature à laquelle nous nous proposons de l'initier plus familièrement qu'il n'a été fait jusqu'à ce jour, et qui fut la source moderne de toutes les littératures de l'Europe. C'est dans leur conception de l'amour, c'est

(1) *Isclo d'or*, p. 170. « Maintenant pourtant il est clair, maintenant pourtant nous savons que dans l'ordre divin tout se fait pour un bien : les Provençaux, flamme unanime, nous sommes de la grande France, franchement et loyalement; les Catalans bien volontiers, vous êtes de la magnanime Espagne.

« Car enfin à la mer doit tomber le ruisseau et la pierre au tas de pierres : des perfides froidures de l'Equinoxe (*Vaqueiriéu* jours d'emprunt), le blé serré mieux se préserve ; et les petits vaisseaux pour naviguer en sûreté quand l'onde est noire et l'air obscur doivent naviguer de conserve.

« Car il est bon d'être nombre ; il est brave de s'appeler les enfants de la France... » (Édit. Lemerre.)

dans le culte de la femme, idéal de douceur et de beauté proposé comme postulat de toute vie chevaleresque, que réside l'influence civilisatrice des troubadours. Les premiers, ils ont *fait de l'art* avec le sentiment chrétien de l'amour. Un sourire inconnu de mystique tendresse rayonne désormais sur les grâces mortelles de la muse de Catulle et d'Anacréon. L'Italie et la France, puis l'Allemagne, la Castille et le Portugal, l'Angleterre elle-même à travers Boccace et les Trouvères, apprirent de la Provence l'idéal nouveau.

Les premiers troubadours italiens, Sordello, la noble « âme lombarde » que Dante aborde en purgatoire, Lanfranc Cigala, Lamberti de Bovarel de Bologne, Bartholomée Zorzi de Venise, Boniface Calvo, Perceval et Simon Dorià de Gênes, le marquis Albert de Malaspina (on peut en citer une vingtaine), *écrivaient en provençal*, et le choix même de leurs sujets fait présumer que leur parler n'était pas incompris du peuple. Les seconds à la cour sicilienne de ce savant roué de Frédéric II, prince des dilettantes, imitaient les troubadours en un italien pénible, plus subtils déjà que leurs maîtres. La troisième génération des chanteurs d'Italie, les mystiques d'amour, Guido Guinicelli, Guido Cavalcanti, Dante lui-même abordaient un platonisme érudit à peine soupçonné de leur *trobador* de prédilection, Arnaud Daniel, mais qui cachait souvent le symbolisme Gibelin.

Les deux grands poètes du Moyen Age devront aux Provençaux les meilleures raisons de leur gloire. Car, outre le respect de la langue vulgaire dont l'usage a fait d'eux des poètes nationaux, Dante et Pétrarque ont appris des troubadours la discipline du style et la tradition chevaleresque de l'amour. A défaut des témoignages du *De vulgari eloquio* où l'Alighieri les qualifie de docteurs, les œuvres poétiques de l'un et de l'autre nous prouveraient assez par leurs éloges autant que par les emprunts qu'on y a constatés, la gratitude des deux génies et la sincérité de leur admiration (1). Qu'on n'y voie pas que je prétende rabaisser leur gloire! A ne les considérer que comme chantres de l'amour, ces vrais grands hommes mériteraient la louange des siècles. Mais peut-être y ont-ils des égaux. Le *Canzoniere* et la *Vita Nuova*, d'ailleurs immortels par le style, ne hantent-ils point la mémoire des âmes pour une autre raison que leur substance même?... Dante et Pétrarque n'ont célébré et immortalisé qu'une femme : il faut n'en chanter qu'une pour les enchanter toutes. L'un et l'autre, dans leurs poëmes, lui ont gardé respect et fidélité c'est assez pour se conquérir ces tendres cœurs et à jamais. Elles refusent la pleine gloire à qui a médit d'elles : éternellement l'ironie de Heine l'empêchera de

(1) Cf. *Alcuni fonti provençali della Vita Nuova* de M. Scherillo (Turin, 1889), où il s'agit moins des sources provençales de la *V. N.* qui n'en a guère, que des influences qui ont présidé à la vocation poétique de Dante, et *les Troubadours et Pétrarque* de M. Gidel (Angers, 1857), et encore *Pétrarque et l'humanisme* de M. de Nolhac (Paris, 1892).

monter à ce Parnasse de leurs poètes où Pétrarque et Lamartine sont dieux.

Les vers des troubadours, plus humains, sont moins purs. Car en beauté surnaturelle, Béatrix et Laure sont emparadisées par leurs amants. C'est pourtant à ces sublimes exaltations de solitaires que devait aboutir la poésie sensuelle et subtile des Provençaux. Leur renommée aura souffert longtemps de l'aveuglant éclat de ces soleils de gloire, leurs disciples. Voyez-la sortir de sa nuit!

« Quand on imite, il faut tuer son homme », disait Voltaire qui se connaissait en imitations. Rien n'est plus vrai s'il s'agit de gloire populaire. Mais il comptait sans la critique et l'érudition, sœurs modernes, qui puisent parfois le pouvoir de ressusciter, dans le sentiment de la justice.

Comme lyriques humains de l'amour, la comtesse de Die, Bernard de Ventadour, Giraud de Borneilh, Aunaud de Mareuil, Pierre Vidal, Gaucelm Faidit et leurs disciples, Cavalcanti, Walther von der Vogelweide, le roi Denis, le marquis de Santillane, Ausias March, sont de la lignée des plus grands, en même temps que les aïeux directs des maîtres modernes de la poésie subjective, depuis Villon et Ronsard jusqu'à Lenau et Henri Heine,

Entre l'amour religieux du Nord, ces passionnées et mystiques tendresses du christianisme germanique qui s'épanouissent dans le cycle d'Arthur, et le pieux allégorisme du sentiment de la nouvelle poésie platonicienne d'Italie, qui devait aboutir à travers les Académies florales et les Chambres de rhétorique au règne des Concetti et à l'empire prétendu classique de la convention, — les Troubadours ont donné la formule d'un amour raffiné mais vivant, d'un art subtil mais sincère, moins étendu peut-être en profondeur qu'en charme, mais assez prestigieux pour avoir retrouvé et transmis le sentiment du style aux jeunes littératures encore informes de l'Occident.

V. — DE L'ÉTUDE DES TROUBADOURS.

Après bientôt quarante années de vie, voici que le Félibrige, affirmé par des chefs-d'œuvre et des chefs d'hommes, a élargi et approfondi son empire. Il a revendiqué l'atavisme de la civilisation romane. L'heure est venue où il doit expliquer au peuple qui le suit comment tout moderne et précurseur qu'il est, il renoue cette tradition. Pour qui observe l'évolution du néo-provençalisme, l'intérêt de ses tendances présentes réside en ceci : qu'elles préparent la voie aux vulgarisateurs de notre histoire nationale, à l'étude populaire des troubadours. Limité jusqu'à ce jour dans le cercle restreint du mandarinat des philologues, le romanisme en veut sortir.

L'Histoire littéraire des Troubadours, de l'abbé Millot (3 vol. in-12, 1774), rédigée sans compétence sur les notes de Lacurne de Sainte-Palaye et la très fantaisiste *Vie des poètes provençaux*, de Jean de Nostredame (1575), ne possède aucune autorité. Les travaux de Raynouard la reléguèrent dans le néant.

Néanmoins quelques attardés l'en font sortir parfois, — candeur qu'il faut attribuer à l'absence invraisemblable d'un précis français, même sommaire, sur la question. Le jacobinisme fut trop longtemps en faveur dans l'Université pour avoir jugé opportunes les études provençales, en dehors du domaine de la stricte érudition.

Le *Choix des poésies originales des Troubadours*, de l'illustre Raynouard (6 vol. in-8, 1816-1821), rendit d'immenses services à la science. Mais cette œuvre, malaisée à rencontrer hors des bibliothèques publiques, est elle-même fort dépassée aujourd'hui. Après lui, Fauriel vulgarisa l'*Histoire de la poésie provençale*. Son cours à la Faculté de Paris (1831-32), publié après sa mort (2 vol. in-8, 1846), paradoxal quant à sa thèse, qui revendiquait le génie épique pour le midi de la France, se borna, quant aux troubadours, à utiliser les recherches de Raynouard et le *Parnasse occitanien* du Toulousain Rochegude (1819).

Cependant un admirable savant s'était révélé en Allemagne, Fred. Diez, dont les travaux sont encore l'abécédaire du romaniste. La traduction médiocre de sa *Poésie des Troubadours*, par le baron de Roisin (1845), est devenue à peu près introuvable.

Les travaux savants de Mahn (1802-87), de Karl Bartsch (1832-88), (1) de MM. Heim, Suchier, Körting, Grober, etc., en Allemagne ; de Canello, Monaci, Ascoli et Pio Rajna en Italie ; de deux Français surtout, Paul Meyer et Camille Chabaneau, grands maîtres des études romanes depuis Diez, et après eux des professeurs Clédat, Constans, Couture, Antoine Thomas, etc., tant de minutieux, patients et lumineux travaux n'aboutissaient pas au moindre essai de vulgarisation.

Un seul ouvrage plus « au courant » que les essais de Fauriel et de Raynouard, *la Poésie provençale au moyen âge*, de l'abbé A. Bayle, chargé de cours à la Faculté des Sciences de Marseille, a paru jusqu'ici, voilà près de 20 ans (2). Mais les partis-pris « moraux » et « cléricaux » de l'auteur contre les troubadours et sur la Croisade albigeoise, autant que son insuffisance documentaire, ont laissé son livre presque inaperçu, même dans son milieu naturel. Tiré d'ailleurs à petit nombre, il est aujourd'hui introuvable. De telle sorte que pour recommander au lecteur français un précis sérieux de la littérature provençale au moyen âge il faut l'aller chercher en l'Italie. Le *Manuale de lettera-*

(1) Sa *Chrestomathie provençale*, avec grammaire et glossaire, 4e édition, Eberfeld, 1880, est aujourd'hui classique.

(2) In-18 de 411 pp. Aix, Makaire éditeur, 1876 (Bibliothèque provençale) — M. l'abbé Bayle l'a fait suivre d'une *Anthologie provençale*, poésies choisies et traduites, du dixième au quinzième siècle (dans la même collection), trop épurée pour donner une idée quelconque de la Lyrique des Troubadours.

tura provenzale de M. A. Restori (1), professeur au lycée de Crémone, quoique bien sommaire sur les Troubadours, comble une lacune trop longtemps négligée. Des recueils tels que la *Romania* de MM. Meyer et Paris, la *Revue des langues romanes* de M. Chabaneau, la *Bibliothèque de l'Ecole des Charles*, le *Jahrbuch für* die provenzal. *und engl. philologie* de Bartsch, la *Zeitschrift* et les *Deukmaler für rom. philologie*, etc., sont difficilement maniables et il nous faut attendre patiemment l'*Histoire de la poésie provençale* que nous a promise M. Paul Meyer.

On nous a donné récemment d'excellentes éditions de nos poètes avec glossaire, comme le *Bertrand de Born* de M. Antoine Thomas (1890) (2) que va suivre un *Arnaud Daniel* de M. Chabaneau. Mais ces publications sont plus spécialement destinées aux élèves des facultés (3). Notre jeunesse félibrée nne a compris la nécessité d'une histoire familière et détaillée de la littérature provençale. Pour elle, désormais, les troubadours sont des ancêtres, dont elle voudrait faire des classiques, les rattachant à la civilisation gallo-latine et par elle à l'antiquité. Un tout récent mouvement esthétique, « l'école romane » de MM. Moréas et Ch. Maurras, application littéraire de l'*Idée latine*, dès longtemps chère au Félibrige, semble précisément s'ajuster avec le mouvement historique provoqué vers 1874, par Nap, Peyrat, Fourès et M. L. X. de Ricard, pour relier la Cause néo-provençale à la patrie méridionale, *aquitane*, traîtreusement égorgée au treizième siècle.

Voici, pour les études synthétiques et les monographies des troubadours, l'heure critique de surgir.

Paul Mariéton.

(*A suivre.*)

(1) Un vol. petit in-18 de 220 pp. Milan Hœpli 1891 (*Manuali Hœpli*, t. CV).

(2) *Poésies complètes de B. de Born*, avec introduction biographique, un volume in-12. Toulouse, Ed. Privat, 1890. — Cf. aussi *le Rôle historique de Bertrand de Born*, par Léon Clédat. Paris, Thorin, 1879.

(3) M. Chabaneau, parmi tant d'autres savants travaux, a donné une parfaite édition critique des *Biographies des Troubadours* (textes provençaux et documents latins) que nous avons citée déjà. *Histoire du Languedoc*, t. X, pp. 209-409. Je crois être assuré qu'il va la rééditer prochainement en un volume plus accessible.



A NA BABELOUN PÉRICAUD

Vous qu', estrangiero à nosto lengo,
La parlas miés que li mesengo
De la Durènço e dóu Gardoun,
Dono Babèu, darrié li fueio
De vosto mato de grifueio
Avès bèu canta d'escoundoun!

Iéu vous counèisse : sias Viviano,
L'enganarello fado anciano
Qu'embelinè lou rèi Artus ;
E renascùdo en felibresso,
Vuei nous countas lis amaresso
Que la douçour d'amour adus.

Frédéric Mistral.

A MADAME ÉLISABETH PÉRICAUD

Vous qui, étrangère à notre langue,
La parlez mieux que les mésanges
De la Durance et du Gardon,
Dame Isabeau, derrière les feuilles
De votre touffe de houx,
Vous avez beau vous cacher pour chanter!

Je vous connais : vous êtes Viviane,
La décevante fée ancienne
Qui enchanta le roi Arthur ;
Et, renaissant en félibresse,
Vous nous contez aujourd'hui l'amertume
Qu'amène la douceur d'amour.

F. M.

LI NINFO

ESCLARGISSUN DE FRÉDÉRIC MISTRAL

I BRUT DE CANÈU (1)

Lou Paganisme, religioun di Pagan o (tant vau dire) di pacan, avié, dins si vièi crèire, de causo tant poulido! Li Ninfo, pèr eisèmple... Aquéti divinita di font, di pradarié, di séuvo, di valat, di valengo e di colo, que gardavon lis aigo, que risien dins li flour, que dins li pin cantavon, que dins li riéu nadavon, que dins li vau, que dins li ro fantaumejavon, ounte se poudrié trouva rèn de mai agradiéu, de mai amistadous à l'imaginacioun?

Lis escrivan de l'ouro d'iuei, roumansié o pouèto, van cerca milo menusaio pèr nous faire percevre, coume se lou vesian, lou fresqueirun o lou segren dóu païsage que nous pinton... E à la fin nous entartugon... Mai escoutas li vié Latin :

... Dea sustulit alto
Fonte caput, viridesque manu siccata capillos,

« La divo, dóu founs de la font, aubourè sa tèsto, en eissugant emé la man si pèu verdau. »

... Tibi lilia plenis
Ecce ferunt Nymphæ calathis,

« vaqui li Ninfo que t'aduson d'ile à plen gourbelin. »

Exsultant hilares per frondea rura Napeæ,

« risouleto, li Napèio trepon pèr li ramadou. »

At chorus æqualis Dryadum clamore supremos implerunt montes,

« la farandoulo di Driado, de soun crid, empligué lou cresten di mountagno. »

Coume acò me plais mies, coume acò, tout-d'un-tèms, me retrais lou campèstre emé soun serenau, pulèu que lis alòngui d'un autour paraulous que se marfound per me moustra li mousiduro e l'escaufit dou rode que me vòu descriéure!

E aquelo empressioun de l'esistènci de la Ninfo (o autramen la Fado), l'esprouvas d'autant mai que vivès isoula, e sounjarèu, e badarèu, dins li founsour de la Naturo. Quant de fes, me rapelle, quand la gaio jouinesso, quand lou prin téms, quand l'estivado fasien boumbouneja moun sang, ieu n'ai pas entendu, dins lou fresihadis di blad, di canié, di broundiho, lou fla-fla o lou frin d'uno faudo lougiero que me fasié revira! Quant de fes ai ausi lou tremoulun de pibo, lou cascai de l'aigueto, lou brut dou ventoulet, me dire à la chut-chut de paraulo amourouso o de delicious secrèt! Quant de fes un alen, un cabèu, un poutoun, me flourejavo sus la gauto! Quant de fes, en passant long di roubino founso, dins

(1) *Brut de Canèu,* poésies provençales, par Madame Joseph Gautier, avec la trad. française et une préface de F. Mistral. Un vol. in-12. Marseille, aux bureaux de la *Cornemuse.*

l'aigo bluio d'un lauroun, entre li sagno vouluptouso, ièu n'ai pas entre-vist coume uno formo oundenco, femenino e divino, blanqueja e s'esperdre à l'oumbrino di sause!

Ero la Ninfo. Ero la voues, lou murmur, lou souspir, lou desir, la presènci de a Ninfo invesiblo — que se manifestavo au calignaire lèri, à mis aspiracioun proumeirenco, gaiardo, d'enfant dóu terradou. E trefouli e barbelant vers la divesso fugidisso, es alor que, pouèto, es alor que moulave, dins li cant de Mirèio, mi vesioun, mis ardènci e mi trefoulisoun.

Brut de canèu, — pèr n'en veni à-n-aquest libre de Madamo Gautier, — es lou cantadis de la Ninfo.

Dins soun libre de *Velo blanco*, la felibresso nous a di, amagadamen coume uno amourouso, sa partènço de terro, vers lou cèu estela, sus lou barquet nouviau de la luno de mèu. E vuei, fasènt retour vers sa jouvènço de chatouno, vers aquelo planuro dóu Trebon arlaten ounte vesiè, d'un soulèu à l'autre, li bouié de soun paire regueja peralin, à perdo de visté, li gràndis estoublo, vers aquèu Mount-Majour qu'alin, emé si tourre, enauravo soun amo dins la glòri de Dieu, vers aquéli dougan dóu Vigueirat à ribo auto, ounte venié, curiouso, vèire eissaga lou pèis e flouri li ninfèio, vers aquéu mas de Darboussiho, ounte, i lòngui vesprado, regardavo lusi, adamount au Pounènt, la bello Magalouno e Pèire de Prouvènço que, tóuti li sèt an, dins lou cèu se maridon; fasènt retour, vous dise, vers aquéti draio erbudo, ounte, long di valat, brusissien li canèu, la douço e fièro felibresso à miejo voues vuei nous revèlo ço que ié cantavo la ninfo.

Souleiado e blesin, oumbro caieto, caranchouno de l'auro sus soun coutet de chato, inne de roussignòu, plang de civèco, pivelage de serp dintre la bauco, fresimen de fuiun, trantai d'estello, eounfidènci de flour, vounvoun d'abiho, tout acó fin e cande, tout acò trelusènt, sariè-ti soulamen de pantai de fiheto, de fiheto qu'espèro aquéu que dèu veni?

Pesqui pas! tout acò, ièu vous léu tourne à dire, es lou cant de la Ninfo que li bon vièi Pagan — e lis inicia — noumon peréu « la Muso. »

LES NYMPHES

TRADUCTION

Le Paganisme, cette religion des *Pagani* ou paysans, avait dans sa vieille foi, des choses bien jolies! Les Nymphes, par exemple. Ces divinités des fontaines, des prairies, des bois, des ravins, des vallées et des collines, qui gardaient les eaux, qui riaient dans les fleurs, qui chantaient dans les pins, qui dans les ruisseaux nageaient, qui folâtraient dans les vallons et dans les roches, où pourrait-on trouver rien de plus charmant qu'elles, rien de plus sympathique à l'imagination?

Les écrivains de l'heure actuelle, romanciers ou poètes, vont chercher mille minuties pour nous faire percevoir, comme si nous y étions, ou la fraîcheur ou la couleur du paysage qu'ils nous peignent, et à la fin ils nous ennuient... Mais écoutez les vieux Latins:

Dea sustulit alto

Fonte caput, viridesque manu siccata capillos,
(La déesse, du fond de la mer, éleva sa tête, en essuyant avec la main ses verts cheveux.)

Tibi lili plenis
Ecce ferunt Nymphæ calathis,

(Voilà des Nymphes qui t'apportent des lys à pleins paniers.)

Exultant hilares per frondea rura Napeæ,

(les Napées, en riant, sautent parmi les frondaisons.)

At chorus æqualis Dryadum clamore supremos implerunt montes,
(La farandole des Dryades emplit de ses cris le faîte des monts.)

Comme cela me plaît mieux ! Comme cela, tout de suite, me montre la campagne avec sa sérénité, plutôt que les longueurs d'un auteur verbiageux, qui se morfond pour me décrire les moisissures, les « relents » et les buées du lieu qu'il veut dépeindre !

Et cette impression sacrée de l'existence de la Nymphe (ou autrement la Fée), on l'éprouve d'autant plus que l'on vit isolé, songeur et contemplatif, dans les profondeurs de la Nature. Combien de fois, je me souviens, quand la jeunesse gaie, quand le printemps et quand l'été faisaient bouillonner mon sang, n'ai-je pas entendu, dans le frétillement des blés, des roseaux. des branchages, le frôlement et le froufrou d'une légère draperie qui me faisait tourner la tête ! Que de fois j'ai ouï le tremblement des peupliers, le gazouillis de l'eau, le bruissement du vent, me dire en chuchotant des paroles d'amour ou de délicieux secrets! Que de fois une haleine, un cheveu, un baiser m'ont effleuré la joue ! Que de fois, en longeant les *roubines* profondes, dans l'eau bleue d'une source, dans les voluptueuse algues, n'ai-je pas entrevu une forme onduleuse, féminine et divine, une blancheur nager, s'évanouir à l'ombre des saules !

C'était la Nymphe; c'était la voix, le murmure, le soupir, le désir, la présence de la Nymphe invisible qui se manifestait à l'amoureux allègre, à mes aspirations premières, véhémentes de fils du terroir. Et tressaillant, et palpitant après la déesse fugace, c'est alors que, poète, c'est alors que je moulais, dans les chants de *Miréio*, mes visions, mes ardeurs et mes tressaillements.

Brut de Canéu — pour en venir au livre de madame Gautier — c'est la symphonie de la Nymphe.

Dans son recueil de *Velo Blanco*, la félibresse nous a dit discrètement, comme une amante, sa partance de terre vers le ciel étoilé, sur l'esquif nuptial de la lune de miel. Et aujourd'hui, faisant retour vers sa jouvence de fillette, vers ces plaines immenses du Trébon arlésien, où elle voyait, d'un soleil à l'autre, les laboureurs de son père tracer au loin, à perte de vue, leurs sillons dans les jachères ; vers cet horizon de Montmajour dont les tours exaltaient son âme dans la gloire de Dieu ; vers ces rives à haut talus du Vigueirat, où, curieuse, elle venait voir les poissons frayer, les nymphéas fleurir ; vers ce *mas* de Darboussille, où aux longues vêprées, elle regardait luire, là-haut vers le couchant, la belle Maguelonne et Pierre de Provence qui se marient au ciel tous les sept ans (1) ; faisant retour,

(1) Conjonction septennale des planètes Vénus et Jupiter.

vous dis-je, vers ces chemins herbus où, le long des fossés bruissaient les roseaux, la douce félibresse nous révèle aujourd'hui ce que lui chantait la Nymphe.

Jets de soleil, bruines, ombres mêlées de jour, caresse de la brise sur sa nuque de vierge, hymne de rossignol et plainte de chevêche, fascination de couleuvre dans les herbes, frissonnement de feuilles, scintillation d'étoiles, confidences de fleurs, bourdonnement d'abeilles, tout cela fin et clair, tout cela translucide, tout cela ne serait-ce que rêves de jeune fille qui attend celui qui doit venir ?

Que nenni ! Tout cela, je vous le dis et le redis, c'est le chant de la Nymphe, que les bons vieux Païens — et les initiés — nomment aussi la « Muse. »

Frédéric MISTRAL.

L'HIVER EN PROVENCE

I

LE LÉZARD GRIS

Le lézard innocent vient furtif
Se chauffer aux rayons de novembre.
Sur le seuil attiédi de ma chambre,
Il se tien immobile et craintif.

L'heure au pas monotone et sûr, l'heure
Passe et fuit. S'abreuvant de soleil,
Oublieux du réel, il demeure
Engourdi sous l'effluve vermeil.

Nos deux sorts sont jumeaux : solitaire,
Patient, coutumier de souffrir,
Sans venin, une fente en la pierre
Te suffit pour rêver... et mourir.

II

NUIT DE DÉCEMBRE

Sous le mistral mon toit chancelle,
J'entends craquer les oliviers :
Je rêve de paix éternelle.

Dans les cieux l'étoile étincelle ;
L'heure tombe au lent sablier :
Sous le mistral mon toit chancelle.

Tandis que d'ignobles querelles
Aiguisent des fers meurtriers,
Je rêve de paix éternelle.

Au sein de l'âme universelle,
Je me sens flotter tout entier :
Sous le mistral mon toit chancelle.

Tout finit, tout se renouvelle,
Mon cadavre est un nourricier :
Je rêve de paix éternelle.

Où sont les nids des tourterelles ?
Où sont les roses des rosiers ?
Sous le mistral mon toit chancelle :
Je rêve de paix éternelle.

LES VIEUX

Au soleil
Tiède et vermeil
Les vieux songent immobiles ;
Du mistral dur
Un grand mur
Les abrite en longues files.

Par le vent,
Telles, souvent,
As-tu vu les hirondelles
Au blanc rocher
S'accrocher,
Contre lui collant leurs ailes.

Il fait froid :
Le bout du doigt
S'engourdit et se crevasse ;
Comme un miroir
Au lavoir
S'étend la nappe de glace.

Aux rameaux
Mille cristaux

Scintillaient en girandoles.
Sous ce brutal
De mistral,
Patatras, tout dégringole!

Le linot,
Pauvre mignot,
Pique l'olive gelée.
Au sol durci,
Tout transi
Son pied fluet prend l'onglée.

Mais bientôt
Sur le coteau,
En son char de fleurs, Zéphyre
Apparaîtra;
Il fondra
Les neiges dans un sourire.

Aux aguets,
Les frais muguets
Percent la glèbe morose.
Plus matinier,
Le gaînier
A déjà sa robe rose.

Roupieux,
Les pauvres vieux
Trouvent que toujours il gèle.
Front racorni,
Œil terni,
Ils font s'enfuir la pucelle.

CLAIR TISSEUR.

Nyons-les-Baronnies.

BERTRAN DE BORN

SIRVENTES

Domna, pois de mi nous chal (1).

Bertran avait célébré les charmes de la nouvelle vicomtesse de Comborn, Guicharde, sœur de Guichard, seigneur de Beaujeu, au moment de son arrivée en Limousin. Cela lui valut congé de la part de sa dame, Maheut (Mathilde) de Montagnac, fille du vicomte de Turenne et épouse de Talleyrand, frère du comte de Périgord, laquelle soupçonna dans Guicharde une rivale. Après avoir en vain protesté de son innocence dans une autre pièce d'un caractère fort original (*Eu m'escondisc*), le galant troubadour essaie de ramener à lui sa maîtresse par d'ingénieuses flatteries, il feint de se consoler de sa perte en se composant une dame idéale avec des qualités prises à toutes les beautés de son temps. La pièce se place entre 1183 et 1186 (2).

I

Domna, pois de mi nous chal
E partit m'avetz de vos
Senes totas ochaisos,
Non sai on m'enquiera;
Que jamais
Non er per mi tant rics jais
Cobratz, e, si del semblan
No trob domna a mon talan
Que valha vos qu'ai perduda,
Jamais no volh aver druda.

I

Dame, puisque de moi ne vous chaut — Et que vous m'avez éloigné de vous — Sans aucun motif, — Je ne sais plus où chercher; — Car jamais — Ne sera par moi si grande joie — Recouvrée, et si pour la beauté — Je ne trouve dame à mon gré — Qui vous vaille, vous que j'ai perdue, — Jamais plus je ne veux avoir d'amie.

(1) Texte de M. A. Thomas, *Poésies complètes de Bertran de Born, publiées dans le texte original, avec une introduction, des notes, un glossaire et des extraits inédits du Cartulaire de Dalon* (Toulouse, Ed. Privat, 1888). — Cette édition forme le premier volume d'une *Bibliothèque méridionale* publiée sous les auspices de la Faculté des lettres de Toulouse, et qui doit comprendre une série littéraire et une série historique. On annonce la publication prochaine des poésies d'Arnaut Daniel par M. C. Chabaneau, le savant provençaliste de la Faculté des lettres de Montpellier. Le choix de Bertran de Born et d'Arnaut Daniel pour figurer en tête de ces éditions *classiques* est assurément heureux; mais quelques personnes regretteront peut-être qu'on n'ait pas préféré donner d'abord des éditions de troubadours moins brillants, mais dont les œuvres n'avaient pas encore été réunies dans des publications spéciales. Que notre confrère M. A. Thomas nous permette, à notre tour, d'exprimer un regret à propos de son édition, si soignée à tous les points de vue et si appropriée au but qu'il se propose de répandre le goût des études provençales : c'est qu'il n'ait pas cru devoir comprendre dans le *Glossaire* les mots particuliers aux *razos* des pièces publiées. Le grand public n'aurait pas été fâché d'apprendre la signification de *nacio*, nativité du Christ; *fronteressa*, frontière; *perchatz*, profits, revenus (cf. *pour chasser*), etc.; comme aussi de trouver dans les notes la traduction de quelques passages particulièrement difficiles... pour les non-initiés.

(2) Voir L. Clédat, *Du rôle historique de Bertran de Born* (Paris, 1879, p. 63, et A. Thomas, pp. 107 et 110.)

II

Pois nous posc trobar egal,
Que fos tan bela ni pros,
Ni sos rics cors tan joios,
De tan bela tiera,
Ni tan gais,
Ni sos rics pretz tan verais,
Irai per tot achaptan
De chascuna un bel semblan
Per far domna soiseubuda,
Tro vos me siatz renduda.

II

Puisque je ne puis trouver une femme qui vous égale, — Qui soit aussi belle et aussi *preuse*, — Et dont l'esprit [soit] aussi charmant, — D'aussi belle façon, — Et aussi enjoué, — Et le mérite si réel, — J'irai partout recueillant — De chacune une perfection — Pour en faire une femme idéale, — Jusqu'à ce que vous me soyez rendue.

III

Frescha color natural
Pren, bels Cembelis, de vos
El douz esgart amoros;
E fatz gran sobriera,
Car rei lais
Qu'anc res de be nous sofrais.
Mi donz n'Aelis deman
Son adreit parlar gaban:
Quem do a mi donz ajuda,
Pois non er fada ni muda.

III

Fraîche couleur naturelle — Je prends de vous, belle *Cembelis* (1), — Et le doux regard amoureux; — Et je montre grande générosité, — En y laissant quelque chose, — Car jamais à vous rien de bien ne manqua. — A mon amie, dame Aëlis (2), je demande — Sa manière de parler habile et spirituelle : — Qu'elle vienne en aide à ma dame, — Et elle ne sera ni sotte ni muette.

IV

De Chales la vescomtal
Volh quem done ad estros
La goba els mans amdos.
Pois tenc ma chariera,
Nom biais,
Ves Rochachoart m'eslais
Als pels n'Anhès quem daran,
Qu'Iseutz, la domna Tristan,
Qu'en fo per totz mentauguda,
Nols ac tan belz a saubuda

IV

La vicomtesse de Chalais (3), — Je veux qu'elle me donne sans hésiter — Sa gorge et ses deux mains. — Puis je tiens ma voie; — Sans me détourner, — Je chevauche vers Rochechouart, — Où l'on me donnera les cheveux de dame Agnès : — Iseut, la dame de Tristan, — Qui en fut par tous célébrée, — Ne les eut certainement pas si beaux.

V

N'Audiartz, si bem vol mal,
Volh quem do de sas faissos,

V

Dame Audiart (4), bien qu'elle me veuille du mal, — Je veux qu'elle me

(1) Cembelis est un pseudonyme désignant quelque grande dame du temps : il a été employé une autre fois par Bertran de Born, et enfin par Peire Vidal.

(2) Aelis (Alice) de Montfort, une des deux sœurs de Maheut. (Cf. note 4.)

(3) Il s'agit de Tibour de Montausier, qui réconcilia Bertran de Born et Maheut. (Voyez ci-dessous, à la fin de l'article.)

(4) Sans doute Audiart (Hildegarde) de Malemort, amie de Marie de Ventadour, l'autre sœur de Maheut. (Cf. note 2.)

Quelh estai gen liazos;
E quar es entiera,
Qu'anc nos frais
S'amors nis vols en biais.
A mon Melhs-de-be deman
Son adreit nou cors prezan,
De que par a la veguda.
La fassa bon tener nuda.

donne de ses agréables façons; — Car liaison amoureuse lui sied bien; — En effet, elle est constante, — Et jamais ne se dément — Ni ne s'altère son air gracieux. — A mon *Mieux-que-bien* (1) je demande — Son jeune corps svelte et sans prix, — Dont on voit bien — Qu'il ferait bon la tenir nue entre ses bras.

VI

De na Faidida atretal
Volh sas bellas denz en dos,
L'acolhir el gen respos,
Don es presentiera
Dinz son ais.
Mos Bels-Miralhs volh quem lais
Sa gaieza e son bel gran;
E quar sap son benestan
Far, don es reconoguda,
E no s'en chamja nis muda.

VI

De dame Faidite (2), de même, — Je veux en don les belles dents, — Le bon accueil et la conversation charmante — Qu'elle prodigue — Dans son logis. — Mon *Beau-Miroir* (3), je veux qu'elle me laisse — Son enjouement et ses belles façons; — Car elle sait observer les convenances, elle est connue pour cela, — Et elle ne change ni ne varie.

VII

Bels-Senher, eu nous quier al
Mas que fos tan cobeitos
D'aquesta com sui de vos,
C'una lechadiera
Amors nais,
Don mos cors es tant lechais
Mais volh de vos lo deman
Que autra tener baisan.
Doncs mi donz per quem refuda,
Pois sap que tan l'ai volguda?

VII

Beau-Seigneur (4), je ne vous demande pas autre chose, — Si ce n'est que je sois aussi amoureux — De celle-là que je le suis de vous; — Car un amour raffiné naît en moi, — Dont mon cœur est si friand — Que j'aime mieux de vous l'attente — Que les baisers d'une autre. — Pourquoi donc ma dame me refuse-t-elle, — Quand elle sait que je l'ai tant désirée?

ENVOI

VIII

Papiols, mon Aziman
M'anaras dir en chantan
Qu'amors es desconoguda
Sai et d'aut bas cazeguda.

ENVOI

VIII

Papiol (5), à mon *Aimant* — Tu m'iras dire en chantant — Qu'amour est méconnu — Ici et complètement abattu.

(1) Pseudonyme d'une des beautés de l'époque, que l'on rencontre aussi une fois chez Folquet de Marseille.

(2) Dame Faidite (c'est-à-dire : la bannie). C'est encore un pseudonyme.

(3) Nouveau pseudonyme désignant naturellement une dame.

(4) Pseudonyme de Maheut, l'amie de Bertran. Elle est désignée, dans l'envoi, par l'épithète d'*Aimant*, familière aux troubadours.

(5) Papiol, écuyer et jongleur de Bertran, et son messager ordinaire.

N'ayant réussi ni à rentrer en grâce auprès de Maheut, ni à plaire à Guicharde, Bertran de Born alla offrir ses services et son amour à Tibour de Montausier, femme célèbre par sa beauté et son esprit. Celle-ci répondit spirituellement aux avances du volage troubadour en lui offrant d'intervenir en sa faveur auprès de Maheut, et nous voyons par une autre pièce de Bertrand (*S'abrils et fuelhas*) qu'elle réussit à amener une réconciliation.

L. Constans,

Chargé d'un cours de littérature provençale
à Aix et à Marseille.

SIRVENTE GUERRIER

TRADUIT

DE GUILHEM DE SAINT GRÉGORI

Poète provençal.

(*Dédié à Béatrix de Savoie, femme de Raymond Béranger IV, dernier comte de Provence.*)

I

J'aime ce temps de gai pacage
Où renaissent feuilles et fleurs,
J'aime à suivre hors de la cage
Les oisels aux riches couleurs
Qui font tressaillir le bocage;
Et surtout j'aime à voir les prés
De cent pavillons diaprés.
Et je sens doubler mon courage
Lorsque je vois les chevaliers
Bondir sur leurs hauts destriers.

II

J'aime quand la cavalerie
Comme un troupeau chasse les gens
Quand après elle avec furie
Courent les guerriers diligents;
Surtout j'ai l'âme raffermie
Quand s'écroulent les châteaux-forts
Sous l'étreinte de mille efforts;
Et quand une armée ennemie
Mesure de l'œil les remparts
Palissadés de toutes parts.

III

Surtout j'aime le capitaine
Qui court au combat le premier,
Donnant par sa mine hautaine
Et par l'éclat de son cimier
Aux siens une valeur certaine.
Dès que la lutte s'ouvrira,
Près de lui chacun se tiendra.
Pour les braves la bonne aubaine!
Celui-là seul est homme fort
Qui répand ou reçoit la mort.

IV

Bientôt les lances, les épées,
Les écus, les casques de prix,
Et les haches de sang trempées
Ne sont que d'informes débris.
Toutes les mains sont occupées.
On ne voit que chevaux errants:
Leurs maîtres sont morts ou mourants.
Membres épars, têtes coupées
Jonchent le sol. Que de fureur!
Mieux duit trépas que déshonneur.

V

Et je dis qu'il n'est rien qui vaille
— Soit boire, manger ou dormir —
Tant que de voir une bataille,
Qu'entendre les chevaux frémir,
Quand tout frappe d'estoc, de taille,
Quand des cris confus sont poussés,
Quand les corps jonchent les fossés,
Quand les vaillants de toute taille
Emportent jusqu'en leurs tombeaux
Leurs banderoles en lambeaux.

ALFRED DES ESSARTS.



LOU KIMFARÒ

A mis ancian coumpan del'escólo Jusiolo de Nimes, en testimoni d'amistádouso e couralo souvenènço, desdique aquesto galejado.

P.-E. B.

I

— Boudiéu! Quete capéu! diguerian touti em' un grand cacalas, quand, aguènt desplega uno peço roulado de gros drap jaune, lou paire Danis se la bouté subre la testo et que lou veguerian couifa d'un capelas jaune à grandis alo que il e davalavon sus lis espalo.

— Quau n'a ges de capèu, que s'en vague! cridé Louviset e touti de nous espòuti de rire e meme lou paire Danis.

— D'abord, reprengué, n'es pas un capèu ourdinàri.

— Oh! per acò, non! e zou! li cacalas.

— Es beleù un parasòu? diguè Louviset.

— O bèn un paraplueio? rebequé Jan.

— Ni l'un, ni l'autre, respoundegué lou paire Danis, es un *Kimfarò*.

— Un *Kimfarò?* criderian touti; qu'es acò?

— Es la barreto jauno que li Jusiòu autrifes devien toujour pourta per se destengui di crestian. Sabès que, tant que duré l'Age-mejan e longtèms après, li Jusiòu fugueron secuta e de longo tengu d'a-mèns. Que qu'aribesse, n'eron l'encauso: Se li besti avien la malandro, ie avien tra 'n sort, se i'aviè' la pesto dins un endré, avien empouisouna l'aigo di pous e di sourgènt. Toutis hou cresien, touti cridavon, e li segne doù terraire n'aproufitavon per foro-bandi li Jusiòu e s'empara de si bèn.

Piei, l'an d'après, li Jusiòu demandavon l'autourisacioun de mai veni dins l'endrè e de recoumença soun trafi. Alor se ie empausavo de coundicioun: devien demoura dins uno carriero barrado en chasque bout per uno porto que gardavo un crestian. Sis oustau devien n'avè d'estre dins un autro carriero. Eli devien pas n'en sourti, la nue, sènso autourisacioun e sènso un moutiéu grèu. Poudien pas demoura mai de tres jour foro vilo, même per afaire e senso la permessioun de l'evesque. Devien paga 'n tant au segne o ben i conse. Per serviciau o servicialo devien n'avé ges se crestian e per s'en destengui, devien, li femo, pourta lou petassoun o pecihoun de drap jaune, e lis ome, lou *Kimfarò*.

Lou petassoun ero un moussèu d'éstofo jauno de la grandour d'uno peço de quinze sóu que pourtavon subre sa couifo. Perfes aqueste pecihoun s'agrandissiè e s'aloungavo en formo d'auriho, d'aqui lou noum qu'a quauquifes pourta la couifo di Jusiólo. Per lou *Kimfaro,* vesès ço qu'ero.

Parei qu'aquel entresigne particulié fugué 'mpausa i Jusiòu per ourdounanço doú concile de Narbouno de 1227 e renovela à plusiour represo per li papo Martin V en 1425, per Pau IV en 1515 e proun d'autre.

Dins la Countat même, se dis que li vice-legat n'aproufichéron per tira de dardeno di Jusiòu, chasco fes que sa caisso ero vejo. Rèn de plus facile : Voulien-ti de sòu? Ourdounavon d'agrandi lis alo dóu *Kimfaro*. Grand crid di Jusiòu que reclamavon e que pagavon, ço que fasié l'afaire dòu vice-legat. En prouclamant la liberta de religioun, lou 23 d'avoust de 1789, en ie dounant li dret de ciéutadin lou 27 de setembre de 1791, l'Assemblado naciounalo afranquigué li Jusioù que fugueron toutis urous e fier de metre dins un recantoun petassoun e *Kimfaro*. Dins la Coumtat acò vengué pau après.

II

— Mai vous, Paire Danis, djounte l'avès agu ? Car sias pas Jusioù que sachen ?

— Noun, mis enfant, tout carpentrassèn que fugue, siéu pas Jusioù ni mai res di mieune e pamèns es per eiritage que l'ai agu.

— Mai, paire Danis, avès pas paga li dret en resoun dis alo? demandè Louviset.

— Oh ! Crespina galejaire que sies! Auras toujour lou mot per rire e qu'as pas tort, i'a toujour proun tèms per ploura.

Aquéu Kimfaro que vous douno l'interigo, reprengué piei, me vèn de moun ouncle Roulende que touti vosti paire an proun couneissu dins Carpentras. L'ouncle Roulende ero un bon vivènt que-noun-sai, toujour galoi e toujour galejaire, mai 'nmalicia contro li Jusioù. Sabe pas se l'un d'eli ie avié fa quaucarèn, mai sabe proun que pensavo de longo à ie jouga 'n marrit tour.

Per un carnavau, i'a aperaqui uno cinquanteno d'annado, Meste Roulende ané trouba lou viei Isà, un viei abarous qu'avié sa demouranço à la cimo d'un oustau de la carriero, e ie parlé d'aqueste biais.

— Paire Isá, ai besoun de vosto ajudo per un travai que siéu en trin de faire.

— Tout à voste service, Moussu Roulende, mai pécaire ! sian viei e sian paure.

— Sabe tout acò, paire Isà ; vous couneisse coumo me couneissès, per uno cremo d'ome.

— Ah ! de segur ! Moun bon Moussu, e dire que touti li gènt nous volon de mau.

— Que voulès ? N'i a toujour que penson pas bèn. Mai revenèn à nosto afaire. Siéu 'n trin de faire un travai sus l'istòri de Carpentras e vole pas desoublida touti li misero que vous an facho e qu'an dura proun de tèms, trop de tèms !...

— Ah ! ben trop, moun bon Moussu.

— Entre autri causo que vous fasien, ai ausi parla d'uno certano barreto jauno que vous fourçavon à pourta.

— Lou Kimfarò ! Aquèu capelas de malur que nous fasié recouneisse d'uno lego,

— Acò s'acò. Lou Kimfarò ! Ai proun vist dins li libre e dins li documèn ço qu'ero, mai i ai pas vist coumo ero fa ni quete ero soun entrepachadis.

— Òh ! moun bon Moussu, figuras-vous un capelas jaune eme d'alo coumo eiço que passavon lis espalo de mié pan e que vous arrestavon. quand voulias intra dins un oustau.

— Pas poussible ?

— Si, si, moun brave Moussu, ero coumo vous hou dise...

— E pamèns semblo pas de creire. Mou, disei, paire Isà, poudrias pas me n'en-proucura un per n'en prene lou dessin ? Dèu n'i avé' nca dins la carriero.

— Oh! nani, moussu, n'en trouberias pas e acò se coumprèn. Lou Kimfarò es esta per nautri l'encauso de tant de mau que, trèsqu'avén pouscu, l'avèn destru eme gau.

— Dise pas noun, paire Isà; ieù poudriéu pas beleù n'en trouba un, mais vous m'atroubareis acò; tenès, coupen court : se poudès me n'en proucura unper uno miejouro, vous dounarai cinquante franc.

— Ah! moun brave-moussu, pode pas vous aproumetre acò ; coumprenès que, se jamai mi fraire sabien que vous ai presta un Kimfarò, me renegarien.

En fin de comte, après forço resoun, toumberon d'acord, e, lou lendeman, lou paire Isà pourté d'escoundoun 'ncò de Moussu Roulende soun propre Kimfarò contre bèu cènt franc que ié douné moun ouncle.

III

Lou meme jour, qu'ero lou dimar gras, sus li tres ouro de tantost, Moussu Roulende pareissié dins un grand carri tout arnesca de jaune, vesti éu-meme coumo un Jusioú d'autri tèms. Segui d'autri carri e d'autri masco, fagué tout lou tour de la vilo eme la musico, piei s'avancé subre la plaço dóu Palais. Aqui s'arresté, s'aubouré e, dóu moment que li gènt s'acampavon à soun entour, cerqué dins lou carri e sourtigué quaucaren de plega que retrasié à la seringo d'un veterinàri. Touti se demandavon ço qu'ero. Ero lou Kimfarò doù paire Isà que l'ouncle Roulende se bouté sus la testo, i grand cacalas de touti li crestian e à la desplasenço di Jusioù qu'eron aqui

Moussu Roulende fagué 'mè la man l'entresigne de se teisa, piei coumencé ço qu'apelavo « lou Sermoun di femo », uno meno de sermoun galejaire coumo à ço que disié e qu'es pas verai, lou Cohen (rabin) n'en fai i femo à certan jour. Mai vejeici lou sermoun tau que l'ai retrouba dins li papié de moun ouncle:

« Mi sorre, mi fraire,

» Piei qu'es vuei lou jour de la Penitenço, lou jour soulenne de Yom-Kipour
» (doù grand june), me gardarai de lou leissa passa, sènso vous faire touti mi re-
» moustranço. Ah! certo, saran pas de trop, car, es proun tèms qu'entendès la
» verita e que sachès quau es l'encauso dis auvàri que vous arribon touti li
» jour. »

Piei á la cantounado, coumo se touti parlavon : « Disès, — hou lèu ! Disès, — hou lèu !

« Que vous hou digue? Que vous hou digue? Es vautre, o femelan malastra !
» Vautre que despiei que sian sourti di man d'Adounai, avès de longo buta l'o-
» me liuen doù dret camin, dins li draio torti doù mau, ounte atróbo toujour li
» lagne, la doulour e la mort! Es vautre, que sias Curiouso, messourguiero,
» groumando e vanitouso, vautre qu'avès, coumo se dis, touti li défaut de Coum-
» beto. »

Piei à la cantounado, en tasènt la voues de femo : « E ben! nous trato bèn, aquéu rascas!

« Curiouso? Noumas-me 'no femo que lou fugue pas? Fugué 'n tèms, dison li
» Santis-Escrituro, ounte i' avié sus terro qu'un ome e qu'uno femo, Adam em'
» Evo, e per countenta sa curiouseta, aquelo Evo maudicho perdegué soun bo-
» nur emai lou nostre. Vaguès pas creire que lou malur de sa reire-grand ague
» servi de quaucaren i femo. Nàni, mi fraire, nàni. Quand touti li vespre souno
» lou cuerbo-fiò, que se barron li porto, quau es deforo de la carriero e deù paga
» l'emendo? Jamai un ome e toujour uno femo! e perdequé? Per veire ço que
» se fai 'ncó di crestian, li festo que s'i douno e tant d'autri causo de memo
» meno.

« E per encuso, après, vous servon uno messorgo, e vautre li cresès, o fraire,
» cridas contro Diéu que vous desoublido e vous leisso i man de vostis enemi.
» S'avias un pau mai de fisanço dins la justiço d'Adounaï e dins la bounta d'a-
» quéu Paire dóu cèu, coumprendrias que vosti malur vous venon de quauca-
» rèn e qu'aquèu quaucarèn es li défaut de vosti femo.

» Mai n'es rèn d'estre curiouso, n'és rèn d'estre messourguiero, car sian soul
» à hou saupre, e piei n'en soufrissen gaire. Mai ia quaucarèn d'autre de plus
» serious e de plus dangeirous per touti, es que sias, o femo, groumando e vani-
» touso.

» Groumando? demandas hou à Jaquet lou froumajaire ounte anas querre,
» lou matin, lou burre fin per faire de boni lesco burrado que manjas d'escoun-
» doun de vostis ome, eme de cassounado blanco e de café negre. Demandas
» hou à Peire lou peissounié ounte anas querre li muscles e lis arcèli per vous
» douna l'apetis avans miejour. Demandas-hou à Jan Moureno lou pastissié ounte
» anas querre de pastissoun e de bescue que manjas à gousta e qu'arousas d'un
» got de vin blanc dous. Es d'ouro entiero que passas dins sa boutigo, ó grou-
» mando, eme vostis EISSADO (chato) e vosti sorre. Vous i gavas de lesco daurado
» de cremo, de confituro e d'autri bòni causo, tant qu'avès de sòu dins vosto
» bourso, emai, à ço que se dis, quand n'aves pas. Ah! vous dirai pas, o fraire!
» tout ço que nèn dison LI GOI (crestian). Se flaton de forço causo : hou sabès
» proun, groumando! de longo fasès lingueto à si fiho em'à si femo, e femo, e
» fiho empuron lou gavèu de l'envejo que brulo lou fèu de sis ome. Piei cres-
» tian e crestiano venon crida contro nantre, nous acuson de ie rouba si dardeno
» e nous fan milo misero.

» Nous fan milo misero perèu, quand vous veson, o vanitouso, estala vosti
» bèus abihage, vosti vesti de sedo e de satin, vosti cadeno d'or, vosti brandant
» d'auriho o vosti bago eme diamant e peiro fino : Nous fan milanto e milanto
» misero, quand vous veson, o sa de vanita! tresfourma en garnituro l'entresigne
» de vergougno, l'auriho jauno que devès pourta à vosti couifo. Ço qu'avèn
» paga, hou sabès, o fraire! e per de qué, mounstre d'orguei? per que derrabès
» l'auriho e meteguès en plaço lou petassoun.

» Lou petassoun! Oh! quete sourgènt de maluranço per nautre! Chasque
» jour, avian quauque auvàri : Uno fes ero trop embelli; uno autro ero trop
» escoundu; uno autro enfin ero trop pichot, e chasco fes devian paga; paga,
» per que fuguesse bèu; paga, per que s'escoundesse; paga, perque deminiguesse
» e que fuguesse plus qu'uno peço de quinge sòu! Devian paga, e vautre perèu,
» o femo! pagavias e de quinto mounedo? hou dirai pas; mai vaqui per qué le
» GOI (crestian) meton sus lou meme rèng li Jusiòlo e li BERRIAT DOU FARFUN
» (putan dóu bourdèu). »

Fasènt la voues de femo : Parlo pèr ta maire, bougre de fiéu de puto!
« E voulès pas que vous hou digue, o femo! qu'avès touti li defaut de Coum
» beto? Que sias touti curiouso e messourguiero? groumando e vanitouso?
» sènso coumta lou resto. Voulès pas que vous hou digue qu'es vautre que sias
» l'encauso dis auvàri que nous arribon touti li jour? Es vuei lou jour de la
» Penitenço, aproufitas touti de l'oucasioun per demanda perdoun de vosti pec-
» cat à Adounai e demandas ié la forço de segui lou dret camin. Ansin siegue! »

IV

Un cacalas espetaclous aculigué li paraulo de l'ouncle Roulende, enterin que s'en anavon mouquet Jusiòu e Jusiòlo qu'eron vengu curious ausi ço que disié.

Mai à la toumbado de la niue, quaucun, rasclant li paret, s'avancé devers l'oustau de Moussu Roulende e douné à la porto un cop de martèu vergougnous. Janetoun, la vieio servicialo, ie vengué durbi, e, fasènt la grosso voues.

— Que voulès?

— Voudriéu parla à Moussu Roulende.

— Moussu es à taulo e pòu pas vous veire.

— Disès-ie qu'es pas que per un moumenet.

— Vous tourne à dire que moussu es à taulo, digue la servicialo en cridant mai.

A sa voues, moussu Roulende arribo en coulero.

— Qu'és acò? Tron de bon goi! On pòu pas soupa tranquile?

— Es iéu, moussu, dis lou Paire Isà en tremoulant, vous metegués pas en iro, cridès pas tant, que se quaucun me vesié... Veniéu querre...

— Coumo? es vous? respond Roulende en cridant plus fort, que venès m'empacha de soupa?

— Moun diéu! moun bon moussu, cridès pas que... que... Vous sias ben amusa, devias pas lou garda qu'une miejouro e l'avès garda tout un jour...

— De que me venès canta? Es que couimprene quaucarèn à tout ço que disès?

— Mai, moun brave moussu, sabès bèn tout ço que m'avès aproumes; tenès, lou desoublide tout, vaqui vosti cent franc. e...

— Gardas, gardas vosti sòu e vages roumpre la testo à d'autre e un pau léu, o senoun, mande querre la pouliço.

— Moun diéu! moussu, dis Isà en requieulant, hou faguès pas, vous n'en pregue, e requiéulant toujour, passo lou lindau de la porto que pestelè lèu Janetoun.

V

— Vaqui coumo moun ouncle Roulende agué lou Kimfarò dòu paire Isà que se n'en vanté pas. Pamèns es pas ço que moun ouncle a fas de mies. Fau tambèn dire uno causo, es que l'a ben paga : Cent franc per un capéu, outre!

— Mai es pas un capèu ourdinàri, rebequé Louviset.

— Non, mon ami, digué lou paire Danis en risènt, piei qu'es un Kimfarò.

P. Enri Bigot.

LE KIMFARO

A mes anciens camarades de l'école israélite de Nîmes, à titre d'amical et affectueux souvenir, je dédie ce conte.

P.-E. B.

I

— Bon dieu ! quel chapeau ! dîmes-nous tous en éclatant de rire, lorsque ayant déroulé une pièce de gros drap jaune, le père Denis se la mit sur la tête et que nous le vîmes coiffé d'un grand chapeau jaune aux larges ailes qui lui retombaient sur les épaules.

— Qui n'a point de chapeau, s'en aille, cria le jeune Louis, et tous de nous tordre de rire, même le père Denis.

— D'abord, reprit-il, ce n'est pas un chapeau ordinaire.

— Oh ! pour cela, non ! et ça de rire.

— C'est peut-être une ombrelle? dit le jeune Louis.

— Ou bien un parapluie ? répliqua Jean.

— Ni l'un ni l'autre, répondit le père Denis ; c'est un Kimfaro.

— Un Kimfaro ! criâmes-nous tous ; qu'est cela ?

— C'est la coiffure jaune que les juifs autrefois devaient toujours porter pour se distinguer des Chrétiens. Vous savez que durant tout le moyen âge et longtemps après même, les juifs furent persécutés et sans cesse surveillés. Quoi qu'il arrivât, ils en étaient la cause : si les animaux étaient malades, c'était qu'ils leur avaient jeté un sort ; s'il y avait la peste quelque part, c'était qu'ils avaient empoisonné l'eau des puits et des sources. Tous le croyaient, tous criaient et les seigneurs du terroir en profitaient pour bannir les juifs et s'emparer de leurs biens.

Puis, l'année suivante, les juifs demandaient l'autorisation de revenir et de recommencer leur trafic. Alors on leur imposait des conditions : ils devaient habiter une rue fermée à chaque extrémité par une porte que gardait un chrétien. Leurs maisons ne devaient avoir de fenêtres dans une autre rue. Ils n'en devaient point sortir, la nuit, sans une autorisation préalable ni un motif grave. Ils ne pouvaient demeurer plus de trois jours hors de la ville et sans une permission de l'évêque. Ils devaient payer un droit de séjour au seigneur ou aux consuls. Pour serviteurs ou pour servantes ils ne devaient avoir des chrétiens et pour s'en distinguer, ils devaient, les femmes, porter le *petasson* ou *pecihon* de drap jaune et les hommes le Kimfaro.

Le *petasson* était une pièce d'étoffe jaune de la grandeur d'une pièce de quinze sous qu'elles portaient à leur bonnet. Quelquefois cette pièce grandissait et s'allongeait en forme d'oreille, de là le nom qu'a porté parfois le bonnet des juives. Quant au Kimfaro, vous voyez ce que c'était.

Il paraît que ce signe particulier fut imposé aux juifs par ordonnance du concile de Narbonne en 1227 et remis en vigueur par les papes Martin V en 1425, par Paul IV en 1515 et par d'autres encore.

On dit même que dans le Comtat, les vice-légats en profitèrent pour tirer de l'argent des juifs, toutes les fois que leur caisse était vide. Rien n'était plus facile : Voulaient-ils de l'argent? Ils ordonnaient d'agrandir les ailes du Kimfaro.

Aussitôt clameurs des juifs qui réclamaient et qui payaient, ce qui faisait l'affaire du vice-légat. En proclamant la liberté des religions, le 23 août 1789, et en leur donnant le droit de cité, l'Assemblée Nationale affranchit les juifs qui furent tout heureux et fiers de mettre de côté *petasson* et KIMFARO. Dans le Comtat cela vint peu après.

II

— Mais vous, père Denis, où l'avez-vous trouvé? car vous n'êtes pas juif, que nous sachions?

— Non, mes enfants, tout Carpentrassien que je sois, je ne suis point juif, ni aucun des miens et cependant c'est en héritage que je l'ai eu.

— Mais, père Denis, vous n'en avez point payé les droits en proportion des ailes? demanda le jeune Louis.

— Oh! heureux farceur! Tu auras toujours le mot pour rire et tu n'as point tort, car on a toujours assez de temps pour pleurer.

Ce KIMFARO qui vous intrigue, reprit-il ensuite, me vient de mon oncle Rolende que vos pères ont bien connu à Carpentras. L'oncle Rolende était un bon vivant, s'il en fut, toujours gai, toujours facétieux, mais plein de malice pour les juifs. Je ne sais si l'un d'eux lui avait fait quelque chose, mais je sais bien qu'il ne pensait qu'à leur jouer de mauvais tours.

Lors d'un carnaval, il y a de cela cinquante ans environ, maître Rolende alla trouver le vieil Isaac, un vieil avare qui avait sa demeure au haut d'une maison de la rue (des juifs) et lui parla de cette manière :

— Père Isaac, j'ai besoin de votre aide pour un travail que je suis en train de faire.

— Tout à votre service, monsieur Roulende, mais las! nous sommes vieux et nous sommes pauvre.

— Je sais tout cela, père Isaac; je vous connais, comme vous me connaissez, pour un bien honnête homme.

— Ah! certainement, mon bon monsieur, et dire cependant que tout le monde nous veut du mal.

— Que voulez-vous? Il y en a toujours qui ne pensent pas bien. Mais revenons à notre affaire. Je suis en train de faire un travail sur l'histoire de Carpentras et je ne veux pas oublier toutes les misères que l'on vous a faites et qui ont duré bien longtemps!... trop longtemps!...

— Oh! bien trop, mon bon monsieur.

— Entre autres misères qu'on vous faisait, j'ai ouï parler d'une coiffure jaune qu'on vous forçait à porter.

— Le KIMFARO! ce grand chapeau de malheur qui nous faisait reconnaître d'une lieue.

— C'est bien cela. Le Kimfaro! J'ai bien vu dans les livres et dans les documents ce que c'était, mais je n'y ai point vu comment il était, ni quels en étaient les inconvénients.

— Oh! mon bon monsieur, figurez-vous un grand chapeau jaune avec des ailes comme ceci, qui dépassaient les épaules d'un demi-empan et qui vous arrêtaient lorsque vous vouliez entrer dans une maison.

— Pas possible?

— Si, si, mon brave monsieur, c'était comme je vous le dis...

— Et cependant, cela ne semble pas croyable. Mais, dites-moi, père Isaac, ne

pourriez-vous pas m'en procurer un pour en prendre le dessin. Il doit y en avoir encore dans la rue des Juifs.

— Oh ! non, monsieur, vous n'en trouveriez point, et cela se comprend. Le KIMFARÒ a été pour nous la source de tant de maux que, dès que nous l'avons pu, nous l'avons détruit avec plaisir.

— Je ne dis pas non, père Isaac; moi, je ne pourrais pas peut-être en trouver un, mais vous, vous me trouverez cela ; tenez, soyons brefs : si vous pouvez m'en procurer un pour une demi-heure, je vous donnerai cinquante francs.

— Ah ! mon brave monsieur, je ne puis vous le promettre; comprenez donc : si jamais mes frères apprenaient que je vous ai procuré un KIMFARÒ, ils me renieraient.

Pour en finir, après bien des raisons, ils tombèrent d'accord et, le lendemain, le père Isaac, en se cachant bien, porta chez monsieur Rolende son propre KÌMFARÒ, contre cent beaux francs que lui remit mon oncle.

III

Ce même jour, c'était un mardi-gras, vers trois heures du soir, M. Rolende paraissait dans une grande voiture toute harnachée en jaune, et vêtu lui-même comme un Juif d'autrefois. Suivi d'autres voitures et d'autres masques, il fit le tour de la ville avec la musique, puis il s'avança sur la place du Palais. Là, il s'arrêta, se leva et, tandis que les gens se rassemblaient autour de lui, il chercha dans la voiture et sortit certaine chose enveloppée qui avait la forme de la seringue d'un vétérinaire. Tous se demandaient ce que c'était. C'était le KIMFARÒ du père Isaac que l'oncle Rolende se plaça sur la tête aux éclats de rire de tous les chrétiens et au déplaisir des Juifs qui se trouvaient là.

Monsieur Rolende, avec la main, fit signe de se taire, puis il commença ce qu'il appelait « le sermon des femmes », une sorte de sermon facétieux, comme, à ce qu'il disait et qui n'est point vrai, le COHEN (rabbin) en fait aux femmes certains jours. Mais voici le sermon tel que je l'ai retrouvé dans les papiers de mon oncle.

« Mes sœurs, mes frères,

» Puisque c'est aujourd'hui le jour de la pénitence, le jour solennel de YOM KIPPUR (du grand jeûne), je me garderai de le laisser passer sans vous adresser mes remontrances. Ah ! certes, elles ne seront pas de trop, car il est temps que vous entendiez la vérité et que vous sachiez quelle est la cause des malheurs qui vous frappent tous les jours. »

Puis à la cantonade, faisant comme si tous parlaient : « Dites-le vite ! dites-le vite ! »

« Que je vous le dise ? Que je vous le dise ? C'est vous, ô femmes de malheur, vous qui, depuis que nous sommes sortis des mains d'Adonaï, avez sans cesse poussé l'homme hors du droit chemin dans les sentiers tortueux du mal où il trouve toujours les chagrins, la douleur et la mort! C'est vous qui êtes curieuses, menteuses, gourmandes et vaniteuses ; vous qui avez, comme on le dit, tous les défauts de Combette. »

Puis à la cantonade, contrefaisant la voix de femme : « Hé bien ! il ne nous traite pas mal, ce galeux ! »

« Curieuses ? Nommez-moi une femme qui ne le soit point ? Il fut un temps, disent les Saintes Ecritures, où il n'y avait sur la terre qu'un homme et qu'une

femme, Adam et Eve, et pour satisfaire sa curiosité, cette Eve maudite perdit son bonheur et le nôtre. N'allez point croire que le malheur de leur aïeule ait servi en quelque chose aux femmes. Non, mes frères, non ! Quand, tous les soirs, sonne le couvre-feu, que l'on ferme les portes, qui se trouve hors de la rue des Juifs et doit payer l'amende? Ce n'est jamais un homme et toujours une femme! Pour quelle raison ? Pour voir ce qui se fait chez les chrétiens, les fêtes que l'on y donne et tant d'autres choses de même nature.

» Pour excuse, après, elles vous servent un mensonge, et vous les croyez, ô frères, et vous criez contre Dieu qui vous oublie et qui vous abandonne aux mains de vos ennemis. Si vous aviez un peu plus de confiance en la justice d'Adonaï et en la bonté du Père du ciel, vous comprendriez que vos malheurs vous viennent de quelque cause et que cette cause n'est autre que les défauts de vos femmes.

» Mais ce n'est rien d'être curieuses, ce n'est rien d'être menteuses, car nous sommes les seuls à le savoir, et, après tout, nous n'en souffrons pas beaucoup. Mais il est quelque autre chose de plus sérieux et de plus dangereux pour tous, c'est que vous êtes, ô femmes ! gourmandes et vaniteuses.

» Gourmandes? demandez-le à Jacques le fromager, où vous allez le matin, chercher le beurre frais dont vous faites de bonnes tartines, que vous mangez en cachette de vos maris, saupoudrées de cassonnade blanche et trempées dans le café noir. Demandez-le à Pierre le poissonnier, où vous allez, avant midi, chercher des moules et des coquillages pour vous donner de l'appétit. Demandez-le à Jean Morène le pâtissier, où vous allez chercher des pâtés et des biscuits que vous mangez pour votre goûter et que vous arrosez d'un verre de vin blanc doux. Ce sont des heures entières que vous passez dans sa boutique, ô gourmandes ! avec vos EISSADES (filles) et vos sœurs. Vous vous y gavez de tranches dorées, de crèmes, de confitures et d'autres bonnes choses, tant que vous avez de l'argent dans votre bourse, et même, à ce qu'il se dit, quand vous n'en avez point. Ah ! je ne vous dirai pas, ô frères! tout ce qu'en disent les GOI (chrétiens). Ils se flattent de bien des choses : Vous le savez assez, gourmandes ! Sans cesse, vous faites envie à leurs filles et à leurs femmes, et femmes et filles attisent l'envie qui dévore le fiel de leurs hommes. Puis chrétiens et chrétiennes s'en viennent crier contre nous, ils nous accusent de leur dérober leur argent et nous font mille misères.

» Ils nous font mille misères aussi, quand ils vous voient, ô vaniteuses! étaler vos beaux costumes, vos vêtements de soie et de satin, vos chaînes d'or, vos boucles d'oreille ou vos bagues avec diamants et pierres fines. Ils nous font des millions et millions de misères, lorsqu'ils vous voient, outres de vanité ! transformer en ornement le signe de honte, l'oreille jaune que vous devez porter à vos bonnets. Ce que nous avons payé, vous le savez, ô frères! et pourquoi, monstres d'orgueil ? pour que vous arrachiez l'oreille et que vous mettiez à sa place le *pétasson*.

» Le *pétasson !* Oh ! quelle source de malheurs pour nous! Chaque jour, nous avions quelque désagrément : une fois, c'était parce qu'il était trop embelli; une autre, parce qu'il était trop caché ; une autre enfin, parce qu'il était trop petit, et chaque fois nous devions payer ; payer, pour qu'il fut beau ; payer, pour qu'il se cachât ; payer, pour qu'il se rapetissât, et ne fut plus qu'une pièce de quinze sous ! Nous devions payer, et vous aussi, ô femmes ! vous payiez et avec quelle

monnaie ? Je ne le dirai point ; mais voilà pourquoi les GOI (chrétiens) mettent sur le même rang les Juives et les BERRIAT DU FARFUM (prostituées) ».

Contrefaisant la voix de femme : « Parle pour ta mère, bougre de fils de g...! »

« Et vous ne voulez point que je vous le dise, ô femmes ! que vous avez tous les défauts de Combette ? Que vous êtes curieuses et menteuses ? gourmandes et vaniteuses ? sans parler du reste ? Vous ne voulez pas que je vous le dise que c'est vous qui êtes la cause des malheurs qui nous arrivent tous les jours ? C'est aujourd'hui le jour de la pénitence, profitez-en pour demander à Adonaï le pardon de vos péchés, et demandez-lui en même temps la force nécessaire pour suivre le droit chemin. Ainsi soit-il ! »

IV

Un éclat de rire gigantesque accueillit ces paroles de l'oncle Rolende, tandis que s'en allaient humiliés Juifs et Juives qui, curieux, étaient venus écouter ce qu'il disait.

Mais, à la nuit tombante, quelqu'un, en rasant les murs, s'avança vers la maison de M. Rolende et donna à la porte un coup de marteau bien timide. Jeanneton, la vieille servante, vint lui ouvrir, et, faisant la grosse voix :

— Que voulez-vous ?

— Je voudrais parler à monsieur Rolende.

— Monsieur est à table et ne peut vous recevoir.

— Dites-lui que ce n'est que pour un instant.

— Je vous redis que monsieur est à table, dit la servante en criant plus fort.

A sa voix, monsieur Rolende arrive tout colère.

— Qu'est-ce donc ? mille tonnerres ! On ne peut pas dîner tranquille ?

— C'est moi, monsieur, dit le père Isaac tout tremblant, ne vous mettez pas en colère ; ne criez pas autant, que si quelqu'un me voyait... Je venais chercher...

— Comment ? c'est vous ? répond Rolende, criant plus fort, qui venez m'empêcher de dîner ?

— Mon Dieu ! mon bon monsieur, ne criez pas, que... que... Vous vous êtes bien amusé ; vous ne deviez le garder qu'une demi-heure et vous l'avez gardé un jour entier...

— Que me venez-vous chanter ? Est-ce que je comprends ce que vous me dites ?

— Mais, mon brave monsieur, vous savez bien tout ce que vous m'avez promis ; tenez, je l'oublie entièrement, voilà vos cent francs et...

— Gardez, gardez votre argent, et allez rompre la tête à d'autres, et un peu vite ou sinon, j'envoie chercher la police.

— Mon Dieu ! monsieur, dit Isaac en reculant, ne le faites point, je vous en prie, et allant toujours à reculons, il passe le seuil de la porte que ferme vite Jeanneton.

V

Voilà comment mon oncle Rolende eut le KIMFARÒ du père Isaac qui ne s'en flatta point. Cependant, ce n'est pas ce que mon oncle a fait de mieux. Il convient pourtant de dire qu'il l'a bien payé : cent francs pour un chapeau, bigre !

— Mais ce n'est pas un chapeau ordinaire, répliqua le jeune Louis.

— Non, mon ami, dit le père Denis en riant, puisque c'est un KIMFARÒ !

P.-HENRI BIGOT.

PUERILIA

TRADUIT DU PROVENÇAL

D'aussi loin qu'il me souvienne, je vois devant mes yeux, au midi, là-bas, une barre de montagnes dont les mamelons, les rampes, les falaises et les vallons bleuissaient du matin au vêpre, plus ou moins clairs ou foncés, en hautes ondes. C'est la chaîne des Alpilles, ceinturée d'oliviers comme un massif de roches grecques, un véritable belvédère de gloire et de légendes.

Le sauveur de Rome, Caïus Marius, encore populaire dans toute la contrée, c'est au pied de ce rempart qu'il attendit les Barbares, derrière les murs de son camp, et ses trophées triomphaux, à Saint-Remy sur les Antiques, sont, depuis deux mille ans, dorés par le soleil. C'est au penchant de cette côte qu'on rencontre les tronçons du grand aqueduc romain qui menait les eaux de Vaucluse dans les Arènes d'Arles : conduit que les gens du pays nomment *Ouide di Sarrasin* (pierrée des Sarrasins), parce que c'est par là que les Maures d'Espagne s'introduisirent dans Arles. C'est sur les rocs escarpés de ces collines que les princes des Baux avaient leur château-fort. C'est dans ces vals aromatiques, aux Baux, à Romanin et à Roque-Martine, que tenaient cour d'amour les belles châtelaines du temps des troubadours. C'est à Mont-Majour que dorment, sous les dalles du cloître, nos vieux rois arlésiens. C'est dans ces grottes du Vallon d'Enfer, de Cordes, qu'errent encore nos fées. C'est sous ces ruines, romaines ou féodales, que gît la Chèvre d'Or.

Mon village, Maillane, en avant des Alpilles, tient le milieu de la plaine, une large et riche plaine — qu'en mémoire peut-être du consul Caïus Marius on nomme encore Le Caieou. « Quand je luttais, me disait une fois le petit Maillanais, — un vieux lutteur de l'endroit, — j'ai beaucoup voyagé, en Languedoc comme en Provence... Mais jamais je ne vis une plaine aussi unie que ce terroir. Si, depuis la Durance jusqu'à la mer, là-bas, on tirait un trait de charrue droit comme une chandelle, un sillon de vingt lieues, l'eau y courrait toute seule, rien qu'au niveau pendant. »

Aussi, quoique nos voisins nous traitent de *mange-grenouilles*, les Maillanais convinrent toujours que, sous la chape du soleil, il n'est pas de pays plus joli que le leur ; et, un jour qu'ils m'avaient demandé quelques couplets pour la chorale du village, voici, à ce propos, les vers que je leur fis :

Maillane est beau, Maillane plaît — et se fait beau de plus en plus; — Maillane ne s'oublie jamais; — il est l'honneur de la contrée — et tient son nom du mois de Mai.

Que vous soyez à Paris ou à Rome, — pauvres conscrits, rien ne vous charme; — Maillane est pour vous sans pareil — et vous aimeriez mieux y manger une pomme — que dans Paris un perdreau.

Notre patrie n'a pour remparts — que les grandes allées de cyprès — que Dieu fit tout exprès pour elle; — et quand se lève le mistral, — il ne fait que branler le berceau.

Tout le dimanche on fait l'amour; — puis au travail, sans trêve, — s'il faut le lundi se ployer, — nous buvons le vin de nos vignes, — nous mangeons le pain de nos blés.

La vieille bastide où je naquis, en ace des Alpilles, touchant le Clos-Créma, avait nom le Mas du Juge, un tènement de quatre paires de bêtes de labour, avec son premier charretier, ses valets de charrue, son pâtre, sa servante (que nous appelions la *tante*) et plus ou moins d'hommes au mois, de journaliers ou journalières, qui venaient aider au travail, soit pour les vers à soie, pour les sarclages, pour les foins, pour les moissons ou les vendanges, soit pour la saison des semailles ou celle de l'olivaison.

Mes parents, des *ménagers*, étaient de ces familles qui vivent sur leur bien, au labeur de la terre, d'une génération à l'autre. Les ménagers, au pays d'Arles, forment une classe à part : sorte d'aristocratie qui fait la transition entre paysans et bourgeois, et qui, comme toute autre, a son orgueil de caste. Car, si le paysan, habitant du village, cultive de ses bras, avec la bêche ou le hoyau, ses petits lopins de terre, le ménager, agriculteur en grand, dans les *mas* de Camargue, de Crau ou d'autre part, lui, travaille debout en chantant sa chanson, la main à la charrue. C'est bien ce que je dis dans les quelques couplets suivants, chantés aux noces de mon neveu :

Nous avons tenu la charrue — avec assez d'honneur — et conquis le terroir — avec cet instrument.

Nous avons fait du blé — pour le pain de Noël — et de la toile rousse — pour nipper la maison.

Tout chemin va à Rome : — ne quittez donc pas le *mas*, — et vous mangerez des pommes, — puisque vous les aimez.

Mais si, parbleu, nous voulions hausser nos fenêtres, comme le font tant d'autres, sans trop d'outrecuidance nous pourrions avancer que la gent mistralienne descend des Mistral dauphinois, devenus par alliance seigneurs de Montdragon et puis de Romanin. Le célèbre Pendentif qu'on montre à Valence est le tombeau de ces Mistral-là. Et à Saint-Remy, nid de ma famille (car mon père en sortait), on peut voir encore l'hôtel des Mistral de Romanin, connu sous le nom de Palais de la Reine Jeanne.

Le blason des Mistral nobles a trois feuilles de trèfle avec cette devise assez

présomptueuse : *Tout ou rien*. Pour ceux, et nous en sommes, qui voient un horoscope dans la fatalité des noms patronymiques ou le mystère des rencontres, il est curieux de trouver la Cour d'Amour de Romanin unie dans le passé à la seigneurie des Mistral, et le nom de Mistral désignant le grand souffle de la terre de Provence, et enfin ces trois trèfles marquant la destinée de notre famille terrienne.

« Le trèfle, nous déclara un jour le Sâr Peladan, qui, lorsqu'il a quatre feuilles, devient talismanique, exprime symboliquement l'idée de Verbe autochtone, de développement sur place, de lente croissance en un lieu toujours le même. Le nombre 3 signifie la maison (père, mère, fils), au sens divinatoire. Trois trèfles signifient donc trois harmonies familiales succédentes ou neuf, qui est le nombre du sage à l'écart. La devise *Tout ou rien* rimerait aisément à ces fleurs sédentaires et qui ne se transplantent pas : devise, comme emblème, de terrien endurci. »

Mais laissons là ces bagatelles. Mon père, devenu veuf de sa première femme, avait cinquante-cinq ans lorsqu'il se remaria, et je suis le croît de ce second lit. Voici comment il avait fait la connaissance de ma mère.

Une année, à la Saint-Jean, maître François Mistral était au milieu de ses blés qu'une troupe de moissonneurs abattaient à la faucille. Un essaim de glaneuses suivait les tâcherons et ramassait les épis qui échappaient au râteau. Et voilà que mon seigneur père remarqua une belle fille qui restait en arrière, comme si elle eût eu peur de glaner comme les autres. Il s'avança près d'elle et lui dit :

— Mignonne, de qui es-tu ? Quel est ton nom ?

La jeune fille répondit :

— Je suis la fille d'Étienne Poulinet, le maire de Maillane. Mon nom est Délaïde.

— Comment ! dit mon père, la fille de Poulinet, qui est le maire de Maillane, va glaner !

— Maître, répliqua-t-elle, nous sommes une grosse famille, six filles et deux garçons, et notre père, quoiqu'il ait assez de bien, quand nous lui demandons de quoi nous attifer, nous répond : « Mes petites, si vous voulez de la parure, gagnez-en ! » Et voilà pourquoi je suis venue glaner.

Six mois après cette rencontre, qui rappelle l'antique scène de Ruth et de Booz, le vaillant ménager demanda Délaïde à maître Poulinet, et je suis né de ce mariage.

Or donc, ma venue au monde ayant eu lieu le 8 septembre de l'an 1830, dans l'après-midi, la gaillarde accouchée envoya quérir mon père, qui était en ce moment, selon son habitude, au milieu de ses champs.

En courant, et du plus loin qu'il pût se faire entendre :

— Maître, cria le messager, venez ! car la maîtresse vient d'accoucher maintenant même.

— Combien en a-t-elle fait ? répondit mon père.

— Un beau, ma foi !

— Un fils ! que le bon Dieu le fasse grand et sage !

Et sans plus, comme si de rien n'était, ayant achevé son labour, le brave homme, lentement, s'en revint à la ferme. Non pas qu'il fût moins tendre pour cela ; mais élevé, endoctriné, comme les Provençaux anciens, avec la tradition romaine, dans ses manières il avait l'apparente rudesse du vieux *pater-familias.*

On me baptisa Frédéric, en mémoire, paraît-il, d'un pauvre petit gars qui, au temps où mon père et ma mère se *parlaient*, avait fait gentiment leurs commissions d'amour et qui, peu de temps après, était mort d'une insolation. Mais, comme elle m'avait eu à Notre-Dame de Septembre, ma mère m'a toujours dit qu'elle avait voulu me donner le prénom de Nostradamus, d'abord pour remercier la Mère de Dieu, ensuite par souvenance de l'auteur des Centuries, le fameux astrologue natif de Saint-Remy. Seulement ce nom mystique et mirifique, n'est-ce pas ? que l'instinct maternel avait si bien trouvé, on ne voulut l'accepter ni à la mairie, ni au presbytère.

Ma première sortie sur les bras de ma mère qui me nourrissait de son lait, lorsqu'elle fit ses relevailles, — tout cela, vaguement, dans une lointaine brume, il me semble le revoir : elle, ma pauvre mère, dans la beauté, l'éclat de sa pleine jeunesse, présentant avec orgueil son « roi » à ses amies ; et, cérémonieuses, les amies et parentes nous accueillant avec les félicitations d'usage et m'offrant une couple d'œufs, un quignon de pain, un grain de sel et une allumette, avec ces mots sacramentels : « Mignon, sois bon comme le pain, sois sage comme le sel, sois droit comme une allumette ! » puis en donnant les œufs : *Voilà ton signe d'homme !*

On trouvera peut-être tant soit peu enfantin de raconter toutes ces choses Mais après tout chacun est libre, et à moi il m'agrée de revenir, par songerie, dans mon premier maillot et dans mon berceau de mûrier et dans mon chariot à roulettes, car là je ressuscite le bonheur de ma mère dans ses plus doux tressaillements.

Quand j'eus six mois, on me délivra de la bande qui enveloppait mes langes (car Nanounet ma mère-grand avait très fort recommandé de me tenir serré à point, parce que, disait-elle, les enfants bien emmaillotés ne sont ni bancals ni bancroches), et, le jour de la Saint-Joseph, selon l'us de Provence, on me « donna les pieds » et, triomphalement, ma mère m'apporta à l'église de Maillane, et, sur l'autel du saint, en me tenant par les lisières, pendant que

ma marraine me chantait *avène, avène, avène* (viens, viens, viens), on me fit faire mes premiers pas.

Puis, un dimanche après, on attela la charrette et, avec le chien *Jusioou* (Juif), mon compagnon d'enfance, on me conduisit à Noves, le pays de la belle Laure, pour me vouer à saint Baudile, qui préserve les enfants, dit-on, des croûtes de lait.

Nous nous trouvâmes là un gros tas de poupons de tous les pays voisins, car ce gentil pèlerinage, toutes les jeunes femmes des bords de la Durance le font faire à leurs nourrissons.

La messe ouïe, on nous ceignit à tous le cordonnet rouge de saint Baudile ; et voilà qu'au sortir de l'église, comme devant le porche nos mères allaient et venaient pour nous donner le sein, un paysan de Noves, désignant le futur félibre, s'écria :

— Oh ! le beau gars !

— Si tu disais « la belle fille », lui répondit un autre.

— Je te parie que c'est un garçon !

— Et moi que c'est une fillette !

Les gens de Noves, hommes et femmes, firent le cercle autour de moi et de ma mère qui riait, tout heureuse de voir l'assistance se méprendre à cause de mon beau minois et de mes cheveux blondins.

— Allons ! cria le Papoty (un gros pitaud de ferme qui était notre charretier), jetez-vous votre langue aux chiens ?

— Oui ! cria-t-on.

Et le dadais, soudain troussant ma petite robe :

— Voilà, fit-il, le *signe d'homme !*

F. MISTRAL.



UNE FÉLIBRESSE DES PYRÉNÉES

PRÉFACE

AUX « POSOS PERDUDOS » (1)

DE PHILADELPHO

(M[lle] Claude Duclos)

Philadelpho est une femme... Philadelpho est une jeune fille... une enfant des montagnes de la Bigorre, une Sapho instinctive et rustique, ignorante des trésors de poésie et de sentiment que lui répartit la bonne fée de son berceau.

Elle vit, inconsciente fleur des champs, au seuil de cette délicieuse vallée de Campan, la Tempé des Pyrénées.

Comme la gentiane des sommets ouvre ses corolles aux purs effluves de la vie, son enfance et sa jeunesse se sont épanouies dans la solitude, loin de l'atmosphère troublante des cités, loin de nos passions, de nos haines, de nos angoisses, tout près du ciel, dans cet azur enivrant où se modulent les accords de l'Universelle Harmonie.

Il est rare, bien rare, hélas ! à notre époque de fièvres et de complications, de rencontrer un cœur simple et naïf comme le sien, une imagination aussi pure, une âme enfin aussi vierge que la sienne.

Ses vers sont l'écho des mélodies champêtres au sein desquelles elle a grandi. On y entend mugir le torrent, chanter la cascade, bruire le ruisseau qui serpente dans les verts pâturages où s'épandent les troupeaux, où se repose, sous le tremble et l'yeuse, la génisse à l'œil doux et rêveur.

Dans ses vers, picturale expression des milieux où s'écoule sa calme existence, on voit s'étendre le bleu subtil des horizons mystérieux, et se découper sur le ciel les pics étincelants qui émergent radieux de la sombre verdure des mamelons.

Philadelpho possède le sentiment profond de la communion des êtres et des choses; elle peint comme l'oiseau chante, mue par un divin instinct.

Sa muse, toute virgilienne, a des candeurs exquises, elle ressemble à Ophélie qui passe, nonchalante, dans les vapeurs argentées du matin, la tête couronnée de fleurs sauvages, l'œil inondé d'une céleste lumière.

Parfois une pénétrante mélancolie s'exhale de ses lieds et de ses cantilènes; on sent que le désir de l'idéal a touché cette jeune âme, car ses aspirations

(1) *Posos Perdudos*, Soubenis, impressious, un vol. in-12 de 52 pages. Paris. Les Lilas, Imprimerie de la Province, 1892.

vers les choses éternelles se cachent sous une apparente sérénité et une feinte résignation. C'est pourquoi on trouvera dans ce recueil maintes pièces où se répand la divine tristesse de Psyché qui heurte de ses ailes diaphanes l'étroite prison de la Réalité.

On y rencontrera souvent aussi l'expression émue d'états d'âme singulièrement suggestifs où s'entr'ouvrent les abîmes de ce gouffre insondable qu'on appelle le cœur.

Aurores éblouissantes, clartés des midis, lueurs vespérales, mystères étoilés, s'entremêlent dans cette œuvre, comme se succèdent dans un flux et reflux délicieux les mélancolies sans cause et les soudaines espérances : ainsi l'enfant sourit et pleure, mêlant la rosée de ses larmes aux clairs éclats de sa gaîté.

Maintenant, si l'on voulait à tout prix donner des ancêtres à la Sapho bigournane, pourrait-on justement comparer la fière allure de son rythme à celle de ces robustes poètes de la Renaissance, des Marot, des Villon et des Ronsard.

En effet, tels morceaux de ce livre charmant vous transportent en pleine rusticité naïve des grands précurseurs de notre poésie moderne, vous font revivre dans ces temps d'exubérante spontanéité où la Muse errait à son gré, cheveux dénoués, seins découverts, torse nu, ayant reconquis la liberté de vivre sous le firmament renouvelé de la Nature Eternelle.

Ceux qui connaissent cette étrange jeune fille, au regard mystérieux et pur, à la bouche fine et rêveuse dont le retroussis subtil fait songer à celle de la Joconde, aux cheveux châtains coupés court et retombant en boucles épaisses sur le cou, croient renaître dans la Florence du quinzième siècle, alors que bardes et troubadours erraient avec leurs amies, plume à la toque et mandoline au bras, dans les campagnes enamourées de la Toscane où vibraient encore les échos du voluptueux Décameron.

Devant cette physionomie si originale et presque énigmatique, on se croirait transporté dans un de ces jardins plantés de myrtes et de lauriers-roses, aux eaux vives murmurant dans les vasques, autour desquelles s'assemblaient en groupe troubadours et poétesses pour chanter dans la pure sérénité des beaux soirs aux crépuscules d'or, le triomphe de l'Amour, ce grand maître de la Vie.

Mais, d'où que vous veniez, jeune prêtresse de la Nature et de l'Idéal, continuez à nous charmer par vos accents. Heureux celui qui, dans le trouble de l'heure présente, s'arrêtera le long du chemin pour écouter la voix de votre lyre, car cette voix fera frémir les fibres les plus intimes de son être, en lui donnant pour toujours la nostalgie de l'Infini.

JEAN-PAUL CLARENS.

LES ROYS

A Charles Maurras.

De matin
Ai rescountra lou trin
De tres grand Rèi qu'anavon en vouiage...

Une foule immense est là qui se devine..... à peine s'indécise le balbutiement berceur et doux des oraisons, harmonieux dans l'ombre silencieuse.

Au maître-autel de très vagues lueurs sont des étoiles, pâlies et perdues dans l'opacité des nefs.

. . . .

Douces et plaintives, naissent et palpitent des sonorités que leur légèreté fait lointaines, — puis jaillit une fusée de notes claires, menues ainsi qu'un chant de fifre (1) ; elles se dispersent, pleuvent, s'évanouissent, bues par le silence énorme, — et voici que d'un angle de vitrail, plus mince qu'un fil de pourpre, un rayon de soleil filtre, et troue l'ombre d'un jet de feu.

La voix de l'orgue grandit.

Majestueuse et large, elle berce déjà de son rythme grandiose de marche triomphale. On dirait par le crépuscule triste une traînée de sons qui flotte mollement, expire, renaît pour mourir encore, et dont le vent du soir apporte éparses quelques notes tièdes et odorantes.

Tout là-bas, — un gros de gens se devinent, qui cheminent et qui, pour assoupir leur fatigue, chantent par les routes blanches et bleues.

*
* *

Cependant que du vitrail incendié s'épand, plus fastueuse, une nappe de lumière, des bas-côtés restés sombres et mystérieux, déjà s'évade l'obscurité, des choses insoupçonnées émergent, que frappent d'irradiantes étincelles..... jusqu'aux saints graves des vitraux qui palpitent de vie éphémère dans cette gloire de lumière.

Et l'église s'éclaire, et l'église flamboie, et l'église frissonne toute.....

(1) Cette marche appelée longtemps « la marche de Turenne » et aux sons de laquelle, le grand général de Louis XIV aurait incendié le Palatinat, ne serait-elle pas plus justement rapportée à ce vicomte de Turenne, condottiere jadis fameux, qui dévasta les rives du Rhône au XIVe siècle. (V. l'*Aioli* 1891.)

Elle est jouée chaque année le dimanche des Rois, en très grande pompe, à l'église de Saint-Sauveur à Aix. C'est une phrase d'une imposante simplicité qui va crescendo, éclate en un tutti formidable, puis s'apaise et meurt.

Toujours plus éclatantes, les orgues roulent toujours la même phrase; leur feu que soutient la sonorité rude des cuivres, s'élargit. — Des assises à l'abside, les pierres et les charpentes vibrent..... et c'est comme un fracas de rafale qui passe...

Et l'église chante, et l'église exalte, et l'église frissonne toute.....

*
* *

Plus distinctes sonnent les Voix des venants, et déjà tout proches... ils viennent vers Celui qu'ont prédit les prophètes, puisque les Hommes sont dans l'impureté noire.

Les roys.

— *Nous marchons sans trêve ni cesse, une ardeur divine nous pousse par les matins blêmes, sous la torpeur des midis et dans les roses des couchants. Les nuits ont pour nous des tendresses propices. Nous allons extasiés, le regard sur l'Etoile Sainte; des fleurs se courbent vers nos pieds que blessent les ronces et les durs cailloux.*

— *Dans notre hâte, nous évitons les villes, — les vastitudes immenses ne nous effrayent pas, la volupté des flots violets, le glissement des rivières lentes, la sonorité verte et profonde des bois ne saurait nous alanguir.....*

— *Et nous sommes la Force, la Science et la Richesse, — des esclaves portent en des coffrets d'ivoire, l'Or, l'Encens et la Myrrhe, — les trois glorieux symboles. Nous allons vers Celui qu'ont prédit les prophètes puisque les hommes sont dans l'impureté noire.*

— *Les dieux avaient déserté nos autels, les croyances étaient mortes et nos âmes se lamentaient,*

— *Car un soir mélancolique d'automne, troublant les rêves, — venue du levant, une Voix surnaturelle a passé, qui traversait le ciel et qui disait : « Je suis Jésus et je suis l'Amour, mes douleurs seront immenses, et les hommes seront méchants à cause de Moi, ô mon Père !... »*

— *Et depuis, nous allons... le regard sur l'Etoile sainte.*

*
* *

Et l'église chante, et l'église flamboie, et l'église frissonne toute.

*
* *

Le peuple.

Les voila... !

Sur la pente des rayons étincelants, comme sur une route vaporeuse et lumineuse et blonde, défilent comme en un songe ces hommes de là-bas.

Confus dans les flots de poussière pourpre, passent de noirs cavaliers cuirassés de vermeil, des hérauts buccinant à toutes lèvres, des cymbaliers retentissants, des palanquins roulant au dos des chameaux roux....

. . . .

Violents comme des éclats de foudre, jaillissent toujours les fabuleux accords.

La coulée de soleil ruisselle, merveilleuse...

Les Roys sont loin déjà, et déjà déclinent les grondements, et défaille la lumière ; un par un se meurent les cuivres, le jeu de l'orgue diminue et s'apaise..... et l'église est pourpre, puis violette, elle est grise, l'obscurité roule ses flots muets.

Encore s'évoquent les visions fastueuses de tantôt, vagues et mélancoliques... et le chant berce encore qui va décroissant toujours... A peine se devine l'hymne héroïque ; bien loin cheminent les Gentils dans la froidure et dans le vent, la lune de minuit les vêtira de blanc, dans la nuit frissonnent des notes rares, qu'apporte le vent des soirs.

« *Je suis Jésus et je suis l'Amour.....* » puis tout se perd.....

En l'église, les derniers accords sont plaqués mollement, — douces, plaintives et très lointaines, quelques vibrations éclosent, tremblent et meurent.

La brume des nuits bleuit les vitraux ; ténu comme un fil de sang, un rayon glisse et coupe les grandes vagues d'ombre qui, introublées et puissantes, s'en vont déferler, mornes et mortuaires, envahissant toute la cathédrale,

PAUL ROUSSET.

Aix-en-Provence, janvier 1892.

AMOUR E DESIRANÇO

Ami teis uei, ma migo, autant qu'es plus de crèire,
Teis uei mounte m'abèure e m'enchùscli d'amour,
Teis uei au rebat dous e loungamen bevèire,
Tei grands uei, tei bèus uei, negre coumo de four.

Ami ta bouco ardènto i labro melicouso
Mounte canton leis bais quand l'Amour te sourris;
Leis alo de toun nas, fernissènto amourouso,
Batènt ei desi fouei de toun couer jougadis;

Ami ta man lóugiero e fino, e douço e blanco
Que soun frusta me rènd e la voio e l'espèr,
Ami lou countour pur de tei supèrbeis anco
E lou gàubi requist de toun pas disavèrt.

Mai ta cabeladuro! o raive! doun sublime
Qu'enterigo moun ruscle e ma fouelo passien,
Toun pèu negras e blu, toun pèu tout caud, tout ime,
Es éu ma farfantello, es éu ma danacien.

Voudriéu te devouri de feroujei poutouno
E mouerdre sus toun cors coumo su'n fru madur;
Voudriéu suça tei labro e béure tei gautouno,
Voudriéu en t'estregnènt sarra tout lou bounur.

Voudriéu, glout dei desi que moun couret reclamo,
Emé de mot d'amour au murmur cantadis,
Bèn d'aise, aguènt à man lou lausié de toun amo,
M'enclaure, e pièi mouri dins aquéu Paradis.

PAUL ROMAN.

Ais-de-Prouvènço.

LES PYRÉNÉES

TRILOGIE

DE DON VICTOR BALAGUER

III

LA JOURNÉE DE PANISSARS

La Guerre des Albigeois, dénommée Croisade à ses débuts et d'abord entreprise au nom des intérêts catholiques pour combattre l'hérésie, finit par dépouiller tout caractère religieux et ne fut vers les derniers temps qu'une occasion de conquêtes et de pillages, surtout avec Amaury de Montfort, qui chercha à étendre sa domination sur tout le Midi et à s'y tailler un royaume. Ce que voyant, Philippe-Auguste voulut s'opposer à cette formation d'une nouvelle Aquitaine et se décida à faire valoir les droits de la couronne de France sur toute la contrée qui avoisine les Pyrénées. A l'encontre de ces prétentions de la Cour française, consacrées cependant par la suite sous les successeurs de Philippe-Auguste, en 1229 (Traité de Paris) et en 1271 (Réunion du Languedoc au domaine royal), plusieurs barons du Languedoc et de la Provence se liguèrent, peu après la mort de Louis IX, et offrirent à l'Infant Pierre III d'Aragon, fils de Jacques le Conquérant, de se mettre à leur tête. Mais le roi Jacques empêcha la réalisation de ce projet, que son fils avait parfaitement accepté et qui ne tendait à rien moins qu'à l'invasion de notre Midi par les forces aragonaises. Philippe le Hardi n'en conçut pas moins contre le prince Pierre une vive rancune, que les événements ultérieurs devaient encore aggraver.

On sait qu'après les *Vêpres siciliennes* et les défaites réitérées de Charles d'Anjou devant Messine, Catane et Reggio, Pierre III fut appelé au trône de Sicile par les habitants du pays, et acheva la conquête de ce royaume, malgré l'opposition du pape Martin V et au mépris de son excommunication. Le Pape le déclara, en outre, déchu de sa couronne d'Aragon et l'offrit à Philippe le Hardi, qui l'accepta pour son deuxième fils (1284). En conséquence, une nombreuse armée française, commandée par Philippe et ses deux fils, pénétra bientôt en Espagne par les défilés de Panissars, s'empara de Roses et assiégea Gérone. Outre l'Aragon, qu'ils prétendaient conquérir, les Français avaient encore des projets sur la Castille, où Sanche régnait depuis la mort

d'Alphonse X. Pierre semblait perdu ; il n'avait pour soldats que des montagnards nus et à peine armés (*Almogavares*) ; ses sujets étaient mécontenst ; les Cortès s'étaient emparées du gouvernement. Ces mêmes Cortès le sauvèrent, cependant, en décrétant une levée en masse contre l'ennemi. Gérone fut prise par les Français, mais les maladies s'étaient mises dans leur armée. Les flottes catalanes, d'autre part, avaient une grande supériorité sur les flottes de France, composées de vaisseaux provençaux et génois. L'amiral Roger de Luria défit celles-ci dans deux combats ; l'armée française dut se mettre en retraite ; les désastres se succédèrent ; les soldats de Philippe périrent de misère et de maladie, et le roi lui-même mourut à Perpignan (1285).

L'action de cette troisième partie de la trilogie se passe au moment où les débris de l'armée française cherchent à regagner leur territoire et arrivent en vue de ce même col de Panissars, par où ils étaient entrés précédemment en Espagne. Mais le passage, cette fois, est fortement gardé ; le roi Philippe est mourant, traîné dans sa litière, qui même, au dire de quelques-uns, ne renferme plus qu'un cadavre ; la position est horriblement critique. Philippe le Bel, futur héritier du trône de France, a envoyé un message au roi Pierre, le suppliant d'assurer libre passage à la famille royale, ainsi qu'aux barons et au cardinal-légat qui l'accompagnent. Le roi Pierre a généreusement promis ce qu'on lui demande (et, on ne l'ignore pas, il tint parole, bien qu'il pût à peine répondre de ses hordes féroces et indisciplinées ; mais il n'avait pas promis la vie sauve aux troupes françaises, et l'on ne sait que trop aussi quel carnage en fut fait, dès que la litière royale et sa suite eurent franchi le périlleux défilé).

Tels sont les faits historiques. Voyons maintenant la fiction, et d'abord connaissons les personnages qui vont y figurer. Ce sont :

LE ROI PIERRE, personnage muet ;
RAYON DE LUNE, devenue octogénaire et qu ipasse pour sorcière ;
LISARDO, jeune volontaire almogavar, et qui n'est autre, en réalité, qu'une jeune Sicilienne déguisée en soldat ; elle a vu dans son pays le roi Pierre, s'en est follement éprise, et, depuis, l'a suivi partout, sans en être connue (1) ;
L'AMIRAL ROGER DE LURIA ;
LE COMTE DE FOIX (Roger-Bernard, IIIe du nom, Xe comte de Foix) ;
LOMBARD, *adalide* (2) des Almogavares ;
SOLDATS ALMOGAVARES.

Le théâtre représente un coin du camp aragonais, au pied de la montagne. — Au fond, plusieurs tentes sont dressées. — Autour d'un feu de bivouac vont et viennent quelques soldats, tandis que d'autres sont groupés et assis, jouant aux dés. — Au premier plan, près d'un bouquet d'arbres, RAYON DE LUNE *creuse une fosse à coups de pioche, chantonnant* La Mort de Jeanne, *son* leit motiv *et sa chanson favorite.* —

(1) C'est la Lise Puccini du joli comte de Boccace qui reparaît ici sous un costume nouveau et à travers d'autres aventures ; la même pauvre fille (amoureuse d'un roi chaste et galant) qui a servi de prototype à la *Carmosine* d'Alfred de Musset.

(2) *Adalid*, officier de justice militaire.

LISARDO, *posté en faction à quelque distance, la considère et l'écoute attentivement. — Nuit tombante. —* LOMBARD *entre en scène.*

LISARDO. — Dieu vous garde, adalide !

LOMBARD. — Et toi pareillement, Lisardo. Tu es donc de faction ?

LISARDO. — Elle s'achève.

LOMBARD. — Et quoi de nouveau ?

LISARDO. — Le bruit court que les Français sont démoralisés, perdus, et n'espèrent plus de salut que dans la fuite. Cette nuit même, dit-on, ils lèveront le camp, et alors, au premier chant du coq, ils sont à nous.

LOMBARD. — Je le savais, et j'en ai parlé à l'amiral.

LISARDO. — Vous avez vu l'amiral ?

LOMBARD. — Oui, et le roi aussi.

LISARDO, *avec entraînement.* — Vous avez vu le roi !

LOMBARD. — Comme tu t'enflammes en parlant du roi !

LISARDO, *exalté.* — Le roi... c'est mon Dieu !

LOMBARD. — Ton Dieu !

LISARDO, *craignant d'en avoir trop dit, et cherchant à donner un nouveau tour à ses paroles.* — Oui, le Dieu de mon pays. Ne suis-je pas Sicilien ? N'est-ce pas lui qui nous a délivrés de la tyrannie de Charles d'Anjou ? Je l'admire, sa gloire est la nôtre, et voilà pourquoi j'ai tout quitté pour m'enrôler dans les Almogavares, pour le suivre, le voir de loin et donner mon sang pour lui. Il a bien mérité les couronnes de Naples et d'Aragon ; il mériterait d'être roi du monde.

LOMBARD. — Jeune homme, tu parles comme un sage, et j'ai dit moi-même bien souvent ce que tu dis là... Sais-tu bien que tu me fais l'effet d'un petit page ?... Ta voix, ton visage, tes manières... Oui, tu as l'air d'une fille... Mais tu as du cœur, je t'ai vu à l'œuvre ; nous ferons de toi quelque chose.

LISARDO, *craignant de s'être trahi et détournant le propos.* — Dites-moi, Lombard, savez-vous quelle est cette femme qui a passé là toute la sainte journée à chanter et à creuser une fosse ?

LOMBARD. — C'est Rayon de Lune, la gitane. Elle est vieille, très vieille. On prétend que, dans sa jeunesse, elle faillit être brûlée vive et qu'un miracle la sauva. Le vrai de la chose, je l'ignore, mais on raconte qu'arrivée au pied du bûcher, elle disparut et s'évanouit dans les airs. On la dit folle aussi, et néanmoins très habile à pénétrer tous les secrets. (*Deux* ALMOGAVARES *se dirigent vers* LISARDO *pour le relever de faction*). A tantôt, mon garçon. Voici qu'on vient te relever.

(LISARDO *s'éloigne.* LOMBARD *s'approche de* RAYON DE LUNE.)

LOMBARD. — Que fais-tu là, Rayon de Lune ?

RAYON DE LUNE. — Je creuse et je prie.

LOMBARD. — Mais ce que tu fais, qu'est-ce ?

RAYON DE LUNE. — Une fosse, comme tu vois.

LOMBARD. — Pour nous, apparemment?

RAYON DE LUNE. — Non, certes, mais pour moi.

LOMBARD. — Pour toi ? Que dis-tu là ? N'es-tu pas immortelle ? On prétend que les Pyrénées et toi, vous naquîtes le même jour. Vieille comme elles, tu ne dois mourir qu'avec elles... Voyons, à la veille d'un combat, on se confesse. Parle franchement: quel âge as-tu ?... Trois mille ans ?

RAYON DE LUNE. — Au compte ordinaire, j'en ai quatre-vingts ; à mon compte, j'en ai bien trois mille et plus.

LOMBARD. — Je te croyais fille des Pyrénées.

RAYON DE LUNE. — Leur fille, non pas. Je suis native de Grenade, d'où, toute enfant, on m'amena dans ces montagnes, qui sont devenues ma famille... Et, depuis lors, je vis en elles, comme elles vivent en moi ; je les aime, je les sens tressaillir, oui, c'est d'elles et par elles que je vis. Je sais leur histoire, leurs légendes, tout comme je connais tous les recoins de leur chaîne entière ; je sais le nom de chaque roche, de chaque caverne, le sentier de chaque passage, le cours de chaque ruisseau, et jusqu'au nombre des nids qui sont posés sur chaque arbre. Assurément, je sais ce qu'elles ressentent, ce qu'elles pensent. Car, écoute bien ce que je te dis, Lombard, écoute... Ces montagnes, entends-tu bien, (*se courbant vers la terre et prêtant l'oreille*), elles respirent... elles ont un cœur, une pensée, une âme...

LOMBARD. — Mais, bonté divine ! femme...

RAYON DE LUNE. — Je comprends ce que tu veux dire : comme tout le monde, tu me crois folle.

LOMBARD. — Je n'ai pas dit cela.

RAYON DE LUNE. — Mais tu le penses. Écoute. A la veille d'une bataille, tu l'as dit, on se confesse. Écoute-moi donc, et libre à toi, ensuite, de croire à ma folie. Les Pyrénées vivent, elles ont un cœur qui bat. Quand elles surgirent de la mer, ce fut pour être libres, pour être gardiennes de la liberté et pour la donner aux hommes. Quand je vins ici pour la première fois, toutes les sources de vie jaillissaient à la ronde. Sur chaque colline, un château, arborant sa bannière ; dans chaque château, un paradis ; en chaque homme d'alors, un penseur, un troubadour, un héros ; chaque dame, une enchanteresse, inspiratrice d'amour et de courtoisie ; chaque Puy, un cénacle de liesse et de fêtes ; chaque église, un sanctuaire de foi vive ; chaque abbaye, un temple des sciences ; chaque cité, un modèle de bon ordre fondé sur les franchises octroyées... Et tout cela perdu, anéanti, du jour (jour que virent mes yeux), où les Français, au nom de l'Apôtre, s'abattirent sur la contrée, avec Montfort à leur tête... Après le carnage et l'incendie, il ne resta plus que les Pyré-

nées, dernier refuge de liberté. (LOMBARD *veut parler*, RAYON DE LUNE *l'interrompt et poursuit*). Mais voici venir l'heure de la revanche. Aujourd'hui, tous les échos de la montagne crient vengeance contre les Français ; c'est Dieu qui les amène ici, et les gorges de Panissars vont être leur tombeau. Et pour cette œuvre de justice, l'élu de Dieu, c'est le roi Pierre, qui d'un seul coup vengera son aïeul, et Muret, et la Provence (*mouvement de* LOMBARD, *qui vainement s'efforce de répondre*. RAYON DE LUNE *continue*). Ainsi donc, aujourd'hui même va s'accomplir la prophétie du comte de Foix mourant : « Jetez ma cendre au vent, afin que, répandue dans la contrée, elle sème partout la mémoire du nom de Foix. Cette mémoire, nos descendants l'invoqueront ; ce nom, qui est le mien, sera leur cri de guerre et de salut, et soulèvera contre vous les Pyrénées et la patrie. »

LOMBARD. — Mais sache donc qu'aujourd'hui...

RAYON DE LUNE. — Ecoute et tais-toi. Les Pyrénées, je le répète, ont une âme. Elles se dressent vers le ciel, pour être plus près de Dieu et nous prêcher la foi. Elles recèlent du feu dans leurs entrailles, parce que le feu symbolise l'amour qui doit enflammer nos cœurs pour tout ce qui est noble et saint. Elles ont leurs traditions, leurs légendes, leurs gloires... sais-tu pourquoi? Parce qu'elles sont la patrie véritable, la patrie de cette langue limousine, douce, sonore, amoureuse, qui résonne sur tous les rivages de la mer latine. Et sais-tu, enfin, pourquoi je creuse ici ma tombe? Parce qu'aujourd'hui, quand le roi Pierre aura écrasé les Français, les Pyrénéens verront leur liberté proclamée à jamais. Je n'attendais que ce moment pour mourir. Je les ai connues libres, et libres je les laisserai. Que mes yeux voient le massacre des bourreaux de Foix et de Montségur, et joyeuse je fermerai mes yeux, et mes lèvres diront : « Les Pyrénées sont libres : j'ai vécu. »

LOMBARD. — Si tu n'attends que cela, tu n'es pas encore près de ta fin.

RAYON DE LUNE. — Que dis-tu?

LOMBARD. — Je dis ce que je sais; je dis que le roi Pierre ne l'entend pas comme toi. Il veut bien vaincre l'ennemi, mais par la clémence. Aussi, cédant à la prière que vient de lui en faire le prince royal français, se propose-t-il de livrer passage au roi Philippe, qui est moribond, et à tous les siens. Tel est l'ordre de notre souverain, et il en sera fait ainsi, sauf contre-ordre, qui pourrait nous être donné au point du jour par certain signal.

RAYON DE LUNE. — Un signal, dis-tu? Et lequel?

LOMBARD. — Je ne puis le révéler. (*Mettant un doigt sur ses lèvres.*) Bouche close.

RAYON DE LUNE. — Bah ! j'ai l'idée qu'un tel ordre ne s'exécutera pas.

LOMBARD. — Un ordre du roi, c'est une loi.

Rayon de Lune. — Il n'y a pas de loi pareille, et, à défaut de loi, la justice commande. Va, retourne auprès des tiens. Aujourd'hui, te dis-je, nous en finirons avec les Français... Je vais donc achever ma fosse. Adieu.

Lombard. — Adieu. (A Lisardo, *qui traverse la scène, se dirigeant vers le camp.*) Adieu, jeune homme. (*Il s'éloigne.*)

Rayon de Lune, *à* Lisardo. — Holà! jeune fille ?

Lisardo, *surpris.* — A qui en avez-vous ?

Rayon de lune. — A toi. Préfères-tu que je t'appelle Lise ?

Lisardo, *ému et troublé.* — Je ne vous connais pas. Qui êtes-vous ?

Rayon de Lune. — Demande-moi plutôt qui tu es... Au beau pays de Sicile, il était, une fois, une chaste et belle jeune fille. Cette enfant vit l'entrée triomphale d'un roi dans Messine, et, comme le papillon s'éprend de la flamme, la pauvre innocente s'éprit du roi, et depuis lors le suivit partout, dans les combats comme dans les fêtes. Elle se déguisa en homme, et, pour ne jamais quitter son roi, pour le voir, ne fût-ce que de loin, s'enrôla dans la troupe des Almogavares... En Sicile, la jeune fille se nommait Lise; ici l'Almogavar a nom Lisardo... Connais-tu cette histoire?

Lisardo, *d'abord agité de sentiments contraires et en lutte avec lui-même, puis résolûment.* — Oui, c'est bien cela, hélas!... J'ignore qui vous êtes et d'où vous savez cette histoire, qui est la mienne, mais j'ai confiance en vous. Vous chantiez tout à l'heure une chanson de Provence, — la même que chantait ma mère, qui était Provençale... Eh bien, je me fie à vous... Malheureuse que je suis ! j'ai le cœur perdu !

Rayon de Lune. — Le cœur, ma mignonne, voilà le grand ennemi. Impossible de le fuir, car il est de la maison... Ce que je suis, moi, veux-tu le savoir? Je suis une légende... Hérétique, folle, illuminée, sorcière, pour le vulgaire je suis tout cela. En toute vérité, je suis la tradition vivante de ce pays, que j'ai vu tomber sous le glaive de l'Inquisition et des Français... et je veux le venger. Voilà ce que je suis. — Toi, Lise, tu es Provençale. (*Geste de dénégation de* Lisardo). Si, tu l'es par le sang, puisque ta mère l'était. Je compte donc sur toi, sur ton concours.

Lisardo. — Vous le pouvez.

Rayon de Lune. — Eh bien, voici qu'on veut livrer passage aux Français. Cela ne peut pas être, entends-tu, mignonne? Tu me viendras en aide, et nous ferons échouer leur projet. (*Montrant le camp.*) Il s'agit d'exciter ces bandes farouches, de les pousser au mépris des ordres donnés. Qu'il en soit ainsi, et pas un Français ne sortira d'ici vivant.

Lisardo. — Comptez sur moi. Je vengerai donc aussi la Sicile avec la Provence : je suis jalouse de la gloire du roi Pierre.

Rayon de Lune. — Pauvrette, tu aimes le roi! Qu'en espères-tu?

LISARDO. — Rien, mais je l'aime. Je l'aime d'amour et je vis d'amour.

RAYON DE LUNE. — Comme moi de haine.

LISARDO. — La haine est un crime, l'amour est une vertu... Hélas! j'aime une étoile!

(*Bruit et clameurs du côté du camp. — Des soldats appellent* LISARDO.)

VOIX D'ALMOGAVARES. — Lisardo!... Où est-il donc? Hé! Lisardo!

RAYON DE LUNE. — On t'appelle. Va. Tu reviendras me trouver, et je te dirai ce qu'il faut faire.

Elle s'éloigne de quelques pas. LES ALMOGAVARES *s'avancent vers le proscénium, portant des torches qu'ils plantent en terre pour éclairer la scène, car la nuit est complète. Ils abordent* LISARDO, *avec de vives démonstrations d'amitié, l'entourent et l'invitent à chanter.* LISARDO *chante la* Chanson de l'Etoile, *mystique expression de son amour sans espoir, puis récite la* romance de la Conquête de Sicile. *Vient ensuite* RAYON DE LUNE, *qui, soi-disant pour complaire aux soudards, mais en réalité pour les exciter à la tuerie, chante à son tour le féroce bardit des Almogavares, dont le refrain connu « Carnage! Carnage! Fer, réveille-toi! » est répété en chœur par tous les assistants transportés.*

Mais attiré par l'éclat des voix, L'AMIRAL ROGER DE LURIA *est survenu, qui a fait cesser le tumulte et sonner le couvre-feu. L'ordre en est donné décidément : de par le roi d'Aragon, les Français auront la vie sauve et le passage libre,* à moins toutefois, *dit* L'AMIRAL *à* LOMBARD, qu'à un moment donné la trompe marine ne sonne trois fois, *et ce signal voudra dire : Carnage à volonté. »* RAYON DE LUNE, *cachée derrière le bouquet d'arbres, a entendu ces paroles.*

Puis entre en scène LE COMTE DE FOIX, *qui, envoyé par le roi de France et muni d'un sauf-conduit, vient conférer avec* L'AMIRAL, *au sujet des mesures à prendre, afin que l'ordre de clémence donné en faveur des Français reçoive son plein effet.* L'AMIRAL *l'accueille courtoisement. A contre-cœur, dit-il, mais avec déférence, puisque telle est la volonté de son maître, il donnera toute satisfaction à l'ennemi. Mais ce n'est pas tout : « le roi de France, dit* LE COMTE, *vous propose une trêve sur mer, et je suis par lui chargé de vous faire cette demande. — Impossible. — Comment! vous oseriez refuser... — Absolument. Que le roi d'Aragon traite avec vous, c'est affaire à lui; quant à moi, pour ce qui me regarde, je ne pactise point. — Prenez garde, amiral, votre bonne étoile peut pâlir un jour, et alors... — Non, vous dis-je. Armez autant de galères qu'il vous plaira : avec*

cent des miennes, en eussiez-vous mille, je vous défierai. Pas un bateau ne croisera désormais sur la mer latine qu'avec licence de mon seigneur et roi. Que dis-je ? pas un poisson ne nagera dans nos eaux s'il ne porte imprimées sur son écaille les armes d'Aragon. J'ai dit tout ce que j'avais à vous dire. Venez que je vous reconduise. Ils sortent.)

RAYON DE LUNE, *qui a tout entendu.* — Et cet homme est de la famille de Foix !... un rejeton de ceux que j'ai connus !...

LISARDO, *entrant précipitamment.* — Ils sont là ! Ils arrivent !

RAYON DE LUNE. — Qui donc ?

LISARDO. — Je vous dis qu'ils viennent, en déroute complète. Ce n'est pas une armée, mais un convoi funèbre. Le roi Pierre suit le cortège royal, afin de le protéger ; mais il a fort à faire pour contenir ses propres soldats qui l'assaillent en criant : « Seigneur, ils sont à nous ! Honte, honte sur nous, s'ils nous échappent ! »

RAYON DE LUNE. — Dieu le veut !... Va donc, ma fille, prends la trompe marine et donne le signal que je t'ai dit. A l'instant ! vite !

LISARDO. — Mais le roi...

RAYON DE LUNE. — Eh ! le roi ne demande que cela... Cours, vole, et le signal tout de suite... le signal !... Dieu soit avec nous !

(LISARDO *sort en courant.* RAYON DE LUNE *appelle* LOMBARD *qui sommeille à quelque distance.*)

RAYON DE LUNE. — Lombard !

LOMBARD. — Qu'y a-t-il ?

RAYON DE LUNE. — Les voici qui arrivent.

LOMBARD. — De qui parles-tu ?

RAYON DE LUNE. — Des Français.

LOMBARD. — Maudits soient-ils !

RAYON DE LUNE. — Eh bien ? Réveille donc tes gens.

LOMBARD. — Pourquoi faire ? Qu'ils dorment, cela vaudra mieux.

RAYON DE LUNE. — Allez-vous donc les laisser passer ?

LOMBARD. — Il le faut bien, puisque telle est la consigne... à moins qu'un signal... (*Un son de trompe se fait entendre.*) Mais, Dieu me pardonne ! le voici, le signal !... (*La trompe sonne encore deux fois.*) Alerte ! alerte, vive Dieu ! Sus aux Français ! ils sont à nous !

(*Réveillés en sursaut,* LES ALMOGAVARES *se précipitent à la suite de* L'ADALIDE, *brandissant furieusement leurs armes et leurs torches, et entonnant leur chant de guerre :* « *Fer, réveille-toi ! En avant ! en avant !* »)

RAYON DE LUNE, *sur leur trace.* — Frappez, frappez, au nom du vrai Dieu! (*Elle descend au premier plan et fixe des yeux le sol, comme pour évoquer les esprits souterrains de la montagne.*) Ame secrète des Pyrénées, si tu es vraiment vivante, surgis, incarne-toi dans ces hommes qui vont combattre. Avec eux est la patrie.

(*Reparaît* LE COMTE DE FOIX, *du côté opposé à celui par lequel il était sorti; sa démarche incertaine est celle d'un homme qui cherche son chemin.*)

LE COMTE. — Je me suis égaré de ma route, et me voici revenu, je crois, à l'endroit d'où j'étais parti... Mais quels bruits se font entendre? Ne sont-ce pas des cris de guerre et de mort? Serait-ce que les Français ont levé le camp sans m'attendre? A Dieu ne plaise! (*Apercevant,* RAYON DE LUNE, *à la lueur des torches.*) Bonne femme, me diras-tu...?

RAYON DE LUNE. — Ah! c'est toi qui es le comte... le comte de Foix?

LE COMTE. — Tu me connais? Qui es-tu donc, toi?

LE COMTE. — La jongleuse, la gitane qui servit jadis les comtes de Foix... quand il en existait encore. On a dû te parler d'elle.

LE COMTE. — Rayon de Lune?

RAYON DE LUNE. — Elle-même.

LE COMTE. — Ton nom fut toujours chéri des miens, et j'ai plaisir à te rencontrer.

RAYON DE LUNE. — Oui, Rayon de Lune, c'est moi. Mais toi, es-tu bien toi-même?

LE COMTE. — Que veux-tu dire, femme?

RAYON DE LUNE. — Que tu n'es pas un fils de Foix.

LE COMTE. — Je suis le comte Roger-Bernard, troisième de ce nom.

RAYON DE LUNE. — Pour les autres, c'est possible, mais non pas pour moi... Non, tu n'es pas toi-même, tu n'es pas de Foix. Si tu étais de cette maison, tu ne serais pas Français.

LE COMTE. — Deviens-tu folle?... En vérité, si je ne savais quels services tu rendis à ma famille, je châtierais sur l'heure ton insolence... Quel mauvais génie te pousse à m'injurier ainsi?

RAYON DE LUNE. — Quel Génie? quel Esprit? Celui de la justice et de la patrie; celui qui vit en moi, comme il vivait autrefois dans les châteaux et les cours de la contrée, séjours bénis de grâce, de noble et galant loisir, asiles de droiture et d'équité, d'où étaient bannis les faussaires et les renégats.

LE COMTE. — Cette femme est insensée.

RAYON DE LUNE. — Oui, folle, n'est-ce pas, parce que j'aime à rappeler les temps de ma jeunesse, les temps où la patrie, morte aujourd'hui, abondait en vertu, honneur et noblesse, — tout ce que Rome a brisé, foulé aux pieds. Et ils

nommèrent cela une Croisade! et, non contents de ruiner la malheureuse Provence, ils la couvrirent de boue, d'opprobre et d'infamie, ignorant sans doute, les bourreaux! que c'est dans la fange et au plus bas lieu que germe le mieux la semence divine... Car un jour viendra, je le sais, où l'iniquité sera flétrie, où nos poètes seront réhabilités, glorifiés, comme le sont les précurseurs et les prophètes d'une époque meilleure.

LE COMTE. — Elle est en démence.

RAYON DE LUNE. — Va, maintenant. (*Indiquant la direction du champ de bataille.*) Voici ton chemin. N'entends-tu pas ces clameurs de guerre et de mort? Tes gens et les nôtres sont aux prises.

LE COMTE. — Grand Dieu! (*Écoutant.*) Mais ce sont des cris de triomphe?

RAYON DE LUNE. — Oui, poussés par nos Almogavares.

LE COMTE. — Miséricorde!... Et les Français?

RAYON DE LUNE. — La terre t'en rendra compte.

LE COMTE. — Ce n'est pas possible. Je vole à leur secours. (*Il sort en courant.*)

RAYON DE LUNE. — Va donc, bâtard de Foix, cours rejoindre ceux qu comme toi renièrent leur patrie. (*Le jour a paru. — Entre* LISARDO.)

RAYON DE LUNE. — Quelles nouvelles?

LISARDO. — Victoire!

RAYON DE LUNE. — Dieu soit béni! je puis mourir.

(*La scène est envahie par une foule nombreuse, qui l'occupe tout entière. Barons, chevaliers, Almogavares, hommes et femmes du peuple circulent et se pressent bruyamment, agitant des étendards, des bannières, des rameaux. —* LE ROI PIERRE III D'ARAGON *traverse la scène à cheval, entouré de ses officiers et de ses dignitaires. Sur son passage, la foule crie :* « Victoire! victoire! »)

RAYON DE LUNE, *au bord de sa fosse.* — J'ai vécu : les Pyrénées sont libres.

LISARDO, *tristement, suivant des yeux le Roi :* — Voilà mon étoile qui passe!

CHŒUR.

Les Pyrénées dressent leurs cimes altières, nimbées des rayons de leur gloire légendaire; du fond de la terre, les esprits invisibles élèvent leurs hymnes vers le ciel.

Agitez les étendards en signe de gloire; arborez les bannières en signe d'honneur. Écoutez les échos crier et se répondre : Victoire, victoire au Roi d'Aragon!

(*La toile tombe.*) LÉONCE CAZAUBON.

FIN

CHANSON (1)

Elle était haute comme rien,
Mais avait la taille bien prise ;
Sa bouche était une cerise,
Et maint gourmet le savait bien,
Son nez avait du caractère.
Dans ses yeux moites et dormants,
Passaient de chauds miroitements.
— C'était la femme d'un notaire.

Son époux, laid et mal bâti,
L'avait prise (c'est l'habitude)
Comme garant de son étude :
— Cela s'appelle un bon parti.
Mais ici, comme à l'ordinaire,
Monsieur trouva juste une dot,
Et Madame en fit juste — un sot.
— C'était la femme d'un notaire.

Elle savait où dénicher
L'amour qui fait fuir le grimoire ;
On voyait dans son oratoire
De mignons culs-nus de Boucher ;
Elle avait lu monsieur Voltaire
Avec un plaisir infini, —
Et savait par cœur son Parny.
— C'était la femme d'un notaire.

(1) Nous devons à l'obligeance de madame veuve Soulary la communication de cette pièce inédite du grand poète lyonnais. Elle n'est pas datée, mais de la meilleure manière de l'humoriste. On l'appréciera d'autant mieux que cette satire est, à notre connaissance, la seule « chanson » encore publiée de Soulary.

De son temps, maint gai compagnon
Mit en rondeaux sa bonne grâce,
En acrostiches sa main grasse,
En triolets son pied mignon.
On dit même qu'un militaire
Osant plus encor, fut trouvé
Sur un sonnet — inachevé.
— C'était la femme d'un notaire.

Pour l'innocence de leurs mœurs,
Pour leurs peureuses convoitises,
Pour leurs naïvetés exquises,
Elle aimait surtout les primeurs.
Plus d'un tremblant pensionnaire
Apprit très bien à ses leçons
Comment l'esprit vient aux garçons...
— C'était la femme d'un notaire.

Quand l'âge (elle y pensait si peu),
Eut sonné l'heure impitoyable,
Ne pouvant plus tenter le diable,
Elle s'est vouée au bon Dieu.
Elle vit en dévote austère
Et ne songe au fruit dérobé
Qu'en lorgnant monsieur son abbé,
— C'était la femme d'un notaire.

A sa mort on verra du beau.
Ses neveux vont lutter, je pense,
A qui fera plus de dépense
Sous le marbre du cher tombeau.
Mais le cœur veut-il tant d'affaire ?
Ils y mettront s'ils ont du goût
Cette épigraphe qui dit tout :
— Ci-gît la femme d'un notaire.

Joséphin Soulary.

LES FÉLIBRÉES D'UZÈS

I. FÊTE MUNICIPALE

(*29 août*)

La réunion annuelle de la Maintenance du Languedoc a été particulièrement brillante en 1892.

La bonne ville d'Uzès, si pittoresque dans sa large plaine, dominée par les tours de sa cathédrale et le fier château de ses ducs, offrait l'hospitalité aux Félibres pour la première fois. Ils étaient partis de Montpellier et d'Avignon aux premières lueurs de l'aube. Radieux dimanche d'été. Joyeuse rencontre des Languedociens et de leurs invités Provençaux à la gare de Remoulins, à mi-chemin. Salut d'admiration au vénérable Pont du Gard. Arrivée en Uzès. A neuf heures grand concours aux portes de la ville. Le Maire, son Conseil municipal, plusieurs musiques, plusieurs sociétés de gymnastique, etc., viennent à la rencontre des félibres... Des discours et compliments échangés nous retiendrons le sonnet suivant du félibre cévenol Chabal, receveur des finances à Uzès, présenté avec des fleurs à la Reine du Félibrige par quatre jeunes filles charmantes et de blanc vêtues.

Autri téms, quand lou Rèi èro en visto di porto,
Noble, conse, bourgés, dintre li barri enclau,
Sourtien à l'endavans pér ié faire l'escorto,
E dins un plat d'argènt ié pourgissien li clau.

Vuei de rèi n'avèn plus... aquesto usanço èi morto,
Nosto vilo n'a plus ni bàrri ni pourtau;
L'amour patriau soul n'en fa'no vilo forto,
E nòsti tres coulour ié floutejoun bèn aut.

Mai di siècle d'antan soun parla soul s'enauro,
Sa vièio lengo d'O, caro à Clamenço Isauro,
Lengo dóu Gai-Sabé, parla di troubadour.

E li chato d'Uzès, que n'en soun tóuti fièro,
Reino dóu Felibrige, aubouron ta bandièro,
E te pagon lou dèime em'un bouquet de flour.

Le cortège se met en marche à travers la ville. Parmi les félibres : le Syndic du Languedoc, M. Hipp. Messine donnant le bras à mademoiselle Marie Girard de Saint-Remy, reine du Félibrige ; mademoiselle Mireille Arnavielle au bras de Mistral ; puis un groupe de gentes félibresses : mademoiselle Marguerite Sol, de Narbonne, l'auteur du *Curat de Minerbo*, mesdames Gabriel Perrier et Redonnel, etc; les majoraux Girard, syndic de Provence, Arnavielle, syndic du Languedoc, Paul Gaussen d'Alais et Marieton, chancelier du Félibrige; l'illustre sta-

tuaire-potier Carriès; le poète Paul Redonnel, directeur de *Chimère;* les mainteneurs Clément Auzière, Léop. Bertrand, Alcide Blavet, Rochetin, Combalat-Roche, G. Perrier, Marius André, Henri Bouvet, Sol, Dezeuze, Pierre Arnavielle, Véchot, Gilles Borel, A. Guerre, Emile Fournel, Hilarion de Roux, Ch. André, Chansroux, L. Pascal, Henri Bigot, Ed. Crouzet, Jean Fournel, etc.

Le canon tonne; les félibres, à travers un peuple nombreux, arrivent à l'Hôtel de Ville, où leur est offert un vin d'honneur. Après quelques mots de bienvenue d'un conseiller municipal, M. Toureille, M. Clément Auzière, secrétaire du Languedoc, répond par un catégorique et vibrant discours dont voici le passage principal :

... Derevihant, dins sa marrido jalousié, li mesfisanço de nosto jouino Republico, n'i'a que nous an, de rescoundoun, represanta coume sis enemi.

Vous l'ai di, Messiés, nàutri, sian de cantaire; sian l'auceliho que vanego pèr campèstre; tantost seguissent tras-à-tras lou labouraire e sa charruio fegoundo, tantost voulastrejant à l'entour di colo de meissounaire e de ligarello, pèr beca li grano perdudo, tantost desgrunant li négris amouro de quauque rounzas escalabrous, escampihant pertout nòsti cansoun e nòsti riéu-chiéuchiéu, di colo enjusqu'i plano, di mountagno fin qu'à la mar. E dins nòstis acamp freirerau n'agués crento quo venguen pourta la discòrdo e l'ahiranço emé li discussioun enfurounado!

Eici sian que de cantaire!... Mai que me siegue permès de vous dire, valento Municipalitat d'Uzès, que, se dins nosto Republico literàri i'a de Blanc e meme de Blu, i'a tambèn de Rouge, emai de Rouge pron cremesin. Noste ami Clouvis Hugues e tant d'àutris apassiouna n'en soun la provo vivènto.

Rouge, Blanc e Blu sian réüni souto la bandiero dóu Félibrige, pèr apara la lengo poupulàri, per canta lou sòu patriau e pér celebra lis enavans generous de l'umanita, vàlent à dire tòuti lis estrambord dóu Patrioutisme, de l'Engéni e de l'Amour.

Parié noste drapéu sacra que reünis dins si ple li tres coulour naciounalo pèr enaura dins la resplendour azurenco la glòri inmourtalo de la Franço!

La réception municipale terminée, le cortège se rend au quartier du Mas-Bourguet, devant la maison natale de Sigalon, l'illustre peintre uzétien (1787-1837), pour y célébrer sa commémoration. MM. Durand, de Nîmes, et Pichon, d'Uzès, parents de Sigalon, saluent les félibres et le vice-président du Comité des Fêtes, M. Lionel d'Albiousse, (1) l'érudit historien de *La Maison d'Uzès*, leur adresse un discours fort documenté que nous abrégeons à regret:

Messieurs,

Avant de vous remercier de la bonne pensée que vous avez eue de mettre cette inscription où est né le peintre Xavier Sigalon, permettez-moi de rappeler un souvenir historique qui peut se rattacher à la belle fête de ce jour.

En plein moyen âge, au treizième siècle, notre ville compta quatre troubadours. Ils appartenaient à cette maison d'Uzès si noblement représentée encore aujourd'hui.

C'étaient trois frères, parents du seigneur de notre cité, Ebles, Gui, Elias, et leur cousin Pierre. Ebles composait les chansons et les poèmes, Pierre les chantait, Gui et Hélias les accompagnaient de la harpe et de la viole...

...En venant ici, Messieurs, vous retrouverez donc des ancêtres en poésie dans les troubadours d'Uzès. Comme eux vous aimez ce qui est beau, ce qui est bon, ce qui est grand.

Aussi le nom du peintre Sigalon, une des illustrations de notre ville et du pays, ne

(1) *Histoire des Ducs d'Uzès*, un vol. in-8° illustré. Paris, Champion, 1887.

pouvait vous laisser indifférents et vous avez voulu rendre hommage à son berceau un peu oublié, il faut le reconnaître, par ses compatriotes.

Il n'était pas juste que rien ne révélât aux regards le nom fameux de Sigalon. Il était digne de vous, Messieurs, d'en raviver le souvenir dans son propre pays, non seulement par cette inscription, mais par une pièce de poésie mise au concours en son honneur.

Après un tableau savant de l'œuvre de Sigalon, M. d'Albiousse s'arrête sur le *Jugement dernier*, la célèbre copie de la fresque de Michel Ange à la Sixtine, qu'on admire à l'Ecole des Beaux-Arts :

Cette immense toile fut ensuite transportée dans notre capitale et les Parisiens ratifièrent pleinement les opinions émises à Rome. Puis, notre compatriote retourna dans cette dernière ville et il allait produire d'autres chefs-d'œuvre lorsqu'il mourut d'une attaque de choléra, le 18 août 1837, à l'âge de 49 ans.

On lui consacra un marbre sous les voûtes de Saint-Louis-des-Français. La ville de Nîmes plaça son buste dans son musée. Grâce à vous, Messieurs, cette plaque rappellera aux étrangers qui visiteront notre pays le nom de notre grand peintre dont une pièce de poésie fera ce soir revivre la gloire.

C'est ainsi, Messieurs, que vous propagez, dans une langue pleine de suave harmonie, votre œuvre poétique et nationale.

Nous vous en remercions. Au souffle de vos inspirations, vous faites disparaître, comme pour Sigalon, les quelques nuages qui pourraient cacher les étoiles de notre beau ciel bleu et, comme ces étoiles brillent sur la France entière, en les chantant vous chantez la gloire de notre belle et bien-aimée patrie.

On applaudit l'orateur ; Mistral lui serre la main, et le majoral Albert Arnavielle, au nom de la Maintenance du Languedoc, prend la parole avec la flamme communicative que l'on sait. Ecoutez ce commentaire apostolique de l'œuvre et de la mission des félibres :

... Eritiès das troubadours, dins nostes nouvèls tems que la poulitico treboulo e enfousquesis, nautres lous felibres, sens distinciéu de proufessiéus ni de classos, toutes egaus, toutes amîcs, anan tambè per lou païs e, de nous veire, de nous ausi, lou païs se reviéu à l'espéro, à la joio, à l'amour ! Car sèn pas nautres lous musaires e lous amusaires que d'unes cresoun. Sèn lous missiounàris de la religiéu de l'art e dau bèu, de l'art nostre, dau bèu nostre que trop long-tems, ai ! las ! une educaciéu fausso, estrangièro, n'a vela la resplendou.

E embé l'amour dau bèu que noste sourel sens parié ilumino, avèn la passiéu de la terro ounte sèn nascuts, de la terro que voulèn faire grando tant que pourren, en enaurant e celebrant toutos sas glòrios. l'aurié-ti un fil dau Miejour que vendriè nous reproucha de trop aima la terro que nous a atessa dau premiè la, que nous a bressa de las premièiros cansous ? Quunte sariè l'enfant d'Uzès que pourrié atrouba à redire que venguen iuéi, soulennamen, metre en trelus aquel grand artisto qu'Uzès a fa naisse e qu'a noum Sigaloun ?

Après un rapide exposé du caractère d'ardent Méridional que l'âpre vie de Sigalon offre à l'exemple de ses compatriotes, M. Arnavielle souhaite mieux pour lui que cette plaque commémorative.

Mès per Sigaloun aco's pas tout. Lou maubre pausa sus soun oustalet n'en dis mai que ço que porto d'escri. Nous dis qu'un autre maubre représentant la figuro dau grand artisto, s'aubourara lèu sus une plaço d'Uzès, per mièl rapela soun souveni. Aquel jour, s'hou voulès encaro, o Uzesencs, tournaren au mitan de vautres e prouvarés de

mai en mai en toutes, es un Manjos-tripos d'Alès que vous hou dis, ço que lous Manjo-meleto d'Uzès savoun faire!

L'apôtre populaire qu'est l'orateur est acclamé longuement par la foule qui s'écrase dans le carrefour du vieil Uzès et le président du Comité des Fêtes, M. Rochetin, président aussi de l'académie de Vaucluse, lit le sonnet suivant :

A SIGALOUN

Nosto vilo acatè toun brès, o Sigaloun!
D'eici, coumo l'aucéu s'envolo, ta pensado
S'enaurè vers lou céu de l'art, apassiounado,
E toun front sounjaréu s'estelè de raioun.

Tambèn voulèn canta, Mèstre, ta renoumado,
Nous autre, enfant d'Uzès, qu'enourgulis toun noum,
E dins la lengo d'or qu'as parlado, enfantoun,
Voulèn glourifica toun obro aluminado.

Que pre fa pouderous alarguè toun pincéu:
La Panturlo, Loucusto, Atalio, *e perèu*
Dóu Jujamen darrié *la telo majouralo.*

Anaves persegui; trop lèu venguè la mort:
Tranquille e sourrisènt, desfisères lou sort,
E siés toujour vivènt dins ta glòri inmourtalo!

La musique municipale joue la *Coupo Santo* de Mistral, que tout le peuple accompagne au refrain; puis on enlève le voile qui recouvre la plaque commémorative sur la façade pavoisée.

Peu après, la plupart des félibres se pressaient vers la cathédrale pour contempler l'admirable horizon de sa terrasse, sa très singulière et unique tour romane et pour entendre à la grand'messe le prêche félibréen du P. Xavier de Fourvières, le grand orateur religieux de Provence. Au premier rang, madame la duchesse d'Uzès et mademoiselle de Crussol sa fille, et au banc d'œuvre la Reine du Félibrige. L'évangile du jour, la parabole du bon Samaritain secourant un pauvre homme tombé aux mains des assassins, fournit au vaillant Prémontré une comparaison éloquente avec la langue provençale pourchassée, maltraitée par les Croisés de Montfort, et relevée et guérie par le Félibrige.

A 3 heures, Jeux floraux aux arènes. Les galeries sont noires de foule. Deux estrades se faisant face sont réservées, l'une aux Félibres, l'autre au Comité des Fêtes, au maire, M. Abauzit, au sous-préfet, M. Lambert et au Conseil municipal. Musique et salut au drapeau. Fine allocution du sous-préfet M. Lambert, président d'honneur, qui s'excuse d'abord de n'être pas de naissance méridionale pour parler aux félibres; il finit en ces termes :

Pourtant, je pourrai vous dire la joie que votre venue a causée à tous les Uzétiens. Ils apprécient l'honneur que vous leur avez fait en voulant bien tenir à Uzès les Jeux Floraux de la Maintenance du Languedoc de 1892. Les événements divers de la vie des cités, quelles que soient leur importance et leur gravité, ne laissent souvent qu'un souvenir léger, qu'une impression fugitive ; celle de ces assemblées qui témoignent de la douceur et de la délicatesse de vos mœurs, est attachante et durable : vous ne fêtez

point l'homme qui passe ou la chose qui périt; vous honorez la Poésie éternelle, et plus particulièrement la Muse aux cheveux d'or du pays du Soleil.

Les anciens aimaient à recevoir les hôtes que l'amitié ou le hasard leur amenait : ils considéraient leur arrivée comme un présage de bon augure : c'est dans ce sentiment que les Uzétiens sont heureux de souhaiter, par ma voix, la bienvenue au poète Mistral, à la brillante phalange des félibres et de leur offrir l'hospitalité.

Et je m'arrête, parce que je sais combien il y a parmi vous de poètes et d'orateurs qui ont à nous dire des choses plus intéressantes. Mais je ne veux pas terminer sans adresser, au nom de tous ceux qui m'entendent ici et au mien, de respectueux hommages à la Reine de votre Cour d'Amour. Elle passe parmi nous dans la grâce de sa jeunesse et de sa beauté provençale, comme une vision captivante, et, permettez-moi de vous le dire, à notre regret, trop courte !

Allocution de M. Rochetin ; ouverture des Jeux Floraux par la Reine du Félibrige ; discours de la Cour d'Amour par le Syndic du Languedoc, M. Hippolyte Messine. En voici le début :

GENTOS DAMOS, MESSIÈS, GAIS COUNFRAIRES,

La Rèino de la Court a doubrit la sesilho.

Avès ben souvent entendut parla das felibres e, segur, n'i'a mai d'un aici que languissiè de lous counouisse per veire un pau dequé soun aquelos gents que s'envan de vilo en vilo, ceuma lous ancians troubaires, saluda, dins sa lengo mairalo, lous grands omes dau Miejour e, en meme tems, dire un brout de coumplimen à las poulidos drolos de la countrado.

Lous felibres, brave pople d'Uzès, soun ioi davans vautres e vejaici coumo soun mèstre, lou grand Mistral, e lous foundatous de l'*Armana prouvençau* vous lous presentoun :

Sian tout d'ami, sian tout de fraire,
Sian li cantaire dóu païs.
Tout enfantoun amo sa maire,
Tout auceloun amo soun nis.
Noste cèu blu, noste terraire
Es per nous-autre un paradis.

Le félibre gravesonnais, M. Gabriel Perrier, qui est d'Uzès, lit un flamboyant rapport sur les Jeux Floraux du Languedoc :

... Les un chale pèr ièu de veni souto aqueste cèu ounte siéu na, vous charra dins la lengo melicouso, la lengo dòu pople, di causo que nous pretocon.

Ah ! se nous vesien, nosti reire, emé l'estrambord de la jouinesso, l'afiat de nosti grands ome, coume sabèn recata aquel elretage precious : le parladuro dou brès, nosti rèire sarien countènt.

Sus aquel terradon, e subre-tout dins aquesto Prouvinço qu'an apelado dou noum de sa lengo, sarié-ti pas un crime de noun avé pèr elo tóuti li siuen, tout l'amour, tout lou respét que l'on a pèr sa maire ? Dequ'es que fai lou pople dóu Miejour tant superiour is àutri pople ? Es qu'à coustat de tóuti li benuranço de nosto naturo, de noste climat, de la richesso, de nóstl terro, dóu sang generous que gisclo dins nosti veno, avèn de mai uno lengo à nàutri que nous permés d'alarga nosti pensado. Quau saup, pènso, e quau pènso, agis !

E creigués pas qu'aquelo obro entre-presso pèr li felibre fugue soulamen un passotèms d'artisto, un pantai de pouèto. Avèn uno autro toco.

Ici le rapporteur cite les belles paroles de Mistral aux Catalans à la fête de Saint-Remy (*Armana prouvençau de 1869*), donne le palmarès des Jeux Flo-

raux et termine par l'immortelle strophe de *Calendau* que tous les bons Provençaux savent par cœur :

Lengo d'amour, se i'a d'arlèri
E de bastard, ah ! pèr Saint-Cèri !
Auras dóu terradou li mascle à toun coustat ;
E tant que lou mistrau ferouge
Bramara dins li roco, — aurouge,
T'apararen à boulet rouge,
Car es tu la patrio e tu la liberta !

Ah ! les beaux vers ! on devrait les inscrire sur la porte du Palais d'Avignon, quand désaffecté de sa servitude présente, il sera devenu le Panthéon de nos gloires. Tous les Méridionaux patriotes viendraient les relire, à côté des roses limousines du blason papal de Clément VI, pour se fortifier dans la conscience nationale, pour se convaincre, à leur rude éloquence, que le parler natal est l'âme même du pays natal, ou, comme l'a dit M. Gaston Paris, que « pour un peuple, changer de langue, c'est presque changer d'âme ! »

Mais revenons aux Arènes d'Uzès. M. Perrier lit les pièces couronnées de MM. Antonin Maffre et l'abbé Aberlenc ; l'enthousiaste et noir Chansroux, de Beaucaire, *qu'es un tron de Dièu!* improvise un éloge d'Uzès ; l'exquise félibresse Mireille Arnavielle murmure, dans le plus grand silence de la foule, sa touchante salutation poétique à la langue provençale ; MM. Rochetin et Henry Bigot lui succédent, fort applaudis. Mais la foule crie : *Mistral!* et le maître se lève et de sa voix impérieuse scande son hymne à la *Race latine* d'une si pontificale beauté :

Aubouro-te, Raço Latino,
Souto la capo dóu soulèu !
Lou rasin brun boui dins la tino,
Lou vin de Diéu gisclara lèu.

Telles de ses strophes ont la majesté lumineuse des bas-reliefs du Parthénon :

Avec ta chevelure dénouée — aux souffles sacrés du Tabor, — tu es la race lumineuse — qui vit d'enthousiasme et de joie ; — tu es la race apostolique — qui met les cloches en branle ; — tu es la trompe qui publie — et la main qui jette le grain.

... Ta limpide mer, ta mer sereine — où blanchissent tant de voilures — crêpe à tes pieds sa molle arène — en reflétant l'azur du ciel. — Cette mer toujours souriante — Dieu l'épancha de sa splendeur — comme la ceinture éclatante — qui doit lier tes peuples bruns.

Et pour changer de ton, le Poète fait passer ce peuple de l'austère frisson de la beauté au joyeux rire épanoui, avec un conte facétieux à morale de fable, *la Cardello*, tiré de ses *Iles d'or*.

La musique reprend, puis les évolutions olympiques des jeunes gymnastes et des farandoleurs uzétiens, et l'on se sépare sur le chant populaire : *Lou Maset de mèste Roumieux*, emplissant d'un chœur formidable le radieux coucher du soleil.

A 7 heures banquet municipal dans la cour du vieil Hôtel de Ville Louis XIV, aux arcades de palais latin. Brinde du Maire à la prospérité du Félibrige.

Réponse de Mistral qui évoque le souvenir de Racine à Uzès. En voici l'abrégé fidèle recueilli par le *Journal d'Uzès* :

Rappelant, dans une charmante improvisation, le séjour à Uzès de Racine, qui avait prétendu comprendre notre idiome méridional, grâce à sa connaissance de l'italien et de l'espagnol, et croyait que l'esprit de la langue d'oc pouvait se résumer dans le mot *adiéusias*, par lequel il termine plusieurs de ses lettres, le poète provençal dit que dans cette boutade, Racine avait déguisé fort spirituellement son ignorance, car si un mot peut exprimer l'impression produite sur les félibres par l'hospitalité d'Uzès, c'est plutôt celui de *à revèire !*

Répondant ensuite aux souhaits de M. le Maire pour l'expansion du félibrige, Mistral a comparé l'origine et le développement de ce mouvement poétique à la fontaine d'Eure (*la font d'Avuro*). L'Eure, a-t-il dit, laissait tout d'abord ses eaux fraîches et claires se perdre au milieu des yeuses de la campagne d'Uzès, et seules les bergères venaient y abreuver leurs troupeaux, lorsque un jour, suivant une légende, un empereur, épris d'une reine de Nîmes et voulant lui plaire, conduisit ces belles eaux à Nîmes, en plein monde romain, sur une triple rangée d'arcs de triomphe. C'est ainsi, dit Mistral, que les premiers félibres jouaient du galoubet pour les bergères de la Crau et les *gardian* de la Camargue, et voilà qu'aujourd'hui la muse d'Occitanie a l'honneur de chanter devant les consuls et devant les duchesses.

Mistral a terminé en buvant à M. le Maire d'Uzès, à son Conseil municipal et à M. le Sous-Préfet, représentant de la République.

Des brindes nombreux et des vers dits après le banquet (par MM. Rochetin, Auzière, Girard, Blavet, Pierre Arnavielle, Hilarion de Roux, Marius André, Jousset, etc.), nous ne donnerons que la dépêche du capoulié Félix Gras :

Fraire de Lengadò, digas is ome d'Uzès que lou Felibrige es l'avans-gardo de la soucialo que dèu regenera l'umanita pèr la poësio, soulet baume di cor.

et cette déclaration du félibre alaisien Alcide Blavet :

Iéu, felibre arderous e devot à toutos las aspiraciéus nacionalos, en ma qualita de franc Cevenòu et de jouine Republican, beve à la Republico, uno et indivisiblo devan l'estrangié, mès diverso au dedins, — end'aquelo Republico federalo que nous n'an douna l'idèio quauques omes de la Revoluciéu e que déu afourti e assegura la liberta de la Coumuno et de las Prouvincios.

La bello fèsto de iuéi nous mostro ço que pot faire uno vilo que sap s'ispira d'elo soulo sens ana cerca lou mot d'ordre de Paris.

Tambè, iéu beve à la ciéutat d'Uzès, à soun counsel municipal, end'aqueles toutes qu'an glourifica, de vèspre, nosto lengo e saluda lou president de nosto Republico felibrenco, e, per acaba, beve au bon pople de Franço !

* * *

II. BOURGEOISIE ET FÉLIBRIGE

Avez-vous remarqué que les hommes d'art et de pensée, les cérébraux de tous les temps ne se sont jamais plu que dans le peuple et l'aristocratie? De là, sans doute, cette légendaire et parfois enfantine aversion des poètes pour LE BOURGEOIS. Elle a sa raison d'être, et le Félibrige, entre toutes les institutions modernes, est à même d'apprécier. Par bourgeoisie, n'entendez pas cette partie non blasonnée de la société, qui a ses fiertés et ses gloires, autant

que l'autre. Voilà beau temps que les castes sont abolies, et que toutes distinctions fraternisent, qu'elles soient de talent, de nom ou de fortune. Il convient d'ajouter que c'est de la civilisation libertaire du Midi de la France qu'est sortie, en plein moyen âge, cette exaltation de l'individu, dont la Renaissance fut l'épanouissement social et la Révolution le triomphant excès. Mais, malgré cet égalitarisme des personnalités, la tendance de la classe dite bourgeoise à atteindre et à imiter sans cesse le groupe plus restreint qui détenait jadis et les pouvoirs et la richesse, lui a fait dédaigner tout ce qui la rattachait au peuple dont elle est issue. La langue d'oc, par exemple, que le désastre de la Croisade inique déchaînée par les Capétiens sur le Midi, — sans tant de résultats pratiques, puisque la Provence ne se donna, de son plein gré, que deux cent cinquante ans plus tard à la France, — la langue d'oc, que la guerre albigeoise fit tomber peu à peu au rang des patois, par l'imposition à toute la France du langage de la cour, ne fut bientôt plus parlée que des travailleurs attachés à la glèbe, ce conservatoire des traditions éternelles.

L'esprit servile de la bourgeoisie s'appliqua de plus en plus à singer la société courtisane. L'Académie française augmenta la ruine des énergies provinciales, en suscitant, à son imitation, des compagnies régionales de pseudo-lettrés français, — ruine que consomma le régime des départements institué par la Convention.

Mais une enquête universelle des études historiques et sociales fit réagir les bons esprits contre ce nivellement sans droit et sans raison. Les congrès archéologiques du comte de Caumont, vers 1830, firent prendre au sérieux, dans les départements, les traditions, les monuments et l'histoire locale. Le Félibrige surgit peu après, qui ramena la considération sur la langue populaire, expression suprême et fidèle de l'âme natale. Enfin, la *Réforme sociale* de M. Le Play étendit encore cette armée de provincialistes qui luttait contre l'influence morale et politique de la Centralisation.

Si les unitaristes officiels se sont peu à peu emparés du premier bataillon, scientifique, de cette armée de la reconquête provinciale, les deux autres ont prospéré dans leurs desseins d'affranchissement. Mais l'esprit bourgeois, encouragé par l'organisation révolutionnaire de la France, n'a pas cessé d'être leur pire ennemi. Jusqu'à la prochaine révolution, sans doute, il triomphera, s'efforçant de nous imposer son idéal, cette « poésie industrielle » rêvée, prophétisée par Saint-Simon comme la religion moderne (cf., sur l'éminent sociologue, *l'Ennemi des Lois*, de Maurice Barrès), — idéal qui ne saurait prospérer, comme la féodalité financière qui est sa conséquence, sans la plus étroite centralisation.

Les artistes ne sauraient être qu'éclectiques. Si la poésie de l'âge nouveau a pu solliciter leurs inspirations, *l'esprit-ingénieur* qui l'anime et qui sacrifie

toute poésie, tout art, à l'utilitarisme sonnant, répugne à l'éloquence comme à la saine civilisation.

Périclès endettant la république athénienne pour la glorifier dans la splendeur de l'Acropole, voilà qui est criminel aux yeux du chauvinisme utilitaire, cet exclusif et étroit patriotisme politique qui se soucie moins de la grandeur morale, humaine, éternelle d'un peuple, que de ses intérêts de protectionnisme et d'administration.

Le Félibrige donc, en ses premières années de lutte et d'affirmation, trouva peu d'appui dans la classe bourgeoise. La majorité de ses membres sortait des milieux populaires, d'où la base solide et durable du monument national qu'il édifiait. « C'est le peuple qui doit sauver le peuple! » avait dit Lamartine en saluant *Mireille*. Le jour où les revendications historiques et sociales des félibres se formulèrent clairement, la plus haute société du Midi tint à honneur de se mêler à eux. Puis, ce fut une mode de s'intéresser au provençal : le snobisme bourgeois nous recruta maints adhérents, indifférents naguères ou hostiles. Quand on vit bien que la politique partisane n'avait rien à faire avec notre œuvre franche, impartiale et haute, et que toutes ses couleurs criantes se fondaient dans l'arc-en-ciel harmonieux et pacificateur de Sainte-Estelle, alors l'opinion commença de compter avec nous.

Cependant le premier grief qui avait pesé sur l'œuvre des félibres, inspiré par des préventions jacobines, ne désarmait pas tout à fait. Quand Mistral eut mis en lumière ce sentiment de la race, dans lequel fraternisèrent Catalans et Provençaux, au souvenir de leurs communes gloires, sentiment plus profond que les frontières politiques pour rapprocher ou éloigner les cœurs, quelques-uns des cris du poète avaient fait interpréter son particularisme en mauvaise part. L'odieux mot de séparatisme fut même prononcé. L'esprit bourgeois qui trouve son plus ferme appui dans la centralisation, meurtrière aux originalités, eut alors beau jeu contre leur audace. En vain des intellectuels comme le savant romaniste Paul Meyer prirent la défense des vrais patriotes qu'étaient les félibres. « L'inspiration qui a produit *la Comtesse*, écrivait-il (*Revue critique*, I, 185) à propos d'une ode incriminée, est celle d'un poète qui considérant la différence de l'état présent de son pays à l'état ancien, s'écrierait volontiers avec un troubadour du treizième siècle : » Hélas ! quel « je vous ai vu et quel je vous vois ! »La suspicion était semée et devait porter ses fruits. Cette accusation de séparatisme qui ne souffre pas l'analyse pour tout observateur sincère, devait dégénérer en un état de défiance permanent à l'égard de l'esprit politique du Félibrige. Le sentiment chrétien de ses premières productions le fit taxer de réactionnaire, dans une confusion alors accoutumée. On vit bientôt surgir parmi ses plus chauds adeptes un groupe qui s'affirmait libre-penseur sans restrictions. La prévention de « cléricalisme »

fut écartée ; mais ces républicains vengeurs des Albigeois, dont nous avons conté la genèse, se doublaient de fédéralistes et désormais plana sur eux l'accusation de vouloir revenir à l'odieux passé, au moyen-âge, puisqu'il faut l'appeler par son nom ! Hélas ! quand la démocratie cessera-t-elle d'encombrer le travail des penseurs !...

Le Félibrige est établi, dit le *Statut* de sa fondation, pour rapprocher dans une ardeur commune les hommes dont les œuvres sauvent la langue des pays d'oc, et les savants et les artistes qui travaillent dans l'intérêt ou au regard de ces contrées. — Toutes discussions politiques et religieuses sont interdites dans l'association, dit le même Statut. Mais l'Histoire doit-elle être comprise dans cette sage restriction ? Les félibres peuvent-ils n'être pas attachés aux grands souvenirs du temps mort, à la civilisation disparue qui fut l'âge d'or de leur race ?... S'ils estiment que leurs princes du treizième siècle furent les derniers patriotes méridionaux, « protecteurs » populaires de leurs petits états, et aussi libéraux que les municipes républicains qu'ils entraînaient à la défense du Midi menacé, doivent-ils, pour complaire à je ne sais quelle adhésion étroite aux principes de la Révolution, renoncer cet illustre atavisme d'une société où les poètes, familiers des plus grands seigneurs, dirigeaient le sentiment d'un peuple ?...

Tous les partis sont représentés dans le Félibrige. La plupart de ses chefs ne professent aucune « opinion » déterminée. La génération qui monte paraît plus détachée encore des passions politiciennes. Où voit-on ailleurs qu'en nos fêtes ce concours de tous les pouvoirs ; un maire, un général, un évêque, un préfet, communiant côte à côte à la coupe de nos revendications littéraires, sûrs d'être au moins chez nous à l'abri des dénonciations ?...

C'est ainsi qu'indifférents au qu'en dira-t-on des agences électorales et des polices administratives, — préoccupation coutumière de *la province*, — nous ressuscitons la vie *des provinces*, vivant comme il nous plaît, sans souci de la faveur des uniformitaires.

L'œuvre du Félibrige n'aurait-elle que ce mérite d'avoir désembourgeoisé la province, d'avoir tenté de rendre l'indépendance morale à tout un pays, en l'affranchissant de la routine, cet état d'esprit timoré que font peser sur lui les centralistes triomphants, ce serait assez pour lui gagner l'estime des patriotes éclairés.

Aussi, quand une occasion se présente de manifester cette parfaite indépendance, les félibres s'en réjouissent-ils. Le récit qu'on va lire de l'Assemblée du 30 août, au château ducal d'Uzès, après la félibrée municipale, valait d'être archivé ici, pour témoigner de ce sentiment unanime des vrais représentants du peuple méridional.

PAUL MARIÉTON.

III. COUR D'AMOUR AU « DUCHÉ » D'UZÈS

(30 août.)

La veille de la fête, plusieurs félibres avaient été présenter leurs hommages à madame la duchesse d'Uzès arrivée tout récemment de Champagne, avec sa maison, pour assister aux fêtes de Félibrige. Avec Mistral, installé depuis deux jours au château, les majoraux Paul Mariéton et Albert Arnavielle et le statuaire Carriès. Madame d'Uzès avait convié tous les félibres présents à un banquet au « Duché ». C'est le nom du vieux château féodal des vicomtes (1328), puis ducs (1567) de Crussol d'Uzès, premiers pairs de France, l'un des plus imposants monuments de l'architecture féodale.

Entouré de hautes murailles, le jardin du château, aux beaux arbres frais centenaires, réunissait à midi tous les hôtes de la duchesse. C'étaient avec elle et mademoiselle Mathilde de Crussol, sa fille, mesdames la marquise de Baroncelli-Javons, la comtesse du Chaffault et Redonnel; mesdemoiselles Mireille Arnavielle, Marie-Thérèse de Baroncelli, Rochetin et Marguerite Sol; les majoraux Mistral, Albert Arnavielle et Mariéton, le statuaire Jean Carriès, le poète et auteur dramatique Paul Ferrier, les mainteneurs Hipp. Messine, syndic du Languedoc, Marquis de Baroncelli, P. Arnavielle, Alcide Blavet, Marius André, Paul Redonnel, Gabriel Perrier, H. Bigot, Sol, comte du Chaffault, Rochetin, Véchot, Crouzet, Jean Fournel, etc... En tout 40 convives.

Madame la comtesse du Chaffault, mesdemoiselles de Baroncelli, de Crussol et Rochetin ont revêtu le costume arlésien. Sans hyperbole, le groupe est idéal : telles nous rêvons Estérelle, Béatrice, Mireille et Mignon. Au début du banquet Mistral fixe le caractère de la réunion en nommant reine de la Cour d'Amour du château d'Uzès, la fille de la duchesse « comtesse de Crussol par la grâce de Dieu, reine d'Arles par la grâce de la jeunesse et de la beauté. »

Le banquet terminé, le vice-syndic Arnavielle, au nom de tous, but à notre illustre hotesse et Mistral à mademoiselle de Crussol.

Paul Mariéton prit alors la parole en ces termes :

En ce fier château d'Uzès où dorment quatre troubadours vos ancêtres, nous sommes heureux de nous voir accueillis par vous, madame la duchesse, qui unissez au cœur le plus fidèle à la sainte Tradition, cette voix des aïeux, l'esprit le plus ouvert aux nécessités de la vie moderne, le plus curieux de toutes les formes contemporaines de l'Action.

Tradition et Action, tout le Félibrige est dans ces deux termes. Préparer l'avenir sans renier l'œuvre des ancêtres!

Non pas qu'il soit question, chez nous, de revenir aux idées d'autrefois; elles ont fait leur temps : c'est le passé; la forme seule est éternelle. Non cette forme étroite et contingente qui correspond aux bornes passagères d'une civilisation, mais celle qui résulte de l'esprit d'une race, son âme, son habitude de l'idéal et de la liberté, cette impérissable hantise des êtres qu'exprime un revêtement de beauté. La race que nous représentons n'a pas perdu la conscience d'elle-même. Elle a ses croyants, ses apôtres. Par delà les moules transitoires des nationalités, un sentiment subsiste qui anime les vrais patriotes, que traduit mieux qu'aucun symptôme la pérennité des coutumes, l'esprit littéraire, la langue des aïeux, miroirs du sol et de l'histoire. Nul cosmopolitisme ne saurait prévaloir contre lui. Il me plaît même d'accorder l'effacement graduel des frontières, que rêve le socialisme, avec le resserrement des groupes historiques, qui est le souhait logique et légitime des traditionalistes fidèles.

Fédérer les nations, et dans les nations les provinces, c'est sauver l'art et la patrie de leur mutuelle ennemie, l'uniformité, loi perverse du sot hasard.

C'est un beau rêve ! Sans le rêve l'action reste froide et stérile. Et nous, indifférents à a politique des politiciens, soucieux seulement de politique administrative, naturelle, nous rêvons. Et dans cette hospitalière demeure nous sommes bien chez nous, n'est-ce pas, à l'abri de cet espionnage des partis qui empoisonne en France la vie des provinces, depuis cent ans, — pour nous réjouir dans nos gloires, pour nous exalter dans nos grands souvenirs.

Suivait un rapide tableau des desiderata sociaux des Félibres, qu'il serait oiseux de reproduire ici...

La Cour d'Amour se tient dans le jardin du château, familière et cordiale; la duchesse, encadrée des quatre Arlésiennes exquises, conquérant tout le monde de sa pénétrante bonté. Mistral, en une brève causerie sur les assemblées de gai savoir au temps de la civilisation du Midi, ouvre la Cour d'Amour. Puis les troubadours présents se lèvent tour à tour. Paul Redonnel fait applaudir cette odelette chevaleresque.

D'AUTREFOIS

A gente et noble Dame
la Duchesse d'Uzès.

C'est, comme au temps des dévots troubadours,
La gente châtelaine...

... Et leur cœur vibrait à l'unisson de leur âme ;
Ils juraient tous par Notre-Dame.
C'est, comme au temps des gentes châtelaines,
Les dévots troubadours...

Elles priaient pour Eux et Eux chantaient pour Elles
En la langue d'oc immortelle.
C'est, comme au temps des dévots troubadours,
La gente châtelaine...

Des lèvres et du cœur l'hospitalité douce,
Et la gaieté à la rescousse ;
C'est, comme au temps des gentes châtelaines,
Les dévots troubadours.

La tristesse des planhs n'attristait point l'idole,
Ils disaient leur bravoure folle...
C'est, comme au temps des dévots troubadours
La gente châtelaine...

Et ils se battaient bien, les poètes sont braves;
Par Notre-Dame, ils brisaient les entraves,

C'est, comme au temps des gentes châtelaines
Les dévots troubadours.

Ils aimaient fervemment ; rien n'endeuillait leur âme
Rien ! sinon la mort de leur dame...
Et voici cejourd'hui : vous, gente Châtelaine
Et nous, les troubadours.

En voici l'élégante version languedocienne lue par le majoral Albert Arnavielle :

Es, coumo au temps das devot troubadours,
La gento castelano...

... E soun cor vibravo à l'unissoun de soun amo ;
Juravoun que per Nostro-Damo,
Es, coumo au tems das gentos castelanos,
Lous devots troubadours...

E pregant, en cantant, avièn fe mutualo
En la lengo d'Oc inmourtalo.
Es, coumo au tems das devots troubadours,
La gento castelano...

Das labros e dau cor l'espitalita douço
Embé la joio à la rescousso ;
Es, coumo au tems das gentos castelanos,
Lous devots troubadours...

La tristesso das plangs noun lagniavo l'idolo ;
E disièn sa valenço folo ;
Es, coumo au tems das devots troubadours,
La gento castelano...

E bèn que se batièn, — braves soun lous troubaires :
Per Nostro-Damo ! éroun lous grands chaplaires.
Es, coumo au tems das gentos castelanos,
Lous devots troubadours...

Aimant ardentamen, rèn metiè 'n dòu soun amo,
Rèn ! se noun la mort de sa damo...
E veici lou jour d'iuèi : vous, gento Castelano,
Nautres, lous troubadours.

Marius André égrène des strophes chantantes *A-n-uno Musiciano;* mademoiselle Mireille Arnavielle jette des fleurs harmonieuses sur « l'enchanteresse langue d'oc »; Mistral scande et on accompagne en chœur *la Coupo Santo*, l'hymne national du Félibrige; puis M. Rochetin dit le sonnet suivant.

AU CASTEL

A MADAME LA DUCHESSE D'UZÈS

Jadis les troubadours s'arrêtaient au castel
Et chantaient à l'envi devant la châtelaine ;
De la reconnaissance à l'accueil fraternel
C'est ainsi qu'ils offraient la poétique étrenne.

Joyeux, les troubadours, des monts et de la plaine
De nouveau sont venus. Dans leurs stances de miel
Ils célèbrent en vous la grâce souveraine,
Madame, et la bonté, ce pur reflet du ciel.

Et moi, tandis qu'ici la fête se déploie,
J'éprouve avec fierté cette suprême joie
De voir le nom d'Uzès si noblement porté,

Et de voir sa couronne en lustre sans égale
Rayonner devant tous : la couronne ducale
Qui donne à votre front bien douce majesté !

Le Montpelliérain A. Guerre qui retrouve tantôt l'âme attendrissante du glorieux Jasmin, tantôt la mimique savoureuse de Martin de Nimes — deux inimitables diseurs dont ne vit plus que le grand souvenir — déclame les *Amours de Janeto* de Jean Laurès, le majoral biterrois avec une verve insoupçonnée des Septentrionaux de l'auditoire. Paul Mariéton chante le *Soulòmi di Galiot de la Reino Jano* (de Mistral), la plainte infiniment mélancolique des galériens de la flotte napolitaine, durement courbés sur les rames. Ils désespèrent d'atteindre jamais le rivage de Provence. Le gabier, de la hune, énumère ce qu'il distingue à l'horizon.

Iéu vese un grand pourtau
Que cuerb touto la routo ;
Marsiho e sis oustau
Jé passarien dessouto...

(Je vois un grand portail qui couvre toute la route : Marseille et ses maisons passeraient dessous...)

Les rameurs résignés hochent la tête et lui répondent :

Pourtau o noun pourtau
Fasèn coume se l'èro.
Lan liro, lan lèro,
E vogo la galèro !

(Portail ou non portail, faisons comme si c'en était un ! Lan lire, lan lère, et vogue la galère !)

Et la symbolique complainte élève sa mélancolie lumineuse dans le vieux jardin aux grands murs, élégante en ses harmonieuses volutes, comme une architecture de la Renaissance, — comme ici la façade de Philibert de Lorme entre les grosses tours féodales.

LA FÉLIBRÉE DE MANOSQUE

(22 SEPTEMBRE)

L'assemblée annuelle de la Maintenance de Provence a eu lieu cette année à Manosque (1). Le lieu était bien choisi : Manosque, ville agricole la plus populeuse des Basses-Alpes, a fourni quelques vaillants à la défense de l'honneur et de la langue de Provence. Avec Joseph-Toussaint Avril, l'auteur du *Dictionnaire provençal et français* bien connu (1839), elle a vu naître le savant Damase Arbaud, le collecteur des *Chants populaires de Provence* (1862-1864), deux précieux volumes, ainsi qu'à son distingué neveu, M. Paul Arbaud qui a réuni, dans sa bibliothèque d'Aix, l'*Arbaudenco*, comme l'a baptisée Mistral, la plus riche collection d'ouvrages provençaux qui existe. N'omettons pas la félibresse Lazarine de Manosque dont les contes savoureux et pittoresques font la joie des lecteurs de l'*Aiòli* d'Avignon.

C'est tout près de Manosque, au château de Saint-Clément de notre ami Charles de Gantelme d'Ille, que s'est tenue en 1879 la première félibrée des Alpes.

Donc, le dimanche 22 septembre (la municipalité ayant désiré que la fête provençale coïncidât avec le centenaire de la première république), les félibres arrivaient à Manosque devant la Durance, en face du Mont d'Or et de cette colline de Touto-Auro qui ont donné lieu au proverbe :

Se lou Mount d'Or ero un froumage
E Touto-Auro un pan de meinage,
E la Duranço un riéu de vin,
Jamais Manosco prendrié fin.

A l'antique porte fortifiée de la Saunerie, les attendaient le maire, M. Defarge, les délégués et le conseil, précédés de la musique et des fameux *Dansaïre de Sant-Brancai*, lesquels ont gardé le costume des Jeux de la Fête Dieu d'Aix, réglés par le roi René.

(1) Nous empruntons les documents de ce compte rendu au journal l'*Aioli* (II, n° 64) et au bulletin, *Lou Felibrige* (VI, n° 7) qui ont publié, à eux deux, la totalité des discours.

Parmi les félibres présents : le Syndic de Provence M. Marius Girard, le vice-chancelier, M. Jean Monné, et quatre autres majoraux, MM. Bourrelly, Huot, Marcelin et Vidal ; Lazarine de Manosque ; les mainteneurs Charles Maurras, Guisol, Auguste Gautier, Coffinières, Paul Roman, Joachim Gasquet, Eugène Long, A. Laugier, Nègre, Louis Roux, et les félibres manosquins, Cassini, Houde, V. Rougon, Aillaud, Aubert, Baumond, Armagnenc, etc., etc...

Présentations, allocutions ; virevoltes des *Dansaïres*, conduits par le célèbre tambourinaire Martial qui a couru l'Europe avec son fouet et son flabutet rossignolants ; cortège, traversée de la ville et réception à la *Commune*.

Un vin d'honneur y est offert aux félibres, dans le bruit des salves et des aubades brésillantes. Paroles du maire et réponse du syndic de Provence. Après les remerciements d'usage, celui-ci conclut en ces termes :

Vosto vilo tant gènto, emé, eilamount, sus lou mourre, sa vièio tourre esbarboulado, si dos glèiso, sa remarcablo *Porto de la Sau*, emé sa poupulacioun tant avenènto es, sèns countèsto, Rèino e segnouresso dis Aup.

Rèino : Amor que Francés premié, rèi de Franço, bèn talamen si chato soun bello e bravo, la batejè, à soun retour de Marignan, de l'escai-noum de *Manosco la Pudico*.

Segnouresso : Amor que, despièi, a sèmpre garda renoum de bèuta e de vertu dins touto la Prouvènço, talamen que dins nòsti païs, quand se parlo de quicon de requist e de bèn fa, se dis encaro : *Aco ? osco ! Manosco !*

Longo-mai, adounc, visques en pas, galant pople manousquin, dins lou renoum e la bèuta de ti fiho, dins lou patrioutisme e la fierta de ti fiéu !

Vivo Manosco ! Vivo Prouvènço !

On quitte l'Hôtel de Ville pour se rendre en cortège devant la maison natale de Toussaint Avril dont va être célébrée la commémoration. Un remarquable discours est prononcé par M. Jean Monné, vice-chancelier du Félibrige et secrétaire de Provence. Nous en détachons l'éloge d'Avril, qui mérite deux fois d'être archivé ici :

DISCOURS DE M. JEAN MONNÉ

... Iuei, es à Manosco que venèn faire noste pious roumavage, en memòri d'un manousquin de la bono, Jóusè Toussant Abriéu, qu'avié bouta touto soun afecioun, qu'avié douna tout soun cor à l'amour dóu terraire e de sa lengo meiralo.

Toussant Abriéu, qu'avié tout just aprés de legi e d'escriéure à l'escolo de sa viloto, quand fuguè tèms qu'aprenguèsse un mestié, emé soun pichot bagage d'escoulan, s'endavalè de Manosco à Marsiho, pèr ié faire soun aprendissage ; e, m'es avis qu'es l'estello que lou menavo, car es aqui que soun cor se durbiguè à l'amour que vous disiéu, e que l'endraiè sus lou camin qu'a segui touto sa vido tant apassiounadamen.

A Marsiho, i'avié, d'aquéu tèms, tout un vòu de troubaire que bresihavon

ansin que de cigalo sus de brout d'óulivié verdau, e que fasien flòri, emé si cansoun e si conte galoi, dins nosto lengo: aqui, i'avié Benedit que pantaiavo de coustibla si *Nèrvi;* P. Bellot que, galejarèu, s'assajavo de nouta li boufounado de soun *Pouèto Cassaire;* i'avié Fourtunat Chailan que mandavo soun *Gàngui* dins lou gou marsihés; Vitou Gelu, que li coublet de si *Cansoun* ié venien adeja sus li bouco; Agustin Fabre, que countavo poulidamen l'istòri de Prouvènço e de Marsiho, d'enterin que lou Pelabon, de Touloun, regalavo lou teatre emé soun *Groulié bèl esperit.* Tout aquéu vòu de troubaire marsihés que la jouinesso d'alor, emé grand goust, n'en chourlavo li cansoun, Abriéu l'avié treva, escouta, saboura e legi; e tout acò i'avié douna la cantagno e l'avié enebria dóu vin sabourous en i'ensertant dins lou cor l'amour de la lengo.

Em'acò, lou vès aqui tourna dins sa vilo risènto, dins soun Manosco ama, e, tout en cantant li bèuta dóu terraire e lis evenimen marcant, d'enterin que mesuro la telo e lou drap i païsan de l'encountrado, béu coume un la soun paraulis, e, coume lou faguè pièi Roumanille, noto tóuti li mot, tóuti lis espressioun de la lengo dóu terraire, acampant, ansin que la fournigueto, gran sus gran, à tros e à moussèu, de tiero d'entre-signe precious, que sis ami l'acourajon de liga en garbo, e de pourgi is amaire dóu parla nadalen.

Es alor, lou 8 de juliet 1836, que pèr respondre à-n-un de si coumpan, lou musicaire Boyer, que ié demandavo li noum francés de 141 mot prouvençau, i'escriguè soun epitro prouvençalo, estampado encò de Cartier, en Ate, qu'es un doucumen forço curious au poun de visto de nosto parladuro e qu'es un tour de forço leissicougrafique.

Travaiavo, alor, emé passioun e sèns relàmbi, à destriha e à classa si noto, pèr alesti soun diciounàri prouvençau-francés dóu parla manousquin; e, ribounribagno, tant soun obro l'avié pivela, qu'en 1839, après bèn de faturage ensucant, lou gran qu'avié semena e tant amourousamen arrousa de l'eigagno de soun afecioun, aquéu gran espiguè e pourtè flour: soun diciounàri pareiguè e fuguè, se pòu dire, un evenimen pèr uno epoco que lis empremarié èron pas, se n'en manco, mountado coume iuei, que l'ourtougràfi èro pas fissado, e que i'avié ges de prouvençalisto. Pourgiguè soun obro au Miejour; boutè sa pèiro à la bastisso; ié fuguè, n'es verai, de si sóu e de sa peno, mai la reüssido courounè sis esfors, e lou paguè de tout lou rèsto. Or, se pòu afourti que touto lausenjo i'es degudo pèr aquéu pres-fa valènt; car, coume acamp de mot e sabour dóu terradou manousquin, aquéu diciounàri es e restara un cap d'obro, alor que soun voucabulàri francés-prouvençau es encaro lou soulet que nous fugue douna de poussedi.

Soun obro majo venié de parèisse, que dounavo is ami de la pouësio prouvençalo soun recuei de nouvè prouvençau: *La lyre de Judée* dins lou biais d'aquéli de Saboly d'Avignoun, que se canton encaro à Manosco e que ié soun forço poupulàri.

La toco dóu Felibrige es de faire ama lou nis peirenau, amor que quau amo sa pichoto patrio, amo tambèn la grando. J. T. Abriéu, avans lou Felibrige, seguissié lou meme ideau: éu, èro Manousquin dins l'amo; couneissié que Manosco, cantavo de-longo Manosco e parlavo que manousquin; pèr éu, i'avié au mounde rèn de plus bèu que Manosco; tóuti lis obro qu'a leissado e que sarien estampado se la mort noun l'avié sega trop lèu, soun regouiranto d'aquel amour: aneidoto loucalo, manousquinado galejarello, conte e trigos dóu quartié,

rivalita di dos parròqui manousquino : Sant-Sauvaire e Nosto-Damo ; descripcioun di rode marcant dóu terraire, tout acò l'ispiravo. Eu, cantavo Sant-Brancai, aquéu roumavage naciounau di Manousquin, e sa capello que s'aubouro sus lou mourre visajant lou Mount d'Or ; lou *Terrau*, aquelo plaço que se ié vesié, à passa tèms, lou palais di baile de Sant-Jan-de-Jerusalèn, segnour de Manosco, la Durènço, lis isclo, li Manousquin, li modo, e que sabe iéu, e pièi, la satiro, lis epigramo mourdènto, e li galejado, pleno de rire gai e de joio sano, èron tambèn dins sa noto, coume i'èron tambèn l'elegio trenado emé li lagremo de soun cor...

Une cordiale réception est ensuite réservée aux félibres chez M. P. Avril, le fils du glossateur provençal, dont fait les honneurs Mme Victor Lieutaud, la femme de l'éminent félibre-épigraphiste dont tout le monde regrette l'absence. Qui plus que le savant poète de *Manosco-la-Pudico*, eût été à sa place aux premiers honneurs de cette journée !

Puis les félibres s'assemblent à l'Hôtel-de-Ville pour la nomination des nouveaux mainteneurs, la lecture du palmarès des Jeux floraux et des comptes de gestion de la Maintenance. Les premiers prix des Jeux floraux sont attribués, pour les vers : à MM. Marius Cognat, Adrien Couyba, Eugène Long et Joseph de Valette ; pour la prose : à MM. Edouard Marrel et Maurice Raimbault ; pour le théâtre : à M. A. Houde. Médaille hors-concours à M.. Boniface Hetrat, à Jassy (Roumanie).

Le soir, grand banquet, nombreux discours : du maire, du syndic de Provence, de MM. Bourrelly, E. Long, Monné, Maurras, Gasquet, Marcelin, Laugier, Huot, etc. Les deux discours qui vont suivre méritent d'être conservés : celui de M. Charles Maurras (lu par M. J. Gasquet) au nom des Félibres-Fédéralistes, qui a rencontré dans la presse beaucoup de retentissement, et celui de M. Abel Laugier, au nom du brave journal félibréen, l'*Étoile des Alpes*.

DISCOURS DE M. CHARLES MAURRAS

Messiés li Felibre,

Lou vint-e-dous de febrié d'aquest an, lou mantenèire Amouretti debanavo au Capoulié dóu Felibrige li pantai, li souvèt, lis idèio di cago-nis de Santo-Estello.

I'a d'acò sèt mesado, sèt mesado que li journau e li cièucle dóu Felibrige enauron li questioun de la liberta coumunalo e de l'autounoumìo di prouvinço, sèt mesado que li barjaire van descarant nòsti paraulo emai nòsti pensado. Noun avèn escouta li prejit e li plang : avèn travaia.

Aquéli que lou sort lis a manda viéure à Paris an founda la Soucieta di Felibre federalisto, o bèn se soun ana apoundre au moulounet de l'*Alliance fédéraliste républicaine*. Li de Toulouso an dubert, souto l'aflat de Savié de Ricard, soun Escolo Moundino. E li Marsihés an ajuda, de tóuti sis esfors, à la poulido *Acioun prouvençalo* de nòstis eminènt counfraire Bertin e Marion.

Tambèn, dins tóuti aquélis estùdi, mis ami se soun pensa que devien quauque

esclargimen i mantenèire de Prouvènço. M'an espremi la voulounta que vous aduguèsse eici nòsti resoun. Vous prègue de lis escouta.

Sauprés, d'abord, qu'avèn chausi pèr lou simbèu de nosto idèio lou bèu mot de *Federalisme*, perqué n'i'a ges que digue miés noste grand amour pèr nosto Franço unenco emai nosto afecioun i bàrri sant de nòsti vilo, au cèu clar de nosto Prouvènço. Li Francés de l'Uba l'an forço bèn coumprés. I'a vuei de federalisto bretoun, franc-coumtés, flamen e bourguignoun. L'estigadou de l'*Alliance fédéraliste républicaine* es-ti pas (que cadun lou saup) un representant de Paris, M. Hovelacque?

Vole dire tambèn que noun fasèn de poulitico, de l'orro poulitico que diviso li cor. Lou federalisme es uno d'aquéli questioun ecounoumico, soucialo, naciounalo, — coume, pèr eisèmple, la questioun de denouncia li raubarié di gènt de justiço, — que podon mestreja lou chamatan dis óupinioun. Aquelo idèio qu'acampo à la fes M. Hovelacque, M. lou Marqués de la Tour du Pin, M Millerand, noste bon ami Arnavielle, M. de Berluc-Perussis e Antido Boyer, Savié de Ricard e lou Marqués de Vilo-Novo, aquelo idèio qu'a greia tant de Le Play coume de Proudhon es pariero à-n-aquéu lusènt drapèu de Franço que dardaio amoundaut e pèr lou quau lis ome de tóuti li partit saupran toujour douna lou meiour de soun sang.

Peréu, vous diguèron, bessai, que nosto acioun anavo destrantaia l'amistanço freirenalo dóu Felibrige, Es uno messorgo, Messiés. E vous afourtisse de mai qu'avèn moustra proun de sapiènci e proun de sèn.

La bello lucho que menan, l'avèn presso, à la proumiero ouro, souto nosto respounsabilita. S'es un fais, lou cargan, e sigués bèn assegura que noun lou dounarian, aquéu fais, pèr d'or e d'argènt, en degun. Pamens, se l'idèio d'uno Franço « *unenco davans l'estrangié*, *mai diverso au dedins* » segound l'espression de Blavet, se l'idèio federalisto nous es vengudo, es qu'avèn ausi, cantado pèr vautre, festejado e aplaudido pèr vautre, li cansoun erouïco di grand mèstre : Mistral e Fèlis Gras, Aguste Fourès e Savié de Ricard, Aubanel et Bonaparte-Wyse. Se dounc vous venié la pensado de nous renega, faudrié, bèu proumié, qu'estrassessias aquéli cap-d'obro inmourtau...

Mai, messiés li Felibre, es l'ouro de descèndre dóu blanc reiaume di cansoun. Es l'ouro de l'acioun pèr la Prouvènço e pèr lou pople dóu Miejour. Voulèn pas demanda à nòsti fraire maje de se desavia. Li pregaren soulamen de noun contro-ista 'mé nautre. Ié courriren tóuti li joio e n'en trelusira la Causo. La liberta coumunalo, touto souleto, la proumiero di liberta que reclaman, baiarié, — fau lou saupre ! — lou gouvèr dis escolo à nòsti coumuno. E 'm' acò se coumençarié d'èstre dounado au pople aquelo bello estrucioun franceso e prouvençalo, que noun sara jamai permesso pèr li deputa de Paris...

Pièi dounc que sian eici lou vint-e-dous de setèmbre, o felibre vièi e jouvènt, dins un bèu municipe de l'Auto Prouvènço, d'abord qu'avèn festeja la memòri d'Abriéu e venera la tèsto dóu grand prouvençau Gerard Tenque ; e perqué sian au mitan di bràvi Manousquin e d'aquéli Manousquino tant renoumado pèr la gràci coume pèr li vertu, sarié bon d'óublida tóuti li causo vano. Beven à quaucarèn de bèu emai d'inteligènt ! Noun vole prepausa, messiés li Felibre, de brinda à la bono chabènço de noste endeveni : car noun es necite de béure à l'endevenidou, que vau miés travaia, de tóuti nòsti forço, à l'alesti !

Es au Passat que vole béure, au Passat noun forço luen, au Passat que n'en

sian regounfle encaro. Lève moun vèire au souveni dóu vint-e-dous Febrié 1892, à la bono paraulo dóu mantenèire Amouretti!

DISCOURS DE M. ABEL LAUGIER

Messiés e gai Counfraire,

Siéu urous e countènt de l'ounour que m'a fa la direicioun de l'*Etoile des Alpes* en me pregant de veni representa dins aquesto bello fèsto lou journalu de la Mountagno.

S'avèn, nautre, vougu que nosto pichouno revisto siguèsse franco-prouvençalo, es pèr que tóuti sachèsson que pèr nautre li dos lengo soun sorre e que lis aman dóu meme biais. E voulèn que pertout, à l'escolo coume à la glèiso, dins li journau coume dins li libre, dins lis acamp literàri coume dins li reünioun poulitico, voulèn, dise, que nosto lengo prouvençalo ague sa plaço à coustat de la lengo franceso. Voulèn plus qu'eici dins la Prouvènço lou parla prouvençau siegue arregarda coume un parla bastard! Voulèn plus que digon à nòsti drole, à nòsti chatouno, d'óublida la lengo de si maire!

Coume, veguen! Dins nòstis escolo prouvençalo, desempièi la mar enjusquo is Aup, ensignaran l'anglés, l'italian, l'alemand, lou chinés e lou tron de disque, tout! eiceta lou prouvençau! Eh! bèn, nàni. Que dirias d'un ome que, pèr aprivada'n poulit roussignòu, voudrié lou faire sibla coume li merle, cacaleja coume lis agasso e miaula coume li machoto, e que subre-tout ié defendrié de canta coume sa maire i'avié après, proche dóu nis ounte a 'speli.

Adounc, messiés, fau que resisten à la biso dóu Nord, que menaço d'empourta 'mé nosto lengo, nòsti tradicioun, nòstis us e un bon tros de nosto liberta! Se noun ié prenèn gardo, li neblasso que vènon de Paris enneblaran noste soulèu, saran desert nòsti campèstre e nòsti flour se passiran!

Faguen pas coume li malaut que sèmpre cridon « Iéu vole pas mouri », mai que pamens refuson li remèdi. E li remèdi, cresès-me, soun pas dins li bèlli paraulo ni dins li bèus escri. Avèn proun fa peta lou fouit; buten un pau la rodo! Ço que nous fau, es la Descentralisacioun. Prefeririéu que se faguèsse en deforo dóu felibrige, pèr nous risca de coumproumetre nosto assouciacioun. Es necite que li felibre siegon independènt au poun de visto pouliti. Mai, pièi, vès, acò's de causo qu'arregardon enca miés li generau de nosto armado que li capourau e li simpli sóudard. Fau que tóuti lis ami de la Descentralisacioun, felibre e noun felibre, ourganison de coumitat coumunau pès estudia tóuti li reformo necessàri; fau de mai qu'aquésti coumitat mandon si delega à-n-un coungrès regiounau e qu'aqui s'establigue un prougramo que siegue subre-tout un prougramo *prouvençau*. Dins lou coungrès se noumarié'no coumessioun qu'aurié pèr toco de prepara dins la countrado lis eleicioun legislativo de l'an que vèn. Aquelo idèio es estado messo en avans pèr l'*Estello dis Aup*, dins lou nº d'avoust. E avèn reçaupu l'adesioun de bèu noumbre de journau e de personalita marcanto.

Fau que noumen de deputa prouvençau, se voulèn lou triounfle de nosto lengo prouvençalo. Fau que nous uniguen tóutis ensèn e que noun nous charpignen plus. Fau que meten d'òli, coume disié Mèste Franc: d'òli d'óulivo emé d'òli de nose! E pièi zóu à la rodo, e pete la castagno!

LA MORT DE WILLIAM BONAPARTE-WYSE

A la fin d'octobre dernier, lorsqu'il arriva en Avignon, au début de son dernier *roumavage* en Provence, notre ami le majoral William Bonaparte-Wyse envoyait à Mistral ce petit poème en prose qui peut être considéré comme son testament et qui sera gravé sur sa tombe :

— Au mitan di flour e di raiado, siéu vengu, à la fin, pèr mouri, enuia, fatiga, usa pèr li messorgo espetaclouso de la vidasso ;

Au mitan di flour e di raiado siéu vengu, pèr souspira moun souspir finau ;

Au mitan di flour e di raiado, pèr beisa li bouqueto de la mort ; de la mort, la souleto paraulo de soulas que se fugue baiado i trìsti uman, car noun soun, tòuti lis autro, que de fantasié, que de cèndre, que d'oumbrino, que de vènt ;

Au mitan di flour e di raiado, dins lou païs de ma vièio afecioun, CANO, ounte lou mentastre sènt bon sus li mountagno, ounte lou diéu Soulèu esbarlugo dins l'aire.

TRADUCTION

Au milieu des fleurs et des rayons, je suis venu finalement mourir, ennuyé, fatigué, usé par les prodigieux mensonges de la vie ;

Au milieu des fleurs et des rayons, je suis venu soupirer mon dernier soupir ;

Au milieu des fleurs et des rayons, baiser les lèvres de la mort, de la mort, l'unique verbe de consolation donné à la triste humanité, car tout le reste n'est rien que fantaisie, cendre, ombre et vent ;

Au milieu des fleurs et des rayons, dans le pays de ma vieille affection, à CANNES, où la menthe sauvage sent bon sur les montagnes, où le dieu Soleil éblouit dans les airs.

Ce dernier vœu, d'un Irlandais, qui toute sa vie affirma son amour passionné pour la Provence, était aussi prophétique que conforme à l'idéal de sa vie de poète.

Sa santé depuis plusieurs années ébranlée et je ne sais quel pessimisme qui l'assombrissait sans relâche, comme le découragement d'une destinée inférieure à son rêve et à ses hautes facultés, lui faisaient pressentir sa fin sans regret. Après avoir, au pays d'Avignon, si aimanté pour sa pensée, d'enthousiasme et de joie lumineuse, retrouvé et embrassé ses amis de jeunesse, moins Aubanel et Roumanille, hélas ! il prit donc ce chemin de la Côte d'azur qu'il savait bien revoir pour la dernière fois. C'est au soleil de Cannes, en plein royaume d'Esterelle, qu'il ferma les yeux ayant, à ses côtés, la compagne de sa vie et son fils aîné Lucien, le samedi 3 décembre dernier.

C'était là justement que Bonaparte-Wyse avait remporté son plus éclatant succès provençal pour son *Ode à Lord Brougham* (1879), acclamé lors du centenaire de l'éminent anglais, si goûté de Stendhal, à qui est due la fortune de Cannes.'

Les funérailles du majoral d'Irlande, dont nous dirons à loisir l'œuvre et la vie, eurent lieu le 6 décembre.

Le corps ayant été transporté dès dimanche matin au cimetière catholique, c'est là où le cortège s'est formé.

Le corbillard, tendu de velours noir parsemé d'étoiles à sept pointes — le symbole félibréen — était chargé de plusieurs couronnes parmi lesquelles celle des félibres de Cannes, en roses, œillets et jacinthes, portant sur un grand nœud de ruban couleur pervenche l'inscription : *A Bonaparte-Wyse, l'Escolo de Lerin.*

Le deuil était conduit par l'un des fils du défunt, M. Lucien Bonaparte-Wyse, capitaine au régiment d'artillerie de Waterford, accompagné de MM. Millet, premier adjoint, représentant le Maire de Cannes ; Mouton, cabiscol d'honneur, et Raimbault, cabiscol de l'école de Lérins. Malgré la douleur qui l'écrasait, madame Bonaparte-Wise avait tenu à accompagner son époux jusqu'à sa dernière demeure.

Dans le cortège, encore : le comte de Jazienski ; M. Taylor, vice-consul d'Angleterre ; MM. Giraud, sous-cabiscol, et Bertrand, secrétaire des Félibres, ainsi qu'un certain nombre de ceux-ci ; MM. Lanoix, Nier, Weller, Grisard, enfin un grand nombre de personnes appartenant à la colonie anglaise.

Le corps, placé sur le corbillard, est transporté au cimetière protestant.

Là M. Raimbault, au nom du Félibrige, dit en ces termes le dernier adieu au défunt :

Lou Felibrige cargo tournamai lou dòu.

Ah ! La Mort ié fai rudo guerro desempièi quauque tèms e, la crudèlo, sego de-longo dins si rèng ! Après Aubanèu, après Roumaniho, après Fourès, vaqui que nous raubo vuei un de nòsti mèstre li mai ama e li mai digne de l'èstre : Bonaparte-Wyse.

M'es grèu, au moumen que veniéu de faire sa couneissènço, au moumen qu'anavian liga ensèn de relacioun que la counfourmita de nòstis idèio e de nòstis aspiracioun aurié coumoulado de couralita e de bènvoulènço, m'es grèu, dise, d'avé à prèndre la paraulo pèr i'apourta eici, au bord d'aquéu cros cava davans ouro, l'espressioun di regrèt que laisso à si Counfraire dóu Felibrige qu'avien pèr soun talènt tant persounau e tant utile à la Causo prouvençalo uno amiracioun sènso raro.

Car Bonaparte-Wyse èro pas d'aquéli que se tirasson dins li roudans ounte se rebalo lou grouün. Dóu jour que, empura pèr cop d'astre, de l'amour de noste païs, de nosto parladuro, de nosto literaturo, se meteguè tambèn à-n-escriéure

en provençau, soun noum clarejè en proumiero rego sus li tiero de nòsti cartabèu.

Tant s'assimilé noste biais que, tout d'un tèms, li Felibre ié diguèron : « Siès un fraire ! » E coume un fraire lou tratèron.

Eu, pèr, guierdoun, « ié baiè la fisanço que ié desfautavo ; countribuïguè à ié « faire coumprèndre l'aspro e enebrianto jouïssènço que l'on esprovo à lucha « contro la foulo abestido e.n' à remounta la routo dóu tèms que lis avé la « descèndon. Sa paraulo toumbè en bono terro e ié pourtè lèu-lèu flour e « frucho. Lis esitacioun de la proumiero ouro s'esvaliguèron ; lou Felibrige « aguè fe en éu meme e aquesto fe eigrejè de mountagno d'ahiranço e de « prejujat. »

Aquéli paraulo d'un ome que couneissié bèn lou Felibrige neissènt, lou marqués de Vilo-novo-Esclapoun, fisson au mies lou role jouga pèr lou Mèstre que plouran, dins l'enauramen dis idèio e de l'ispiracioun de nòsti davansié. Aquéu role, Mistrau éu meme l'a esclargi dins uno letro qu'adreissè, lou 7 d'Abriéu 1875, à l'autour di *Parpaioun blu.*

« Vostro epistro óurientalo me remèmbro pèr sa magnefico e inmènso pouësio, aquéu tèms d'estrambord e de creacioun amouroso ounte, descendu en Avignoun pèr uno ispiracioun o voulunta dóu Cèu, adusias au Felibrige neissènt la forço iresistiblo de vosto amiracioun emai la fe naïvo en noste aveni proublemati... Me souvèn d'aquélis enauramen amicau, d'aquélis discours proufeti, d'aquéli brinde sibillin que nous ajudavon mespresa lis escorno e lou scepticisme e, à-n-aquéu magnifique titre, sias à mis iue e sarés i iue de l'Istòri, un di foundatour li mai venera dóu Felibrige. Avès alargi envergaduro de nòstis alos nous avès empourta emé vous pus aut que lis Aupiho nadalenco e nous avè, moustra lis espàcis à counquista. »

Vaqui ço que Bonaparte-Wyse a fa pèr la Prouvènço que l'avié adóuta coume un de si fiéu, éu nascu pereilamoundaut dins li nèblo de l'Irlando.

E vaqui perqué lou Felibrige cargo tournamai lou dòu ; vaqui perqué la Santo Estello qu'éu meme nous avié baiado pèr patrouno, s'agouloupo de crèspo, de la nègro crèspo di jour sourne.

POUÈTO !

Au terme de ta vido lumenouso d'ome d'engèni, as vougu, sèmpre fidèu au gracious simbèu qu'aviès chausi — un parpaioun poutounant uno pervenco em' aquelo dicho : *Me pause ounte flouris,* — veni dourmi ta darriero som, toun etèrno som, « dins aquelo Franço qu'adouraves e, subre-que-tout, dins ta caro Prouvènço. »

Aquéu vot, Dieu l'a ausi perqué Diéu escouto toujour li souvèt di prèire d'aquelo pouesio qu'es uno emanacioun dirèito d'Eu, lou subre grand, lou subrebèn, lou subre-bèu.

Aubanèu disié :

Dins lou prefum di flour cèrque l'amo di mort.

E bèn, Mèstre, dins lou prefum de nòsti roso majestouso, de nòsti viouleto umblo en quau reviéuras, vendren cerca toun amo grando, toun amo bono, toun amo bello.

E d'amoundaut ounte aro t'atroves au sourgènt majourau de la pouesìo vertadiero, nous ajudaras, nautre tis escoulan, nautre ti felen, à segui li piado d'aquelo princesso que segnourejo dins l'Empèri de l'Ideau.

Puis M. Félix Lasserre, le vieux *troubaire* cannois, jette sur le cercueil du félibre cette fleur poétique :

Souto lou cèu d'azur de la costo reialo
Veniés surbi li rai dóu Soulèu esbrihant
Que mando si poutoun au pople soubeiran
Coume un flume de fiò que lampo e que davalo.
Seguisses dins lou cros la tiero universalo.

Roumaniho, Aubanèu t'espèron amoundaut ;
E lou Méstre qu'a fa *Mirèio* e *Calendau*
Escriéura de soun noum li pajo magistralo.

O Fraire majourau ! Escouto : La Prouvènço
Dins soun librihoun d'or gardara souvenènço
De ti gràndi vertu, de ti négri doulour.

Duerme en pas, o Guihèn ! La famiho te plouro
E l'acamp felibren vèn, à la darrièro ouro
Te baia sis adiéu e te curbi de flour.

*
* *

Voici le texte de la dépêche et de la lettre adressées à madame Bonaparte-Wyse par le Capoulié Félix Gras et par Mistral :

« Lou Felibrige es en dòu emé vous. Emé vòsti fièu, èu se doulouiro davans lou cros de l'ami, dóu Felibre, dóu grand pensaire que laisso un souveni au cor e un rai de lume a l'esperit. » — *Lou Capoulié :* FÉLIX GRAS.

Maillane (*Bouches-du-Rhône*),
5 *décembre 1892*.

Chère Madame,

Quoique l'état de santé de notre pauvre et cher William ne laissât guère d'espérance, ç'a été pourtant une douloureuse surprise pour moi d'apprendre, à si bref délai, le lugubre dénouement.

Je vous renouvelle ici l'expression des sentiments affectueux avec lesquels j'ai pris part à votre douleur et, en ce qui me concerne personnellement, en perdant cet intime ami de jeunesse, il m'a semblé qu'une partie de ma vie descendait avec lui au tombeau. Votre illustre mari n'était pas seulement un poète éminent, c'était une de ces natures enthousiastes capables d'enflammer tout ce qui les entoure — et comme on l'a déjà dit maintes fois, c'est à son action durable qu'est dû le caractère hiératique et idéal de notre Renaissance Provençale.

Des circonstances particulières ne me permettent pas d'aller à Cannes accompagner à sa dernière demeure ce grand poète du soleil qui a voulu mourir sous le soleil de la Provence. Mais le Félibrige sera dignement représenté à ses obsèques par notre excellent confrère M. Mouton et par tous les jeunes félibres de l'Ecole de Lérins.

Je ferai, nous ferons en corps, le pèlerinage de Cannes à l'heure voulue — et nous irons un jour couronner de fleurs le monument de William Bonaparte-Wyse qui sera vénéré et respecté pieusement par tous les fils de Sainte-Estelle.

Votre tout dévoué,

F. MISTRAL.

*
* *

Ont paru : *l'Armana prouvençau pèr lou bel an de Diéu* 1893, 38e année, (Avignon, Roumanille) plein, comme à l'ordinaire, de beaux vers et de jolies *cascarelettes;* et *l'Armana Marsihés*, (à Marseille chez tous les libraires) dirigé par Auguste Marin (5e année) tout à fait somptueux, cette fois, et vivant plus que jamais, avec 18 gravures, une carte des vents et la musique des chansons. — Nous reviendrons sur l'un et l'autre.

*
* *

Le prochain fascicule de la *Revue* qui paraîtra tout prochainement, contiendra la *Bibliographie* et la fin de la *Chronique* de 1892. Nous ne clorons pourtant pas celui-ci sans reproduire l'éloquent discours prononcé dernièrement à Cannes, par M. Teodor de Wyzewa, le jeune et déjà célèbre sociologue, dont la conquête à nos idées doit être marquée d'un caillou blanc dans ces Annales de la Renaissance du Midi.

DISCOURS DE M. T. DE WYZEWA

A LA SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE DE CANNES

Mesdames, Messieurs,

Le grand poète français Paul Verlaine, ayant été nommé professeur d'anglais dans un collège du Nord de la France, apprenait à ses élèves, non pas à parler l'anglais, mais simplement à parler le français comme le parlent les Anglais. Il les exerçait à dire tout le temps de la classe : *Bojour, Mossieur Verloine; coment vôs portez-vôs?* Vous m'excuserez, au reste, de ne pas vous donner une idée plus exacte des résultats de cet enseignement. Je n'ai malheureusement pas été l'élève de M. Verlaine, et je n'aime pas assez les Anglais pour m'être jamais appliqué à étudier la manière dont ils se sont approprié notre langue. Mais je vous supplie, Mesdames et Messieurs, de ne pas vous moquer de ce que je vais vous dire, et surtout de ne pas croire que je me moque en vous le disant. Eh bien, ce serait mon rêve que dans tous les collèges de France on apprenne aux élèves à prononcer le Français comme on le prononce dans ce pays-ci, ou au moins comme on le prononçait il y a encore vingt-cinq ans : avec ce délicieux accent

provençal qui détache si clairement les mots et qui donne un si parfait relief à la pensée.

La langue française, vous le savez, est une langue latine. C'est du Midi qu'elle est venue. Elle est une fleur délicate et gracieuse qui a poussé au soleil, et qui avait besoin du soleil pour conserver sa couleur. Mais on l'a transportée dans le Nord, et là, il a plu dessus. La langue française s'est décolorée; et tous les jours elle devient plus terne, plus banale; elle perd davantage de cette clarté et de ce relief qui faisaient son prix.

Et ce n'est pas seulement l'accent qui lui manque. Prenez un journal, lisez le premier article venu. Vous serez frappés de l'abondance des termes vagues, qui ne disent rien aux yeux; des formules creuses, des images mal accordées et qui jurent d'être ensemble. Et puis vous serez frappés du nombre croissant des mots étrangers, anglais, allemands, qui prennent la place des vieux mots français; on ne parle plus que de chèques, de bank-notes, d'interviews, de Dieu sait quelles inventions anglo-saxonnes. La langue française est en train de se décolorer, de s'aplatir, de devenir un charabia international où ceux qni, comme vous, sont nés pour aimer la lumière et le plein air, où ceux-là sont de plus en plus exposés à ne pas trouver leur compte.

Après cela, que les gens du Nord parlent la langue qui leur convient; c'est leur affaire. Mais vous, Mesdames et Messieurs, vous qui avec le bonheur d'habiter ce merveilleux pays que je me suis depuis longtemps habitué à chérir comme la patrie de mon cœur, prenez garde de vous laisser envahir par ce vent de banalité qui souffle du Nord. Ne rougissez pas de l'accent avec lequel vos parents parlaient le français. Vos parents valaient bien les gens d'à-présent. Et cet accent qu'ils avaient, c'était la vieille façon de parler le français, la façon naturelle, celle qui aurait dû rester toujours la seule employée. Ne croyez pas ceux qui vous disent que l'accent provençal est un mauvais accent; c'est un accent plus français, en tout cas, que l'accent anglais, l'accent allemand, l'accent belge, qui sont en train de vouloir prendre sa place. Sous prétexte que Paris est la capitale de la France, ne permettez pas qu'on vous enlève ces précieuses qualités d'expressions et de pensée qui vous distinguent des gens du Nord. N'essayez pas trop de parler le parisien, car c'est un langage qui est loin d'avoir la noblesse, la dignité et la beauté de votre français du Midi.

Mais vous avez, Mesdames et Messieurs, une ressource excellente pour résister à cette invasion de la banalité septentrionale. A côté du français, que vous êtes désormais les seuls à parler comme il convient, vous possédez ici une autre langue, la plus claire, la plus ensoleillée, la plus chantante, la plus poétique de toutes les langues : cette vieille et sainte langue provençale qui a produit tant de chefs-d'œuvre; cette langue d'amour, si avenante aux poètes que l'Italien Dante, avant d'écrire en italien son chant sublime de la *Vita Nuova*, avait eu d'abord l'intention de l'écrire en provençal.

On vous déshabitue aujourd'hui de parler ou d'écrire le provençal. On vous répète que c'est un patois. et que de le parler vous rendrait ridicules. La vérité est que le provençal n'est nullement un patois, mais que les gens du Nord essaient de vous dominer complètement, et de vous arracher la dernière racine de votre individualité nationale.

Oui, Mesdames et Messieurs, j'ai la profonde conviction qu'il en est ainsi. Je suis d'origine polonaise, et vous savez comment des nations conquérantes ont

traité la Pologne. Eh bien, il y a une chose que les Polonais ont toujours gardée : c'est leur langue. Et dans tous les collèges de Pologne on a dû maintenir des cours de langue polonaise, et toutes les contraintes ont dû céder devant le culte des Polonais pour la langue de leurs pères.

Et en vérité, je ne peux pas m'empêcher de m'étonner et de déplorer que dans les écoles et collèges de votre pays il n'y ait pas de cours de langue provençale. On vous y apprend l'anglais, l'allemand, Dieu sait quoi! mais votre langue nationale, on s'efforce par tous les moyens de vous la faire oublier.

Et c'est une belle et fière langue, Mesdames et Messieurs ; croyez-en quelqu'un qui a été obligé par les circonstances de la vie à entendre un peu toutes les langues. C'est la plus belle de toutes. C'est la seule qui donne à l'oreille l'impression du pays qui l'a produite. Et quel pays! Ce rêve des yeux et du cœur, cette bienheureuse terre de Provence que je ne puis revoir, tous les hivers, par la portière du wagon, sans pleurer de plaisir!

Non, Mesdames et Messieurs, le provençal n'est pas un patois. Une langue n'est pas un patois quand elle possède une littérature; et je n'ai pas besoin de vous apprendre qu'il existe une littérature provençale, qui chantait déjà lorsqu'il n'y avait encore personne pour écrire le français, au temps béni des troubadours, au temps où les îles de Lérins résonnaient encore de ballades et de madrigaux, tandis que je n'y ai entendu résonner l'autre jour que des refrains surannés de Paulus, vociférés par des fantassins en goguette.

Depuis le moyen âge jusqu'à notre temps, la littérature provençale n'a pas cessé de réclamer sa place au soleil. Mais en aucun temps, peut-être, elle n'avait été plus brillante, elle ne s'était offerte à nous si gracieusement parée, qu'en ce temps où nous sommes. Et c'est dans le même temps que l'on s'efforce de vous détacher définitivement de votre vieille langue provençale, pour vous apprendre en échange à estropier des jargons pleins de brouillard, et que vous ne saurez heureusement jamais parler tout à fait.

Oui, on voudrait que vous cessiez de comprendre ces belles poésies que des écrivains de votre race composent tout exprès pour vous. Et ce serait, en vérité, un bien grand dommage. Mistral, Roumanille, Aubanel, et derrière ces maîtres tous les braves jeunes félibres qui chantent dans la même langue, ce sont des hommes qui s'efforcent d'exprimer l'essence de vos rêves à tous.

Je suis sûr que vous tous, Mesdames et Messieurs, vous portez dans vos cœurs des chansons tendres et claires, de ces douces chansons de printemps que Mistral, par exemple, met dans la bouche de ses héroïnes. Dans les pays du Nord, les gens se divisent en deux classes : il y a les poètes, qui rêvent à la lune, et puis il y a les esprits positifs qui n'ont jamais eu qu'un seul rêve, celui de supprimer les poètes. Et ce sont naturellement ces esprits-là qui forment l'immense majorité. Mais, dans votre Provence, il n'y a pas un de vous qui ne soit au fond de son cœur un poète. Comment pourrait-il ne pas en être ainsi, avec ce chant des cigales qui rythme vos pensées, et avec la vue constante de ce divin soleil, qui soulève dans les âmes une poussière colorée de chaudes images et de sentiments poétiques.

Vous devez donc chérir et vénérer vos poètes provençaux; vous devez surtout les lire et ne rien négliger pour les comprendre. Ce sont de nobles poètes, dont je vous jure que vous pouvez être fiers.

Et pourtant, il faut bien que je vous avoue que je souhaiterais encore à votre

langue provençale quelque chose de plus digne d'elle. J'ai l'impression que, avec ce que votre pays fournit aux poètes, les poètes pourraient créer une poésie comme aucune autre langue n'en possédât jamais. Et je vais vous dire tout de suite pourquoi la poésie provençale n'est pas ce qu'elle devrait être. C'est que les meilleurs d'entre vous, ceux qui pourraient le mieux exprimer l'âme de leur race et de leur pays, eh bien! ceux-là vous abandonnent et s'en vont tenter fortune dans la littérature française, où leurs adorables qualités trouvent de moins en moins à s'employer. La littérature française, voyez-vous, est toute maintenant à s'inspirer des littératures du Nord : on n'y admet plus que les dissertations philosophiques, les symboles nuageux, et les cigales qui viennent y mêler leur douce petite voix ont grande chance de n'être entendues de personne.

Pourquoi donc les meilleurs d'entre vous ont-ils ainsi la funeste idée de renier leur langue nationale? C'est sans doute un peu pour s'adresser à un plus grand nombre de lecteurs; car il y a plus de gens, malheureusement, pour comprendre le soi-disant français à la mode que votre vénérable et cher provençal. Mais si le volapuk, — ce dont Dieu nous garde, — si le volapuk devenait vraiment une langue comprise dans le monde entier, est-ce que vous admettriez que nos poètes chantent en volapuk ces rêves et ces sentiments qu'ils ont l'honneur de partager avec vous?

La vraie raison qui prive la littérature provençale de tant de forces qui devraient lui appartenir, c'est la séduction de Paris, c'est l'irrésistible curiosité qui pousse vers Paris les meilleurs d'entre vous.

Ah! Mesdames et Messieurs, si vous saviez ce que Paris a fait de tort déjà au reste de la France! C'est comme une Tarasque qui prélève en tribut les plus belles jeunes filles et les jeunes hommes les mieux doués. Quand je songe qu'il y a tous les ans tant de Provençaux qui renoncent à leur soleil, à leurs oliviers, à ce tranquille bonheur que moi je paierais de mon sang, pour aller s'embrumer et s'enrhumer dans cette ville froide, humide, malsaine, et qui, je vous en donne ma parole d'honneur, sent autrement mauvais que votre Suquet!

Oui, Paris vous enlève ce que vous produisez de meilleur; et si vous pouviez voir ce que Paris en fait, des Provençaux; de ces hommes gais, francs, le cœur sur la main, et si pleins de sens et de dignité! Paris en fait ce qu'on appelle à Paris des *Gascons*, c'est-à-dire des personnages au fond pas méchants du tout, mais tout de même un peu encombrants. Comme le sont toujours des étrangers dans un pays qui n'est pas fait pour eux.

Paris! Je suis sûr que parmi ceux qui m'écoutent, plus d'un rêve la nuit à ce fantastique Paris, et se jure d'y aller dès qu'il pourra quitter Cannes. Eh bien! voilà ce qui est fâcheux! Vous ne pouvez pas vous imaginer combien ce Paris est peu de chose, combien il diffère peu de ce que vous voyez ici. Figurez-vous cent rues d'Antibes coupées de cent autres rues d'Antibes, et là-dedans du bruit, de la fumée, de la boue, des gens qui ont froid et qui ont faim : voilà Paris. Après cela il y a les théâtres, les concerts, etc. Eh bien! je vous assure que c'est encore une légende. Les théâtres, les concerts, vous en avez davantage ici, car à Paris tout cela est trop cher; et quand on est allé une fois dans un théâtre, on en a tout de suite assez vu.

Paris, voyez-vous, c'est comme ces baraques de la foire où l'on ne montre absolument rien du tout. En sortant, le patron de la baraque vous recommande de dire à ceux qui sont devant la porte que vous êtes ravi de ce que vous avez

vu. Et naturellement vous le dites, pour ne pas avoir l'air d'avoir été refait.

Mais Paris diffère de ces baraques en ce qu'une fois entré on n'en sort plus : on a le droit de crier par les fentes qu'on s'amuse beaucoup, mais on n'a plus le droit de sortir. Et, en vérité, on ne s'amuse pas du tout. On grelotte, on se pousse des coudes, on a mille tracas. Et adieu le soleil, adieu les cigales, adieu ce clair parler provençal qui disait le fond de vos cœurs !

Ne croyez pas au moins, Mesdames et Messieurs, que je vous engage à séparer la Provence de la France, ni à oublier le français pour ne plus parler que le provençal. Je n'ai aucune autorité pour vous donner de si graves conseils. Mais je serais profondément heureux, je vous jure, si je pouvais vous rendre un peu d'indulgence pour votre vieille langue, si je pouvais vous défaire de l'idée qu'il est plus convenable pour vous de ne parler que le français, et encore avec l'accent de Paris. Ce qui est convenable pour vous, c'est de rester ce que vous êtes, ce que vos pères ont été, ce que je regretterai toujours de n'être pas moi-même : des Provençaux, de nobles âmes pleines d'air et de lumière, et de poésie. Et pour rester ce que vous êtes, le meilleur moyen serait encore de rester où vous êtes, de laisser Paris aux Parisiens, aux juifs, aux rastaquouères qui sont en train de s'en emparer, et de vivre toute votre vie sous ce soleil bienheureux, qui est encore la seule invention un peu réussie et dont la jouissance ne tarisse jamais.

Emile Colin. — Imp. de Lagny. *Le Directeur-Gérant* · P. MARIÉTON.

TABLE

PAR NOMS D'AUTEURS

HUITIÈME ANNÉE

1892.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

